



HAL
open science

Les jeunes Mahorais : entre doute et peur, le choix de la sublimation contre l'effondrement psychique

Rozette Yssouf

► To cite this version:

Rozette Yssouf. Les jeunes Mahorais : entre doute et peur, le choix de la sublimation contre l'effondrement psychique. Sociologie. Université de Strasbourg, 2020. Français. NNT : 2020STRAG008 . tel-03184994

HAL Id: tel-03184994

<https://theses.hal.science/tel-03184994>

Submitted on 30 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

PERSPECTIVES EUROPEENNES

Unité de recherche : Subjectivité, Lien Social et Modernité

(SuLiSoM, EA 3071)

THÈSE présentée par :

Rozette YSSOUF

Soutenue le : **25 septembre 2020**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : **Psychologie clinique**

**LES JEUNES MAHORAIS : ENTRE
DOUTE ET PEUR, LE CHOIX DE LA
SUBLIMATION CONTRE
L'EFFONDREMENT PSYCHIQUE**

THÈSE dirigée par :

M. BENDAHDAN Hossain

Maître de Conférences-HDR en psychologie clinique et psychopathologie,
Université de Reims et SULISOM (Université de Strasbourg)

RAPPORTEURS :

M. LAHLOU Mohamed

Professeur émérite de psychologie, santé, éducation et développement,
Université Lumière Lyon 2

M. AHAMI Ahmed

Professeur de psychologie et neurosciences, université Ibn Tofaïl, Faculté des
sciences - Kénitra Maroc

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Mme METZ Claire

Maître de Conférences-HDR en psychologie et psychopathologie clinique,
Université de Strasbourg

MEMBRE INVITE :

Docteur CAO-BROSSARD Éric

Pédopsychiatre spécialiste en anthropologie de la maladie, EPSM de St-Avé

Table des matières

REMERCIEMENTS	6
RESUME	8
SUMMARY	9
AVANT-PROPOS	11
INTRODUCTION	17
CHEMINEMENT DE LA THÈSE : ÉTAT DES LIEUX D'UNE RECHERCHE DE TYPE EXPLORATRICE	18
1-La notion de « crise identitaire » à Mayotte	18
2-Notre réflexion dans cette recherche : débuts et évolution	22
LA PROBLÉMATIQUE ET LES HYPOTHÈSES DE NOTRE RECHERCHE	26
1-Problématique de cette thèse	27
2-Hypothèses de travail.....	27
3-Méthodologie : enquêtes de terrain et entretiens cliniques	27
L'ÉVOLUTION DE NOTRE THÉMATIQUE DE RECHERCHE.....	28
PREMIERE PARTIE :	32
MAYOTTE ET SES PARADOXES	32
I. UNE ÎLE TOURMENTÉE ET EN PERTE DE REPÈRES	32
A. Contexte géographique	32
B. Contexte historique	32
C. Contexte socio-économique	36
II. DE LA CRISE IDENTITAIRE À LA CRISE MAHORAISE	42
A. Définition de la crise identitaire.....	42
B. L'identité mahoraise.....	46
C. Le développement psychosocial d'un individu.....	55
Les étapes du développement psychosocial selon Erikson	56
L'éducation traditionnelle africaine versus l'éducation mahoraise.....	59
D. L'acculturation	71
E. Le regard des jeunes sur eux-mêmes	79
F. Le paradoxe mahorais !	93
DEUXIEME PARTIE :	123
LE CHOIX DE LA SUBLIMATION	123
I. LE CONCEPT DE SUBLIMATION SELON DIVERS AUTEURS	127
A. Évelyne Séchaud : perdre, se sublimer.....	148
B. Françoise Coblence : sublimer, déplacer.....	155
C. Laurence Kahn : la décomposition	156
D. Jean-Louis Baldacci : dès le début... la sublimation.....	158
La place de la cure dans le processus de sublimation.....	159
De l'idéalisation à la sublimation	163
II. PROCESSUS DE LA SUBLIMATION : EFFONDREMENT, RÉSILIENCE ET CONTRE-TRANSFERT	169
A. L'effondrement psychique	169
Ce qui peut amener à un effondrement psychique	173
Autres situations d'effondrement psychique	175
Préventions contre l'effondrement psychique	177
B. La résilience.....	179
Les stratégies de coping	181
Les mécanismes de défense	182
C. Le contre-transfert : définitions et illustrations	188
Le contre-transfert	189
Notre contre-transfert portant sur notre recherche sur les jeunes Mahorais.....	191
TROISIEMME PARTIE :	196

METHODOLOGIE DE TRAVAIL.....	196
I. PROBLÉMATIQUE.....	196
II. HYPOTHÈSES DE TRAVAIL.....	196
III. MÉTHODOLOGIE.....	196
A. La population.....	196
B. Les outils utilisés.....	196
L'observation clinique.....	196
Les entretiens semi-directifs et directifs.....	197
Les échelles utilisées et le test MMPI :.....	198
C. L'observation clinique.....	207
D. Les entretiens semi-directifs.....	207
QUATRIEME PARTIE :	211
DEPOUILLEMENT DES QUESTIONNAIRES EN LIGNE ET ANALYSE DES ENTRETIENS	211
I. RESTITUTION DES SYNTHÈSES.....	211
A. Questionnaire en ligne sur les réseaux sociaux : le groupe « Entraide de jeunes mahorais ».....	211
B. Questionnaire en ligne sur les réseaux sociaux : les jeunes mahorais inscrits de l'académie de Lyon....	227
C. Entretiens menés auprès des jeunes mahorais effectuant un voyage d'études en Belgique du 23 au 30 décembre 2018.....	230
D. Conclusion et analyse des deux groupes de jeunes, de l'académie de Lyon et des jeunes du voyage d'étude en Belgique.....	233
II. ANALYSE DES DONNÉES QUALITATIVES.....	238
A. Analyse des entretiens directifs.....	238
Mme A., 19 ans.....	238
Mme B., 23 ans.....	244
Mr C., 35 ans.....	248
Mr D., 20 ans.....	252
Mr I., 34 ans.....	264
Mme Y., 33 ans.....	270
Mr O., 30 ans.....	274
Mme M., 26 ans.....	276
B. Analyse des entretiens non-directifs.....	278
Mr E., 33 ans.....	278
Mme H., 21 ans et Mme P., 27 ans.....	283
C. Analyse des discours des jeunes de Mayotte.....	286
D. Conclusion des analyses de ces entretiens et première perspective :.....	286
E. Éléments contre-transférentiels.....	288
CONCLUSION : DISCUSSION GENERALE ET PERSPECTIVES	292
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	298
ANNEXES.....	306
1-ENTRETIENS DIRECTIFS ET STRUCTURÉS.....	306
Mme A.	306
Mme B.	308
Mr. C.	310
Mr. D.	313
Mr. E.	321
Mr. I.	324
Mme M.	326
Mme N.	327
Mme V.	329
Mme X.	332
2-LES ENTRETIENS NON-STRUCTURÉS.....	335
Mr. B.	335
Mme H.	347
Mme P.	357
3-LES ENTRETIENS NON-SÉLECTIONNÉS MAIS CITÉS DANS LA RECHERCHE.....	363
Mme S.	363
Mme Z.	363
4-TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ENTRETIENS GROUPE 1.....	367

5-LES RÉSULTATS DE L'ANALYSE DU TEST MMPI.....	375
6-QUESTIONNAIRES UTILISÉS.....	383

*À la mémoire de ma mère,
pour son éducation et les valeurs qu'elle m'a transmises,*

*À mes enfants,
pour l'amour et l'énergie qu'ils me procurent*

REMERCIEMENTS

Je souhaite exprimer toute ma gratitude à tous ceux et celles qui ont contribué de près comme de loin à la réalisation de ce travail de recherche. Je remercie d'abord mon directeur de recherche Monsieur Hossain Bendahman qui m'a fait l'honneur de diriger ma thèse et qui m'a beaucoup soutenue tout au long de ces années. Il a toujours su être à l'écoute, faire preuve d'empathie et d'une grande bienveillance à mon égard durant les moments difficiles comme dans les meilleurs jours de ma recherche universitaire.

Je remercie aussi les membres du jury pour leur disponibilité et pour l'honneur qu'ils me font en prenant part à ma soutenance. C'est pour moi un grand honneur.

Je remercie également le médiateur social académique Monsieur Darouèche Hilali Bacar, qui m'a témoigné de son soutien amical et apporté son aide précieuse dans la réalisation des enquêtes menées auprès des jeunes mahorais dans l'académie de Lyon durant l'année 2017-2018. Et également pour sa contribution à la réflexion et à la relecture de ce travail.

Par la même occasion, je souhaite également exprimer toute ma reconnaissance aux jeunes mahorais qui ont bien voulu participer aux enquêtes de terrain, aux entretiens individuels et de groupe. J'espère avoir transcrit le plus fidèlement possible vos propos qui sonnent encore en moi comme une « bible » qui avait besoin d'être transmise. Merci d'avoir été disponibles et pour le temps que vous m'avez accordé.

Mais cette thèse n'aurait pu aboutir sans l'aide précieuse et le soutien indéfectible de mon entourage proche. Ainsi, je souhaite remercier mes amis qui m'ont toujours soutenu depuis le début de mon cursus universitaire à Montpellier, à Paris et à Nanterre. Je pense ici en particulier à toi cher Cheikh Diop, l'ami fidèle et loyal. Je n'oublierai jamais tes encouragements et tes conseils qui m'ont donné la force d'aller encore plus loin. A ma famille, à mes autres amis, d'ici et d'ailleurs. Notamment à Daniel, Saouda, David, Mouzna, Sihem, Djarthoune, Touhfat, Faïsoili, Marion, Éric Porchet et à tous ceux que j'ai pu oublier de citer ici. Merci à vous d'avoir toujours été là pour moi. Votre affection et votre soutien m'ont aidé à tenir, surtout pendant les moments difficiles.

J'ai une pensée particulière à ma défunte mère, cette femme merveilleuse qui s'est beaucoup sacrifiée dans sa vie pour donner à ses enfants une vie meilleure et une bonne éducation.

Je souhaite lui dédier cette thèse et lui rendre hommage pour tout son investissement à ma réussite scolaire ainsi qu'à celle de mes frères et sœurs. Pour moi, elle a été ma source d'inspiration, mon leitmotiv pour me sublimer par la réussite scolaire, universitaire et professionnelle.

Je remercie Mr Jean-Yves Lannou, le responsable de la bibliothèque médicale de l'EPSM de St Avé qui m'a aidé à trouver les ouvrages et les articles nécessaires à mon travail de recherche.

Je réserve mes dernières pensées à mes tendres enfants, mes trésors, mes étoiles Rayane et Dayana pour l'amour dont ils me couvrent et la force qu'ils me donnent chaque jour pour aller de l'avant. Je vous aime !

RESUME

Cette recherche en psychologie clinique porte sur les jeunes de Mayotte dans l'objectif de mieux les connaître, de mieux les comprendre dans leur fonctionnement psychologique au regard de leur contexte socioculturel. Elle est issue d'une observation clinique faite à Mayotte d'abord en tant que psychologue clinicienne puis doctorante en psychologie auprès des associations œuvrant pour la jeunesse et à l'hôpital de Mamoudzou.

Mayotte est l'île française de l'archipel des Comores, devenue le 101^{ème} département français en 2011 sous la présidence de Nicolas Sarkozy. Elle fait partie de ces territoires français d'Outre-mer où la confrontation de la tradition et de la modernité ainsi que les questions de perte de repères et de crise identitaire sont encore d'actualité.

Dans cette thèse, nous nous sommes intéressée à la santé mentale de la jeunesse mahoraise et avons tenté de comprendre l'organisation du fonctionnement sociétal de l'île ainsi que les facteurs qui favorisent la sublimation chez les jeunes. En effet, ces jeunes sont nombreux à s'interroger dans une société mahoraise où le dévoilement de soi reste tabou et les émotions, plus précisément les difficultés psychiques sont étouffées. Il n'est pas coutume de parler de ce qui ne va pas, de ce qui fait mal, des violences que l'on subit, ni de leur impact psychologique. Ces maux passés sous silence sont parfois et souvent banalisés et créent des souffrances psychiques inimaginables.

Dans ce contexte particulier, on s'est demandé comment les jeunes mahorais s'organisent pour surmonter leurs difficultés et leurs souffrances psychologiques. Et cela nous a conduit à soulever plusieurs questions. Quels sont les mécanismes de défense qu'ils emploient pour appréhender leur réalité insoutenable ? Quelles sont les stratégies qu'ils utilisent pour s'adapter à leur réalité ? Quels sont les moyens qu'ils déploient pour éviter un effondrement psychique ?

Pour tenter de répondre à toutes ces questions, nous avons mené des enquêtes auprès des jeunes âgés de 18 à 35 ans, rencontrés en entretiens cliniques, à qui nous avons soumis des questionnaires en ligne, des échelles d'évaluation psychologique et d'un test de personnalité (MMPI-2-RF) et ce, afin de recueillir le maximum d'informations. Les jeunes mahorais ont été nombreux à participer à nos enquêtes, autant des étudiants que de jeunes diplômés et salariés. Nous avons sélectionné dix jeunes, hommes et femmes, pour illustrer nos études de cas.

Les résultats de cette recherche doctorale nous renseignent beaucoup sur le fonctionnement de la société mahoraise d'aujourd'hui et surtout sur la santé mentale de ses jeunes. On y apprend par exemple que la matrilinéarité fait la spécificité de Mayotte et le rôle que joue la femme, en particulier la mère, dans l'éducation de ses enfants est très important dans le processus de développement psychique de ces derniers. En effet, la mère contribue à la stabilité émotionnelle et psychique des jeunes rencontrés et ayant participé à cette recherche. Cette observation soulève inéluctablement la question de la place et du rôle du père dans la vie des jeunes mahorais. Elle interroge également les effets de cette absence de la figure paternelle et ses répercussions sur la construction identitaire des jeunes mahorais.

Tirillés entre tradition et modernité, souffrant de perte de repères identitaires et culturels, certains jeunes mahorais arrivent quand même à se sublimer tandis que d'autres s'effondrent et développent des troubles psychiatriques qui peuvent, dans des cas extrêmes, conduire au passage à l'acte.

Cette thèse se propose de réfléchir et d'analyser les processus qui conduisent à des parcours si différents.

Mots clés : *Jeunes de Mayotte, sublimation, culture, paradoxe, acculturation, crise identitaire, résilience, effondrement psychique, mécanismes de défense, transculturalité, le groupe, modernité et tradition.*

SUMMARY

This research in clinical psychology focuses on the young people of Mayotte with the aim of getting to know them better, to better understand their psychological functioning in relation to their socio-cultural context. It is the result of a clinical observation made in Mayotte, first as a clinical psychologist and then as a doctoral student in psychology at youth associations and at the Mamoudzou hospital.

Mayotte is the French island of the Comoros archipelago, which became the 101st French department in 2011 under the presidency of Nicolas Sarkozy. It is one of those French overseas territories where the confrontation between tradition and modernity as well as the issues of loss of reference points and identity crisis are still topical.

In this thesis, we looked at the mental health of the youth of Mahoras and tried to understand the organization of the island's societal functioning as well as the factors that promote sublimation among young people. Indeed, these young people are many to question themselves in a Mahoran society where self-unveiling remains taboo and emotions, more precisely psychic difficulties are stifled. It is not customary to talk about what is wrong, what hurts, about the violence that one undergoes, nor about its psychological impact. These evils passed under silence are sometimes and often trivialized and create unimaginable psychic sufferings.

In this particular context, the question has been raised as to how young Mahorais organise themselves to overcome their psychological difficulties and suffering. And this has led us to raise several questions. What defence mechanisms do they use to deal with their unbearable reality? What strategies do they use to adapt to their reality? What means do they deploy to avoid psychological collapse?

In an attempt to answer all these questions, we conducted surveys among young people aged 18 to 35 years, interviewed in clinical interviews, to whom we submitted online questionnaires, psychological evaluation scales and a personality test (MMPI-2-RF) in order to gather as much information as possible. A large number of young Mahorais participated in our surveys, both students and young graduates and employees. We selected ten young men and women to illustrate our case studies.

The results of this doctoral research tell us a lot about how Mahoran society functions today and especially about the mental health of its young people. We learn, for example, that matrilineality is a specific feature of Mayotte and the role played by women, especially mothers, in the education of their children is very important in the process of their psychological development. Indeed, the mother contributes to the emotional and psychological stability of the young people met and who participated in this research. This observation inevitably raises the question of the place and role of the father in the lives of young Mahorais. It also questions the effects of this absence of the paternal figure and its repercussions on the construction of identity of young Mahorais.

Torn between tradition and modernity, suffering from a loss of identity and cultural references, some young Mahorais still manage to sublimate themselves, while others collapse and develop psychiatric disorders which can, in extreme cases, lead to the act of acting.

This thesis proposes to reflect on and analyse the processes that lead to such different paths.

Keywords : *Youth of Mayotte, sublimation, culture, paradox, acculturation, identity crisis, resilience, collapse, defense mechanisms, transculturality, group, modernity and tradition.*

AVANT-PROPOS

*« La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse, la
vieillesse est le temps de la pratiquer »*

Jean-Jacques Rousseau

Après l'obtention d'un baccalauréat Sciences économiques et sociales, nous avons fait le choix de poursuivre nos études supérieures en sciences humaines et sociales, mention psychologie.

Durant ces années, nous avons acquis une expérience fort enrichissante en nous engageant dans le bénévolat, d'abord en tant qu'accompagnatrice des élèves du primaire et de collège en difficultés scolaires. Notre mission était d'aider ces jeunes dans la compréhension de leurs cours et de leurs exercices, d'animer des ateliers d'écriture en vue de publier un journal trimestriel, ce qui nous a permis de développer des qualités d'écoute et de responsabilité. De la sorte, nous avons réussi à mettre en confiance ces enfants et ces adolescents qui vivaient mal leurs difficultés scolaires. Nous nous sommes intéressée depuis le début de nos études universitaires à une certaine tranche d'âge et nous nous sommes préoccupée principalement de leur fragilité scolaire, mais aussi d'autres aspects comme nous le verrons ci-dessous.

Lors de la licence, nous avons choisi de nous spécialiser en psychologie clinique puisque nous nous intéressons à la souffrance d'autrui et aux différents troubles psychopathologiques liés parfois à des traumatismes ou à un contexte particulier. Et dans le cadre de notre dossier de recherche, nous avons travaillé sur le thème de « L'amour au bord du suicide » car ayant fait le terrible constat que le suicide était la deuxième cause de mortalité des jeunes de 12-24 au niveau national. Nous nous sommes alors intéressée à des problématiques telles que la dépression et bien évidemment tout ce qui peut pousser certaines personnes à tenter de mettre fin à leur vie. Plus précisément, nous nous sommes posée plusieurs questions : quelle est l'intensité de leurs souffrances ? Comment les prend-on en charge ? Comment peut-on aider des personnes qui ne croient plus en rien et qui ne désirent plus vivre ?

Ces questionnements nous ont orienté vers un Master I de psychopathologie, l'objectif étant de développer nos compétences en tant que psychologue clinicienne. Mais nous avons également développé des compétences et des savoir-faire dans la prise en charge des personnes vivant dans des milieux défavorisés et qui se sentent parfois exclues de la société.

Autrement, nous avons effectué notre premier stage au Centre de Santé mentale à Mayotte où nous avons participé activement aux consultations en entretiens individuels et familiaux dans divers services du Centre Hospitalier de Mayotte. Nous avons également participé à des consultations en dispensaire de brousse et assisté aux entretiens menés par les psychiatres et les infirmiers. Nous avons eu l'opportunité de les accompagner en visite à domicile (VAD) ainsi qu'à des consultations qui se sont déroulées à la Maison d'arrêt de Majicavo de Mayotte. Dans le cadre de ce premier stage, nous avons accompli un travail d'observation et d'écoute. Il s'agissait d'une évaluation de quelques patients Mahorais et Métropolitains. À cet effet, nous avons été très disponible et à l'écoute de la souffrance psychique d'autrui. S'agissant des patients Mahorais, nous nous sommes rendu compte de la grande précarité sociale qui les renforçait dans leur mal-être psychologique. Nous nous faisons d'ailleurs souvent la réflexion suivante : « si ces personnes avaient une vie décente, un travail, des ressources financières pour subvenir à leurs besoins quotidiens, seraient-elles devant nous ? ». Ainsi, c'était la mise en place d'une structure d'accueil sociale à l'écoute des familles et dans une perspective d'aide, de soutien social, d'accompagnement vers une insertion professionnelle qui aurait pu changer la donne pour un grand nombre de ces personnes.

Durant nos stages de psychologue, nous avons surtout développé nos qualités d'empathie, nos capacités d'écoute et de neutralité bienveillante qui sont chères aux psychologues cliniciens. Nous nous sentions à l'aise dans nos relations avec les patients dans la conduite des entretiens cliniques et la passation des tests et l'analyse psychologique. Grâce à nos connaissances théoriques, nous avons pu analyser les situations cliniques observées sur le terrain. À ce moment précis, nous découvrons le métier de psychologue et ses difficultés mais cela reste certainement une expérience très enrichissante humainement. Nous avons besoin de ce travail sur le terrain pour comprendre les théories apprises à l'université et nous rendre compte de la complexité du métier.

C'est dans cette optique d'en apprendre encore plus que nous avons aussi effectué un stage au SMPR (Service Médico-Psychologique Régional) du Port à la Réunion, à la Maison d'arrêt des Femmes à Fleury-Mérogis où nous avons participé aux entretiens individuels soit comme observatrice auprès de la psychologue référente, des infirmiers et du psychiatre médecin chef du service ou soit en étant toute seule avec les jeunes. Nous avons travaillé dans le quartier des mineurs en participant aux ateliers de cours sur les addictions et ses dangers, des cours de calligraphie arabe, puis en dernier lieu, des cours de dessins de fresque sur le mur. Ces activités nous ont permises de nous rapprocher des jeunes et d'installer une relation de confiance et de respect mutuel. Nous avons aussi appris à prendre des initiatives.

À la fin de notre Master I de psychopathologie, nous avons ressenti le besoin de nous investir sur des projets beaucoup plus concrets et pouvant nous amener à travailler sur des projets de politique de la ville afin de mener des actions sur les terrains dits « sensibles » pour apporter une éventuelle aide aux enfants en difficultés scolaires ainsi qu'à leurs familles issues de milieux très modestes.

En outre, ayant travaillé aussi en tant que vacataire dans un service administratif qui s'occupe des lycéens et des étudiants mahorais, nous avons eu le désir de nous investir dans l'accompagnement éducatif des jeunes d'où notre diplôme complémentaire en Sciences de l'éducation, spécialité « Cadre d'intervention en Terrain Sensible ». Nous avons eu l'ambition à un moment donné de travailler dans des dispositifs visant à être à l'écoute et dans l'intégration des personnes en situation socialement précaire.

Ainsi, notre formation en sciences de l'éducation, spécialité « Cadres d'Intervention en Terrains Sensibles » (CITS) nous a permis de perfectionner nos savoirs, d'acquérir davantage des connaissances théoriques et pratiques dans le domaine éducatif. De la sorte, nous avons pu acquérir des compétences méthodologiques et des savoir-faire concernant le diagnostic de situations de crise, la conduite de projets impliquant une approche territoriale et partenariale des questions scolaires et éducatives.

Ainsi, grâce à nos diverses expériences professionnelles, nous avons su développer des qualités relationnelles, d'écoute, de rigueur, de créativité et surtout notre sens de responsabilité professionnelle, d'initiative ainsi que nos capacités de réflexion et d'analyse.

À la fin de notre Master 2 Psychologie clinique obtenue à La Réunion en convention avec l'Université Paris 8, nous avons eu envie de travailler à Mayotte en tant que psychologue dans une association qui lutte contre l'exclusion. Dans cette association, nous avons eu l'opportunité de travailler dans plusieurs services :

❖ *La Maison des Adolescents* où nous nous occupions plus spécifiquement de « l'accompagnement aux questions de la parentalité ». Concrètement, il s'agissait d'accompagner et apporter un soutien psychologique aux parents des adolescents pris en charge. De même, faire une évaluation générale du fonctionnement de la famille en prenant en compte les dimensions culturelles, socio-économiques et juridiques afin d'aider les parents dans leurs fonctions parentales.

❖ *Le Domaine de Songoro* qui accueille des adultes en détention ou sortant de prison pour travailler sur leur réinsertion sociale avec une prise en charge globale, technique (formation professionnelle d'ouvrier agricole), pédagogique (remise à niveau), sociale et éducative

(démarches administratives et accès aux droits) et thérapeutique. Nos missions se résumaient en ces quelques points : faire le diagnostic de certains troubles psychologiques et des problèmes d'addictions en vue d'orientation dans les structures appropriées pour les aider ; mettre en place un accompagnement et un soutien psychologique individuel de ces jeunes adultes sous la main de justice (en grande majorité, âge moyen : 25 ans) ; et enfin animer des groupes de parole et d'ateliers de médiation (par les jeux de cartes, dominos et autres).

❖ *Le Service de médiation familiale* où nous avons mis en place des actions pour accueillir des parents et mener des entretiens afin de clarifier leurs demandes sur les difficultés qu'ils rencontrent en couple ou dans l'éducation de leurs enfants. Nous apportons également un soutien psychologique aux parents en besoin pour faire face au deuil de la séparation, les écouter dans leur souffrance. De même, nous assurons l'accueil et la prise en charge de l'enfant dont les parents sont en conflits permanents.

En 2013, pour diversifier et développer notre pratique, nous avons travaillé à l'hôpital de Mamoudzou à Mayotte. Notre poste était de mettre en place des programmes d'éducation thérapeutiques des personnes souffrantes de maladies chroniques dans les secteurs et sur le CHM. Nos missions consistaient à :

- Repérer et de « prendre en charge des patients présentant des problèmes d'ordre psychologique » ;
- Participer à la mise en place et à l'animation d'ateliers dans le cadre du projet d'accompagnement et d'ETP (Éducation Thérapeutique du Patient), (groupes de paroles, ateliers : « estime de soi », « affirmation de soi », etc.).
- Répondre aux demandes d'un soignant ou d'un pratiquant l'ETP en consultation individuelle ou en groupe, ayant perçu un besoin de prise en charge psychologique pour le patient.
- Différencier si la demande et le besoin du patient relèvent avant tout d'une aide à la santé et d'accompagnement en ETP ou un besoin de prise en charge psychologique.

Outre cela, depuis notre inscription en cycle doctoral en avril 2015, nous avons eu l'honneur d'être recrutée au sein de l'EPSM (Établissement Public de Santé Mentale) de Saint-Avé (Morbihan). Nous travaillions dans deux services : CMP (Centre Médico-psychologique) de Vannes où nous prenons en charge individuellement et en groupe également des patients adultes âgés de 18 ans et plus.

À l'USIP (Unité de Soins Intensifs Psychiatriques), une unité fermée qui accueille des patients sous contraintes à la demande d'un tiers ou autre, nous animons un groupe de parole

avec les patients admis, tous les jeudis matin. Nous participons aussi aux réunions cliniques avec une équipe pluridisciplinaire afin d'évoquer les situations individuelles de chaque patient en vue d'une compréhension globale de ces troubles psychiatriques dans une perspective de diagnostic et d'orientation dans une structure extérieure et/ou de programme de soins, de réhabilitation sociale, etc.

Sur notre temps FIR (Formation, Information et recherche), nous travaillons en collaboration avec un pédopsychiatre sur un dispositif transculturel afin de prendre en charge une population migrante de la commune de Vannes.

Nous avons effectué en outre une formation de TCC (Thérapie Comportementale et cognitive) pour acquérir d'autres compétences professionnelles pour mieux prendre en charge les patients. Et nous avons fini trois niveaux de l'EFT, une technique de libération émotionnelle pour aider les personnes qui ont dû mal à exprimer leurs émotions et à pointer leur mal-être par l'identification des mots aux maux. Enfin, nous sommes en cours de validation de l'outil EDMR, technique pour travailler les traumatismes simples et complexes par les mouvements oculaires. Dans notre pratique au quotidien en tant que doctorante et professionnelle de la santé psychique, nous avons opté pour une approche intégrative alliant plusieurs types de thérapies d'orientation psychanalytique, comportementaliste et transculturelle.

À cela s'ajoute, notre goût pour la recherche, la participation à diverses conférences, séminaires dans la région, ou ailleurs dans le territoire national.

Autrement, nous allions à notre pratique, la théorie en nous intéressant à certains travaux de recherches tels que la souffrance psychique et la précarité sociale, les troubles mentaux à Mayotte et leur prise en charge, la question du trauma du parcours des migrants etc... De ce fait, nous avons donné des cours aux étudiants de première année de l'IFSI (Institut de Formation en Soins Infirmiers) et nous avons également été membre du jury pour l'oral.

Nous sommes aussi très active dans le milieu associatif en tant que bénévole et nous intervenons fréquemment à des rencontres scientifiques en tant que spécialiste des questions liées, entre autres, à la parentalité à Mayotte, à la prévention de la délinquance, à l'estime et à l'affirmation de soi, aux problèmes de comportements chez les enfants, etc.

À travers toutes ces expériences, nous avons su développer des qualités telles que la capacité d'écoute et d'observation clinique, acquérir des compétences dans la prise en charge des personnes en souffrance psychologique, vulnérables et fragilisées par les difficultés de la vie quotidienne.

INTRODUCTION

« L'éducation est l'arme la plus puissante qu'on puisse utiliser pour changer le monde ».

Nelson Mandela

Mayotte, l'île française qui se situe à plus de 8000 km de la métropole nous questionne en tant que professionnelle de la santé psychique. Nous nous intéressons en particulier à la psychologie de ses jeunes pour mieux les connaître. Qui sont-ils ? Quelle est leur place dans cette société tiraillée entre modernité et tradition, entre perte de repère et crise identitaire. Quel serait le comportement normal ou pathologique de ces jeunes originaires de cette île ?

Nous allons étudier la psychologie de la jeunesse mahoraise dans sa partie la plus lumineuse à travers la sublimation des souffrances psychologiques par les études, le sport ou l'art. Et également dans sa partie la plus sombre, à travers les comportements pathologiques, les troubles psychiatriques ou passage à l'acte violent mais aussi les comportements à risque, mettant en danger ces jeunes qui sont « en dérive » et qui peinent à trouver leur place dans la société mahoraise.

Pour ce faire, nous avons mené des évaluations sur l'état psychique des jeunes mahorais à travers des entretiens individuels et collectifs, des questionnaires directifs et ouverts, également à travers un suivi régulier d'une durée d'année universitaire afin de recueillir leurs doutes, leurs peurs, leurs souffrances. L'objectif étant aussi de connaître les moyens mis en œuvre par les institutions et les associations pour accompagner ces jeunes afin qu'ils puissent devenir acteurs de leur vie et trouver des stratégies adaptatives à la réalité. Mais avant d'évaluer le normal et le pathologique chez ces jeunes, nous allons essayer de les comprendre, de connaître leur problématique en nous appuyant sur des théories générales de la vie psychique, parler de leur contexte socio-économique, culturel en prenant en compte leur environnement de vie aussi bien intrafamilial qu'extrafamilial pour tenter de saisir ce qui pourrait faire basculer certains d'entre eux à dévier vers des trajectoires « malsaines » en développant des personnalités antisociales, voire psychopathiques. D'autres jeunes arrivent, à sublimer leurs difficultés et leurs

traumatismes en les transformant en une « force » psychique, à s'en sortir et à se frayer une place sociale meilleure que celle de leurs parents.

Nos questionnements portent essentiellement sur l'impact de la culture mahoraise dans la vie de ces jeunes et sur leur devenir. Ils soulèvent également les différentes problématiques qui influent sur la construction psychologique de ces jeunes gens. En plein développement économique avec des problèmes de grande précarité sociale, Mayotte vit une situation inédite que certains territoires d'Outre-mer ont connu dans le passé comme La Martinique, La Guadeloupe ou La Réunion, et d'autres le vivent aujourd'hui comme la Guyane. A l'instar de ces territoires, Mayotte n'est pas épargnée par les troubles psychologiques et psychiatriques. Les jeunes mahorais souffrent de perte d'identité, ils sont perdus entre deux cultures, la leur et celle de l'Occident.

D'autre part, nous avons remarqué de nombreux facteurs de protection telles que la religion, les valeurs sociétales (l'entraide, la solidarité), la tradition, la culture quand elle est contenante mais aussi des facteurs de risque dans la société mahoraise en pleine mutation. Celle-ci devient de plus en plus individualiste, une société d'apparence où « l'avoir » semble plus important que « l'être ». Les jeunes mahorais s'inscrivent davantage dans un processus d'acculturation et cherchent à l'extérieur, ce que leur environnement de vie initiale ne leur permet pas. Ils se cherchent également à travers leur questionnement identitaire. La société mahoraise peut-elle être un frein à l'épanouissement individuel de ces jeunes ? En d'autres termes, la société fabriquerait-elle plutôt des effondrés que des génies en proie aux idées suicidaires ? Pour approfondir cette dernière question, il nous a paru nécessaire de nous intéresser au parcours de vie de ces jeunes (histoire de vie individuelle, traumatisme s'il y'en a, etc.). Certains font preuve de grande réussite. D'autres dévoilent des talents cachés. En effet, l'île de Mayotte considère sa jeunesse comme sa richesse, son avenir. Peut-on se demander si Mayotte arrive réellement à prendre soin de cette jeunesse pleine de ressources et de talents cachés ou visibles ?

Cheminement de la thèse : état des lieux d'une recherche de type exploratrice

1-La notion de « crise identitaire » à Mayotte

Pourquoi parler de « crise identitaire » à Mayotte ? De premier abord, nous pouvons émettre l'hypothèse selon laquelle les Mahorais souffriraient de problèmes d'identité du fait de

leurs origines métissées arabo-malgaches et africaines. C'est une population en quête d'elle-même. Elle ne sait pas où se situer surtout dans le giron de la France. Les Mahorais sont Français, certes, mais des « Français à part entière » ou des « Français entièrement à part » comme le soulignent de nombreux Ultramarins.

Lors de la campagne du référendum pour la transformation du statut de Mayotte en département, certaines particularités ont été mises en évidence. Notamment, la polygamie et la justice cadiale (juge dans la religion musulmane) qui vont à l'encontre des principes fondamentaux de la République française à savoir la laïcité et l'égalité des hommes et des femmes. Ainsi, entre les traditions, coutumes ancestrales et modernité, « francisation », les Mahorais ont de quoi se sentir perdus dans leur propre identité. Ils veulent montrer leur amour incontestable à la patrie française et en même temps, ils doivent devenir des citoyens presque normaux en respectant les valeurs de la France. Et pour cela, ils se verront obligés de montrer leur bonne foi en abandonnant des pratiques qui sont à l'encontre de leur nouveau statut. La justice cadiale est amenée disparaître, tout du moins ne plus concurrencer la justice républicaine. Le sort de cette justice est un exemple parmi d'autres qui permet de comprendre que depuis le vote du 29 mars 2011, l'avenir de Mayotte a pris une autre direction. Malgré les obstacles à franchir, Mayotte souhaite devenir un département français digne de ce nom même si elle doit oublier ses « identités » culturelles, religieuses ou coutumières. Après tout, les Mahorais ne veulent-ils pas devenir des « vrais » Français ? Des Français à part entière, et non être considérés comme tels juste sur les « papiers », c'est à dire ne plus être pris pour des Français uniquement parce qu'ils jouissent de la nationalité française. Ils aspirent à un meilleur traitement, celui d'être reconnus dans la République.

Cette situation est d'autant plus complexe en ce sens où les Mahorais ne désirent plus être assimilés à des Comoriens avec lesquels ils partagent la même histoire, la même culture, la même religion. Ils se considèrent Mahorais et non des Comoriens, même si l'île de Mayotte se situe géographiquement dans l'archipel des Comores. Ainsi, avec le changement statutaire, les Mahorais aspirent à s'éloigner de « leurs frères ennemis » et à couper court toute tentative d'une éventuelle union avec les autres îles de l'archipel des Comores. Ils s'inscrivent dans un rejet total de tout ce qui peut les faire ressembler aux autres « îles », ils préfèrent dénigrer une grande partie de leurs origines comoriennes pour avancer vers de nouvelles perspectives. Car accepter l'idée d'être Comoriens, revient à reconnaître quelque part qu'ils ne seront jamais de « vrais Français » puisqu'ils ont toujours été connus comme faisant partie du peuple comorien. Pour autant, dans cette lutte acharnée pour la reconnaissance en tant que Français, d'autres enjeux se jouent entre les Comores et Mayotte. Certains veulent à tout prix conserver l'intégrité et

l'identité comorienne, les autres se détachent de leurs confrères en se créant une autre identité : Mahorais-Français, juste Mahorais ou encore juste des Français, dans la mesure du possible.

Par conséquent et face à ce constat, on peut conclure que les Mahorais sont en quête de leur propre identité. Cette problématique est si criante que l'on parle souvent de « nettoyage ethnique¹ », en ce sens où en temps troubles la population se soulève pour expulser tous ceux qui ne sont pas des « Mahorais de souche ». Comment cela peut être possible quand l'on sait que la population de Mayotte est composée en grande partie des personnes issues des îles voisines, en particulier Anjouan, l'île la plus proche. De ce fait, les Mahorais sont, d'une manière ou d'une autre, liés à tout jamais aux Comores. Ils ne peuvent pas réfuter cette évidence, ils ne peuvent que l'accepter. Certes ils ont des origines beaucoup plus afro-malgaches, ce qui les différencie des Comoriens qui sont plutôt une population métissée arabo-africaine mais ils ont indéniablement des ancêtres et des proches en commun.

Cette indétermination dans l'identité culturelle accentue le mal être des Mahorais qui sont entre deux cultures diamétralement opposées, la culture comorienne et la culture française. Mais aujourd'hui, ils ont choisi leur camp, celui d'être avant tout des Français, et ce indépendamment de leur couleur de peau ou encore de leur religion. Entre Mayotte et la France, c'est une très longue histoire d'amour qui n'est pas prête de se terminer, au grand désespoir des Comoriens, « leurs frères ennemis ».

Ces dernières années, les médias nationaux et locaux rapportent une montée de violence à travers des faits divers. Des informations largement relayées dans les réseaux sociaux et qui enflamment les groupes de discussions sur les pages Facebook. En effet beaucoup de vidéos pullulent sur la toile, elles sont à la fois diffusées par les Comoriens et par les Mahorais. Chacun souhaitant donner sa version des choses, étayant ses propres hypothèses, ses propres théories pour expliquer les événements qui bouleversent toute l'île. Pour les uns, la population mahoraise se sentirait envahie par les « clandestins² » qui viennent déposer leur misère chez elle. Pour les autres, les Mahorais seraient en situation de saturation psychique qui se traduit dans les faits par une intolérance et une agressivité, résultantes de leur frustration, celle de ne pas être ni écoutés ni entendus dans leurs souffrances quotidiennes.

¹ Le nettoyage ethnique est une expression utilisée pour désigner la tentative de création de zones géographiques à homogénéité ethnique par la violence, la déportation ou le déplacement forcé. L'expression désigne une politique visant à faire disparaître d'un territoire un groupe ethnique.

² « *Qui se fait en cachette et qui a un caractère illicite (secret. Réunion clandestine. Passager clandestin, sans billet. Immigrés clandestins, qui ont passé illégalement une frontière : un clandestin* ». Le Robert Collège Dictionnaire 11-15 ans, édition mise à jour 2008, pour la nouvelle édition revue et augmentée (langues française et noms propres), p253.

Chacun se rassure dans ses hypothèses, chacun se fait « fundi » - c'est-à-dire maître, pour expliquer la situation actuelle. Et cela se voit davantage dans le discours de la diaspora mahoraise. Les avis sont légion, les propos se font inquiétants, anxiogènes parfois. On évoque même une possible « guerre civile », pire encore une « guerre ethnique » comme on a pu le voir à Madagascar dans les années soixante-dix ou encore au Rwanda et dans beaucoup d'autres pays du continent africain.

Que se joue-t-il réellement dans cette ambiance électrique ? Quelle pourrait-être la traduction de telles tensions psychiques et de cette agressivité expressive ?

Le point de départ aurait probablement été le combat contre l'insécurité et la délinquance juvénile. Les derniers chiffres sont alarmants, on assiste à une recrudescence de la violence chez les jeunes qui nous pousse à soulever plusieurs interrogations : les jeunes désœuvrés et déscolarisés seraient-ils prédestinés à suivre une carrière délinquante pour faire face à l'injustice dont ils sont victimes ? Le passage à l'acte serait-il le seul moyen qui s'offre à eux pour exprimer leurs souffrances et leur mal être ? En d'autres termes, avec la perte de valeurs et le phénomène d'acculturation, la société mahoraise serait-elle en train de fabriquer des « bombes à retardement » avec ces jeunes « laissés-pour-compte sans solution ». Les jeunes mahorais seraient-ils livrés à eux-mêmes parce que leur société ou leurs figures parentales semblent ne plus leur procurer le contenant dont ils auraient besoin pour apaiser leurs pulsions agressives ?

Nous avancerons l'hypothèse selon laquelle le mal-être de ces jeunes est beaucoup plus profond. Il correspond à une fissure dans l'histoire de l'archipel des Comores. Des non-dits, des réalités récusées, des vérités cachées dont les jeunes semblent mal digérés. Ils en portent les symptômes « dévastateurs ». Les Comores et Mayotte ont refoulés leurs différences et refusent tout dialogue entre eux. Chacun se dit victime, et le coupable ne peut être que l'autre. Pour les Comoriens, Mayotte leur appartient : c'est « leur objet narcissique », leur deuil n'a toujours pas été fait. Et les conséquences de ce deuil non verbalisé symboliseraient-elles « le retour du refoulé » ?

Les quatre îles de l'archipel des Comores ont donc bien du mal à se reconstruire sainement, sans recourir à la violence des mots et des actes. Quelles sont les troubles dont Mayotte souffre pour en arriver à la situation actuelle ? Les quatre îles ont une histoire commune mais aussi une culture, des traditions et des coutumes qui se ressemblent avec des nuances plus ou moins grandes entre elles. Un jour, une d'elles décide de s'émanciper et de se détourner des autres pour se rattacher à la France. Est-ce une acculturation assumée ou subie, en échange du statut de département français ?

Nous allons entreprendre une aventure intellectuelle particulière. Nous allons porter nos recherches sur un sujet qui reste encore à approfondir. Nous nous sommes penchés sur les jeunes qui sont un maillon important dans la société mahoraise dans le but de mieux les connaître et d'en savoir davantage sur ce qui se joue en eux. Nous avons très vite compris la dynamique psychosociale de ces jeunes issus d'une société communautaire et traditionnelle. Leurs origines multiculturelles méritent amplement qu'on s'y attarde.

La compréhension du fonctionnement psychologique de ces jeunes, nous permettra d'éclairer et de comprendre certains comportements et mouvements psychopathologiques mis en action en tant que mécanisme de défense ou de stratégie de coping, afin de mieux s'adapter à leur réalité.

2-Notre réflexion dans cette recherche : débuts et évolution

Notre recherche est le fruit d'une question qui se veut essentiellement existentielle. À partir de cela, il s'agit d'un cheminement personnel, et d'une introspection personnelle de plus de vingt ans. La thèse semble être une démarche logique. Nous avons eu envie d'en savoir plus de ce qui se joue en nous, mais aussi dans un sens plus large. Ce que nous avons vécu est-il en rapport avec nos questionnements existentiels, identitaires, qu'est-ce qui a fait que nous « sommes devenus ce que nous sommes » ? Quels ont été nos moyens utilisés pour évacuer nos souffrances intérieures, nos stratégies d'adaptation à un monde qui ne semble pas nous comprendre et qu'on peine de plus en plus à comprendre ? Quelle lecture faisons-nous consciemment ou inconsciemment de ce qui se joue en nous et autour de nous ? Qu'est-ce qui fait écho en nous ? Qu'est-ce qui nous freine dans notre dépassement de soi, nos limites, nos peurs, nos doutes aussi bien culturels qu'universels ?

Nous nous sommes rendue compte que cette démarche intellectuelle a suscité en nous beaucoup de curiosité « insatiable ». Nous cherchions par ce travail d'observation, de recherche, de mise en lien pour finalement comprendre l'incompréhensible.

L'humain est naturellement un être complexe, ambivalent parfois, unique de par son histoire individuelle mais un être pulsionnel qui a besoin des autres pour vivre. Dans la société mahoraise, l'expression des émotions est un luxe. C'est une forme de liberté qui n'est pas donnée à tous et que très peu de gens s'octroient. Il est difficile de parler de soi dans un environnement où on retrouve presque du « déni de soi ». On existe surtout par le regard des autres, de ce que la société attend de nous avec des mentalités qui semblent restées ancrées dans « la conscience collective ». Vouloir en changer n'est pas tolérable. Il y aurait une manière de

penser, de se comporter qui serait conforme aux valeurs et aux normes de la culture mahoraise. Quand nous semblons être anticonformistes, nous pouvons nous sentir rejetés, écartés, critiqués par une société intolérante à la différence entre soi et autrui d'une autre culture.

C'est dans ce cadre que s'inscrit ce travail de recherche, il a tout son sens, sa raison d'être et d'exister pour mettre les choses à plat, renverser les tabous, critiquer les mentalités « psychorigides », mettre en évidence les non-dits et les traiter. C'est un long travail qui demande certainement toute une vie d'investissement, d'écoute bienveillante, de communication, d'observations, de mise en mots des maux.

Mayotte est-elle prête à se dévoiler, à s'affirmer, à faire le deuil de son passé pour oser devenir « soi » ? C'est grâce à cette recherche que certaines de ces questions pourront être élucidées.

Notre objet d'étude concerne les jeunes de 18 à 35 ans. Nous avons élargi au maximum l'âge car, à Mayotte, il existait une spécificité particulière. Les enfants entraient à l'école tardivement, parfois au-delà de 6 ans sans faire des classes maternelles et en passant par un examen d'entrée en sixième. Et tant qu'un élève ne réussissait pas cet examen, il redoublait et augmentait ainsi les retards scolaires. Il faut donc prendre en compte le niveau scolaire des jeunes et celui de certains des professeurs. Ces derniers ont enseigné et continuent encore à enseigner pour quelques-uns d'entre eux. Ils avaient un niveau d'études qui ne dépassait pas parfois la Troisième après la réussite à leur concours de professeurs des écoles spécifiques à Mayotte.

Ainsi, dès le départ, les jeunes mahorais n'ont pas bénéficié des meilleures conditions de réussite dans leur cursus scolaire, rendant difficile l'accès aux études supérieures, aux écoles d'élite, aux études de médecine, aux classes préparatoires. Nous pouvons à ce titre citer Nassabia Ali Saanda³ qui a soutenu une thèse en science de l'éducation dans laquelle elle avance deux hypothèses majeures :

- ❖ L'échec des étudiants mahorais serait dû à un passé scolaire défavorable qui expliquerait les inégalités d'accès, d'orientation et de réussite.
- ❖ Les difficultés d'intégration sociale et académique dues à la différence culturelle et aux disparités des conditions de vie et d'études, favoriseraient considérablement cet échec.

³ Nassabia Ali Saanda, *La Mobilité et l'échec scolaire des étudiants mahorais en métropole*, thèse de doctorat, sous la direction de Monsieur Laurent Cosnefroy, Université Lumière Lyon 2, soutenue le 10 juillet 2019.

Selon cette docteure en science de l'éducation, elle-même originaire de Mayotte, 8 étudiants sur 10 échouent. Parmi eux, seulement 16% abandonnent définitivement les études. L'échec réel est de 52% pour la cohorte étudiée contre 21% pour la promotion nationale de 2008. Il concerne en particulier les étudiants en deuxième année de Licence où 58% des étudiants finissent par abandonner. Elle fait la différence entre l'« échec réel » qui est l'abandon définitif des études et l'« échec temporaire » qui serait plutôt une étape transitoire, plus précisément un état de « redoublement » ou de « réorientation ». Mais le plus important est qu'elle constate des facteurs susceptibles de déterminer l'échec ou la réussite des jeunes mahorais en métropole :

- ❖ Les jeunes issus des milieux sociaux défavorisés ont des difficultés d'accès aux études supérieures. Titulaires pour la plupart d'un baccalauréat professionnel, ils sont inscrits à l'université et suivent des formations par défaut en cycle licence. Ils échouent par manque de culture générale, de niveau scolaire et de méthodologie de travail.
- ❖ Ceux qui auraient le plus de difficultés en classe, rencontrent le plus souvent des problèmes d'adaptation et d'intégration sociale et académique.
- ❖ Ceux dont les familles sont modestes ou très pauvres (ils sont les plus nombreux !), se reposent davantage sur la bourse nationale sur critères sociaux et/ou la bourse complémentaire versée par le Conseil départemental de Mayotte pour poursuivre ou non leurs études.

Les facteurs psychologiques sont très peu mis en évidence alors que nous savons qu'ils ont une part déterminante dans la réussite d'un jeune, quelle que soit la situation sociale ou l'environnement social dans lequel il évolue. Ainsi, notre thèse s'inscrit dans la continuité et la complémentarité des travaux de Nassabia Ali Saanda et vient également apporter des éclairages nouveaux sur les facteurs de réussite (scolaire et professionnelle) des jeunes mahorais dans une perspective pluridisciplinaire⁴.

⁴ Notons au passage que les travaux de recherche de Nassabia Ali Saanda et ceux que nous menons actuellement ont nourri la réflexion de Monsieur Darouèche Hilali Bacar et de son équipe M'somo dans la mise en place et l'expérimentation d'un dispositif inédit dans l'accompagnement des jeunes mahorais à la réussite scolaire et universitaire. Ce dispositif consiste non seulement à mettre en relation un jeune primo-arrivant comme redoublant (élève de Terminale ou étudiant de 1ère année d'enseignement supérieur) avec un intervenant (étudiant de niveau minimum 2e année pour le PACES ou 3e année pour les autres matières), de même filière ou domaine de compétences. Il s'agit non seulement de réviser les cours, revoir les bases dans les matières et travailler la méthodologie mais aussi d'apporter un soutien moral et psychologique. L'idée étant d'offrir un accompagnement individualisé et personnalisé pour aider au mieux les jeunes mahorais, favoriser la réussite et surtout prévenir d'éventuels échecs scolaires, comme le décrochage et l'abandon dont les causes peuvent multiples. Psychologiques notamment.

Il convient de rappeler qu'à Mayotte l'école a toujours été la garantie d'une ascension sociale. Depuis de nombreuses années, les familles se sacrifient pour envoyer leurs enfants à la Réunion ou en métropole. Les parents veulent assurer une meilleure scolarisation, et font toujours vœux que leurs enfants fassent de grandes et longues études. Cependant, beaucoup de jeunes restent sur le territoire jusqu'à l'obtention de leur bac pour ensuite partir poursuivre la scolarité ailleurs, la plupart du temps en métropole. C'est pour eux, l'occasion de connaître de nouveaux horizons, de développer de l'autonomie et de vivre une vie loin des contraintes sociétales et religieuses. C'est aussi une opportunité de grandir, de se sentir plus libre et prêt à explorer de nouvelles expériences de vie avec une autre culture que la leur.

Cette thèse de doctorat est de type exploratoire. Nous faisons le choix de nous pencher sur le fonctionnement psychique des jeunes de Mayotte au regard de leur culture, de leurs traditions, leurs us et coutumes, leur religion. C'est une première, car il existe très peu ou pas de travaux à ce sujet. Nous pouvons donc confirmer le côté innovateur et pionnier de cette recherche. En effet, il nous a été très compliqué de savoir par où commencer. Nous avons au départ une ambition très élevée, à savoir étudier les jeunes aussi bien dans leur processus de sublimation pour gérer une souffrance intérieure intense mais aussi s'intéresser à des jeunes qui utilisent le passage à l'acte délictuel comme un mécanisme de défense de leur mal-être intérieur. Ceci du fait qu'ils n'ont pas les mots pour exprimer leurs « maux », ils s'expriment à leur façon, et plutôt de manière plus agressive et immature.

Cette idée de départ nous apparaissait plus compliquée à mener jusqu'au bout. Nous avons alors procédé à un choix, celui de s'occuper des jeunes qui subliment leurs souffrances psychologiques par l'écriture, les études, le sport ainsi que par l'art ou autre chose.

Il nous restait alors à trouver une problématique fine et des hypothèses de travail. Ce fut un travail de longue haleine qui a pris beaucoup de temps pour se faire et s'affiner. Pour cela, nous avons proposé aux jeunes des questionnaires en ligne afin de recueillir le maximum d'informations sur eux.

Nous avons également pris un échantillon plus grand afin de recueillir le maximum d'informations exploitables. Nous avons sélectionné quelques jeunes pour étayer notre recherche et proposer des études de cas cliniques pour mieux comprendre cette jeunesse mahoraise « entre peur et doute, le choix de la sublimation contre l'effondrement psychique ». La tâche n'a pas été des plus simples. Nous nous sommes heurtée quelques fois à l'incertitude, à la crainte, parfois même à une sorte d'impuissance.

Ce qui nous a aidée à dépasser nos difficultés, c'est la bienveillance et l'écoute d'un directeur de thèse qui a foi en nous et en nos travaux. C'est ce qui nous a permis de nous dépasser pour espérer donner le meilleur de nous. Avons-nous voulu nous sublimer nous aussi au même titre que ces jeunes qui n'avaient pas confiance en eux, ni en leur potentialité et qui finissent finalement par se surpasser, pour aller au-delà de leurs limites et d'oser devenir soi. Qu'est-ce qui leur aurait permis alors de tenir bon, de ne jamais abandonner malgré les nombreux obstacles rencontrés dans leurs histoires de vie ?

La problématique et les hypothèses de notre recherche

Pour répondre à cette question, nous avons entrepris un travail d'exploration avec un maximum de jeunes en leur soumettant des questionnaires en ligne. Il s'agissait de leur permettre de se dévoiler, en parlant d'eux-mêmes avec la pudeur « naturelle » qui leur appartient.

Cette première démarche nous aura permis de recueillir des informations utiles pour la suite de notre recherche. Il nous restait à nous orienter sur une problématique en particulier et à l'approfondir. Et aussi de trouver une méthodologie adéquate pour mettre à l'épreuve nos hypothèses de recherche. Ce fut certainement un long et fastidieux travail qui en valait la peine d'être entrepris.

Alors qu'a-t-on-trouvé en termes de réponses aux questionnaires que nous avons soumis, qui disent quelque chose de ces jeunes ? Qui sont-ils ? Et quelles sont leurs spécificités au regard de leur culture. C'est à toutes ces questions que nous tenterons de répondre.

Notre intérêt pour ce thème est que Mayotte et sa jeunesse nous interpellent à plus d'un titre. C'est un jeune département, avec une ou plusieurs cultures, des traditions qui méritent que nous nous y attardions si nous souhaitons comprendre son évolution ou sa situation actuelle. Nous nous intéressons en particulier à cette jeunesse mahoraise, parfois déboussolée, parfois pleine de ressources, créative mais en perte d'imagination, malmenée car en perte de repères, fragile, instable et en crise d'identité par ce manque de références parentales ou sociétales... En somme, une jeunesse perdue se cherchant dans une société traditionnelle qui peine de plus en plus à la comprendre.

1-Problématique de cette thèse

- ❖ La jeunesse mahoraise posséderait les atouts pour entrer dans la résilience puis la sublimation de leurs souffrances psychiques avec leur richesse culturelle et leur capacité de créativité artistique ou par leurs exploits sportifs.
- ❖ Le développement d'une société individualiste, les différences entre l'éducation moderne et traditionnelle poseraient des problèmes et un impact négatif sur le comportement des jeunes en pleine crise identitaire.

2-Hypothèses de travail

Pour répondre à notre problématique, nous avancerons trois hypothèses. D'abord supposer que les jeunes mahorais n'exploitent pas toutes leurs potentialités intellectuelles par manque de confiance en eux, par manque de soutien psychologique et dysfonctionnement sociétaux. Ensuite, envisager que les jeunes qui arrivent à sublimer leurs souffrances psychiques, adoptent des mécanismes de défense contre l'effondrement psychique. Enfin, avancer que la culture mahoraise, ses traditions, sa religion peuvent être des bases solides pour enclencher le processus de sublimation chez les jeunes mahorais en quête identitaire.

3-Méthodologie : enquêtes de terrain et entretiens cliniques

Pour mener à bien cette recherche, nous avons adopté une méthodologie de travail propre aux enquêtes de terrains. Dans un premier temps, nous avons mis en place des pré-questionnaires en ligne pour toucher le maximum de jeunes mahorais (voir récapitulatifs en annexes). Puis nous avons sélectionné des études de cas en les classant de la manière suivante : tout d'abord, les entretiens structurés avec évaluation psychologique (les échelles et le test d'évaluation psychologique, MMPI-2RF) et ensuite, les entretiens non structurés car les jeunes n'ont pas désiré répondre à la trame guidée que nous avons préparée afin de mieux les aider à parler de leur histoire de vie.

La première partie de cette thèse évoque un état des lieux pour une meilleure connaissance de Mayotte, de sa culture, de ses jeunes et de ses paradoxes. La deuxième partie porte sur notre concept clé, la sublimation et ses explications afin de mieux comprendre son processus, à savoir ce qui peut amener les individus en l'occurrence les jeunes mahorais à faire ce choix. Dans la troisième et la quatrième partie, nous explicitons notre méthodologie, détaillons les outils que nous avons choisis et utilisés pour tenter de répondre à notre problématique et vérifier nos hypothèses de travail. Nous procédons également dans ces deux dernières parties à l'analyse des

entretiens directifs et non-directifs que nous avons sélectionnés pour mieux comprendre les jeunes originaires de Mayotte. Qui sont-ils ? Quels sont leurs mécanismes de défense ? Quelles sont leurs particularités s'ils en ont au regard de leurs éléments culturels et de leur environnement familial et sociétal ?

Pour l'étude de ces entretiens cliniques à visée de recherche, nous les avons soumis aux différentes échelles, celle de Beck pour évaluer les symptômes de dépression, celle de l'anxiété, celle de Rathus pour déterminer l'affirmation de soi chez ces jeunes et celle de l'estime de soi. De même, nous avons mené un test pour évaluer la personnalité des jeunes mahorais pour nous permettre de dégager des profils psychologiques bien spécifiques. Il s'agit, en l'occurrence, du test MMPI-2R avec ses 338 questionnaires. Il est également nécessaire d'explicitier les difficultés du terrain à recueillir la parole de ces jeunes qui, au premier abord, ont eu beaucoup de mal à parler d'eux, à se dévoiler et dévoiler leurs émotions, leurs sentiments, leurs peurs, leurs doutes et bien évidemment leurs souffrances psychiques. Ainsi nous avons été confrontée à des inégalités au niveau des entretiens et des tests. En effet, certains jeunes ne voulaient pas passer les tests psychologiques ou ne voulaient pas suivre la trame des entretiens comme nous l'avions indiqué plus haut. Nous sommes donc restée souple et moins exigeante pour permettre de récolter des éléments cliniques et analyser les réticences qui signifient quelque chose sur leur façon d'être et de se penser dans leur culture et la culture française. Et *a contrario*, ces contraintes nous ont aussi données l'occasion d'en apprendre plus d'eux, de mieux comprendre leur fonctionnement psychologique et leurs mécanismes de défense. Nous avons perçu derrière ces obstacles, plutôt une richesse qui a dû demander de la bienveillance, de la compréhension et bien-sûr de l'adaptation. C'est ce à quoi nous avons répondu, tout en acceptant les frustrations et les limites de notre intervention.

L'évolution de notre thématique de recherche

Au début, nous avons soumis à notre directeur de thèse un projet doctoral intitulé *La délinquance juvénile ou la clinique du passage à l'acte à Mayotte. Entre tradition et modernité : perte de repère et crise identitaire au-delà de l'interculturalité*. À l'époque, nous avions l'ambition de comprendre l'origine de la délinquance juvénile à la croisée de différentes cultures (culture occidentale et culture afro-indo-islamique) en passant par les traditions locales. L'objectif était de répondre à la question suivante : quelle aurait été la meilleure prise en charge des jeunes mahorais pour diminuer la délinquance galopante de ces dernières années ?

Depuis, notre problématique a évolué et en accord avec notre directeur de thèse nous avons envisagé de travailler sur *la psychopathologie de la jeunesse mahoraise entre sublimation et passage à l'acte*. Nous nous intéressons plus particulièrement à la psychologie des étudiants mahorais, mais également des jeunes qui réussissent sur le plan sportif ou artistique et ceux qui sont dans le passage délictuel.

Nous avons l'ambition d'élargir notre public, ce qui nous permettrait d'explorer toutes les possibilités des jeunes mahorais et d'introduire la notion de résilience, cette capacité à dépasser sa souffrance psychique soit par des stratégies adaptatives plus saines (ou non) soit par les études ou autres.

Nous avons mené plusieurs enquêtes de terrain à Mayotte et sur le territoire national. Très vite, nous avons constaté que le sujet était trop ambitieux et compliqué à mener jusqu'à son terme. Nous avons donc décidé de nous intéresser à la notion de la sublimation comme réponse à l'effondrement psychique de ces jeunes. Cela a permis de mieux affiner notre recherche en prenant en compte les réalités du terrain. Nous sommes bien consciente de nos limites et de l'impossibilité d'épuiser une question de recherche dans une thèse comme celle-ci.

Pour autant, cette recherche est le fruit de cinq années de réflexions, de tâtonnements, de doutes, voire à certains moments de découragement. Ce fut pour nous l'aventure intellectuelle la plus fascinante et la plus enrichissante qui nous a été donnée à vivre. Le choix de l'objet d'étude a été une évidence, une logique inévitable, c'était consciemment ou inconsciemment là où nous devions être. C'était le sujet que nous devions traiter, nous le verrons plus loin dans l'analyse de notre contre-transfert, cet outil si cher et si nécessaire pour nous comprendre nous-mêmes et mieux comprendre l'Autre, l'analysé.

D'autre part, nous avons remarqué que de nombreux facteurs de protection tels que la religion, les valeurs sociétales – notamment l'entraide et la solidarité –, la tradition, la culture⁵ quand elle est contenante mais aussi des facteurs de risque dans une société en pleine mutation comme la société mahoraise. Celle-ci devient de plus en plus individualiste, une société d'apparence où « l'avoir » semble plus important que « l'être ». Les jeunes mahorais s'inscrivent davantage dans un processus d'acculturation et cherchent ce que leur environnement de vie initiale ne leur permet pas d'avoir. Ils se cherchent également à travers leur questionnement

⁵ Comme le souligne Michel Tousignant dans son article : « La culture comme source de résilience » : « La culture ne se résume pas à quelques pas de danse ou à quelques formules d'incantations magiques. Elle est une force vivante qui agit sur chacun de ses membres et qui leur procure sagesse et inspiration pour faire face aux grandes calamités (...). La culture agit donc comme un catalyseur pour permettre à ses membres de se remettre des traumas qui mettent en danger la survie du groupe. » Ouvrage collectif sous la direction de Boris Cyrulnik, Gérard Jorland, *Résilience connaissance de base*, Odile Jacob, 2019, p.137-138.

identitaire. La société mahoraise peut-elle être un frein à l'épanouissement individuel pour ces jeunes ? En d'autres termes, fabriquerait-elle plutôt des effondrés que des génies en proie aux idées suicidaires ?

Pour approfondir cette dernière question, il nous a paru nécessaire de nous intéresser au parcours de vie de ces jeunes mahorais à travers leur histoire de vie individuelle, leurs traumatismes, si traumatismes il y en a. Certains font preuve de grande réussite. D'autres dévoilent des talents cachés. En effet, l'île de Mayotte considère sa jeunesse comme sa richesse, son avenir. Peut-on se demander si Mayotte arrive réellement à prendre soin de cette jeunesse pleine de ressources et de talents cachés ou visibles ?

Enfin, il serait intéressant d'approfondir d'autres sujets tels que le place des hommes et des femmes dans la société mahoraise à la lumière des travaux de Claire Metz sur *Absence du père et séparations*, ouvrage paru chez l'Harmattan. Ou encore adapter des échelles d'évaluation psychologique pour les jeunes mahorais comme l'a fait ailleurs Ahami Ahamed ou encore s'inspirer des travaux de recherche de Lahlou Mohamed dans son ouvrage *Transmission et création*, paru en janvier 2003. Et si la réponse se trouvait dans la création d'un dispositif transculturel spécifique aux jeunes et aux personnes migrantes d'ici et d'ailleurs, comme le pratiquent déjà Éric Cao-Brossard et Saïd Ibrahim dans leurs établissements de santé mentale ?

Cette thèse de doctorat est inédite dans les recherches en psychologie clinique, elle se propose d'appréhender l'aspect psychologique des jeunes d'origine mahoraise, cette île située au nord de Madagascar. Une île qui regorge autant de mystères que de beauté grâce à son lagon unique et exceptionnel au monde. Le choix de la sublimation ou le choix de l'effondrement psychique, c'est ce dont il s'agit dans cette thèse à la lumière de la culture mahoraise.

PREMIERE PARTIE :

MAYOTTE ET SES PARADOXES

I. Une île tourmentée et en perte de repères

A. Contexte géographique

Mayotte fait partie de l'archipel des Comores comprenant quatre îles : Grande Comore, Anjouan, Mohéli et Mayotte. Cette dernière est la seule à être restée française depuis le référendum de 1974. L'île de Mayotte se trouve dans le canal de Mozambique, dans l'Océan Indien. Elle se situe au nord-ouest de Madagascar, à 250 km des côtes malgaches de Mahajungua, à 500 km de la Réunion (un département français) et à 8000 km de la France. Elle est composée de deux îles principales : Grande-Terre et Petite-Terre. On trouve des paysages aux visages multiformes allant du plus ancien volcan de l'archipel des Comores à la vue d'un des plus grands lagons au monde avec ses mille kilomètres carrés (1000 km²). Cet immense bassin abrite différentes espèces marines depuis les petits invertébrés jusqu'aux plus grands des mammifères comme la baleine. Le dernier recensement de 2017 estime la population à 256 500 habitants⁶, contre 160 262 habitants en 2002. Le taux de fécondité serait de 4,68 enfants par femmes en 2019. La capitale de l'île, Mamoudzou, abrite la plus grande maternité de l'Europe. Et plus de la moitié de la population mahoraise aurait moins de 18 ans. De ce fait, ce département est le plus jeune de France.

B. Contexte historique

L'île a été découverte par des navigateurs portugais. Puis en 1832, elle fut conquise par un ancien roi malgache du nom d'Andriantsoly. Mayotte est devenue colonie française le 25 avril 1841. S'agissant de l'origine de la population de Mayotte, les premiers habitants étaient des Bantous venus de l'Afrique de l'Est. Au 9^{ème} siècle, ce sont les marchands arabes et perses qui s'installent sur l'île, apportant ainsi l'Islam. Entre le 15^{ème} et le 18^{ème} siècle, il y eut une forte migration de la population malgache permettant un métissage visible puisque certains villages de Mayotte ont comme langue maternelle le *kibushi* (un dialecte malgache). C'est le 25 août 1972, le Comité spécial de décolonisation de l'ONU inscrit l'archipel des Comores incluant Mayotte. Le 15 juin 1973, la France et les Comores signent des accords pour l'accession à

⁶<https://www.insee.fr/fr/information/2415623>

l'indépendance. En 1974, la France organise aux Comores un référendum sur l'indépendance. Les Comores votent pour l'indépendance en 1976 alors que Mayotte a souhaité être attachée à la France en devenant une Collectivité Territoriale de la République française. Ce sentiment de trahison que nous interprétons aurait développé une certaine hostilité, une très longue bataille politico-judiciaire et des divergences d'opinions entre Mayotte et les trois autres îles, en particulier la Grande Comore qui revendique jusqu'alors le retour de Mayotte parmi eux.

En effet, après le référendum positif de Mayotte, le gouvernement français de l'époque a pris en compte le droit du peuple à l'autodétermination et Mayotte reste française malgré l'indépendance des Comores. Cette séparation serait illégale aux yeux des Nations Unies, de l'Union africaine et des Comores sous le prétexte d'une violation de l'intégrité territoriale de l'archipel, c'est aussi pour cette raison que se fonde le retour de Mayotte en son sein. Le 2 juillet 2000 a eu lieu la consultation sur l'avenir institutionnel de Mayotte, la population s'est prononcée en faveur du statut de Collectivité Départementale, et le processus de départementalisation est entamé depuis avril 2008. Le référendum du 29 mars 2009 pour le « oui » ou le « non » pour la départementalisation a eu lieu. Mayotte devient à 95,2% le cinquième département d'outre-mer, 101^{ème} département français, le rêve de la majorité des Mahorais fut enfin exaucé. Mais cette victoire a aussi renforcé la rancune et un profond malaise entre ses îles sœurs comoriennes voisines. D'autant que l'île de Mayotte souhaite acquérir sa propre identité, et tente de se démarquer des autres îles de l'archipel des Comores. Certaines personnalités publiques de Mayotte, notamment les politiciens et les écrivains défendent cette île comme étant « unique », ce fût le cas du premier député et président du Conseil général de Mayotte Younoussa Bamana : « Nous ne voulons pas de votre indépendance à la con, nous voulons rester Français pour être libre ». Le choix des Mahorais est clair, ils ne veulent plus être assimilés à des Comoriens, ils veulent être des Français et Mahorais. Nous pouvons citer Alain-Kamal Martial qui déclare dans le Magazine *Tounda* que : « Le peuple mahorais est coupé de ses héros, de ses actes de bravoure, de ses références, de ses valeurs essentielles, sans référence aux personnalités significatives de son passé, en nette rupture avec ces acquis humanitaires, son intelligence métissée composée de la philosophie arabo-musulmane, de l'animisme bantu du mutru (l'être), de la philosophie du trumba malgache et des valeurs de la république que Zakia Madi a défendues le 13 octobre 1976 avant de succomber à l'exaction des autorités⁷. »

Comprendre l'histoire des Comores, pour mieux comprendre les enjeux psychologiques d'aujourd'hui de ces quatre îles, semble primordiale. Chacune est unique et se démarque à sa façon. Chacune d'elle garde une place particulière au sein de cet espace géographique dans

⁷ Cf. Alain-Kamal Martial Magazine *Tounda*, N°189 du 5/10/2007.

l'océan Indien. D'où vient le mot Comores ? En swahili *iko moro*, c'est un endroit où il y a le feu cela viendrait probablement du volcan du Karthala, qui se trouve au centre de la Grande île et qui mesure 2361 mètres carrés. Le 12 novembre 2006, il est déclaré site du patrimoine mondial de l'UNESCO. En arabe, ce terme *djazira* (singulier) ou *djuzur* (pluriel) *al-qamar* signifie l'île ou les îles de la lune. En effet, le terme *komor* en langue mahoraise ou *qamar* en arabe fait référence à la clarté lunaire des nuages de Magellan⁸. C'est une galaxie naine qui compte plus de 30 milliards d'étoiles et au Groupe Local qui est composé d'une trentaine de galaxies dont la Voie Lactée. Cette dernière avec son reflet à la mer sert de repère aux marins. Le mot *komor* peut toutefois désigner plusieurs appellations : c'est Madagascar ou avec le mot *qumri*, c'est une colombe cendrée, ou avec *Komari*, le parfum de la feuille de bétel, *Kumari*, c'est la jeune fille qui est une déesse protectrice de *Kanyakumari*, une ville se situant dans le sud de l'Inde. *Qomr* désignerait une île où les indigènes ont un teint clair ou encore les montagnes de la lune en Afrique orientale. Le mot *Comores* est très exotique et fait rêver, comme une sorte de détour dans un conte de mille et une nuit. D'ailleurs, on retrouve beaucoup de contes à visée éducative, qui racontent une histoire mais au-delà de l'histoire une morale qui développe l'imaginaire des enfants et de belles leçons de vie.

A contrario, Mayotte a une signification beaucoup plus morbide. Les Arabes l'ont nommée *djazirat al-mawt* qui désigne « île de la mort » du fait que des navires s'échouaient sur la barrière de corail ou, selon une autre interprétation, les navigateurs faisaient halte pour enterrer leurs morts. Et les Français ont repris le mot *mawt*, du moins sa prononciation locale *mawuti* pour le franciser et nommer l'île Mayotte. Quant aux habitants de l'île, ils sont appelés les « Mahorais » du nom Maoré, en langue bantoue, les premiers hommes à avoir peuplé l'Archipel. Mayotte était connue par les navigateurs par la dangerosité de ses récifs. Elle continue à être dangereuse pour les embarcations de fortune dites les *kwasa kwasa* qui partent la plupart du temps d'Anjouan, l'île la plus proche à 50 km de distance. Ces personnes prennent le risque de mourir en mer pour espérer une meilleure vie à Mayotte, devenue depuis 2011 le 101^{ème} département français.

Nous pourrions donc imaginer ces quatre îles sœurs comme représentatives d'une famille, formée d'un couple : le père étant la Grande-Comore et Mayotte, la mère, un pivot central dans la culture comorienne. Les deux enfants étant Anjouan, la grande sœur, l'aînée, qui occupe une place importante, et en dernier lieu, Mohéli, le garçon et le dernier. Dans cette famille, les deux parents ne s'entendent plus, l'épouse décide de quitter son mari sans que ce dernier ne prononce le divorce comme l'exige la religion musulmane. Selon le texte coranique, il est dit : « Ô

⁸ Voir le lien suivant : <https://www.futura-sciences.com/sciences/definitions/univers-grand-nuage-magellan-4329/>

Prophète ! Quand vous répudiez les femmes, répudiez-les conformément à leur période d'attente prescrite ; et comptez la période ; et craignez Allah votre Seigneur. Ne les faites pas sortir de leurs maisons, et qu'elles n'en sortent pas, à moins qu'elles n'aient commis une turpitude prouvée. Telles sont les lois d'Allah. Quiconque cependant transgresse les lois d'Allah, se fait du tort à lui-même. Tu ne sais pas si d'ici là Allah ne suscitera pas quelque chose de nouveau⁹ ». Et selon la tradition musulmane, la femme aurait le droit de divorcer sous certaines conditions : « **a.** soit elle demande à son mari de prononcer la formule de divorce et le mari le fait ; **b.** soit elle lui propose le *khul*¹⁰ : elle lui rend le douaire¹¹ (*mahr*) qu'il lui avait donné au moment du mariage (*nikâh*), et tous les deux mettent fin à leur état conjugal; **c.** soit elle porte plainte auprès du qâdî (juge en pays musulman) pour un certain nombre de griefs, et celui-ci, après examen du dossier, prononce le divorce (appelé ici *tafrîq*). Le mari ne peut pas s'y opposer ni faire appel. Parmi ces griefs il y a : coups et blessures, abandon du foyer par le mari, refus de subvenir aux besoins financiers de l'épouse, impuissance sexuelle, présence chez le mari d'une maladie repoussante, etc. ; il y a même comme cause valable une aversion pour le mari entraînant la décision de ne plus vouloir vivre avec lui... »¹²

Dans ce récit métaphorique, Mayotte qui symbolise la mère, quitta son époux sans que celui-ci lui donne le *talâq*, à savoir « le divorce [qui] est permis pour seulement deux fois. Après quoi vous pouvez soit garder votre épouse avec des égards, soit la renvoyer décevement¹³. » Mayotte se rallie à la France, pour fuir les Comores (le mari négligeant et probablement pas à l'écoute des besoins de sa femme). Les deux enfants sont restés avec le père par défaut. Mais la fille aînée a décidé de faire autrement et d'aller bon gré et malgré rejoindre la mère quitte à risquer sa vie (la migration dans les embarcations de fortune). La France serait le nouveau mari de Mayotte qui pourvoit à ses besoins matériels et financiers. Mayotte est amoureuse, le divorce avec les Comores est consommé pour elle. Elle souhaite tourner la page, aller de l'avant, se reconstruire et oublier complètement sa vie d'avant, chose quasi impossible puisque l'ex-mari n'a jamais accepté la séparation, pour lui Mayotte lui appartiendra pour toujours. Le malaise entre eux s'installe et les tentatives de communication entre eux s'avèrent inutiles et inefficaces. Chacun reste campé sur ces positions et le divorce s'est mal opéré, créant des conflits et

⁹ Cf. *Coran*, sourate 65, *Al-Talâq* (Le divorce)

¹⁰ Voir Site L'islam en question et en réponse, « La définition du khoul et de son application », il est dit que « la dissolution consiste à se séparer de sa femme moyennant une contrepartie(financière) » : <https://islamqa.info/fr/answers/26247/la%C2%A0definition-du-khoul-et-son-application>

¹¹ Plutôt la dote

¹² Voir Site La Maison de l'Islam : « Le recours au divorce est-il accessible à la femme musulmane », en ligne : <https://www.maison-islam.com/articles/?p=220>

¹³ Cf. *Coran*, Sourate, *Al-Baqara* (2 : 229)

problèmes relationnels. Et comme dans toutes les séparations, ce sont les enfants qui en pâtissent, déchirés entre les deux parents.

Que devient Mayotte aujourd'hui et comment tente-t-elle de s'en sortir avec son histoire douloureuse et manifestement non-réglée ? Comment pourrait-elle se construire sans que le deuil du passé soit totalement fait ? Peut-elle réellement tourner une page définitivement et écrire une nouvelle page de son histoire pour permettre à sa jeunesse de sublimer toutes ses souffrances vécues, cette évolution à deux vitesses, pluriculturelles et plurilinguistiques (avec ses différentes langues : malgache, mahorais, français et autre dialecte swahili).

C. Contexte socio-économique

Dans *Mayotte en 200 questions réponses*, Marie Céline et Yves Moatty indiquent que faisant partie des « territoires d'Afrique, lieu de rencontres et d'échanges, Mayotte a conservé une culture et des traditions propres qui en font un monde à part. Musulmans et tolérants, Africains et animistes, fiers de leurs traditions, les Mahorais ont la réputation d'être très accueillants. »¹⁴. Ces derniers appellent aussi Mayotte, « l'île aux sourires ». Mais dans l'actualité de ces derniers mois, Mayotte semble de moins en moins accueillante et son sourire se fait de plus en plus rare tant que les habitants se sentent submergés par leurs différentes problématiques socioéconomiques, leur perte de repère, leur sentiment de ne pas être compris, ni reconnus dans leurs diverses souffrances. Mayotte se sent abandonnée, délaissée par son second mari la France, sans que pour autant elle n'envisage une séparation ou comme la Polynésie, tenter de trouver un statut particulier et autonome pour se détacher petit à petit de la France. Chose impensable car ne plus être Français pour les Mahorais signifierait redevenir Comorien. C'est le retour du refoulé qui est selon la définition du *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et J.-B. Pontalis : « Processus par lequel les éléments refoulés, n'étant jamais anéantis par le refoulement, tendent à réapparaître et y parviennent de manière déformée sous forme de compromis »¹⁵.

Ici les éléments refoulés s'expliquent par le fait que Mayotte ne se considère pas « comorienne » bien qu'elle partage avec les autres îles la même culture, les mêmes traditions, la même religion, les mêmes rites, etc. Il y a un « déni à être », un refus à accepter de « former une unité » avec les trois autres îles de l'archipel de la lune, une unité qui n'aurait jamais existé dans « le réel », c'est une idée inacceptable. Mayotte souhaite exister en dehors des Comores, s'octroyer sa propre identité, être unique, choisir sa propre destinée et ses propres alliés. Pour

¹⁴ Marie Céline et Yves Moatty, *Mayotte en 200 questions réponses* p. 75

¹⁵ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, éd. PUF, Paris, 2016, p. 197

Freud, dans le processus du retour du refoulé, il insiste sur le caractère : « indestructible » des contenus inconscients. Les éléments sont non seulement refoulés mais ne cessent de réapparaître à la conscience par des voies plus ou moins détournées ou par « les rejetons de l'inconscient ». Autrement, le retour du refoulé se dessine par le moyen de « formations de compromis entre les représentations refoulées et refoulantes »¹⁶, soulignent Laplanche et J.-B. Pontalis.

Les rejetons de l'inconscient étant un terme que Freud utilisa pour expliquer la dynamique du concept de l'inconscient. Au sens « topique » comme le décrit Freud dans sa première théorie de l'appareil psychique, l'inconscient représente des contenus refoulés qui se voit récuser l'accès à un système préconscient-conscient par l'action du refoulement qui est de deux types, refoulement originaire et le refoulement après-coup. Selon Laplanche et J-B Pontalis, les contenus de l'inconscient refoulés seraient : « fortement investis de l'énergie pulsionnelle, ils cherchent à faire retour dans la conscience et dans l'action (retour du refoulé) ; mais ils ne peuvent avoir accès au système préconscient-conscient que dans des formations de compromis après avoir été soumis aux déformations de la censure¹⁷. » La censure correspondant à une fonction psychique qui permet aux désirs inconscients de rentrer dans la conscience mais de façon cachée. Ce sont surtout des désirs de l'enfance qui resteraient fixés dans l'inconscient. Dans la deuxième topique, on retrouve l'inconscient, le ça, pôle des pulsions, des poussés de l'appareil psychique avec deux autres instances, le moi en tant que médiateur et le surmoi, le juge. Pascale Marson admet dans son ouvrage que : « L'inconscient représente le siège des actes refoulés, c'est-à-dire rejetés par la conscience parce qu'ils risqueraient de la troubler, on délaisse une dimension : le refoulement n'est pas conscient. Ce n'est pas volontairement que l'on décide de renvoyer un acte psychique dans l'inconscient. On n'ordonne pas à la censure de barrer le passage à une pensée. Ce n'est donc pas la conscience qui « refoule » ce qui, dans l'inconscient, représente les conséquences déplaisantes du danger, de la répression, de l'interdit¹⁸. »

Le retour du refoulé serait-il l'inacceptable vérité, nourrie par l'angoisse et la peur de vivre une souffrance perpétuelle, d'être liée pour toujours pour les Mahorais au destin des trois autres îles de l'archipel des Comores. Et cela malgré tout ce qui a été mis en place pour s'éloigner d'eux. Selon Christian Jeanclaude, « ce travail de désaliénation demande à celui-ci d'affronter sa propre angoisse, moment toujours crucial où les symptômes souvent tombent¹⁹. »

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibid.*, p. 424.

¹⁸ Pascale Marson, *25 mots clés de la psychologie et de la psychanalyse*, Brodard & Taupin, La Flèche (Sarthe), octobre 2005, p. 49.

¹⁹ Christian Jeanclaude, *Dans l'ombre de l'angoisse. La peur d'être vivant*, éd. De Boeck Supérieur, 2005, p.15-16, ouvrage accessible en ligne sur Cairn.info : <https://www.cairn.info/les-ombres-de-l-angoisse--9782804147914-page-15.htm>

Mayotte a donc du mal à affronter sa plus grande peur, à savoir le retour avec les Comoriens, elle reste dans le déni de cette situation et érige des mécanismes de défense du fait de son statut de département ou l'idée de supprimer le droit du sol de manière exceptionnelle dans ce territoire français. Ainsi, comme l'explique Christiane Jeanclaude, « savoir que l'angoisse n'existe que parce qu'une tension (en général une pulsion insatisfaite) ou une peur (en général devant un désir irrecevable pour le sujet) entraîne une mobilisation défensive du moi.²⁰ » Le désir des Mahorais à devenir des Français à part entière et ne plus être assimilés à des Comoriens, est jusqu'alors une demande insatisfaite. Et ce faisant, pour reprendre encore Christiane Jeanclaude, « l'angoisse qui l'informe de ses conflits inconscients, est finalement complice du refoulement et de ses conséquences névrotiques²¹. »

Si l'on suppose que les jeunes de Mayotte ont hérité de cette angoisse et qu'inconsciemment, ils utilisent le mécanisme de défense de refoulement pour un « traumatisme ancestrale » du fait de l'histoire particulière de Mayotte. Une place entre un dedans et un dehors difficilement gérable pour le psychisme. Ce qui créerait, entre autres, chez ces jeunes, des problèmes d'identité. Et aux questions de : Qui sont-ils ? Des Mahorais, des Français ou des Comoriens ? Qu'est ce qui se joue dans leur identité floue²², dans leur manière de se percevoir au monde, dans la société française et dans la société mahoraise ? Que peuvent-ils refouler dans leur histoire individuelle et collective ? Est-ce des traumatismes précoces non évoqués ou non élaborés jusqu'alors ? Les moyens qui leur permettraient d'exprimer ces traumatismes ne leur sont pas offerts, ce qui constitue un tabou parmi tant d'autres dans la société mahoraise. En effet, on ne parle pas de ce qui fait mal, et surtout pas à des étrangers, encore moins à des psychologues ou des psychiatres, ces « *toibibu wa nafsi* » (littéralement : « les docteurs des problèmes de l'âme ») comme on les surnomme en langue locale. Beaucoup de choses dans cet environnement sonnent comme des non-dits, qu'il ne faut surtout pas dévoiler. C'est d'ailleurs le cas pour ce qui est de la question des origines identitaires et culturelles. Les aînés évoquent une seule appartenance, le choix d'être Mahorais et non Comoriens, le choix d'être Français et de rester administrativement des Français. Le raccourci est rapidement effectué pour empêcher le moi individuel et le moi groupal de se poser trop de questions existentielles.

Dans des exemples concrets (lors d'un débat oral en octobre 2017²³), un jeune d'une trentaine d'années aurait accusé un de ses compatriotes mahorais de ne pas être un vrai Mahorais parce qu'il ne maîtrise pas leur langue maternelle après avoir vécu de longues années

²⁰ *Ibidem.*

²¹ *Ibidem.*

²² Identité flottante, un équivalent

²³ Après les Assises de l'outre-mer qui a duré sept mois, lors des débats locaux à Mayotte, une conférence de presse de Mme Rozette Yssouf a été organisée autour de l'atelier de l'économie à Mayotte.

à l'extérieur de Mayotte (à la Réunion et en métropole). Mais en s'intéressant de plus près à leurs parents ou leurs grands-parents, ils ont également des origines comoriennes (de Grande Comores et d'Anjouan). Le premier jeune accusateur aurait une mère biologique originaire de la Grande Comore, qui l'aurait abandonné dès sa naissance en le confiant à son père polygame²⁴ qui dénombre plus d'une quarantaine d'enfants avec différentes femmes des quatre îles de l'archipel des Comores et de la grande île Madagascar. Ce jeune a été élevé par une de ses belles-mères, son père ne l'aurait pas vraiment élevé. Il s'est construit avec un problème d'attachement qu'il reproduirait avec ses propres enfants. Il nous dit : « je n'arrive pas à créer du lien avec mes deux filles. » Non seulement, il a du mal à créer du lien avec ses enfants mais aussi avec les mères de ses progénitures, son traumatisme précoce d'abandon étant refoulé, il ne fait pas de lien avec ce qu'il aurait vécu dès sa naissance et ses problèmes d'attachement actuels. Il faut aussi savoir que ce jeune n'évoque jamais ses véritables origines. Sa mère est celle qui l'aurait élevée et pas une autre, surtout pas celle qui l'a porté et mis au monde. Elle n'existerait pas dans sa conscience, semblerait-il ! Cela lui est si insupportable qu'il préfère rester dans le déni de sa mère biologique. Celui qui nous a parlé de son histoire, est l'un de ses demi-frères. Le concerné n'en dit pas mot. En ce qui concerne le deuxième jeune, ses arrière-grands-parents maternels sont tous les deux d'origine anjouanaise et sont venus s'installer à Mayotte depuis plusieurs années. Son arrière-grand-mère aurait même falsifié son extrait d'acte de naissance pour prétendre être née sur la Petite-Terre (Labattoir) à Mayotte. Elle aurait également fait partie des « chatouilleuses »²⁵, ce groupe de femmes qui se sont battues à leur époque pour que Mayotte reste française.

Nous voyons ainsi le déploiement du mécanisme de défense. Le refoulement est très utilisé par une grande majorité de cette population. Il serait plus facile de « refouler » ce qui est inacceptable que de se confronter à ce que notre psychisme « primitif » n'arrive pas à concevoir, ainsi qu'à le traiter pour s'adapter à la réalité.

Par ailleurs, l'inconscient est perçu autrement par Jung, médecin psychiatre suisse, pionnier de la psychologie analytique. Jung s'est distingué des théories freudiennes. Il a d'autres façons d'interpréter les problématiques psychiques. Après sa rencontre avec Freud en 1907, les divergences entre eux n'ont fait que s'accroître au fil des années pour en arriver à la rupture

²⁴ À Mayotte, ce terme est utilisé exclusivement pour les hommes qui vivent avec deux femmes minimums, selon les préceptes de l'Islam. Il est à préciser que Dans la culture musulmane, les hommes peuvent épouser jusqu'à quatre femmes même s'ils ne respectent pas scrupuleusement les conditions strictes imposées par le texte coranique.

²⁵ « Les chatouilleuses » est le nom donné aux femmes qui se sont battues dans les années 1960 et 1970 pour que Mayotte reste française. Ces combattantes ont marqué l'histoire de l'île et inspirent toujours les mouvements sociaux ou politiques.

définitive en 1912. Jung s'est opposé entre autres à l'interprétation sexuelle de Freud. Il s'est ouvert à d'autres perspectives et à d'autres champs de pensée. Pour cela, il a fait de nombreux voyages au Kenya et en Inde en particulier, ce qui lui a permis de formaliser sa pensée clinique. En 1921, il explique les différents types psychologiques avec un inconscient qui serait défini par des pensées, des sensations, de l'intuition et des sentiments. Pour lui il y aurait deux sortes d'inconscient : l'inconscient personnel qui correspondrait aux matériaux refoulés, à des éléments de l'histoire propre de chaque individu mis en dessous du seuil de la conscience de façon provisoire. Et un inconscient qui serait plus collectif que tout être humain posséderait. Dans son essai, Jung stipule que : « L'individu n'est pas seulement un être particulier et isolé de façon absolue mais aussi un être social (...) Chaque être humain vient au monde avec un cerveau hautement différencié, qui le rend apte à une vie mentale très riche et très variée, avec des possibilités de fonctionnements mentaux qui ne sauraient procéder ni dans leur acquisition ni dans leur développement de l'ontogénie²⁶ ».

L'ontogénèse correspondrait au développement psychologique d'un individu depuis sa conception à son âge adulte ou mûre, et en général c'est pour désigner les transformations structurelles qu'il est possible d'observer dans un système vivant qui lui attribue son organisation ou sa forme définitive. Jung²⁷ distingue le moi conscient qui symbolise « la persona » qui à son origine est un masque que met le comédien pour jouer un rôle qu'on lui attribue. Ce masque nous différencie des autres, cet être unique et individuel. Nos diplômes, nos rôles sociaux, les titres qu'on acquiert sont tous des éléments qui constituent « la persona ». C'est la voie de l'individualisation selon Jung qui permet véritablement d'être ce que l'on veut vraiment être, c'est à ce moment alors que l'on devient ce que l'on est. C'est ce qu'on appelle la réalisation de soi, être ce qu'on a voulu être en respectant nos valeurs et nos principes. Jung poursuit à ce propos : « L'individuation n'a d'autres but que de libérer le Soi, d'une part des fausses enveloppes de la *persona*, et d'autres parts de la force suggestive des images inconscientes²⁸ ». Ce processus se déroule de manière naturelle et spontanée en chacun de nous sans qu'on s'en rende réellement compte.

On pourrait se demander quel est le véritable moi de ces jeunes en parallèle avec ce moi collectif de Jung. Sachant que le moi est une instance que Freud a identifiée dans sa seconde théorie de l'appareil psychique. Le moi désigne l'identité de la personne, son comportement, ses relations avec les autres, son rapport à la réalité, les normes sociales et morales ainsi que les

²⁶ Cité par Pascale Marson dans *25 mots clés de la psychanalyse*, Brodard & Taupin, La Flèche (Sarthe), octobre 2005. Voir l'article à partir de ce lien : <https://www.cgjung.net/oeuvre/dialectique.htm>

²⁷ Références à d'autres auteurs majeurs

²⁸ Carl Gustave Jung, *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Folio, 1986, cité par Pascale Marson dans *25 mots clés de la psychanalyse*, éd. Brodard & Taupin, La Flèche (Sarthe), 2005.

désirs inconscients. Ces jeunes mahorais ne sont-ils pas pris en otage entre leur moi individuel et leur moi sociétal ? Est-ce qu'ils sont influencés par la pression sociétale au point de se mettre au second plan pour mener la vie que l'on attend d'eux ? C'est à toutes ces questions que nous tenterons de répondre ultérieurement. Comme il a été indiqué dans les *Cahiers de psychologie clinique*²⁹ : « Tout individu est inscrit, avant même sa venue au monde, dans ses groupes familiaux, sociaux et culturels. L'individu, n'existe pas sans ses groupes originaires et ses institutions d'appartenance. Il en hérite des histoires, des valeurs, des traces dicibles et indicibles, qui le constituent comme sujet du groupe familial et social, avant même de devenir un sujet en soi³⁰ ».

En effet, l'individu se construit dans son groupe avec les premières identifications aux imagos parentaux. À Mayotte, dans l'éducation traditionnelle, l'enfant était l'objet d'attention de tous les adultes du village. Les aînés, comprenons ici l'entourage familial et le groupe des adultes au sens large, avaient un droit de regard sur un enfant même si c'était l'enfant de quelqu'un d'autre. Ce dernier était éduqué par tout le monde et non pas seulement par les parents et surtout par la mère, la principale responsable de son éducation. Ainsi, l'individu, serait certainement, à penser dans ses dimensions intrapsychiques, intersubjectives et transgénérationnelles³¹, les trois composantes qui forment le sujet et ce qui fait lien avec les autres.

La psychologie individuelle et la psychologie sociale sont bien interdépendantes, l'une ne va pas sans l'autre comme l'avait remarqué Freud. Pour l'illustrer, beaucoup des jeunes rencontrés à Mayotte ou en métropole, tous originaires de Mayotte, se posent des questions identitaires tout en se décrivant comme étant absolument « Mahorais » et « Français » et surtout pas « Comoriens » pour certains d'entre eux. Cela nous interroge sur des problématiques plus profondes liées aux transgénérationnelles et peut-être même fraternelles³². Le groupe peut rassurer mais il peut aussi faire peur, comme il peut favoriser un espace de créativité pour ses membres ou le contraire, les freiner dans leur processus de sublimation, les maltraiter, les détruire car le sujet n'y trouverait pas sa place, ou ses valeurs individuelles et subjectives ne correspondraient pas à son groupe originel. Nous avons remarqué cela chez les primo-arrivants, beaucoup d'entre eux cherchent les membres de leur communauté par le biais des associations

²⁹ Voir *Cahiers de psychologie clinique*, N°31, 2008, éd. De Boeck Supérieur, [en ligne], site Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2.htm>

³⁰ *Ibid.*, p.215-219

³¹ Comprendons ici, ce qui relève de toutes les générations, notamment les pratiques culturelles.

³² C'est ce qui se rapporte aux liens familiaux comme P.ar exemple l'amour fraternel entre frères et sœurs, le partage fraternel entre personnes qui se sont liées d'amitié très forte, ou tout simplement une aide fraternelle pour les personnes de la même communauté, même ville ou pays.

ou par la connaissance des personnes de leur village natal. Cela s'avère important pour eux pour se rassurer de leur nouvel environnement de vie mais aussi il y a cette recherche de repères familiers sur lesquels s'appuyer pour éviter certaines émotions négatives telles que l'abandon, voire le rejet des autres « différents de nous » principalement.

D'autres auteurs soulignent l'importance de l'influence du groupe sur l'individu. Durkheim par exemple a mis en exergue certains faits concrets en disant que : « Ce n'est pas l'individu qui invente sa religion, sa morale, son droit, son esthétique, sa science, sa langue, sa manière de se comporter [...]. Tout cela, il le reçoit tout fait, grâce à l'éducation, à l'instruction et au langage, de la société dont il fait partie [...]. Une réalité mentale qui déborde les mentalités individuelles tout en contribuant à les constituer, telle est la nature essentielle de représentations collectives³³. » On peut parler de psychologie collective qui analyse le fonctionnement psychique d'un sujet au sein de son groupe d'appartenance. Il serait intéressant d'analyser la pensée collective de la société mahoraise pour comprendre le fonctionnement individuel des jeunes. La culture mahoraise aurait une influence considérable sur le développement de leur personnalité car l'attachement au groupe est indispensable pour eux, étant leur premier repère indispensable pour « devenir ce qu'ils sont ».

Ainsi, il sera important, d'observer et d'analyser la culture mahoraise, d'en comprendre les tenants et aboutissants, son influence, son impact sur le développement psychologique des jeunes originaires de Mayotte. Ces jeunes ont grandi dans un contexte sociétal particulier où la place de chacun (petit, grand ou vieux, femme et homme) est bien définie. Une place qu'il serait utile d'étudier, de s'y intéresser pour en faire des liens sur notre problématique revisitée : « la sublimation des jeunes mahorais à la lumière de leur culture ».

II. De la crise identitaire à la crise mahoraise

A. Définition de la crise identitaire

À l'heure où le monde est en crise dans tous les domaines, aussi bien économiquement que socialement parlant, nous nous intéressons à une crise plus profonde qui concerne des gens comme nous qui se sentent tirillés par deux cultures et deux modes de vie différents. Nous allons ainsi parler de la notion de crise identitaire dans le sens le plus large. En premier lieu, nous nous arrêterons sur des définitions générales avant de parler de Mayotte, l'île dont nous

³³ Lire Maurice Halbwachs, « Conscience individuelle et esprit collectif » dans *Les cahiers psychologie politique* [en ligne], N°21, Juillet 2012. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2124>

sommes aussi originaires. Puis, nous aborderons la crise identitaire dont souffrent de façon latente les habitants de Mayotte et que nous observons chaque jour sans que la problématique fasse l'objet de débat et d'analyse par des professionnels. Ainsi, nous étudierons la notion de crise dans un domaine plus psychologique afin de tenter de comprendre des problèmes de société qui concernent les questions existentielles telles que : « Qui suis-je ? » et « d'où je viens ? ». Nous ne pouvons que nous sentir en crise quand nous ne trouvons pas de réponses à ces questions. Nous verrons aussi pourquoi tout notre équilibre psychique tient au fait de nous trouver une identité claire et stable.

Selon les dictionnaires³⁴, la crise vient du mot grec « Krisis » c'est à dire la décision. La crise correspond dans le domaine de la santé à une « manifestation ou aggravation brutale d'un état morbide ». C'est aussi « un accès soudain d'ardeur, d'enthousiasme » ou « période décisive ou périlleuse de l'existence » ou encore en parlant d'une crise biologique, une « période de l'histoire des êtres vivants caractérisée par des extinctions massives et brutales ». Dans le domaine social, c'est : « une phase difficile traversée par un groupe social » par exemple la crise de l'Université comme ce qu'on vit en ce moment avec les grèves. La notion de crise est utilisée pour décrire certaines situations de changement imprévisible ; en psychologie, on retrouve deux idées essentielles, l'une mettant l'accent sur une certaine rupture de changement brutal et des modifications de comportements, l'autre concerne les différentes perturbations du fonctionnement psychique de l'individu, entraînant entre autres « malaise » et « souffrance ». D'autres définitions du mot ont été données par certains auteurs. Pour Edgar Morin³⁵, la crise est une indécision, une perturbation avec ses lots d'incertitudes. D'après Robespierre³⁶ : « Il est dans les révolutions des mouvements contraires et des mouvements favorables à la liberté, comme il est dans les maladies des crises salutaires et des crises mortelles³⁷. » Une crise peut affecter aussi bien la sûreté, la santé humaine, son environnement et autre. Nous pourrions évoquer ce qui se passe à l'heure actuelle depuis le 17 mars 2020, La France a dû se confiner pour se protéger d'une crise sanitaire planétaire et inédite. Selon Jacques Attali : « ce qu'on nomme la crise n'est que la longue et difficile réécriture qui sépare deux formes provisoires du monde³⁸ ». La crise pourrait être un passage de l'ordre à un certain désordre. Thierry Libaert, expert français en

³⁴ Voir notice du dictionnaire Larousse.

³⁵ Cité par Auguste Nsonsissa, « Pour une “crisologie” » dans Hermès, *La Revue*, n°60, 2011/2, p.139-144. Edgar Nahoum dit « Edgar Morin » est un sociologue, médiologue et philosophe français. C'est un penseur de la complexité, il prône pour une pensée dite “constructive”.

³⁶ Maximilien de Robespierre, est un avocat et homme politique français, il a été un personnage controversé à son époque et une grande figure de la Révolution française.

³⁷ Cité par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) : Robespierre, *Discours sur la guerre*, tome 8, 1792, p. 86.

³⁸ Jacques Attali, citation, [en ligne] : <https://citations.ouest-france.fr/citation-jacques-attali/nomme-crise-longue-difficile-reecriture-43101.html>

communication des organisations cite Otto Lerbinger qui décrit la crise comme étant : « un événement inattendu mettant en péril la réputation et le fonctionnement d'une organisation.³⁹ » Pour Thierry Libart, la crise serait un changement brutal et soudain de deux états provoquant une rupture d'équilibre⁴⁰. D'autres auteurs parlent de crise au sein d'un groupe ou d'une équipe. C'est le cas de Damien Kaufmann⁴¹ qui analyse dans son article cette notion de crise : « Mais dans le moment où la crise se déroule, le sentiment de ne pas pouvoir y faire face domine les représentations des membres du groupe. L'issue de la crise n'amènera d'ailleurs probablement pas les mêmes résultats chez tous les membres du groupe, certains s'en trouveront sérieusement ou durablement affectés voire brisés, d'autres se sentiront positivement portés et remotivés par de nouvelles perspectives. D'une crise ne résulte pas un destin commun à l'ensemble des personnes qui la vivent⁴². »

Ce qui peut nous ramener plus à la notion de crise individuelle, centrée sur soi-même, son identité : la crise identitaire.

Qu'est-ce donc qu'une crise identitaire ? C'est lorsque nous nous posons des questions sur notre identité liée à notre arbre généalogique. De ce fait si nous méconnaissons nos origines, cela pourrait poser des problèmes en termes d'équilibre psychique et entraver le bon développement de notre personnalité. Ainsi, ignorer qui nous sommes, notre histoire familiale et personnelle, pourrait faire croître en nous un fort sentiment d'anxiété et des interrogations sur notre propre identité, ce qui pourrait causer un dommage psychologique non négligeable tel que nous ne saurons nous projeter à long terme.

Pour Gramsci Antoni, c'est « celui qui ne sait pas d'où il vient ne peut savoir où il va⁴³. » Cette quête identitaire peut se retrouver surtout dans la période de l'adolescence où le jeune se cherche des modèles identificatoires sur lesquels il pourrait s'appuyer. Puisque cette expérience adolescente est décrite comme une période de crise à cause de ces nombreux changements, cela correspond à une « crise juvénile » ou « crise pubertaire » entre 12 et 25 ans ou plus. Et quand cette crise prend une tournure plus sévère, elle affecte la perception que l'individu a de lui-même. Elle peut inclure, selon Pierre G. Coslin, auteur de la *Psychologie de l'adolescent*⁴⁴, plusieurs facteurs dont :

- Les névroses d'inhibition telles que les difficultés d'expression, des inhibitions

³⁹ Voir Thierry Libaert, *La Communication de Crise, Les Topos*, éd. Dunod, Paris 2001, p. 9.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ Psychologue, spécialisé en gestion d'équipe et la dynamique de groupe.

⁴² Damien Kauffman, « L'équipe en crise » dans *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, N°106, 2015/2, P.239-258.

⁴³ Citation, site *Le Monde*, [en ligne] : https://dicocitations.lemonde.fr/citation_auteur_ajout/1433.php

⁴⁴ Pierre G. Coslin, *Psychologie de l'adolescent*, éd. Armand Collin, 2002, p.152

intellectuelles et sociales, etc. ;

- Les névroses d'échec comme un échec scolaire, des échecs sentimentaux et des pensées négatives sur la vie en générale ;
- Une certaine morosité, une vision très pessimiste d'aborder les problèmes quotidiens avec un risque de passage à l'acte avec des actions typiques comme les fugues, la délinquance et même le suicide.

La crise identitaire renferme une multitude d'autres termes : crise adolescente, crise d'originalité, crise psychologique, crise de l'identité, crise dans le concept de soi, crise sociale, crise culturelle, crise personnelle, crise conjugale, crise de l'affect, crise raciale, la psychopathologie interculturelle avec ses situations de crises, la crise dans la discrimination, la non-reconnaissance de soi, des valeurs, des coutumes et des traditions des minorités par exemple etc. Les jeunes de Mayotte se trouvent dans un entre deux comme le décrit très bien Amin Maalouf : « Ce qui fait que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?⁴⁵ »

C'est aussi le sentiment de certains jeunes mahorais qui oscillent entre deux identités être Mahorais et être Français. D'un côté, certains évoquent leur ancrage au monde, à leur île natale, où ils se sont sentis choyés. Ce qui leur permet de vouer une loyauté sans « faille », Mayotte, représentante de la mère patrie, qui les a toujours bercés et apportés un cadre et une contenance « bienveillante ». De l'autre côté, la France est « cette mère » adoptive qui les aide matériellement et financièrement à grandir pour devenir dans le meilleur de cas, des individus qui subliment de plusieurs formes. Être Mahorais et Français serait envisageable si on ne renvoie pas ces jeunes à leur origine africaine de base avec une multitude de cultures connectées, arabo-malgache-indienne et bantoue. Et comme le développe Amine Maalouf quand il évoque un individu avec deux appartenances, celui-ci peut se sentir « libre » et vivre sa vie pleinement, en osant être soi : « s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité ; à l'inverse, son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voir comme un renégat, et si à chaque qu'il met en avant (ses origines), son histoire, sa culture, sa religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance et à l'hostilité⁴⁶. » Les jeunes peuvent se retrouver dans un entre-deux où ils ne se sentent ni tout à fait Français et ni tout à fait Mahorais (pour ceux qui ont été éduqués ailleurs qu'à Mayotte). Nous pouvons donner l'exemple d'une jeune fille qui est née à Mayotte, qui aurait vécu neuf ans

⁴⁵ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, éd. Grasset, Paris, 1998, p.7.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 9.

à la Réunion, sept ans en métropole pour ses études supérieures et qui revient dans son île natale après seulement quatorze ans passées à l'extérieur. Elle s'est sentie perdue, en manque de repère et d'identité fixe. Elle fut surnommée par ses camarades, des jeunes comme elle comme étant : « un je viens de ». Cela signifie que malgré qu'elle soit originaire de l'île hippocampe (Mayotte), le fait de n'y avoir pas vécu, de ne pas y avoir étudié la discréditerait de son appartenance à ce lieu. Elle ne maîtrisait pas également sa langue maternelle et elle ignorait certaines choses telles que les danses, les chants traditionnels. Ce qui faisait d'elle, « une fausse mahoraise », lui disait-on.

À la question de savoir qui est un « vrai Mahorais » ? Le philosophe Hamdani Ambririki y répond : « Je suis composé de mahorité, d'islamité et de francité. Enlever ma mahorité, c'est anéantir mon corps. Combattre mon islamité, c'est arracher mon cœur. Ne pas reconnaître ma francité, c'est trancher ma tête⁴⁷. » C'est donc une identité multiculturelle, « complexe » et diversifiée. C'est la définition qui synthétiserait le plus ce qu'« être Mahorais », est celui qui vient de Mayotte, adopte sa culture, ses traditions et sa religion.

B. L'identité mahoraise

La question de l'identité mahoraise est constamment posée dans l'espace public et médiatique mais aussi dans l'espace privé notamment chez les jeunes mahorais eux-mêmes. Qui sont-ils ? Comment se représentent-ils à la lumière de ce qu'ils sont individuellement et collectivement ? Nous allons tenter d'appréhender la notion de l'identité qui serait au carrefour de certaines disciplines telles que la sociologie, la psychologie mais aussi la biologie ainsi que la philosophie. Elle serait alors complexe, parfois ambiguë et polysémique. Elle pourrait aussi prendre différentes significations en fonction du domaine auquel nous nous situons. C'est une notion très étudiée pour les individus en quête d'eux-mêmes, de leurs origines comme la population migrante, les jeunes issus de l'immigration qui se recherchent une idée fixe ou stable. Selon Edmond Marc : « La problématique de l'identité apparaît au cœur des mutations psychosociologiques et culturelles que connaît le monde actuel ⁴⁸ ».

Pour Erik Erikson, « l'identité de l'individu est le sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle et d'une continuité temporelle⁴⁹. » L'identité c'est la manière dont on peut s'apercevoir par rapport à une culture donnée. Dernièrement à Mayotte, plus précisément le 26 octobre 2019, lors de la première visite présidentielle du Président Macron, un débat houleux

⁴⁷ Hamdani Ambririki, *Réponses à monsieur Soibahaddine Ibrahim, sénateur de Mayotte, la dignité mahoraise ou la guerre civile ?*, éd. Thot, Fontaine, 2010, p.10.

⁴⁸ Marc Lipiansky Edmond, *Psychologie de l'identité : soi et le groupe*, éd. Dunod, Paris, 1992, p.2.

⁴⁹ Erik Erikson, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, éd. Flammarion, 1972, réédité en 2011, p.13.

entre une représentante d'un collectif pour les intérêts de Mayotte et une élue d'une collectivité de Mayotte remis en exergue cette question identitaire⁵⁰. Qu'est-ce qu'est être Mahorais ? Cet échange qui fut certainement virulent a masqué des problématiques plus centrales telles que les questions sociales, la cherté de la vie, la formation des jeunes, l'insécurité en général et aux abords des écoles, le développement de Mayotte, l'immigration et les relations avec les Comores pour gérer au mieux les flux migratoires etc...

On est revenu à la question « originelle » de qui sommes-nous ? Qui pourrait-on appeler Mahorais ? Et qui ne l'est pas ? Des questions existentielles très profondes auxquelles ils semblent très difficiles d'apporter une réponse précise et satisfaisante à tous. Erikson évoque la crise identitaire chez les adolescents qui peut se réactiver lors des difficultés majeures dans la vie d'une personne donnée.

Toutefois, l'identité est la préoccupation principale de nos jeunes. Ils veulent des réponses à leur mal-être, et pouvoir apporter des réponses à leur identité pourrait les aider à se penser en tant qu'individu unique et social dans une communauté particulière (la société mahoraise avec ses rites, ses traditions, ses coutumes et sa culture). Piaget conçoit l'identité comme étant une intériorisation des représentations sociales à travers le langage entre autres. Mais il y a aussi, les normes et les valeurs de cette société qui peuvent être dictées et transmises oralement d'une génération à une autre comme c'est le cas à Mayotte. Être Mahorais c'est quoi alors ? Une question qu'on tentera de traiter par les témoignages des jeunes à la question de « qui suis-je », que nous leur avons posée.

Un certain jeune que nous appellerons M.F. a aussi réagi aux échanges houleux entre la journaliste et l'élue de Chirongui en se posant la question de : « Qui est Mahorais ou qui est plus Mahorais que l'autre ? » En se posant lui-même la question, il a aussi tenté d'y apporter une réponse en poursuivant sa réflexion en ces termes : « Celui qui ne partage ni la langue, ni la couleur de peau, ni la culture, ni la religion. Celui qui vit en métropole et ne paye aucun impôt à Mayotte et qui excite les foules lors des brefs passages de quelques heures à Mayotte. Ou celui qui vit à Mayotte depuis 30 ans, qui a ses intérêts personnels, professionnels et familiaux à Mayotte, qui paye des impôts importants à Mayotte et qui essaie de défendre son île d'adoption, terre de naissance de ses enfants⁵¹ ». Cette question identitaire est très profonde chez les jeunes mahorais, car on les renverrait systématiquement à leur origine de : qui sont-ils ? Question qui n'a pas trouvé de réponses chez certains et qui leur apparaît comme une énigme existentielle, et

⁵⁰ Voir débat organisé par la chaîne publique France Télévision Mayotte 1^{er} et retransmise par le site Comores.info, [en ligne] : <http://www.comores-infos.net/estelle-youssoufa-ne-serait-pas-vraiment-mahoraise/>

⁵¹ *Ibid.*

continue à créer un profond malaise individuel, en tant que soi et un malaise aussi dans la société. On se retrouve face à deux attitudes pour supporter cette intolérable question de l'être, appartenant à une société, à une ou des cultures, à ce qu'on est, ce qu'on pourrait-être, à un choix de vie selon des valeurs transmises, mais finalement qui sont-ils ? Et que peuvent-ils s'autoriser en tant que soi et non-soi.

Pour aller plus loin, nous allons noter les réponses de quelques personnes sur la définition de qui pourrait se prétendre Mahorais ou pas ? Selon Mr S., professeur d'histoire géographie au lycée de Mamoudzou : « Être Mahorais, c'est avant tout un fait social et culturel⁵² ». Il s'est arrêté à cette définition sans expliquer plus. Mr H., travaillant dans la police nationale ajoute que : « le Mahorais est celui qui, quelles que soient ses origines, quel que soit son lieu de naissance, apprécie Mayotte, apprécie les Mahorais et les Mahoraises et respecte leurs mentalités, leurs traditions, leurs sensibilités. Mais c'est aussi celui qui sait acquérir et faire sienne les valeurs qui lui permettront de s'ancrer dans la République Française en respectant le combat de nos anciens⁵³. » Ici, être Mahorais est vue de façon beaucoup plus large et il semble que selon ses dires beaucoup de personnes qui correspondent à cette situation peuvent être facilement Mahoraises sans forcément être nées à Mayotte ou avoir un ancêtre mahorais. Cela offre beaucoup plus de possibilité pour se sentir Mahorais avec moins d'exigences. Ce policier très connu à Mayotte et qui œuvre pour la société mahoraise en accompagnant un bon nombre de jeunes à ne pas tomber dans la délinquance, souhaite développer selon ces mots : « un bon vivre ensemble ». Quand d'autres stipulent qu'il y aurait trois catégories de Mahorais : le Mahorais pure souche, le sang mêlé et les générations *kwasa kwasa*. Pour eux, ceux qui sont entrés illégalement sur le territoire depuis leur jeune âge, y ont vécu, peuvent aussi être considérés comme des Mahorais. Alors être Mahorais n'est pas restreint, on peut ne pas être né Mahorais et le devenir parce qu'on aura vécu dans ce territoire et on aura adopté sa culture, sa langue, ses valeurs et ses traditions. Ou tout simplement, toutes les personnes amoureuses de l'île aux parfums peuvent s'improviser Mahorais parce qu'ils s'investissent et se battent pour Mayotte et sa population.

La quête identitaire travaille beaucoup ces jeunes bien plus qu'ils ne le pensent. Cette problématique est balayée par des questions beaucoup plus matérielles, sur leurs conditions de vie. Les questions identitaires continuent de ronger certains d'entre eux. Ils veulent savoir qui ils sont véritablement ? Nombreux sont ceux qui sont en manque de repères et d'identifications suffisamment stables. Ils se cherchent dans leur différent métissage ou tout simple dans une

⁵² *Ibidem*. Voir les commentaires suicidés par le débat télévisés sur les réseaux sociaux.

⁵³ *Ibidem*.

pluralité identitaire qui les amène à se positionner dans l'entre deux, entre deux cultures, entre deux langues et le swahili, une langue locale qui est parlée dans une communauté donnée, elle est donc une langue vernaculaire en opposition avec une langue véhiculaire qui est plus un dialecte, permettant à des populations de communiquer avec plusieurs langues ou dialectes maternels différents.

D'autres jeunes distinguent le Mahorais et le Français. Un d'eux, Mr G., nous explique : « Il y a des Français, les habitants de Mayotte qui ne sont pas des Mahorais. On est Français lorsqu'on a la nationalité française. On peut être Mahorais de naissance ou par filiation, si les parents sont nés à Mayotte. Cela étant, il y a des Mahorais d'adoption avec les limites de l'adoption dans une terre musulmane⁵⁴ ». Pour Mr H., « la mahorité c'est dans le cœur. Il n'est pas l'heure de savoir qui est plus ou moins. La mahorité, c'est la personne qui aime profondément la vie ici sans devoir se justifier, de ne pas juger, de persévérer ce qui est beau. Ce qui nous rassemble et ce qui fait que la vie à Mayotte est unique⁵⁵ ».

Les témoignages des jeunes mahorais au sujet de leur « identité » nous rappellent l'ouvrage d'Erik H. Erikson : « Adolescence et crise, la quête de l'identité⁵⁶ », nous sommes en pleine réflexion sur l'identité personnelle d'un individu mais au-delà de cela, nous avons à faire à une identité fragile, floue, en cours de développement. Le jeune mahorais n'en a pas fini avec la quête de lui-même, des questions existentielles sur ces origines. Cet éclaircissement de soi et des autres serait peut-être une base « solide » qui lui permettra de rentrer dans le processus de sublimations de ces affects négatifs, de souffrances intérieures et même de ses difficultés quotidiennes.

Nous pouvons à cet égard faire le parallèle avec les théories d'Erik Erikson, cet éminent psychanalyste et psychologue des enfants (dans ses débuts de carrière), né dans les années 1902 en Allemagne d'une mère d'origine allemande juive et d'un père inconnu d'origine danoise. Sa mère l'aurait élevé seule durant ces trois premières années de sa vie avant de vivre dans un cadre familial idéal avec un beau-père pédiatre Theodor Homberger. Son enfance semble avoir été difficile mais cela ne l'a pas empêché de devenir l'homme qu'il a été. D'ailleurs, nous comprenons d'autant plus ces motivations internes qui l'ont poussé vers ses recherches sur l'identité et autres. Il a été en analyse avec la fille de Freud, Anna Freud en 1927 avant de devenir lui-même analyste pour les enfants également et un membre de la société psychanalytique de Vienne.

⁵⁴ *Ibidem.*

⁵⁵ *Ibidem.*

⁵⁶ Erik Erikson, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, *op. cit.*

Erik Erikson s'installa dans les années 1932 aux États-Unis, à Boston précisément, après la montée du nazisme et continua à exercer en tant que psychanalyste d'enfants. Il s'est ensuite associé à la Harvard Psychological Clinic et parallèlement il a poursuivi ces recherches à Yales. Il a ensuite déménagé dans d'autres villes (Berkeley, Cambridge, Harwich etc.) Il a fondé aussi la société psychanalytique de San Francisco. Et il fut nommé professeur au Harvard College en 1960.

Dans sa vie privée, il a épousé Joan Erikson, une psychologue et essayiste d'origine canadienne. Ils se sont connus lors d'un bal masqué à Vienne, en 1928. Et ils ont eu trois enfants dont l'un est porteur de trisomie 21. Sa femme a écrit de nombreux livres et elle fait partie de ceux qui ont participé à la réflexion et l'élaboration de la théorie du développement psychosocial que nous allons aborder dans les lignes qui suivent. Cette théorie nous évoque les différents types de stades développementaux par lesquels un individu passe selon de nombreux chercheurs. Il serait intéressant et judicieux de s'arrêter sur les travaux faits dans le domaine de la psychologie du développement, une branche de la psychologie très complémentaire de la psychopathologie générale.

Dans notre profession de psychologue clinicien, quand on exerce avec nos patients, il est très important de faire une anamnèse afin de mieux comprendre les problématiques des personnes prises en charges afin de mieux les aider. De la sorte, revenir sur le développement d'un individu s'avère être des informations primordiales pour la compréhension de ses souffrances individuelles et de son fonctionnement psychique.

Jean Piaget, l'incontournable maître de la psychologie du développement, a une riche expérience au niveau de ses formations et de multiples compétences professionnelles : d'origine suisse, il est biologiste, psychologue, logicien et épistémologue. Ses travaux ont beaucoup apporté au monde et il a su apporter des éclairages et des analyses fines pour mieux comprendre le développement de l'humain aussi bien physiquement, psychologiquement, cognitivement, intellectuellement et affectivement. Sa théorie sur l'intelligence et les différents types de stades de développement de l'enfant ont apporté des repères non-négligeables à la compréhension de l'évolution d'un individu donné. Sa théorie sur l'apprentissage a permis la création de nouvelles pédagogies et des méthodes éducatives innovantes. Selon lui, « définir l'intelligence par la réversibilité progressive des structures mobiles qu'elle construit, c'est donc redire, sous une nouvelle forme, que l'intelligence constitue l'état d'équilibre vers lequel tendent toutes les adaptations successives d'ordre sensori-moteur et cognitif, ainsi que tous les échanges

assimilateurs et accommodateurs entre l'organisme et le milieu⁵⁷. » Une définition complexe pour les communs mortels mais l'on peut retenir le mot « équilibre » qui serait le résultat de l'interaction entre l'individu et son milieu social. Plus un sujet réagit activement aux sollicitations de son environnement de vie, plus il sera stimulé et développera un type d'intelligence. Piaget dit aussi dans une de ses célèbres citations : « L'intelligence, ce n'est pas ce que l'on sait mais ce que l'on fait quand on ne sait pas⁵⁸ ». À Mayotte, l'intelligence serait plutôt un savoir-faire pratique.

Nous pourrions aussi évoquer l'exemple du développement psychomoteur des bébés issus de parents mahorais. Nous avons quelques exemples qui font état d'un développement précoce au niveau de la marche en particulier. Une infirmière puéricultrice de Mayotte a indiqué l'existence d'un bébé de sept mois qui avait acquis la marche. Aucune étude ne peut vérifier la précocité développementale de ces enfants mais il est intéressant d'indiquer leur existence.

Albert Bandura, ce psychologue canadien et professeur émérite de psychologie à l'université de Stanford, est un des plus influents du vingtième siècle. Il est surtout connu pour ses théories sur l'apprentissage social et son concept particulier d'auto-efficacité. Il pense que la manière dont se pense un individu a un impact sur son efficacité personnelle en étant à la fois les producteurs et les produits de leur environnement. La notion d'auto-efficacité a une importance primordiale dans son cadre théorique. Il s'est inspiré de la psychologie positive où avec la loi d'attraction, quand nous avons des pensées positives, nous ne pouvons qu'attirer des choses positives sur nous-mêmes. En résumé, il explique que « si les gens ne croient pas qu'ils puissent obtenir les résultats qu'ils désirent grâce à leurs actes, ils ont bien peu de raison d'agir ou de persévérer face aux difficultés⁵⁹ »

Autrement, nous ne pouvons pas faire l'impasse sur le père de la psychanalyse, Sigmund Freud⁶⁰. Initialement neurologue, il est surtout connu pour avoir inventé la psychanalyse, il en est le principal théoricien. Beaucoup de chercheurs et de psychologues ont été influencés par ses nombreux travaux sur l'hystérie et la méthode cathartique, sur l'hypnose et la cure analytique. Il développa des concepts clés tels que l'inconscient, les trois instances de l'appareil psychique, la libido et la sexualité infantile, les rêves, les pulsions et le refoulement, le complexe d'Œdipe, les

⁵⁷ Jean Piaget, *Biologie et connaissance : essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*, éd. Gallimard, Paris, 1970. L'ouvrage a été maintes fois réédité : en 1973 chez Gallimard, puis en 1992 chez Delachaux .

⁵⁸ Jean Piaget, citation, [en ligne] : <https://citations.ouest-france.fr/citation-jean-piaget/intelligence-sait-fait-quand-sait-111380.html>

⁵⁹ Cité par Philippe Carré dans le Magazine *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, décembre 2016, p. 68

⁶⁰ Cf. notice Wikipedia, [en ligne] : https://fr.wikipedia.org/wiki/Biographie_de_Sigmund_Freud

stades du développement psycho-affectif de l'enfant que nous pouvons brièvement résumer. Nous pouvons citer les stades de développement de l'enfant selon Freud:

- Le stade oral, où le bébé introduit tous les objets qu'il trouve dans sa bouche. C'est la période où prédomine l'excitation de la cavité buccale. Le fait de manger fournit des significations de la manière dont s'organise la relation d'objet. Par exemple, la relation d'amour avec la mère est marquée par l'action de manger, être mangé. Karl Abraham, ce psychiatre et psychanalyste allemand, fondateur de l'institut de psychanalyse à Berlin (1920) a proposé l'idée de l'existence de sous-stade selon deux activités différentes : succion (stade oral précoce) et morsure (stade sadique oral). L'enfant mahorais est attendu par ses parents comme le symbole d'une union réussie. Cela signifie également que Dieu a béni le mariage du couple (*riziki*) et cela donne à la femme un statut privilégié. De femme, elle devient désormais mère et elle sera nommée non plus « femme d'Untel » mais plutôt la « mère d'Untel », ici c'est le premier enfant, qu'il soit fille (ex. Ma Fatima) ou garçon (ex. Ma Abdou). Et ce faisant, la femme aura acquis un nouveau statut social et narcissique comme pour l'enfant maghrébin dans la réflexion menée par Hossaïn Bedhman dans son ouvrage : « L'enfant maghrébin est très attendu et désiré par sa mère pour qui il représente le statut social et narcissique : il atteste sa fécondité, permet son intégration sociale, l'assure contre la répudiation et plus tard il sera son protecteur dans tous les domaines de la vie⁶¹. » Ce stade est plus court que chez les enfants français métropolitain ou maghrébins comme l'indique plus loin Hossaïn Bendahman : « Enfin disons que le stade est beaucoup plus intensément vécu, sa durée est beaucoup plus longue et sa terminaison est plus frustrante au Maghreb qu'en Occident ⁶² ». Étant élevé par le groupe (les parents, les tantes, les grand-mères maternelles, le village, etc.), l'enfant mahorais passe très rapidement au stade anal pour devenir autonome. Il est choyé par tous, et la mère se sent libre de se séparer de son enfant en le confiant à d'autres membres de la famille ou à la communauté. De même, auparavant, il était coutume de laisser son enfant chez un membre de la famille, notamment la grand-maternelle, et le récupérer qu'après ses trois ans révolus ou à l'âge de six ans au moment de l'envoyer à l'école de la République.

- Le stade anal, durant la deuxième année de la vie. À ce stade, il s'agira de conserver les objets à l'intérieur de soi ou hors de soi (en les expulsant). On peut également parler de maîtrise ou de l'emprise (pulsion d'emprise). Pour Karl Abraham⁶³, ce stade peut être divisé en sous-

⁶¹ Bendahman Hossaïn, *Personnalité maghrébine et fonction paternelle au Maghreb* » (*œdipe maghrébin*), éd. La Pensée Universelle, Guénio, 1984, p.267-268.

⁶² *Ibid.*, p.269.

⁶³ Cité par P. Duverger, « Stades du développement psychoaffectif de l'enfant », cours, [en ligne] : [http : //www.pedopsychiatrie-angers.fr/cours-fichiers/Stades%20du%20developpement%20psychoaffectif%20de%20l%20enfant.pdf](http://www.pedopsychiatrie-angers.fr/cours-fichiers/Stades%20du%20developpement%20psychoaffectif%20de%20l%20enfant.pdf)

stade :

- La phase sadique anale, l'enfant joue avec l'adulte et il y a une dimension auto-narcissique bien évidente. Il est dans le défi avec ses parents. C'est le stade anal expulsif (de 12 à 18 mois environ). Il peut faire plaisir à l'adulte en lui donnant ce dont il attend de lui ou pas. C'est le début de l'apprentissage de la propreté.
- La phase masochique anale, c'est le temps de la rétention, une certaine recherche de plaisir passif par la rétention des matières fécales. C'est un plaisir pouvant aussi basculer au sadisme dans le sens où l'enfant retient en lui, quelque chose de précieux pour l'adulte, qui l'attend comme un « cadeau ».

De manière générale, le stade anal est le stade de l'ambivalence. L'objet (c'est-à-dire les selles) peut être à la fois gardé ou rejeté soit par expulsion ou rétention. Il peut également symboliser un bon objet ou un mauvais objet en étant soit une arme ou un cadeau relationnel. On fait ou pas plaisir à nos premiers objets d'amour. C'est également durant ce stade que l'enfant fait la différence entre l'intérieur et l'extérieur, entre le dedans et le dehors, entre le soi et le non soi. C'est durant cette période que l'éducation sphinctérienne pourrait se faire sans rigidité, pour que l'enfant puisse bien intégrer le symbole de la présence et de l'absence de la mère qui peut traduire un certain pouvoir relationnel de l'enfant sur l'adulte. L'enfant devient propre après une bonne intégration de la phase anale rétentive.

Comme l'enfant magrébin, l'enfant mahorais vit dans une famille élargie et ce sont principalement la famille maternelle qui le prenne en charge (tante, grand-mère). Il est donc entouré de femmes qui s'occupent de son éducation. Les petites filles étant formées à devenir des futures épouses très précocement et les garçons, des chefs de famille comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin.

Chez les enfants mahorais, à une certaine époque l'éducation sphinctérienne se faisait par la peur, la honte ou bien l'humiliation. Quand les parents estimaient qu'il était temps que leur enfant devienne propre, ils le réveillaient de manière brutale pour aller aux toilettes. Il n'y avait pas l'entraînement avec le pot, donc il n'y avait d'« aire intermédiaire ». Ils allaient aux toilettes comme les grands et faisaient comme eux. Ils étaient précocement autonomes au risque d'être humiliés sur la place publique, ou à l'école coranique par leur professeur du coran avec la complicité des parents. On pourrait penser à des événements traumatiques précoces avec un adulte qui se serait montré tyrannique envers lui. Et la méthode fonctionnait, l'enfant était très rapidement propre pour éviter d'être jugé, critiqué par ses camarades et d'être humilié par tout un village. Et tous les moyens d'intimider ne manquaient pas, jet d'eau tiède dans son matelas,

exposition de sa nudité devant tous les enfants de son voisinage avec un public qui lui pointe des doigts pour le culpabiliser et l'humilier afin qu'il n'ait plus ni l'envie ni le désir de recommencer. C'est l'éducation par imposition ou par humiliation.

- Le stade phallique (œdipe génital) correspond à l'organisation libidinale entre trois et cinq ans, plus précisément après le stade oral et anal. Le complexe d'œdipe agit à ce moment-là et semble très particulier chez l'enfant mahorais qui est élevé par des femmes et qui perçoit une image paternelle beaucoup plus vague ou très lointaine. Si le petit garçon mahorais tombe amoureux de sa mère, la petite mahoraise, elle aussi, éprouve un fort sentiment pour sa mère. C'est comme si les deux sexes n'ont d'yeux que pour le même parent, la mère. La figure maternelle reste donc très forte dans l'imaginaire de l'enfant mahorais et le suit tout au long de son parcours de vie. Hossaïn Bendahman fait le même constat dans ses premiers travaux consacrés à la construction de la personnalité chez l'enfant maghrébin : « Le père reste pour l'enfant maghrébin un personnage vague et lointain⁶⁴. »

Le contexte mahorais ne semble pas favoriser le complexe d'Œdipe dans son acceptation classique à quelques exceptions près, notamment quand l'enfant est élevé dans un couple où le père est présent et s'implique véritablement dans le foyer. En effet, les enfants prennent leur mère pour modèle, source d'amour et d'inspiration. Mais au même moment, le garçon est éduqué d'une manière à exprimer sa virilité dans la société de par le rôle qu'il devra jouer plus tard dans sa vie d'adulte, c'est-à-dire prendre la place du père et veiller à subvenir aux besoins quotidiens de la famille. En cela, le petit garçon mahorais bénéficie des mêmes privilèges que son semblable maghrébin comme le souligne Hossaïn Bendahman : « L'intérêt que porte au membre viril du petit garçon fait ressentir très tôt à celui-ci l'importance de son pénis comme s'il est le seul élément de sa personne qui entre en ligne de compte et lui permet d'être reconnu par la communauté. Il réalise aussi qu'il est nécessaire non seulement de posséder le pénis, mais de le montrer à la communauté son existence d'où la survalorisation des manifestations viriles (Bonnet, C.,1970)⁶⁵. » Ainsi, durant toute sa vie, le petit garçon mahorais devra montrer à sa famille et à son entourage qu'il peut être l'homme de la maison et remplacer le père ou plutôt le « géniteur », pour reprendre les termes du sociologue Abdallah Combo Abdallah, quand il est absent ou démissionnaire.

- Le stade de latence correspond à une nouvelle organisation pulsionnelle de la personnalité, « cette phase est définie par Freud comme un arrêt, ou une régression, dans

⁶⁴ Bendahman Hossaïn, *Personnalité magrébine et fonction paternelle au Maghreb (œdipe magrébin)*, éd. La Pensée Universelle, Guénio, 1984, p.271.

⁶⁵ *Ibid.*, p.272.

l'évolution de la sexualité infantile, qui va du déclin du complexe d'Œdipe (5-6 ans) au début de la puberté⁶⁶. » Autrement, dans son article, Julie Ahmad explicite cette période de latence comme suit :

« Je proposerai donc ici de considérer la latence comme temps logique d'une psychogenèse de l'Autre, organisée selon trois moments :

1°/ La déception de l'enfant face aux parents, comme temps d'« exclusion logique » (les parents ne sont pas tout-puissants) et d'entrée dans la période de latence ; déception inaugurale du renoncement de l'enfant aux parents œdipiens.

2°/ Les interrogations de l'enfant quant à la place de l'Autre, à partir de l'évolution des représentations parentales et de la construction du projet identificatoire de l'enfant, comme temps d'élaboration préconsciente d'un nouveau rapport du sujet à l'Autre, propre à l'opération structurante de la latence ; et comme temps d'identification où « les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes » (J. Lacan, 1945, p. 213).

3°/ La disqualification des parents à incarner l'Autre, comme assertion conclusive objectivée dans l'après-coup de la latence par l'avènement des processus adolescents⁶⁷. »

Elle explique surtout que, durant cette période, l'enfant prend conscience des limites des parents et s'ouvre à d'autres identifications. Il y aurait une déception de l'enfant face aux figures parentales. Il y aurait également la menace de castration afin de laisser place à un projet identificatoire. L'enfant mahorais semble réalisé à ce moment-là que sa mère est « trop présente » et que son « père » ne le saurait pas assez. Devant cette vérité, quel choix possible pour l'enfant mahorais ? Les filles deviennent très vite autonomes en apprenant à s'occuper de la maison et de leurs petits frères et sœurs. Les garçons passent du statut enfant à l'« homme à en devenir ».

C. Le développement psychosocial d'un individu

Autrement, pour revenir aux chercheurs qui ont beaucoup travaillé sur les théories développementales sociales, citons un auteur clé qui a centré ses travaux sur l'identité et la crise identitaire à l'adolescence notamment. Il s'agit d'Erik Erikson que nous avons déjà présenté plus haut. Ce dernier a développé ses théories dans la seconde moitié du XXe siècle. Il le fait sur la base des théories psychanalytiques en identifiant toute une série d'étapes par lesquelles un individu passe. Chacune de ces étapes serait représentative d'une crise psychosociale qui opposerait deux forces en conflits. Pour Erikson, ce sont des étapes qui prennent en compte

⁶⁶ Cf. lien : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/phase-de-latence/>

⁶⁷ Julie Ahmad, « La période de latence comme temps logique » in *Recherches en psychanalyse*, n° 13, 2012/1, p.45.

l'environnement de vie du sujet, son développement psychosocial. En effet, l'auteur cherchait à comprendre et à analyser l'impact des interactions et des relations sociales sur le devenir « global », psychologique, cognitif et intellectuel d'un individu. Il affirme que : « Les conflits d'un homme, représentent ce qu'il est réellement⁶⁸. »

La notion de conflit est très importante dans la théorie de Erikson. Il y aurait dans chaque étape développementale, un conflit qui représente un point décisif pour la suite de l'évolution de la personne. Il s'agirait de ce qu'il a nommé le potentiel de croissance personnelle qui est élevé mais le potentiel d'échec l'est d'autant plus aussi. Et certains peuvent gérer au mieux les conflits grâce à leur pouvoir psychologique durant chaque étape de leur développement. Ce qui traduira une bonne base solide pour surmonter au mieux les situations conflictuelles à venir dans leur vie de l'enfance à la vieillesse. D'autres auront beaucoup plus de mal à développer ces compétences humaines, essentielle pour faire face aux défis que demandent chaque étape de leur développement. Dans les études qu'on a menées auprès des jeunes mahorais, nous avons remarqué un grand nombre de jeunes qui doutaient d'eux et souffraient d'un terrible manque de confiance en soi. Ils se voyaient même échouer avant même d'avoir essayé quoique ce soit malgré leurs précédentes succès.

Par ailleurs, les étapes d'Erikson nourrissent un esprit de compétition suffisant chez les individus, leur permettant d'être plus confiants et plus motivés à réussir dans tous les domaines de leur vie. De la sorte, si chaque étape est bien traversée, la personne se sentira en situation de maîtrise et elle pourra mieux exploiter toutes ses possibilités. *A contrario*, il se sentira moins confiant avec un sentiment d'insuffisance sur un aspect en particulier de son développement. Nous allons pouvoir citer les différentes étapes perçues par Erikson.

Les étapes du développement psychosocial selon Erikson

Étape 1 : Confiance/Méfiance (de 0 à 18 mois)

Dans cette étape-là, l'enfant va apprendre à avoir confiance en lui et dans les autres. Et pour cela il lui faut un cadre de vie familial contenant, rassurant qui le sécurise et où on prend soin de lui. Ce qui lui permettra d'explorer son monde, d'avoir une bonne base d'attachement « sécuritaire ». Au cours de cette période, il est en totale dépendance de ces parents en l'occurrence de la mère. Si l'environnement est sain, il se développe avec plus de confiance et s'intéressera à son milieu de vie, prendra des risques, il sera curieux car il aura assez confiance pour explorer son environnement. Dans le cas contraire, si son milieu et ses parents ne sont pas « sécuritaires », il

⁶⁸ Cité par Denis Jeffrey, *Dans penser l'adolescent*, 2016, p.203 à 2018.

peut s'enfermer sur lui-même et développer entre autres des sentiments de frustration, d'indifférence, de doute vis-à-vis de son cadre de vie.

Étape 2 : Autonomie, honte et doute (de 18 à 30 mois)

C'est l'étape du développement psychomoteur et une acquisition de l'autonomie chez les jeunes enfants. En effet, ils acquièrent une meilleure maîtrise de leur corps. Ils font des tâches par eux-mêmes et en cas de réussites, ils développent un sentiment d'indépendance et d'autonomie. Les parents et l'entourage proche les aident en leur laissant faire des choses par eux-mêmes, ils gagnent en contrôle et peuvent s'autoriser à prendre des décisions et ainsi gagner en autonomie. Quand ils passent cette étape avec succès, ils grandissent en général avec une base solide d'estime de soi. *A contrario*, ceux qui hésitent et n'osent pas prendre des risques, grandiront avec un sentiment d'instabilité, ils douteront également d'eux-mêmes. Erikson était persuadé que l'équilibre entre autonomie, doute et honte créeraient de la volonté qui peut faire agir les enfants de façon raisonnée tout en ayant des limites.

Étape 3 : initiative ou culpabilité (de 3 à 5 ans)

Durant cette troisième étape, l'enfant prend conscience de son pouvoir et le contrôle de son monde par le biais du jeu. Ici l'enfant tente de prendre sa place dans les relations sociales, et tente de prendre des initiatives individuelles. L'objectif visé serait d'atteindre une qualité de l'égo chère à son bon équilibre psychique. Ceux qui réussissent à traverser cette étape, se sentent en capacité de guider les autres. Ceux qui n'y arrivent pas, développent plutôt des sentiments de culpabilité, de doutes et de manque d'initiatives. C'est aussi par la culpabilité que les enfants apprennent de leurs erreurs. Toutefois, une culpabilité excessive peut-être un frein à prendre des initiatives personnelles car elle nourrit la peur et l'enfant peut s'empêcher d'affronter les défis quotidiens.

Étape 4 : Ardeur au travail ou infériorité (de 5 à 14 ans)

C'est la période où l'enfant apprend des choses de plus en plus complexes. Le cerveau se développe, avec un degré de maturité très élevé. C'est le moment propice pour débiter à gérer les abstractions. Il acquiert des compétences quand on lui confie des tâches de plus en plus complexes avec une exigence. La réussite de cette étape donne, en général, une bonne confiance en soi. Et l'enfant espère une certaine reconnaissance dans ce qu'il arrive à faire. Il est question de compétences développées. Quand ils échouent, ils ont un sentiment d'infériorité qui peut apparaître. Ils ont besoin à ce moment de leur développement, de gérer au mieux leur échec pour que cela ne les perturbe pas tout au long de leur existence. Et que cela ne les paralyse pas non plus, en les faisant redouter des choses compliquées. À ce moment, il est opportun de bien

valoriser une tâche indépendamment de son résultat pour éviter que la personne ne continue à s'auto-dévaloriser durement face à un échec donné.

Étape 5 : Intimité ou isolement (de 21 à 39 ans)

Cette étape développementale est importante. Au début, on est en pleine recherche identitaire en vue de se construire et de rentrer en liens avec les autres pour développer un sentiment d'intégration. C'est à ce moment que les personnes essaient de réguler leurs relations en sachant faire des compromis pour rentrer dans un groupe social. Il y a en même temps cette recherche d'être avec les autres et de respecter son intimité individuelle. En cas de difficultés relationnelles et de problème d'intégration dans la société dans laquelle on évolue, il se développe alors un sentiment d'isolement. L'individu s'enferme sur soi, en se repliant sur lui-même. Les échecs relationnels peuvent aussi développer un sentiment d'infériorité, renforcer leur isolement et aller jusqu'à des comportements autodestructeurs. Cette étape correspond à la situation des jeunes mahorais.

Étape 6 : Générativité ou stagnation (de 40 à 65 ans)

Dans cette étape, l'individu s'ouvre au-delà de son cercle intime. Il cherche à atteindre ces objectifs de vie, qui lui donneront le sens de son existence. C'est à ce moment que les personnes se rendent compte que leur vie ne s'arrête pas à leur propre personne. Quand elles se donnent des objectifs à atteindre, et qu'elles réussissent à les atteindre, c'est une réussite, c'est le sentiment de laisser une trace, un héritage. Autrement cela serait un sentiment de stagnation qui primera.

Étape 7 : Intégrité de l'égo ou désespoir (de 65 ans et à plus)

Dans cette dernière étape d'Erikson, les personnes peuvent choisir entre l'intégrité ou le désespoir. C'est la vieillesse, un âge où on se sentirait plus proche de la pulsion de mort que de vie. Il y aurait cette sensation d'avoir plus vécu que ce qu'il nous resterait à vivre. C'est la période nostalgique également, pouvant aller jusqu'au désespoir. Certains, tout au contraire, arrive à voir le bon côté des choses et profiter de leurs dernières années de vie avec cette sensation de devoirs accomplis. Et d'une retraite bien méritée. Erikson ajoute : « Dans chaque étape successive, il faut ainsi voir une crise potentielle à cause du radical changement de perspective qu'elle entraîne. Le mot crise, du reste, n'est ici employé que dans un contexte évolutif, non point pour désigner une menace de catastrophe mais un tournant, une période cruciale de vulnérabilité accrue et de potentialité accentuée et, partant, la source ontogénétique de force créatrice mais aussi de déséquilibre. [...] De la sorte, différentes capacités utilisent

différentes conjonctures pour devenir les composantes pleinement développées de cette configuration toujours nouvelle qu'est la personnalité en marche⁶⁹. »

Dans cette situation, Erikson explique l'importance de la notion de « crise » dans les étapes qu'il décrit dans ses travaux. Crise nécessaire pour rétablir chez l'individu en construction, un équilibre psychique, en prenant en compte la résolution de chaque problématique rencontrée au cours de sa vie. Le mot « crise » n'est pas à voir comme péjoratif mais bien comme un passage nécessaire et obligatoire pour développer tout son potentiel. Erikson explicite sa théorie en rapportant qu'« il est très difficile de décider si un enfant, à un stade donné, est faible ou fort. Il vaudrait peut-être mieux dire qu'il est toujours vulnérable sous certains rapports et totalement indifférent et insensible sous d'autres, mais qu'au même moment, il se révèle incroyablement tenace là même où il se montre si vulnérable. Il faut encore ajouter que c'est sa faiblesse même qui lui confère un véritable pouvoir⁷⁰. » Ainsi, rien n'est figé, rien n'est écrit d'avance, tout est possible dans ces stades d'évolution d'Erikson.

Nous avons tenu à expliquer ces étapes psycho-développementales d'Erikson entre autres car ils nous serviront dans la suite de notre recherche malgré les critiques faites à leur sujet. Nous pourrions avoir des indications et comprendre les jeunes en faisant référence à ces théories développementales.

L'éducation traditionnelle africaine versus l'éducation mahoraise

D'autre part, nous pourrions expliquer brièvement le développement des jeunes dans le contexte de leur éducation traditionnelle à Mayotte. Cette éducation est restée la même pour toutes les générations à quelques variantes près par rapport à la classe sociale dont sont issus les jeunes. À Mayotte, les enfants sont bien distingués par leur sexe. Dès le plus jeune âge, les garçons et les petites filles ne reçoivent pas la même éducation. Les enfants de sexe masculin, auraient plus de liberté et peuvent explorer leur environnement social plus facilement que les jeunes filles qui sont plus surveillées, du fait des risques encourus (grossesses précoces, perte de leur virginité avant leur mariage), etc.

Ainsi les jeunes garçons sont dispensés des tâches ménagères, ils se font servir parfois. Ils n'auraient pas de compte à rendre et sortiraient de leur maison librement sans surveillance particulière. Cette liberté empiète celle des jeunes filles qui ne seraient pas traitées de la même façon (apprentissage des tâches ménagères et de la cuisine dès six ans, interdiction de sortir

⁶⁹ Erik H. Erikson, *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, op. cit., p. 92.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 90-91

sans la surveillance d'un adulte ou d'un grand frère, etc. Elles doivent servir leur père avec respect et sans plainte par exemple).

De nos jours, certaines familles qui ont seulement des garçons, essaient de les initier aux tâches ménagères comme les filles. Et d'autres encore, essaient d'avoir le même traitement éducatif envers leurs enfants de sexe différent. Il n'y a pas de modèle type mais dans le modèle traditionnel, l'homme est d'extérieur et la femme est d'intérieur. L'homme travaille, assure l'aspect matériel et financier, s'occupe du bricolage et des choses plus compliquées à porter et à faire en termes de travaux dans la maison. Et la femme gère sa maison (tâche ménagère, le repas, l'éducation des enfants, gère l'organisation en générale (les courses, les factures, etc.).

La petite fille, devenue femme, puis épouse et mère, est un « pivot », les hommes, les « pères », des éléments mobiles. Ces derniers habitent chez leurs épouses avec les enfants. Mariés, ces hommes habitent dans la maison de leur femme et doivent subvenir à leurs besoins. Les parents doivent également assurer à leurs propres filles une maison pour pouvoir les marier. Les filles ont un destin tout tracé, elles doivent se marier et devenir mère. Aujourd'hui, elles travaillent aussi et font des enfants beaucoup plus tardivement. Même instruite, elles doivent obéissance à leurs parents et surtout à la mère en devenant une bonne épouse, « soumise aux désirs de son époux » à certains égards. Les jeunes filles sont très tôt éduquées à devenir de bonnes épouses, savoir cuisiner, et s'occuper d'une maison et de leurs petits frères et sœurs. Elles sont préparées à devenir « de parfaites femmes au foyer ». Souvent leur mère leur affirme : « pour retenir un homme, il faut que cela passe par les assiettes et les rapports sexuels ». Sans cela, « une femme qui ne sait pas cuisiner et faire plaisir à son homme n'est pas une bonne femme et elle est vouée à rester seule, à finir avec un statut de « vieille fille ».

Cette éducation persiste même si quelques mères et parents tentent de faire autrement. Cette éducation traditionnelle est ancrée dans la société mahoraise, et ils semblent être plutôt dans la reproduction consciente ou inconsciente de la manière dont ils ont été éduqués. C'est ce que l'on appelle « la compulsion de répétition ». On éduque avec ce que l'on sait, en essayant d'autres pratiques éducatives mais la base ou la référence reste l'éducation traditionnelle.

À titre d'exemples, parler à leurs enfants de moyens de contraception pour certaines mères vues en groupe de parole⁷¹ serait perçu comme une incitation à avoir des rapports sexuels précoces. Pour elles encore, les jeunes filles ne vont pas se préserver pour rester vierge à leur mariage. Malgré tout, la virginité reste importante encore de nos jours, cela reste une fierté de marier sa fille vierge pour certaines femmes. Certains jeunes proposent d'éduquer les garçons de

⁷¹ Nous avons mis en place des groupes de parole à Mayotte en collaboration avec l'association Mlézi Maoré (anciennement connue sous le nom de Tama) durant l'année 2012 à 2013.

la même manière que les femmes, afin qu'il n'y ait pas d'inégalités éducatives. Et que les hommes soient sensibilisés dès leur plus jeune âge aux tâches ménagères, à la cuisine et au respect de la femme dans son rôle de mère. Il leur faut aussi apprendre à être des pères présents, responsables, qui s'intéressent à l'éducation de leur progéniture. Afin de leur éviter la compulsion de répétition des schémas dysfonctionnels de la figure paternelle.

Nous pouvons se référer à un exemple plus récent en Europe, plus précisément en Espagne où ils ont introduit les cours de tâches domestiques à l'école des garçons pour une société plus égalitaire. Nous pouvons également évoquer notre texte de fiction, *La lumière derrière l'ombre, les larmes maternelles*, composé dans le cadre du concours « Écrire au féminin » lancé à Mayotte en décembre 2019⁷². Erikson met l'accent sur l'importance de l'environnement des jeunes, surtout pour les jeunes filles et nous ajoute : « C'est en effet le potentiel idéologique d'une société qui aura toujours l'audience d'une adolescente dont le désir le plus ardent est d'être affirmée par ses pairs, confirmés par ses maîtres et inspirés par des « modes de vies » qui en vaillent la peine. Par ailleurs, si un jeune devait s'apercevoir que l'environnement tente de le dépouiller trop radicalement de toutes les formes d'expression qui lui permettent de développer et d'intégrer l'étape suivante, il pourrait résister avec la sauvage énergie rencontrée chez des animaux qui subitement sont contraints de défendre leur vie. Car, en effet, dans la jungle sociale de l'existence humaine il n'est pas de sentiment d'être en vie sans un sentiment d'identité⁷³. »

Les jeunes filles dans la société mahoraise cherchent toujours leur place. Bien que la société soit matriarcale⁷⁴, ce sont les femmes qui s'occupent de tout gérer au niveau du foyer et de la vie en société (les rituels, les mariages, les danses, les chants traditionnels, même les grèves, elles sont les premières à aller sur les routes à défendre les droits de tout le monde). Elle porte beaucoup de choses sur leurs épaules mais ce sont les hommes qui sont mis en avant (société patriarcale⁷⁵ aussi) et qui récoltent les récompenses de par leur statut privilégié dans la société mahoraise.

À Mayotte, l'éducation pourrait s'apparenter à l'éducation traditionnelle d'origine africaine avec les mêmes caractéristiques comme l'indique le Dr A.S. Mungala dans son article intitulé « L'éducation, traditionnelle en Afrique et ses valeurs »⁷⁶, à savoir :

⁷² Voir la page Facebook de la Maison des adolescents Mayotte : [https :
//www.facebook.com/mdamayotte/posts/1224808464347615](https://www.facebook.com/mdamayotte/posts/1224808464347615)

⁷³ Erik H. Erikson, *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, op. cit., p. 126.

⁷⁴ La mère est considérée comme la cheffe de famille.

⁷⁵ L'autorité prépondérante du père.

⁷⁶ A.S. Mungala, « L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs », *Ethiopia, revue socialiste de culture négro-africaine*, N°29, février 1982, [en ligne] : [http :
//ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-
article&id_article=838](http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=838)

❖ **Une éducation collective.** Comme nous l'avions indiqué plus haut, c'est une éducation plutôt collective et sociale : ce sont tous les membres du village, du groupe familial, de la société qui s'occupent et se donnent le droit de regard sur ses enfants qu'ils soient leurs progénitures ou pas. C'est donc la responsabilité de toute la famille, du clan, du village. L'individu existe et se définit essentiellement par son groupe social et en fonction de la collectivité. L'enfant est perçu comme un bien commun, tous les membres du groupe peuvent se prononcer sur un enfant de la société en cas de mauvais comportement. À Mayotte, jusqu'à une certaine époque encore, un adulte du village pouvait punir un jeune pris en plein flagrant de délit. On le punissait au fouet devant ces camarades et devant tout le monde afin de le dissuader de ne pas recommencer. Et n'importe quel adulte du village avait le droit de parler, conseiller, critiquer un enfant quand il semblait nécessaire de le faire sans au préalable demander l'autorisation aux parents biologiques. La règle était claire pour tous, l'enfant était en quelque sorte l'enfant de tout le village. Dans cette même optique, son devenir, ses comportements mauvais ou bons, étaient l'affaire de tous.

❖ **Une éducation pragmatique et concrète.** L'enfant apprend par des activités concrètes initiés par le groupe, c'est « la pédagogie du vécu où les adultes servent d'exemple et de cadre de référence à l'action des jeunes. L'accent est mis sur l'expérience et la théorie fait corps avec la pratique (principe de pragmatisme, de l'expérience et de l'exemple). Nous pouvons citer l'exemple concret de ce qui se passait à Mayotte encore jusqu'aux années 1990. Les enfants scolarisés à l'école coranique, allaient tous les dimanches à la campagne pour apprendre à cultiver des fruits et des légumes locaux, des salades, des graines, etc. Il repartait en n'emmenant sur leur tête des branches d'arbres servant à faire cuir des plats traditionnels pour leur *fundi* (maître d'école coranique). Pour les jeunes filles, c'était l'occasion de leur apprendre à cuisiner les plats plus compliqués pour les préparer à leur future vie maritale. Elles se devaient d'être de bonnes épouses par l'apprentissage de plats et de gâteaux nécessaire pour retenir un homme selon leurs aînés.

❖ **Une éducation qui se veut fonctionnelle.** On donne à l'enfant toutes les connaissances pratiques nécessaire pour vivre les difficultés quotidiennes en prenant en compte son environnement physique, et socio-économique. C'est le principe de fonctionnalité. Ainsi on lui transmet des connaissances utiles qui lui permettront d'affronter plus facilement les difficultés de la vie. À Mayotte, les enfants sont très vite responsabilisés. Les jeunes filles sont autonomes dès six ans et savent accomplir des tâches ménagères, cuisiner et même s'occuper de leur petit frère ou de leur petite sœur. Les garçons savent porter les courses, ranger, et assister leur père pour des travaux manuels. On peut les envoyer également très tôt dans les petites épiceries pour

acheter des petites courses, ou des repas traditionnels (brochettes, bananes, manioc, etc.). Les enfants sont vus très tôt comme des adultes en devenir. Et l'éducation traditionnelle les prépare à ce destin qui semble toute tracé pour les enfants des deux sexes.

❖ **Une éducation orale.** Dans la société mahoraise, c'est aussi une éducation axée sur l'oralité. On écrit peu mais on parle beaucoup par différentes manières. Même avec le développement des médias locaux, écrits et télévision, on écoute plus qu'on ne lit chez beaucoup de personnes à Mayotte. La radio aurait plus de succès que les journaux locaux.

❖ **Une éducation progressive et continue.** L'enfant semble apprendre de nouvelles choses à chaque étape de sa vie avec les adultes qui l'entourent, chaque occasion pour lui, est une occasion d'apprendre et de devenir plus autonome. Il s'agit d'une éducation adaptée à chaque catégorie d'âge, « elle va du plus simple au plus complexe et se définit en termes de paliers ou plutôt d'hierarchie des âges où l'aîné est censé connaître plus que le puîné », pour reprendre les termes du Dr A.S. Mungala.

❖ **Une éducation mystique.** À Mayotte, bien que plus de 95% de la population sont musulmans, ils sont aussi animistes et croient aux esprits. Et avec ce paradoxe de croyances, mais semblent-ils bien complémentaires car les personnes peuvent autant se soigner par les versets du coran ou par les esprits en faisant des cérémonies les appelant à les aider à sortir de leurs difficultés quotidiennes ou une souffrance quelconque (difficultés à avoir un mari, de tomber enceinte, difficultés financières, etc.). Autrement, il y aurait aussi des superstitions et des rituels à faire depuis la naissance à la mort d'une personne, empreint de la religion musulmane, des croyances collectives, de ce qu'il faut faire au risque d'attirer les malheurs dans sa vie. À ce sujet, les propos du Dr A.S. Mungala peuvent être appliqués à la société mahoraise : « L'éducation est basée sur la conception animiste et les croyances religieuses. Elle est entourée d'interdits qui en font une réalité inviolable et marque de manière profonde les relations que l'homme établit avec la nature, avec la communauté humaine et avec le monde des invisibles. Les relations avec la nature se caractérisent par la crainte que l'homme a des forces naturelles telles que la foudre, le fleuve, les animaux ou les arbres sacrés, divinisés ou protecteurs du clan, etc. Cette crainte rend l'homme impuissant devant la nature et fait qu'il vive en harmonie avec celle-ci. Les relations avec la communauté humaine se révèlent dans les pratiques rituelles dont le but principal est d'insérer, d'intégrer l'individu dans sa société. Elles impliquent donc des devoirs vis-à-vis des autres et développent le sens du respect envers les anciens, l'esprit d'entraide, le sens de la responsabilité, de l'hospitalité, bref, elles préparent l'individu à la vie en établissant un ordre social dans la conduite à la fois collective et individuelle. Enfin les relations avec le monde des invisibles se caractérisent par des échanges entre les vivants et les morts. Ces

derniers jouent le rôle d'intermédiaire entre les divinités et les hommes. Ainsi la famille africaine n'est pas composée uniquement des vivants, elle s'étend jusqu'aux morts, aux invisibles⁷⁷.»

Il existe des croyances similaires à Mayotte et la population mahoraise distingue le monde visible et le monde invisible. Mayotte est un métissage d'individus mais aussi de croyances. Il y a les lois ou les règles islamiques, il y a le monde des invisibles (les esprits de toutes sortes), le monde des vivants et le monde des morts où là encore la frontière est mince. Certaines personnes dotées de dons naturels savent interpréter des rêves, soigner par des traitements traditionnels (plantes médicinales, rituels, etc.). Ils savent demander de l'aide à une entité invisible à l'homme, un esprit familial qu'on dompte pour aider tous les membres d'une famille et qui est transmis de génération à une autre. Tout ceci, ce sont des croyances qui existent et qu'il faut apprendre à les reconnaître sans forcément les pathologiser puisqu'ils font partie de la norme et des traditions de leur histoire. À Mayotte, le Dr Airault, le premier médecin psychiatre à y être installé dans cette île française a voulu développer la psychiatrie dans les années 2004 et il s'est vite rendu compte qu'il ne fallait pas venir et faire du copier-coller de ce qui existe au niveau national. C'était certainement peine perdue, il a fallu s'adapter à la spécificité locale et leur vision de concevoir la maladie mentale. Et tenter plutôt une approche qui se veut complémentaire entre une pratique occidentale et une autre plutôt traditionnelle voir ésotérique (qui fait appel à des esprits) avec lesquels il fallait faire plutôt alliance, qu'en faire des ennemis quelles que soient nos croyances à leur sujet. C'est ainsi qu'il y a ajouté dans le diagnostic de différents types de psychoses, « la psychose des djinns ». Ce sont des créatures connues dans la religion musulmane, créées par Dieu, devenues invisibles pour protéger les êtres-humains car elles seraient très effrayantes à voir à l'œil nu. Parmi ces Djinns, il y aurait des bons comme des mauvais. Ce sont des génies ayant des pouvoirs surnaturels de guérison ou sont aptes à faire des choses miraculeuses⁷⁸.

❖ **Une éducation qui se veut homogène et uniforme.** En effet, toutes les générations devraient être éduquées de la même manière avec les mêmes principes et les mêmes valeurs. À Mayotte, bien qu'on retrouve des mentalités ancrées, nous sommes actuellement dans l'ère de la modernité. Et les jeunes ne sont pas indifférents à ce que le monde actuel leur propose. Ils sont comme la plupart des jeunes dans le monde très connectés sur les réseaux sociaux et font évoluer leur manière de penser et d'être dans la société mahoraise. En prenant un exemple concret, par exemple, les enfants ont des devoirs de respects de leurs aînés même si ces derniers

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Pour plus d'explications, lire *Le Coran* et les *Hadith*, recueils des actes et paroles du prophète Muhammad rapportés par ses compagnons.

ont tort. Il était inenvisageable de couper la parole à un adulte, de lui manquer de respect en lui faisant face. Les enfants doivent une obéissance totale aux parents même ceux qui ont été absents. Ils doivent s'occuper également de leurs aînés et leurs grands-parents quand ils deviennent plus âgés et il n'est pas question de les laisser dans une maison de retraite, ceci est aperçu comme étant très irrespectueux. Pour illustrer cela le Dr A.S. Mungala déclare que : « Son contenu est quelque peu immuable et repose sur l'uniformité des principes éducatifs qui régissent la société. Tous les enfants étaient soumis à un même type d'éducation qui poursuivait un même idéal, les mêmes objectifs, à savoir : faire de l'enfant l'homme de la famille, du clan, de l'ethnie ; l'homme qui devra travailler dur pour fonder la famille et lui assurer le bonheur ; l'homme qui obéit à ses parents et aux aînés, qui se soumet à la réglementation sociale du groupe, qui aide les vieillards , les faibles et les étrangers ; l'homme qui connaît son milieu, sa société et s'y harmonise ; l'homme qui pourra perpétuer les traditions de son clan, de son ethnie, etc. Ainsi, l'éducation n'était pas marquée par des contradictions internes et tout adulte servait d'exemple pour l'éducation des jeunes en fonction du type d'homme défini par la société (principes de cohérence interne, de démocratisation, de l'exemple).⁷⁹ »

❖ **Une éducation complète et polyvalente.** C'est une éducation globale qui enseigne la moralité et les connaissances pratiques dans tous les domaines. Pour en donner un exemple, la mère en l'occurrence, va enseigner à sa fille à devenir une femme parce que c'est ce que la société mahoraise attendrait d'elle, en la formant au quotidien à ces tâches de future épouse et de future mère. Dans son éducation, dès ces cinq ans, elle peut être emmené à garder des enfants et accomplir des tâches domestiques. Elle serait responsabilisée très tôt à tenir une maison, à savoir participer à des grands événements (mariage traditionnel, etc.). Toutes les femmes de son entourage et de son village vont lui apporter leur expérience pour bien se comporter, lui chuchoter les secrets pour garder un homme et bien plus encore. L'éducation traditionnelle est large et offre beaucoup plus de possibilités qu'une éducation dite : « moderne ou occidentale ». Nous rejoignons le Dr A.S Mungala qui affirme que l'éducation : « vise à la formation de tout l'homme, c'est-à-dire de l'homme dans toutes ses différentes composantes : physique, intellectuelle, sociale, morale, culturelle, religieuse, philosophique, idéologique, économique, etc. Les disciplines ne sont pas découpées ni isolées les unes par rapport aux autres comme dans l'éducation moderne. À travers un conte par exemple, on enseigne à l'enfant à la fois la langue (vocabulaire et phraséologie), l'art de conter (langage et rhétorique), les caractéristiques des animaux (zoologie), les comportements humains ou les conduites des hommes à travers celles

⁷⁹ Voir A.S. Mungala, « L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs », *op. cit.*

des animaux (psychologie), le chant, le savoir-vivre en société (morale, civisme) etc. (principe de globalisation, application de la gestalt theory...)⁸⁰. »

❖ **Une éducation intégrationniste.** Ici, l'individu se développe en tant qu'un membre d'un groupe social. Ce dernier l'accepte et l'intègre complètement. La personne adhère aux activités, aux valeurs et s'intègre socialement et culturellement. Elle est bien reconnue et acceptée, traitée avec bienveillance et respect. On y retrouve complètement comme l'indique le Dr A.S Mungala, le principe d'intégration, d'adaptation et de cohésion. À Mayotte, il est difficile de se défaire du moi « groupal », de la pression sociétale. Le regard de la société reste très important pour les personnes même si elles arrivent à développer un esprit plus critique et une grande ouverture d'esprit. Nous pouvons citer un exemple concret. Une femme qui a grandi et a fait de longues études, revient sur son île natale à Mayotte. Elle fait le grand mariage (*manzaraka*) avec un homme qu'elle a choisi et ils ont deux ou trois enfants. Elle se retrouvent après dix ans de mariage, dans une routine, et souffre des infidélités de son mari (« silence il ne faut rien dire » d'après les aînés). Sa mère, une femme pleine de sagesse lui interdira de divorcer, et lui conseillera de tenir bon car avec des enfants (« aucun autre homme ne voudra d'elle » selon les autres femmes). La jeune femme se résigna à sa vie. Elle accepta que la pression sociétale soit plus forte que ses désirs et parce qu'elle se dit que pour être intégrée et acceptée dans la société dans laquelle elle vit, elle doit « tout » supporter et que c'est comme ça qu'on vit, non pas une vie heureuse mais une vie « acceptable et raisonnable » aux yeux de tous. Ainsi, sa place dans la société semble beaucoup plus importante que son bonheur « individuel ».

En le ramenant au contexte des jeunes mahorais, beaucoup d'entre eux, ont dû mal à se penser individuellement. Une de leur motivation à leur réussite et le retour dans leur île afin de participer à son développement, d'aider leur village pour que leurs aînés soient fiers d'eux. Il y a en même temps une recherche de reconnaissance sociale mais aussi une envie d'exister non pas individuellement mais collectivement.

L'isolement ou la solitude chez ces jeunes habitués à vivre en communauté, en famille, ou tout simplement en groupe, est vécu comme pouvant être une difficulté « insurmontable ». Et ceci développe chez certains d'entre eux, des symptômes dépressifs, une autodépréciation de soi et un manque de confiance de soi qu'ils n'arrivent pas à dévoiler. Dans les entretiens avec eux, il y avait cette difficulté à parler de soi et ce qui leur était davantage compliqué à exprimer, c'était leur mal-être intérieur. On remarque chez eux une pudeur dû peut-être à une méfiance de parler des choses plus intimes, ils ont peut-être peur que cela se sache en dehors de nous, du cadre qui

⁸⁰ *Ibid.*

leur a été proposé. Et malgré la confidentialité de nos échanges, ils restent toujours sur leurs gardes. Par ailleurs, dans l'éducation traditionnelle, nous retrouvons des techniques d'éducation qui ont été énuméré par le Dr A.S. Mungala comme suit :

❖ **Les contes.** À Mayotte, on racontait beaucoup de contes dits « pédagogiques » afin d'aider les enfants à bien se développer sur le plan moral, psychologique, intellectuel et émotionnel. Ces histoires sont sans nulle doute une aide et un accompagnement pour les enfants afin qu'ils deviennent des adultes responsables, autonomes et matures. Les contes sont appelés les « *hale halele* », avec des personnages fictifs qui prennent en compte la culture et les traditions locales, le monde visible et invisible avec ses chants et ses danses.

❖ **Les légendes.** Elles sont diverses et de contenues très riches. À travers ces histoires, l'enfant acquiert une diversité de connaissances telles que les histoires familiales, les histoires d'esprits qui font peur, l'origine du monde, les histoires de leurs ancêtres, les croyances qui se sont développées au fil du temps. L'enfant va apprendre aussi la géographie, la généalogie, la cosmogonie, l'histoire et pleines d'autres connaissances allant de la nature aux superstitions.

❖ **Les devinettes.** Les devinettes sont un outil éducatif très instructif. Il faut faire preuve d'ouverture d'esprit d'imagination, de créativité, de capacité de mémorisation. Et comme l'indique le Dr A.S. Mungala, les principes éducatifs seraient le pédocentrisme⁸¹ (« l'enfant est considéré comme agent principal de l'enseignement car c'est lui seul qui doit chercher à trouver la bonne réponse »), l'émulation⁸² (« les enfants sont amenés à se surpasser pour trouver la bonne réponse ») et la démocratisation⁸³ (« tous les enfants du clan ou du village sont acceptés à ce jeu sans discrimination »). Les devinettes, comme les contes et les légendes, croisent d'autres disciplines telles que « l'histoire, la géographie, l'anatomie, la zoologie, la botanique, etc. »

❖ **Les proverbes.** Ils sont très répandus dans vie en collectivité dans la société traditionnelle. Ils transmettent des valeurs, des comportements, une morale pour l'éducation des enfants avec des valeurs clés nécessaires à leur équilibre psychique et une bonne entente dans la vie en communauté. Cela toucherait plusieurs thèmes : solidarité, entraide, mariage, etc. Et il jouerait deux rôles principaux : « didactiques » car ces proverbes sont des leçons qui formeraient l'homme et lui montreraient une ligne de conduite à suivre selon les valeurs transmises. L'homme est rappelé constamment à rester prudent, humble et raisonnable. Et « juridiques » en ce sens où les aînés peuvent s'en servir pour trancher une affaire.

❖ **Les jeux.** C'est aussi un moyen d'apprentissage ludique pour faire comprendre des

⁸¹ *Ibidem.*

⁸² *Ibidem.*

⁸³ *Ibidem.*

choses aux enfants et les sensibiliser. À Mayotte, il existe une variété de jeux. Les adultes peuvent leur apprendre à jouer avec eux ou entre eux. Les jeux facilitent la sociabilité, aide à combattre la timidité, aide les enfants à trouver leur place au sein d'un groupe. Cela leur permet d'être reconnu, d'exister. Dans cette île, les adultes eux-mêmes continuent de jouer aux dominos en plein air entre hommes, au jeu de chatouilles (les cocos (grands-mères) avec leurs petits-enfants, le jeu des roues de pneu qui est un jeu très connu à Mayotte. Et qui a été ramené ici dans l'hexagone. Dans certaines régions, des associations mahoraises organisent une journée de course de pneus. Cet événement reçoit toujours un bel accueil et il permet de réunir différentes générations, des personnes de tous âges. Cela leur permet de créer du lien entre eux et les autres, de renforcer la cohésion et l'esprit du groupe, de développer leur compétitivité, leur envie de gagner et de réussir leur vie. In fine, cela semblerait être une aide à se motiver pour aller de l'avant, à ne pas se laisser freiner ou s'attrister par les difficultés de la vie quotidienne.

❖ **La peur.** C'est le moyen utilisé pour dissuader un jeune de commettre des choses interdites et de respecter les règles de la société. Cela peut être de la peur verbale : « attention si tu vas là-bas, tu risques d'attirer le mauvais œil sur toi et tu seras maudit ». Autre exemple : « si tu n'écoutes pas tes parents, Dieu te punira car on doit obéir aux parents même s'ils ont torts ». La peur par la punition pour être sûr que le jeune ne va plus recommencer. La peur par l'intimidation.

❖ **Les rites.** À Mayotte, il y en a une multitude de rites qui, peu à peu, avec la modernité, tendent à se faire oublier. Dès la grossesse, il y a certaines règles à suivre, des prières à faire à des mois précis. Il y a la circoncision traditionnelle ou à l'hôpital pour les garçons. Le rituel des premières règles pour les jeunes filles. Le passage de l'enfance directement à l'âge adulte avec la construction du *banga* (case en paille pour les garçons), ce rite aurait disparu définitivement, on en voit de très rares *banga* actuellement, sauf dans les campagnes éloignées ou en pleine capitale sous les toits des maisons familiales et revisités en *banga* en bétons de 9 m² par exemple. On retrouve également des rites funéraires. La mort qui est vu plutôt comme le dernier voyage, loin de la vision dramatique et tragique. C'est un moment de la vie aussi important dans la société mahoraise. Ils mangent beaucoup et nourrissent même un village entier tout comme dans un *manzaraka* (terme qui renvoie aujourd'hui au mariage traditionnel).

Pour illustrer tout ce qui a été dit plus haut. Nous pouvons vous présenter une situation concrète. Une jeune de 20 ans⁸⁴, étudiante en sciences humaines, spécialité sociologie, d'origine mahoraise. Elle a vécu toute petite avec sa mère et ses six frères et sœurs à Mayotte. À un

⁸⁴ Témoignage groupe de parole 2015 à Mayotte.

moment donné, sa tante maternelle l'aurait prise avec elle pour aller vivre en métropole avec son mari *mzungu* (blanc). Cette décision est dû au fait que cette tante en question, ne pouvait pas avoir d'enfant. Sa sœur lui permis d'emmener sa fille qui était l'enfant de tout le monde, l'enfant de ses sœurs et qu'il était banal et normal de proposer un tel « troque » (élever l'enfant de sa sœur pour lui offrir un meilleur avenir ailleurs, en dehors de Mayotte). La France, était perçu comme un pays riche de toutes les possibilités, c'était le rêve de toutes les mamans de pouvoir faire grandir leur enfant dans un cadre aussi « riche », aussi « beau », et offrant pleins de possibilités. C'était aussi vécu comme une occasion de réussite et de belles choses pour les jeunes.

La jeune fille aurait été ballottée avant finalement de retourner habiter chez sa vraie mère qui à cette époque avait décider d'élever tous ses enfants à La Réunion. Elle y restera de longues années jusqu'à son bac. Elle a dû dès ses dix ans s'armer pour vivre sa dure réalité. Elle a commencé à lire beaucoup de livres. C'était son refuge pour fuir sa dure réalité. Sa mère très tôt même dans une île hors Mayotte a voulu l'éduquer comme elle a été éduquée avec son éducation traditionnelle. Dès son arrivée à la Réunion, sa mère lui fit porter plusieurs responsabilités (gérer tout l'aspect administratif de toute la famille, s'occuper des petits frères et sœur, étant l'aîné des filles, faire les tâches ménagères, la cuisine et être au soin de son frère aîné d'un an, qui représentait « l'homme de la maison » à la place du père).

Cette jeune fille qu'on va appeler Mme K.⁸⁵ devait aussi aller à la *madrasa* pour apprendre le *Coran* et les préceptes islamiques, sa morale, la prière et les bons comportements. Parallèlement, elle se devait d'étudier à l'école et d'apporter de bonnes notes puisque sa mère lui répétait : « Fais de grandes études et ne sois pas comme moi, une analphabète qui dépend des hommes financièrement ou les prestations sociales ». Mme K. a tant bien que mal réussi à concilier sa vie en tant que fille aînée, substitut maternel pour l'administratif, ses études qui lui demandaient beaucoup de travail et sa foi.

La religion fut cadrante et soutenante pour elle. Cela l'aurait aidé à rester positive, à dépasser ses difficultés quotidiennes et à continuer de grandes études qu'elle a finalement choisies. Cela ne l'a pas empêché d'avoir eu pendant ses années universitaires des périodes noires durant lesquelles, elle développa des symptômes dépressifs avec des idées noires voir suicidaires. Ce qui l'aurait beaucoup aidé, reste la religion, sa famille en particulier sa mère à qui disait-elle : « je lui dois tout, je n'ai pas le droit d'échouer. Elle nous a élevé seule et a sacrifié sa vie de femme pour moi, je n'ai pas le droit de m'effondrer, d'être désespérée, je n'ai

⁸⁵ *Ibid*

juste pas le droit d'abandonner ». À la fin, elle a validé un diplôme en sciences de l'éducation et finit par rentrer dans son île natale car elle voulait contribuer au développement de celle-ci (Mayotte).

Pour certains jeunes, c'était plus dur de continuer leurs études. Pour d'autres surtout les filles, la facilité était de se marier pour faire plaisir aux parents et d'avoir très tôt des enfants. L'honneur de la femme dans la société mahoraise est primordial. Et être une femme mariée est essentielle pour exister et avoir sa place dans cette société qui oscille entre les traditions et la modernité. Une femme célibataire ou une mère célibataire est très mal vu, c'est une situation qui se voudrait inconfortable pour elle. La société leur met une pression « pour se marier » à tout prix et qu'importe avec qui (hors étranger et hors métropolitains surtout s'ils ne sont pas convertis à l'Islam). En effet, dans la religion musulmane, l'homme peut épouser une non-musulmane mais cela est strictement interdit pour les femmes. Elles doivent absolument se marier à une personne de la même religion qu'elle ou un converti.

Nous pouvons évoquer l'exemple d'une femme de 30 ans qui occupe un poste de responsabilité dans une entreprise à grande majorité d'hommes dans la capitale de Mayotte. Celle-ci sait que son mari la trompait avec des femmes de son village, parfois même des voisines mais sa mère lui déconseille de divorcer. La mère lui dit : « Il vaut mieux avoir un mari polygame, ou infidèle ou même handicapé que de ne pas en avoir du tout, c'est un tel déshonneur. Ne divorce pas ma fille. De toute façon tu as des enfants avec lui et si tu le quittes, aucun autre homme ne voudra de toi et ne voudra élever tes gosses. Restes donc avec le père de tes enfants et continues à souffrir en silence⁸⁶. » Pour cette mère décrite comme étant protectrice, il est hors de question que sa fille pense à prendre sa liberté et à quitter son mari. De toute façon dans la religion musulmane, la femme ne divorce pas c'est l'homme qui la répudie.

Ainsi, la culture, la religion, les traditions occupent une place très importante dans la vie d'un individu lambda de Mayotte. Et les jeunes qui représentent plus de 65% de la société mahoraise, sont entre deux mondes, deux univers qui peuvent se rejoindre dans leurs valeurs et leurs normes. Mais ils peuvent également se distinguer diamétralement en termes de mentalité, d'éducation des enfants, de la question de mariage, etc. Ce qui nous amène à parler d'un concept très important à ce stade de l'évolution de notre sujet : l'acculturation.

⁸⁶ Cf. Témoignage d'une mère de famille recueilli dans le cadre du groupe de parole mis en place en collaboration avec l'association Mlézi Maore en 2012 et 2013.

D. L'acculturation

Pour mieux comprendre les problèmes identitaires que traversent les jeunes Mahorais, il nous semble pertinent de nous demander si ces jeunes ne sont pas en train de souffrir tout simplement du phénomène d'acculturation. Tout d'abord, commençons par définir ce concept. Acculturation, le *ac* du latin *ad* signifie « mouvement vers ». Ce qui renvoie au sens littéraire : c'est un mouvement vers une autre culture sans forcément supprimer la culture d'origine. C'est aussi une sorte d'arrachement. Selon, A. Dupront en 1965, l'acculturation serait : « le mouvement d'un individu, d'un groupe, d'une société, même d'une culture vers une autre culture, donc un dialogue, un enseignement, une confrontation, un mélange, et le plus souvent une épreuve de force⁸⁷ ». Il s'agirait alors d'un mouvement vers une autre culture, une autre lecture du monde à travers un autre regard que ce qu'on a connu à l'origine. C'est un glissement alors d'une autre façon de penser, de voir les choses qui peuvent différer de ce que l'on connaît de notre culture de base. En ce qui nous concerne dans notre recherche, c'est le mouvement d'une culture mahoraise vers une culture française (occidentale en opposition avec une culture plus africaine). Est-ce une migration d'une culture vers une autre culture ? Ce processus serait-il assumé ou pas, ou pouvait-il s'effectuer de manière inconsciente ou pas ?

Nous pouvons aussi citer le dictionnaire Larousse qui la définit comme suit : « modification des modèles culturels de base de deux ou plusieurs groupes d'individus, de deux ou plusieurs ethnies distinctes, résultant du contact direct et continu de leurs cultures différentes. Adaptation d'un individu ou d'un groupe à la culture environnante.⁸⁸ » D'un autre point de vue, si on parle de modification, peut-être pourrait-on utiliser le mot « mutation », l'association d'une ou plusieurs cultures, peut développer une « pluralité de culture », créer de la confusion si on ne sait pas s'adapter à chaque culture et savoir l'utiliser à bon escient. Ainsi au lieu d'en faire une richesse, la personne qui se trouve dans une situation « multiculturelle », peut se retrouver « assez perturbée » et ne pas savoir comment se comporter dans sa vie quotidienne étant entre plusieurs visions de voir les choses dans des contextes différents par exemple. À Mayotte, les jeunes sont entre une pluralité de langues, langue maternelle, langue de l'administration française, des influences médiatiques, réseaux sociaux, cinématographiques et les telenovelas qui sont très regardées en outre-mer et en particulier à Mayotte.

Selon *l'Encyclopédie Universalis*, l'acculturation est : « l'étude des processus qui se produisent lorsque deux cultures se trouvent en contact et agissent et réagissent l'une sur l'autre. Les principaux processus étudiés ont été ceux de conflits, d'ajustement et de syncrétisation,

⁸⁷ A. Dupront, « De l'acculturation », communication prononcée à l'occasion du *XI^e Congrès international des sciences historiques*, Vienne, 1965, p. 7.

⁸⁸ Cf. *Larousse*, édition 2019 et *Le Robert*, édition 2018.

d'assimilation ou de contre-acculturation, qui peuvent être mis en rapport avec les processus sociologiques de compétition, d'adaptation et d'intégration, tout en étant parfois distincts. L'acculturation a été étudiée selon des points de vue différents ; ceux de l'anthropologie culturelle, de la psychologie sociale, de la sociologie ou anthropologie sociale. Aujourd'hui, les recherches tendent à se cantonner dans le domaine de l'acculturation planifiée⁸⁹».

Nous pouvons alors nous demander ce qu'est réellement l'acculturation et ce qu'elle n'est pas. Tantôt, c'est la rencontre de deux cultures qui se côtoient soit pour s'imbriquer et n'en faire qu'un et le résultat est certainement différent pour chaque individu donné, tantôt c'est un processus mis en œuvre dans la suite logique de l'évolution d'une personne métissée initialement. Est-ce que n'importe qui peut vivre une acculturation planifiée ou pas dans la mesure où il y aurait un contact qui se produirait entre deux ou plusieurs cultures ? Et quel serait les conséquences de cette union d'autant plus s'ils divergent plus qu'il n'existerait de similitude entre elles ? N'est-ce pas déjà le cas pour l'exemple de la culture mahoraise avec celle de la culture française ?

Durant nos années de recherche, nous avons mis en place un dispositif transculturel afin de recevoir et d'accompagner des patients issus de l'immigration. Lors de ces consultations qui se voulaient « ethno-psychiatrique », s'inspirant des travaux et du dispositif de Tobie Nathan, nous avons reçu des familles comoriennes et/ou mahoraises. Nous avons également formé plus d'une soixantaine de professionnels à la compréhension de l'archipel des Comores (comprenant les quatre îles à savoir, La Grande-Comore, Mohéli, Anjouan et Mayotte, seule île restée française). Cet éclaircissement culturel allait permettre pour ces professionnels médico-sociaux de mieux les comprendre, de connaître leur tradition, leur mentalité, leur mode de vie, leur histoire coloniale, la situation socio-économique, connaître leur quotidien, leurs valeurs et les normes sociétales. Tout cela dans un objectif de mieux prendre en charge cette population. Et ces familles mahoraises que l'on a reçues ne semblaient pas en situation d'acculturation. Les parents restaient Mahorais avec leur culture originaire alors que les enfants semblent avoir des identités « hybrides », ne sachant pas parler leurs langues maternelles et parfois ne la comprenant pas, et se construisaient avec l'effacement de la culture mahoraise pour ne vivre qu'avec une seule culture plus occidentale, la culture française. Et nous avons remarqué dans la résolution de leurs problématiques psychiques, en tant que thérapeute et co-thérapeute

⁸⁹ Cf. notice *Encyclopedia Universalis*, [en ligne] : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/acculturation/I>. Dans le *Dictionnaire de l'éthologie et de l'anthropologie*, il est dit que : « Les situations dites d'acculturation relèvent, en effet, des modalités distinctes : « intégration, assimilation, syncrétisme, disjonction ; les études d'acculturations tendent implicitement à déchiffrer le changement culturel du point de vue d'un seul des deux univers en présence, culture « source » ou culture « cible ». ». Voir Pierre Bonte et Michel Izard (dir.), *Dictionnaire de l'éthologie et de l'anthropologie*, PUF, 2018, Paris, p.1 et 2.

animateur, nous étions face à une « impasse ». Il n'y avait ni repères, ni une base solide où nous pouvions nous appuyer (dans l'une de ses familles). Nous étions en présence d'une « coquille vide » sans fondement, sans croyances, sans une quelconque connaissance de ses origines, de son histoire, nous étions en présence d'« enfants en manque de repères et ressources culturelles », avec une identité floue et une culture de rattachement sans « attachement ».

Par ailleurs, cette notion d'acculturation a beaucoup été définie dans les dictionnaires américaines comme vous allez vous en apercevoir dans les lignes qui suivent. Les États-Unis un pays multiculturel avec une histoire très marquée par l'esclavage, développant une culture afro-américaine qui jusqu'à aujourd'hui essaie de trouver sa place malgré de nombreux avancés à ce sujet. L'entre-deux pour eux n'existe pas, on est soit noir ou soit blanc. La population afro-américaine a dû trouver « un juste équilibre » pour composer entre leur passé avec leurs ancêtres noirs et ses leaders qui se sont battus tant bien que mal pour leur liberté et pour obtenir les mêmes droits que les américains « blancs ». Ce fut fastidieux, ce fut traumatisant, ce fut violent mais cette longue lutte aurait apporté ses fruits. Aujourd'hui, nous retrouvons des grandes personnalités d'origine afro-américaines qui portent haut et fort les valeurs de leurs ancêtres et qui épousent certaines valeurs américaines. Ils se sont créés leur propre identité sans devoir à choisir entre deux cultures, deux histoires qui s'opposent. Ils ont réussi à créer le pont qui relie symboliquement l'Afrique aux États-Unis. Est-ce qu'on se retrouve dans la même situation concernant les jeunes mahorais, qui se cherchent dans une société occidentale et une société africaine ? Est-ce qu'on se retrouve dans un processus similaire et que dès l'instant que ces jeunes sauront « qui ils sont réellement », ils oseront s'affirmer, s'estimer et prendre confiance en eux afin d'exploiter toutes leurs possibilités intérieures et rentrer dans la sublimation « complète » ? Les jeunes mahorais ne sont-ils pas déjà en train de se rendre compte de leur immense potentiel mais ils semblent être freinés par la peur d'avoir peur et d'un mauvais accompagnement ?

Le terme « acculturation » aurait été introduit en 1880 par un américain nommé John. W. Powell, directeur du bureau d'ethnologie américaine. Ce terme est né dans un contexte particulier où les pouvoirs publics se questionnent sur leur rapport avec leurs autochtones. Ils s'interrogent notamment sur la place des Amérindiens dans la république américaine. Dès le début du XXe siècle, de nombreuses recherches ont commencé et certaines études traitent notamment du processus de contact entre Blancs et Amérindiens⁹⁰.

⁹⁰ Cité par Cécilia Courbot, « De l'acculturation aux processus d'acculturation, de l'anthropologie à l'histoire. Petite histoire d'un terme connoté » dans *Hypothèses* 2000/1 (3), p. 121-129.

En 1909, les dictionnaires et encyclopédies du siècle⁹¹ donnent une définition du mot « acculturation » comme étant : « Le processus d'adaptation et d'assimilation d'éléments culturels étrangers ». Le dictionnaire américain du nom de Webster's, a défini en 1928, l'acculturation qui serait perçue comme « le rapprochement d'une race ou d'une tribu d'une autre, au travers de contacts culturels ou artistiques ». En 1936, une autre définition a été proposée par *Le New Standard Dictionary* en ces termes simples : « communication culturelle d'un peuple à un autre⁹² ». Pour Ralph Linton qui était initialement archéologue américain, s'orienta vers l'anthropologie « culturelle ». Il a été envoyé à Madagascar de 1925 à 1928, il a enseigné dans plusieurs universités (Wisconsin, Columbia et l'université de Yale). Il a été le chef de file de l'école « culture et personnalité ». Dans ces travaux, il fait le lien entre l'homme et son milieu culturel. Il s'est surtout fait remarquer pour avoir distingué certaines notions telles que : la culture réelle et la culture construite, l'acculturation dirigée et l'acculturation spontanée qui sont toujours d'actualité dans les sciences sociales.

En 1936, Linton s'est associé à Herskovits et Redfield pour donner une définition de l'acculturation : « L'acculturation comprend les phénomènes qui surviennent lorsque des groupes d'individus de cultures différentes entrent en contact direct et continu, et que se produisent des changements à l'intérieur des modèles culturels de l'un ou l'autre des deux groupes ou chez les deux⁹³ ». Ces trois auteurs ont ajouté une note à leur définition. Ils confirment ainsi que l'acculturation représentait juste une forme parmi d'autres changements culturels. Elle ne serait pas à confondre avec l'assimilation, ni avec la diffusion.

Toutes ces définitions ont des points communs, on parle bien d'un contact d'au moins deux cultures entre elles, et qui produirait des changements internes dans l'un ou l'autre des deux groupes. On peut alors parler d'influence. Si deux visions de voir le monde, de lire une société donnée, se côtoient, qu'est-ce qui se passe en réalité ? Est-ce une richesse ou quelque chose de plus conflictuelle ? Est-ce que les individus ont cette capacité d'ajuster des différences d'être, de penser pour en faire plutôt une force qu'une faiblesse ? C'est à quoi, nous tentons de répondre dans cette recherche. Nous essayons d'explorer deux mondes qui s'opposent malgré des points de similitudes, des jeunes qui se retrouvent pris entre ces deux cultures, tiraillés psychiquement entre la tradition et la modernité du XXI^e siècle, le monde des réseaux sociaux, le monde connecté où tout se sait, où la communication est beaucoup plus virtuelle que

⁹¹ Voir *The century dictionary and encyclopedia*, [en ligne] :

⁹² Voir Kwasi Wired, « Réflexions sur la diversité culturelle », revue *Diogène*, N°205, 2004/1, p.136-151, [en ligne] : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2004-1-page-136.htm>

⁹³ Voir la notice « Acculturation », *La Toupe*, [en ligne] : <http://www.toupe.org/Dictionnaire/Acculturation.htm>

physique, où des gens s'isolent de plus en plus derrière leur écran de téléphone, d'ordinateur, un monde qui ne correspondrait pas au monde de leurs parents, de leurs aînés.

En ce qui concerne Michel Grenon, il peine à décrire le terme : « Ici apparaît une seconde difficulté : la notion d'acculturation est d'abord inséparable de ces relations conflictuelles entre dominants et dominés, ainsi que de l'eurocentrisme dans lequel a baigné le discours des Européens et leurs descendants des "Nouveaux Mondes" ⁹⁴».

L'acculturation est donc un concept qui a beaucoup questionné et qui continue à le faire à l'heure actuelle. À Mayotte, dans cette société en pleine mutation qui oscille entre tradition et modernité avec un problème de fond de « crise identitaire ». L'acculturation peut prendre plusieurs formes qu'on peut mettre en évidence :

1. Elle peut être spontanée du fait des contacts libres entre les deux cultures comme c'est le cas pour les personnes originaires ou habitant à Mayotte.
2. Elle peut être soit forcée ou organisée ou même imposée par un groupe « dominant », ou une « culture dominante », tels que l'a été lors de la colonisation. À Mayotte, l'administration française domine, le droit local est amené à disparaître et à laisser place au droit commun depuis la départementalisation effective du territoire en 2012.
3. Elle peut être planifiée et contrôlée dans un objectif « idéaliste » de créer une nouvelle culture dans laquelle, la majorité des individus se retrouvent. Cela pourrait-être par exemple « une culture nationale ».

Jusqu'à maintenant, nous avons essayé de comprendre ce qu'est l'acculturation. Nous allons voir désormais ce qui n'est pas l'acculturation. Le syncrétisme, du grec ancien *sugkrêtismós*, « union » désigne : « un rapprochement, un mélange de diverses opinions, doctrines, systèmes de pensée ou éléments hétérogènes de culture. ⁹⁵ » Le multiculturalisme serait la cohabitation de plusieurs cultures sans qu'il y ait entre elles de combinaison ou d'assimilation.

L'assimilation, du latin *assimulatio* (ressemblance, similitude) qui est définie en sociologie ainsi : « l'assimilation est le processus qui permet à un étranger ou à une minorité de s'intégrer à un groupe social plus large en adoptant ses caractéristiques culturelles. L'assimilation culturelle s'accompagne en général de l'adoption de la langue, de l'adhésion au système de valeurs du groupe dominant et de l'abandon de son ancienne façon de vivre ⁹⁶». Ici,

⁹⁴ Cf. Michel Grenon, « La notion d'acculturation entre l'anthropologie et l'historiographie » dans la *Revue LEKTON*, vol. 2, N°2, Automne 1992, p.13-42, [en ligne] : http://classiques.uqac.ca/contemporains/grenon_michel/notion_acculturation/notion_acculturation.pdf

⁹⁵ Voir la notice en ligne : <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Syncrétisme.htm>

⁹⁶ *Ibid.*

un groupe assimile la culture du groupe dominant de façon progressive avec généralement des résistances et des rejets partiels et les conséquences peuvent aller jusqu'à la disparition totale de la culture du groupe dominé. La contre-culture qui est le refus total de la nouvelle culture et un désir de retour à la culture d'origine telle qu'elle est sans modification. Et en dernier lieu, l'enculturation. L'anthropologue Melville J. Herskovits (1895-1963) apporte sa définition sur cette notion qui est : « [un processus] par lequel l'individu assimile durant toute sa vie les traditions de son groupe et agit en fonction de ces traditions. Quoi qu'elle comprenne en principe le processus d'éducation, l'acculturation procède sur deux plans, le début de la vie et l'âge adulte. Dans les premières années l'individu est conditionné à la forme fondamentale de la culture où il va vivre. Il apprend à manier les symboles verbaux qui forment sa langue, il maîtrise les formes acceptées de l'étiquette, assimile les buts de vie reconnus par ses emballages, s'adapte aux institutions établies. En tout cela il n'a presque rien à dire il est plutôt instrument qu'acteur⁹⁷. »

C'est en quelque sorte la façon dont un individu s'imprègne et s'approprie tout au long de sa vie, les normes sociales de son groupe d'appartenance. Mais alors avec tout ce qui a été dit, dans quelle situation « psychique » semble se trouver les personnes originaires de Mayotte en l'occurrence les « jeunes », où se situent-ils réellement dans leur quête identitaire, dans le choix de leur propre culture et de cette autre culture plus occidentale ? Est-ce qu'on peut parler d'un processus d'acculturation chez eux ? Ou cela semble plus complexe que ça. On peut citer Sélim Abou, écrivain, philosophe et anthropologue. Il a concentré ses recherches sur les cultures dans le monde, les phénomènes d'acculturation, les conflits d'identités, le multiculturalisme, et la citoyenneté. Il pense qu'« utiliser le terme d'acculturation, c'est engager une réflexion, en aucun cas conclure sur l'interprétation d'une évolution culturelle [...]. La compréhension, elle, dépend en définitive des qualités de l'intelligence et du cœur : comprendre le phénomène de l'acculturation, c'est parvenir à institutionnaliser dans l'Autre, quel qu'il soit, un autre Soi-Même⁹⁸ ».

Être soi, c'est quoi ? Et qui sont-ils ? Une question existentielle que chaque individu se pose et qu'on peut ne pas répondre aussi facilement. Il est certain que la population mahoraise traverse une période transitoire « inédite ». Nous assistons à une « crise majeure » dans tous les domaines tant au niveau socio-économique, politique, historique, judiciaire, sécuritaire, psycho-émotionnel et sociétal en général.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Sélim Abou, *L'identité culturelle, relations interethniques et problèmes d'acculturation*, éd. Anthropos, Paris, 1981, p. 24.

Nous avons pu observer durant ces dernières années une sorte de malaise au sein de la population mahoraise. Ces jeunes qui restent dans un « entre-deux » indéfinissable, tantôt là, tantôt là-bas, basculement de leur être et de leur devenir, ils naissent dès le début avec la confrontation de deux mondes différents, divergents à certains égards et contradictoires parfois. On peut citer Michel, cet historien né au Canada en 1936. Il a notamment travaillé en 1992 sur le « phénomène d'acculturation » où il en a ressorti un article en collaboration avec Luc Giroux, « La notion d'acculturation entre l'anthropologie et l'historiographie », dans lequel il soulève de nombreuses questions sur l'acculturation : « Qu'il y ait un terme pour désigner le « contact » entre deux groupes semble aller de soi. Mais le mot glisse entre les doigts ; c'est dire qu'il recouvre une multitude de phénomènes hétérogènes. Contact entre quoi, entre qui ? Contacts entre Blancs et autochtones ? entre société d'accueil et immigrants ? entre paysans et citadins ? entre patrons et employés ? entre hommes et femmes ? entre parents et enfants ? entre conquérants et conquis ? Où s'arrêter ? Par ailleurs, s'il y a contact, c'est qu'il se passe quelque chose : rencontre, découverte, apprentissage... un nouvel outil, une nouvelle technique, une nouvelle idée... Il y a donc changement. Quel changement ? On répondra : le changement culturel. La question est donc double : et « changement » et « culture » ... Et d'ailleurs, cui bono ? À qui cela profite-t-il ? Faut-il dire « acculturation » ou « transculturation » ou « enculturation » ou plus simplement « ethnocide » ? Que les échanges soient égaux ou inégaux est-il toujours important ?⁹⁹ ».

En d'autres termes, le terme acculturation renvoie beaucoup plus de questions que de réponses vraisemblablement. L'acculturation entre dans les livres et les encyclopédies mais aussi dans les articles traitant des sujets tels que : « mentalités et religion ».

Il en ressort quelques remarques concernant la notion de l'acculturation. Elle est perçue comme moyen de situer la propagande religieuse, l'alphabétisation et autres phénomènes analogues dans l'ensemble de l'histoire culturelle. Elle est également vue comme un moyen de définir les rapports entre élites et masses et accessoirement entre villes et campagnes, et enfin comme une manière d'étudier la culture populaire¹⁰⁰. L'acculturation est désormais partout, dans tous les débats à partir du moment où on est en contact avec « la différence », un autre soi que soi. Selon le dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie de P. Bonte et M. Izard, on y retrouve une perspective très critique et en donne la définition suivante : « Le terme acculturation désigne les processus complexes de contact culturel au travers desquels des

⁹⁹ Michel Grenon, « La notion d'acculturation entre l'anthropologie et l'historiographie », *op. cit.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

sociétés ou des groupes sociaux assimilent ou se voient imposer des traits ou des ensembles de traits provenant d'autres sociétés [...] ¹⁰¹. ».

Mayotte et la France, est une longue histoire, certains estiment que c'est une histoire d'amour comme les collectifs de femmes pour la vie publique, les chatouilleuses. Ces dernières se sont battues dans les années 1960 et 1970 pour que Mayotte reste française « à tout prix ». Ces femmes s'organisent en commandos pour prendre à partie les responsables des parties politiques comoriens. Elles les chatouillaient, c'était leur moyen d'intimidation, leur arme secrète, d'où leur nom « les chatouilleuses ». Elles étaient nommées également les *soroda*. Elles se sont investies sans relâche pour que Mayotte reste dans la République française et ce, malgré la séparation d'avec ces trois îles sœurs (la Grande-Comores, Mohéli et Anjouan). Les Mahorais en votant majoritairement pour rester Français, ont accepté de se lier aux valeurs et aux normes de la république. Mais personne ne s'était encore imaginé les bouleversements que cela allait engendrer. Et surtout les conséquences et les transformations que cela apporterait à la jeunesse mahoraise. Cette dernière grandissait avec une curiosité et une envie de liberté qu'elle n'avait pas forcément dans la société mahoraise. La société traditionnelle était bien régulée et chaque membre à tous les âges avait bien une place bien claire et bien déterminée. Depuis les choses sont devenues plus compliquées, on y trouve de la confusion, du malaise, de l'indétermination. Ils sont Français mais à quel prix ? Doivent-ils oublier ce qu'ils sont ? Doivent-ils abandonner leur manière d'être, de penser, de fonctionner, leurs rituels, leurs traditions, leurs coutumes, ou tout simplement leur culture pour épouser complètement et totalement la culture occidentale et plus précisément la culture française ?

Il est clair que le rattachement à la France a créé un grand « chamboulement », il a fallu réviser l'état civil et se mettre aux normes de l'administration française. Il y eut des nouvelles taxes, et il a fallu abandonner le droit local, s'aligner le droit commun. Il y a eu et il reste encore beaucoup de changement en perspective. Il s'agit vraisemblablement d'un grand bouleversement en particulier sur le plan psychologique pour les plus âgés et pour la jeune génération. Permettons-nous de citer Philippe Carrer, médecin et psychiatre et spécialiste de la civilisation bretonne. Dans son ouvrage *Ethnopsychiatrie en Bretagne*, réédité en 2011, il parle notamment de deux thèmes majeurs pour mieux comprendre des pathologies propres aux Bretons : « le matriarcat » et une brutale acculturation. Cela nous a fait passer aux mêmes problématiques que traversent les Mahorais à l'heure actuelle. D'ailleurs cette « acculturation brutale » des Bretons aurait provoqué des troubles psychiatriques. Philippe Carrer tente de faire un lien et de

¹⁰¹Bonte Pierre et Izard Michel, *Dictionnaire de l'éthologie et de l'anthropologie*, Paris, Puf, 2018, 5ème tirage, p.1.

comprendre certains aspects psychopathologiques rencontrés, sur une population donnée, à savoir le suicide, le déni de l'identité, l'alcoolisme, les violences... Il ajoute qu'on ne peut pas expliquer ces troubles sans prendre en compte le contexte culturel et historique. Nous le citons dans son avant-propos de son ouvrage : « Comment comptabiliser les dégâts de ce forcing, qui de surcroît pourrait un jour provoquer le retour du refoulé sur un mode tout aussi intransigeant ? [...] Cependant plusieurs paramètres doivent être pris en considération quand il s'agit d'évaluer le degré de nocivité d'une acculturation forcée. Les situations varient en fonction de la brutalité plus ou moins grande du processus, de son étalement plus ou moins grande dans le temps, de l'écart culturel entre les peuples concernés, de l'accueil réservé à la nouvelle culture par le peuple soumis et aussi des possibilités qui sont offertes à des catégories plus ou moins larges de ce peuple d'accéder à la nouvelle culture, en particulier par le biais de la promotion sociale. Il faut aussi prendre en compte la capacité de résistance de la culture dominée ¹⁰²».

Philippe Carrer résume nos propos et nous offre une observation et analyse authentique des conséquences d'une acculturation mal préparée ou mal négociée, les conséquences psychiques peuvent être terribles. Mayotte n'est-elle pas en train de prendre le même chemin que ces Bretons en mal d'être dans leur identité et leurs spécificités locales ?

E. Le regard des jeunes sur eux-mêmes

Voyons à présent en pratique ce que les jeunes en pensent par le biais d'un travail proposé en groupe restreint entre jeunes de Mayotte de 18-25 ans. Il y a six jeunes qui ont répondu. Pour eux, être jeune, c'est « avoir moins de 30 ans », « c'est être frais, être curieux et prêt à être façonné par soi, par les autres et par l'environnement qui l'entoure ». Pour un autre : « c'est d'abord un âge, moins de 26 ans. C'est une période de formation et de découverte de la vie. C'est jouir de la vie, sans trop de responsabilités ». Un autre jeune encore répondit : « c'est d'abord se situer à une tranche d'âge définie par les institutions ou la société. Ensuite il y a le mode de vie, et l'état d'esprit qui se distingue des autres stades d'âges ». Un cinquième participant ajoute : « être jeune c'est être insouciant, être un rêveur, prendre les choses avec beaucoup de légèreté, se croire invincible, prendre des risques insensés pour épater les autres ». Pour le dernier participant, être jeune : « c'est être dans une catégorie sociologique ».

Nous constatons que chacun a sa définition subjective de ce qu'est être jeune. Soit c'est une question d'âge comme certains le prétendent (moins de 26 ans, moins de 30 ans) soit c'est un état d'esprit, une façon de se comporter, de vivre la vie sans trop s'imposer de contraintes et de responsabilités. Un d'entre eux pense même que c'est « être prêt à être façonné par soi-même

¹⁰² Philippe Carrer, *Ethnopsychiatrie en Bretagne, Nouvelles études*, éd. Coop Breizh, 2007, réédition 2011, p7.

et les autres ». Est-ce la définition la plus juste dans le contexte mahorais ? Est-ce que les jeunes se sentent opprimés, écrasés par le poids de leur culture et celle des autres ? Se sentent-ils aux prises entre deux mondes où ils doivent trouver leur place et composer avec, en s'adaptant en permanence, une sorte de « sur-adaptation ? ».

Nous pouvons alors nous demander comment se perçoivent-ils en tant que Mahorais ou Mahoraises, quels sont les mots qu'ils mettent en avant pour définir leur identité. Nous avons recueilli leurs réponses que voici.

À la question comment définiriez-vous : « être Mahorais » ? Un jeune s'exprime en disant que « c'est avoir une trop grosse fierté pour montrer sa difficulté et demander de l'aide à autrui ». Une autre ajoute : « Quand j'étais petite, on m'a souvent dit que celui qui est ta famille, c'est celui qui t'aime. Donc pour moi, est Mahorais celui qui aime Mayotte ». Une autre estime que : « c'est être né sur l'île de Mayotte et ou avoir des parents originaires de cette île ». Dans la même réflexion : « c'est d'abord les origines, ensuite le sentiment d'être mahorais, mais aussi le vécu ». Une autre définition nous a été donnée : « pour ma part, être Mahorais veut dire que vous défendez la culture et les traditions locales. C'est aussi connaître l'histoire de Mayotte, porter haut et fort le combat de ce territoire. Être Mahorais n'est pas une couleur de peau mais c'est l'amour inconditionnel de l'île de Mayotte ». Pour finir, le dernier participant ajoute ceci : « c'est appartenir à un territoire, une langue, vouloir porter une étiquette identitaire de Mahorais ».

Nous l'avons déjà aperçu un peu plus haut dans la partie « identité et crise identitaire à Mayotte », que définir « la mahorité » s'avérait compliqué. On a une variété de réponses qui certainement peuvent se rassembler mais cela n'empêche que l'identité reste « relativement floue » chez la plupart des interrogés. Être Mahorais semble plus être un état d'esprit qu'une histoire d'origine vraisemblablement. Nous avons un contour identitaire qui n'est pas déterminé, cela nous semble parfois vague, imprécis, voir superflue ou s'agit-il juste de la projection, comme le dit Amin Maalouf : « C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances et c'est notre regard qui peut aussi les libérer.¹⁰³ » Et pour reprendre cet auteur qui dans ses romans « autobiographiques » a beaucoup parlé de cette notion de l'identité, il affirme ainsi si justement : « L'identité n'est pas donnée une fois pour toute, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence¹⁰⁴ ». Et quand on lui demande : « Vous vous sentez plutôt Français ou plutôt libanais », il y répond ainsi : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait

¹⁰³ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, 1998, p.29

¹⁰⁴ *Ibid.*, p.31

que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais de moi-même ? ¹⁰⁵»

Les jeunes de Mayotte s'estiment « être Mahorais » au sens large du terme. En même temps, ils se disent aussi être imprégnés d'une double culture, voire de plusieurs cultures, plusieurs langues (shimaore, kibushi, shikomori, arabe, français,) comme le sauraient décrire Amin Maalouf dans ses romans sur la société libanaise ou encore Christian Trebert et Odette Lescarret dans leur étude menée auprès des étudiants guadeloupéens : « Dans notre étude, nous nous appuyons sur la pratique interculturelle qui étudie les difficultés des sujets qui sont confrontés à une double référence culturelle. [...] Ces problèmes concernent l'acculturation, l'anomie sociale, la dévalorisation de la langue et de la culture d'origine, les conflits d'influences culturelles et l'impossible articulation des cultures et des identités. Ces problèmes coïncident le plus souvent avec un contexte de domination économique, politique et sociale d'une culture sur l'autre sur la base d'un intégral prestige des cultures et des langues en contact¹⁰⁶. »

Cette recherche explore le fonctionnement psychique de ces jeunes, il nous semble qu'il s'agit d'amorcer une tentative de compréhension et qu'il y a tellement d'éléments à explorer, à observer, à analyser qu'une thèse sur le sujet ne suffira pas. Il nous faudra toute une vie pour qu'on puisse tenter de comprendre ce qui se joue dans cette population mahoraise qui regorge une jeunesse « étincelante », « brillante », « pleine de ressources » si peu exploitées car les responsables (élus, institutions, associations) se focalisent sur leur part sombre afin de les « sauver d'eux-mêmes » et « chercher la paix sociale » alors qu'il nous suffirait peut-être de juste les écouter. Puisque « personne ne peut sauver personne », mais en étant expert de ses propres problématiques, nous pourrions être capable d'y trouver les solutions adéquates vers un mieux-être, vers la sublimation ?

Avant d'analyser les réponses de ces jeunes, nous prendrons pour exemple notre récit autobiographique publié aux éditions Menaibuc. Dans ce récit aux allures d'une thérapie psychanalytique, nous avons tenté de résoudre un questionnement identitaire à nos quatorze ans par ces réflexions : « C'était aussi le temps des questions existentielles [...] Je savais que le combat de ma vie allait être dur mais j'étais prête à prendre tous les risques nécessaires pour mon bonheur. Tout d'abord, j'ai commencé à me sentir un enfant du monde pour oublier la

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 7

¹⁰⁶ Christian Trebert et Odette Lescarret, « La gestion de l'identité et de l'estime de soi des étudiants guadeloupéens migrants en Métropole » dans *La Pensée sauvage*, Revue L'Autre, 2000/2 Vol.1, p.326.

xénophobie à l'encontre des miens et moi-même. Alors je me disais que chez moi, c'est partout dans ce monde, à Mayotte, à la Réunion, en France, en Chine, en Inde, en Amérique [...], chez moi, c'est partout que les gens le veulent ou non. Tout le monde est bienvenu partout dans le monde. La seule nationalité qui devrait exister est celle des terriens comme pour les martiens. En cela, je ne faisais plus attention aux injures. J'avais établi ma théorie et validé aux dépens des xénophobes invétérés »¹⁰⁷.

Cet exemple illustre bien nos observations, qu'il semble bien difficile de se trouver une « identité » ou des « identités » fixes dans un contexte multiculturel. Alors, le problème n'est peut-être pas un problème d'identité mais de comment on vit avec ce que l'on est dans sa complexité et sa diversité bien apparente ?

Il est intéressant de faire le parallèle avec ce que l'on observe dans nos entretiens individuels dans les prises en charge individuels de nos patients. Nous remarquons que leurs souffrances psychologiques restent toujours intenses malgré la verbalisation jusqu'à partir du moment où ils acceptent de voir autrement ce qui les fait tant souffrir. Quand ils voient autrement, quand ils interprètent d'une autre manière, ou ils osent une autre lecture prenant en compte la réalité et leur environnement social, leur souffrance psychologique s'apaise jusqu'à une certaine acceptation.

Nous sommes alors à un moment charnière de l'histoire de Mayotte. Sa population et ses jeunes principalement seraient en pleine période de crise, crise dans tous les domaines. C'est le moment de la prise de conscience, le moment des remises en question ou bien du déni de la réalité car elle est trop insupportable, le moment de la révolte, le moment de l'action. Certains jeunes qu'on a rencontrés dans cette recherche sont même « dans une certaine hyperactivité », ils veulent s'impliquer dans plusieurs choses, changer le monde ou simplement changer Mayotte, avec cette envie d'enfiler la cape de Zorro, pour sauver leur île contre l'insécurité, contre la violence, les injustices, les tabous, etc. Mais la tâche semble dure pour eux, et les problématiques s'accumulent au point de redouter « l'inimaginable », « l'insensé », « l'explosion », « la guerre ethnique » ?

Ce sont les craintes des jeunes qu'on aura interviewés et nous allons transmettre fidèlement leur propos. Nous leur avons posé la question suivante : « Quel regard avez-vous sur la jeunesse mahoraise ? Quelles sont ces forces et ces faiblesses ? ».

¹⁰⁷ Rozette Yssouf, *La solitude du cœur, franchir les obstacles de la vie et devenir soi*, éd. Menaibuc, Paris, 2015, p. 16.

Le premier jeune répondit ceci : « La jeunesse mahoraise peut avoir un fort potentiel et réussir au mieux en mutualisant leurs compétences et en faisant quelque chose de bien. Je pense qu'il manque juste des infrastructures et des structures pouvant aider cette jeunesse à s'épanouir. Leurs forces (qui ne sont pas forcément exploitées) : habilité, capacité d'adaptation, capacité d'apprentissage, rapidité (suivant notre domaine de prédilection). Leurs faiblesses : influence facile, paresse, distraction facile... ». Le deuxième jeune ajoute : « j'ai un regard très positif parce qu'on fait partie d'une génération connectée qui peut donc être plus informée que nos aînés. Ses forces se concentrent vers sa fraîcheur et sa volonté de faire. La modernité a amené du bon comme du mauvais donc je dirai que c'est déjà un cadre socio-politique difficile à Mayotte. Depuis très jeune, on apprend à être déçu et pas écouté à Mayotte, mais j'ai espoir que ça va changer ». Cela rejoint ce que nous avons évoqué plus haut, que les jeunes ont besoin qu'on les écoute, d'un cadre bienveillant et d'accompagnement pour qu'ils puissent « donner le meilleur d'eux-mêmes ». Le troisième jeune nous dit : « Nous avons une population très jeune. Une jeunesse qui peut-être une chance pour nous si elle est bien formée et épanouie. Elle serait une bombe à retardement dans le cas contraire ». La bombe à retardement n'est-elle pas déjà en cours d'explosion à en croire les médias locaux et nationaux. Il n'est pas inhabituel de voir dans les faits divers mahorais des passages à l'acte inquiétants : violences en bandes, violences contre les personnes avec armes ou autres. Certains responsables associatifs dénoncent le manque de moyens et de structures pour contenir cette jeunesse, essentiellement les mineurs isolés qu'on estime à environ 3000 voir plus, qui sont restés sur le territoire Mahorais sans les parents, livrés à eux-mêmes. La population pense qu'ils seraient « une bombe à retardement » car ils sont sans limites car sans « espoir ». Le quatrième jeune nous livre ses réflexions sur les jeunes de Mayotte avec ces propres mots : « il y a une partie en quête d'identité, et délaissée par les autorités, et une autre partie différente de celle d'antan qui se caractérise par une occidentalisation ». Ne parle-t-il pas d'assimilation plutôt que d'acculturation ? Il y aurait ainsi ceux qui sont en quête de leur identité et ceux qui se seraient francisés et qui auraient adopté plutôt la culture dominante.

Que pense alors notre cinquième jeune ? Il n'en pense pas moins et nous allons le découvrir en reprenant fidèlement tous ces mots qui sont comme des « maux », un signal d'alarme pour nous exhorter à l'écouter : « je suis inquiet de l'orientation que prend la jeunesse mahoraise, elle perd ses racines. Les jeunes ont perdu cette éducation qui nous est chère, basée sur le respect (savoir dire bonjour, *kwezi*, stp, merci). Elle a su adopter très vite les coutumes des autres civilisations en mettant de côté la sienne. Ils ont perdu cette identité africaine au profit de l'identité européenne (française) qu'elle revendique haut et fort. Cette jeunesse est capable de

faire face aux tremblements de terre, à la pénurie d'eau sans se révolter. Elle n'arrive pas à prioriser les choses importantes telle que l'éducation, qui est la clé de son émancipation pour relever les nombreux défis qui l'attendent pour développer son territoire. La jeunesse mahoraise manque d'ambition, de vision et est souvent défaitiste. » C'est bien une réalité qui est partagée par un grand nombre de personnes à Mayotte ou ailleurs.

Pour terminer, nous allons noter le dernier avis en ce qui concerne les forces et les faiblesses probables des jeunes expliquées par eux-mêmes : « leur force : vitalité. Leur faiblesse : illusionnés par la société de consommation occidentale et le mirage d'une assimilation à la France. » Les choses sont au moins posées ici, les jeunes se seraient bien exprimés avec leurs mots pour décrire bien des « maux » puisqu'ils sont les principaux concernés. Qui peut mieux parler d'eux qu'eux-mêmes ?!

Nous allons continuer notre exploration en laissant toujours la parole à nos jeunes. Et cette fois-ci sur cette question cruciale qui est : « comment canaliser la jeunesse mahoraise ? Propositions, suggestions, des idées ? ».

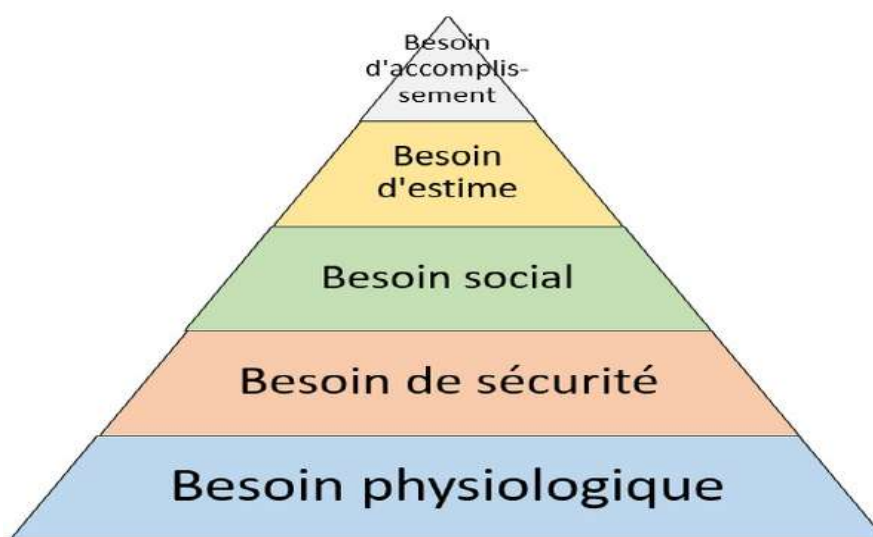
Un jeune y donna une réponse qui se voulait précise et claire : « en leur donnant une vie active : insertion professionnelle, activité physique et sportive, activité de loisirs... » En effet, à Mayotte, il y aurait un taux de chômage de 30% (chiffre du deuxième trimestre 2019). Il est à rappeler que le taux de chômage est à 8, 5 au niveau national (chiffre du mois d'octobre 2019).¹⁰⁸ Il faut savoir également qu'il y a peu d'offres d'activités extrascolaires avec les dispositifs PEL (projet éducatif local) qui sont mis en œuvre un peu partout dans le territoire national pour permettre aux élèves de bénéficier gratuitement de nombreuses activités culturelles, sportives et artistiques. Il y a une réelle difficulté à mettre en place les mêmes dispositifs de droits communs sur le territoire Mahorais sans prendre en compte leur spécificité locale.

Un autre jeune fait les mêmes propositions : « créer des endroits où on peut faire des activités ludiques et sportives. Créer des assemblées où les jeunes peuvent s'exprimer. Mettre les moyens dans le bien-être de nos jeunes. Mais aussi, ceux qui sont à la rue, leur donner un foyer, des repas chaque jour et des suivis psychologiques sans oublier une éducation et une orientation. Aussi, de l'emploi, créer de l'emploi qui permettrait à certains jeunes de s'occuper et gagner leur vie ». Il est évident que ces jeunes sont force de propositions, encore faut-il qu'on les écoute. En rendant ce travail de recherche, nous avons fait aussi le choix de donner la parole à ces jeunes, d'être à leur écoute dans une bienveillance et une empathie certaine. Et nous

¹⁰⁸ Aurore Fleuret et Anne Jonzo, « Un taux de chômage à 30%. Enquête Emploi Mayotte 2019 », INSEE, [en ligne] : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4254667>

savons qu'à chaque fois qu'on a eu à faire des entretiens physiques ou à distance, ils nous ont rappelé à quel point ils avaient besoin de cette écoute précieuse. Certains d'entre eux reconnaissent avoir besoin d'une aide psychologique. Au commencement de ce travail de recherche, nous avons proposé notamment aux associations d'étudiants mahorais d'accepter notre proposition d'un dispositif d'aide psychologique pour orienter au mieux les jeunes étudiants en situation de souffrance psychologique. Mais notre projet n'a pas pu aboutir. Les raisons qui ont été avancées étaient purement matérielles et financières. Peut-être que notre thèse nous permettra d'avoir plus de légitimité et plus de facilité à la réalisation de projet comme celui-ci. La troisième proposition imaginée pour canaliser les jeunes est la suivante : « repérer les jeunes en difficulté, les accompagner socialement et professionnellement. En d'autres termes, répondre à leurs besoins les plus basiques : éducation, santé, formation et emploi ».

Nous pouvons évoquer à ce sujet la pyramide de Maslow. Qui est-il ? Et qu'a-t-il apporté au monde ? Abraham Maslow est un psychologue américain et connu comme étant le père de l'approche humaniste. Il a centré ses travaux sur la théorie de la motivation et des besoins. Il explique surtout que l'homme ne peut atteindre le « plein développement » de son psychisme que s'il arrive à satisfaire tous ces besoins sur tous les plans à savoir : physiologique, sécurité, amour, estime et accomplissement de soi. Il a étudié le comportement humain de 1939 à 1943, il a défini les besoins humains afin d'en sortir les clés de la motivation. On peut l'illustrer aussi ainsi :



On retrouve en premier lieu, les besoins physiologiques, primaires qui sont comme chez les animaux : la survie telle que nourriture, eau, air, sommeil... En deuxième lieu, le besoin de sécurité physique comme se vêtir, se loger, être protégé dans un milieu sécuritaire bien à l'abri

des dangers extérieurs. En troisième lieu, les besoins sociaux ou de reconnaissance : c'est un besoin d'appartenance, d'échanges avec ses proches, de se rendre compte de son utilité, qu'il compte également pour les autres. Quatrièmement, le besoin d'estime et qu'on lui renvoie des choses positives sur lui-même. Qu'il puisse s'aimer, être aimé à « sa juste valeur ». Cinquièmement, la réalisation de soi, se percevoir comme un être « doué », « unique » et « exceptionnel ». Tout ce dont ils auraient besoin nos jeunes pour réussir, s'épanouir et rentrer dans le processus de la sublimation.

Un autre jeune, voit comme solution pour canaliser cette jeunesse mahoraise : « les associations sont pour moi, le meilleur moyen du fait de leur proximité. Amener à rencontrer les jeunes de différents villages ». À Mayotte, le collectif a toujours été contenant, étayant et a toujours apporté de bons résultats. C'est ce que nous voyons dans notre milieu professionnel où nous avons mis en place avec un médecin pédopsychiatre, un dispositif spécialisé à la prise en charge des personnes migrantes. Lors de ces consultations, il nous est arrivé d'accueillir des familles mahoraises (comme indiqué plus haut) car bien qu'étant Français et vivant dans l'hexagone, ils éprouvent des difficultés à vivre dans leur pays d'accueil. Les modes de pensées, le fonctionnement sociétal, le climat, les manières de résoudre les problèmes sont bien différents des leurs. On les accompagne à mieux comprendre le système de vie français et à mieux s'y adapter. Parfois ils y émettent des résistances, voulant vivre comme à Mayotte dans le territoire français et ils se trouvent alors contrôlés par les travailleurs sociaux et autres car ils estiment que leur comportement est inadapté, voire dangereux au regard des valeurs et des normes de la société française.

Nous allons transmettre une autre proposition d'un jeune qui nous fait connaître son point sur la question : « l'éducation est l'arme la plus puissante pour développer un pays. Il faut un plan Marshall sur l'éducation du savoir vivre, du savoir être dès les premières classes. Il faut contextualiser les apprentissages dès le plus jeune âge pour intéresser les enfants à la lecture. Mayotte est le seul département où l'histoire de Mayotte n'est pas enseignée à l'école ! Quand on ne sait pas d'où l'on vient, on ne peut savoir où l'on va. La jeunesse a besoin d'espoir, il s'agit pour ça de leur faire découvrir le potentiel qu'elle a et de comparer sa réalité, voir la chance qu'elle a par rapport à nos voisins mais aussi se comparer avec les pays plus développés autres que la France ». Le ton est donné, ce jeune sait ce qu'il faudrait pour contenir, aider ces jeunes à mieux prendre conscience de leurs potentiels afin de les utiliser à bon escient. Il nous semble que le programme scolaire est national et qu'on étudie l'histoire française en général mais l'idée d'enseigner l'histoire de Mayotte serait certainement une bonne idée surtout pour répondre à leur questionnement identitaire. Le dernier jeune rappelle juste qu'il faut plus

d'associations sportives et culturelles. Il voulait sûrement parler de mettre en place plus d'activités pour les jeunes comme nous l'avons indiqué plus haut. Mayotte manquerait cruellement de propositions de loisirs, d'activités artistiques, culturelles et même sportives pour tous.

Nous leur avons posé des questions afin de mieux les écouter, une des demandes claires et précises de ces jeunes. Ils ont alors répondu à cette autre question : « Quel type d'aides un jeune aurait besoin dans tous les domaines (familial, études, formations, psychologiques et autres) ?

Un d'eux s'est exprimé en ces termes : « Un jeune a besoin de l'appui de sa famille dans ses différentes démarches, un appui psychologique surtout, qu'on lui montre qu'on croit en lui et à ses ambitions. Pour mieux réussir et pour pallier ses difficultés, il a besoin d'une aide sur sa réussite professionnelle soit un accompagnement, une aide au devoir ou autre. Pour se fixer un projet professionnel, il a besoin de se confier et qu'on le conseille. Les livres et internet ne font pas tout. Je pense qu'un jeune a avant tout besoin d'une présence, de quelqu'un qui croit en lui, en ses capacités. » Ce qui est intéressant dans ce témoignage, c'est le fait que le jeune mette en avant l'aide psychologique encore plus que l'aide matérielle et financière. Il estime pour qu'un jeune réussisse, il a besoin d'un « appui psychologique », cela peut-être du soutien familial, du soutien de professeurs, d'une association qui les valorise, les mette en confiance, qu'on les aide à s'affirmer, à croire en eux, à croire en leurs capacités d'être et de faire. Durant notre recherche et après avoir écouté autant des jeunes mahorais de Mayotte que de la métropole, nous avons compris cette demande. Et nous avons voulu y répondre en travaillant avec les institutions concernées mais leurs portes nous ont été fermées. Nous avons perçu chez certains d'entre eux un appel au secours et malgré les orientations proposées pour aller voir les professionnels pouvant les aider, ils sont restés enfermés sur leurs difficultés principalement d'ordre psychologique, voir motivationnelle ou même un problème de valorisation et de reconnaissance. Ils ont du mal à prendre leur place dans une société qui ne leur donne pas « véritablement » de place.

Un autre jeune énumère les besoins par domaine : « Familial : éducation sexuelle, sociale, civique. Études : des classes moins chargées et adaptées pour certains, meilleur conseil pour l'orientation, conférence sur les jeunes mahorais diplômés pour qu'ils puissent se sentir concernés et motivés. Psychologique : déjà une éducation au fait que cela n'est pas honteux de demander de l'aide, de la sensibilisation et de suivi chez ceux qui en ont besoin ». Non, il ne s'agit pas d'un programme politique bien que nous allions avoir des élections municipales au mois de mars prochain, mais bien de ce qu'un jeune perçoit comme nécessité pour eux et surtout pour leur réussite. Nous pouvons ajouter que ces dernières années, nous avons entendu parler

des jeunes mahorais diplômés. Ils sont soit docteurs en droit, en biologie et en santé, soit en passe de finaliser leur cycle doctoral notamment en internat de médecine pour la spécialité de pédiatrie, en pharmacie, en sciences de l'éducation. D'autres ont choisi l'entrepreneuriat et brillent dans des pays étrangers à l'exemple de ce jeune diplômé en finances et devenu directeur d'une entreprise à l'île Maurice, de cet autre jeune qui a fait partie des trente lauréats au concours innovants des assises de l'outre-mer en juin 2018, ou encore de ces nombreux artistes et influenceurs qui se font de plus en plus connaître sur les réseaux sociaux. Cette jeunesse positive, dynamique, pleine de vitalité, d'ambitions, d'envies, d'aventures, de créativité et d'innovation est bien là. Elle est bien visible et ne demande qu'à être reconnue par Mayotte et être valorisée par les institutions publiques.

Nous avons reçu une réponse beaucoup plus arrêtée d'un jeune qui pense que : « chaque étudiant a une personnalité ou un parcours différent. Il convient à chacun de faire une découverte de soi-même afin de connaître ses propres névroses ». Est-ce donc une invitation à proposer aux jeunes d'échanger entre eux pour mieux se connaître et de poursuivre une thérapie individuelle avec un professionnel pour explorer leur propre Moi intérieur ? Ou leur proposer des émissions télévisées et radiophoniques portant sur des problématiques générales sur la jeunesse ? Ou encore tenir une revue ou un magazine dans lequel les jeunes pourraient prendre la parole et témoigner de manière anonyme ou à visage découvert ? Les pistes de réflexions sont nombreuses et ne demandent qu'à être explorées.

Un autre jeune est plutôt dans l'indignation dans ses propos : « Déjà, pour ceux qui ont des diplômes, il faudrait leur donner du travail au lieu de dire qu'on n'a pas d'ingénierie à Mayotte alors que les cerveaux sont là. » Ce genre de remarques est récurrent. D'ailleurs, un article de *Mayotte Hebdo* au titre évocateur, « Favoriser le retour des cerveaux à Mayotte¹⁰⁹ », indique que le Conseil départemental de Mayotte chercherait à attirer les jeunes diplômés pour retourner sur l'île pour y travailler et contribuer à son développement économique. Sauf que, comme le précise l'article de *Mayotte Iere*, « La fuite des cerveaux à Mayotte¹¹⁰ », il n'y aurait aucune politique d'insertion professionnelle allant dans ce sens et au bout de compte, le Conseil départemental ne chercherait en réalité qu'à faire de la communication.

¹⁰⁹ Cf. *Journal de Mayotte*, « Favoriser le retour des cerveaux à Mayotte », 8 octobre 2018, [en ligne] : <https://mayotte.orange.fr/actu/mayotte/favoriser-le-retour-des-cerveaux-a-mayotte.html>

¹¹⁰ Cf. *Mayotte Iere*, « Fuite des cerveaux : Mayotte va-t-elle perdre ses talents ? Le cas d'Issouf Mohamed, docteur en sciences de la vie et de la santé », 19 septembre 2017, [en ligne] : <https://la1ere.francetvinfo.fr/mayotte/fuite-cerveaux-mayotte-va-t-elle-perdre-ses-talents-cas-issouf-mohamed-docteur-sciences-vie-sante-513615.html>

Parmi les réponses reçues, voici celle qui nous a paru intéressante. Le jeune interviewé nous explique que : « De ma fenêtre, un jeune mahorais a juste besoin qu'on lui montre qu'on a confiance en lui et qu'on lui montre la voie pour réussir dans la vie. La réussite ne passe pas que par l'école, il y a d'autres voies pour atteindre un objectif. Il faut accompagner le jeune dans la définition du parcours le plus adapté à sa situation familiale et sociale. Il faut intégrer dans l'accompagnement des jeunes, un travail sur le développement personnel, notamment l'estime de soi, la prise de parole en public et la méthodologie du travail et d'analyse d'une situation. Nos jeunes ne sont pas plus bêtes que les autres, ils n'ont juste pas tous les outils pour faire face à toutes les situations de la vie. Les conséquences sont que dès les premières difficultés, ils ont tendance à abandonner car il manque de modèles de réussite et échouer à Mayotte c'est devenu normal quand tu es local. »

Une observation, une analyse fine, il a évoqué les faiblesses d'une jeunesse en mal de réussite par leur manque de confiance en eux principalement. On les retrouvera un peu plus tard dans les cinq jeunes qu'on a sélectionnés en études de cas. Il parle de manque d'outils pour accompagner les jeunes qui abandonnent facilement dès qu'il y aurait un obstacle à franchir. Ainsi, il propose de travailler sur l'estime de soi, une base nécessaire pour croire en soi et en ses capacités individuelles. Cela pourrait se mettre en place par le biais des ateliers qu'on proposerait aux jeunes dès le primaire à Mayotte. Concernant les modèles de réussite, *Karibu Mag Mayotte* (KMM)¹¹¹, magazine récemment créé Ibrahim Moisset, avait pour ambition de mettre en avant les étudiants en réussite pour les ériger en modèles pour la jeune génération. Au début, le magazine était diffusé en ligne sur les réseaux sociaux, gratuitement et accessible à tous. Puis, il est devenu payant, et depuis la publication a cessé en ligne et en papier. La raison est plutôt financière. En effet, le directeur du magazine cherchait des subventions pour financer le projet en vain. C'est la raison pour laquelle l'activité a cessé, et les jeunes en réussite scolaire ou professionnelle restaient dans l'ombre. Nous avons commencé à travailler avec le magazine mais le manque de sérieux de l'équipe ne nous a pas permis de poursuivre l'aventure. Pour autant, on ne peut que saluer les articles déjà parus, qui sont d'une très grande qualité et qui valorisaient les jeunes qui se sont sublimés dans leur parcours singulier.

Le dernier jeune a écrit que la jeunesse mahoraise a besoin principalement d'écoute. Par ailleurs, précisons que nous avons aussi permis aux participants des entretiens de réfléchir sur les raisons pour lesquelles les jeunes de Mayotte échouent dans leur projet scolaire ou personnel. Voici les réponses que nous avons reçues :

¹¹¹ Notons que ce Magazine fait régulièrement la promotion de jeunes talents mahorais et des personnalités de l'outre-mer. On y trouve également des news, de l'actualité et du divertissement.

1. Un mauvais accompagnement. On sait que les jeunes ont des difficultés à Mayotte, donc la logique voudrait qu'on mette plus de moyens sur l'accompagnement. Mais le fait que personne ne s'intéresse à leurs difficultés, certains abandonnent et d'autres sont démotivés.
2. La langue française qui n'est pas tout à fait notre langue natale. La difficulté de la langue fait que beaucoup de jeunes échouent non pas parce qu'ils sont incapables mais juste parce qu'ils ne comprennent pas déjà les leçons et les énoncés. Pour l'un des participants, l'autre raison de l'échec est la mauvaise orientation.
3. Les familles ne couvrent et ne sécurisent pas assez leurs progénitures.
4. Pas de travail, pas assez de mesures de la part des élus pour ces jeunes.
5. L'échec des jeunes de Mayotte est dû à l'absence d'un soutien familial dans les projets, notamment l'absence des pères, des modèles de réussites dans la famille, de confiance en soi, la faible estime de soi, le problème d'orientation scolaire (choix aléatoire des études supérieures), l'absence de préparation à la vie en mobilité (différence culturelle entre Mayotte et les autres départements de France, pas de recherche de logement, méconnaissance des solutions de déplacement), la mauvaise maîtrise de la langue française (à l'écrit comme à l'oral), le manque de civisme et de savoir-vivre en collectivité comme dire simplement « bonjour, merci, au revoir », ou avoir une bonne hygiène de vie (être propre, se parfumer, se coiffer, se brosser les dents, habillement etc.).
6. Une culture scolaire en contradiction avec le milieu de vie et leur milieu familial. »

En conclusion, l'échec d'un jeune mahorais serait multifactoriel : l'absence de soutien familial et d'accompagnement pour combler leurs lacunes, la non-maîtrise de la langue française, le manque d'autonomie et de préparation à la mobilité. À cela s'ajoute les problèmes d'orientation. Et ce que les jeunes mahorais soulignent davantage, c'est essentiellement le manque de confiance en eux et une très faible estime de soi.

À la question portant sur ce dont ils ont besoin pour s'épanouir et réussir dans leur vie d'étudiants, ils ont répondu ceci :

1. Se fixer et remplir des objectifs dans la vie. Pour se faire, bénéficier d'un accompagnement individualisé ou être reçu à un endroit où ils pourraient rencontrer des professionnels et s'exprimer librement sans faire l'objet de moqueries ou quelque chose de similaire. Leur épanouissement et leur créativité viendront à ce moment-là de manière

naturelle.

2. Avoir le besoin d'être écoutés, avoir des divertissements ou des activités sportives. Les jeunes mahorais expriment également le besoin de sécurité et surtout de paix sociale. Pour réussir dans la vie, ils demandent à ce qu'on leur donne déjà une éducation de qualité et qu'on leur propose une orientation digne de ce nom quand ils arrivent au bac dans la mesure où il y a tellement de formations et de filières en France métropolitaine.
3. Des lieux d'épanouissements culturels tels que les médiathèques, les bibliothèques et les centres de cinéma. Également des lieux de pratiques sportives.
4. Des mesures que doivent prendre les élus et les institutions publiques ainsi qu'un tissu associatif important pour les accompagner durant leur scolarité.
5. Les jeunes ont besoin d'être éduqués, qu'on les fasse rêver et qu'on leur montre les voies possibles pour réaliser leurs projets. Ils sont souvent mis à l'écart des grandes discussions qui les concernent et exhortent les adultes de ne pas céder à l'autosatisfaction et pensaient qu'ils étaient un jour jeunes et étudiants. Un participant déclare que « ce qui est fait pour nous mais sans nous est fait contre nous », un ressenti que beaucoup de jeunes expriment dans la définition de leurs besoins. La mise en place de comités de jeunes et autres collectifs serait une première étape selon les participants pour responsabiliser les jeunes et les faire participer à la vie de la société.
6. Des leaders, des gens qui ont réussi dans leur vie se doivent de montrer l'exemple. Cela permettra à la jeunesse de croire en ses rêves et avoir de l'ambition pour les concrétiser.

Toutes ces réponses convergent vers les mêmes objectifs car elles sont répétitives et disent la même chose quelle que soit la tournure de la question. Les jeunes parlent tous de la même chose. Ils parlent de leurs difficultés à montrer leur plein potentiel. Ils disent manquer d'écoute avant tout, puis d'accompagnement psychologique, social et professionnel. Ils ont besoin qu'on travaille avec eux et non sans eux. Ils ne cessent de le répéter, encore et encore, qu'ils ont des capacités qui ne demandent qu'à être exploitées. Ils se disent souffrir du manque de soutien et d'une politique publique locale qui irait dans leur sens et qui les encouragerait à réussir. Alors se sentent-ils incompris et non soutenus par tous (famille, élus, professeurs, éducateurs, etc.) ? Leur demande-t-on leurs avis dans l'amélioration des dispositifs d'accompagnement scolaire et social ? Les consulte-t-on pour les politiques éducatives ? Rien n'est moins sûr.

Alors nous nous sommes demandée comment et avec quels moyens ces jeunes peuvent-ils rentrer dans le processus de sublimation ? Comment peuvent-ils sublimer leurs souffrances

psychiques, leurs traumatismes, leurs angoisses, leurs peurs, leur manque de confiance en soi, leur faible estime d'eux-mêmes ?

C'est pour cela que nous allons à présent terminer par une dernière question portant sur les trois vœux que les jeunes avaient formulés pour la nouvelle année 2020. À la suite de la transmission de leurs souhaits, nous allons développer notre concept central qui est la sublimation. Voici leurs vœux :

1. J'aimerais ne plus voir les jeunes errer sans but dehors parce qu'ils n'ont pas d'emploi ou ne sont pas scolarisés. J'aimerais que dans chaque commune un service spécial soit dédié à cette jeunesse pour l'aider à trouver sa voie de prédilection et à s'insérer professionnellement.
2. J'aimerais que la jeunesse se réveille et ne se laisse pas tomber dans le piège des xénophobes et des racistes. J'aimerais que les jeunes aient la détermination de réussir leurs études et revenir bâtir notre île. J'aimerais que nos frères et sœurs, jeunes mais oubliés, qui vivent dans la rue soient reconnus, régularisés, suivis et aidés car eux aussi rentrent dans les paramètres du développement socioéconomique de notre île.
3. Que la jeunesse se prenne en charge, que les politiques publiques intègrent les besoins d'accompagnement social et professionnel des jeunes dans leurs ambitions. Que cette jeunesse puisse s'épanouir localement.
4. Aucun vœu.
5. J'aimerais voir plus de réussite aux examens (+80% de réussite au Bac, BTS et autres), plus de réussite dans les études supérieures en mobilité à la Réunion et en métropole. La jeunesse doit se prendre en main et arrêter de penser que c'est aux autres de développer notre île. Pour cela, elle doit développer des connaissances et des compétences pour ne plus se faire manipuler par les élus, nos familles et nos compatriotes. Bassi Ivo (assez !).
6. De l'amour, du travail, de la passion, de la foi en eux-mêmes et en leur avenir.

Nous avons su leur accorder toute notre attention, nous avons transmis leurs paroles de jeunes. Ce qu'ils disent d'eux, c'est l'envie de réussir en nombre, le besoin d'écoute réelle et, en amont, d'accompagnement véritable dans leurs projets scolaires et professionnels ainsi que leurs problèmes psychologiques. Ils reconnaissent leur mal-être, les difficultés qu'ils rencontrent au quotidien mais ils se sentent bien seuls. Ils manqueraient d'accompagnement personnalisé, d'un dispositif similaire à ce qui existe déjà au niveau national comme « Apsytude¹¹² » initialement

¹¹² Voir lien du site apsyttude : <http://www.apsytude.com/fr/>

créé par des jeunes psychologues à Lyon pour faire de la sensibilisation et de la prévention auprès des étudiants afin d'éviter les situations d'isolement et les risques suicidaires. Maintenant, cette association existe un peu partout au niveau national. Nous remarquons qu'en donnant la parole aux jeunes de Mayotte, ils proposent eux-mêmes des solutions. Ils arrivent à identifier les problématiques et aussi les réponses adaptées.

Cette thérapie cible les problèmes individuels ou collectifs des personnes qui trouvent d'elles-mêmes des solutions et /ou des exercices pouvant les aidant à dépasser leurs difficultés et à changer de manière positive. Mais il faut être prêt aux changements, il faut oser sortir de sa zone de confort et surtout il faut essayer toutes les solutions proposées jusqu'à en trouver une qui fonctionne sur soi et qui apporte un mieux-être psychologique et une anxiété faible.

F. Le paradoxe mahorais !

À ce stade d'évolution de notre recherche, il semble important de parler de « paradoxe ». En effet, nous nous sommes rendue compte qu'au fil des observations, des rencontres avec les professionnels, les échanges avec les jeunes et les entretiens que nous avons menés avec eux, que la notion du « paradoxe » serait à approfondir pour mieux comprendre le fonctionnement psychique de ces jeunes mahorais. En résumé, il nous semble que la société mahoraise se situe dans une phase de transition en sens qu'elle se cherche pour trouver sa juste place dans tous les domaines. On dirait que Mayotte vit tout simplement un grand paradoxe dans toute sa splendeur.

Ce paradoxe perturbe, révolutionne, et dans le pire des cas, il rend fou en ce sens où il favoriserait les maladies mentales, psychiatriques et renforcerait le mal être de chaque individu dans une société donnée. Tout d'abord, définissons ce mot « paradoxe » et intéressons-nous à son évolution dans la psychologie, la psychanalyse et dans les autres domaines pour mieux l'appréhender.

Selon le dictionnaire français, le paradoxe se définit comme une « Opinion, proposition contraire à la logique, au sens commun. Exemple : La phrase : "Il est interdit d'interdire" est un paradoxe. Synonymes : singularité, bizarrerie, contradiction, proposition ¹¹³». Pour illustrer cette première définition, nous pouvons donner l'exemple concret d'une situation. À Mayotte, les aînés ont une place privilégiée. Les enfants et les jeunes se doivent de respecter tout adulte par un geste particulier ou par une parole bien précise. Quand les adultes parlent aux plus jeunes, ces derniers doivent baisser la tête et éviter de les regarder en face car cela est synonyme de

¹¹³ Voir notice : <https://www.linternaute.fr/dictionnaire/fr/definition/paradoxe/>. Selon le dictionnaire Le Robert, édition 2018, le paradoxe : « du grec paradoxos, de doxa « opinion » 1. Opinion qui va à l'encontre de l'opinion communément admise. 2. Association de deux faits, de deux idées contradictoires. », p1428

manque de respect. Dans la culture française, c'est différent. Quand nous nous adressons à une personne, nous la regardons pour montrer qu'on l'écoute et qu'on reste en lien avec elle. Certaines personnes peuvent baisser les yeux par peur, par timidité ou même par culpabilité sans que cela ne soit forcément interprété comme un manque de respect. Cette lecture différente des choses peut être un paradoxe que nous pouvons interpréter par la différence des deux cultures et de la manière de voir et de concevoir les choses. La compréhension de ces deux types de comportements permet d'instaurer une meilleure communication entre les personnes de différentes cultures et pour les professionnels de la santé psychique en l'occurrence, de leur apporter une meilleure prise en charge.

Le mot « paradoxe »¹¹⁴ vient du grec *paradoxos*, dont la signification est de dire des faits qui seraient contraires à ce que pensent la majorité, de *para* : « contre » et de *doxa* : « opinion »). C'est ainsi une idée, une opinion allant dans le sens contraire de l'ensemble du groupe sociétal. Par exemple, dans la société mahoraise, la religion musulmane aurait une place très importante, chaque individu est censé suivre ses préceptes, se plier aux règles de la morale, et les enfants sont censés être éduqués selon des codes qui respectent à la fois la religion islamique et les valeurs sociétales. L'islam interdit pour tout « bon musulman » certaines choses à savoir le sexe en dehors du mariage, l'adultère, l'alcool, interdiction de manger du porc, d'avoir des mauvais comportements en groupe, envers sa famille, etc. Or les jeunes réclament leur émancipation et souhaitent suivre le modèle d'éducation propre à la culture française, jugée plus ouverte et plus libre. Ils veulent vivre leurs expériences sexuelles en dehors du mariage et braver les interdits puisque ce sont les normes occidentales. Ils veulent vivre comme des « vrais » Français ou Occidentaux, sans restriction. C'est-à-dire, pour caricaturer, de la manière suivante : « je fume, je bois, mais je pratique ma religion. Je m'habille de façon sexy, mais je reste vierge pour le mariage traditionnel ».

Pourrait-on alors parler de paradoxe ou tout simplement d'évolution d'une société sans le poids de la religion pour les contrôler ni les normes sociétales pour les limiter ? Quoi qu'il en soit, nous sommes face à des contradictions, des incohérences qui ne peuvent que favoriser « une certaine instabilité psychologique ». Selon Gorgias, « le non-être n'est pas. Car si le non-être est, il est à la fois et ne sera pas. Car dans la mesure où il n'est pas pensé comme être, il ne sera pas, mais dans la mesure où il est non-être, il est à nouveau¹¹⁵. » Que pouvons-nous conclure de cette citation ? Ce qu'on est, est ce qui nous définit, c'est-à-dire nos valeurs

¹¹⁴ Voir Le Robert, op. cit., p.1003 : le paradoxe : « Opinion, argument...qui va à l'encontre de l'opinion communément admise. Soutenir un paradoxe. Proposition qui est à la fois vraie et fausse. Le paradoxe du menteur. »

¹¹⁵ Voir l'article « Non-être, Hélène et rhétorique », Sophistes, [en ligne] : https://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Gorgias_Non-EtreHeleneEtRhétorique.htm

personnelles et/ou collectives. Ce sont aussi les normes sociétales, nos croyances, tout du moins ce qu'on imagine du bien et du mal. C'est ce qui nous limite, nous cadre, nous contient... Mais alors quand on est plusieurs « choses » à la fois, c'est-à-dire être aussi bien Mahorais dans notre façon d'être et de vivre, Français dans notre manière de voir le monde moderne à travers l'émancipation, qui sommes-nous véritablement ? Dans quelle mesure pourrait-on se situer ? Comment ces jeunes se perçoivent-ils au final et comment composent-ils entre ce qu'ils sont ou censés être et ce qu'ils veulent être ou ce qu'ils deviennent par l'influence des multiples choix, cultures qui s'offrent à eux ?

Le paradoxe est, comme nous l'indique le dictionnaire Wikipédia en se référant à la neuvième édition du dictionnaire de l'Académie française : « une proposition qui contient ou semble contenir une contradiction logique, ou un raisonnement qui, bien que sans faille apparente, aboutit à une absurdité, ou encore une situation qui contredit l'intuition commune¹¹⁶ ». D'une autre manière, comme l'indique Jean-Curt Keller dans son article : « Pour le sens commun, le paradoxe apparaît souvent comme un aimable jeu de l'esprit. Il se présente dans des énoncés contradictoires, où une devinette habilement dissimulée n'a d'autre but que de surprendre le destinataire. [...] Pour d'autres, le paradoxe est un objet d'étude en soi, qui questionne nos modes de raisonnement, qui met à l'épreuve nos théories et ce, non seulement dans les systèmes formels, mais dans de nombreux domaines de notre savoir [...] Il est aussi attribué au paradoxe un autre rôle, souvent méconnu. Ses effets sur la persistance des problèmes humains pourraient conduire à des graves troubles de la personnalité¹¹⁷».

Le paradoxe peut être perçu dans un sens plus large, comme un travail intellectuel qui nous pousse à réfléchir sur ce qui est ou ce qui n'est pas. On réfléchit sur nous-mêmes, nos attitudes, cela amène aussi à poser le cadre, observer et analyser le monde qui nous entoure comme une opération mathématique, où l'on devrait poser le problème humain, cherché à repérer une logique qui peut ne pas en être une, pour un individu donné, car chaque réponse peut être unique et subjective. Il dépendra alors de notre histoire de vie, de ce qu'on aurait intégré dans les différentes étapes de notre développement, le contexte de l'environnement de vie, ces contradictions et ces incohérences. Tout cela combiné ensemble, ne développerait-il pas soit une force mentale soit une vulnérabilité psychique, fragilisant l'être en le déstabilisant, en le morcelant au point de ne plus savoir « à quel saint se vouer » !

¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹⁷ Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humaines », dans *Revue de philosophie et de sciences humaines*, Archives des Cahiers de la recherche cahier 2 2004 : Jugement et fondement philosophique de l'action, [en ligne] : <https://journals.openedition.org/leportique/469>

Dans le dictionnaire libre Wikipédia, on y ajoute ceci : « Le paradoxe est un puissant stimulant pour la réflexion. Il est souvent utilisé par les philosophes pour nous révéler la complexité inattendue de la réalité. Il peut aussi nous montrer les faiblesses de l'esprit humain et plus précisément son manque de discernement, ou encore les limites de tel ou tel outil conceptuel. C'est ainsi que des paradoxes basés sur des concepts simples ont permis de faire des découvertes en science ou en philosophie ainsi qu'en mathématiques et en biochimie¹¹⁸ ».

Dans les années 1950, l'équipe Bateson a identifié un phénomène paradoxal qu'elle a nommé la « double contrainte ». Jean-Curt Keller l'explique ainsi dans son article : « le schéma en est le suivant : une personne P est engagée avec une autre, A, dans une relation qui a une importance vitale pour elle. A émet de façon récurrente des messages paradoxaux. Si P ne peut ni échapper à la situation ni métacommuniquer, elle est prise dans une double contrainte¹¹⁹ ». Cela peut s'expliquer par une situation concrète d'un jeune père mahorais. Ce dernier aurait abandonné son premier enfant dès sa naissance. Il revient dix ans plus tard en prenant un avocat, réclamant des droits sur cet enfant et tout en réclamant qu'il aime son enfant depuis le début même s'il avait été absent durant les premières années de sa vie. Son fils a grandi avec ce sentiment de rejet et d'abandon qui l'aurait poussé à vivre sans l'envie de connaître ni de voir son père malgré le manque de celui-ci. On serait face à une « double contrainte ». Nous pouvons encore mieux l'explicitier par une définition plus claire dans le dictionnaire : « Une double contrainte (de l'anglais double bind) est une situation dans laquelle une personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles. Si la personne est ou se sent prisonnière de la situation (notamment un enfant), cela rend le problème insoluble et engendre à la fois troubles et souffrances mentales. Une double-contrainte peut se produire dans toute relation humaine comportant un rapport de domination, et particulièrement dans la communication émanant du ou des « dominants ». La forme la plus connue de double contrainte est celle de l'injonction paradoxale¹²⁰ ».

Nous nous trouvons souvent dans la société mahoraise dans cette double contrainte qui génère une souffrance psychologique lourde mais cachée ou complètement dénigrée aussi bien par soi que par la société. Pour rester dans cette même logique, nous pouvons citer les travaux de Wittezaele¹²¹ sur sa notion de paradoxe appelé : « de l'aide imposé ».

¹¹⁸ Voir note Wikipédia, [en ligne] : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Paradoxe>

¹¹⁹ Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humaines », *op. cit.*

¹²⁰ Voir note Wikipédia, [en ligne] : https://fr.wikipedia.org/wiki/Double_contrainte

¹²¹ Jean-Jacques Wittezaele, « Communication et résolution de problèmes à l'école » dans *Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation*, Belgique, n° 2, 1997.

1. Quand il y a des règles bien définies et que l'un des membres d'une société donnée ne respecte pas une règle particulière, on se trouve confronté à un problème. Cela crée un « malaise dans la civilisation ».
2. Le problème de lacune psychologique d'une personne nécessite que le chercheur considère que tout individu normal désire respecter la norme. Et si elle décide de ne pas la respecter, cela revient à dire que la personne a un problème. Mais s'il n'est pas conscient du problème en question, il est alors important de lui expliquer afin qu'il en prenne conscience. Le premier paradoxe révélé dans ce cas, c'est l'idée de responsabiliser une personne qui aurait un problème qu'elle ignore et qu'on ne peut pas lui reprocher. La personne n'en serait donc pas responsable.
3. Le deuxième paradoxe se définit de cette manière. On ne souhaite pas lui imposer de respecter des règles qu'elle méconnaît, alors on sollicite sa participation : « d'aller vers là où l'on veut l'amener ».
4. C'est l'exemple du psychologue dans son métier où il serait dans une situation de « tromperie réciproque » comme Jean-Curt Keller le souligne par ses mots : « je suis ici pour vous aider. Pour cela, il faut que vous me demandiez de l'aide. Je ne peux pas vous forcer à être demandeur, donc le mieux serait que nous fassions comme si vous l'étiez, mais sans me le dire ¹²² ». Les obligations de soins seraient de la même logique.

Richard Fisch, psychiatre américain né en 1926 est pionnier aussi de la thérapie familiale et des thérapies brèves. En 1962, il s'est mis dans une équipe de recherche qui se nomme le « Mental Research Institute ». Il a notamment collaboré avec John WEAKLAND, né en 1919, anthropologue, thérapeute américain et aussi membre de l'école de Palo Alto. Ces deux chercheurs ont défini « cinq types d'injonctions autoréférentielles et interactionnelles ¹²³ » qui sont les suivantes :

1. « Ne sois pas ainsi ! », la personne qui se dit, s'empêche d'être ce qu'elle est en s'imposant une chose dont il n'a aucun contrôle. Et ne dit-on pas quoi que l'on fasse, « la nature revient au galop ». L'injonction peut être émise par un tiers qui va la renforcer. Cela s'explique en particulier par les actes manqués, les blocages, ou encore des pensées répétitives jusqu'au changement d'humeur.

¹²² Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humains », *op. cit.*

¹²³ Richard Fisch, John Weakland et Lynn Segal, *Tactiques de changement*, éd. Seuil, Paris, 1986.

2. Le deuxième type est de cet ordre : « n'aie pas peur ! », cette injonction incite la personne à éviter toutes situations de peur et peut surtout développer un mécanisme de défense d'évitement.
3. Le troisième type se résume ainsi : « ne me traite pas comme si j'étais en position d'infériorité ! » C'est une injonction qui arrive souvent dans les situations de conflits quand cela implique au moins deux personnes. Cela peut aussi traduire un sentiment d'incompréhension, un souhait que l'autre se comporte comme on le désire. Cette injonction existe dans tous les conflits à savoir le conflit dans les couples, la manière d'éduquer les enfants, les adolescents en l'occurrence jusqu'au conflit dans le domaine professionnel.
4. Le quatrième type serait du genre : « je voudrais que tu veuilles faire cela ! » Ici la personne souhaite obtenir de l'autre quelque chose de façon indirecte sans le lui demander explicitement. Ils ont appelé cela de « la performadoxe », concrètement : « il veut que tu travailles » et « il veut, tu veux qu'il ait envie de travailler ».
5. Le cinquième type se traduit ainsi : « ta défense prouve ta faute ». Cela signifie que toute personne qui tenterait de prouver sa non-culpabilité serait coupable. Ce sont des situations où les auteurs imaginent des « soupçons de jalousie ».

Jean-Curt Keller illustre ce paradoxe en ses mots : « Prudence ! Ce n'est pas parce que vous êtes paranoïaque qu'il n'existe personne pour vouloir votre peau ! fait remarquer l'avisé thérapeute. Si ceci était un paradoxe thérapeutique, le contre-paradoxe serait l'antidote du paradoxe¹²⁴. » Si nous nous penchons sur nos jeunes de Mayotte, nous pourrions également énumérer certaines injonctions paradoxales que la société, leur famille et eux-mêmes se feraient de façon inconsciente. Ils ne s'en rendent pas forcément compte à première vue. Nous pouvons en citer quelques-uns.

Une jeune fille mahoraise déclare que, petite, elle a été éduquée à devenir une bonne épouse, une bonne mère. Pour autant, sa mère lui demandait à elle et à ses sœurs d'être également des femmes indépendantes, non-soumises à leur futur mari. Tandis que la société demandait aux jeunes filles de garder leur place de femmes, c'est-à-dire être derrière les fourneaux, faire des enfants et ne pas chercher à s'émanciper dans tous les domaines. Ne sachant pas alors quel choix faire puisqu'il s'agit davantage de répondre à des attentes collectives qu'individuelles, certaines sont dans la fuite et dans l'évitement. Nous pouvons citer une

¹²⁴ Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humaines », *op. cit.*

situation concrète d'une jeune femme de 26 ans¹²⁵, originaire d'un village au nord de Mayotte où elle a vécu jusqu'à ses 18 ans et y a reçu une éducation traditionnelle et religieuse. Après l'obtention de son Bac, elle alla poursuivre ses études en métropole, plus précisément à Montpellier. C'était la première fois qu'elle quittait son île natale. Elle goûta à une nouvelle vie sans surveillance des parents ni des grands-frères voire même de la communauté. Il n'y avait plus de contrôle et elle pouvait alors s'autoriser à vivre sa vie en toute liberté et expérimenter toute sorte d'aventures (sorties, amourettes, etc.). Elle n'en fit rien et resta avec ses valeurs et ses principes qu'elle tenait tant. Un jour, elle rencontra un jeune homme mahorais, ils ont été ensemble pendant quelque temps puis l'histoire d'amour se termina sous le prétexte qu'elle ne voulait pas avoir de rapports sexuels avec lui. L'ex-petit ami n'a pas perdu son temps et trouva une autre jeune femme mahoraise, plus ouverte pour les questions de mœurs et de sexualité.

De là, la jeune femme que nous suivons dans le cadre de cette recherche nous explique qu'elle a fui, elle a disparu pendant presque 5 ans sans donner de nouvelles à personne, même pas à sa famille. Des années plus tard, elle expliqua sa décision qu'elle était en dépression à cause de sa rupture sentimentale. Elle dit avoir eu du mal à gérer tous les paradoxes à son encontre. Elle voulait faire des études, trouver un bon mari et rester vierge pour son grand mariage traditionnel (le *manzaraka*) mais cela s'avérait être impossible. Elle voulait résister et ne pas succomber aux comportements qu'elle n'aimait pas et qui allait à l'encontre de ses propres valeurs et ses propres principes. Finalement dix ans plus tard, elle devint aide-soignante, elle retourna travailler à Mayotte et honorera sa famille en acceptant de se marier avec un polygame selon les coutumes religieuses. Malgré cela, elle se décrivait comme une femme « libre, indépendante, qui voulait être acceptée telle qu'elle est ». La société voulait faire d'elle, une femme pure, les jeunes hommes voulaient qu'elle devienne une bonne amante et elle, voulait réussir ses études, rester une femme respectueuse et réaliser les rêves de ses parents, de la voir se marier vierge afin de garder l'honneur de sa famille.

À ce sujet, Jean-Curt Keller dit que : « La prescription du comportement non désiré s'explique simplement. Pour aider à atteindre son but une personne qui veut s'empêcher de faire quelque chose, une manière consiste à l'inviter à maîtriser son comportement par l'exercice de sa volonté ; la deuxième consiste à cesser de lutter¹²⁶. » Dans notre exemple plus haut, la jeune fille s'est empêchée de faire quelque chose qu'elle ne désirait pas. Mais en faisant cela, elle s'est fait violence au point de s'être effondrée psychologiquement.

¹²⁵ Cf. Témoignage recueilli au groupe de parole mis en place en collaboration avec l'association Mlézi Maoré, *op. cit.*.

¹²⁶ Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humaines », *op. cit.*

Mais qu'est-ce réellement l'injonction paradoxale ? C'est une lutte en permanence, c'est cesser de se battre en ne faisant plus rien. Jean-Curt Keller l'explique bien en ces termes : « Le thérapeute qui perçoit cela oriente la personne vers l'arrêt de la lutte. Pour amener quelqu'un à cesser de lutter contre le désir d'arrêter un acte, le plus efficace est paradoxalement de lui prescrire l'acte. Cesser de vouloir arrêter, c'est continuer. Donc continuer, c'est vouloir faire. La personne est donc invitée à faire l'expérience que vouloir délibérément réaliser cet acte conduit à sa disparition¹²⁷. » Alors quelles sont les définitions de l'injonction paradoxale ? Nous allons en proposer quelques-unes pour mieux comprendre ce concept. Selon le dictionnaire de psychologie, l'injonction paradoxale est définie comme un :

« Message comportant deux affirmations incompatibles, émis par une personne dominante : p. ex. l'injonction à un enfant d'être spontané".

-Utilisation de cette situation avec une visée psychothérapique dans certains états anxieux (V.E. Frankl, 1960).

De tels ordres contradictoires en soi suscitent une situation intolérable de double lien, tenue par certains pour responsable d'une évolution schizophrénique (G. Bateson et l'école de Palo Alto). Ainsi, l'injonction, souvent formulée avec humour, à un hypocondriaque, d'essayer d'avoir une crise cardiaque, peut provoquer chez lui un véritable travail cognitif, source possible de distanciation, voire de dérision du patient par rapport à ses craintes. Souvent utile dans les phobies simples, ce procédé ne peut être envisagé que sous réserve d'une connaissance suffisante de la personnalité du patient¹²⁸ ».

À la lumière de cette définition et de ses exemples, nous comprenons que l'injonction paradoxale est une méthode thérapeutique à manier avec beaucoup de prudence. Elle peut aider certains patients à dépasser leurs difficultés psychiques mais si la méthode est mal utilisée, cela peut créer d'autres désordres psychiques et renforcer le mal-être d'une personne.

Cette injonction paradoxale est aussi utilisée dans la vie courante sans que les individus ne s'en rendent compte, parfois de façon répétitive, ce qui peut nuire à la santé psychique des personnes qui la vivent. L'injonction paradoxale est aussi appelée « la double contrainte » selon la notice du Wikipédia que nous proposons de citer ici : « Une double contrainte (de l'anglais double bind) est une situation dans laquelle une personne est soumise à deux contraintes ou pressions contradictoires ou incompatibles. Si la personne est ou se sent prisonnière de la situation (notamment un enfant), cela rend le problème insoluble et engendre à la fois troubles et souffrances mentales. Une double-contrainte peut se produire dans toute relation humaine

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Voir la notice « Injonction paradoxale », Psychologies, [en ligne] : <https://www.psychologies.com/Dico-Psycho/Injonction-paradoxale>

comportant un rapport de domination, et particulièrement dans la communication émanant du ou des « dominants ». La forme la plus connue de double contrainte est celle de l'injonction paradoxale¹²⁹ ».

L'injonction paradoxale (ou double contrainte) se manifeste surtout dans les relations dominant/dominé par exemple quand il s'agit d'un parent et son enfant. L'adulte enverrait deux messages contradictoires, qui brouillent l'enfant qui ne saura comment y répondre. Devant une telle déstabilisation, l'enfant se sentira troublé, ne sachant pas comment agir, il est susceptible de développer des troubles psychologiques à court et à long terme. Ne dit-on pas que le paradoxe rend fou ! Ce sont en effet des incohérences, des éléments contradictoires qui ne sont pas compatibles et qui n'auraient pas de sens de les rassembler. Ils pourront créer que du flou et de l'instabilité si nous ne trouvons pas une quelconque logique. Et comme le confirme Alex Mucchielli : « La communication est paradoxale lorsqu'elle contient deux messages qui se qualifient l'un l'autre de manière conflictuelle. On cite souvent, au niveau littéral, le : « sois spontané », ou le « je veux que tu sois le chef », « il est interdit d'interdire », « tu devrais m'aimer », « ne sois pas si docile », « tu peux partir, ne t'en fais pas si je pleure » ... La communication paradoxale se présente donc, sous sa forme simplifiée, comme un ordre qui contient en lui-même une contradiction. Le sujet qui reçoit cette instruction est dans l'impossibilité de trouver une manière satisfaisante d'y répondre, quoi qu'il fasse il se trouve être en désobéissance avec une partie de l'ordre...¹³⁰ ».

Ce qui explicite encore mieux ce que nous avons évoqué un peu plus haut. Gregory Bateson qui a inventé le concept de « la double contrainte », indique que, quoi que l'on fasse, il y aura toujours une contrainte tant au niveau de la réponse qu'au niveau de la gestion de celle-ci : « Vous êtes damné si vous le faites, et vous êtes damné si vous ne le faites pas¹³¹ ». Pour que l'on puisse parler de double contrainte, le sujet est obligé de choisir entre deux ordres, ce qui ramène à dire que l'un de ses ordres ne pourra pas être exécuté et que la personne va se retrouver dans un embarras dans la mesure où il devra désobéir à une des injonctions car les deux sont incompatibles et non complémentaires. Cela nous renvoie à deux principes fondamentaux¹³² qui sont essentiels à connaître :

¹²⁹ Voir notice Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Double_contrainte

¹³⁰ Alex Mucchielli, « La communication paradoxale » dans Alex Mucchielli (dir.), *Psychologie de la communication*, Paris, Presses universitaires de France, p.109-118, [en ligne] : <https://www.cairn.info/psychologie-de-la-communication--9782130466581-page-109.htm>

¹³¹ Cité par Jean-Jacques Wittezaele, « L'écologie de l'esprit selon Gregory Bateson » dans *Multitudes* n° 24, printemps 2006 <http://www.multitudes.net/wp-content/uploads/2006/04/24-wittezaele.pdf>

¹³² Voir cet article « La double contrainte : je gagne, tu perds ! », site Penser-Changer, [en ligne] : <https://www.penserchanger.com/la-double-contrainte-je-gagne-tu-perds>

1. Si vous faites une action au lieu d'une autre, il y aura une punition de façon explicite.
2. Et d'une autre manière, si aucune action n'est faite, vous serez également puni.

Quoique l'on décide, il sera toujours difficile d'échapper à la situation d'où l'expression de « double contrainte ». Si la personne cible la contradiction et qu'elle en parle, elle sera punie aussi. Dans le pire des cas, la seule solution pour fuir ces doubles contraintes « intolérables », « invivables », « insupportables » de la personne émettrice, serait de s'en éloigner et de ne plus rester en lien avec elle pour préserver sa santé psychique.

Cette double contrainte, nous l'observons souvent auprès de la population mahoraise, notamment chez les jeunes. Certains choisissent de ne pas y répondre, quitte à s'isoler de leur communauté, d'autres en sont prisonniers ou dans le déni et avancent dans leur parcours de vie sans savoir où ils vont. Nous avons un exemple d'une jeune femme de 21 ans que nous allons appeler Mme H. Elle fait partie de nos dix études de cas présentés dans la troisième partie de cette thèse. À l'âge de 11 ans, cette jeune femme a vécu un grave traumatisme psychique concernant la disparition de sa mère, elle s'est donnée la mort. Selon elle, à cette époque, sa mère avait refait sa vie avec un *mzungu*, comprenons ici un Métropolitain blanc. Ce qui ne plaisait pas sa famille restée à Mayotte, en particulier sa tante maternelle qui exerçait sur elle une pression énorme vis-à-vis de sa mère et de ses frères et sœurs. Un beau jour, alors que la mère rentrait de son week-end passé chez son mari (le couple ne vivait pas sous le même toit), elle craque et se jeta du deuxième étage de son immeuble. Ses derniers mots avant le passage à l'acte, disaient en shimaore : *tsi lemewa, tsi shindra nastahamili, nisi tsaha nadzi wule, nadzi wule !* (je suis fatiguée, je n'arrive plus à résister [à ces pressions], je vais me tuer, je veux mourir ». Ce qu'elle fit.

Il convient de préciser que la mère a vécu avec de nombreuses injonctions paradoxales, qui l'auraient certainement perturbée au point de ne plus savoir quoi faire. Car, quoi qu'elle puisse faire, ce n'était pas assez bien pour sa famille, ce n'était pas ce qu'on attendait d'elle, ce n'était pas ce que la société mahoraise souhaitait d'elle. Ne sachant plus comment répondre à ces nombreuses sollicitations, la mort lui semblait être sa seule échappatoire. Nous verrons un peu plus loin comment Mme H. a su faire le deuil de sa mère et devenir résiliente après de nombreuses années, entre dépression chronique et comportements à risques.

Cette histoire dramatique nous montre à quel point la jeunesse mahoraise vit une situation inédite. Elle se cherche dans un monde à double tranchant, un monde caractérisé par des messages contradictoires. D'autant que la société mahoraise ne les reconnaît pas, les rejette

même en les confrontant à leur propre image, ils ne seraient pas tout à fait Mahorais, ni complètement Occidentaux, ni même Africains. Ce sont des jeunes sans identité fixe, sans culture précise et sans avenir défini.

Dans ce cas, nous nous posons la question de savoir comment ces jeunes pourraient arriver à appréhender leur mal-être intérieur et se sublimer, comment et par quels moyens ils pourraient trouver de l'aide pour mobiliser leurs potentiels pour ne pas sombrer et s'effondrer. Les jeunes sont-ils dans une illusion groupale pour se prémunir d'un isolement « prémédité » ?

A Irvin Yalom de nous inviter à réfléchir sur le sujet : « Dans le combat éternel entre expression de soi et sécurité procurée par la fusion, le soi est généralement compromis dans l'intérêt de l'évitement de l'isolement. [...] L'identification au groupe offre aux membres une protection contre la peur d'une existence isolée, produit si enviable qu'ils étaient disposés à tout sacrifier : biens matériels, famille, amis, pays et pour finir, leur vie. Le mysticisme, qui caractérise par des moments merveilleux d'intense unité avec l'univers, constitue une autre manifestation de perte de moi. La fusion avec autrui, avec un groupe ou une cause, avec la nature ou l'univers implique toujours une perte de soi¹³³ »

En effet, dans nos échanges avec les jeunes, beaucoup disaient souffrir de solitude et d'isolement surtout après leur départ de Mayotte. Ils expriment fréquemment leur nostalgie et la souffrance qu'elle engendre. Leur île natale leur manque, plus précisément la vie qu'ils connaissaient là-bas, en d'autres termes la sensation parfois plaisante d'être en communauté, les bons moments en famille, l'ambiance des villages à travers les danses et les chants, la saveur de la nourriture locale telles que les brochettes nocturnes, les bananes et maniocs frits, les boissons locales bien sucrées, etc.

Au-delà de leurs questionnements existentiels, et comme tout être humain, les jeunes de Mayotte cherchent la sécurité. Ils veulent se sentir rassurés, soutenus par les membres de leur groupe avec qui ils partagent la même culture, les mêmes traditions, la même histoire, la même couleur, les mêmes racines, en somme, ils veulent être soi, tout simplement dans un monde qui les pointent du doigt à cause de leurs différences. Ils cherchent à s'éviter l'effondrement psychique en essayant d'unifier toutes les parties de leur être qui semble se fissurer, se casser en mille morceaux.

Ces jeunes assistent à leur propre destruction psychologique, dans l'impuissance totale et sous le regard « indifférent » des adultes qui n'ont pas les réponses adéquates à leurs maux

¹³³ Irvin Yalom, *Thérapies existentielles*, Galaade, Paris, 2008, p. 524

puisque'ils subissent eux-mêmes les paradoxes de la société en pleine mutation. Ainsi, ces adultes, qui sont de surcroît les parents, intiment des injonctions paradoxales à leurs enfants.

La société mahoraise qui était régulée à sa manière pour permettre à ses membres de trouver leur place, leurs repères, semble n'être aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. La place et le rôle que jouait chacun dans la société, sont maintenant redistribués avec l'occidentalisation de la société mahoraise. Autrefois, il n'y avait pas si longtemps de cela, Mayotte trouvait des solutions pour régler ses différentes problématiques en tenant en compte des valeurs traditionnelles et des normes socioreligieuses. La religion musulmane et le culte des esprits avaient une place prépondérante en ce sens où l'on prenait en compte le monde visible et les croyances du monde invisible.

Aujourd'hui, tout semble dépeuplé, désorganisé, et la jeunesse mahoraise semble être torturée psychologiquement parlant, elle semble être perdue et, au final, complètement instable, sinon déstructurée. À ce sujet, citons Nafissata Binti Mouhoudhoir, ancienne déléguée aux Droits des Femmes à Mayotte et actuellement directrice adjointe du service des affaires sociales à la préfecture de Mayotte. Elle a été également nommée en tant que chevalière à l'ordre nationale du mérite pour les années passées dans le service public. Elle nous livre sa vision sur ce qu'est devenue Mayotte, une île en perpétuel changement : « Une tendance à la dépendance et à l'assistanat... L'arrivée des prestations sociales ont induit chez certaines personnes un sentiment de droit dû. Ainsi les conséquences socioculturelles de l'urbanisation se fait ressentir jusqu'au sein de la famille mahoraise traditionnelle. Cet effritement du système conduit à une déliquescence de toutes les valeurs qui véhiculent le fonctionnement de la société traditionnelle¹³⁴. »

Ces propos nous renvoient au « bouleversement », voire au « chamboulement » que traverse la société mahoraise. Dans ce chamboulement, les valeurs traditionnelles sont les plus durement touchées.

La famille dite traditionnelle aurait changé et ne correspondrait plus à ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire le fondement, la base pour l'enfant lui assurant un bon développement psycho-affectif. La famille mahoraise d'aujourd'hui a changé, elle a épousé des valeurs occidentales avec une vision plus réduite, individualiste et matérialiste. Or les parents et les enfants ont toujours l'idée d'une famille toujours aussi élargie comme cela a toujours été le cas dans la société mahoraise. Nafissata Mouhoudhoir y répond : « La famille se désagrège au fur et à mesure et perd de plus en plus son autorité : les membres cessent d'y appartenir physiquement

¹³⁴ Citée par Madi Dalger Tadjidine, *Mayotte : entre malaise, violence et délinquance. Mayotte va mal, Mayotte va mieux...Mais où va Mayotte ?*, Saint-Denis, Edilivre, 2012, p101.

et moralement, et par conséquent l'influence communautaire qu'elle exerçait n'y est plus. La notion de la famille se rétrécit, celle de parenté également. Le regard porté sur l'enfant n'est plus le même : l'enfant n'est pas celui de la communauté, il appartient seulement à ses parents en l'occurrence à sa mère puisque c'est elle qui l'éduque. Le statut de l'enfant évolue. De producteur, il devient un consommateur. Il subit à tort ou à raison les influences de la société de consommation. Il devient de plus en plus rare que l'entourage familial ou villageois aide la mère ne serait-ce que pour subvenir aux besoins élémentaires des enfants¹³⁵ ».

Les observations de Nafissata Mouhoudhoir concordent avec ce que nous avons constaté dans les témoignages aussi bien des jeunes que les moins jeunes. Prenons la situation de cette jeune maman mahoraise de 26 ans¹³⁶ qui, après avoir réussi son Master en droit, décida de rentrer à Mayotte pour y travailler. Elle tomba enceinte de son petit-ami métropolitain avec qui ils entretenaient une relation amoureuse qui a duré pratiquement quatre ans sans avoir effectué au préalable le mariage traditionnel, ni le mariage civil, ni même le PACS. Cette jeune femme s'est sentie obligée de retourner en métropole pour vivre sa grossesse, seule avec son compagnon, sans sa famille, pour des raisons personnelles. Cette jeune femme exprime un sentiment d'abandon et son incompréhension « totale » envers sa famille car, dit-elle, c'est un événement important dans sa vie. Et dans la culture mahoraise, la famille ainsi que le village ont le devoir de l'accompagner durant ce moment unique pour elle. Ce qui n'a pas été le cas. Elle a accouché seule, dans une clinique française, sans qu'aucun membre de sa famille ne vienne l'assister. Son frère aîné avait réussi à trouver une tante paternelle qui avait accepté de lui venir en aide pendant les derniers mois de sa grossesse et durant les quarante jours post-accouchement, mais avec certaines conditions à savoir :

1. La prise en charge de son déplacement Mayotte-Paris et celui de son fils de 5 ans ;
2. Le paiement de son *shikowa*¹³⁷ de 500 euros par mois
3. La gratification de l'aide qu'elle devra apporter, à savoir cuisiner, faire les traitements et les massages traditionnels à sa guise, en toute liberté chez sa nièce, sans que son mari *mzungu* conteste. »

Après l'énumération des conditions, le frère a accepté puisque la tradition veut que l'aîné des enfants et l'homme de la famille prenne les choses en main et assure au niveau financier et

¹³⁵ *Ibid.*, p102.

¹³⁶ Cf. Témoignages recueillis lors de l'atelier « éducation thérapeutique » organisé à l'hôpital de Mamoudzou en 2014.

¹³⁷ Il s'agit des « tontines », une pratique sociale qui se fait en associations ou en groupes composés essentiellement de membres d'un même clan, d'une même famille, ou encore des voisins et amis qui décident de mettre en commun des biens ou des services au bénéfice de tout un chacun, et cela à tour de rôle. A Mayotte, le *shikowa* est une forme d'épargne financière.

matériel même s'il n'en a pas réellement les moyens. Dans son ouvrage, Tadjidine Madi Dalger rapporte des faits similaires à travers le témoignage d'une certaine Madame Souffou Amina Hamidou : « J'ai grandi dans une société communautaire, la société mahoraise des années 80. Durant toute mon enfance, les valeurs de références dans mon environnement étaient le respect et l'obéissance aux aînés. En effet, l'éducation des enfants était non seulement l'œuvre des parents et de la famille mais également de toute la communauté. De ce fait, aucun parent n'était isolé, ni seul pour éduquer son enfant car il bénéficiait des conseils et du soutien de tous pour mener à bien sa mission. J'ai pu observer la mutation de la société mahoraise durant ces trente dernières années. Des changements profonds sont intervenus dans la société traditionnelle mahoraise au profit d'une société dite moderne. Cette dernière, empruntant des valeurs de la société occidentale, est devenue un « modèle » pour la nouvelle génération. Face à ces constats, il me paraît opportun de nous questionner sur ces bouleversements en tenant compte des observations du terrain d'une part, de nous interroger sur le modèle éducatif actuel et la place de l'éducation des enfants à Mayotte¹³⁸ ».

Le procureur de l'époque ajouta : « Des jeunes abandonnés et oubliés, on est tout simplement passé de l'enfant de tout le monde à l'enfant de personne¹³⁹ ». Nous nous trouvons dans le contexte mahorais, un malaise évident qui créait du désordre psychique, de la confusion, de l'ambivalence. Les jeunes sont perdus et se développent avec un sentiment d'incompréhension, de tiraillement, d'angoisse et d'impuissance.

Mr B. est un des jeunes qui fait partie de nos études de cas, il nous livre sa vision des choses avec ces mots : « Je suis arrivé en France à l'âge de sept, je suis arrivé parce que mon père m'a reconnu. Comment dire, tu sais, mon père est venu à Mayotte un jour, je le découvre, et après je me retrouve en France quoi. Je suis fils unique de mon père et de ma mère. Mes parents n'ont jamais été ensemble, de ce que je sais, c'était lors d'un voyage. De ce qu'on m'a dit, je ne sais pas. Il y a plusieurs versions, la vie mahoraise est très compliquée. Comme je dis souvent. J'ai des frères et sœurs, je ne sais même pas s'ils ont le même père et la même mère, c'est très compliqué. Je ne leur pose pas la question. Qui est qui ? Moi en tout cas, je suis fils unique. Qui a les mêmes parents, je ne pose pas la question, je devine, je ne connais même pas les noms de certains. Pour moi, rien qu'à te raconter cela, je ne pense pas que c'est une belle

¹³⁸Madi Dalger Tadjidine, *Mayotte : entre malaise, violence et délinquance. Mayotte va mal, Mayotte va mieux...Mais où va Mayotte ?*, op. cit., p102-103. Il s'agit ici du témoignage de Mme Souffou Amina Hamidou, alors étudiante en 3^{ème} année DEASS à l'Institut Régional du Travail Social de la Réunion (IRTS). Notons au passage qu'Amina Hamidou a soutenu en 2012 un mémoire portant sur la thématique de « L'éducation parentale face à la mutation de la société actuelle ».

¹³⁹ *Ibid.*, p103.

expérience, je ne pense pas que ce soient des choses à parler. Je pense que je suis un chanceux car certaines personnes le vivent très mal mais je me suis en sorti malgré mes blessures ».

À Mayotte, en effet, l'enfant jusqu'à encore une certaine période était perçu comme l'enfant de tout le monde. Il était également permis à un autre membre de la famille, souvent une tante qui pouvait prendre et élever un ou deux enfants de sa sœur (qui en avaient plusieurs). Les tantes surtout maternelles (référence à la société matriarcale), qu'on appelle en shimaore, les *mama titi*, littéralement, « les petites mamans », sont aussi des mères pour leurs neveux et nièces. Ces pratiques étaient courantes à l'époque, elles le sont encore aujourd'hui sans que les familles demandent une délégation de l'autorité parentale auprès du tribunal des affaires familiales. C'est une chose naturelle dans la culture mahoraise. Pour le jeune cité plus haut, ce fut un choc émotionnel, il parle même d'un traumatisme précoce que la société semble banalisée et serait dans le déni total de la réalité et des besoins psycho-émotionnel des enfants.

En effet les jeunes avec qui nous avons échangés, ne viennent pas tous d'une famille stable au sens de la loi française. Si le dictionnaire *Larousse* définit la famille comme un « ensemble formé par le père, la mère (ou l'un des deux) et les enfants : fonder une famille¹⁴⁰ », chez les Mahorais, ce n'est pas forcément la même définition. Traditionnellement, la famille est élargie et ne s'arrête pas aux seuls parents et à leurs enfants biologiques. La famille comprend également les tantes, considérées comme les deuxièmes « mamans », les oncles et autres membres de la famille la plus éloignée qui sont également considérés comme « des frères et sœurs » avec une contradiction religieuse. En effet, dans la religion musulmane, le mariage avec un cousin proche est permis. On peut citer un *hadith*¹⁴¹, recueil de l'ensemble de la communication orale du prophète Muhammad, qui le confirme : « Ô Prophète ! Nous t'avons rendue licites tes épouses à qui tu as donné leur *mahr* (dote), ce que tu as possédé légalement parmi les captives [ou esclaves] qu'Allah t'a destinées, les filles de ton oncle paternel, les filles de tes tantes paternelles, les filles de ton oncle maternel, et les filles de tes tantes maternelles¹⁴². » Ainsi, les filles d'un oncle ou d'une tante paternelle, et les filles d'un oncle et tantes maternelles, peuvent-être mariés ensemble comme le souligne le *Coran*.

Après cette précision, nous pouvons affirmer que la famille à Mayotte n'a pas la même signification ni la même définition que la famille dans une société dite « occidentale ». A Mayotte, la famille englobe tous les autres membres des deux branches du côté paternel et du

¹⁴⁰ Voir la notice de *Larousse*, [en ligne] : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/famille/32798>

¹⁴¹ Voir la notice du terme Hadîth dans *Larousse* : « Dans la religion islamique, recueil des actes et paroles de Mahomet et de ses compagnons, à propos de commentaires du Coran ou de règles de conduite. », [en ligne] : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/hadith/38819>

¹⁴² Cf. *Coran*, Sourate Al-Ahzâb – Les Coalisés, p.33

côté maternel (celle-ci est beaucoup importante du fait de la matriarcalité). La famille peut aussi être les personnes provenant du même village, de la même île dans un sens encore plus large. La famille peut être aussi les frères et les sœurs de la religion.

Finalement, tout ami proche, toute personne originaire ou pas de Mayotte peut être vu comme un membre de la famille juste par l'affection et l'importance qu'on lui donne. Pour bien comprendre cette notion de famille et tenter de comprendre la spécificité de la famille mahoraise, voyons les différentes définitions que proposent le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) :

1. Institution juridique qui regroupe des personnes unies par les liens du mariage, par les liens du sang, éventuellement, en vertu d'un pacte, par des liens d'adoption. Famille légitime ; base, code de la famille.
2. Famille adoptive, d'adoption. Filiation d'enfants en vertu d'un acte juridique qui légitime l'adoption et la transmission d'un nom.
3. Filiation, hors mariage, des enfants de la mère ou du père.
4. Organe de tutelle d'un enfant légitime mineur ou d'un interdit.
5. Groupe constitué par des familles (branches) et des individus apparentés par des alliances, par le sang, descendant d'ancêtres communs. Illustre famille ; famille princière, régnaute ; aîné de la famille ; cadet de famille ; traditions de famille.
6. Ensemble des personnes (enfants, apparentés, esclaves) et des biens soumis à l'autorité du chef de la famille (Pater familias).
7. Succession d'individus porteurs du même nom descendant les uns des autres.
8. Ensemble constitué par un couple de parents et leurs enfants.
9. Ensemble d'individus apparentés par des similitudes dans les croyances, l'idéologie, le tempérament, la technique artistique. Famille artistique, intellectuelle, politique.
10. Communauté de condition, d'intérêts ; similitude formelle.
11. Ensemble constitué par des individus qu'unit une communauté de condition, d'intérêts, de destin. Famille humaine ; la grande famille juive ; famille monastique, professionnelle¹⁴³ (...) »

En résumé, ce qu'on peut en retenir, la famille c'est avant tout des liens de sang, de filiation, d'alliance, de communauté. Une famille peut se construire aussi par adoption dans le

¹⁴³ Voir notice, [en ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/familles>

cadre légal ou religieux (mariage traditionnel, mariage civil, pacs, etc.) ou dans le cadre des unions libres (concubinage). Nous pouvons également citer Serge Vallon, docteur en psychologie et psychanalyste à Toulouse qui s'est penché sur cette question dans un article intitulé « Qu'est-ce qu'une famille ? Fonctions et représentations familiales¹⁴⁴ ». Il écrit avec beaucoup d'humour et de réalisme son objet d'étude. Nous pouvons reprendre ses définitions selon ses propres observations et analyses :

1. Première définition évidente : une famille c'est l'ensemble uni que forment les parents et leur enfant. Première définition, premiers problèmes avec ce « Papamamanenfant ». Famille = le papam + la mamananen + le nenfant ! parfois les « zenfants ». [...]
2. Deuxième définition : La famille est un groupe solidaire d'appartenance, composé de ceux qui vont devoir m'aider sans réfléchir ni calculer. [...]
3. Troisième définition : la famille, c'est ce qui est écrit sur les faire-part ; faire-part de naissance, de mariage ou de deuil ! [...]
4. Constatons qu'elles s'appliquent dans la famille à trois sortes d'acteurs différents : les ascendants et descendants liés par la génération ; les alliés liés par le mariage ou le contrat ; les germains, frères ou sœurs liés par l'appartenance au groupe familial et à un ancêtre légitime commun. Là aussi, la confusion des places aura des effets perturbants¹⁴⁵.

La notion de famille n'est pas si facile que cela à comprendre et peut être même très complexe dans la société française ou occidentale dans laquelle on vit. Il en est de même dans la société traditionnelle où il est encore plus difficile de tenter de définir cette notion. Les sociétés traditionnelles ont leurs propres repères, leurs organisations sociétales qui peuvent complètement différer de ce que nous connaissons en Occident. Et à ce moment-là, nous ne pouvons que développer un sentiment d'incompréhension, d'impuissance et être dans la confusion. Alors comment les comprendre ? Quand nous avons une certaine logique, qu'on dessine les places de chacun, que les arbres généalogiques semblent clairs et que l'on retrouve un seul nom de famille de génération en génération pour remonter aux ancêtres le plus lointain d'une même lignée. Mais les choses ne se passent pas comme ça chez les autres. Notamment à Mayotte, c'est une société orale, on écrit peu mais on parle beaucoup sans « laisser forcément de trace ».

¹⁴⁴ Serge Vallon, *Qu'est-ce qu'une famille ? Fonctions et représentations familiales* dans la Revue VST - Vie sociale et traitements, N°89n 2006/1, p. 154-161, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2006-1-page-154.htm>

¹⁴⁵ *Ibid.*

Il faut savoir que certains Mahorais n'avaient pas de date de naissance précise il y a quelques années de cela. Et la reconnaissance ne se faisait pas rapidement encore moins trois jours après la naissance. Parfois c'était des années après (ou jamais) que les Mahorais s'occupaient de leurs papiers d'identité pour enfin exister administrativement. Certains encore (ils sont peu nombreux maintenant), n'ont pas de papiers, non pas parce qu'ils sont « clandestins ou étrangers » mais c'est parce qu'ils ne se sont jamais préoccupés de leurs papiers d'identité, ils n'en voyaient pas l'utilité. Beaucoup d'entre eux avaient une date de naissance commençant par « vers 1929 par exemple » avant que la révision de l'état civil ne les mette tous nés le 1^{er} janvier (de leur supposé année de naissance), à défaut d'avoir leur véritable date de naissance. Certains d'entre eux se rappelaient l'époque de leur naissance et les personnes qui y seraient nés qui ont une date de naissance pour reprendre la même.

Mayotte est bien jusqu'alors une société de l'incertitude, de l'inexactitude. Il n'y a pas le besoin « de mettre les choses au clair de manière bien structurée, bien organisée », il n'y aurait alors pas d'exigence de clarté, de classement, d'ordre, d'avoir une base solide sur laquelle débiter ? La société mahoraise aurait ses propres codes, ses propres normes non écrites, non divulguées, les choses sont comme ça et comme elles devraient-être. Et la confusion ferait partie d'une certaine normalité tolérée et non perturbante. Cela serait plutôt, ceux, les Métropolitains, les étrangers, qui veulent mettre de l'ordre qui rendraient leurs désordres bien organisés en véritable désordre « incompréhensif pour tous pour finir ».

La famille est la base de tout être humain et de tout enfant en plein développement. L'enfant se construit en premier lieu par ces premiers objets d'amour (les parents) dans l'idéal ou par la société contenante et étayante qui va l'aider, dans le meilleur des cas à devenir un « adulte sain et équilibré ».

Étymologiquement, ce terme « famille » reste controversé. Il viendrait du latin *fames* (« faim »), et du vocable *famulus* (« serviteur »). À l'origine, le mot famille désignait : « l'ensemble des esclaves et des serfs considérés comme un « bien meuble » appartenant à un seigneur ¹⁴⁶ ». La famille, comme le fondement d'un individu, le socle d'une personne serait-elle alors aussi « une prison psychique » qui empêcherait l'individu de s'autonomiser, de s'épanouir, de s'autoriser à exister individuellement ou bien la famille, dans sa phase la plus sombre, entraverait tout simplement la liberté d'une personne donnée ? Et si cela peut être le cas, comment agit-elle pour enfermer le sujet et développer chez lui une sorte d'emprise, qui serait difficile à s'en défaire. N'entendons-nous pas souvent l'idée selon laquelle : « on ne choisit pas

¹⁴⁶ Voir cette notice en ligne : <https://lesdefinitions.fr/famille>

sa famille !». Face à ce constat, un individu qui ne choisit certainement pas sa famille, doit-il pour autant la subir ou rester passif face à ces dysfonctionnements et à ces limites ?

Nous pouvons illustrer nos propos par une jeune que l'on présentera plus tard au cours de cette recherche dans la partie clinique. Nous allons la nommer, Mme M., elle nous dit quand elle débute sa présentation : « J'ai...En fait, c'est compliqué, il y a mes parents, il y a mon père, ma mère est d'origine malgache, [...], je suis née en 96, en 2000 ma mère est partie habiter à Madagascar et ensuite mon père est parti en métropole, je vivais avec ma tante paternelle, puis j'ai rejoint mon père en 2003, j'avais six ans et demi. (L'histoire de mes parents, je ne sais pas trop). Ils se sont rencontrés à Madagascar, ma mère est venue à Mayotte, elle est restée quatre ans et elle est retournée à Madagascar[...] Entre temps, mon père a refait sa vie, il a eu cinq enfants avec ma belle-mère. Cela ne s'est pas bien passé avec la belle-mère. Ma tante qui m'avait élevé à Mayotte est venue faire une formation en 2007, je suis partie vivre avec elle ». C'est un parcours de vie parsemé de ruptures, de changements, une petite fille qui n'avait pas une famille stable, ballottée entre sa tante maternelle et contrainte de vivre avec son père et la nouvelle famille de celui-ci pour revenir revivre avec sa tante car la relation avec sa belle-mère était conflictuelle. La notion de famille dans cet exemple n'existe pas, elle n'a que des liens discontinues, elle a une image d'une enfance sans ces deux parents, elle ne connaîtrait pas ni l'histoire de leur rencontre, ni même celle de leur séparation. Elle s'est développée avec des imagos parentaux instables et pourtant, elle a réussi malgré tout à se construire, à s'investir dans ses études, à être une très bonne élève, parmi les premiers et entreprendre des études qu'elle aura choisies et persévérer dans sa formation malgré les échecs du début.

D'autre part, le mot « famille » dans le contexte Mahorais reste très important, quelle que soit sa façon d'exister. La famille est vue de façon plus large et non restreint. Cette vision offre une opportunité d'agrandissement sociale et communautaire. Un peu l'idée comme dans le dessin animé « culte » de Walt Disney, le Roi Lion, où ils disent : « nous sommes tous Un ». A Mayotte n'a-t-on pas cette vision idéaliste d'appartenance à une grande famille d'êtres humains, et en même temps, cette contradiction de privilégier les membres de sa propre famille avant tout ? Nous pouvons reprendre la définition donnée par Tadjidine Madi D'alger : « La famille au sens traditionnel Mahorais constitue ainsi le premier centre éducatif dont l'objet principal est l'intégration de l'enfant aux normes et valeurs de la communauté. C'est une éducation à « devenir quelqu'un plus tard mais qui, généralement, passe par une « éducation à devenir

comme... ». En effet, l'éducation est orientée vers une certaine conformité dont les adultes sont souvent désignés comme les bonnes références pour les enfants¹⁴⁷ ».

Alors, l'adulte à Mayotte reste une référence, un modèle à suivre quoi qu'il arrive et même avec ses défaillances ? Ainsi, la famille peut être celle qui t'accueille, qui t'élève, qui te nourrit, te désire, t'accepte et pas seulement la famille liée par le lien du sang. Il est important de comprendre au mieux le fonctionnement d'une société, l'organisation de sa structure familiale surtout quand il s'agit de parler des jeunes. Il est intéressant d'étudier le contexte environnemental, culturel, traditionnel, socio-économique, psychologique, anthropologique, ethnologique, enfin tout ce qui pourrait aider à appréhender le fonctionnement psychologique de ces jeunes gens. Pour sa part, Sophie Blanchy, anthropologue et spécialiste des Comores écrit : « Comme dans toutes les sociétés traditionnelles, la famille est aux Comores (Mayotte y compris) d'une importance essentielle dans la structure sociale. Les groupes sociaux et leurs interrelations sont souvent définis et gérés en termes de parenté. [...] Ce qu'il reste après rupture lignages et auront une image de la mère et du père souvent démultipliée et parfois conflictuelle¹⁴⁸ ». Une image maternelle et paternelle multiples et conflictuelles, ce qui nous renvoie à mieux comprendre le manque de repères et le problème d'identité de certains jeunes qui semblent déstabilisés et perturbés dans leur questionnement existentiel (Qui suis-je, où vais-je ?).

D'un autre point de vue, les jeunes se sont habitués à l'organisation sociale et familiale de leur société sans que cela soit traumatisant ou maltraitant pour eux. Nous pouvons citer une situation d'une jeune professionnelle mahoraise qui aurait été interviewée par *La Première Outre-Mer*, un journal réservé aux ultramarins. Elle aurait expliqué son parcours et ses raisons de retour sur la métropole pour couper de son île natale : « Titulaire d'un Master en Sciences de l'éducation, elle a étudié à Nanterre (près de Paris) et à Montpellier où elle rencontre une amie bretonne qui lui donne envie de s'exiler à C. [...] Réservee, la jeune femme n'est pas du genre à faire des histoires, mais parfois, elle s'agace. "Quand on est de couleur, il faut toujours prouver que l'on est à sa place, se faire accepter, remarque-t-elle. C'est un combat au quotidien de montrer aux gens qu'on est intéressant à côtoyer". Elle a grandi entre Mayotte et Marseille où sa tante l'emmène à l'âge de 5 ans. "Elle me prenait pour sa fille, m'offrait poupées et jouets, c'était le grand luxe", se souvient-elle, qui estime de pas avoir souffert de cette tatie accaparante et de ce premier déracinement. Quelques années plus tard, "malgré la vie de princesse", la

¹⁴⁷ Tadjidine Madi Dalger, *Mayotte : entre malaise, violence et délinquance, Mayotte va mal, Mayotte va mieux...Mais où va Mayotte ?*, op. cit., p. 38

¹⁴⁸ Sophie Blanchy-Daurel, *La vie quotidienne à Mayotte*, éd. Paris, L'Harmattan, 2016, p. 69.

fillette veut rentrer à Mayotte où elle rend jaloux ses frères et sœurs qui envient ses jouets "et n'ont que de la terre du cimetière pour jouer près de la maison"¹⁴⁹ ».

C'est une histoire banale (dans le contexte mahorais), d'une jeune fille mahoraise de cinq ans que sa tante a voulu élever avec son mari métropolitain. Elle s'est autorisée de la prendre sans l'autorisation de sa sœur qui était en voyage sur l'île d'Anjouan. Son père aurait signé l'autorisation de sortie du territoire de Mayotte. Sa mère ayant su ce que sa tante avait fait n'a pas porté plainte pour séquestration d'enfant car c'était leur fille à toutes les deux dès le début de sa grossesse. C'était la fille de toute la famille, la fille de tout un village, où chaque adulte pouvait avoir un droit de regard et d'éducation sur elle. Sophie Blanchy indique ainsi : « Les relations entre frères et sœurs sont basées sur la solidarité familiale. Dans les rapports familiaux, la hiérarchie de l'âge est omniprésente. Dans les familles traditionnelles où l'on a du savoir-vivre et du respect les uns pour les autres, les enfants appellent *zuki* (le grand) tout germain aîné¹⁵⁰ ». Les enfants à Mayotte jusqu'à encore une certaine époque étaient élevés par d'autres personnes (grand-mère, tante maternelle et autre) que les parents biologiques jusqu'à leur adolescence.

Il n'était pas rare aussi que la jeune génération qui habite hors Mayotte et occupant des postes à haute responsabilité, envoie leurs bébés de la naissance à l'âge de trois ans maximums à leur grand-mère maternelle. C'est de plus en plus vécu comme un déchirement et certaines d'entre elles renoncent à cette proposition faite par leur famille. Comme le souligne Sophie Blanchy, dans la société mahoraise, les rapports entre les grands-parents et leurs petits-enfants sont très importants, ils tiendraient aussi une grande place dans la construction de l'identité personnelle. L'anthropologue Sophie Blanchy précise l'importance des grands-parents dans la vie des jeunes mahorais, leur image n'aurait aucun rapport direct avec l'instabilité et la démultiplication des images paternelles et même maternelles. Elle rapporte un poème d'une lycéenne qui exprime le très fort lien affectif à sa grand-mère après sa mort. Il y a eu « une identification profonde qui est ressentie au dernier vers » :

« Solitude.
Ma grand-mère est morte...
Morte...et me voici, soudain, seule.
Qui me racontera histoires et légendes ?

¹⁴⁹ Laura Philippon, « Ultramarins de Bretagne (5/5) : de Mamoudzou à Carnac, le chemin de la reconstruction de soir pour la psychologue Rozette Yssouf », Franceinfo, [en ligne] : <https://la1ere.francetvinfo.fr/2015/09/25/ultramarins-de-bretagne-55-de-mamoudzou-carnac-le-chemin-de-la-reconstruction-pour-la-psychologue-rozette-yssouf-289291.html>

¹⁵⁰ Sophie Blanchy-Daurel, *La vie quotidienne à Mayotte, op. cit.*, p. 73

Qui me gâtera, me chérira désormais ?
Toute seule, me voici.
Nuit et jour...
Et je n'ai que seize ans !
Je n'ai plus envie de jouer avec mes amis,
Je ne parle plus à personne,
Je me sens comme nue.
Ma grand-mère est morte...
Je ne l'entends plus me parler, doucement.
Chaque soir, chaque matin...
Souvent, je l'accompagnais dans ses sorties...
O ma grand-mère ! Combien je me sens seule !
Pourrai-je vivre, sans toi ?
Je fais mon possible pour t'oublier...
Mais je n'y parviens pas !
J'ai les yeux pleins des larmes
Et l'impression d'être morte, moi aussi...¹⁵¹ ».

Il nous semble très important au cours de cette recherche de mettre l'accent sur le visage social Mahorais avec l'interprétation culturelle de la notion de famille. Ce qui nous permettra de lire avec les lunettes de ceux qui semblent différents de nous dans leur façon de s'organiser tant au niveau social qu'au niveau mental. Cela nous permettra également de nous confronter à ce qui nous éloigne d'eux, de nous mettre dans une position d'observateur, tout en gardant des qualités de neutralité, de bienveillance et d'indulgence. Il est bien de rappeler que ce qui n'est pas comme nous ne devrait pas être considéré comme « étrange », « bizarre » ou même « pathologique ».

C'est différent, certes, mais les Mahorais ont leurs propres stratégies de régulation de leur société autre qu'une lecture occidentale parce qu'ils sont bien sur un territoire français et proclament haut et fort leur appartenance à la République française mais ils ont également d'autres manières de fonctionner, de penser, d'être au monde qu'il est bon de ne pas stigmatiser et de tenter plus de comprendre. Ainsi, nous essayerons d'apporter le maximum d'informations pour comprendre l'environnement « particulier » dans lequel ont grandi ces jeunes, les bases éducatives qu'ils ont reçues à Mayotte ou en métropole, à La Réunion, ou les trois ensembles ou autre. Nous verrons aussi leurs raisons d'immigration et tenterons de répondre à la question suivante : « Les jeunes qui subliment sont-ils ceux qui immigrent le plus précocement ou non ?

¹⁵¹ *Ibid.*, p.79

Peut-on avoir été élevé à Mayotte et y avoir effectué ses études jusqu'à un certain niveau (de la fin de la troisième à un niveau Bac+ 2) et y réussir ses études, ou exceller dans un domaine artistique, ou même sportif ? Et quels sont les motivations de ces jeunes qui les poussent à aller jusqu'au bout de leurs projets, à persévérer malgré les difficultés ou les obstacles rencontrés durant leur parcours de vie ?

Toutes ces questions ne trouveront certainement pas de réponses bien évidemment mais dans un souci d'éclairage, nous allons tenter de comprendre profondément ce qu'est Mayotte, sa culture, ses coutumes, ses traditions, sa psychologie, ses fondements, ses règles, ses normes, son organisation psycho-sociale en somme, sa façon de fonctionner aussi bien mentalement que socialement. Et pour cela, nous allons poursuivre notre exploration et continuer à avancer dans l'observation et analyse sur le mode de fonctionnement de leur société. Il est question de dérouler leur façon de faire avec leurs enfants dès le plus jeune âge, comment un enfant grandit dans cet environnement et quels sont les valeurs qui lui sont transmises ?

Autrement, nous avons travaillé à Mayotte de 2009 à la fin de 2014 dans différentes institutions et associations, en tant que chargée de mission des questions éducatives mais aussi en tant que psychologue de 2011 à 2014, dans l'une des plus grosses associations (Mlezi Maoré) et à l'hôpital de Mamoudzou. Nous avons surtout travaillé dans un service qui accueillait des adolescents de 13 à 21 ans, parfois des plus âgés. Ce qui nous a frappé dans cette expérience professionnelle, c'est la question du « signalement ». Les professionnels métropolitains, éducateurs spécialisés, psychologue, infirmiers voulaient si nous les écoutions, faire des signalements d'enfants ou adolescents en danger tous les jours puisque les situations pour eux leur étaient « intolérables » et « insupportables ». Ils ne comprenaient pas qu'un enfant donné puisse être élevé par d'autres membres de la famille (la grand-mère maternelle la plupart du temps ou des tantes maternelles ou même des belles-mères). Ils étaient choqués et considéraient cela comme une « forme de maltraitance » pouvant nuire à l'équilibre psychique des enfants « Mahorais ». Or c'était la tradition, la société mahoraise avait normalisée cela sans que cela ne choque personne et sans que cela puisse même être ressenti comme des éléments traumatisants par les intéressés eux-mêmes. Les parents reproduisent tout simplement ce qu'ils ont connus et qui était perçu par eux comme étant une bonne chose. Ils faisaient confiance à leurs aînés, ils savaient mieux qu'eux en termes d'éducation et en même temps, c'est toute la société qui était contenante, qui portait ces enfants et les éduquait par différents moyens (contes pédagogiques, apprentissage à devenir une femme et épouse très tôt, rituel des garçons à passer du statut de

garçon au statut d'homme directement à l'époque par le *bang*¹⁵², l'adolescence était balayée. Les jeunes enfants étaient préparés à devenir des hommes et femmes précocement. Les jeunes filles en particulier étaient également initiées à tenir un foyer, à prendre des responsabilités d'adultes à un âge où dans l'éducation occidentale, elles sont encore très dépendantes de leurs parents.

Tous ces exemples témoignent de la spécificité de l'environnement de vie des jeunes de Mayotte. Dès leur naissance, leur destin est tracé et clair et ils semblent savoir ce que leurs parents et la société attendent d'eux. Leur chemin est bien limpide pour ceux qui ne s'écartent pas des traditions et qui ne veulent pas s'écarter de leurs pratiques éducatives de bases et de leur culture originelle. En ajoutant une autre culture à la leur, ou en s'ouvrant au monde, ils s'offrent d'autres possibilités, d'autres façons d'être, de faire, de penser, est-ce un mélange d'ici et d'ailleurs qui se développe en eux, l'incompréhension et des injonctions paradoxales qui les mettent dans une position de « passivité », de « stupeur », « d'angoisse permanente », « de perte de repère », dans la position « être assis » entre deux chaises. Ainsi, ils ne savent pas sur quel pied danser, ce qu'ils sont ou devraient être, les comportements à adopter, les choses à jeter, tout leur semble floue, ne sachant pas où se mettre, quelle mentalité à adopter ? Quelle façon d'être ? En dernier recours, faut-il être complètement que Mahorais ou que Français ou les deux, faut-il piocher dans les deux cultures et prendre ce qui nous convient par rapport à notre « moi individuel » ou faut-il penser au « moi groupal » ? Faut-il fonctionner pour soi et penser à ses propres intérêts avant tout ou faut-il rester collectif et être loyal au groupe d'appartenance, le groupe étant plus important que le soi individuel ? Nous retrouvons tous ces tiraillements chez ces jeunes personnes. Quand ils se sont confiés à nous par le biais des entretiens cliniques de recherche, nous avons été très attentives à leurs questionnements et à leurs réflexions, ils semblaient bien être dans un certain « flou artistique ». Il y aurait un tel arrachement de leur identité et un renoncement en même temps à quelque chose, qu'au niveau de la construction de leur personnalité, ils paraissent dans un « désert aride ou un désert vide, vide de tant de sens, de logique, de cohérence » que le psychique peut saturer et ne peut plus répondre à aucune sollicitation. Alors les jeunes s'adaptent à cette surexcitation psychique et érigent des mécanismes de défense qui leur sont propres de façon unique et individuelle comme l'aurait dit Rousseau dans sa préface de ses *Confessions*, dont cette citation restera célèbre : « j'ose croire être fait comme ceux que j'existe, si je ne suis pas mieux, je suis unique¹⁵³ ». Les jeunes

¹⁵² *Ibid.*, p. 213. Sophie Blanchy-Daurel propose cette définition : « Case d'une seule pièce. Case d'adolescent ou de célibataire. Abri construit dans le champ ».

¹⁵³ Jean Jacques Rousseau, citation, [en ligne] : <https://citations.ouest-france.fr/citation-jean-jacques-rousseau/ose-croire-etre-fait-comme-27052.html>

mahorais sont uniques dans leur spécificité, ils sont des êtres « hybrides » avec des identités plurielles sans que cela soit relégué à des troubles psychiatriques quelconque, peut-on juste parler de richesse culturelle, de trésor infini en eux qu'ils ignorent, que tous ignorent ?

Nous pouvons citer l'ouvrage collectif *Différence culturelle et souffrances de l'identité*¹⁵⁴, dans lequel René Kaés publie un article assez intéressant sur la « Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe ¹⁵⁵ ». Il nous éclaire sur ce que nous venons d'évoquer. Nos observations ont été théorisées par d'autres auteurs qui s'intéressent à la question des migrants et à l'approche interculturelle. De cet ouvrage collectif, nous pouvons également mentionner les contributions des autres auteurs Olivier Douville, Albert Eiguer, Marie-Rose Moro et Anne Revah-Levy, Francesco Sinatra, Olga B. Ruiz Correa, Edith Lecourt, Zerdalia Dahoun. Tous ces auteurs nous interpellent car chacun d'eux mettent l'accent sur des points et des réflexions essentielles à notre sujet d'études. Nous nous sentons alors moins seule car aucun travail de recherche « approfondi » dans le domaine de la psychologie n'a été fait sur Mayotte, sur ces profils psychopathologiques, la spécificité de leur fonctionnement psychologique, pour répondre à cette question « profondément clinique » : qui sont véritablement les Mahorais ? Qu'est-ce qu'ils aspirent à être, comment se développent-ils au niveau psycho-affectif ? Dans quelle sorte d'environnement de vie ? Quels sont leurs désirs, qu'est-ce qui se joue dans cette société, pourquoi s'apparentent-ils plus aux populations migrantes avec leur propre culture, bien différente d'une culture qui se veut dominante, voir écrasante, la culture occidentale.

A ce stade, les questions pleuvent, ce qui explique le caractère innovant de cette recherche. Nous nous intéressons à des parcours de vie « singulière », à une population qui jusqu'ici n'était aperçue que par sa situation socio-économique et ses relations particulières envers la France et les Comores. Mayotte, cette île française préoccupait plus les historiens, les politiciens, les sociologues, les anthropologues mais encore très peu les psychologues ; de mêmes, on ne s'intéresse que très récemment aux troubles psychiatriques rencontrés dans cette île si atypique sur tous les plans. Comment une si petite île peut-elle regorgeait autant de souffrances aussi bien matérielles que psychique dans le « déni presque total » du reste du monde ?

¹⁵⁴ René Kaés, Ruiz O. Correa, Olivier Douville et Alberto Eiguer (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, éd. Dunod, Paris, 2005.

¹⁵⁵ René Kaés, « Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe » dans René Kaés, Ruiz O. Correa, Olivier Douville et Alberto Eiguer (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, op. cit., p. 45

Nous pouvons nous autoriser à illustrer nos propos par les observations de cette jeune étudiante de 26 ans à l'époque qui était venue dans son pays natal pour faire son stage de Master de psychologie. Elle y écrit : « J'ai passé trois mois enrichissants tant au niveau de l'expérience professionnelle, qu'au niveau humain. En effet, je suis retournée à mes origines : l'île de Mayotte. [...] Mayotte n'a rien à envier aux autres car elle est bien garnie, elle est magnifique, sublime, c'est le genre d'endroit qui donnerait de l'inspiration à tous les écrivains dignes de ce nom. Comme j'étais bien là-bas, ni contrainte, ni stress, la vie ne pouvait être que belle. Mais hélas, Mayotte reste une île en manque de moyens, qui est économiquement très limitée, sa population générale vit dans une précarité extrême même si elle arrive à survivre [...]. Mayotte est loin d'être épargnée par la souffrance humaine, je dirais même que la population mahoraise n'a jamais été aussi mal psychologiquement. [...] Si on regarde au plus profond de ces malaises socio-économiques, nous pouvons déceler un mal-être jusque-là dissimulé. Réveillez-vous les Mahorais (ses), n'ayez pas peur de divulguer vos souffrances intérieures ! J'étais là au Centre Santé Mentale, je voyais défiler en entretien des personnes en quête d'eux-mêmes, en réelles souffrances psychiques, [...]. Il y a un manque dans cette histoire, tout comme un enfant ne se fait pas tout seul et bien il ne s'éduque pas seul aussi [...] Et qu'en est-il de ces jeunes filles en manque d'amour qui se retrouvent avec une grossesse précoce que la famille entière rejette et même la société mahoraise. [...] Moi l'enfant de Mayotte, j'en ai les larmes aux yeux quand je vois la situation dans laquelle se trouve mon île. J'ai mal au cœur de voir et d'entendre certaines choses en tant qu'être humain et en tant que mahoraise [...] et je compte y contribuer activement en tant que future psychologue ou tout simplement en tant que citoyenne ¹⁵⁶».

Cette jeune étudiante nous avait bien alerté de la situation de son île, mais ce fut un appel au secours qui n'a pas été entendu. À Mayotte, peu de gens lisent, peu de femmes écrivent et on s'intéresse très peu aux choses qui touchent à l'intimité des personnes, on ne parle pas de ce qui fait souffrance, de ce qui fait mal, des blessures psychiques.

Les plaintes ainsi que les souffrances morales reçoivent souvent le même type de réponses à savoir : *kusi weke, sitahamili tû, mungu atso husayidiya, subiri* (Tu n'es pas seul à souffrir, patiente tout simplement, Dieu t'aidera, reste patient). Cela nous fait penser à une autre jeune femme mahoraise qui vivait sa première grossesse à Mayotte, elle avait 29 ans, quand elle est partie en visite médicale à la PMI ou même aux urgences, qu'elle se plaignait de ses maux (douleurs au ventre, mal de dos, anxiété etc.) on lui aurait répliqué : *karaka huruma, buriha, kusi wahandra amirawo, kutsoka wa hisani, buriha kusi ri derange* (C'est pas nous qui t'avons demandé de tomber enceinte, tu n'es ni la première ni la dernière à qui ça arrive, tais-toi, ne

¹⁵⁶ Rozette Yssouf, *La solitude du cœur, franchir les obstacles de la vie et devenir soi*, op. cit., p153.

nous dérange pas). Les réponses de certains soignants ou paramédicaux mahorais semblent manquer d'empathie. Non pas par méchanceté mais parce que c'est l'éducation mahoraise, une femme qui enfante se doit d'être forte, de ne pas se plaindre et de rester digne. Si Dieu a honoré les femmes de porter un enfant, c'est qu'elles sont capables de tout endurer même les pires douleurs physiques et morales. Et cela est ainsi, et cela ne peut pas être autrement. Est-ce une sorte de fatalité ou juste un mode de pensée, une façon d'être au monde transmise de génération en génération et qu'on ne pourrait pas remettre en question ?

La spécificité de la différence culturelle peut être discutée comme l'a fait René Kaes qui stipule que ce qui pourrait constituer la spécificité de la différence culturelle à partir de la clinique des groupes interculturels, serait les trois traits suivants :

1. La différence culturelle nous confronte à revivre la relation d'inconnu qui s'origine dans la relation à la mère, et représente ce qui, en nous et en elle, demeure inconnu, attractif et redouté.
2. La différence culturelle nous confronte à la rupture de tout ce qui, en soi et dans la culture, correspond au maintien de la relation d'unité duelle ; en ce sens, comme dans la figure de Laïos dans le mythe Œdipe, le père est une figure de l'étranger.
3. Plus fondamentalement, la troisième différence nous confronte avec l'identité humaine, avec les critères et les limites par lesquelles nous les constituons. Dans le séminaire, le mythe de Barbarins ¹⁵⁷est venu donner sens à cette représentation que ceux qui « peuvent parler de ce qu'ils veulent » ne reçoivent pas de leur culture l'accès à la symbolisation : ils sont n'importe quoi. Les représentations des groupes poubelles, des cultures poubelles, des cultures du déchet et de la déchéance, nous confrontent toujours avec ce qui, en nous, n'est pas acceptable. Le « n'importe quoi » est situé à la limite de l'humanité et de l'animalité ou, tout simplement, au-delà de la frontière du pays le plus proche. [...] ¹⁵⁸.

Est-ce que dans sa réflexion, nous pourrions en parlant de la culture mahoraise, de ses traditions qui nous renvoient à l'étrangéité serait comme le théorise René Kaes, une culture poubelle, une culturelle du « n'importe quoi », puisque « les autres » ne la comprennent pas, ne la saisissent pas. Et aujourd'hui les jeunes mahorais eux-mêmes n'y comprennent rien, ne s'y sentent pas à leur place, perdus dans l'entre-deux, dans une société qui ne leur propose pas de la

¹⁵⁷ Synonyme de « Barbares », le terme est utilisé pour désigner à l'époque grecque les étrangers, tout du moins tous ceux qui sont non-Grecs et par extension les « non-civilisés »

¹⁵⁸ René Kaés, « Différence culturelle, souffrance de la langue et travail du préconscient dans deux dispositifs de groupe », *op. cit.*, p.69.

contenance mais un univers « flou », où la culture française semble beaucoup plus attirante synonyme de liberté mais plus de stress et d'individualité.

Leur culture leur offre la pensée collective, être accepté et reconnu dans un groupe, être aimé par ses pairs qui peuvent manifester une solidarité et une aide sans contrepartie matérielle ou financière, parce qu'ils forment un « tout ». Le groupe dans cette société est plus important que l'individu. Quand un membre du groupe souffre, toute sa famille, tout le village, toute la communauté sont présents et lui apportent soutien et affection « inconditionnels ». Sommes-nous en train de découvrir que les jeunes de Mayotte qui veulent sublimer leurs souffrances, sont probablement freinés car ils ne trouveraient pas le cadre contenant et bienveillant à leur épanouissement global ? Est-ce que l'arrachement ou la relégation de leur culture en seconde zone serait le prétexte à la perte de confiance en eux et un empêchement d'exploiter toutes les ressources intérieures qu'ils possèdent en eux. À savoir, une plus grande capacité de résilience comme nous le verrons dans l'analyse des récits biographiques de certains d'entre eux.

Ce qui peut effondrer un individu quelconque et le plonger dans une dépression chronique, c'est bien une blessure psychique si énorme qu'elle peut développer des troubles psychiatriques. Les jeunes de Mayotte par leur culture du « n'importe quoi », arrivent à temporiser, relativiser afin de trouver les moyens de rebondir plus vite de façon efficace et longue. Ce qu'on peut alors prendre comme failles ou faiblesses peuvent-elles être plutôt considérées comme une richesse « culturelle », moins psychorigide et stigmatisante, offrant une place à chaque membre de la société ?

La culture mahoraise est une culture différente, qui exige une rencontre avec cet Autre qui ne serait pas comme nous, cet étranger. Cette rencontre est spéciale, unique et nous change littéralement et profondément. Cela peut être aussi une expérience d'« un conflit identificatoire primordial » comme l'indique René Kaes : « Il serait enfin de plus grand intérêt clinique et éthique de montrer comment de telles rencontres sont l'occasion de vivre et d'élaborer l'expérience d'un conflit identificatoire primordial : celui qui nous confronte à reconnaître en l'autre qu'il est fait de la même humanité que soi. D'une humanité qui m'est partiellement inconnaissable sans m'être radicalement étrangère, au point que je la rejeterai comme « inhumaine » [...] : dans cette sorte de non-rencontre, l'étranger prend le rang et l'ordre de l'animalité, figure du partiel qui en nous, nous fait si peur ou du diabolique, figure du clivage et du déni. Ce fantasme de renversement de l'ordre des générations et de l'abolition de la différence des sexes témoigne de notre difficulté à vivre de la différence entre les cultures¹⁵⁹ ».

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 87.

Cette constatation de René Kaes, nous le percevons dans notre dispositif transculturel que nous essayons de l'officialiser dans notre institution. Il est depuis 2018, inscrit dans les projets de soin de l'établissement public de santé mental. Il nous est alors demandé de mener une réflexion sur la mise en place de ces consultations spéciales en faveur de la population migrante, le public mahorais en fait partie. Et nous remarquons que la mise en place de ce dispositif inquiète nos collègues médico-sociaux. L'étranger est celui en quelque sorte qu'on ne veut pas voir parce qu'il est différent de nous et qu'il est plus compliqué de comprendre et de prendre en charge. Ce qui explique également nos interventions auprès des professionnels médico-sociaux pour mieux comprendre la culture comorienne et mahoraise dans le Morbihan (lieu de notre exercice).

Nous apercevons un sentiment d'impuissance surtout dans la prise en charge psychologique et sociale. Mayotte, île française, est si proche de la France et en même temps si loin par sa culture, ses traditions et ses coutumes. Alors pourrait-on parler de Mayotte, comme « d'une inquiétante étrangeté » ? Dans son article, Martine Ménès s'interroge : « Qui n'a jamais rencontré ce sentiment étrange et effrayant dans quelque situation pourtant familière ? Quelque chose alors dépasse le sujet, quelque chose qui vient d'ailleurs, d'un Autre qui impose son obscure volonté. L'angoisse qui s'insinue, qui envahit de son malaise vague, renvoie à celle originaire du nourrisson, dépendant pour sa survie tant psychique que physique d'un extérieur qui lui échappe totalement¹⁶⁰ ».

Quelque chose nous échappe probablement dans cette autre culture, cela renvoie à notre complexité d'être humain. Nous sommes « uniques » et en même temps, on appartient à un groupe qui véhicule des valeurs, des normes auxquelles nous appartenons. Les jeunes mahorais grandissent et se développent dans une sorte de « dualité » culturelle, ils peuvent se sentir comme des étrangers chez eux, à Mayotte et dans l'Hexagone, leur pays d'adoption.

Cette double appartenance, peut être vécue par eux comme une force ou une faiblesse et les pousser vers le mécanisme de défense de la sublimation. Nous allons expliciter ce concept et comprendre avant tout ce qu'il est. Nous cherchons à savoir également dans quelle mesure ces jeunes subliment-ils leur mal-être, leurs souffrances intérieures, leur malaise à être et à devenir quand les choses pour eux semblent si floues, si incompréhensives ou juste inaccessibles car trop complexes psychiquement. Sont-ils réellement dans une sublimation ou utilisent-ils d'autres mécanismes de défense pour compenser leur dure réalité ou la réalité tout simplement ?

¹⁶⁰ Martine Ménès, « L'inquiétante étrangeté » dans la Revue *Lettre de l'Enfance et de l'Adolescence*, N°56, 2004/2, p.21-24, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2004-2-page-21.htm>

DEUXIEME PARTIE :

LE CHOIX DE LA SUBLIMATION

Comment définir ce mot, la sublimation ? La sublimation serait le résultat de ce qu'on arriverait à faire, à partir de rien. Ou bien sublimer un moment intense et plein de belles émotions positives. Chacun a ses moyens de mettre en œuvre le processus de sublimation. N'est-ce pas aller chercher ce qu'il y a de meilleur en l'être humain, ? Et comment on arrive à la sublimation ? Qui arrive à sublimer ? Est-ce une stratégie accessible à tous ? Et qu'est-ce qui nous permet de sublimer ? Quelles sont les ressources intérieures offertes à nous pour aller vers cette sublimation ? Nous pouvons citer un artiste, écrivain, victime de déportation, il s'exprime avec des mots certainement très poignants : « On triomphe de toutes les horreurs de l'existence grâce à l'amnésie victorieuse et les capacités de sublimation ¹⁶¹ ». Cet auteur a vécu le pire et s'est développé en lui une grande capacité de résilience et ce il a su puiser en lui, un trésor inimaginable pour faire sortir de l'horreur, une pulsion plus forte que la mort, la pulsion de vie.

Étymologiquement parlant, du latin *sublimatio*, dérivé de *sublimare* « élever », se définit comme suit selon plusieurs domaines : « En chimie : action de sublimer, passage de l'état solide à l'état gazeux. Action de transformer en élevant, exaltation, purification. En psychologie : dérivation de but de la pulsion sexuelle ou agressive, par exemple dans une création artistique ¹⁶² ». Selon le vocabulaire de la psychanalyse de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, la sublimation est un : « Processus postulé par Freud pour rendre compte d'activités humaines apparemment sans rapport avec la sexualité, mais qui trouveraient leur ressort dans la force de la pulsion sexuelle. Freud a décrit comme activité de sublimation principalement l'activité artistique et l'investigation intellectuelle. La pulsion est dite sublimée dans la mesure où elle est dérivée vers un nouveau but non sexuel et où elle vise des objets socialement valorisés ¹⁶³ ». Freud a défini cette notion en ces termes : « La pulsion sexuelle met à la disposition du travail culturel des quantités de forces extraordinairement grandes et cela par suite de cette capacité spécialement marquée chez elle de pouvoir déplacer son but sans perdre pour l'essentiel de son

¹⁶¹ Voir De Imre Kertész, *Le Monde des Livres*, édition du 13 février 2015. Pour rappel, Kertész est un écrivain Hongrois né en 1929 dans une famille juive. À l'âge de 15 ans, il a été déporté et prisonnier dans le camp d'Auschwitz puis de Buchenwald. Il est l'auteur de plusieurs romans à forte tendance autobiographique comme *Être sans destin*, publié en France et en Hongrie où il décrit le quotidien des déportés dans les camps de concentration.

¹⁶² Voir la notice, [en ligne] : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition-sublimation/>

¹⁶³ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 465.

intensité. On nomme cette capacité d'échanger le but sexuel originaire contre un autre but qui n'est plus sexuel, mais qui lui est psychiquement apparenté, capacité de sublimation¹⁶⁴ ».

En résumé, la sublimation serait un déplacement de la pulsion sexuelle vers d'autres activités qui n'ont pas des buts sexuels tels que le travail intellectuel (l'écriture, faire sa thèse par exemple), développer le côté artistique et pratiquer un sport de haut niveau ou bien défendre ses idéologies. La sublimation serait comme dans l'introduction de Sophie de Mijolla-Mellor une « élévation » avec le « sub » dont le sens est « au-dessus » ou « super ». C'est alors le processus de dépassement de quelque chose, le dépassement de nos limites, de ce qu'on est capable de faire ou ce que les autres pensent qu'on n'est pas « capable d'accomplir ».

Prenons l'exemple de ce jeune mahorais de 27 ans qu'on a entretenu durant quarante minutes¹⁶⁵. Il nous a évoqué son parcours de vie, de son enfance à son âge actuel. L'un de ses événements marquants mais qui n'en seraient pas un pour lui, serait l'échec de son baccalauréat général à trois reprises. Il a en effet échoué trois fois à son Bac économique et social. En termes émotionnels, il est très neutre lorsqu'il évoque cette partie de sa vie. Il se contente juste d'exprimer une éphémère déception tout en assumant, dit-il, « l'entière responsabilité de ses échecs ». Il est issu d'une fratrie de sept enfants, il serait le troisième. Ses parents ont toujours été ensemble. Il aurait été éduqué selon les valeurs traditionnelles, ce qui lui permet d'entretenir de bonnes relations avec sa famille notamment ses parents et ses frères et sœurs. Il comprend son père même si ce dernier n'a pas été très présent ni soutenant dans sa vie en général. Selon le jeune, son père aurait fait ce qu'il pouvait. Il avoue avoir reçu des coups de fouets mais dit « les mériter vu que je faisais des bêtises sinon je ne serais pas là avec vous en train de vous parler aujourd'hui ».

Par ailleurs, grâce aux conseils de son grand frère qui lui aurait dit de « faire ce dont il aime », le jeune a réussi à quitter Mayotte, à suivre une voie qui lui plaisait dans le domaine des transports et de la logistique. Il aurait réussi son Bac professionnel dans ce domaine avec mention. Aujourd'hui, il en serait épanoui et heureux dans sa vie. Il a un travail qui lui plaît et ne se soucie plus de ce que pensent sa famille et la société mahoraise de son parcours. Il veut continuer à travailler dans l'Hexagone et se voit retourner à Mayotte d'ici dix ans. Il apprécie particulièrement l'ouverture d'esprit de cette culture française bien qu'il reconnait les points

¹⁶⁴ Cité par Sophie de Mijolla-Mellor, *La sublimation*, éd. PUF, Paris, 2012. Lire plus précisément la partie consacrée à « La sublimation entre sexualité et civilisation », p. 9-18, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/la-sublimation--9782130606727-page-9.htm?contenu=auteurs>

¹⁶⁵ Cf. Entretien avec Mr Dada, propos recueillis à Angers le 8 février 2020 en collaboration avec l'association REMB-REMA (association qui prenne en charge les étudiants mahorais dans cette ville).

positifs de sa propre culture. Ce jeune a réussi, à sa manière ; il est parvenu à sublimer ses échecs et à trouver sa propre voie.

La sublimation serait-elle vue comme « une transformation psychique du sujet par lui-même » ? La question mérite d'être posée. Le sujet se transforme de lui-même et devient « son idéal », « ce qu'il voulait être » indépendamment de ce que les autres voulaient pour lui. Ce sont ses désirs, ses envies qu'il prend en compte et il leur donne de la valeur, de l'importance propice à l'élévation de soi. Mais le mot « sublimation » trouve toutes ses titres de noblesse dans le romantisme allemand avec Goethe, chez qui la sublimation est une opération « du réel des événements et des sentiments propres à la création poétique ¹⁶⁶ ». Et dans la *Subliemierung*, Sophie de Mijolla-Mellor y décrit la pensée freudienne au sujet de « cet héritage notionnel » de cette manière :

1. « L'idée d'une opération qui implique non un simple accroissement de l'intensité, mais une modification qualitative profonde ;
2. La place du travail du négatif tel qu'il se retrouvera dans le barrage contre le mouvement spontané de la pulsion l'amenant à une dérivation forcée ;
3. Le thème romantique du dépassement de soi-même, déjà présent chez Hegel, qui conduira Freud, dans la seconde partie de son œuvre, à situer la sublimation dans une négociation spécifique du narcissisme.¹⁶⁷ »

On retrouve cette notion de transformation de quelque chose qui va se modifier de manière profonde et intense. L'idée étant de travailler le négatif pour l'amener à « une dérivation forcée » plutôt du côté positif, le meilleur de soi. Comme le raconte l'histoire de ce sage qui inculquait ces fidèles disciples, il faut toujours voir le côté positif de chaque difficulté, chaque obstacle. Un jour, ces élèves ont voulu lui faire une farce en lui plaçant sur son chemin le cadavre d'un chien qui était en état de décomposition avancée. Le sage s'approcha du chien mort et appela ses élèves : « venez voir, vous voyez, ces dents sont blanches. Comme il a de belles dents ! ». Il arrivait à voir la beauté dans la laideur, la lumière dans la noirceur.

Pourrait-on voir la sublimation de cette manière, voir au-delà du réel l'impossible transformation ou le rayonnement derrière l'ombre ? L'on peut aussi se demander si la sublimation n'est juste qu'un dépassement de soi que tout individu serait capable de faire. Il nous vient à l'esprit un exemple, nous étions dans une librairie près d'une gare routière et en regardant du côté du rayon des livres, nous tombons sur un titre de livre qui nous interpella,

¹⁶⁶ Sophie de Mijolla-Mellor, *La sublimation, op. cit.*, p.5

¹⁶⁷ *Ibidem.*

Blessure de femmes, et en lisant la couverture nous comprenons que son auteure, une psychologue, raconte l'histoire d'un enfant maltraité qui aurait écrit un livre pour aider les parents, en particulier les mères à ne pas reproduire leurs maltraitances sur leurs propres enfants. En réalité, dans ce livre, l'auteure psychologue fait son témoignage à travers le truchement de son personnage. On peut donc se demander si elle n'aurait pas fait de ses blessures une sublimation, dans un premier temps par son métier dans la mesure où elle accompagne des personnes fragiles et en souffrances psychologiques, et ensuite en étant qu'auteure en écrivant comme si elle faisait une thérapie pour ses propres souffrances psychiques ? Le mot sublimation pour nous prend tout son sens dans cette situation-là. Comme le souligne Sophie de Mijolla-Mellor, « La notion de sublimation en psychanalyse occupe une position paradoxale : jamais totalement définie par Freud du point de vue métapsychologique, elle est cependant indispensable à l'édifice théorique tant du point individuel que collectif, car elle est supposée rendre compte de l'investissement libidinal de buts et d'objets qui ne sont pas originellement ceux des pulsions. Sa place est aussi importante que celle du refoulement dont elle constitue soit l'issue positive à l'âge adulte par opposition à la névrose, soit l'enfance l'alternative précoce et créatrice [...] Plus qu'une notion, c'est d'un concept organisateur qu'il s'agit, au même titre que celui de la pulsion autour duquel gravitent les questionnements sur les sentiments de tendresse et d'amitié, les liens sociaux, l'activité professionnelle, les réalisations antistatistiques, littéraires, scientifiques, techniques, sportives etc., et le plaisir qu'enfants et adultes prennent à affronter les énigmes et à tenter de les résoudre, le plaisir de la pensée¹⁶⁸ ».

En somme, il existe une infinie de façons de sublimer. Mais sublimer quoi au fait ? Et comment rentre-t-on dans ce processus de sublimation ? Quelle sorte d'individus choisissent de se sublimer ? Et est-ce que cela est possible pour tout le monde ?

Pour répondre à ces questions, prenons l'exemple de nos jeunes mahorais. Beaucoup d'entre eux semblent bloqués dans leurs difficultés quotidiennes, parfois par manque de soutien et surtout par manque d'écoute. Ils abandonnent ou imaginent l'échec avant qu'ils ne le vivent réellement, sans avoir tenté quoi que ce soit. Ces jeunes développent une forme de « névrose d'échec¹⁶⁹ », ils développent également de l'anxiété plus généralisée. Lors d'un voyage en Belgique¹⁷⁰, nous nous sommes fait passer pour une étudiante pour accompagner 25 jeunes originaires de Mayotte. Ils sont en majorité des étudiants, dont la moyenne d'âge tourne autour de 20 ans. Ils sont pour la plupart des primo-arrivants, certains en troisième année de licence. On dénombrait deux étudiants en Master 2, deux en fin de leur cursus dont une étudiante qui

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 5-6.

¹⁶⁹ A ce sujet lire Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p.277-278.

¹⁷⁰ Voir l'article « Voyage en Belgique. Des étudiants heureux, *Mayotte Hebdo*, N° 868, édition du 11/01/2019.

prépare son mémoire sur l'échec des jeunes de Mayotte. Parmi ces jeunes, nous avons observé une jeune de 18 ans qui avait développé une phobie du noir. Elle se sentait dans l'incapacité de rester seule dans une pièce. Il fallait alors qu'elle dorme avec une autre personne en qui elle avait confiance car elle se méfiait des inconnus. Nous avons tenté d'en savoir un peu plus sur sa phobie, elle ne voulait pas en parler et se contenter de banaliser son problème. Elle semblait plutôt être dans l'évitement et se réfugiait toujours auprès de ses amis proches. Néanmoins, nous avons pu l'orienter vers les Centre-Médico-Psychologiques (CMP) de sa ville et avons expliqué au groupe de l'existence des dispositifs de soins « psychiques » dans leurs régions ou villes d'études.

Une autre jeune nous interpella aussi, elle nous a semblé beaucoup plus ouverte à la discussion car elle demandait à être écoutée. Elle avait des problèmes d'insomnie depuis de nombreuses années sans qu'elle arrive à dater exactement la période du début de ses troubles de sommeil ni les événements qui ont pu déclencher le symptôme.

Nous avons pu sensibiliser les jeunes sur la prise en charge psychologique et nous les avons orientés vers les structures d'accueil existantes pour ces divers troubles psychologiques ou psychiatriques. D'autres comptent sur la religion pour les aider à traverser des durs moments. Ils nous confient que c'est grâce à la foi et à leurs prières qu'ils arrivent à rebondir et à ne pas s'effondrer. Pour eux, la religion leur apporte beaucoup, en particulier la sérénité et la paix intérieure. Et dès qu'ils sont sujets à des idées noires, voire suicidaires, ils lisent les versets coraniques ou vont voir les imams¹⁷¹ pour leur préconiser des invocations ou versets coraniques à lire. Ils sont persuadés que le *Coran* les protège des symptômes dépressifs et des idées noires. Ainsi, ils croient plus à l'efficacité des versets coraniques, à la thérapie de Dieu que celle des hommes et des professionnels de la santé psychique. Ils restent très réfractaires à la thérapie occidentale même s'ils méconnaissent leur fonctionnement et « le soulagement » que cela pourrait leur procurer.

I. Le concept de sublimation selon divers auteurs

Autrement la sublimation est-elle un mécanisme de défense ? Pour Anna Freud, la sublimation ferait partie des mécanismes de défenses, elle propose une liste bien élargie : le refoulement, la régression, la formation réactionnelle, l'isolation, l'annulation rétroactive, la projection, l'introjection, le retournement contre soi, la transformation et la sublimation qui appartiendrait au domaine de la normalité plutôt que de la névrose. Elle le définit comme étant «

¹⁷¹ En Islam, le mot désigne les chefs religieux ou les hommes qui dirigent la prière dans les mosquées.

le déplacement vers un niveau plus élevé du but pulsionnel au point de vue social¹⁷² », et plus loin elle ajoute que l'opération : « présuppose une acceptation ou tout au moins une connaissance des valeurs morales, partant de l'existence d'un surmoi¹⁷³ ». La sublimation comme étant une voie normale pour tout sujet qui y accède et nous ne serions pas dans la névrose.

En psychanalyse, le concept « sublimation » a soulevé beaucoup de débats passionnés. De nombreux auteurs et psychanalystes se sont penchés sur ce mot et certains ont établi des liens avec d'autres concepts très importants. Ce qui nous intéresse dans ce concept, c'est de savoir en quoi la sublimation peut nous apporter de plus sur la connaissance et la compréhension de la santé psychiques de nos jeunes mahorais ? Est-ce que ces jeunes utilisent ce concept pour résoudre leurs problématiques psychiques ? Qu'est-ce que cela peut leur apporter ? Comment saurons-nous si les jeunes mahorais se subliment ou arrivent à entrer dans un processus de sublimation de soi ? Est-ce pour eux, un mécanisme de défense comme un autre, une stratégie adaptative à leur réalité ou cela a toute une autre signification ? À ce stade, nous remarquons que nous avons plus de questions que de réponses.

Partons des travaux de Sophie de Mijolla-Mellor qui propose une analyse de la sublimation intéressante lorsqu'elle parle de la notion de changement. Elle écrit dans son livre consacré à la sublimation que : « La notion du changement [...], a une importance majeure en psychanalyse puisqu'elle conditionne le processus de guérison et plus généralement la capacité du sujet d'évoluer et de s'adapter à la réalité mouvante et souvent imprévisible¹⁷⁴ ». L'adaptation et le changement peuvent générer de l'anxiété et impliquer aussi des renoncements. En ce qui concerne les jeunes originaires de Mayotte, qu'ils vivent à Mayotte ou à l'extérieur (notamment en métropole, à la Réunion ou à l'étranger), ils sont dans un processus d'adaptation permanent. Ils se cherchent, ils tâtonnent pour se trouver une place dans leur société et dans la société occidentale. Mais tout changement s'avère compliqué et demande des sacrifices, selon Sophie de Mijolla-Mellor : « Le changement ne se confond pas avec la conversion ou la transformation : il implique une avancée, un abandon et non la récupération du Même sous une autre forme. On conçoit dès lors la nécessité d'y employer de grandes quantités de libido destructrices mais sublimée, c'est-à-dire dirigée vers un but qui ne soit pas seulement l'annihilation mais la création d'un espace vide pour faire venir à l'être autre chose [...] Aussi

¹⁷² Anna Freud, *Le moi et les mécanismes de défense*, éd. PUF, Paris, 1949, p. 50.

¹⁷³ *Ibidem*.

¹⁷⁴ Sophie de Mijolla-Mellor, *La sublimation, op. cit.*, p.64

est-ce de la volonté consciente de changer qu'il est ici question. C'est elle qui accompagnera le sujet, contraint de sortir de l'espace utérin puis de grandir et enfin de vieillir¹⁷⁵ ».

La sublimation serait-elle donc une réponse pour lutter contre des pulsions destructrices et les transformer en quelque chose d'autre ? Quand il y a sublimation, y a-t-il forcément création ? Si oui, créer à partir de quoi ? Et peut-on créer à partir de rien ?

Du point de vue psychanalytique, celui qui arrive à créer, l'artiste, ignore les lois de l'inconscient en les personnifiant. Son œuvre devient en quelque sorte un compromis entre ce qui est refoulé dans l'inconscient et ce qui va être projeté dans la création. Selon Freud, l'artiste échapperait à la névrose grâce à sa création. En cela, il ajoute : « les forces pulsionnelles à l'œuvre dans l'art sont les mêmes conflits qui poussent à la névrose d'autres individus¹⁷⁶ ». Freud s'est intéressé au processus de création qui s'inscrit dans l'histoire singulière de la personne. Chaque individu a sa propre manière de sublimer en lien avec son histoire de vie, avec ce qu'il est, ses forces et ses faiblesses. Sur le site Ergopsy¹⁷⁷, ils abordent très clairement le concept de la sublimation. Nous notons dans leur article parlant de l'expression de la création et de la créativité : « Les capacités d'expression sont différentes pour chaque personne et nous pouvons aider la personne à trouver sa médiation privilégiée, lui permettant de soulager sa souffrance, de la dire d'une autre façon, de la projeter à l'extérieur et de pouvoir ainsi avoir une action sur son propre psychisme. Nous pouvons donc inviter quelqu'un à s'exprimer, de diverses façons et retrouver d'autres mécanismes de défense. Il n'en est pas de même en ce qui concerne la création. La véritable création est un acte fondamentalement solitaire. [...] La création a du mal à s'inscrire dans des cadres horaires et spatiaux précis, proposés par d'autres. Elle nécessite que la personne trouve en elle son propre espace intérieur et extérieur pour y inscrire sa création, issue de son énergie psychique¹⁷⁸ ».

Dans ce site, créé pour les étudiants et doctorants, on y apporte une analyse fine, claire et très compréhensive à un plus grand nombre de lecteurs. Il explicite le processus de création, ce qu'elle apporte aux personnes qui le développent : « La création procure du plaisir, lorsqu'elle est librement choisie et pratiquée, mais il convient de se souvenir qu'il y a aussi des moments de souffrance de doute, car il y a des moments chaotiques de mise en mouvement de parties psychiques inconscientes qui cherchent à s'exprimer. Nous retrouvons, en partie, la notion de voie de compromis, qui permet à l'énergie psychique de se lier dans des actes créatifs au lieu de

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.65

¹⁷⁶ Voir cet article publié sur le site Ergopsy, [en ligne] : <http://ergopsy.com/creation-et-sublimation-a473.html>

¹⁷⁷ *Ibid.*

¹⁷⁸ *Ibidem.*

s'égarer dans les symptômes invalidants et coûteux. Mais l'art ne se "limite" pas à être une voie de compromis¹⁷⁹ ».

Dans la thérapie avec les patients, il est possible de les inviter à retrouver d'autres mécanismes de défenses à leurs souffrances psychologiques mais la création reste une activité solitaire, elle n'est pas donnée à tout le monde de sublimer par la création quelle que soit.

Sublimation comme transformation de la souffrance, « peut, parfois devenir sublimation (mécanisme de défense utilisé par le moi, permettant de lier l'énergie psychique et de l'utiliser dans des formes plus acceptables et plus reconnues par la société que le symptôme), (voir sublimation dans mécanismes de défense névrotiques). Cela peut permettre, parfois, de soulager un délire, de maintenir une intégration sociale, mais aussi de proposer des défenses psychiques favorisant la cohérence, l'organisation. Car pour créer, il est nécessaire certes de passer par un chaos créatif, mais aussi de pouvoir en émerger et de l'organiser dans une forme¹⁸⁰ ».

Une de nos jeunes, Mme H., au parcours traumatisant depuis son jeune âge, a réussi à trouver sa voie par la création de ses vidéos sur YouTube. Elle y parle de différents sujets de développement personnel : la confiance en soi, l'estime de soi, et des sujets beaucoup plus complexe, les viols, les pervers narcissique. Elle se sent libérée après chaque vidéo comme une thérapie qui l'aide à avancer et à faire le deuil de son passé. Elle parle de sa propre expérience, de ce qu'elle a connu, comme pour se libérer d'un lourd fardeau.

Mais alors qu'en est-il des autres jeunes de Mayotte ? Comment se libèrent-ils de leur histoire de vie parfois lourde et complexe ? Quels sont leurs mécanismes de défense pour se protéger de leurs souffrances psychiques ? Pour répondre à ces questions, nous avons soumis un mini questionnaire que nous allons rendre compte dans les lignes qui suivent.

Tout d'abord sur 37 jeunes interrogés¹⁸¹, 27, 03%, disent manquer de confiance en soi. 13,51% auraient du mal à s'affirmer et disent avoir du mal à dire « non », à exprimer une demande claire et même à répondre à une critique. 10,81% ont une faible estime de soi. Parmi ces jeunes, on retrouve des étudiants en cinquième année de pharmacie, troisième année de licence en Tourisme et hôtellerie, ou encore Master 2 Conformité Bancaire et contrôle interne des risques, Master en finance et des étudiants de première à la troisième année de Licence dans divers domaines ou autre formation telle qu'infirmier ou auxiliaire de vie etc.... Ils disent à 70,27% que leur point fort est l'ouverture d'esprit, puis leur joie de vivre, ensuit leur

¹⁷⁹ *Ibidem*.

¹⁸⁰ *Ibidem*.

¹⁸¹ Cf. Questionnaire que nous avons diffusé en ligne à destination des jeunes mahorais le 10/05/2019 : <https://fr.surveymonkey.com/r/X2Z7GN2>

détermination ou bien leur persévérance, ainsi que leur capacité d'adaptation en permanence, et il serait réfléchi et pleins d'humour.

Quant à leurs points faibles, ils sont 43,24% à répondre que c'est leur procrastination, c'est-à-dire remettre à plus tard les choses qu'ils doivent faire. 37,84% parlent de leur timidité, puis de leur recherche de la perfection et ils sont 29,73% à donner leur sentiment de ne pas se sentir capable de faire les choses ou encore leur sentiment de tristesse. Les dernières réponses sur la liste concernent les difficultés à prendre des initiatives et l'impression d'être « paresseux » (16,22% pour les deux). Il y a aussi d'autres points faibles tels que le « profond sentiment de solitude et d'incompréhension », le fait d'être « trop altruiste » ou « insatisfait » (10,81%).

En ce qui concerne la sublimation de leurs souffrances intérieures, 35,14% des jeunes, répondent que « la religion » les aide à tenir et à se dépasser. Puis viennent les études pour les 18,92% des interrogés, ensuite le sport pour les 16,22%. Il y a 13,51% des jeunes qui évoquent la méditation et Arts Martiaux, le fait de dormir, la musique, la rencontre des gens venus d'ailleurs, le fait de s'enfermer sur soi-même. Par ailleurs, 8,11% des jeunes retiennent l'art, 5,41% l'écriture et 2,7%, les projets à mettre en place (dans le social ou autre). Notons qu'aucun des jeunes interrogés n'évoquent le théâtre alors que nous connaissons trois jeunes en l'occurrence qui brillent dans ce domaine au niveau national, sans oublier les autres qui en font une carrière à Mayotte.

Ils s'expriment également sur leurs blocages, les freins qui les empêcheraient de se dépasser et sublimer leur mal-être. 18,92% des jeunes disent que ce seraient plutôt les moyens matériels et financiers, puis viennent les angoisses permanentes, les difficultés à faire des choix, l'isolement, la dépendance affective, la tristesse et la solitude, le sentiment d'échec, le sentiment de frustration. 2,7% des interviewés évoquent le manque de soutien familial et d'autres difficultés dont l'expression orale et écrite, ils expriment un besoin de solidarité. À la lecture de ces réponses, on peut se demander, comme tant d'autres chercheurs, si la sublimation serait à confondre avec l'idéalisation. Freud y avait déjà réfléchi dans son essai *Pour introduire le narcissisme*¹⁸² publié en 1913. Sophie de Mijolla-Mellor apporte son analyse sur le sujet en déclarant que « Freud différencie idéalisation et sublimation à partir de l'opposition entre un phénomène partiel, la modification de l'objet qui n'implique pas un changement mais une modification psychique (exaltation, surestimation), et un processus en profondeur qui concerne la pulsion dans sa volonté. Du point de vue économique, l'idéalisation apparaît essentiellement

¹⁸² Lire Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, éd. PUF, Paris, 1969.

comme une concentration de libido sur un objet support et non comme une modification portant sur la nature de la pulsion¹⁸³ ».

Pouvons-nous comprendre que la sublimation permet une modification psychique que l'idéalisation ne le permet pas ? Pour y répondre, nous nous proposons de revenir sur la définition de l'idéalisation pour mieux comprendre en quoi elle est différente de la sublimation. L'idéalisation est définie comme : « Glorification exagérée, basée uniquement sur l'idée que l'on se fait d'une personne ou d'une situation. On envie une apparence qui n'est pas toujours la réalité. Prenons l'exemple de l'idéalisation de ce nouvel emploi l'a conduit à quitter son ancien travail et il le regrette amèrement »¹⁸⁴.

Le synonyme de l'idéalisation pourrait être l'embellissement. Quand on idéalise une chose, c'est ce qu'on aimerait l'avoir « dans l'idéal ». On peut imaginer l'idéal sans pour autant l'atteindre un jour ou les choses de la réalité ne se passe pas comme nous le souhaitons. On peut alors tendre vers cet idéal qui est un point de départ, un objectif sur lequel il est possible de s'appuyer. Ainsi la sublimation n'est pas l'idéalisation même si les deux termes peuvent se confondre. D'ailleurs Sophie de Mijolla-Mellor approfondit ce sujet dans un article intitulé « Idéalisation et sublimation », dans lequel elle fait part de leurs points communs : « d'une part elles constituent toutes deux une modification des premiers choix d'objet et des premiers buts sexuels, d'autre part elles se caractérisent par un travail d'élaboration psychique qui détache la pulsion de son étayage primitif et la spécifie dans une direction partielle, enfin elles impliquent une valorisation qui se double dans le cas de la sublimation d'une reconnaissance de ladite valeur par le socius¹⁸⁵ ».

La différence entre ces deux concepts a été effectuée lorsque Freud a mis en exergue le concept de l'idéal du Moi. C'est ainsi qu'on a pu séparer la sublimation de l'idéalisation. Ce terme est défini en psychanalyse comme étant un mécanisme de défense qui permet de remplacer quelque chose qui fait souffrir par une autre croyance qui serait plus facile de contrôler. Dans le vocabulaire de la psychanalyse, J. Laplanche et J.-B. Pontalis, les auteurs définissent l'idéalisation comme suit : « Processus psychique par lequel les qualités et la valeur

¹⁸³ Sophie de Mijolla-Mellor, *La sublimation, op. cit.*, p 70.

¹⁸⁴ Voir notice dans *Le Robert, op. cit.*, p.965 : « Action d'idéaliser (...) », avec l'idéalisme : « Attitude d'esprit qui pousse à faire une large place à l'idéal, au sentiment. Tendance à négliger le réel, à se nourrir d'illusions. »,

¹⁸⁵ Sophie de Mijolla-Mellor, « Idéalisation et sublimation » dans la Revue *Topique*, N°82, 2003/1, p. 93-108, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-topique-2003-1-page-93.htm>, Article : Sophie de Mijolla-Mellor, *Idéalisation et sublimation, Dans Topique 2003/1 (no 82), pages 93 à 108.*

de l'objet sont portées à la perfection. L'identification à l'objet idéalisé contribue à la formation et à l'enrichissement des instances dites idéales de la personne (moi idéal, idéal du moi)¹⁸⁶ ».

De nombreux auteurs ont mis l'accent sur le rôle défensif de l'idéalisation, en particulier Mélanie Klein qui pense que l'idéalisation est avant tout une défense contre les pulsions destructrices puisqu'elle permet de cliver un objet des deux côtés extrêmes soit le bon objet : « idéalisé et pourvu de toutes les qualités (par exemple sein maternel toujours disponible et inépuisable) et un objet mauvais dont les traits persécutifs sont également portés au paroxysme¹⁸⁷ ». En outre, nous pourrions parler d'une idéalisation positive qui permet au soi et aux autres d'obtenir une vision améliorée de la réalité. Et l'idéalisation négative met en avant plutôt les défauts en les exagérant voire même en les inventant.

Dans l'essai *Pour introduire le narcissisme*, Freud différencie les deux concepts à savoir la sublimation et l'idéalisation. Il les a séparés clairement puisque la sublimation se centre sur la pulsion tandis que l'idéalisation concerne plutôt l'objet. Freud ajoute à ce propos : « La formation de l'idéal du moi est fréquemment confondue avec la sublimation des pulsions, au détriment d'une claire compréhension. Tel qui a échangé son narcissisme contre la vénération d'un idéal du moi élevé, n'a pas forcément réussi pour autant à sublimer ses pulsions libidinales. L'idéal du moi requiert, il est vrai, cette sublimation mais il ne peut l'obtenir de force ; la sublimation demeure un processus particulier, l'idéal peut l'inciter à s'amorcer mais son accomplissement reste complètement indépendant d'une telle incitation¹⁸⁸ ». Teresa Pinheiro, psychanalyste d'origine brésilienne, interprète les propos de Freud en traitant ces deux concepts et y voit la distinction nette de la sublimation et l'idéalisation : « La sublimation, nous dit-il, concerne la pulsion mais une pulsion qui s'est déviée de son objectif, ou mieux, une pulsion inhibée quant à son objectif, déssexualisée. L'idéalisation, à son tour, concerne l'objet et partant se réfère directement à la sexualité. Et si l'idéal du moi présuppose le mécanisme de l'idéalisation, la même chose ne peut pas être affirmée concernant la sublimation. Les mécanismes sont indépendants, affirme Freud, et ils ne sont pas nécessairement accouplés¹⁸⁹ ». Ce qui nous semble intéressant dans l'article de cette psychanalyste, est l'ouverture qu'elle fait de ces deux concepts, en particulier l'idéalisation en reprenant l'organisation du monde occidentale. Elle parle de la société de consommation, de l'idéal du Moi, ou l'idéal tout court

¹⁸⁶ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 186

¹⁸⁷ *Ibid.*, p 187

¹⁸⁸ Teresa Pinheiro, « Sublimation, idéalisation et post-modernité », site Psychanalyse In situ, [en ligne] : http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/b_txt_subli.html

Cité également dans cet article : Jean-Michel Porret, *sublimation et idéalisation*, Dans *La consignation du sublimable*, 1994, pages 153 à 172

¹⁸⁹ *Ibid.*

pour être conforme aux valeurs et aux normes de la société moderne. Et ses propos attestent de l'intensité de son message, elle poursuit ainsi : « La société de consommation nous propose une profusion d'images comme modèles des idéaux du moi, des images dépourvues de toute consistance : il suffit de s'acheter telle voiture ou de s'habiller d'une telle façon pour accéder au royaume du bonheur. Par contre, le bonheur qui consiste dans l'espoir, dans le pari fait sur l'idéal du moi se réduit à une poignée d'images statiques dépourvues de toute valeur sociale. Au début du siècle, les modèles avaient des référentiels porteurs de valeurs telles que des principes moraux, la solidarité, l'idéal d'être quelqu'un de bien, etc. Dans les images d'alors il y avait des repères éthiques, ainsi que des valeurs sous entendues, annoncées ou rigoureusement décrites¹⁹⁰ ».

Nous retrouvons le même phénomène dans la société mahoraise. Cette société qui oscille entre tradition et modernité. Et récemment, nous avons été contactée par un journaliste mahorais qui voulait publier un dossier spécial sur la famille mahoraise le vendredi 24 janvier 2020. Nous avons pu y participer et donné notre regard de professionnelle que nous sommes sur cette thématique. En effet, dans une société mahoraise en pleine mutation et en perte de valeurs, l'idéal serait ce que nous souhaiterions voir, une réalité autre que la réalité actuelle. Le journaliste nous a particulièrement questionnée sur l'évolution de l'homme mahorais dans cette société, en cherchant ou en désirant fortement, une évolution positive de l'homme mahorais. Nous pourrions rappeler brièvement l'organisation sociale et familiale de Mayotte. Avant, les places de chacun étaient bien définies. L'homme s'occupait de l'extérieur, c'est-à-dire, il allait travailler pour subvenir aux besoins de toute sa famille. La femme s'occupe de l'intérieur, elle devait être une bonne épouse et une bonne mère à la charge du foyer. Elle s'occupait de l'éducation des enfants, elle faisait le ménage et la cuisine. Elle gérait la maison, la décoration, les courses, etc.

La femme a également une place privilégiée dans l'espace public en période de grands événements traditionnels, notamment les *manzaraka* (mariage traditionnel), les rituels (naissance, décès), les manifestations culturelles et culturelles comme les chants et danses religieux (*debaa, shenge, patrosi, rumbu*) ou traditionnels (*m'biwi, wadaha*). Il en est de même pour les événements politiques, notamment durant la période des indépendances avec les femmes Chatouilleuses ou durant ces dernières décennies avec les femmes leaders qui investissent l'espace public pour exprimer leur colère ou réclamer des droits sociaux. L'homme mahorais aurait quant à lui une place privilégiée au sein de sa famille et dans la société de manière générale. Il lui sera difficile de changer réellement car tout changement est significatif

¹⁹⁰ *Ibid.*

et nécessite le renoncement de quelque chose. Et il lui est donc difficile de changer radicalement... Mais il serait possible de trouver un terrain d'entente pour équilibrer au mieux la société mahoraise.

D'une certaine manière, l'homme mahorais en particulier est complètement perdu et totalement désorienté. Il ne sait plus sa véritable place dans la société moderne, et cela le plonge dans un grand paradoxe en ce sens où il veut en même temps garder sa place d'avant et bénéficier des privilèges des deux côtés, dans les deux cultures, pour toujours garder sa place de dominant et rester dans la toute-puissance. Il veut être l'homme du foyer, le seul responsable, le père présent dans l'absence sans qu'on puisse le juger ni lui reprocher de quoi que ce soit. Il ne veut pas être un homme occidental, un homme moderne, un homme égal à la femme qui partage les tâches ménagères et qui s'impliquent entièrement dans l'éducation de ses enfants. En d'autres termes, il veut bien rester avec ses privilèges de dominant de la société traditionnelle, c'est-à-dire pratiquer la polygamie et jouir de grandes libertés sans se remettre en question ni dans son comportement ni dans ses attitudes qui peuvent être parfois très déstabilisantes et contradictoires.

Le paradoxe dit-on rend fou. Est-ce le fait de ne pas avoir une vision claire sur qui on est et quelle place souhaite-t-on prendre dans la société ? Le paradoxe développerait-elle une société dissociée, une société désorganisée où chacun s'y perd, qu'il s'agisse des enfants, des jeunes, des adultes, des personnes âgées ? Comment s'organise la société mahoraise d'aujourd'hui et comment clarifier les besoins et les rôles de chacun, homme, femme, enfant, parents ?

Si nous arrivons à traiter ces questions, les choses seront plus claires et ce faisant, nous espérons contribuer à des éléments de réponses pour résoudre un certain nombre de problèmes de communication entre les hommes et les femmes, voire encore les problèmes de violence au sein de la société mahoraise. Car, en tant que doctorante et professionnelle de la santé psychique, nous observons des incohérences, des paradoxes culturels, des situations ambiguës qui n'aident pas à y voir clair ni à y apporter des solutions adéquates aux problématiques de la société mahoraise d'aujourd'hui.

La question qui se soulève maintenant est de savoir si l'on pourrait passer de l'idéalisation à la sublimation ?

Avant de parler de sublimation de cette population, des femmes et des hommes, des jeunes et des personnes plus âgées, nous pourrions continuer à comprendre la manière dont les membres de cette société fonctionnent. Teresa Pinheiro, psychanalyste brésilienne, cite Freud dans son

essai *Malaise et civilisation* pour exprimer sa pensée et ses idées sur la question : « Freud nous présente l'homme comme un être prématuré et désemparé, raison pour laquelle il devient grégaire. Il possède, cependant, un équipement psychique, pulsionnel, incompatible avec la vie en société. Pulsions de mort et principe du plaisir, ainsi que l'égoïsme propre au narcissisme, seraient des éléments fatals au sujet lui-même lequel, sans quelques dispositifs comme le refoulement et la sublimation, ne serait pas capable de survivre et encore moins d'assurer une vie en société¹⁹¹ ».

Pour revenir sur Mayotte, qu'en est-il de la réalité de l'île et de ce qu'il en est véritablement ? Nous y avons longuement réfléchi et tenté de comprendre certains éléments, en l'occurrence la place des hommes dans la société. Ces derniers occupent une place très particulière et prépondérante dans cette société tiraillée entre la tradition et la modernité. L'homme mahorais est passé de l'homme-chef de la famille qui délègue tout ce qui est relatif à l'éducation des enfants et à la gestion du foyer (courses, tâches ménagères, même l'administratif pour les femmes qui s'y connaissent) à l'homme-chef de foyer qui a perdu son autorité et sa place dans sa famille puisque la femme moderne travaille et subvient en même temps aux besoins de sa famille. Certains hommes voient leur rôle se réduire à être le partenaire d'une ou plusieurs femmes, à être le géniteur sinon simplement ce dont les femmes ont besoin. Dans la société et dans les espaces publics, ils gardent leur place importante mais ils ne sont plus mis en avant par les femmes.

Certains jouissent de leur position de « mâle dominant » pour reprendre les termes des anthropologues. Ils considèrent toujours les femmes comme des « êtres inférieurs » à eux. La parité et l'égalité des sexes dans les couples, semblent être une illusion¹⁹², du moins c'est ce que l'on remarque dans la culture occidentale. Cependant, dans la réalité, les témoignages nous disent le contraire, rien n'a changé et selon certains jeunes tout semble s'empirer à Mayotte. L'homme reste le même homme malgré l'évolution de la société. Il garde ses privilèges hérités de la société traditionnelle. Selon Sophie Blanchy-Daurel, « un ordre hiérarchique assigne à chacun sa place et détermine l'accès aux rôles [...] La vie familiale favorise cet équilibre aux dépens d'une expression personnelle¹⁹³... » Et lorsque certains hommes essaient d'évoluer et épousent de nouvelles valeurs qui prônent l'égalité réelle entre homme et femme, ils sont

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² Voir Mayotte Hebdo, plus précisément le dossier consacré aux « Hommes », [en ligne] : <https://www.mayottehebdo.com/actualite/dossier/dossier-hommes>

¹⁹³ Cité dans une journée organisée le samedi 1^{er} septembre 2018 par le Vice-recteur de Mayotte : « *Interculturalité, construction identitaire, éducation et formation* » de GAILLAT Thierry Université de la Réunion – Dept FLE, Laboratoire Icare EA 7389. (BLANCHY S, 1988)

marginalisés par la société et traités de « Bonjour madame »¹⁹⁴ par leurs amis pro-machistes, tout simplement parce qu'ils aident leurs femmes dans les tâches ménagères et s'occupent de leurs enfants.

À ce sujet, Mme H., 26 ans, formatrice et nouvelle maman séparée de son mari après la naissance de son enfant, raconte que : « La société mahoraise est machiste. À Mayotte, la femme a comme principaux rôles : de s'occuper de son mari comme un prince, faire les travaux domestiques et faire des enfants. Et dès qu'une femme cherche à se dégager du chemin battu, elle n'est pas épousable. La femme d'antan n'avait pas le choix. Analphabète, elle se contentait de jouer de son rôle de femme au foyer¹⁹⁵». Aujourd'hui, les choses changent et la femme s'octroie le droit de faire de longues études, de travailler et d'occuper des postes à hautes responsabilités. Tout cela sans que l'organisation de la vie familiale et son rôle changent puisque les hommes en l'occurrence estiment qu'il n'y a rien à changer. Ces femmes et ces mères, n'ont pas le choix que de continuer à fonctionner comme leurs aînées, s'occuper de leurs maris, prendre en charge leur foyer et continuer à éduquer leurs enfants pour pouvoir garder leurs hommes à leurs côtés comme en témoignent de nombreuses femmes rencontrées à Mayotte ou ailleurs.

Dans un autre travail nous faisons la synthèse suivante pour mieux connaître les hommes Mahorais : « Certains hommes ont une vision positive d'eux-mêmes. Trois termes ressortent dans leurs réponses : polygamie, protecteur et chef de famille. Il faut noter que les hommes, toujours selon eux, ne remettent pas cause l'éducation qu'ils ont eue. D'ailleurs certains considèrent qu'ils sont investis dans l'éducation de leurs enfants ». Ci-après les termes dont les hommes utilisent pour se décrire eux-mêmes ou selon ce que les femmes disent sur eux :

- ❖ « Polygames » parce qu'ils sont fidèles à la culture mahoraise. La polygamie étant souvent légitimée par le fait qu'elle est pratiquée par les parents et les grands-parents ;
- ❖ « connards » selon les femmes ;
- ❖ « relation merdique » ;
- ❖ « pensent à respecter les femmes » ;
- ❖ « infidèles » ;

¹⁹⁴ Expression mahoraise pour critiquer un homme qui partagerait les tâches ménagères avec sa femme, c'est mal vu dans la société, il serait vu comme un homme soumis et non viril.

¹⁹⁵ Cf. témoignage publié dans Mayotte Hebdo : <https://www.mayottehebdo.com/actualite/dossier/dossier-hommes>; lire également cet article « La femme dans la société mahoraise », Site Marianne Mayotte, [en ligne] : <https://marianne-mayotte.webnode.fr/news/la-femme-dans-la-societe-mahoraise/>

- ❖ « absence de communication dans les couples » surtout pour ce qui est des tabous et de la religion qui masquent les besoins des partenaires. Notons que l'incompréhension des besoins sont les raisons des infidélités dans les couples ;
- ❖ Culture ;
- ❖ Esprit fermé ;
- ❖ parler d'une nouvelle génération mais pas des hommes en général ;
- ❖ « irresponsables » ;
- ❖ Objectif ;
- ❖ Optimiste ;
- ❖ En général, l'homme mahorais n'aurait pas conscience de sa place dans la société ;
- ❖ non réfléchi ;
- ❖ Certains pensent qu'ils subissent la société mahoraise, d'autres disent œuvrer pour le développement de Mayotte ;
- ❖ chefs de famille, ou ils se décrivent comme des leaders ;

En tant que pères, les hommes mahorais se voient ainsi :

- ❖ « prendre les responsabilités et faire du mieux pour aider nos enfants » ;
- ❖ « Pas encore de place en tant que père » ;
- ❖ « protecteur, conseiller, éducateur et amis des enfants » ;
- ❖ « autoritaire si besoin » ;
- ❖ « les enfants sont la priorité », « éducation importante » ;
- ❖ « être proche des enfants » ;
- ❖ « les enfants sont proches du père » ;
- ❖ « transmettre ses qualités à ses enfants » ;
- ❖ « les éduquer » ; « savoir-faire et leur apprendre e respect¹⁹⁶ ».

D'après le docteur Said Ibrahim, pédopsychiatre d'origine comorienne qui connaît parfaitement ce public, il pense que la place de l'homme mahorais est à revoir au vu de l'évolution de la société mahoraise. Selon lui, garder les mêmes mentalités et la même éducation traditionnelle, serait dangereuse et les victimes collatérales seront toujours les enfants qui vont en souffrir intensément. Ces derniers souffrent déjà et cela ne fera qu'aggraver leurs souffrances.

Les hommes doivent donc être des partenaires éducatifs et non seulement vouloir que dominer la femme et chercher à imposer leur vision sans tenir compte des besoins de leurs enfants ni des souffrances maternelles. Les femmes fragilisées et vulnérables sont impuissantes

¹⁹⁶ Cf. Rozette Yssouf, « La psychologie des hommes mahorais », étude en cours de réflexion et rédaction qui, nous l'espérons, trouvera des financements pour le post-doc (horizon 2021/2022).

et ne savent plus quelle place donner aux pères, entre absence ou surinvestissement au point d'effacer la mère, la loi du tout ou rien, semble faire partie de nombreuses contradictions qu'il serait bon de réfléchir et ajuster pour éviter les souffrances psychologiques encore banalisées et ignorées dans la société mahoraise. Ce qui pourrait emmener dans les années à venir à de nombreux passages à l'acte suicidaire face à ces incompréhensions et ses problèmes de communications entre les parents et leurs enfants, mais entre les adultes eux-mêmes de différentes générations. Nous avons aperçu chez certaines femmes et étudiants¹⁹⁷, vivant des situations difficiles, avoir des idées noires et penser à se donner la mort pour ne plus souffrir. Pour certaines, c'est ce qui les empêche à passer à l'acte est la religion. D'autres dont le sort n'est pas mentionné par les médias, disparaissent par le suicide, un sujet qui reste encore tabou. Et pourtant, cela existe ! Actuellement, l'homme cherche plus de pouvoir. Être visible et garder sa place de l'homme traditionnelle.

Ils ont plus d'ambitions à devenir, à être et à exister socialement. Ils deviennent même des concurrents pour certaines femmes qui veulent leur enlever leurs places de vedette dans la société mahoraise. Peut-on pour autant parler d'évolution positive des « hommes », des « femmes », « des jeunes », « des personnes âgées » à Mayotte ?

Le mot « évoluer » semble bien ambitieux. D'après les témoignages des femmes et des enfants, le père mahorais n'évolue pas par rapport à l'éducation traditionnelle. Certains n'ont pas connu leur propre père et ne savent pas comment être père. Beaucoup de femmes se plaignent du père de leur progéniture soit parce qu'ils seraient absents ou démissionnaires. Voici un témoignage d'une femme qui illustre bien ces propos : « les hommes sont plus des géniteurs que des papas. Ils n'ont pas la fibre paternelle. Ils ne sont jamais présents. Ils ne s'occupent de leurs enfants comme il faut. Pourtant, chaque enfant a besoin de l'amour de ses deux parents¹⁹⁸ ».

Avant, les pères aidaient leurs garçons à devenir des hommes forts et courageux en leurs inculquant certaines valeurs. Ils bricolaient ensemble, aller à la campagne, les initier à la pêche, leur apprenaient à construire des maisons en tôle, des banga avec la terre, etc. Ces *banga* construit pour les jeunes : « En effet, pour marquer le passage à l'adolescence à la puberté, après les rites de circoncision, le jeune adolescent mahorais va quitter sa famille et construire sa

¹⁹⁷ D'après les médias locaux, nous comptons sept décès d'étudiants depuis la rentrée universitaire 2019/2020, dont six se seraient donnés la mort.

¹⁹⁸ Cf. témoignage publié par MayotteHebdo, dossier consacré à « La famille : le grand Chamboulement », [en ligne] : <https://www.mayottehebdo.com/reader/1944>

propre case pour s'exercer à l'apprentissage de l'autonomie, pour flirter et pour vivre les prémices de sa vie d'adulte¹⁹⁹ ».

Beaucoup de jeunes, dans les entretiens cliniques de recherche, nous parlent de l'absence de leur père dès leur naissance et ils leurs donneraient des nouvelles ponctuellement jusqu'à l'âge adulte, sans aide financière et matérielles. À l'époque, les mères n'osaient pas entreprendre des démarches judiciaires pour les pensions alimentaires. Les parents essayaient de négocier dans les meilleurs des cas avec le *cadi*, ce juge de droit coutumier et garant des normes religieuses.

Aujourd'hui, les pères seraient des pères à leur façon. L'image du père « occidental », un père aimant, complice, faisant des activités, des sorties avec ses enfants restent un idéal à atteindre. Beaucoup de jeunes interviewés nous disent que leurs pères s'occupaient d'eux comme ils pouvaient selon les valeurs traditionnelles, en leur donnant des coups mais pour eux c'était normal parce qu'ils devaient être corrigés quand ils faisaient des bêtises. En leur donnant de l'argent pour acheter les *mabawa* (ailes de poulet) ou le sac de riz pour permettre à leurs mères de préparer le repas, leurs pères n'avaient aucune communication réelle avec eux.

D'après les jeunes, il était rare d'exprimer leurs sentiments et leurs émotions au sujet de leur manque paternel. Il ne fallait pas se plaindre de leurs absences ni de leur polygamie. Ce qu'ils en retiennent de la figure paternelle, serait un père omnipotent, celui qu'on obéit. Certains sont dans l'opposition et la rébellion. Leur père est avant tout leurs géniteurs. Mais ils gardent quand même le respect envers eux et peuvent éventuellement s'occuper d'eux à leur vieillesse pour des raisons sociales ou religieuses. Pour certains, être père dans la société mahoraise reste flou. Car, dans la coutume mahoraise, les pères pensent que ce sont les enfants qui doivent les chercher en cas de divorce des parents. Et d'après une juriste mahoraise, Mme L., docteur en droit, il y aurait des situations critiques au niveau des affaires familiales. Quelques pères arrivent à avoir la garde exclusive de leurs enfants qu'ils ont abandonnés plusieurs années auparavant, parfois même depuis la naissance de leur enfant, parce qu'ils ont de meilleures conditions de vie par rapport à leurs ex-femmes.

D'autres pères qui se sentent plus instruits ayant un salaire « décent » prennent des avocats quand les mères décident, au bout de quelques années, de leur demander une pension alimentaire. Ces comportements sont dus à la confusion de la justice française et locale. En effet le point commun est que les pères doivent subvenir aux besoins de leurs enfants même s'ils sont séparés de leurs ex-femmes. Avec la justice locale, ils trouvaient des compromis autres que l'aspect financier pour compenser l'absence de la pension alimentaire. Cela pouvait être l'achat

¹⁹⁹ Josy Cassagnaud, *Le Banga de Mayotte comme rite de passage*, éd. L'Harmattan, Paris, 2006. Voir la quatrième de couverture.

occasionnel d'un carton de *mabawa* ou des vêtements ou encore des fournitures scolaires. Et le père venait chercher ses enfants quand il le voulait ou quand il avait le temps, cela pouvait être une fois par an ou trois ans après. Il n'y avait rien de régulier et permanent comme c'est le cas dans la justice française. Ainsi les pères mahorais sont perdus. D'après les femmes, ils ne reconnaissent pas leurs souffrances maternelles ni leurs difficultés quotidiennes à élever *seule* un ou plusieurs enfants sans une aide régulière. Ils seraient dans le déni de cette réalité. Et il y aurait de la maltraitance psychologique. Les pères mahorais réclamer également des droits avant d'accomplir leurs devoirs.

D'après l'enquête que nous avons menée dans les réseaux sociaux sous forme de questionnaire en ligne, les choses sont complexes autant chez les femmes que chez les hommes mahorais. La question de la parentalité serait à revoir complètement à Mayotte et la redéfinition des rôles de chacun est à réfléchir au vu de l'évolution de la société qui reste tiraillée entre modernité et tradition, entre perte de valeurs et crise identitaire. Comment être parents aujourd'hui avec ces nouvelles données ? Comment faire grandir des enfants dans ce contexte d'agitation et d'incompréhension des besoins des uns et des autres ? C'est tout le défi auquel la société mahoraise doit y faire face ? Comme l'auteur Guy Corneau l'affirme dans son livre *Père manquant, fils manqué*, on est dans une société caractérisée par l'absence du père. Comment devenir donc père quand on n'a pas les bases ni les références ?

Guy Corneau se pose la question en ces termes : « l'absence du père physique, donne l'impression d'avoir été mal paternel. Et si ce père manquant avait engendré un fils manqué ?²⁰⁰ » Et plus il s'interroge : « pourquoi est-il si difficile de devenir un homme à part entière dans une société qui ne pratique plus aucun des rites initiatiques à l'adolescence » ? Question qu'on peut transposer à la société mahoraise qui perd ces rites, notamment le rite de passage du *banga* chez les jeunes garçons, de l'adolescence à l'âge adulte. La perte des traditions et des rites n'engendrait-elle pas chez l'individu une crise de l'identité ? Toutes ces questions mériteraient qu'on s'y attarde.

Pour y répondre, nous proposons les résultats de notre enquête en ligne²⁰¹ dont le sujet portait sur la problématique d'« être père c'est quoi dans le contexte mahorais ? » :

²⁰⁰ Guy Corneau, *Père manquant, fils manqué*, Les éditions de l'Homme, Montréal, Québec, 2003, Quatrième de couverture.

²⁰¹ Cf. Questionnaire que nous avons diffusé en ligne à destination des jeunes de Mayotte le 25 décembre 2019 sur le thème de l'image qu'ils ont de leur père et du père Mahorais en général : <https://fr.surveymonkey.com/r/8L3SVYB>

1. 66,67% pensent que les pères Mahorais sont des pères qui ne feraient rien avec leurs enfants et que c'est à la mère de s'occuper de leur éducation et de leurs activités quotidiennes. 33% répondent autres : Des pères qui font peu et laissent la mère prendre en charge les enfants toute seule. Nous remarquons selon leurs témoignages qu'il y aurait une diversité de pères : ceux qui sont présents et s'occupent de leurs enfants ou le contraire les pères absents et ne feraient rien avec leurs enfants ou des pères mêmes s'ils voient leurs enfants de façon irrégulière arrivent à faire des activités avec eux (ponctuellement).
2. 83,33% des répondants pensent qu'il faut revoir le rôle des deux parents à Mayotte.
3. 50% pensent que le rôle du père est de prendre soin de ses enfants au même titre que leur mère. 16,67%, le rôle du père serait d'avoir une place équilibrée et égale à la mère. 16,67%, le père ne saurait pas être père. 16,67% est le rôle des pères est autre sans précision.
4. A la question que pensez-vous des pères mahorais, nous récoltons ces quelques réponses qui est juste un petit échantillon : « ils font preuve d'un manque de tendresse et parfois de présence dans la famille. « Ils repoussent souvent leur responsabilité éducative pour le confier qu'à la mère ». « Et certains se contentent d'assurer que la nourriture et les boissons. » ; « Ils pensent qu'être géniteurs c'est déjà tout » ; « En général, rares sont ceux qui savent jouer leur rôle de père » ; « Ce sont des pères démissionnaires qui laissent la charge aux mères » ; « il y a une très grande diversité concernant les pères » ; « trop absent dans la vie quotidienne et surtout dans l'éducation de leurs enfants ». (Ce sont les réponses les plus largement citées).
5. A cette question, d'une école des parents pour apprendre à être parents, les répondants sont mitigés, ils disent que c'est nécessaire pour la prise de conscience quand d'autres pensent que ce n'est pas la peine, que les parents ne viendront pas et qu'il faut apprendre à être père en l'occurrence dès l'enfance avec ce témoignage : « je pense que le rôle de père s'apprend dès l'enfance quand tu vois la façon dont ton père agit soit tu estimes que c'est le bon comportement, soit tu veux être totalement le contraire de lui ».
6. Voici les vœux de certains pour les pères mahorais, ce qu'ils aimeraient observer et évaluer : « responsabilité, amour, éducation » ; « Prendre soin des enfants au même

titre que la mère, montrer de l'affection à leurs enfants au quotidien, participer à toutes les tâches de la maison » ; « être responsable, arrêter avec l'idée que c'est la femme de se charger intégralement de l'éducation des enfants » ; être responsable (je me répète une deuxième fois mais c'est bien une chose qui manque dans certains cas) ; « avoir conscience du sens du mot père, être plus responsable, être moins égoïste » etc...

7. A la question quel père désiriez-vous avoir, nous retrouvons ces réponses : « Qui fait preuve d'amour et s'occupe beaucoup de l'éducation des enfants » ; « un père qui n'est pas là juste pour engendrer » ; « un père digne de ce nom, qu'il adopte la culture européenne ou mahoraise, mais qu'il assume pleinement son rôle de père » ; « Un père qui s'investit dans l'éducation de son enfant ».

Les hommes et les pères mahorais se cherchent et cherchent leur place dans leur vie et dans la société de manière générale. Ils cherchent une juste place. Quant aux femmes, l'évolution de leur statut est beaucoup flagrante malgré la stagnation de leur rôle traditionnel. Et alors, face à ces constatations, les jeunes mahorais (hommes ou femmes) sont-ils en mesure de sublimer ? Et comment trouver cette capacité à se sublimer ?

Pour se sortir d'un tel environnement social et culturel, il faudrait trouver les ressources nécessaires et les moyens pour pouvoir le faire. La sublimation serait-elle donc une de ces réponses, un de ces moyens offerts aux jeunes mahorais ? Selon Sophie de Mijolla-Mellor, la capacité de sublimer n'est pas donnée à tout le monde. Elle l'explique dans son livre *La sublimation* : « Cette capacité dont Freud n'a cessé de souligner qu'elle n'était pas le fait de tout un chacun, ou du moins pas au même titre, est donnée comme un destin précoce en particulier dans le cas de Léonard de Vinci, au point même qu'il en vient à faire l'hypothèse d'une prédisposition particulière avec un conditionnement vraisemblablement organique [...]»²⁰².

Ainsi, il nous paraît nécessaire de s'interroger sur la capacité de se sublimer et se demander si elle ne se développerait pas dès le début des premières années. Si c'est le cas, qu'en est-il de nos jeunes mahorais au regard de leurs parcours et de leurs histoires de vie ? Qu'est-ce qui les permet d'avancer malgré leurs difficultés quotidiennes ? Quels sont les freins qui les empêcheraient de donner le meilleur d'eux-mêmes en dépit de leur environnement susceptible, d'être défaillant et non étayant ? Comment ont-ils grandi et avec quelles armes psychologiques sublimatoires ou pas ?

²⁰² Sophie de Mijolla-Mellor, *La sublimation, op. cit.*, p. 73

Nous nous proposons de répondre à ces questions en revenant sur certains rêves rapportés par ces jeunes. Pour ce faire, nous partirons d'un questionnaire que nous avons diffusé en ligne sur la thématique de « la jeunesse mahoraise ²⁰³ ». Le questionnaire a été adressé à un groupe dont les membres sont tous originaires de Mayotte. Nous leur avons demandé de partager avec nous leurs rêves et voici quelques-unes de leurs réponses :

1. Je suis passionné de transmission. J'apprends tous les jours, via les livres, les audio livres, YouTube, podcasts », nous confia un de ses jeunes.
2. Mon rêve principal est de contribuer à un monde où chacun aurait les outils pour aller à la rencontre de lui-même pour enrichir le monde de sa singularité. Pour cela, je forme, je coache, j'écris, je donne des conférences, j'organise des masterminds²⁰⁴ et je donne des cours en arts martiaux.
3. Sentir que j'ai été utile à ma communauté.
4. Influencer dans les politiques menées à Mayotte.
5. Monter mon entreprise dans la création de vêtements sur mesure haut de gamme et en événementiel. Ensuite ouvrir un hôtel 4-5 sur Mayotte.
6. Voyager surtout dans les pays pauvres. Ouvrir une association humanitaire sur mon île.
7. Devenir une femme politique influente à Mayotte ou une personnalité clé dans l'économie de l'île.
8. Créer une association venant en aide au mineur isolé.
9. Mettre en valeur mes connaissances et expériences en étant aux services des autres pour aider ceux qui ont besoin de moi car je pense qu'on a tous quelque chose de spécial à apporter aux autres.
10. Ouvrir une boîte de communication dans mon village à Mayotte.
11. Intégrer la magistrature.
12. Je rêve de m'en sortir, gagner ma vie afin de pouvoir contribuer au développement de Mayotte, faire de l'humanitaire dans le monde entier, aider ceux qui sont dans le besoin en commençant par ma famille mais aussi voyager partout à travers le

²⁰³ Cf. Questionnaire sur le thème du père : <https://fr.surveymonkey.com/r/8L3SVYB>

²⁰⁴ Un Mastermind est un petit groupe d'entrepreneurs qui partagent les mêmes valeurs et les mêmes intérêts, qui se rencontrent sur une base régulière pour s'aider à grandir sur tous les aspects de leur vie. Le partage se fait sur les objectifs, les accomplissements et les difficultés. Pour toute information complémentaire, voir ce lien : <https://matrajectoire.com/a-quoi-sert-un-mastermind/>

monde afin de voir la beauté de la création de Dieu à travers l'univers, les différents pays (culture, rencontre, partage etc..).

13. Être sénateur de Mayotte.

14. Ouvrir une entreprise, être psychologue et développer mon village.

15. Je rêve de faire un voyage humanitaire, faire un saut en parachute et voyager dans plusieurs pays.

16. Je rêve de faire le tour du monde.

Nous constatons sur l'ensemble des réponses qu'il y a des rêves, des envies, un désir de réussite, d'être utile à leur communauté. Les jeunes semblent motivés, actifs et veulent changer positivement leur destin, contribuer au développement de leur île. Certains veulent apporter leur aide et soutien aux gens principalement de chez eux. Nous pouvons compléter l'évocation de leurs rêves par la transmission de leur projet à court terme et à moyen terme :

1. Développer mon activité de formateur, conférencier, coach et auteur dans la francophonie. Fonder une famille dans le respect, l'écoute, l'harmonie et l'amour. Continuer à voyager.
2. Court terme : réussir le concours d'internat. Moyen terme : finir les études et d'autres projets en parallèle.
3. Devenir un haut fonctionnaire pour participer à l'élaboration des documents stratégiques de Mayotte.
4. Terminé les études, se marier et monter des projets entrepreneuriaux.
5. Court terme : Rentrer à Mayotte un an et travailler et construire un projet d'avancement pour les jeunes. Long terme : Passer le concours d'assistante sociale, poursuivre la formation et rentrer travailler à Mayotte.
6. Court terme : Rentrer à Mayotte et y trouver un emploi. Moyen terme : Écrire un livre sur l'économie du développement de l'île.
7. Court terme : Voyager avec ma famille. Moyen terme : créer une structure pour aider les Mahorais à la Réunion.
8. Finir les études et devenir ce que j'ai toujours voulu être : une héroïne.
9. Réussir et vivre.

10. Voyager à travers le monde et aider les plus nécessiteux en même temps faire du tourisme.
11. Obtenir un Master pour travailler en Laboratoire. Obtenir un doctorat pour diriger un laboratoire.
12. Court terme : avoir ma maîtrise en génie civile et voyager au moins en Europe. À moyen terme : avoir un premier travail en France en tant qu'ingénieur en bureau de contrôle afin d'avoir de l'expérience.
13. Reprendre des études après me former dans le commerce.
14. Améliorer mes compétences linguistiques.
15. A court terme : passer mon concours et à moyen terme : faire des démarches pour la réalisation de mon voyage humanitaire.
16. Créer une structure qui va permettre d'aider les autres.

Pierre Decourt propose une définition de la sublimation en ces termes : « La sublimation, comme l'art, est une aventure, pour le moi et pour le narcissisme. Pour le moi, nous l'avons évoqué, elle transforme et transcende parfois le destin de l'individu. Quant au narcissisme, le prix à payer est celui d'un renoncement, d'une perte de ses particularités défensives plus ou moins névrotiques. L'expérience sublimatoire poussée à l'extrême est contradictoire ; d'abord, œuvre de mort, elle annihile toute considération positive de soi, afin de « s'épurer jusqu'à s'abolir ». Le sacrifice de soi serait la forme la plus aboutie du renoncement ; être pour autrui, tel serait le credo des mystiques, imprimant au narcissisme une portée illimitée. On peut aussi affirmer que la sublimation œuvre pour l'autoconservation de l'individu, de la culture, voire de l'espèce²⁰⁵ ». Ce médecin psychiatre qui s'est intéressé à ce concept de sublimation, nous invite donc à voir aussi bien ses bons côtés que ces mauvais côtés. Sublimer n'est pas toujours simple et cela peut amener à sortir de soi-même car sublimer aurait un prix à payer. On prend quelque chose et on renonce à d'autres, renoncer à ces défenses névrotiques ? Jusqu'au renoncement de soi, est-ce qu'on pourrait faire le parallèle entre le syndrome du sauveur, qui a envie de sauver tout le monde sauf lui-même ?

Le cas d'une patiente suivie au CMP, Mme Cookies (Centre-Médico-Psychologique), nous vient à l'esprit. Enfant, elle a subi de nombreux traumatismes précoces dont les plus marquants, le rejet de la mère qui l'enfermait dans son armoire pour la punir. Un père qui

²⁰⁵ Pierre Decourt, « Les voies de la sublimation sont-elles impénétrables ? » dans la Revue française de psychanalyse, vol.69, 2005/5 (Vol. 69), p. 1747-1756 : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1747.htm>

l'aurait abandonnée très tôt pour fuir d'une épouse (sa mère) « tyrannique » et qui aurait essayé de la jeter dans la mer près de leur habitation. Puis petite fille et adolescente, elle a subi des agressions sexuelles, sa mère l'aurait confiée à des personnes, des voisins ou des proches amis qu'elle connaissait très peu pour partir s'amuser et profiter de sa jeunesse, disait-elle.

Mme Cookies, n'a pas pu s'investir dans les apprentissages, elle a quitté l'école très tôt et elle a suivi une voie professionnelle puisqu'elle était très douée avec ses mains. Elle avait un côté artistique qu'elle a su développer au fil du temps dans le domaine de la coiffure. Elle savait aussi décorer, masser et faire du bien aux autres. En apparence, elle était toujours pimpante, ne montrant rien de ses fissures psychiques à l'extérieur. À 19 ans, elle s'est formée pour devenir coiffeuse et à 24 ans, elle a créé son salon de coiffure et devint sa propre patronne.

Elle se maria avec un homme qu'elle a aimé mais qui l'aurait beaucoup négligé, le renvoyant à son syndrome d'abandon de ses deux parents. Elle a vécu avec lui plus de vingt ans, ils ont eu deux enfants. Quand ces derniers sont devenus grands et indépendants, elle a décidé de quitter son mari avec qui elle s'ennuyait, quitter sa belle-famille qui ne cessait de la critiquer. Elle s'est retrouvée de nouveau seule mais elle avait toujours son entreprise et ses clients qui l'aidaient à ne pas s'effondrer. Elle restait toujours à l'écoute des autres, de ses enfants, de son entourage et toujours prête à les aider à n'importe quel moment. Elle se rendait toujours disponible dès qu'elle s'attachait à une personne en particulier. Elle avait aussi un don de magnétiseur qu'elle utilisait pour ses amis proches. Elle a survécu comme elle pouvait jusqu'à ce qu'elle s'effondre après un autre traumatisme à ces 47 ans, elle aurait vécu un viol de la part de son ami qu'elle connaît depuis longtemps.

Elle a développé des symptômes de phobies sociales et de crise de panique à chaque contact avec un homme depuis quelques années. Elle s'est fait suivre psychologiquement et psychiatriquement tout en ayant des pensées automatiques négatives bien ancrées : « je suis maudite, je ne m'en sortirai jamais, aucun traitement ne fonctionne sur moi, j'attire que du malheur, personne ne m'aime, tout le monde m'abandonne, je suis une moins que rien, une pestiférée, je n'ai aucune raison de vivre ».

Elle avait ce discours en permanence tout en continuant à aider les autres, pour « exister », « pour les sauver » comme une tentative de faire du bien aux autres, les sauver comme ce qu'elle aurait aimé avoir qu'elle n'a pas eu. Dans un ultime geste de sauvetage pour son fils qui voulait aller vivre aux États-Unis, elle aurait vendu son entreprise à laquelle elle tenait beaucoup pour aider son fils à vivre ses rêves.

Elle a une très mauvaise image de soi, s'auto-dévalorise beaucoup malgré tous les talents artistiques qu'elle avait. Elle a même voulu sauver sa thérapeute et celle-ci s'étant absentée pour ses congés maternels, la patiente a décidé de ne plus revenir au CMP pour ne plus la déranger. N'est-elle pas une preuve de la sublimation de ses côtés les plus sombres, le déni de soi, exister que pour les autres et renoncer à soi, s'annihiler totalement et complètement !

Par ailleurs, nous observons chez les jeunes mahorais, de grandes potentialités. Ils ont des grands rêves « réalisables » et non inaccessibles. Ils sont demandeurs, motivés à être et à devenir. À Mayotte, c'est la délinquance juvénile qui est mise en avant et depuis quelques années. Les médias se sont focalisés sur les questions de l'immigration et de l'insécurité. Mayotte veut se protéger de ces ennemis extérieurs et intérieurs, elle se méfie de sa jeunesse qu'elle n'arrive pas ou plus à contenir. Elle ne voit pas cette jeunesse qui en veut et qui veut déplacer les étoiles pour « sauver son île », une sublimation dans tous les domaines, qui semble discrète et non soutenue par la société.

D'autre part, la sublimation est un concept qui a suscité beaucoup de débats, de travaux de recherches et nous allons en faire l'inventaire de ces écrits, de ces auteurs qui se sont penchés sur le sujet. Nous allons essentiellement faire référence aux auteurs qui ont travaillé sur cette thématique et qui ont regroupé leurs travaux dans la *Revue Française de Psychanalyse* (RFP), en décembre 2005, lors d'un congrès spécial sur la question de la sublimation. Nous allons synthétiser certaines de leurs réflexions, de leurs analyses pour mieux comprendre et saisir ce concept si précieux à notre recherche.

A. Évelyne Séchaud : perdre, se sublimer

Evelyne Séchaud est une psychanalyste et Maître de conférences à Paris 5. Elle a participé surtout à des ouvrages collectifs, notamment *Psychologie clinique : approche psychanalytique*²⁰⁶, *Penser l'inconscient : développement de l'œuvre de Didier Anzieu*²⁰⁷, ou encore *Le travail psychique de la formation : entre aliénation et transformation*²⁰⁸. Dans un article, elle évoque la sublimation après une perte d'un être cher, un deuil qu'elle n'arrive pas à faire et à partir duquel elle se pose plusieurs questions : « Perdre...quel Objet ? Quelle relation à l'objet ? Objectale ou narcissique ? Quels processus sont mobilisés ? Quelles pulsions en jeu ? Quelle est la nature de ces nouveaux objets fruits d'une sublimation ? Quelle place du tiers

²⁰⁶ Evelyne Séchaud, Rosine Debray et Michèle Emmanuelli (dir.), *Psychologie clinique : approche psychanalytique*, éd. Dunod, Paris, 1999.

²⁰⁷ René Kaës, *Penser l'inconscient : développement de l'œuvre de Didier Anzieu*, éd. Dunod, Paris, 2011

²⁰⁸ Gérard Bayle, Nadine Vander Elst et Guy Gimenez (dir.), *Le travail psychique de la formation : entre aliénation et transformation*, éd. Dunod, Paris, 2011

culturel dans leur existence ? Autant de questions qui ont jalonné mon parcours²⁰⁹ » finit-elle par dire. Ainsi la perte peut-elle faire naître une force psychique qui peut amener un individu dans un processus sublimatoire. Nous pouvons illustrer ces propos avec le poème de Victor Hugo, *Demain dès l'ombre*, écrit après la mort de sa fille. Il est question d'un deuil qui semble très difficile à faire, les mots arrivent à peine à décrire la souffrance de l'auteur :

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur²¹⁰.

Après s'être posée de nombreuses questions et avoir tenté d'établir le lien entre perte et sublimation, Evelyne Séchaud conclue son article en ces termes : « Au départ, [on] m'a amenée à mettre en rapport deuil et sublimation incluant les capacités de création. Une analyse plus approfondie m'a conduite vers des niveaux psychiques plus intimes et plus complexes, où perdre, sublimer trouvent les enjeux de la symbolisation dans une dialectique des pulsions et de leurs objets [...] Perdre un être aimé, se trouver envahi par l'objet perdu avant que la perlaboration du deuil ne transforme la disparition en absence. Découvrir alors les ressources d'une activité sublimatoire quelle qu'elle soit, pratique artistique, religieuse ou politique²¹¹ (« Nos sublimations ») » de Guy Rosolato dont elle en fait référence dans ses travaux.

Il est vrai que les plus grands chefs-d'œuvre ont été créés en lien avec une souffrance donnée, une perte. Evelyne Séchaud, évoque les propres deuils de Freud. Il n'aurait jamais été établi un lien théorique entre deuil et sublimation mais ces propres pertes l'auraient influencé dans ses propres écrits et sa propre introspection comme en témoigne ces mots dans son écrit du 27 janvier 1920, à Pfister : « la perte d'un enfant me paraît une terrible blessure narcissique » et

²⁰⁹ Evelyne Séchaud et Jean Louis Baldacci (dir.), *La sublimation*, Revue Française de Psychanalyse, éd. PUF, 2006.

²¹⁰ Extrait du recueil de poèmes de Victor Hugo, *Les Contemplations*, 1856, [en ligne] : <https://www.poetica.fr/poeme-63/victor-hugo-demain-des-l-aube/>

²¹¹ Evelyne Séchaud et Jean Louis Baldacci (dir.), *La sublimation*, op. cit.

le 8 février, à Jones où Freud lui dit : « Vous savez quel malheur s'est abattu sur moi, c'est vraiment déprimant, une perte inoubliable. Mais laissons cela de côté un instant, la vie et le travail doivent continuer aussi longtemps que nous durons²¹². »

Mélanie Klein serait la première qui aurait fait le lien véritable entre deuil et sublimation. Elle aurait élaboré son article sur la position dépressive trois mois après la mort accidentelle de son fils Hans en avril 1934. Freud et Mélanie Klein ne sont pas les seuls auteurs à avoir recours à des solutions psychiques pour faire face à leurs souffrances intérieures et leurs pertes d'objets d'amours. C'est un moyen utilisé par beaucoup d'artistes, musiciens, écrivains, peintres qui produisent leur œuvre à la suite d'un deuil. C'est le cas de cette auteure mahoraise qui, à l'âge de 30 ans, perd sa mère d'une tumeur au cerveau, une mort subite et violente qui toucha intensément ses sept frères et sœurs âgés de 31 ans à 15 ans. Elle venait d'accoucher son premier enfant, âgé lors de la disparition de sa mère de tout juste trois mois. Voici ce qu'elle en écrit dans son premier livre autobiographique : « Hommage à ma mère »

Ma mère,
Mère de ma vie,
Mon trésor,
Tu es parti pour toujours.
Comment pourrais-je vivre sans ta présence physique ?
Comment je vais pouvoir me passer de toi en 30 ans de mon existence ?
J'ai toujours vécu en pensant à toi chaque jour de ma vie,
Tu étais ma lumière, ma raison d'être et de vivre.
Aujourd'hui, je ne suis rien sans toi, et pourtant je dois continuer à vivre,
Pour te rendre hommage.

Je me sens très seule sans toi
Et chaque jour qui passe est un jour triste parce que tu n'es plus là.
Mais mon seul réconfort est que je me dis que tu dois être heureuse là où tu es.
Je te souhaite de trouver le bonheur éternel et la paix de ton âme.
Ici on pense à toi et on ne t'oublie pas,
On t'aimera pour toujours et à l'infini notre petite maman chérie.

Je suis consciente que je dois aller de l'avant malgré ce chagrin immense de t'avoir perdu.
Mère de mon cœur, pars en paix, je survivrai
Je continuerai à me battre pour toi

²¹² *Ibid.*

Je m'occuperai de nos petits frères et sœurs
Et de mon bébé qui est avant tout un de tes derniers vœux.
J'ai eu cet enfant que tu voulais,
Je l'élèverai et lui donnerai beaucoup d'amour.
Merci maman pour tout ce que tu as fait pour nous,
Merci de nous avoir tout donné
Merci de ton amour maternel.
Tu es et restera la plus merveilleuse des mères au monde. Nous t'aimons à l'infini²¹³ ».
Ou quand cette jeune femme a revécu la mort de sa mère six ans plus tard par la mort d'une
de ces collègues psychologues en rentrant de ces congés. Cette collègue est morte à 45 ans
d'un anévrisme foudroyant laissant des enfants encore très jeune, un compagnon et tout son
entourage qui pleura sa mort. Pour évacuer sa peine, notre jeune auteure lui adressa un
dernier hommage : « La mort imprévisible, tu es !
Comment te nomme-t-on ? Toi l'innommable.
Comment te reconnaît-on ? Toi qui te caches sous de belles apparences.
Comment peut-on t'accepter ? Toi l'inacceptable.
Tu nous surprends, tu nous bouleverses, tu nous alarmes, tu nous violentes, tu viens sans
carte d'invitation. Mais qui es-tu véritablement ? Tu nous surveilles ? Tu connais notre heure
? Tu nous prends au moment où on s'y attend le moins ?
D'autres te craignent alors que d'autres attendent ta venue avec impatience car la vie nous
maltraite tant ! Par désespoir, on pense que tu es notre seule solution.
Mort, tu es l'ennemi tant redouté ? Ou un allié qui nous fait comprendre la valeur de la
vie...Courte, alors pourquoi la gâchons-nous ?
Je pense aux vies que tu as prises et que tu prendras encore. C'est ton destin.
Tu as encore frappé. Tu nous as touché. Elle est partie. Elle nous manquera. De grandes
pensées à elle...hommage à toi pour le métier qu'on fait. D'aider les autres dans ce bas-
monde. On fait ce qu'on peut pour donner un peu de soleil dans les cœurs les plus noirs....
Toi la femme merveilleuse que tu étais, on pense à toi. Merci pour tout ce dont tu as fait
pour autrui. Paix à ton âme. Tu nous seras inoubliable.
Hommage à toi grande dame. Et pensées profondes à ta famille. Nos sincères
condoléances²¹⁴ ».

Pour Évelyne Séchaud, « La sublimation n'est qu'une transformation commune de la pulsion, alors que la pulsion en réalise un destin exceptionnel. La création, quel qu'en soit le prix psychique pour le créateur, est hautement valorisée par le socius, alors que les sublimations « ordinaires » - les « petites sublimations », selon l'expression de Jean-Luc Donnet – sont moins

²¹³ Rozette Yssouf, *La solitude du cœur...*, *op. cit.*, p. 289.

²¹⁴ Rozette Yssouf, « Poèmes du cœur », inédit, non publié.

mesurées à l'aune des valeurs culturelles idéales²¹⁵ ». Pour cette psychanalyste, il ne s'agit pas d'opposer sublimation et création, le seul critère de différence se trouverait sur le curseur du banal à l'exceptionnel. Evelyne Séchaud observe que Freud aurait pu faire le lien entre la sublimation et le deuil dans *Malaise dans la culture*. En ce sens, où il fait référence à des techniques de défense contre la souffrance psychologique. Nous pouvons citer Freud : « La sublimation prête ici son aide. On obtient le maximum si l'on s'entend à élever suffisamment le gain de plaisir provenant des sources du travail psychique et intellectuel. Le destin a alors peu de prise sur nous. Les satisfactions de cette sorte, telle que la joie de l'artiste à créer, à donner corps aux formations de sa fantaisie, celle du chercheur à résoudre des problèmes et à reconnaître la vérité, ont une qualité particulière, qu'un jour nous pourrions certainement caractériser méta psychologiquement.²¹⁶ »

Mais comme l'a confirmé Freud, la sublimation est une disposition qui ne serait pas accessible à tout le monde. Freud y ajoute en écrivant à James J. Putman le 14 mai 1911 : « La sublimation partielle ou complète représente le but de la thérapie analytique et le moyen par lequel elle promet toutes les formes de développement plus élevé²¹⁷ ». Ce qui n'est pas l'objectif visé dans l'analyse aujourd'hui écrit Evelyne Séchaud mais selon elle encore : « son apparition ou la libération des inhibitions qui pouvaient l'entraver gardent leur importance, d'abord comme signe manifeste d'un changement de l'organisme psychique, mais aussi et surtout du fait de la valorisation culturelle des produits de la sublimation, valorisant ce que partagent l'analyste et l'analysant. Cependant, la sublimation est aussi un « aigle à deux têtes », un mode de fonctionnement bivalent qui met en jeu des forces plus de déliaison que de liaison, comme le souligne Christian David dans une perspective fort pessimiste qui insiste sur la souffrance psychique dont se paient bien souvent les activités sublimatoires. André Green lui aussi affirme que²¹⁸ « la sublimation ne garantit rien, ne protège de rien²¹⁹. » La sublimation pourrait être assimilée à ce propos à un « masque » où l'individu cacherait ses « tourments intérieurs » pour mieux s'engager dans un processus de dépassement et d'élévation de soi.

Le revers de la sublimation existerait-il donc et n'aurait pas que des avantages en termes de bien-être psychique, il ne ferait pas oublier la perte, les traumatismes, ni le mal-être intérieur intense dans lequel vivrait un individu. En effet, de nombreux exemples de personnalités connues ou non connues l'attestent. Nous pouvons en citer quelques-uns comme le chanteur Stromae qui a créé une musique et des paroles atypiques auxquels certaines personnes

²¹⁵ Evelyne Séchaud et Jean Louis Baldacci (dir.), *La sublimation, op. cit.*, p. 1312

²¹⁶ Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, OC, t. XVIII, p. 267, n. 1. p 266.

²¹⁷ James Jacobson Putman, *Introduction de la psychanalyse aux États-Unis*, éd. Gallimard, Paris, 1971, p.

²¹⁸ Evelyne Séchaud et Jean Louis Baldacci (dir.), *La sublimation, op. cit.*, p 1313-1314

²¹⁹ André Green, *La sublimation, le travail négatif*, éd. de Minuit, Paris, 1993.

s'identifient. Il ose dire des choses vraies, correspondant à une réalité qui parlent à un plus grand nombre. Ils abordent avec élégance et maturité des sujets sensibles à l'instar de sa chanson : « Papaoutai », qui fut reprise plusieurs fois par les enfants dans l'émission emblématique de TF1 : « The Voice Kids ». Il a su sublimer sa propre perte, son manque paternel mais hélas il reste toujours en proie à des idées noires, à une réalité trop difficile à « supporter » le conduisant dans son monde intérieur, alternant des phases de création ou des phases de repli sur soi, de mal-être qui ne le quitterait plus et dans lequel il devra vivre avec. Nous en avons la preuve concrète que la sublimation n'est pas tout, la sublimation ne suffit pas toujours à vivre « définitivement en paix » avec soi-même, avec les autres et le monde qui nous entoure comme l'atteste ces artistes qui ont créés des chefs-d'œuvre et qui finissent par se donner la mort malgré leur grand succès planétaire. La sublimation n'est pas tout et ne protégerait pas l'individu de tout. Elle n'est ni une garantie pour rapprocher plus l'individu de la pulsion de vie que celle de mort. Évelyne Séchaud avance dans son analyse et stipule : « Le travail de la sublimation implique aussi ce travail de transformation, soit à partir d'une réalité externe, soit à partir d'une réalité psychique, travail qui nécessite du temps et de la répétition. Le temps de s'approprier cette réalité, de l'assimiler et de produire une nouvelle réalité : les métaphores digestives, orales ou annales viennent en compte, relayées par celle de la grossesse et de l'accouchement. Temps nécessaire à la pensée pour se développer, mais aussi pour trouver la distance optimale par rapport au temps de l'excitation²²⁰ ».

Un peu comme la rédaction d'une thèse, cela peut être un accouchement très dur, l'un des plus laborieux qu'une femme ou un homme pourrait vivre dans sa vie. C'est un travail d'intense élaboration, cela demande beaucoup d'énergie psychique, de concentration et de la mise entre parenthèse de tout ce qui existerait autour (enfants, compagnons, amis, travail et autres responsabilités), chose quasi-impossible et qui, pourtant, est nécessaire dans ce long et fastidieux travail intellectuel. Mais n'appelle-t-on pas cela « sublimation » ? Alors tous les chercheurs sublimeront à travers leur objet d'étude. Et quelle serait la finalité de l'obtention du titre de docteur dans notre domaine de spécialisation ? Sublimer tout simplement pour être reconnu, c'est une hypothèse parmi tant d'autres. Pour conclure ses travaux sur la sublimation, Evelyne Séchaud confirme selon ses réflexions sur le sujet que : « La sublimation est une des transformations communes de la pulsion alors que la création en réalise un destin exceptionnel. Il n'y a pas de création sans sublimation, mais il peut y avoir sublimation sans création véritable. L'activité sublimée est une activité culturelle qui invite à partager un espace commun- espace de

²²⁰ Évelyne Séchaud, « Perdre, Sublimer... » dans *la Revue française de psychanalyse*, vol. 69, 2005/5, p 1309-1379, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1309.htm>

jeu, espace traditionnel, espace, d'illusion [...] Créer implique l'invention d'un objet qui soit comme un apport à la civilisation. [...] La sublimation suit au contraire une démarche analytique [...] Le travail de sublimation et de création consistera à prendre un ou plusieurs éléments pour le (les) faire entrer dans une nouvelle composition, nouvelle liaison dont le résultat peut être original et inattendu²²¹. »

Ainsi la sublimation tout comme la création a son importance dans la vie psychique d'un individu. C'est une opportunité d'évacuer « ces propres démons intérieurs », de leur donner une autre texture par la création ou tout autre moyen, faisant de la fragilité de l'être humain, une force « inimaginable » et « insoupçonnée » même par lui-même.

Chacun humain a sa façon de se sublimer mais tout le monde n'est pas doté de cette capacité. Au moment où nous écrivons ces lignes, un grand basketteur américain et huit autres personnes dont sa propre fille de 13 ans ont péri dans un accident d'hélicoptère. L'Amérique est en deuil et toutes les personnes qui ont été inspirées par lui en tant que l'un des plus grands joueurs de Basket au monde. Il a su se sublimer par le sport, qui a fait de lui ce qu'il a été : un grand homme, une grande personnalité connue internationalement. M. Q. est un jeune mahorais qui pratique le basket, pas de haut niveau, mais suffisamment pour qu'on lui rende hommage dans les réseaux sociaux : « La chose la plus importante, c'est d'essayer et d'inspirer les gens de façon à ce que chacun puisse devenir excellent dans le domaine qu'il choisit²²² », écrit Kobe Bryant. Ce jeune, en l'occurrence, après avoir réussi brillamment ses études en finance, travailla dans un premier temps en métropole tout en étant actif dans une association d'étudiants mahorais. Il en était le président et a créé un réseau avec d'autres étudiants dans sa région. Ensuite, il est retourné à Mayotte pour contribuer au développement de son île. Déçu du manque de soutien des élus et des institutions, il alla poursuivre ses projets dans un pays étranger avec son réseau dans son domaine et créa sa société. Et récemment il aurait été invité par la ville de Mamoudzou (capitale de Mayotte) pour une conférence. Lors d'un échange téléphonique avec ce jeune de trente ans, il nous confia ceci : « J'aime mon île, je souhaite œuvrer pour son développement, j'ai les outils et les compétences pour le faire mais on ne m'en donne pas les moyens. Je ne me sens pas écouté ni pris aux sérieux. Je n'ai pas de soutien, les gens croient en moi mais les personnes influentes de Mayotte ne m'encouragent pas et semblent bien me sous-estimer. L'objectif est de leur faire comprendre que même sans eux, sans leur soutien, j'y arriverai. C'est pour cela que je suis parti dans un autre pays, où les entrepreneurs ont plus de

²²¹ *Ibid.*, p 1375

²²² Cf. discours de Kobe Bryant prononcé le 26 janvier 2020.

chances et ils sont ouverts à tous les projets innovants qui peuvent contribuer au développement économique de leur territoire²²³. »

Pour conclure sur les conclusions d'Évelyne Séchaud qui a voulu faire le lien entre la perte et la sublimation, : « La sublimation est une des possibilités d'accomplissement de la pulsion lors de la perte de l'objet. Le nouvel objet créé symbolise l'absence. [...]. La découverte d'un nouvel objet permet précisément de relier ce que la perte avait délié – et, donc, de rassembler les pulsions érotiques et destructrices. Si la sublimation peut être le « bras armé » de la pulsion de mort, la création maintient le lien à la vie et à l'amour. [...]. J'y ajouterai que vivre, ce n'est pas seulement sublimer, c'est aussi laisser une place à l'amour malgré les risques de désillusions ou de pertes²²⁴. »

Finalement, la sublimation n'est pas une fin en soi. Vivre au mieux, entouré d'amour si possible, se donnant de l'amour, serait un bon début, alors il n'est pas absolument nécessaire de sublimer à tout prix. Nous allons voir une autre auteure qui traite du même sujet.

B. Françoise Coblenche : sublimer, déplacer

Françoise Coblenche est psychanalyste et professeur de philosophie de l'art en Picardie. Elle est l'auteure des ouvrages suivants : *Le dandysme, obligation d'incertitude*²²⁵ et *Les traits du visible*²²⁶, ainsi que de nombreux articles sur Baudelaire et le dandysme²²⁷. Elle a maintes fois collaboré avec H. Arendt et E. Levinas notamment dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse* et a dirigé la publication de *Les fables du visible et l'esthétique fictionnelle de Gilbert Lascault*²²⁸. Elle est également l'auteure d'une thèse en philosophie sur le même sujet, *Le dandysme et la question de l'identité* soutenue en 1985. Elle dirige actuellement deux thèses dans le domaine des sciences de l'art et esthétique. Elle a à son actif, dirigé sept thèses. Et a été également membres de jury pour certains. Elle fait la continuité de l'intervention d'Evelyne Séchaud car elle fait le constat suivant : « De ces deux verbes, notons d'abord, la fausse symétrie, puisque l'un -sublimer – exprime une activité du sujet, quand l'autre – perdre- suppose une passivité ou une privation [...]. La sublimation en apparaît comme une suite quasi logique et

²²³ Cf. entretien téléphone réalisé au mois de Mars 2020.

²²⁴ Évelyne Séchaud, « Perdre, Sublimer... », *op. cit.*, p. 1376

²²⁵ Françoise Coblenche, *Le dandysme, obligation d'incertitude*, éd. Klincksieck, 2018.

²²⁶ Françoise Coblenche, *Les traits du visible*, éd. PUF, Paris, 2005

²²⁷ Il s'agit d'un courant littéraire du XIXe siècle, apparu en Angleterre, qui exalte le raffinement et l'élégance des hommes.

²²⁸ Françoise Coblenche (dir.), *Les fables du visible et l'esthétique fictionnelle de Gilbert Lascault*, éd. Exhibitions Internationales, Bruxelles, 2003.

comme l'issue la plus favorable : réparation d'un préjudice subi, d'une blessure narcissique et objectale, défense contre la souffrance²²⁹ . »

Peut-on réparer une perte, une blessure narcissique et se protéger de la souffrance psychologique par la sublimation ? Selon Françoise Coblenca, en reprenant l'exemple clinique proposé par Evelyne Séchaud ajoute : « Évelyne Séchaud propose que la sublimation en soit une : « solution éminemment freudienne du destin de pulsion et alternative à une issue mélancolie. [...] Dans la trajectoire qui mène de la perte à la sublimation, considérer l'objet globalement conduit logiquement à insister sur la valeur réparatrice de la sublimation, la réparation étant celle du sujet comme de l'objet, quel que soit l'objet perdu. [...] Cette sublimation n'est pas encore Sublimierung, mais elle est déjà transport, déplacement d'une excitation sensorielle dans l'esprit, ce que Freud définira, et valorisera, comme capacité de transformation d'un but sexuel en un but non sexuel²³⁰ ».

Pour l'instant, Françoise Coblenca, psychanalyste et professeur de l'esthétique à l'Université de Picardie, ne nous apporte pas d'éclairage nouveau sur le concept de la sublimation. Sublimation comme tentative de réparation, ou transformation, ou déplacement d'un objet perdu, d'une souffrance quelconque etc. Sublimier et après ? Après avoir cité Lacan, elle conclut son analyse de façon plutôt poétique : « L'écoute de l'analyste s'inscrit bien dans la chaîne des sublimations, mais -ultime question- ce qu'elle porte de promesse suffit-il à garantir que du nouveau puisse advenir ? S'adressant à Paris, « capitale infâme », Baudelaire décrivait la parfaite chimie de sa poésie : « Tu m'as donné ta boue, et j'en ai fait de l'or. » Ce qu'on peut lire aussi : dans l'or de la sublimation demeure la boue dont il fut tiré²³¹ ».

Peut-on réellement tirer toute la boue, épurer complément et rendre sa propreté à un objet ? Dans la même réflexion peut-on effacer ce qui fait mal par un travail sublimatoire ? La sublimation nous exempt -t- elle vraiment de la souffrance psychologique ou n'est-ce pas qu'une pure « illusion » que de le croire ?

C. Laurence Kahn : la décomposition

Laurence Kahn, psychanalyste et membre de l'Association psychanalytique de France. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages entre autres : *Sigmund Freud*²³² et *Fiction et vérité freudiennes : entretiens avec Michel Enaudeau et Balland*²³³. Son dernier ouvrage s'intitule *Le*

²²⁹ Évelyne Séchaud, « Perdre, Sublimier... », *op. cit.*, p. 1381.

²³⁰ *Ibid.*, 1384-1385 ;

²³¹ *Ibid.*, p. 1388

²³² Laurence Kahn, *Sigmund Freud*, en 3 volumes, éd. PUF, Paris, 2000

²³³ Laurence Kahn, *Fiction et vérité freudiennes : entretiens avec Michel Enaudeau*, éd. Balland, 2004.

*psychanalyste apathique et le patient postmoderne*²³⁴. Elle a son idée sur le concept de la sublimation : « La sublimation est une fille de l'esprit éclairé. [...] La sublimation un territoire semé d'embûches. Embûches théoriques dont le franchissement entre la première et la seconde topique n'est pas la moindre. Embûches pratiques auxquelles contribue la tendance à condenser le processus sublimatoire et le résultat qui en découle²³⁵. »

La sublimation n'aurait pas livré tous ses secrets selon notre psychanalyste et auteure. Quelles sont les embûches dont elle fait références ? Nous allons tenter de le découvrir en parcourant son écrit sur le sujet. Pour elle, la création est l'une des propriétés de la sublimation dont elle décrit : « comme une modification de l'effectuation psychique, le changement de but engage de toute nécessité la création d'un objet. [...] » Et plus, elle se pose la question suivante dans sa réflexion : « Sans une telle création, serait-il d'ailleurs possible de différencier la sublimation et l'inhibition quant au but, capable, elle, de conserver l'objet infantile ? En articulant la perte, le deuil et le renoncement, et la création sublimatoire d'un objet de remplacement²³⁶. »

Pour Laurence Kahn, la sublimation serait une notion « embarrassante ». Elle se pose plus de questions sur le concept de la sublimation qu'elle en apporte de réponses claires pour mieux l'expliquer. La sublimation lui apparaîtrait bien plus comme une énigme quand elle fait la réflexion suivante : « Certes l'investigation du monde s'insère de toute nécessité dans la fêlure déposée par l'absence de l'objet ; et, sans une telle investigation, la sublimation ne saurait trouver la trame des dédommagements sur lesquels elle s'étaye²³⁷. » Elle se pose alors les questions suivantes au sujet de la sublimation : « Mais faut-il pour autant lui attribuer toute activité de mise en représentation ? Tout objet créé – et je pense, en particulier, au « créé » winnicottien – relève-t-il à proprement parler du processus sublimatoire, quand bien même l'aire transitionnelle jette les bases du futur territoire culturel ? De la même manière, est-il tout à fait légitime de considérer le jeu de la bobine comme « le paradigme de l'activité sublimatoire » ? Comment omettre que ce jeu, en amont du gain culturel qu'il procure, trouve un moteur puissant dans la haine de l'objet qui s'est absenté ?²³⁸ »

À la lumière de ces questionnements, le processus de sublimation implique-t-il forcément un objet qui serait créé ? Quand est-ce qu'on peut parler de sublimation ou d'activité sublimatoire ?

²³⁴ Laurence Kahn, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, éd. De L'olivier, 2014

²³⁵ Kahn, Laurence, « La décomposition » dans la Revue française de la psychanalyse, N°69, 2005/5, p.1389-1395, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1389.htm>

²³⁶ *Ibid.*, p.1390

²³⁷ *Ibidem.*

²³⁸ *Ibidem.*

Pour Françoise Kahn, c'est le mot « décomposition » qui illustrerait le processus « sublimatoire » : « Si « décomposition » est le mot par lequel Freud qualifie le destin du moi succombant à l'action mortifère du surmoi [...], « décomposition » me paraît aussi pouvoir qualifier le destin du processus sublimatoire, lorsque l'identification des masses et leur expansion en masse trahissent la carence d'Eros²³⁹. [...] Comment penser cette fracture, comment faire droit à cette décomposition lorsque nous réfléchissons au destin de la sublimation dans la culture²⁴⁰ ? » Selon les dictionnaires, la décomposition est définie comme une : « action de décomposer ; résultat de cette action. » C'est aussi l'action de décomposer, voir l'altération d'une substance chimique qui va jusqu'à sa putréfaction. Dans un autre sens, il s'agit d'une décomposition de la société (désagrégation, désorganisation comme il nous semble le cas dans la société Mahoraise²⁴¹. La sublimation pour Françoise Kahn serait un processus qui dégraderait plus qu'un processus qui transforme, ainsi réparer, sublimer, ce n'est pas alors comme ce que Françoise Coblence a su lire dans la poésie de Baudelaire : « dans l'or de la sublimation demeure la boue dont il fut tiré²⁴² », pour Laurence Kahn, on ne tire pas de l'or, on créait plutôt « une décomposition », on dérègle, on enfonce plus qu'on répare ? La sublimation vue dans sa phase la plus sombre, elle n'empirerait que les choses, sublimer, n'est-elle pas de « briller » même dans les situations les plus chaotiques ?

Des exemples de réussite, ce sont des jeunes mahorais qui arrivent à se sublimer en faisant de leurs faiblesses une force. Ils ont su transformer leurs souffrances intérieures en quelque chose qui les maintient dans une pulsion de vie (Eros) plutôt que dans une pulsion de mort (Thanatos). Nous disons bien « se sublimer » et non « guérir de leur mal-être », nous ne parlons pas de traiter la souffrance mais bien de la transformer en quelque chose de positive.

D. Jean-Louis Baldacci : dès le début... la sublimation

Jean-Louis Baldacci est psychiatre et psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société Psychanalytique de Paris (SPP). Il a été médecin et directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean-Favreau (CCTP) de 2000 à 2015. Il a reçu le Prix Maurice Bouvet en 2000, ses principaux travaux portent sur la sublimation, la consultation psychanalytique et les interprétations précoces. Il est l'auteur de *L'analyse avec fin* paru dans la

²³⁹ C'est le terme freudien utilisé en psychologie pour désigner l'ensemble des pulsions de vie, par opposition à « thanatos », qui est la pulsion de mort.

²⁴⁰ Kahn, Laurence, « La décomposition », *op. cit.*, p. 1395

²⁴¹ Cf. *Le Robert*, p.516

²⁴² Françoise Coblence, « Sublimer, Déplacer », dans la Revue française de la psychanalyse, N°69, 2005/5, p.1380-1388, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1380.htm>

collection Petite Bibliothèque de Psychanalyse²⁴³. Comment ce psychiatre et psychanalyste perçoit la « sublimation » ?

La place de la cure dans le processus de sublimation

Comme l'a rappelé Evelyne Séchaud dans son article, « Perdre, sublimer... », l'objectif premier de la cure n'est pas la sublimation. Même à l'époque de Freud en 1911, il avait dit tout le contraire avec l'idée que la sublimation partielle ou complète pourrait représenter le but de la thérapie analytique. La cure psychanalytique fondée par Freud aurait pour but d'aider la personne à mieux se comprendre dans ses conflits intérieurs afin de dépasser ces souffrances psychologiques qui la bloqueraient. Et pour cela, nous sommes amenée à remonter à des âges très précoces, revenir sur l'histoire de vie depuis l'enfance et parfois il est intéressant d'interroger l'histoire familiale puisque l'être humain ne naît pas à la naissance, il porte en lui l'empreinte de ses ancêtres et des générations précédentes. D'une autre manière la thérapie psychanalytique permet : « de faire revenir au niveau conscient les conflits et traumatismes enfouis dans l'inconscient à l'origine de troubles psychiques actuels. Cette méthode de psychothérapie considère que les expériences de l'enfance, mêmes très précoces peuvent expliquer certaines souffrances²⁴⁴. » Ainsi Sophie de Mijolla-Mellor pose clairement la question du choix de la sublimation dans son ouvrage où elle écrit : « La sublimation est-elle l'issue de la cure²⁴⁵ ?

Pour Jean-Louis Baldacci, la sublimation serait un concept « inutile ». Ce terme disparaît même chez certains auteurs, Freud ou Winnicott comme il l'explique : « Avec Winnicott, c'est la conception de la créativité qui prend le pas et particulièrement la dimension du jeu dans la situation analytique. Dans les deux cas, le terme de « sublimation » disparaît ! [...] ; en ses lieu et place, ce sont les items « créativité », « jeu », « culture », « symbolisation » ou épistémophilie » que l'on retrouve. [...] « Espèce de sublimation », « voie générale vers la sublimation », sont les termes [que Freud] emploie [...], la sublimation proprement dite – une étape qui intervient dans la transposition de la libido d'objet en libido narcissique, une étape nécessaire à la genèse même du moi et qui implique l'introjection possible de la pulsion.²⁴⁶ ». Il ajoute également que la sublimation « peut se déployer et renforcer les processus complexes de la recherche et créativité²⁴⁷ ». Donc il soutient : « il s'agirait donc bien d'une *étape* précoce dont

²⁴³ Jean- Louis Baldacci, *L'analyse avec fin*, éd. PUF, Paris, 2016

²⁴⁴ Voir cet article « Thérapies psychanalytiques », Site Psycom, [en ligne] : [http : //www.psycom.org/Soins-accompagnements-et-entraide/Therapies-Education-therapeutique-ETP/Therapies-psychanalytiques](http://www.psycom.org/Soins-accompagnements-et-entraide/Therapies-Education-therapeutique-ETP/Therapies-psychanalytiques)

²⁴⁵ Sophie, De Mijolla-Mellor, *Le choix de la sublimation*, PUF, Paris, 2009, p.318

²⁴⁶ Jean-Louis Baldacci, « “Dès le début”...la sublimation ? » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1405-1475, [en ligne], Cairn.info : [https : //www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1405.htm](https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1405.htm)

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 1407

le trouble se révélerait dès que les circonstances actualisent le déséquilibre entre narcissisme et objectivité ²⁴⁸».

Quand un sujet est touché dans sa fragilité la plus intime, donnant un coup dur à son narcissisme, une blessure psychique difficilement digérable, il ne sublime pas ses hautes valeurs humaines comme le stipule la psychanalyste Olivia Todisco dans l'une de ses interventions, « Le narcissisme comme double direction : étude du troisième chapitre » : « Voilà une définition du narcissisme pour Lou Andréas-Salomé et au demeurant assez novatrice puisque marquée du sceau d'une vitalité et d'une force (nietzschéennes), dont le narcissisme serait selon elle pourvu. Elle nous propose en effet ici un concept vraiment singulier qu'elle associe au reste à la question de la morale comme « audace », « acte d'extrême audace du narcissisme », et il ne s'agit pas là de la morale imposée par la société mais bel et bien d'une création autonome de l'homme, de sa propre morale : c'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre la sublimation : dans la capacité de l'homme à créer de nouvelles valeurs de vie et donc à sublimer. C'est là d'ailleurs selon Lou Andréas-Salomé l'une des plus hautes performances du narcissisme²⁴⁹ ! »

Ainsi, un narcissisme blessé peut produire le meilleur ou le pire. Pourquoi Jean-Louis Baldacci parle de désexualisation de la sublimation ?

Pour y répondre, Jean-Louis Baldacci s'est posé la question de : « Pourquoi faire intervenir cette désexualisation ? Et pourquoi ne pas envisager la sublimation comme étant exclusivement un compromis contre les défenses contre-pulsionnelles, en particulier avec le refoulement²⁵⁰ ? » Il interroge comme il le dit lui-même sur les rapports du sexuel et du non sexuel. Nous pouvons rappeler le concept de la pulsion du point de vue psychanalytique pour mieux comprendre son raisonnement. La pulsion, *pulsus* en latin désigne une poussée. Elle s'articule entre le corps et l'esprit. Tout d'abord, nous pouvons définir la pulsion qui est un : « Processus dynamique consistant dans une poussée (charge énergétique, facteur de motricité) qui fait tendre l'organisme vers un but. Selon Freud, une pulsion a sa source dans une excitation corporelle (état de tension) ; son but est de supprimer l'état de tension qui règne à la source pulsionnelle ; c'est l'objet ou grâce à lui que la pulsion peut atteindre son but²⁵¹ ». Et comme tout être humain est un être pulsionnel, la satisfaction de ses pulsions est nécessaire et primordiale à leur survie. Freud donne une définition très claire de la pulsion que nous allons citer : « Par pulsion, nous désignons le représentant psychique d'une source continue

²⁴⁸ *Ibidem*.

²⁴⁹ Voir Laëtitia Perruquon, « Olivia Todisco, “Le narcissisme comme double direction : étude du troisième chapitre” », compte-rendu, [en ligne] :

https://media.collegetdesbernardins.fr/content/pdf/Recherche/1/Sem6/2016_04_13_SHRE_Corps-et-Ame_Sy.pdf

²⁵⁰ Jean-Louis Baldacci, « “Dès le début”...la sublimation ? », *op. cit.*, p 1407.

²⁵¹ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 360

d'excitation provenant de l'intérieur de l'organisme, que nous différencions de l'« excitation » extérieure et discontinue. La pulsion est donc à la limite des domaines psychiques et physique. Les pulsions ne possèdent aucune qualité par elles-mêmes, mais qu'elles existent seulement comme quantité susceptible de produire un certain travail dans la vie psychique. [...] La source de la pulsion se trouve dans l'excitation d'un organe, et son but prochain est l'apaisement d'une telle excitation organique²⁵². »

Ce concept de pulsion se trouverait à la limite du somatique et du psychique. C'est un concept important qui expliquerait au niveau psychanalytique bien des choses et sans entrer dans les détails, nous allons évoquer brièvement la première topique de Freud (conscient, préconscient et inconscient) qui permet de distinguer le principe de réalité et le principe de plaisir. Le but recherché reste la satisfaction dans l'objectif de lever la tension existante, de retrouver un certain équilibre interne (L'homéostasie) et ramener l'état d'excitation initial à zéro, ce que l'on nomme le principe de Nirvana.

Selon Sylvain Tousseul, enseignant-chercheur et chargé de cours en épistémologie et en psychopathologie clinique à l'Université Paris 7 a expliqué le concept de la pulsion pour comprendre le lien qu'il y avait entre l'affect et la raison, il explique : « En effet, la pulsion se compose d'un affect, qui est une quantité d'excitation prenant sa source à l'intérieur de l'organisme, et elle se compose également d'une représentation, qui figure l'objet par lequel elle peut être satisfaite. C'est pourquoi la pulsion est un concept fort utile pour penser l'articulation entre le corps et l'esprit, et notamment pour comprendre comment nous quêtions les objets dans l'espace. Freud qualifiait d'ailleurs les pulsions de « grandes quêteuses d'objet », dans la mesure où une pulsion se fait sentir justement parce qu'elle pousse le corps à quêter l'objet qui va lui permettre d'écouler l'excitation dont elle est pourvue²⁵³. »

La pulsion prend sa source à l'intérieur du corps, l'excitation ne peut-être donc fui, elle se doit d'être retenue pour s'écouler par d'autre moyen satisfaisant autre que la satisfaction immédiate. La question est donc de savoir ce que devient la pulsion quand l'objet où il peut s'écouler est absent de là où se trouve l'espace de la personne. Ainsi, l'absence de l'objet ne permet pas à la pulsion d'être satisfaite si bien qu'on passe d'un extrême à un autre, satisfait à insatisfait, de bon à mauvais objet pulsionnel, que la pulsion devient le contraire de ce qu'elle a été initialement comme lorsqu'on passe de l'amour à la haine. Ce que Freud a alors surnommé ce destin pulsionnel, le renversement dans son contraire. Tout cela pour expliquer que les

²⁵²Cf. notice sur psychologie : <http://www.la-psychologie.com/concept%20pulsion.htm>

²⁵³ Sylvain Tousseul « L'affect et la raison » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°7, 2009/1, p.109-119, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2009-1-page-109.htm>

pulsions sont difficiles à retrouver car ils peuvent prendre une autre forme comme le retournement en son contraire avec par exemple activité-passivité, ou amour-haine ; renversement de la personne propre : substitution du sujet à l'objet ; par le refoulement : il n'y a pas de manifestation directe et un retour de refoulé déguisé, le refoulement divise la pulsion en représentation et affect ; et enfin par sublimation : le but sexuel est substitué à un but non sexuel, la pulsion dans cette situation est transcendée.

Nous essayons de comprendre des concepts psychanalytiques compliqués à expliciter de premier abord. Puisqu'il ne s'agit pas d'évoquer la sublimation sans comprendre son origine, ce qui fait qu'elle existe et qu'elle puisse être « une réponse appropriée » pour certains individus bien qu'elle ne soit pas accessible à tous. Quand nous abordons ce passage, nous avons contacté une jeune femme de trente ans, qui a su sublimer ses traumatismes précoces par l'écriture en particulier la poésie. Nous l'avons connu par le biais du médiateur académique en charge des jeunes mahorais qui poursuivent leurs études dans l'académie de Lyon. Il les accompagne tout au long de leur parcours en études supérieures afin de les aider au mieux dans leur installation, dans leurs démarches administratives, et leurs problèmes psycho-sociaux. Ce médiateur porte une double casquette, il est aussi docteur en études arabes et chercheur en littérature moderne et contemporaine. Il mène également des travaux de recherche sur la littérature et la société mahoraises. Étant lui-même natif de Mayotte, il porte un regard assez intéressant sur les siens. Il est dans cet entre-deux, une posture certainement pas confortable mais sa vision sur l'île de Mayotte et sa jeunesse est riche d'enseignement. En effet, il a une lecture très critique des choses, une critique qui se veut pourtant constructive et innovante en ce sens où elle encourage à sortir des stigmates bien ancrés dans les mentalités mahoraises, comoriennes et françaises et oser s'ouvrir à d'autres possibilités pour trouver le juste « équilibre » entre tradition et modernité de la société mahoraise actuelle. Une société en pleine mutation et bouleversée par divers chamboulements dans tous les domaines.

Pour revenir à notre jeune femme qui souhaite rester discrète, lors de la sortie de son livre en 2017, elle dit ne pas avoir été prête à ce moment-là, elle a accepté une opportunité de se faire publier. Elle ne se sent ni « Mahoraise », ni « Comorienne », elle dit se sentir rejeté des deux côtés, elle qui est née aux Comores et qui s'est retrouvée à Mayotte sans savoir pourquoi selon elle. Elle a vécu toute son enfance, son adolescence et sa jeune vie d'adulte à Mayotte sans réellement trouver sa place. Elle a trouvé son échappatoire pour évacuer sa souffrance par les « mots pour les dire maux » exprime-t-elle. L'éditeur la présente ainsi : « Dans ce premier recueil, Fatima Baco livre une quarantaine de textes qui permettent de découvrir une nouvelle écriture féminine francophone. Dans cette poésie hantée par le viol, emblème de la souffrance,

on appréciera le travail de la langue et en particulier le choix des mots et leur agencement selon un rythme propre à l'auteur. Par sa jeunesse, la forme littéraire ainsi que la manière dont elle l'investit, l'auteur apparaît, comme " la fiancée de Rimbaud" comme la nomme le préfacier, Christophe Cosker²⁵⁴. »

Au-delà des questions identitaires, « ne pas savoir qui elle est », elle souffre de ces traumatismes tabous et non réglés dans son île d'adoption, la blessure n'est-elle pas toujours intacte ? Vivre dans un environnement non sécurisant en même temps qui n'a pas su la protéger et ni l'accepter pour ce qu'elle est ? Sublimier mais à quel prix dans ce cas ? Quelles sont les bénéfices secondaires du choix de la sublimation ? Ce sont des questions qui nous viennent à l'évocation de cette situation.

Toutefois, nous n'avons pas pu nous entretenir longuement avec elle, nous lui laisserons le temps dont elle a besoin, elle dit ne pas être prête pour échanger sur le sujet de son ouvrage, qui est très sensible et qui lui fait raviver des souvenirs « pénibles et douloureux ».

Jean-Louis Baldacci avance dans sa réflexion sur le but non sexuel de la sublimation : « La déssexualisation sublimatoire libère la pulsion de l'objet comme but direct et sous-tend l'identification. La libido d'objet sexuel se transforme ainsi en libido narcissique déssexualisée, c'est-à-dire déplaçable et non plus liée exclusivement à l'objet, [...]. La déssexualisation, dans ses conditions, porte la marque d'Eros ». Ce terme désignerait chez les Grecs : « l'amour et le Dieu de l'amour ». Freud l'a utilisé dans sa dernière théorie des pulsions ce sont les pulsions de vie par opposition aux pulsions de morts (ou Thanatos). Quand on sublime entre autres, ne cherchons-nous à s'éloigner des pulsions de mort, de la mort et vouloir vivre « à tout prix ». Sublimier pour ne pas mourir !

De l'idéalisation à la sublimation

Nous avons déjà évoqué un peu plus haut le lien entre la sublimation et l'idéalisation. Pour Jean-Louis, la sublimation dès le début permettrait le pointage des objets pour s'affranchir selon lui : « de la seule confrontation des corps, de les déssexualiser et de transférer sur la parole le reste du sexuel. Mais le pointage est mobilisé par l'inquiétante étrangeté. Je joins ici Laurent Danon-Boileau pour qui le pointage se manifeste lorsque l'enfant « voit quelque chose qu'il connaît déjà mais qui n'est pas tout à fait ce qu'il connaît déjà...C'est là, écrit-il, qu'il est gagné par la surprise et le sentiment d'inquiétante étrangeté²⁵⁵. » De la sorte, la sublimation, « dès le début » interroge, elle demande un travail qui peut être long et discret, elle amène le sujet à un

²⁵⁴ Fatima Baco, *Les Mots des Maux*, éd. L'Harmattan, Paris, 2017. Voir la quatrième de couverture.

²⁵⁵ Jean-Louis Baldacci, « "Dès le début"...la sublimation ? », *op. cit.*, p. 1410.

dépassement de soi. La sublimation est un processus qui s'enclenche comme « une sorte de bouée de sauvetage » quand un individu est confronté à un réel qu'il ne saisit pas trop et auquel il y met de la résistance, comment réagit-il ? D'après Ovide, le poète latin qui est né 43 av. J.-C. à Sulmone (Italie), dans l'une de ses plus poignants citations : « Nous sommes lents à croire ce qui est mal à croire ²⁵⁶ ». A cette vérité et cette réalité le psychisme humain est dans l'obligation de trouver les stratégies d'adaptation à sa dure réalité dans son environnement de vie. Une chose qui s'avère beaucoup plus compliquée à faire qu'à dire.

D'après Jean-Louis Baldacci, qui nous explique aussi que les troubles de l'humeur en l'occurrence illustrent bien les tentatives effectuées par les patients pour dépasser les échecs de la sublimation précoce. Il ajoute qu'Abraham dans un texte qu'il a écrit en 1912 sur les états maniaco-dépressifs, « nous montre les tentatives de restauration de ces débuts difficiles [...] Les patients expriment souvent, écrit-il, le sentiment d'être « comme nouvellement nés » [...]. C'est comme si le maniaque nous donnait cliniquement à voir sa recherche d'une reprise des auto-érotismes, tant dans le corps que dans la pensée, cette étape de la conjonction de l'idéalisation et de la sublimation²⁵⁷. »

Subséquent, la sublimation peut échouer précocement malgré la tentative du début, son échec se traduirait alors en symptômes significatifs de la souffrance psychique surtout dans la psychose maniaco-dépressive. Jean-Louis Baldacci s'est même posé la question sur l'excitation de la manie, si elle serait l'étape nécessaire, préparatoire à la sublimation ? Nous savons que chez beaucoup d'artistes peintres ou écrivains, chanteurs, etc., ont été soupçonnés de souffrir de cette bipolarité (maniaco-dépressive).

Ce qui nous amène à citer Jean-Louis Baldacci qui explique la difficulté pour certains mélancoliques ou maniaques à rentrer dans la sublimation : « Qu'il s'agisse d'une surestimation excessive source de dévalorisation ou de l'envahissement mélancolique, c'est la prise de distance avec l'objet qui semble barré » à savoir, l'accès aux auto-érotismes et à leur traitement sublimatoire²⁵⁸. » Ce qui transparaît, ce n'est plus l'angoisse de perdre réellement l'objet mais « des transformations pulsionnelles imposées par l'organisation du narcissisme dans le but de se dégager de l'objet, particulièrement de l'objet de transfert²⁵⁹. »

La sublimation « dès le début » permet de participer au processus complexe de la symbolisation, de développer l'humour chez certains qui est un dégagement d'un risque

²⁵⁶ Ovide, citation, [en ligne] : <https://citations.ouest-france.fr/citation-ovide/nous-sommes-lents-croire-fait-31340.html>

²⁵⁷ Jean-Louis Baldacci, « “Dès le début”...la sublimation ? », *op. cit.*, p. 1411.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 1413.

²⁵⁹ *Ibidem.*

mélancolique, évite l'euphorie maniaque et permettrait le passage à la joie comme l'indique Jean-Louis Baldacci dans ses réflexions. D'ailleurs pour Feud, l'humeur serait : « l'une des réalisations psychiques les plus hautes²⁶⁰ ». Nous avons aperçu l'humour comme étant un mécanisme de défense très utilisé par de nombreuses personnes à Mayotte, petits comme grands, il est coutume dans cette société de parler des choses même les plus sensibles et taboues en passant par l'humour afin de les banaliser et surtout de ne pas heurter la bonne conscience.

Il nous vient à l'esprit cet humoriste mahorais qui ose caricaturer sa société de façon fine et intelligente. Un de ses sketches en shimaore nous a particulièrement interpellé. Il s'agit du thème de la politique où il dit de sa langue maternelle : « Je veux devenir un élu pour pouvoir m'acheter une belle maison, une belle voiture, voyager gratuitement, etc. Après je m'en vais, je laisserai la place à d'autres. Tant que je peux en profiter, je n'abuserai pas, vous pouvez ne pas me voter une seconde fois, de toute façon, je ne vais plus me présenter²⁶¹ ». Un humour qui ne choque personne et qui plaît au plus grand nombre. Ce jeune humoriste était dans l'armée et aurait autrement vécu des choses difficiles, il explique faire sa propre thérapie à sa façon par le biais des sketches. Quand il est sur scène, il se sent « un nouvel homme ou femme » (jouant les deux rôles, il est l'un des premiers à Mayotte, à jouer un homme qui se met dans la peau d'une femme), il se sent galvanisé, il se sent épanoui quand il fait ses spectacles.

Pour finir, Jean-Louis Baldacci dans ses recherches bien poussées sur la sublimation nous ouvre de larges champs d'investigations, il est très passionné par son objet d'étude. Il nous a été difficile par moment de le comprendre et de savoir où il voulait nous emmener, peut-être qu'il était en pleine phase sublimatoire ! Néanmoins nous allons reprendre sa conclusion sur la sublimation : « Enfin, la sublimation « dès le début » pose la question de ses rapports à la symbolisation. Nous l'avons considérée comme la condition de la symbolisation et non comme sa conséquence [...], cette conception repose sur notre manière d'aborder le problème – à savoir, la sublimation comme processus individuel de transformation pulsionnelle « dès le début ». Sublimation d'exception, sublimation ordinaire, sexualisation, deuil, symbolisation, ces thèmes ont animé nos échanges lors du congrès²⁶². »

Il y aurait différentes sortes de sublimation et une façon d'aborder le problème selon notre manière d'interpréter les situations. Ce qui serait sûr c'est un processus individuel, chaque être humain a sa manière de se sublimer, chacun fait comme il peut avec ce qu'il est. Et tout le monde ne se sublime pas. Ce n'est pas une chose innée qu'on posséderait tous ou bien un

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 1417

²⁶¹ Traduction d'un sketch en langue mahoraise. Selon nous, il s'agit plutôt d'une interprétation de son message que d'une traduction littéraire.

²⁶² Jean-Louis Baldacci, « “Dès le début”...la sublimation ? », *op. cit.*, p. 1467.

héritage familial, quoi que les transmissions artistiques existent, ce sont ce qu'ils appellent les sublimations d'exception, être né avec les dons naturels.

Nous pouvons introduire les réflexions de Jacques André, psychanalyste et professeur émérite de psychopathologie à l'université Paris-Diderot. Dans son article portant sur « Les sublimations, finalités sans fin », il note : « La sublimation ne se contente pas de tirer vers le haut. Sur un autre versant, l'accent porte sur l'activité de transformation, transposition, métamorphose [...] Toutes ces opérations sont indissociables de « l'extraordinaire plasticité », des pulsions partielles. Difficile, ici, de ne pas établir le parallèle avec le travail du rêve : « le rêve ne se pense pas ni se calcule. Il ne juge pas, il transforme » [...] La sublimation ne se contente pas de transformer, elle œuvre et surtout elle s'adresse, à l'opposé de l'autisme du rêve²⁶³. »

Et plus loin, il ajoute : « La sublimation est l'occasion pour la sexualité infantile de se mêler de ce qui ne la regarde pas, d'investir des domaines que personne ne songerait à définir comme sexuels, de profiter de sa plasticité pour combiner ses forces à d'autres que les siennes. [...] Le changement de but, au cœur de la sublimation, signale surtout qu'il n'y a pas un but, hors le gain de plaisir peut-être – ce que la finalité sans fin de l'art est le mieux à même de représenter²⁶⁴. »

Il s'agit d'une sublimation qui continue à être questionnée quant à ses buts et ses finalités, une sublimation aux finalités sans fin surtout quand elle s'inscrit dans le domaine de l'art. Une sublimation dont le but ne nécessiterait pas forcément du plaisir comme le souligne Jacques André. Ce serait plutôt quelque chose qui ne serait pas favorable à la « pleine satisfaction » comme le rapporte Freud dans sa célèbre phrase : « Quelque chose dans la nature de la pulsion elle-même n'est pas favorable à ce que se produise la pleine satisfaction ²⁶⁵ ». Et ce quelque chose est contre la fin de tension de la pulsion, contre la fin du plaisir, contre la décharge également. Jacques André ajoute plus loin que ce quelque chose serait contre la mort, la petite mort, et ce quelque chose est pour la vie. Pour lui encore, l'équation œuvre d'art ne serait pas égale à sublimation. Un œuvre peut-être ennuyante pour lui.

La sublimation serait trop idéalisée et n'est pas ce qu'elle prétend être ou ce qu'on aimerait qu'elle soit. La sublimation reste encore un concept à découvrir, elle n'a pas fini de nous livrer tous ses secrets. Il y aurait encore des zones d'ombre qui restent encore à élucider.

²⁶³ Jacques André, « Les sublimations, finalités sans fin ? » dans la Revue française de la psychanalyse, N°69, 2005/5, p.1475-1483, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1475.htm>

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 1478-1479.

²⁶⁵ *Ibid.*, p.1480.

Pour Jean-luc Donnet, psychanalyste, qui a reçu le prix Maurice-Bouvet en 1975 dont l'œuvre principale a été écrite avec André Green en 1973, *L'Enfant du ça*, une nouvelle approche qui aurait vraiment modifié l'approche psychanalytique des psychoses en France. Ils mettent au centre de leur modèle et leur fondement de la problématique psychotique, la psychose blanche.

Dans son article sur la « Voie sublimatoire et la situation analysante », il explique « qu'il y a télescopage entre la sublimation comme changement de but et la sublimation du but. La sublimation est un joker dans l'interférence du processus individuel et du processus culturel (Freud) en ce qu'elle échappe à une logique du simple dédommagement²⁶⁶. »

La sublimation serait vue par lui comme une sorte de bouée de sauvetage qu'on attraperait pour ne pas se noyer dans les profondeurs de la mer. On le tiendrait fermement comme ce qui peut nous aider à tenir la tête hors de l'eau et de rejoindre les côtes doucement mais sûrement. Pour lui, c'est encore « la voie sublimatoire dans sa dimension processuelle [qui] se présente alors plutôt comme une sorte de dédale à l'issue incertaine ; une traversée bidirectionnelle semée de caps à doubler, d'écueils à éviter, de courants à utiliser²⁶⁷. »

La voie de la sublimation est perçue comme une cure analytique dans l'exemple de Jean-Louis Baldacci. Pour sa part, Jean-luc Donnet reprend cet exemple clinique en l'illustrant des divers enjeux de la voie sublimatoire²⁶⁸ :

1. Il y a séduction réservée avec une référence culturelle
2. Il y a l'identification du/au héros
3. Il y a l'interprétation de transfert
4. Il y a la participation de l'analyste qui cherche la vérité et transcende l'obstacle de la résistance.
5. Il y a l'évocation nouvelle du trauma sous le signe du déterrement et de l'inhumation
6. Il y a à la fin la façon dont la patiente affirme : « Je me sens moi-même.

Dans une situation, il y aurait autant d'indices de moments sublimatoires mais il serait difficile selon Jean-Luc Donnet de parler de réalisations sublimatoires, même les plus petites. Au terme de son analyse, Jean-Luc Donnet ajoute que dans le processus analytique, la voie

²⁶⁶ Jean-Luc Donnet, « La voie sublimatoire et la situation analysante », dans la Revue française de la psychanalyse, N°69, 2005/5, p.1485-1490, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1485.htm>

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 1486.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 1489.

sublimatoire est ouverte quand les deux partenaires structurent une situation analytique, celle qui constitue la part la mieux objectivable de l'œuvre analytique²⁶⁹.

Autrement pour Fernando Riolo, psychanalyste et didacticien déclare que « Karl Popper placerait probablement notre théorie de la sublimation parmi les mauvaises théories » et plus loin il cite Einstein : « Je n'y vois rien de sublime. Il s'agit simplement d'une grande quantité de calculs à faire. La seule différence entre vous et moi, c'est que je m'amuse à le faire²⁷⁰ ». Ainsi le processus sublimatoire peut-être remis en cause, Fernando Riolo y comprend que le processus sublimatoire est fonction du sujet et non de l'objet qu'il est question, plus de plaisir et non de valeur. Et il conclut : « Ce qui va décider de là où le processus va aboutir, ce sont encore des quantités qui se mesurent dans le sujet, et non pas les qualités des objets qui l'a créé. Même la réussite de la sublimation, comme le dit André Green, « ne garantit rien ». Par ailleurs, son probable échec se réalise là où la nature et l'intensité des forces qui sont mises en jeu empêchent que la transformation soit accomplie, que l'objet créé soit aimé et non détruit²⁷¹. » La subtilité de la sublimation réside dans le fait qu'elle devrait permettre aux personnes qui accèdent à cette voie d'aimer leur création, d'y trouver du plaisir. Sublimer mais ce n'est pas tout, si cela ne nous apporte rien. Et pour aller plus loin dans la réflexion, si sublimer ne nous aide pas à retrouver une bonne estime de soi, à quoi bon sublimer ? Il faudrait bien que chacun y trouve son compte !

Nous arrivons à la fin de nos réflexions théoriques sur le concept de la sublimation. Il est possible qu'elle soit indéfinissable au niveau théorique tant de nombreuses recherches existent sur le sujet. Nous aurons l'occasion de voir d'autres facettes de ce concept dans notre troisième partie sur l'exposition de nos cas et leur analyse clinique. Nous allons traiter la notion de résilience et les autres mécanismes de défense du Moi pour faire face à la réalité. En effet, tous les jeunes mahorais ont d'autres mécanismes de défenses et d'autres stratégies pour faire face à leur mal-être et difficultés quotidiennes. Le choix de la sublimation n'est pas toujours évident soit qu'on soit dans l'incapacité à le faire ou tout simplement, l'être humain choisit d'autres moyens qui lui soient plus accessibles. Nous allons voir quels sont les autres possibilités de faire face à la vie et ses nombreux obstacles. Nous avons choisi la notion de « la résilience » car nous constatons des traumatismes aussi bien complexes que simples chez nos jeunes mahorais, et ces traumatismes ont un impact non-négligeant dans leur histoire et leur parcours de vie.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 1490

²⁷⁰ Fernando Riolo, « Le sujet et l'objet de la sublimation », dans la Revue française de la psychanalyse, N°69, 2005/5, p.1491-1494, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1491.htm>

²⁷¹ *Ibid.*, p. 1494.

Ce que nous observons en particulier c'est une situation familiale « instable » dans une vision occidentale avec la place de chacun dans la société et où les figures parentales ne sont pas « forcément stables ». Étant inscrit dans la culture, cela n'a pas eu de destinée « traumatisant » pour le jeune qui l'aurait vécu. La connaissance d'une autre culture dont les bases familiales qui sont importantes dans la construction de soi, nous ouvre à d'autres choix possibles. Est-ce que la nouvelle génération en serait-elle alors plus traumatisée ? Hormis cela, nous retrouvons des traumatismes précoces (maltraitements, ou autres) auxquelles les jeunes ont eu à faire face dans leur vie. Comment ont-ils dépassé leurs traumatismes sans soins psychiques pour certains d'entre eux ? Et pourquoi cela reste très compliqué pour eux d'aller vers les prises en charge psychologique ? Il y a une réelle difficulté à aller à la rencontre des professionnels de la santé psychique, pour des raisons individuelles ou collectives ou même culturelles puisque ce n'est pas une chose courante chez eux. Et ils ont d'autres praticiens traditionnels qui les aident sans avoir besoin de consulter des médecins psychiatres ou des psychologues.

Mais avant de parler de résilience et d'autres stratégies adaptatives à la réalité ainsi que les mécanismes de défenses, nous allons développer un autre concept clé dans notre recherche : le choix de l'effondrement psychique. Mais qu'est-ce donc l'effondrement psychique ?

II. Processus de la sublimation : effondrement, résilience et contre-transfert

A. L'effondrement psychique

Le dictionnaire *Larousse* nous propose une définition de l'effondrement : 1. Fait de s'effondrer ; affaissement brusque du sol ; écroulement, éboulement : l'effondrement d'un pont. 2. Fait d'être détruit, ruiné, abattu complètement ; anéantissement : l'effondrement d'un empire. 3. Chute brutale, perte soudaine de valeur : L'effondrement des cours à la Bourse²⁷². Les mots clés qui en ressortent de ces définitions sont : s'effondrer, affaissement, écroulement, destruction, abatement, anéantissement, chute brutale, perte de valeur. Ce sont des mots très forts qui nous font penser au pire, au tragique et même au drame.

Nous avons voulu développer cette notion car elle nous parle à plus d'un titre, surtout pour ce qui concerne notre sujet. Nous avons l'impression que nous vivons dans un monde où les valeurs humaines sont mises au second plan. Il en est de même pour Mayotte, qui se développe à

²⁷² Cf. notice Larousse, [en ligne] : https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/effondrement/27960_et_Le_Robert, p.623

une vitesse rapide et qui perd surtout ses valeurs humaines qui la distinguaient d'une société exclusivement occidentale. Dans le monde d'aujourd'hui, avoir est plus important qu'être. Le non-jugement, la bienveillance et l'écoute sont devenues des qualités « payantes », il faut aller consulter les psychologues et les psychiatres pour espérer en avoir²⁷³. Alors comment éviter de se sentir mal dans un environnement dont la priorité n'est pas forcément le bien-être des personnes. Il y aurait la norme sociétale, pour faire partie des gens « bien », « respectés », il faut avoir réussi, posséder une belle maison, une belle voiture, avoir le mari ou la femme presque parfaite et apparaître joyeux, nous répétait une patiente dépressive, ancienne journaliste, qui souffre de problèmes somatiques avec des difficultés à marcher et à se tenir longtemps debout. Elle voyait sa vie comme un échec, elle n'avait ni mari ni enfant. Elle avait réussi à faire de belles choses, disait-elle. Elle a voyagé et elle a été en compagnie de beaux hommes mais elle n'a pas su se stabiliser dans aucun domaine. Aujourd'hui, elle se sent marginalisée, rejetée de toute part. Elle n'aurait ni famille, ni amis et étant en arrêt maladie de longue durée, elle n'a plus de travail aussi. Elle imagine sa vie se terminer ainsi, sans une bonne retraite et complètement seule avec ses idées noires qui la hantent : « autant disparaître ! », « il ne sert à rien de vivre telle que je suis ». Petit à petit, elle se laisse couler, elle s'effondre et se laisse dominée par les pensées automatiques négatives : « je suis une ratée, je n'ai personne à aimer et personne ne m'aime », « je n'ai goût à rien », « je suis en mauvaise santé, je n'arrive plus tenir mon corps, celui-ci me lâche comme tout d'ailleurs ».

L'effondrement serait alors cette sensation de vide, de perte d'équilibre, d'être désaimé et de déficit d'estime de soi. C'est cette sensation de toucher le fond sans la possibilité de remonter la pente. C'est d'être coincé comme dans un tunnel noir sans voir le petit rayon de soleil qui donne de l'espoir et empêche la personne de se « lâcher », de se « laisser tomber ». Une impression d'une chute sans parachutiste. Dans un article intitulé « Quand tout s'effondre »²⁷⁴, Marie Léon parle des patients qu'elle reçoit, qui lui parlent de leur mal-être essentiellement dû aux exigences sociétales qui les rendaient plus vulnérables. À partir de son expérience professionnelle et ses observations, elle explique que : « Nous pouvons noter deux sortes d'effondrements : celui qui fait suite à un événement et celui qui s'établit dans le temps. Le premier est le résultat d'un fait brutal et inattendu, il y a un quelque chose qui vient faire choc. Le second est la conséquence de la récurrence des pressions, des contacts insatisfaisants et des situations frustrantes qui progressivement organisent l'effondrement. Les patients éprouvent des

²⁷³ Patiente du CMP suivi en 2015/2016.

²⁷⁴ Marie Léon, « Quand tout s'effondre » dans la *Revue Gestalt*, N°38, 2010/2, p.149-162, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-gestalt-2010-2-page-149.htm>

sentiments d'absurdité et de solitude qui s'accompagnent d'une impression de « ne pas être grand-chose²⁷⁵ ».

Cela nous rappelle la situation que nous avons relatée plus haut, avec ce sentiment d'être rien et de solitude. Marie Léon explique plus loin qu'un traumatisme « puissant » peut provoquer chez le patient « un état d'accablement tel que la capacité à y faire face est mise en échec. La pensée se trouve comme figée par cet événement que la personne ne peut ni accueillir, ni fuir. Elle est en prise dans son présent avec un passé inassimilable qui l'empêche d'accéder sereinement à son futur²⁷⁶. » Pour cette psychothérapeute, cet état de mal-être met le patient sur une position de victime et le thérapeute en tant que sauveur, ce qu'elle remet en question et exhorte à reconnaître notre impuissance face à de telles détresses psychiques. Et de pouvoir plutôt proposer un cadre accueillant et contenant, permettant au patient de ne pas s'effondrer comme elle le stipule : « Dans les moments d'abattement, cette présence à l'autre peut, pour le patient comme pour le thérapeute, faire sol pour se tenir et ne pas disparaître dans la honte de sa limitation. La dépression peut être l'occasion d'interroger le sens de sa vie et de se questionner à propos de ce qui arrive là : est-ce un drame, une injustice ou une opportunité pour faire d'autres choix de vie mieux adaptés à ses besoins et à ses valeurs dans la conscience du contexte présent ? ²⁷⁷ »

Chez nos jeunes mahorais, nous retrouvons des dépressions moyennes et sévères. Beaucoup d'entre eux cacheraient leurs symptômes (tristesse, perte d'élan vital, insomnie, ou encore trouble alimentaire) à leur entourage proche. Ceci parce que culturellement, on doit montrer une apparence de bien-être quoi qu'il arrive même si « la terre s'abat sur nous ». C'est l'exemple d'une jeune femme de trente ans²⁷⁸ qui était en congés maternité à la Réunion et qui a été obligée de descendre dans son île natale car sa mère venait subitement d'y être décédée d'une tumeur au cerveau. Pendant les rituels des funérailles, tout le village y avait participé ainsi que des membres de sa famille. On lui demandait de ne pas pleurer car cela empêcherait l'âme de la défunte de partir. On lui demandait également de rester assise sur un lit, et manger ce qu'on lui apportait : bol de riz bouilli qui était servi en grandes quantités. Selon la culture, une femme qui vient d'accoucher, n'a pas le droit d'être triste même si elle perd un être cher. Il y aurait également cette croyance que sa mère est partie mais une nouvelle vie est née, cela faisait partie de la suite logique des choses, le cours normal et il lui était alors interdite de s'apitoyer

²⁷⁵ *Ibid.*.

²⁷⁶ *Ibidem.*

²⁷⁷ *Ibidem.*

²⁷⁸ Cf. témoignages des jeunes de l'année 2010 à 2011, propos recueillis lors de notre expérience en tant que chargée de mission des questions éducatives à la Mairie de Mamoudzou à Mayotte.

sur son sort. Elle ne devait pas s'effondrer. Car tout le village, voir toute la communauté portait avec elle cette perte, elle n'était donc pas seule et elle devait accepter son destin.

À Mayotte, selon la religion musulmane de tendance chaféite, les enfants grandissent avec l'idée selon laquelle on doit vivre chaque jour comme si l'on pouvait mourir à n'importe quel moment²⁷⁹. Et il faut se préparer aux deux-mondes, le monde terrestre et celui de l'Au-delà. L'un ne va pas sans l'autre, de la sorte la mort fait partie intégrante de la vie. Les Mahorais sont aussi animistes, ils partagent avec les Malgaches et les peuples de l'Afrique le culte des esprits. Ils croient en l'existence des esprits, qui peuvent être soit les ancêtres malgaches ou les djinns, les créatures invisibles à la bienfaisante et malfaisante comme relaté dans les versets coraniques : « Dis : Il m'a été révélé qu'un groupe de djinns prêtèrent l'oreille, puis dirent : Nous avons certes entendu une Lecture merveilleuse, [...]. Or, il y avait parmi les humains, des mâles qui cherchaient protection auprès des mâles parmi les djinns mais cela ne fit qu'accroître leur détresse²⁸⁰ ».

D'une autre manière, les croyances et la culture mahoraise ne protègent-ils pas finalement les jeunes mahorais des deuils « impossibles », de l'effondrement suite à la perte d'un être aimé ou un être cher ? Chaque humain est fragile et vulnérable, surtout lorsqu'il traverse des événements « dramatiques » dans sa vie. Est-ce que tout le monde peut un jour, tout du moins une fois dans sa vie s'effondrer ? Probablement que oui, nul n'est exempt de la souffrance psychologique. Il nous vient à l'esprit le roman de l'écrivain français Guillaume Musso, *Parce que je t'aime* dans lequel il raconte l'histoire fictive d'une petite fille de cinq ans qui a disparu dans un centre commercial à Los Angeles. Les parents ont été dévastés avant qu'on retrouve la petite fille cinq ans plus tard, au même endroit, là où ils l'avaient perdue. Ce qui est intéressant dans cette histoire romanesque c'est surtout l'effondrement psychique de son père, docteur en psychologie, qui traitait les traumatismes complexes et collectifs chez ses patients. Quand il a perdu sa petite fille, tout s'était arrêté pour lui. Il tomba dans une dépression chronique, il se négligeait, et ne travaillait plus. Il avait même fini par quitter sa famille pour vivre dans la rue. Devenu sans domicile fixe, et incognito, il s'enferma dans sa tristesse profonde, un trou noir dans lequel il ne voulait pas émerger. Lui qui avait les mots pour aider les personnes traumatisées, il n'arrivait pas à se sortir lui-même de son tsunami émotionnel, il s'y noya, encore et encore. Ce roman nous donne donc la preuve que nul n'est épargné contre les blessures psychiques très intenses.

²⁷⁹ Comme dans la chanson de Corneille : « Alors on vit comme si c'était le dernier »...

²⁸⁰ Cf. *Coran*, Sourate Al-Jinn (Les Djinns), verset 28.

Tout d'abord, l'effondrement peut se dérouler très tôt avec les traumatismes précoces. En effet, quand le traumatisme survient à bas âge, à un stade précoce de développement psychique, le Moi ne peut gérer ni l'effraction traumatique ni le symboliser, c'est la mère qui porte la responsabilité de contenir et d'assurer une fonction du Moi auxiliaire. Quand la mère se trouve défaillante dans sa fonction, il s'ensuit une détresse extrême ou une agonie primitive car le Moi selon Winnicott : « ne peut pas s'organiser contre l'échec de l'environnement dans la mesure où la dépendance fait partie de la vie.²⁸¹ » D'ailleurs Winnicott utilise le mot « effondrement » (breakdown), cet événement qui vient empiéter l'espace psychique du bébé. Quand un enfant subit un trauma très tôt et qu'il y a un échec au niveau de l'organisation défensive du moi qui n'a pas pu se protéger d'un événement « effracteur », Winnicott l'explique que l'échec est à cause de l'immaturité du Moi qui n'était pas capable d'intégrer l'événement et l'expliquer. Et il dit avoir besoin d'employer le « mot effondrement » pour exprimer des choses très difficiles et impensables dont le Moi ne peut pas se défendre. Par ce mot « effondrement », cela évoque l'état psychique « insoutenable » dans lequel un individu donné peut se trouver.

Certaines personnes qui ont vécu un passé traumatisant dès leur plus jeune âge, craignent de s'effondrer. Et quand plus tard, lors d'une prise en charge psychologique, le patient éprouve la peur de l'effondrement qui, comme l'explique Winnicott, « a déjà eu lieu ». Elda Abrevaya, psychanalyste, professeur à l'Université de Porto Rico et formatrice en Turquie tente d'expliquer d'où vient cette crainte : « La crainte de l'effondrement nous confronte à un paradoxe. Il s'agit d'un événement traumatique qui a eu lieu dans l'histoire du sujet, mais qui n'a pas pu être éprouvé. Car le manque de différenciation entre le Moi et le non-Moi n'a pas pu permettre au sujet de ressentir l'affect correspondant. L'immaturité du Moi a ainsi rendu impossible l'inscription psychique de l'événement. Au défaut d'une telle inscription ou dans l'absence d'un jugement affirmatif qui porterait sur l'événement, la remémoration devient impossible²⁸². »

Ainsi, le patient doit se rappeler comme le préconise Winnicott afin de régler son traumatisme ou il sera tôt ou tard réveillé par un événement « perturbateur récent ».

Ce qui peut amener à un effondrement psychique

Ce sont avant tout les violences subies collectivement en lieu et place des attentats, des tueries de masse, des catastrophes naturelles, etc. Nous vivons dans un monde hyper connecté,

²⁸¹ Donald W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, éd. Gallimard, Paris, 2000, p. 207.

²⁸² Elda Abrevaya, « L'Après-coup et la crainte de l'effondrement » dans la *Revue française de psychanalyse*, N°73, 2009/5, p. 1705-1711, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2009-5-page-1705.htm>

tous les événements mondiaux, nationaux sont relayés. En plus des réseaux sociaux, nous savons en permanence ce qui se passe dans le monde entier et au moment où cela se passe. Actuellement, nous vivons une crise sanitaire inédite, le Coronavirus qui aurait débuté dans la ville chinoise de Wuhan. Les Français de Chine sont en train d'être rapatriés et tous les jours, nous sommes informés du bilan des victimes en Chine et dans le reste du monde. Les États sont dans la prévention au maximum. Une étudiante française d'origine chinoise a témoigné aux médias pour expliquer qu'elle souffre de la stigmatisation dont les Chinois et elle-même subissent depuis cet événement de ce virus qu'on ne connaît pas vraiment à part qu'il ressemble fortement aux symptômes de la grippe. Il y eut déjà une centaine de morts²⁸³. La Chine et le monde ont peur de ce nouvel ennemi. Est-ce un événement qui amenait certaines personnes à s'effondrer ? Chaque humain réagit à sa manière à une situation qui peut nous effrayer, nous faire souffrir. Certains vont plutôt imaginer que les mesures sont prises pour éviter le maximum de victimes et de morts, quand d'autres, ils peuvent imaginer le pire, anticiper un scénario catastrophique et voir déjà la fin du monde. Quoiqu'il en soit, des événements similaires développent des peurs, des angoisses et beaucoup de souffrances psychiques.

Mais là où c'est encore plus dur, ce sont des événements comme les attentats qui se sont produits ces dernières années. Ce sont des violences « humaines, des actes qui détruisent délibérément la vie d'autrui, les personnes victimes qui ont survécu ne s'en remettent presque « jamais » d'après ce que l'on attend. Il s'agit comme le décrit Gustave-Nicolas Fischer²⁸⁴ : « Ceux qui sont pris dans de telles situations sont confrontés à l'impensable : l'impensable de l'humain qui est devenu inhumain ; l'impensable de la mort, c'est-à-dire de leur propre destruction, de leur désintégration en tant qu'êtres humains. C'est donc ces expériences impensables qui font sombrer la vie dans le cauchemar car elles détruisent la qualité intangible de ce que nous sommes. [...] Un événement traumatisant, c'est une catastrophe, un tremblement de terre dans une vie ; il provoque un effondrement psychique car il touche l'intégrité ; il produit de ce fait un véritable chaos intérieur²⁸⁵ ».

En effet, ce sont des situations traumatisantes qui sont très dévastatrices psychologiquement parlant. Surtout que chaque année, à chaque malheureux anniversaire de ces attentats ou autres drames humains, cela replonge les victimes (les rescapés et les familles des victimes), ainsi que toute la population témoin de ces violences humaines, dans un état de « stupeur », d'« angoisse », d'« impuissance » avec la peur que cela se répète. Nous avons reçu

²⁸³ Début de la crise sanitaire « inédite ».

²⁸⁴ Professeur de psychologie sociale et directeur du laboratoire de psychologie à l'Université de Metz. Il est auteur, entre autres, de *La psychologie sociale*, éd. Seuil, Paris, 1997 et *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, éd. Dunod, Paris, 1987, réédité en 2015.

²⁸⁵ Gustave-Nicolas Fischer, *Les blessures psychiques, La force de vivre*, éd. Odile Jacob, Paris, 2003, p.19.

des patients sur la Bretagne qui ont vécu ces événements-là comme s'ils y étaient, ou comme s'ils avaient perdu eux aussi un proche. Une d'elle a développé au même moment une phobie : une claustrophobie ou la peur de l'enfermement. Elle ne supportait plus d'être enfermée dans une salle (de spectacle, de cinéma, ou autre). Elle avait une certaine vulnérabilité au préalable dû à son trouble d'anxiété généralisé où elle avait peur de nombreuses choses, (peur de mourir, peur de l'avion, peur d'attraper une maladie etc.)

Gustave-Nicolas Fischer, professeur en psychologie sociale, décrit bien ces états mentaux et désorganisateur chez un sujet traumatisé par ces situations de drames collectifs. Il écrit : « Tous ces faits ont été vécus comme des chocs ; ils provoquent un effondrement psychique qui désorganise les mécanismes habituels d'adaptation. Le choc est donc lié à la nature de l'événement et à la manière dont il touche quelqu'un personnellement. Un tel ébranlement peut s'exprimer sur plusieurs registres :

- Le cataclysme : « j'ai eu l'impression que le ciel m'était tombé sur la tête ; c'est comme si la foudre était tombée à mes pieds » ;
- Le néant : « le plancher s'est dérobé sous ses pieds ; une sensation indescriptible de néant... » ; tout à coup, un grand vide s'est formé autour de moi » ;
- Le sang : « alors, mon sang dans l'espace d'un instant s'est glacé » ; (le sang a un caractère sacré, il est l'expression même de la vie ; s'il se glace, c'est que la vie est perdue) ;
- L'abîme : « l'impression de sombrer, de se noyer » ;
- La violence : « c'est comme si j'avais pris un coup derrière la tête... j'avais reçu un coup de matraque ²⁸⁶».

Toutes ces témoignages décrivent l'état psychique dans lequel se trouvent les personnes en mal de vivre et d'être après un événement traumatisant. Nous pouvons confirmer qu'ils sont véritablement dans un effondrement psychique.

Autres situations d'effondrement psychique

Nous allons nous appuyer sur un cas clinique. Une jeune femme de 30 ans²⁸⁷ qui est traitée pour des symptômes dépressifs chroniques. Elle est issue d'une fratrie de trois enfants. Elle est la deuxième de sa famille. Elle décrit les relations avec les parents comme étant défailtantes. Elle ne s'est jamais sentie écoutée, aimée par sa famille. Elle se sent plutôt jugée en permanence et sous pression de ne pas avoir ni un travail et ni une vie personnelle stable. Ce qu'elle n'arrive

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 20-21.

²⁸⁷ Patientte du CMP suivie depuis l'année 2015.

pas à avoir car toute tentative dans ce sens, est voué à l'échec. Elle reste focalisée sur son mal-être qui ne le quitte plus. Dans son histoire de vie, elle a subi des traumatismes précoces (agression sexuelles, attouchements). Les faits se seraient déroulés dans le milieu scolaire en primaire.

Elle a une image très négative d'elle, s'auto-dévalorise en permanence malgré ces capacités artistiques. En effet, elle souhaite devenir autoentrepreneur et proposer ces propres créations (sacs, trousse, cartes postales, tableaux etc.) mais elle doute beaucoup d'elle et elle n'ose pas se lancer dans son activité. Elle dit avoir besoin d'amour des autres pour avancer. Ainsi, elle s'attache facilement dans cet objectif de recevoir de l'amour et de compenser l'amour parental dont elle dit avoir « manquer cruellement ». Elle alterne souvent entre une période très passive où elle s'effondre complètement avec les symptômes dépressifs²⁸⁸ suivants :

1. Humeur dépressive présente pratiquement toute la journée, presque tous les jours, signalée par le sujet (ex. : se sent vide ou triste ou désespéré) ou observée par les autres (ex. : pleure ou est au bord des larmes).
2. Diminution marquée du plaisir pour toutes ou presque toutes les activités pratiquement toute la journée, presque tous les jours (signalée par le sujet ou observée par les autres).
3. Perte ou gain de poids significatif en absence de régime
4. Insomnie ou hypersomnie presque tous les jours.
5. Agitation ou ralentissement psychomoteur presque tous les jours
6. Fatigue ou perte d'énergie presque tous les jours.
7. Sentiment de dévalorisation ou de culpabilité excessive ou inappropriée presque tous les jours
8. Diminution de l'aptitude à penser ou à se concentrer ou indécision presque tous les jours
9. Pensées de mort récurrentes (pas seulement une peur de mourir), idées suicidaires récurrentes sans plan précis ou tentative de suicide ou plan précis pour se suicider.

Les symptômes induisent une souffrance cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel, ou dans d'autres domaines importants²⁸⁹. » Et une période où elle est créative, dans une surexcitation surtout quand elle entame une

²⁸⁸ Épisode dépressif caractérisé de l'adulte

²⁸⁹ Voir la revue *American Psychiatric Association, DSM-5 : diagnostic and statistical manual of mental disorders*, Washington D.C. American Psychiatric Association, 5e éd., 2013.

nouvelle relation d'amour. Après chaque séparation, elle s'effondre une nouvelle fois. La chute est toujours « dure à digérer » et elle n'arrive pas à remonter la pente facilement. Elle vient en entretien avec un ralentissement psychomotricien, une tête baissée et un visage « sans vie ». Elle pleure souvent dans les entretiens. Elle dit éprouver des difficultés à se laver, à prendre soin d'elle. Elle rumine tous ces malheurs au quotidien et ne voit que les aspects négatifs de sa vie. Elle reste dans un cercle vicieux dépressifs comme le schéma²⁹⁰ ci-dessous l'atteste.



Durant cette période de « tristesse sans fin », elle n'a goût à rien. Elle continue à venir en entretien individuel régulièrement et à prendre son traitement antidépresseur mais sans amélioration de son humeur très basse²⁹¹.

Elle accuse l'environnement sociétal d'être dur. Elle se sent marginalisée, incomprise, boiteuse de la vie qui ne la procure aucun plaisir. Elle se sent seule et mal-aimée par son entourage tout en faisant tout pour leur plaire (en leur offrant des cadeaux qu'elle fabrique pour eux, en se rendant disponible pour eux quitte à s'oublier). Ce qui apparaît chez elle, c'est ce besoin d'affection « insatiable », elle semble avoir besoin d'être aimé pour exister. Elle exprime son vide intérieur que personne n'arrive à combler. Mais elle entretient son état puisqu'elle y gagne en bénéfice secondaire qui est celle de « ne pas travailler » et d'échapper à la pression parentale et sociétale.

Préventions contre l'effondrement psychique

L'une des manières de travailler la problématique du traumatisme est de « revivre le trauma ». Winnicott pense ceci : « Dans ce cas, la seule façon de se souvenir est que le patient

²⁹⁰ Voir le schéma proposé en outils TCC : <https://duvallesque-psychotherapie-hypnose.fr/2013/11/04/etes-vous-entree-dans-le-cercle-vicieux-de-la-depression/>

²⁹¹ Cf. patiente suivie au CMP depuis 2015.

fasse pour la première fois, dans le présent, c'est-à-dire dans le transfert, l'épreuve de cette chose passée. Cette chose passée et à venir devient alors une question d'ici-et-maintenant, éprouvée pour la première fois. C'est l'équivalent de la remémoration, et ce dénouement est l'équivalent de la levée du refoulement qui survient dans l'analyse des patients névrosés²⁹². » Aujourd'hui, il existe diverses techniques pour travailler un traumatisme, nous pouvons évoquer par exemple l'EMDR, une désensibilisation et retraitement par les mouvements oculaires. L'idée est de retraiter un événement perturbateur qui n'a pas été assimilé ni compris dans le passé. Cette technique a prouvé son efficacité même s'il y a toujours des réfractaires à ce genre d'outil.

Pour terminer, l'effondrement psychique peut survenir à n'importe quel individu puisqu'on est des êtres humains avec notre fragilité et notre vulnérabilité. Et chaque événement de la vie ou chaque souffrance est vécu de manière unique et individuelle. Chaque réponse comportementale ou psychique est aussi unique et individuelle. Ainsi, une personne qui se montre en apparence forte, peut s'effondrer lors d'un événement tragique de sa vie (perte, violences, etc.). Pour étayer nos propos, nous citerons Gustave-Nicolas Fischer qui indique qu'« une blessure touche quelqu'un de manière personnelle. Un événement ne provoque pas automatiquement les mêmes répercussions ; chacun réagit à sa manière ; tous ne sont pas marqués de la même façon ; [...] Freud avait parlé d'*Empfindlichkeit*, c'est-à-dire d'une sensibilité propre à chacun et le rend réceptif, perméable, « touchable ». Elle désigne ainsi une singularité de la structure psychique qui montre la réactivité, en même temps que l'état de fragilité par rapport aux événements²⁹³. »

Chez nos jeunes mahorais, dans leurs réponses, nous apercevons beaucoup des sentiments de « tristesse », de « nostalgie », « démotivation », « de solitude ». Certains d'entre eux n'arrivent pas à exprimer ce qui leur fait souffrir concrètement, il reste vague. D'autres arrivent à en parler et surtout à utiliser des mécanismes de défenses pour cacher leur mal-être intérieur. Nous verrons plus en profondeur les situations cliniques dans notre troisième partie de cette recherche. Mais avant, il nous semble nécessaire de se demander comment remonter la pente après l'effondrement. Quelles sont les stratégies adaptatives des jeunes mahorais pour surmonter ou dépasser leur mal-être intérieur ? Quelles sont leurs ressources psychiques naturelles ? Nous approfondirons ces questions en tentant d'y répondre dans la partie clinique avec les études de cas sélectionnés. Ci-dessous un schéma que nous avons utilisé auprès des jeunes pour mieux

²⁹² Cité par Elda Abrevaya, « L'après-coup et la crainte de l'effondrement » in *Revue française de psychanalyse* 2009/5 (Vol. 73), pages 1705 à 1711.

²⁹³ Gustave-Nicolas Fischer, *Les blessures psychiques, La force de vivre, op. cit.*, p.34.

appréhender leurs ressources humaines pour dépasser leurs difficultés quotidiennes en l'occurrence.



Par ailleurs, certains jeunes arrivent à entrer dans la résilience. Nous tenterons de définir ce concept afin de mieux le comprendre.

B. La résilience

Étymologiquement le mot « résilient » vient du mot *salire* : « sauter », « bondir » et le « re » est une répétition, on retrouve donc le mot « rebondir ». Ce qui donne sur le plan psychologique, une capacité à faire face aux difficultés et aux obstacles de la vie quotidienne et c'est aussi une capacité d'aller de l'avant, de se dépasser afin de ne pas se laisser aller et emporter par des idées obscures. Pour Rutter, « la résilience est un phénomène manifesté par des sujets jeunes qui évoluent favorablement, bien qu'ayant éprouvé une forme de stress qui, dans la population générale, est connue comme comportant un risque sérieux de conséquences défavorables²⁹⁴ ». Mais, cette résilience concerne-t-elle que des sujets jeunes ? En sont-ils les seuls capables de la développer par rapport à leur jeune âge ? Chaque individu qui répond favorablement à un événement pénible de sa vie peut trouver les ressources internes nécessaires pour se relever et continuer le combat de la vie. Chez Kreisler, la résilience « c'est la capacité

²⁹⁴ Cité par Boris Cyrulnik et Mony Elkaim, *Entre résilience et résonance, à l'écoute des émotions*, éd. Fabert, Paris, 2009.

d'un sujet à surmonter des circonstances singulières de difficultés grâce à ses qualités mentales de comportement et d'adaptation²⁹⁵. »

Nous pouvons retenir la définition de Michel Manciaux, qui pense qu'avec une résistance inouïe de ne pas se laisser détruire, une capacité de vivre avec une richesse intérieure et avec des bons contacts sociaux, ce sont là de bons indicateurs de la résilience qui reste avant tout un processus interne. Ainsi pour lui : « La résilience est à la fois résistance à la destruction et capacité à se construire une vie riche et une intégration socialement acceptable en dépit de circonstances difficiles, d'un environnement défavorable, voire hostile²⁹⁶ ». Dans sa thèse, Jennifer Guittard²⁹⁷ distingue les vrais et les pseudos résilients et met aussi en avant six caractéristiques des individus résilients qui sont :

1. Le fait d'entretenir des relations intimes, sexuelles et sociales ;
2. L'utilisation des mécanismes des défenses dites « matures » telles que l'altruisme, l'humour, répression ou mise à distance, anticipation et sublimation ;
3. La gestion du conflit interne et de l'anxiété à un niveau symbolique avec une verbalisation de ce conflit ;
4. La capacité de tolérer un grand nombre d'émotions et de les accepter ;
5. La capacité d'avoir un haut niveau de tolérance à la frustration et de ne pas renier ses propres besoins de dépendance ;
6. La capacité de garder la même estime de soi et avoir le sentiment d'être efficace.

Selon Odile Bourguignon, la résilience a une connotation positive. Elle permet au sujet de faire un choix de qualité dans sa vie, d'agir sur elle, en dépassant les obstacles qui se trouvent sur son chemin de vie : « Face à un quotidien violent, dans une société incertaine d'elle-même qui banalise l'effraction, où la victimisation devient elle-même envahissante, elle affirme la liberté et le pouvoir de la volonté individuelle. Quel qu'ait été le passé, quel que soit le présent, le sujet n'est pas le jouet passif de forces inconscientes omnipotentes [...] ou le produit de son histoire infantile. Il est l'acteur de sa propre vie. [...] Rien n'est joué d'avance. Responsable de

²⁹⁵ Cité par Dzodzo Eli Ekploam Kpelly, « Événements de vie significatifs, détresse psychologique et dépendance aux drogues », Mémoire pour l'obtention du diplôme d'études supérieures spécialisées, Université de Lomé, soutenu en 2011, [en ligne] : [https://www.memoireonline.com/10/12/6233/m_Evenements-de-vie-significatifs-detrese-psychologique-et-dependance-aux-drogues5.html#:~:text=La%20résilience%20a%20d'abord%20été%20étudiée%20chez%20l'enfant.&text=Kleisler%20\(1996\)s'intéress%20e.comportement%20et%20d'adaptation%20](https://www.memoireonline.com/10/12/6233/m_Evenements-de-vie-significatifs-detrese-psychologique-et-dependance-aux-drogues5.html#:~:text=La%20résilience%20a%20d'abord%20été%20étudiée%20chez%20l'enfant.&text=Kleisler%20(1996)s'intéress%20e.comportement%20et%20d'adaptation%20)

²⁹⁶ Cité Jean-Pierre Vouche, « La résilience », intervention de mai 2003, CNFPT, Délégation régionale de Bourgogne à Dijon, [en ligne] : http://jeanpierrevouche.fr/wa_files/COLLOQUE_Dijon2003Resilience.pdf

²⁹⁷ Voir Boris Cyrulnik et Philippe Duval, *Psychanalyse et Résilience*, éd. Odile Jacob, Paris, 2006.

soi, l'être humain peut trouver des ressources en lui-même, faire une rencontre, triompher du malheur ou de la malchance²⁹⁸ ».

Elle ajoute également que la verbalisation de ce qui fait mal ne suffit pas, il faut aussi se mettre en action, agir, libérer de l'énergie en soi pour aller de l'avant. Ceci est ce qu'il y a de plus thérapeutique que de rester dans l'inaction et l'attente. C'est aussi la rencontre de l'autre qui permettra au sujet d'aller vers un « mieux être psychologique ». Par conséquent, « l'être humain et la relation humaine accueillante peuvent être salvateurs, ce qui rejoint l'idée ancienne que seul l'homme peut sauver l'homme, qu'un être humain ne se développe et ne se répare qu'au contact d'un autre être humain qui n'est pas forcément investi de pouvoir thérapeutique²⁹⁹. »

Les stratégies de coping

Toutefois la résilience étant un processus interne, il est difficile au moi intérieur de la solliciter. Certains jeunes pourront aussi adopter des stratégies de coping qui les aideront à aller de l'avant, de résister afin d'éviter l'effondrement psychique. Les stratégies de coping sont un concept psychologique qui a apparu dans les années 60. Il a été introduit par l'école cognitiviste pour expliquer les stratégies mises en place pour la gestion des situations difficiles, de stress et d'angoisse. Et contrairement aux mécanismes de défense et à la résilience (un processus interne au moi qui peut être inconscient), ces stratégies de coping déployées semblent se passer de façon consciente par l'individu. Dans les recherches d'Ionescu et al. (1997) , ils ont repéré différents types de stratégies de coping :

1. Le coping centré sur l'émotion : elle vise le contrôle de la détresse émotionnelle ;
2. Le coping centré sur le problème, se consacre à gérer le problème qui est la cause du mal-être du sujet ;
3. Le coping évitant, permettant de mettre des mécanismes de défense en place, tels que l'évitement, le déni, la fuite, la résignation pour réduire sa souffrance psychologique ;
4. Le coping vigilant : ensemble des personnes qui adoptent des stratégies actives pour affronter des problèmes (soutien social, suivre une thérapie de groupe par exemple être dans une association, préparer un concours, se trouver un loisir, des activités de relaxation etc.). Des échelles d'évaluations, qui ont été étudiées par Folkman et Lazarus ; Chipp et Scherer, ont permis aussi de mettre en évidence les stratégies adaptatives

²⁹⁸ Odile Bourguignon, « Perspectives théoriques et réalités humaines », 2006, p.106.

²⁹⁹ *Ibidem*.

choisies par un grand nombre d'individus pour sortir de leur problème quotidien. Ils ont souvent recours à :

- La résolution rationnelle du problème (recherche d'informations...),
- La recherche du soutien social,
- Le réaménagement positif (ou réévaluation positive) de la situation,
- La fuite-évitement,
- La répression cognitive (prise de distance ou minimisation)
- Le recours à la pensée magique
- L'auto-accusation,
- L'expression des affects,
- La répression des affects,
- L'esprit combatif ou l'acceptation de la confrontation
- La maîtrise de soi, etc.³⁰⁰. »

Nous venons de voir de manière très succincte les différentes stratégies mises en place par le sujet pour faire face aux situations « stressantes » de sa vie quotidienne. Nous pouvons nous questionner sur les autres moyens utilisés par les jeunes de Mayotte pour faire face à leur mal-être quotidien, leurs souffrances psychologiques ou les traumatismes qu'ils ont pu vivre à un âge précoce ou au cours de leur vie à aujourd'hui.

Les mécanismes de défense

Pour les mécanismes de défenses, Anna Freud en donne une définition qui est : « Les mécanismes de défense représentent la défense du moi contre les pulsions instinctuelles et les affects liés à ces pulsions³⁰¹ ». On y retrouve des mécanismes de défense involontaires ou inconscientes qui permettent de protéger l'individu d'une émotion douloureuse ou très difficilement acceptable. L'objectif étant pour le sujet de se protéger au maximum et de réduire les tensions psychiques. Dans l'idéal ces mécanismes de défenses protègent de l'homogénéité de l'appareil psychique (en mettant un juste équilibre) et aident à l'adaptation de la réalité du monde extérieur. Certains d'entre eux sont utilisés de façon automatique et banale, et deviennent

³⁰⁰ Marie, Anaut, *La résilience. Surmonter les traumatismes*, Paris, Armand Colin, édition Poche 2008, p.62

³⁰¹ Cité par Henri Chabrol et Stacey Callahan, « Défense et coping, différences et convergences » in *Mécanismes de défense et coping*, 2013, p.1 à 11.

« des traits de caractères » des personnalités dites saines. Les mécanismes de défenses ne sont pas toujours utilisés à bon escient surtout quand ils s'avèrent inefficaces, ou trop rigides, ou ils ne sont pas assez variés, ou leur utilisation est trop fréquent et enfin ils ne sont pas adaptés à la réalité aussi bien interne qu'externe. Nous pouvons distinguer entre autres deux sortes de mécanismes de défenses :

1. Les mécanismes de défenses visant à la réduction de la tension pulsionnelle et à l'angoisse qu'elle provoque
2. Les mécanismes de dégageant qui visent à aménager les conflits internes du sujet afin qu'il puisse s'adapter à une situation s'avérant très lourde à supporter tels que les deuils, annonce d'une maladie grave etc. Ces mécanismes de dégageant n'ont pas pour rôle de perdurer dans le temps car cela signifierait que le sujet a du mal à dépasser son événement difficile.

Le DSM-IV présente les mécanismes de défenses par niveau selon une échelle de fonctionnement défensif selon Henri Chabrol dans son article. Il y aurait 7 niveaux, les défenses dites matures sont le niveau le plus élevé. Nous retrouvons également, des niveaux immatures où l'on a des niveaux de distorsion mineure ou majeure de l'image de soi et des autres, le niveau du désaveu, le niveau de l'agir ou bien le niveau de dysrégulation défensive. Pour mieux traduire sa pensée, nous nous proposons de les détailler ci-dessous :

1. Le niveau adaptatif élevé assure une adaptation optimale aux facteurs de stress. Les défenses habituellement impliquées autorisent la perception consciente des sentiments, des idées et de leurs conséquences. Y sont décrits l'anticipation, l'affiliation, l'affirmation de soi, l'altruisme, l'auto-observation, l'humour, la sublimation, la répression. Ce niveau inclut des mécanismes qui se rapprochent des processus de coping les plus fonctionnels.
2. Le niveau des inhibitions mentales ou de la formation de compromis est constitué de défenses maintenant hors de la conscience idées, sentiments, souvenirs, désirs ou craintes potentiellement menaçants (déplacement, dissociation, intellectualisation, isolation de l'affect, formation réactionnelle, refoulement, annulation).
3. Le niveau de distorsion mineure de l'image de soi, du corps ou des autres est représenté par des mécanismes utilisés pour réguler l'estime de soi. Ce sont les défenses narcissiques : dépréciation, idéalisation, omnipotence.

4. Le niveau du désaveu est constitué de défenses maintenant hors de la conscience des facteurs de stress, des impulsions, idées, affects ou des sentiments de responsabilité en les attribuant ou non à une cause extérieure (déni, projection, rationalisation).
5. Le niveau de distorsion majeure de l'image de soi et des autres regroupent des défenses produisant une distorsion majeure ou une confusion de l'image de soi et des autres (clivage, identification projective, rêverie autistique,).
6. Le niveau de l'agir est constitué de défense par l'agir ou le retrait (passage à l'acte, retrait apathique, plainte associant demande d'aide et son rejet, agression passive).
7. Le niveau de la dysrégulation défensive est constitué de défenses caractérisées par l'échec de la régulation défensive provoquant une rupture marquée avec la réalité objective (projection délirante, déni psychotique, distorsion psychotique³⁰²).

Nous pouvons en donner quelques exemples dans chaque catégorie. Le niveau d'adaptation le plus élevé, nous avons :

- **L'humour** selon le DSM-IV met en avant : « les aspects amusants ou ironiques des conflits ou des situations de stress ». C'est une sorte de mise en distance, « en rire plutôt qu'en pleurer » comme le fait si bien l'humoriste mahorais. Certains jeunes l'utiliseraient également. Dans la société mahoraise, nous observons beaucoup ce mécanisme de défense, où des choses difficiles sont vécues de manière légère et humoristique.
- **La sublimation** est vue dans le DSM-IV comme mécanisme de défense qui sait canaliser : « des sentiments ou des impulsions potentiellement inadaptés vers des comportements socialement acceptables (ex : les sports de contact pour canaliser des accès impulsifs de colère) »
- **L'anticipation** est selon le DSM-IV, une réponse : « aux conflits émotionnels ou aux facteurs de stress internes ou externes en éprouvant les réactions émotionnelles par avance ou en anticipant les conséquences d'un possible événement futur et en envisageant les réponses ou solutions alternatives réalistes ». Un mécanisme de défense peu utilisé chez les jeunes alors qu'il est plus fréquent chez nos patients métropolitains.

³⁰² Henri Chabrol, « Les mécanismes de défenses » dans la revue *Recherche en soins infirmiers*, N°82, 2005/3, p. 31-42, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-3-page-31.htm>

- **L'altruisme** est une réponse aux stressés et conflits externes ou internes comme l'atteste le DSM-IV : « par le dévouement aux besoins des autres ; à la différence du sacrifice de soi qui est parfois caractéristique d'une formation réactionnelle, le sujet reçoit des gratifications soit directement par la réponse des autres, soit indirectement par procuration ». Ce mécanisme de défense est beaucoup plus fréquent chez les jeunes mahorais. Leur base culturelle les aurait inculqués très précocement à des attitudes d'entre-aide et de solidarité.

Nous remarquons d'autres mécanismes à un niveau plus bas. Dans un niveau des inhibitions mentales et de formations de compromis. Les mécanismes qui sont susceptibles d'être utilisés ou utilisés plus fréquents par les jeunes selon les observations et les échanges avec eux.

- **Le refoulement** est utilisé par la majorité des êtres-humains. Le DSM-IV l'explique comme étant un mécanisme qui expulse : « de la conscience des désirs, des pensées ou des expériences perturbantes. La composante affective peut rester consciente mais détachée des représentations qui lui sont associées ». L'individu en général d'expulser par le refoulement ce qui est insupportable à supporter dans la réalité. L'affect peut à ce moment-là soit être déplacé, isolé ou refoulé.
- **L'intellectualisation** semble un mécanisme de défense très utilisé chez les jeunes mahorais. Dans le DSM-IV : « en s'adonnant à un usage excessif de pensées abstraites ou de généralisations pour contrôler ou minimiser des sentiments perturbants ». C'est le cas d'un de nos jeunes qui s'adonne à diverses lectures philosophiques et psychologiques pour se comprendre et comprendre le monde dans lequel il vit sans se questionner sur ses ressentis à propos de ses problématiques psychiques.

En ce qui concerne le niveau de distorsion mineure de l'image, nous pouvons citer :

- **L'idéalisation** dans les personnalités limites ou narcissiques quand une personne se voit que par ses « bonnes » qualités, et se donnerait une image que « positive » de lui, oubliant les défauts et l'imperfection de l'être humain en général. C'est l'idéalisation primaire qui est différente de l'idéalisation névrotique qu'on retrouve surtout chez les déprimés qui refoulent leur agressivité contre une personne en ne percevant que son image positive. En effet, dans sa réflexion, elle est dans une image idéale de l'autre qu'il ne s'autorise pas à lui faire aucun reproche ni de lui en vouloir. Nous pouvons retrouver ce mécanisme de défense chez enfants mahorais envers leurs parents ou un membre de leur famille, en se

focalisant que sur leurs qualités pour ne pas voir leurs côtés sombres. Dernièrement nous avons eu un discours d'un papa mahorais d'une soixantaine d'années qui nous disait être polygame avec une vingtaine d'enfants éparpillés partout. Il se confiait à nous en ces termes : « Je suis le père, même si, je ne me suis pas occupé de mes enfants, ce n'est pas grave, ils se doivent de m'aimer et de s'occuper de moi comme on nous l'a appris dans notre culture. À mon âge se sont mes enfants qui doivent s'occuper de moi ». Les jeunes tiennent un discours aussi similaire en lien avec leur culture : « Je n'ai pas le choix, je dois m'occuper de mon père quand il me demande de l'aide même s'ils ne nous ont pas élevé, même si je lui en veux, c'est comme ça, je ne peux pas faire autrement que de l'aider et le prendre à ma charge, ce sont nos devoirs d'enfants », nous dit Mr E.

- **La dépréciation** qui est un mécanisme de défense où le sujet attribue à autrui des défauts excessifs dans le but de s'auto-protéger. Si l'autre est nul, la personne n'a plus besoin de se remettre en question et cela lui permet d'éviter les sentiments de perte ou de séparation. Donc en dépréciant l'autre, la séparation saura vu comme un soulagement puisqu'il est sans valeur.

Pour ce qui est du niveau du désaveu, nous retiendrons deux mécanismes :

- **Le déni** qui consiste à être dans le déni d'une réalité qui est insupportable. C'est une réponse qui consiste selon le DSM-IV à refuser : « de reconnaître certains aspects douloureux de la réalité externe ou de l'expérience subjective qui seraient évidents pour les autres ». C'est un mécanisme de défense pouvant être utilisé par les jeunes et toute personne en général.
- **La projection** consiste à projeter à tort nos sentiments, ou nos comportements déplaisants à autrui pour ne pas à les reconnaître en nous parce qu'ils sont gênants et nous renvoient une mauvaise image de nous. C'est cette action d'expulsion de soi ce qui ne nous plaît pas. Pour Freud, c'est un caractère normal et pour, Joan Riviere³⁰³, c'est un mécanisme de défense qu'on utiliserait quotidiennement pour dénoncer chez les autres ce que nous essayons de nier en nous.

Enfin pour ce qui est du niveau de l'agir, nous retiendrons un seul mécanisme :

³⁰³ Joan Rivière est une psychanalyste britannique, née en 1883 et morte en 1962, elle a notamment traduit des ouvrages de Freud et elle a aussi écrit des ouvrages psychanalytiques.

- **Le passage à l'acte**, utilisé par de nombreux jeunes à Mayotte comme l'indique le DSM-IV, se définit : « par des actions plutôt que par des réflexions ou des sentiments. Les passages à l'acte défensifs ne sont pas synonymes de « mauvais comportements » car il est nécessaire de montrer qu'ils sont liés à des conflits émotionnels ». On met en actions, des maux psychiques qui n'ont pas s'exprimer par la parole. Henri Chabrol ajoute : « Les passages à l'acte défensifs sont une défense contre une expérience subjective intolérable et contre la prise de conscience d'un conflit intrapsychique : le sujet agit pour ne pas ou ne plus ressentir et pour ne pas savoir. [...] En thérapie, ces sujets opposent beaucoup de résistance à la tentative de les amener à réfléchir au sens de leur passage à l'acte et ressentent habituellement très négativement cette démarche qu'ils vivent comme intrusive ou persécutrice³⁰⁴. » À Mayotte, beaucoup de jeunes rentrent dans ses cas de figure, surtout ceux rencontrés dans cadre d'un suivi socio-judiciaire.

Nous allons nous arrêter là pour les quelques mécanismes de défense cités. Il y en a pleins d'autres mais ce n'est pas l'objet de la recherche, cela peut faire partie des ouvertures à faire et des prochains travaux de recherches à court ou moyen terme.

Dans ce travail de recherche, il nous sera difficile de tout traiter mais nous aurons certainement des indications pour des futurs thèmes de recherche en lien avec la psychopathologie à Mayotte. Autrement, il est possible de travailler en thérapie les modifications de stratégies de défenses et de coping comme l'indique Henri Chabrol, en citant Ihilevich et Gleser (1995) qui stipule qu'« une fois que la relation thérapeutique est établie et que l'alliance thérapeutique est formée, le traitement devrait se concentrer sur l'identification et, si nécessaire, la modification des méthodes du patient pour faire face aux conflits internes et aux menaces perçues à l'extérieur. Ces méthodes incluent les efforts de résolution des problèmes, les habiletés de coping, et les mécanismes de défense inconscients³⁰⁵... »

Finalement, doit-on toujours modifier un mécanisme de défense qui fonctionne pour un individu ou juste changer les modes défensifs qui sont malsains qui emmènent plus à l'enfoncement « psychique » du sujet qu'au dépassement de soi, à la résilience ou même à une forme de sublimation quelconque ? Une question dont on connaît d'avance la réponse. Chaque être humain souhaite dans une vision idéaliste, la paix intérieure et l'épanouissement de soi afin

³⁰⁴ Henri Chabrol, « Les mécanismes de défenses », *op. cit.*

³⁰⁵ *Ibidem.*

de prétendre au bonheur que tous méritent. Ainsi, « Un homme n'est rien d'autre qu'un mécanisme de défense complexe³⁰⁶. »

Avant de passer à la partie méthodologie et la partie clinique (avec les études de cas), nous vous proposons d'évoquer le concept de contre-transfert qui est aussi un concept clé dans cette recherche par le positionnement dans lequel nous nous trouvons. Être dedans et dehors en même temps. Dedans car, nous sommes originaires de cette île, dehors car nous sommes observatrice-chercheur. Nous tentons de comprendre la jeunesse mahoraise dans sa culture et ses questions existentielles de ces jeunes. Nous tentons d'explorer leur fonctionnement psychique pour mieux les comprendre et nous cherchons à savoir ce qui les aide à plutôt choisir la sublimation que « l'effondrement psychique », eu égard à leur histoire de vie, du moins ce bout de vie qu'ils ont bien voulu partager avec nous.

C. Le contre-transfert : définitions et illustrations

Selon le vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis, le contre-transfert est : « L'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analyse et plus particulièrement au transfert de celui-ci³⁰⁷ ». C'est un concept qui est important en général et d'autant plus dans cette recherche. Et comme l'avait souligné le père de la Psychanalyse Freud, « aucun analyste ne va plus loin que ces propres complexes et résistances internes ne le lui permettent³⁰⁸ », ce qui nous oblige à faire un travail personnel sur nous-mêmes d'abord et avant tout. C'est ce que les professeurs de l'université de psychologie nous recommandent de faire dès les premières années d'études en sciences humaines, spécialité en psychologie. Nous avons été à l'écoute de ces précieux conseils.

En cure psychanalytique ou tout type de psychothérapie, nous travaillons dans une relation de transfert et de contre-transfert. C'est ce dernier concept qui nous intéresse et que nous définissons par ce qui : « désigne, en psychanalyse, le processus par lequel les désirs inconscients s'actualisent sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique. [...] Le transfert est classiquement reconnu comme le terrain où se joue la problématique d'une cure psychanalytique, son installation, ses modalités, son interprétation et sa résolution caractérisant celle-ci³⁰⁹ ». En d'autres termes, dans la thérapie, le patient rejoue les différents scénarii relatifs à des blessures et des souffrances vécues dans le passé. Cela se présente sous forme de mise en

³⁰⁶ Charles Willeford, *La Messe noire du frère Springer*, éd. Rivages, 2001.

³⁰⁷ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 103.

³⁰⁸ *Ibidem*.

³⁰⁹ Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 492.

scène plus ou moins inconsciente des « théâtres personnels du patient³¹⁰ ». D'ailleurs, Serge Tracy, psychologue canadien, affirme que : « Certains patients transfèrent des blessures, des déceptions, des frustrations et des traumatismes liés à des sentiments de rejet vécus antérieurement. D'autres patients présentent une répétition de blessure narcissiques témoignant qu'ils n'ont pas su trouver une source de reconnaissance saine, satisfaisante et gratifiante afin de se valoriser pleinement par eux. [...] D'autres patients revivent des blessures de loyauté, accompagnées du sentiment de ne pas être choisis par les êtres significatifs de leur environnement³¹¹. »

Dans sa relation avec le thérapeute, le patient peut donc rejouer, les mêmes scénarii qu'il joue à l'extérieur soit pour attirer son attention soit pour être dans la séduction en cherchant à lui plaire, à charmer : « Bref, chacun rejoue son théâtre personnel unique, peint à ses propres couleurs selon les différentes blessures et /ou conflits psychiques non résolus de son histoire développementale psycho-sexuelle et psycho-affective³¹² ». En effet, nos patients font les transferts en lien avec leur histoire de vie. Celui qui souffre de dépendance affective, se sentira rejeté et abandonné par son thérapeute si ce dernier annule à la dernière minute son rendez-vous prévu d'il y a deux semaines. Dans toutes ses relations, le patient peut se sentir abandonné à la moindre frustration (qu'on le néglige ou pas, qu'on ne l'écoute ou pas, ou encore qu'on veuille passer un moment sans lui, etc.). Et celui qui souffre d'un syndrome du sauveur, aura lui aussi tendance à être très attentionné avec tout son entourage et même auprès de son thérapeute en lui apportant des cadeaux personnalisés ou de boîtes de chocolats, jusqu'à des gâteaux faits maison.

D'autres encore projettent de la colère, de l'agressivité ou de la frustration dans la relation thérapeutique à défaut de le faire dans leur vie réelle avec les personnes qui leur renvoient ces sentiments-là. Nous avons de nombreux exemples qui pourront être illustrés, cela démontre la richesse de notre métier : « oh combien, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer ! ».

Le contre-transfert

Pour autant, revenons au contre-transfert si important dans la suite de notre réflexion. Le premier chercheur à avoir soulevé cette question dans la société mahoraise est Bibi Hadidja Madi Assani, doctorante en psychologie à l'université Paris 13. Ses travaux de recherche portent précisément sur la problématique des « Mineurs isolés à Mayotte ». Dans son article au titre évocateur, « Contre-transfert du chercheur, le poids du contexte dans la clinique des Mineurs

³¹⁰ Serge Tracy, *Transfert et contre-transfert*, éd. Jouvence, 2016, p. 24.

³¹¹ *Ibid.*, p. 25-26.

³¹² *Ibid.*, p.26

isolés étrangers à Mayotte »³¹³, elle tente de justifier sa démarche en tant que chercheuse : « Je m'intéressais à l'expression de la souffrance psychique chez ces adolescents. Ma démarche suscitait l'étonnement des professionnels et des particuliers rencontrés. Mahorais, comoriens, métropolitains, africains, tous étaient déconcertés de voir qu'un Mahorais puisse s'inquiéter de la souffrance des enfants migrants. Pour moi mahoraise, m'intéresser à ceux qui semblent « enquiquiner notre tranquillité » est un devoir. Face à cette consternation collective, la légitimité de mon engagement de chercheur est remise en cause. Pourtant, les mineurs isolés étrangers animent les conversations à tout âge³¹⁴. »

Cette collègue mahoraise s'intéresse à une problématique très importante à Mayotte, le phénomène de mineurs isolés qu'on dénombre à environ à 3000 ou 6000 enfants vivants sur le territoire mahorais sans avoir forcément de référents « adultes ». Elle a voulu en faire un objet d'études pour aller au-delà de la stigmatisation et dans un objectif de les comprendre et les accompagner au mieux dans leur prise en charge psychologique. Mais ce sujet de recherche lui renvoie à des choses plus intimes, plus fragiles qu'elle en reste touchée avec il nous semble, un « sentiment d'impuissance ». Elle y écrit ainsi : « Un matin, ma mère m'appelle : une femme enceinte a été poignardée par les « coupeurs de routes »; [...] Le chauffeur était gravement blessé. Ma mère n'a pas subi d'atteinte physique mais j'ai senti que mon sang était touché : les victimes du jour étaient de Chiconi. [...] Elles étaient à coup sûr de ma famille. Ce même matin, je faisais le trajet avec une amie qui avait lu le journal, elle me dit : « Les Mahorais, vous êtes des racistes. Comment vous pouvez faire ça à vos frères ? », dans le même temps je me suis dit « Si c'est comme ça, qu'ils rentrent chez eux ». À cette pensée que j'ai vu sourdre en moi, je me suis surprise. Je pleurais.³¹⁵ »

Plus loin, elle exprime son envie de trouver « des solutions psychiques », d'aider son île à se développer en venant en aide aux jeunes, en les accompagnant psychologiquement dans l'espoir sans doute que ces derniers puissent emprunter une autre voie que celle de délinquance. Ainsi, elle ajoute : « En allant vers les jeunes je me disais que l'immigration clandestine à Mayotte posait un problème et j'avais la ferme conviction que si nous ne prenions pas en charge l'éducation de ces enfants, qui sont des victimes, la rue le ferait à notre place³¹⁶. »

Cette psychologue qui n'aurait pas vécu entièrement dans son île natale, ne s'est pas détachée pour autant. Elle a voulu y revenir pour apporter sa pierre à l'édifice. Elle reste touchée

³¹³ Bibi Hadidja Madi-Assani, « Contre-transfert du chercheur. Le poids du contexte dans la clinique des mineurs isolés étrangers à Mayotte » dans la revue *L'Autre*, vol. 19, 2018/1, p. 112-114, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-l-autre-2018-1-page-112.htm>

³¹⁴ *Ibid.*, p. 113

³¹⁵ *Ibid.*, p.113

³¹⁶ *Ibid.*, p.114

par les problématiques de son île et elle souhaite entrer dans l'action, agir pour que les choses évoluent. Elle conclue son article en ces termes : « Aller sur son île natale pour de la recherche est ce que les anthropologues appellent l'« anthropologie chez soi ». N'ayant jamais vécu à Mayotte, y passant quatre mois par an, j'ai la bonne place. Être au-dedans et en-dehors de la culture mahoraise est un atout : Étant mahoraise, je comprenais la lassitude. Étant expatriée, je ne vivais pas les conflits migratoires. Avoir ce double statut, entre locaux et étrangers m'a permis d'être actrice-observatrice de la société. L'identité plurielle a permis une implication, une rigueur et une autonomie lors de la recherche³¹⁷. »

Chaque objet d'études nous renvoie à quelque chose de nous-même. Nous ne choisissons pas notre sujet par hasard, c'est le sujet lui-même qui nous choisisse avec notre lien étroit envers lui. Pour expliciter le contre-transfert, nous pouvons encore citer Serge Tracy, psychologue Canadien qui nous éclaire dans un langage simple et accessible à tous : « Il s'agit ici de mettre en mots et en exemple une expérience humaine qui se produit à l'intérieur de l'activité émotionnelle, affective, cognitive et pulsionnelle du psychothérapeute³¹⁸. » Et d'ajouter pour être encore plus explicite : « Décrire un contre-transfert revient en fait à nommer ce qui se déroule conjointement dans la tête, dans le cœur et dans les tripes du psychothérapeute, qui raisonne, réagit et réfléchit à ce que son patient lui fait éprouver au cours de l'élaboration de la relation thérapeutique³¹⁹. »

A ces mots, nous nous exécutons et comme le souligne Philippe Chaussecourte³²⁰ à dire qu'« on dispose de différents points à élucider pour un travail sur l'implication qui sont, pour le chercheur, ses motivations, ses objectifs explicites et implicites, son matériel clinique, ses choix théoriques. Ceux-ci relèveraient pour elle de l'implication. Et en praticienne de la psychanalyse, elle préfère garder la notion de contre-transfert pour les éprouvés contre-transférentiels durant le recueil du matériel, c'est-à-dire dans la situation d'interaction directe, comme dans la cure³²¹. »

Notre contre-transfert portant sur notre recherche sur les jeunes Mahorais.

Nous avons évoqué dès le début nos motivations sur ce sujet. Initialement, nous nous étions orientée vers un autre sujet, *La délinquance juvénile à Mayotte*. C'était une problématique qui nous avait apparu importante à traiter mais les choses ont pris une autre direction, ce qui ne nous a guère surpris. Quand on parle « de sublimation », ce mot nous inspire de façon plus

³¹⁷ *Ibid.*, p.114

³¹⁸ Serge Tracy, *Transfert et contre-transfert*, op. cit., p. 48.

³¹⁹ *Ibidem*.

³²⁰ Professeur de sciences de l'éducation.

³²¹ Philippe Chaussecourte, « Autour de la question du "contre transfert du chercheur" dans les recherches cliniques d'orientation psychanalytique en sciences de l'éducation » dans la revue *Cliopsy*, N°17, p. 107-127, [en ligne] : <https://www.revuecliopsy.fr/wp-content/uploads/2017/04/RevueCliopsy17-Chaussecourte-107.pdf>

positive. Nous avons voulu nous détourner d'elle, en tentant de nous occuper de ce qui « préoccupe » de manière générale la société mahoraise et plus précisément, « les jeunes délinquants », « les coupeurs de routes », les jeunes violents qui se battent en bandes rivales ou qui martyrisent la population et les institutions. En d'autres termes, des jeunes parfois livrés à eux-mêmes et qui n'auraient pas d'identifications parentales stables. Nous étions persuadée que réfléchir sur leur mal-être et les raisons qui les pousseraient au passage à l'acte, leur donnerait un cadre contenant pouvant les aider à sortir de leurs souffrances psychologiques. Il nous semblait important de transmettre leur parole, de mettre en lumière la relation qu'ils ont entre eux et avec le reste de la population. Tout comme il nous paraissait nécessaire en tant que professionnelle de la santé psychique de chercher à apaiser leurs souffrances afin de contribuer à baisser les chiffres de la délinquance juvénile à Mayotte. Ainsi, nous avons ce désir « de les sauver », les sauver d'eux-mêmes et des autres. Et pour ce faire, nous avons fait le choix de donner la parole aux jeunes pour s'exprimer et raconter leur vécu dans l'espoir de mieux comprendre et de lutter contre les stigmatisations à leur égard.

Et nous nous sommes heurtée à des difficultés d'ordre matériel. Nous étions en métropole alors qu'il aurait fallu rester sur le terrain, les observer dans leur environnement habituel. Peu à peu, nous nous rendions compte que nous ne pouvions pas avoir tous les éléments requis pour aller au bout de notre recherche. Nous nous sommes approchée des jeunes sur place, présent sur le territoire national, les étudiants, ceux qui travaillent et qui ont entre 18 et 35 ans. Le mot qui en est sorti directement est : « sublimation » ! Nous voulions savoir en quoi ces jeunes pouvaient sublimer et quels seraient leurs moyens de sublimation. Nous nous sommes mise alors en quête d'eux, nous les avons côtoyés par le biais des associations étudiantes mahoraises qui existent sur le territoire, nous avons créé des questionnaires à diffuser en ligne pour ce public spécifique, et nous avons aussi voyagé avec eux en Europe. Dans un seul objectif, mieux les connaître, en apprendre davantage sur eux. Et au fil des rencontres et des échanges, nous avons compris que c'était nous-mêmes qu'on cherchait à travers eux. Nous avons compris que nous sommes passée par les mêmes questionnements identitaires que la plupart d'entre eux. Que nous nous sommes posée la question de qui nous sommes, d'où nous nous situons en termes culturels, si l'on se sentait plus proche de la culture occidentale ou mahoraise. Nous avons compris les étapes par lesquelles nous étions nous-mêmes passée pour « tenter de trouver un certain équilibre psychique ». Et plus on avançait dans la recherche, plus on se sentait à notre place. Nous avons épousé notre sujet de recherche et nous faisons qu'un.

Alors la question que nous nous sommes posée finalement est de savoir si nous aussi, nous faisons partie de ceux qui se sont sublimés. Ceci pour plusieurs raisons qui sont les suivantes :

1. Enfant, nous étions consciente des différences culturelles. Nous avons pris la décision de trouver un juste milieu entre les deux cultures, voire les trois cultures dans lesquelles nous baignions.
2. Nous étions parentifiée très jeune, nous avons joué des rôles d'adulte et pris des responsabilités très précocement.
3. Nous avons trouvé le moyen d'évacuer nos souffrances intérieures par le biais de l'écriture, la lecture, le théâtre et le voyage.
4. Nous avons poursuivi des études qui nous ont plu et qui avaient pour objectif d'accompagner les personnes dans leurs propres souffrances. Nous avons choisi un métier de vocation et non un métier par défaut.
5. Nous avons voulu poursuivre cette recherche, pour devenir conférencière, animatrice ou chroniqueuse pour faire de la prévention et de la sensibilisation sur les sujets sensibles de la société mahoraise afin de contribuer à la conscientisation et à l'évolution des mentalités. C'est un projet bien ambitieux.
6. Enfin, nous avons envie de montrer que rien n'est impossible à celui qui grandit « avec des rêves », « de belles intentions », « de la volonté », « de l'espoir », doté d'une force psychologique inouïe.

Certes, notre motivation a renforcé notre détermination et nous a permis d'affronter toutes les difficultés rencontrées durant ces cinq années de recherches. Mais cela ne suffisait pas ! Il nous fallait nous fixer des objectifs explicites, bien définis, pour nous servir de leitmotiv. En effet nous caressons l'idée de devenir un jour, auteure, maître de conférences et animatrice d'émissions sur les souffrances psychologiques. Pour ce qui est de nos objectifs implicites, nous aimerions juste reprendre une phrase qui l'explique avec le « je » : « Avec du recul sur mon écrit... Ce cheminement de longues années, j'en retire une chose essentielle : et si je suis ce que je suis juste pour être reconnue et aimée par les miens ? Et si j'avais besoin d'être aimée en tant que mahoraise finalement alors que dès mes dix ans j'avais réglé la question identitaire : être citoyen du monde... Au fond peut-être je souffre de ne pas être tout à fait mahoraise ni tout à fait autre chose. J'ai envie de sauver les miens quitte à renoncer à qui je suis ! Mais je reste invisible. Je reste une femme de l'ombre quoique je fasse. Une femme qui n'est ni merveilleuse ni brillante. (...). Ni Mayotte, ni personne ne saura la valoriser et lui donner une importance d'une

image de la déesse Athéna comme ce qu'elle inspire... Une princesse au cœur en or. Digne de tendresse et de beaucoup d'amour...³²² »

Par ailleurs, nous avons opté pour l'*entretien clinique* comme choix méthodologique et avons mis en ligne de nombreux questionnaires à destination des jeunes mahorais, étudiants ou non ayant réussi (dans le sport, dans l'art, ou dans le cadre professionnel). Les entretiens étaient semi-directifs et directifs. Les réponses obtenues étaient soumises à diverses échelles TCC (thérapie comportementale et cognitive). Enfin, pour affiner notre analyse, nous avons soumis à quelques jeunes un test d'évaluation de la personnalité avec 338 questions.

Nous avons également choisi de développer des grands concepts utiles à notre sujet d'études à savoir : l'identité, crise identitaire, la culture, l'acculturation, le paradoxe, la sublimation, l'effondrement psychique et le contre-transfert entre autres. Nous finalisons cette deuxième partie qui a été la plus longue et nous allons désormais développer la troisième partie avec la Méthodologie et la quatrième partie qui sera consacrée à nos études de cas. Nous allons analyser les entretiens effectués avec les jeunes sur leur parcours de vie et nous allons faire le lien avec notre cadre théorique et le concept en particulier de la sublimation.

Dans une discussion générale, nous allons rendre compte de nos résultats et des ouvertures sur les sujets à approfondir dans des futures recherches, articles ou des séminaires et peut-être dans les futurs projets d'écritures. Pour conclure cette première partie, nous allons rapporter une belle citation de Vince Lombardi, qui a été un entraîneur de football américain : « La perfection n'est pas atteignable. Mais visez la perfection car en échouant vous atteindrez l'excellence.³²³ »

³²² Cf. échange sur ma pratique littéraire.

³²³ Cf. *Larousse*, édition 2018.

TROISIEMME PARTIE :

METHODOLOGIE DE TRAVAIL

I. Problématique

Nous allons aborder la sublimation chez les jeunes mahorais comme étant un choix possible à leurs souffrances psychologiques.

II. Hypothèses de travail

Nous postulons que la culture mahoraise (sa tradition et sa religion, ses us et coutumes) donne un cadre contenant aux jeunes mahorais et leur permet de rentrer dans un processus sublimatoire, malgré leur manque de repères et leur problème de crise identitaire.

III. Méthodologie

A. La population

Nous avons fait le choix de nous intéresser aux jeunes de 18 à 35 ans, étudiants, sportifs, entrepreneurs, professionnels ou artistes. Ils vivent à Mayotte ou en métropole.

B. Les outils utilisés

Dans le cadre de notre étude, nous avons utilisé l'observation clinique et l'entretien semi-directif pour comprendre au mieux le fonctionnement psychologique des jeunes originaires de Mayotte. Nous tenons à présenter ici les deux méthodes que nous avons utilisées :

L'observation clinique

L'observation clinique est une technique de recueils de données pour pouvoir en faire une analyse. Selon Pedinielli (1994) et Chahraoui et Bénony (2003), l'observation clinique consiste à « relever des phénomènes comportementaux, idéatifs, langagiers, émotionnels et cognitifs significatifs, afin de leur donner un sens en les restituant dans la dynamique, l'histoire d'un sujet et dans le contexte de l'observation et dans le mouvement intersubjectif actualisé ». Elle occupe une place spécifique dans la psychologie clinique. Le dispositif d'observation peut être plus ou moins structuré avec des enregistrements vidéo, des prises de notes ou de l'écoute. Dans notre

contexte, nous avons privilégié l'écoute et les prises de notes et nous avons observé les conduites comportementales des jeunes suivis.

De cette manière, nous visons à entendre et à voir quelque chose de la vie psychique des sujets. Ceci a abouti à ce travail de réflexions, d'analyses et d'interprétations. Dans notre situation, nous nous sommes placée en tant qu'observatrice impliquée dans le groupe et dans le cadre que nous souhaitions observer.

Les entretiens semi-directifs et directifs

D'un point de vue général, l'entretien clinique vise « à appréhender et à comprendre le fonctionnement psychologique d'un sujet en se centrant sur son vécu et en mettant l'accent sur la relation³²⁴ ». Dans notre recherche, nous avons effectué un type particulier d'entretien. Il s'agit de l'entretien semi-directif et directif. Son but est de guider le discours subjectif du sujet sans pour autant le priver de sa spontanéité et de son instantanéité. Le psychologue s'efface pour laisser le sujet s'exprimer aussi librement que possible, en ayant une attitude non directive. En d'autres termes, il n'interrompt pas le sujet et le laisse faire les associations libres de son récit, surtout lorsque les propos portent exclusivement sur le thème proposé. Ici, les entretiens avaient pour but de connaître davantage les jeunes mahorais à travers leur parcours de vie et leur histoire familiale. Il s'agissait également de chercher à savoir comment ces jeunes se représentent dans leur environnement social, relatent les événements marquants de leur vie, racontent leurs rêves et leurs aspirations. En d'autres termes, savoir ce qui les aide à dépasser leurs difficultés quotidiennes et surtout leurs questionnements existentiels, si questionnements il y a.

Dans nos entretiens cliniques à visées essentiellement scientifiques et exploratrices, nous avons interrogé l'histoire du sujet, son anamnèse qui, selon les auteurs Hervé Bénony et Khadidja Chahraoui, est un : « retour sur le passé, [c'est] un moment clé de la démarche clinique, qu'elle soit d'investigation à proprement parler de compréhension du fonctionnement psychique³²⁵. » Il s'agissait pour nous de mieux comprendre les jeunes dans leurs histoires singulières afin de mesurer leur niveau psycho-émotionnel. Et comme l'indique les deux auteurs précédemment cités : « Le clinicien est alors dans une position où il pense que ce qu'il percevra et entendra du discours va venir favoriser son travail de mise en relation des divers éléments cliniques, de compréhension, de reconstruction et d'hypothèse sur le fonctionnement psychique. Au sein du discours, il sera sensible : aux contradictions ; aux oublis ; etc. [...], l'anamnèse

³²⁴ Hervé Bénony et Khadidja Chahraoui, *L'entretien clinique*, Dunod, Paris, 1999, p.11.

³²⁵ *Ibid.*, p.110.

serait donc cet « espace-temps » de mise en sens nécessaire au clinicien [...], il va obligatoirement recourir à des modèles explicatifs ou interprétatifs³²⁶. »

Les échelles utilisées et le test MMPI :

Il convient d'indiquer que tous les jeunes qui ont participé à la partie clinique de ce travail de recherche, n'ont pas voulu se soumettre aux tests. Certains d'entre eux ont même émis un refus catégorique. Nous avons alors utilisé des études de cas avec les tests psychologiques (échelles et le test de personnalité MMPI) et d'autres situations de cas sans recourir aux évaluations psychologiques. Nous proposons de présenter ici les outils que nous avons utilisés ici :

1) Un entretien de recherche clinique reprenant l'histoire des participants et leur parcours de vie de manière chronologique (de l'enfance à l'âge actuel), tout en posant des questions dirigées sur la problématique de l'identité personnelle et culturelle, le ou les événements qui ont marqué leur vie, les stratégies qu'ils ont trouvées pour surmonter leurs difficultés et franchir les obstacles dans leur vie quotidienne.

2) Différents types d'échelles, notamment :

○ L'échelle d'affirmation de soi (ou Rathus³²⁷) :

Elle permet d'évaluer le niveau d'affirmation de soi ou d'assertivité. On y dénombre trente propositions qui décrivent des situations fréquemment rencontrées dans la vie de tous les jours. Cela permet entre autres de savoir si la personne semble s'affirmer ou si elle adopte d'autres comportements tels qu'un comportement plutôt passif, ou agressif ou même manipulateur ou des comportements combinés « passif-agressif » ou autre possibilité.

L'interprétation des résultats se fait à trois niveaux :

*Score compris entre +20 et -15 : la personne est affirmée, elle n'a pas honte de ses opinions, elle les exprime sans agressivité, sans ambiguïté et sans écraser ni rabaisser les autres. La personne est également capable d'entendre ce qu'on lui dit, d'échanger sans se sentir coupable, tout en respectant les idées de ses interlocuteurs. Elle est généralement à l'aise dans la société et elle semble bien dans sa peau.

³²⁶ *Ibid.*, p.111-112.

³²⁷ Jean Cottraux, M. Bouvard et Patrick Légeron, *Échelles et méthodes d'évaluation des comportements*, éd. EAP, 1985.

*Score supérieur à plus de 20 : la personne aurait du mal à tenir compte du point de vue des autres, elle aurait des convictions et chercherait à les imposer. Elle peut alors rapidement devenir agressive ou méprisante lors des conversations.

*Score inférieur à moins 25 : la personne n'est pas affirmée, elle aurait des difficultés à communiquer, elle aurait peur du jugement des autres et se sentirait inférieure et maladroite. Elle aurait également du mal à se décider, se soumet aux idées des autres pour éviter tout conflit ou fuit la discussion en restant souvent silencieux et replié sur elle-même.

o L'échelle d'estime de soi :

Elle « est la valeur dont on s'accorde consciemment ou inconsciemment, directement ou indirectement. Elle correspond et permet de satisfaire le besoin de reconnaissance. Si votre estime de vous est faible, vous ne pouvez pas vous sentir reconnu, à l'école, au travail, au sport, etc. Dans ce cas, vous ne pouvez pas vous sentir intelligent, performant, compétent, efficace ou brillant ³²⁸». Dans cette étude, nous avons utilisé l'échelle d'estime de soi de Rosenberg.

L'interprétation se fait de cette manière :

*Score inférieur à 25 : il indique une estime de soi qui est très faible. Un travail dans ce domaine semble souhaitable.

*Score entre 25 et 31 : il indique que l'estime de soi est faible. Un travail dans ce domaine serait bénéfique.

*Score entre 31 et 34 : il indique que l'estime de soi est dans la moyenne.

*Score compris entre 34 et 39 : il indique que l'estime de soi est forte.

*Score supérieur à 39 : il indique une estime de soi très forte³²⁹.

³²⁸ Ras, Patrice, *Estime de soi, confiance en soi, amour de soi*, Jouvence, Barcelone, 2018, p.11

³²⁹ Voir la fiche de méthode sur l'apprentissage des TCC, [en ligne] : <https://tcc.apprendre-la-psychologie.fr/catalogue/tests-psychologiques/echelle-d-estime-de-soi-sociale-rosenberg.html#text=Un%20score%20entre%2031%20et,estime%20de%20soi%20tr%C3%AAs%20forte> : ~ :

- L'échelle de dépression d'Hamilton afin d'évaluer les symptômes dépressifs

Selon le DSM-5 en voici les critères pour poser un diagnostic de personnalité « dépressive » :

A/ Au moins 5 des symptômes suivants doivent avoir été présents pendant une même période d'une durée de deux semaines et avoir représenté un changement par rapport au fonctionnement antérieur ; au moins un des symptômes est soit (1) une humeur dépressive, soit (2) une perte d'intérêt ou de plaisir.

- 1-Humeur dépressive présente pratiquement toute la journée, presque tous les jours,
- 2- Diminution marquée de l'intérêt ou du plaisir pour toutes ou presque toutes les activités, pratiquement toute la journée, presque tous les jours.
- 3- Perte ou gain de poids significatif en l'absence de régime.
- 4-Insomnie ou hypersomnie presque tous les jours.
- 5- Agitation ou ralentissement psychomoteur presque tous les jours.
- 6-Sentiment de dévalorisation ou de culpabilité excessive ou inappropriée.
- 7- Diminution de l'aptitude à penser ou à se concentrer ou indécision presque tous les jours.
- 8- Pensées de mort récurrentes (pas seulement une peur de mourir), idées suicidaires récurrentes sans plan précis ou tentative de suicide ou plan précis pour se suicider.

B/ Les symptômes ne répondent pas aux critères d'épisode mixte.

C/ Les symptômes induisent une souffrance cliniquement significative ou une altération du fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants.

E/ Les symptômes persistent pendant plus de 2 mois ou s'accompagnent d'une altération marquée du fonctionnement, de préoccupations morbides, de de dévalorisation, d'idées suicidaires, de symptômes psychotiques ou d'un ralentissement psychomoteur³³⁰. »

Ce test est interprété selon la note obtenue : « plus la note est élevée, plus la dépression est grave :

*de 10 à 13 : les symptômes dépressifs sont légers

³³⁰ Voir notice sur les « Critères DSM-IV épisode dépressif », [en ligne] : https://www.has-sante.fr/upload/docs/application/pdf/2014-09/apathie_criteres_dsm-iv.pdf

*de 14 à 17 : les symptômes dépressifs sont légers à modérés

*au-dessus de 18 : les symptômes dépressifs sont modérés à sévères³³¹ ».

- L'échelle d'anxiété d'Hamilton³³² qui permet d'évaluer l'intensité des symptômes d'anxiété chez une personne donnée.

*Score inférieur à 12 : c'est une anxiété dite « normale ».

*Score entre 12 et 20 : c'est une anxiété légère.

*Score entre 20 et 25 : c'est une anxiété modérée.

*Score de plus de 25 : il correspond à une anxiété beaucoup plus sévère.

Le test de personnalité MMPI-2-RF (Inventaire Multiphasique de Personnalité du Minnesota-2, Forme Restructurée). Il est composé de 338 questions dont il faut une réponse, vrai ou faux. « Le MMPI-2-RF peut être utilisé dans le cadre d'une évaluation thérapeutique. Dans cette forme collaborative de l'évaluation psychologique les tests psychologiques sont utilisés pour aider les gens à mieux se comprendre eux-mêmes et à trouver des solutions à leurs problèmes³³³. »

Il permet de percevoir certains symptômes qui facilitent la pose d'un diagnostic. On y retrouve 42 échelles Principales structuré en trois niveaux : « Le premier niveau est composé de trois Échelles globales (H-O) qui mesurent trois grands types de dysfonctionnements psychologiques. Le deuxième niveau est constitué de neuf Échelles Cliniques Restructurées (RC). Le troisième niveau est composé de vingt-trois échelles concernant des problèmes Spécifiques (SP) ainsi que deux échelles d'intérêts. Ce dernier niveau permet des mesures plus fines de facettes associées aux échelles RC. Enfin, les échelles PSY-5 complètent les résultats par une description de la personnalité sous-jacente. Toutes ces échelles sont en rapport avec la psychopathologie actuelle (notamment la nosographie du DSM-V). Il y aurait dix échelles de

³³¹ Voir notice sur l'«Échelle de dépression de Hamilton », [en ligne] : <https://www.mgfrance.org/images/utilitaires-medicaux/test-hamilton.htm>

³³² Voir notice sur l'« Échelle d'Hamilton dévaluation de l'anxiété », [en ligne] : https://www.espaceinfirmier.fr/ressources/upload/imgnewspha/infirmier/site/p-d-f/Consult_infirm_cplt_ligne_fiche27.pdf

³³³ Voir ce lien sur le « MMPI-2-RF – Inventaire multiphasique de personnalité du minnesota – 2 – Forme restructurée », [en ligne] : <https://www.pearsonclinical.fr/mmpi-2-rf-inventaire-multiphasique-de-personnalite-du-minnesota-2-forme-restructuree#:~:text=Le%20MMPI%2D2%2DRF%20est,et%20une%20prise%20en%20charge>

validité qui sont disponibles pour comprendre comment la personne a rempli le questionnaire et si le protocole peut être interprété ou si l'interprétation nécessite quelques prudenances.³³⁴ ».

Au sujet de la cotation :

Le seuil de 65 est le seuil optimal qui différencie une population clinique d'une population générale. Il y aurait seulement 8% de la population générale qui obtiendrait un score supérieur à 65. Cependant, les scores compris entre 60 et 65 seraient déjà significatifs.

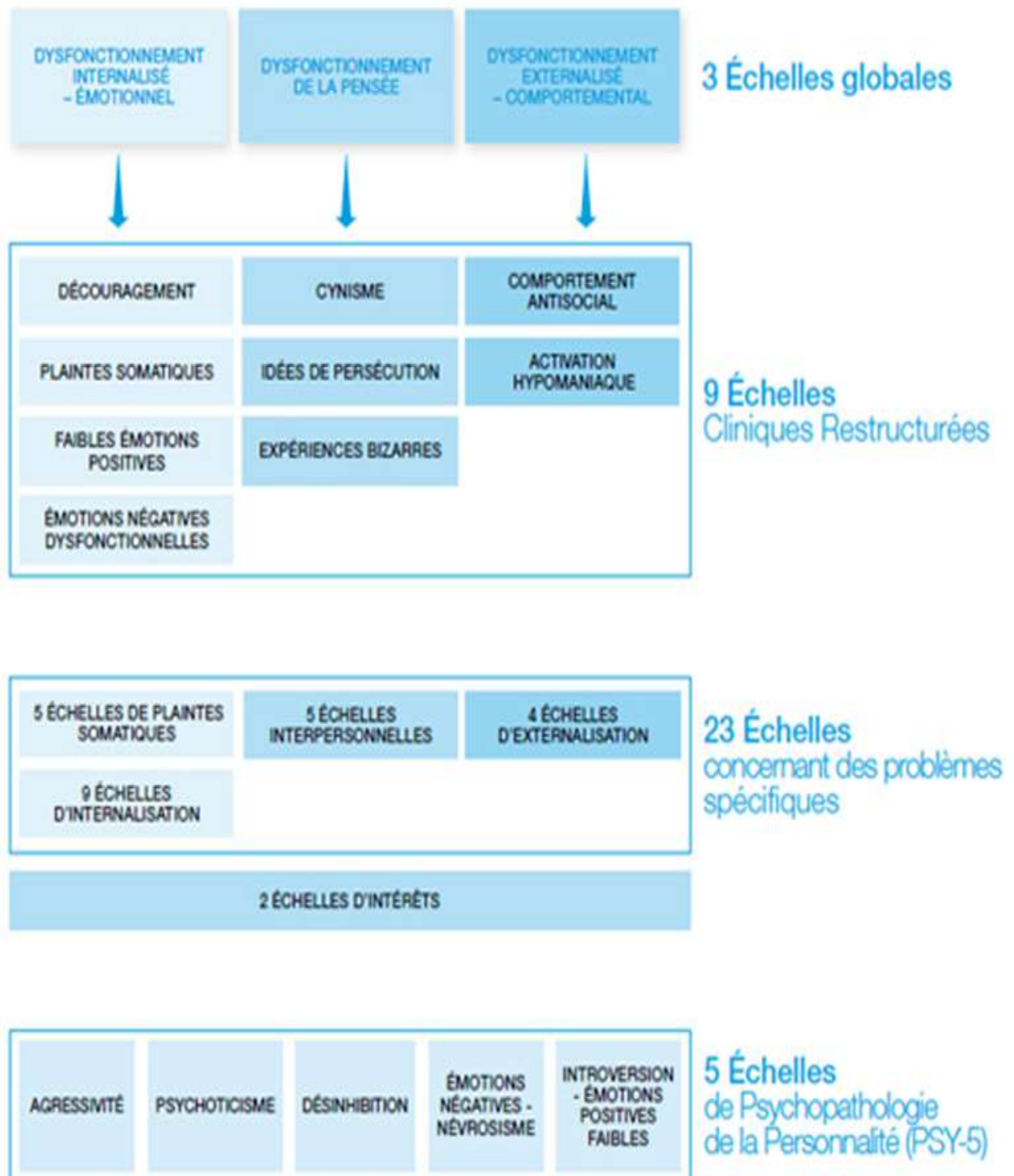
Au sujet de l'interprétation concernant les jeunes de Mayotte :

Tous les jeunes n'ont pas voulu passer ce test, nous avons réussi à n'avoir que quatre passations sur dix. Ils ont donné les explications suivantes :

- *Un problème de temps pour le faire (sa durée moyenne est de 30 min).
- *Le test est trop long avec ses 338 question en vrai ou faux
- *Cela ne leur a pas paru nécessaire et indispensable de le faire.
- *Un test qui serait dérangeant puisqu'il pourrait découvrir des facettes de leur personnalité
- *Ils ne font pas confiance aux évaluations psychologiques
- *Ou d'autres raisons qu'ils n'ont pas désiré approfondir.

Ce test a aussi révélé certains points que les jeunes n'ont pas voulu évoquer lors des entretiens de recherche telles que la consommation de produits addictifs (drogue ou consommation d'alcool), les idées suicidaires avec une mise en scène montrant une très grande détresse psychologique et émotionnelle de trois d'entre eux. Il serait très intéressant de consacrer plus tard une recherche sur le type de profil psychologique de ces jeunes en leur soumettant des tests projectifs (Test de Rorschach par exemple). Les résultats sont en annexes, en fin de ce volume.

³³⁴ *Ibid.*

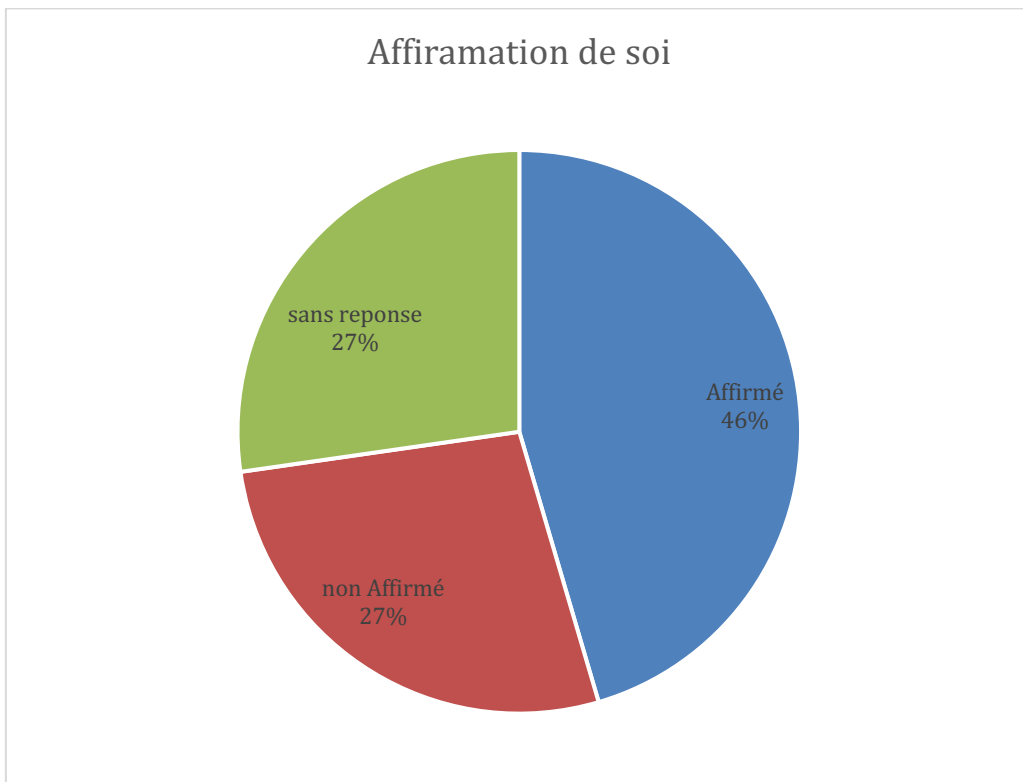


Résultats des tests psychologiques utilisés pour les jeunes sélectionnés ou non pour nos études de cas.

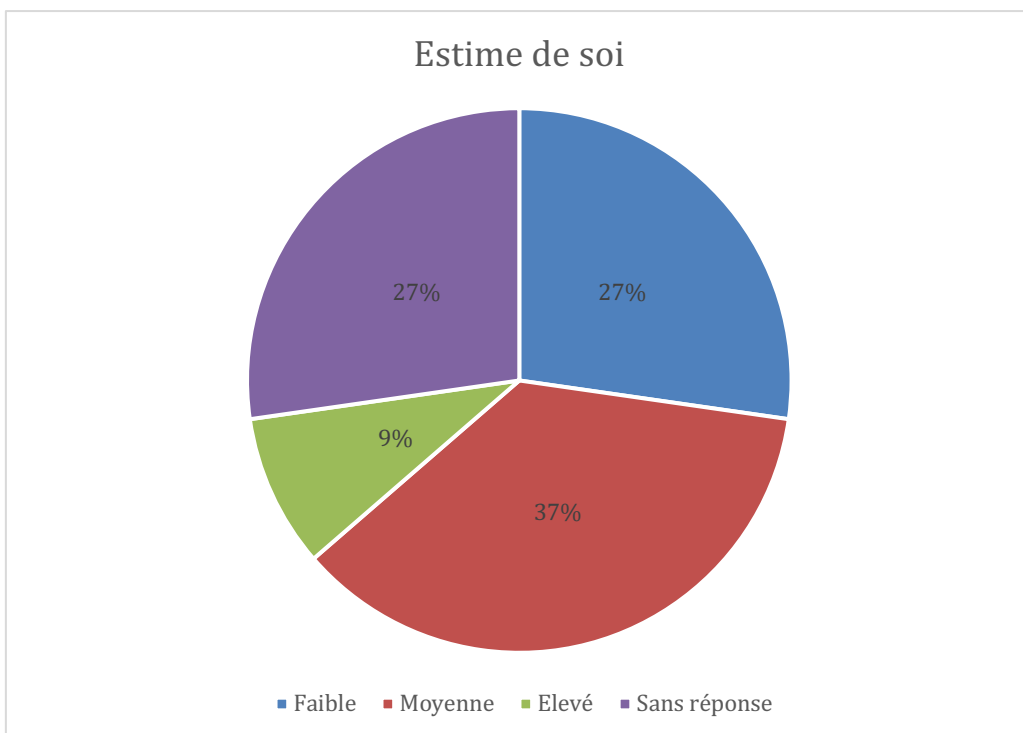
Jeune	Le Rathus : Affirmation de soi	Estime de soi	Symptôme Dépressifs	Niveau d'Anxiété
Mme A (N°1)	Non répondu	Non répondu	Non répondu	Non répondu
Mme B (N°2)	-2 (Affirmé)	8 (0-15) : Faible	19 (17-23) : (Symptômes dépressifs modérés) Test de dépression de Beck : 31 : Dépression sévère	16 (12-20) : Anxiété légère.
M. C (N°3)	3 (Affirmé)	24 (16-25) : dans la Moyenne	10 : (8-16) : Symptômes dépressifs légers	Échelle de phobie sociale 43/144 (30-50 : Trouble d'anxiété sociale probable).
M.D (N°4)	-43 (pas affirmé)	6 (0-15) : Faible	21 (17-23) : Symptômes dépressifs modérés	32 (supérieur à 25) : Anxiété grave et sévère
M.I (N°5)				
M. E (N°6)	Non répondu	Non répondu	Non répondu	Non répondu
Mme P. (N°7)	Non répondu	Non répondu	Non répondu	Non répondu
Mme H. (N°8)	27 (Non affirmé/ comportement plutôt agressif)	23 (16-25) : Dans la moyenne	10 (8-16) : Symptômes dépressifs légers	21 (20-25) : Anxiété modérée
1.Mme L (N°9) (Non sélectionnée)	-37 (pas affirmé)	12 (0-12) : Faible	20 (17-23) : Symptômes dépressifs modérés	26 (supérieur à 25) : Anxiété grave et sévère
2.M. AA (N°10) (Non sélectionné)	-3 (Affirmé)	16 (16-25) : dans la Moyenne	Échelle de Beck. 11(8-15) : dépression d'intensité moyenne à modérée	27 : Anxiété significative
3.Mr Dada (N°11) (Non sélectionné)	-7 (Affirmé)	24 (16-25) : Dans la Moyenne	10 : dépression d'intensité moyenne à modérée	17 : anxiété non significative
4.Mme Béa (N°12) (Non sélectionnée)	-15 (Affirmé)	26 (26-30) : Élevé	2 (0-3) : pas de dépression	14 : anxiété non significative

Synthèse :

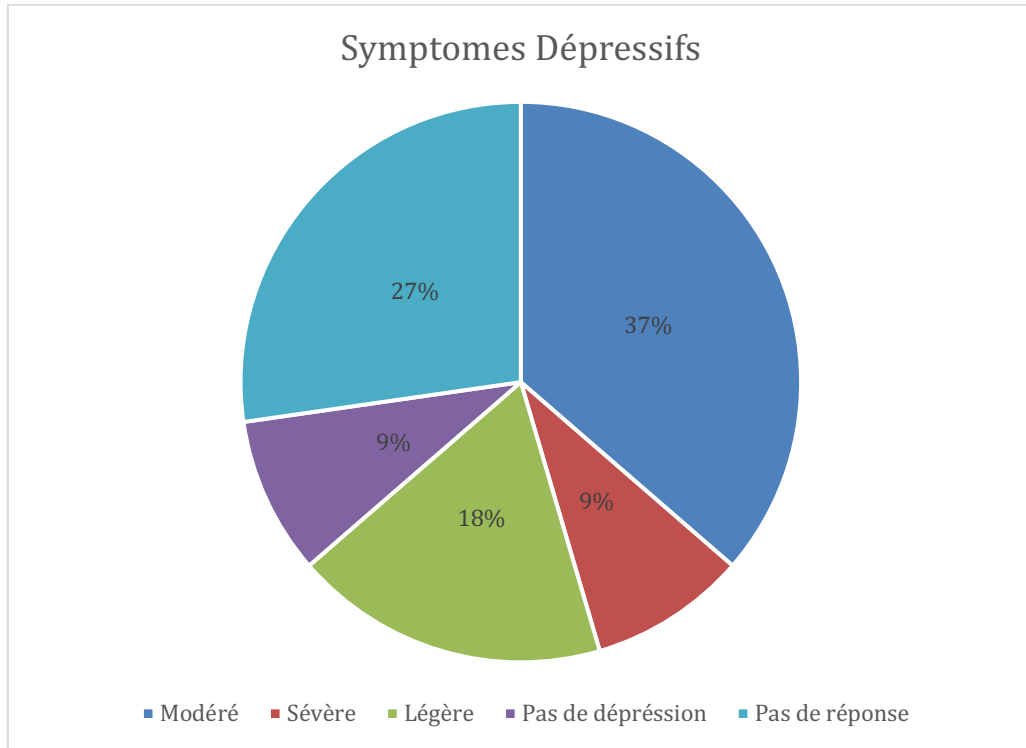
1) Affirmation de soi : 5/12 affirmé ; 3/12 non affirmé et 3 pas de réponse



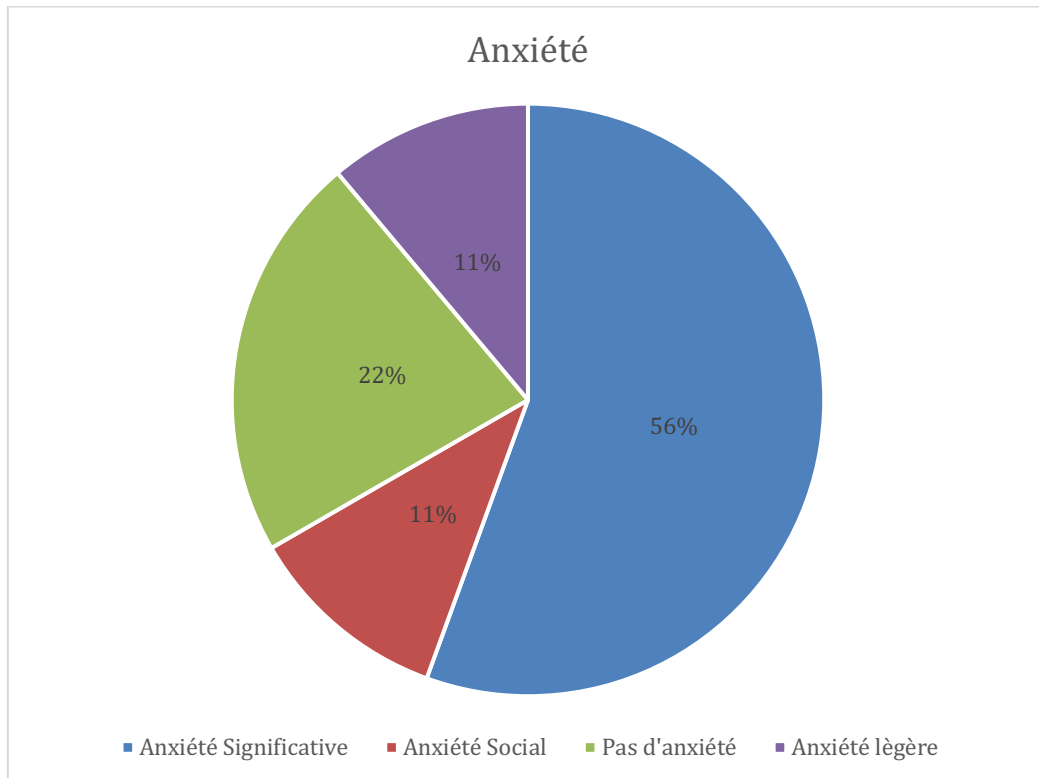
2) Estime de soi : 3/12 : Faible ; 4 moyennes ; 1 élevé et 3 pas de réponse



- 3) Symptômes dépressifs : 5/12 : dépression modérée dont 1 sévère ; 2/12 : dépression légère ; 1/12 : pas de dépression et 3 : pas de réponse



- 4) Anxiété : 5/12 anxiété significative (modérée à sévère) dont une anxiété sociale ; 2 : pas d'anxiété à une anxiété légère



C. L'observation clinique

Au niveau de l'observation, pour analyser nos données, nous avons retenu les points suivants :

1. Les comportements généraux
2. La qualité du discours
3. L'expression des émotions
4. L'expression des pensées

D. Les entretiens semi-directifs

Ce sont deux questions principales qui seront prises en compte pour analyser le discours de nos jeunes. Nous allons vous présenter la trame que nous avons choisie pour mener les entretiens semi-directifs ainsi que les questions d'ordre général :

1) Pourriez-vous vous présenter brièvement ?

2) Quel est votre parcours de vie ? En évoquant votre fratrie, vos relations avec vos parents et vos frères et sœurs et toutes les anecdotes qui pourront nous aider à mieux vous comprendre ?

Dans votre enfance, adolescence et votre jeune vie d'adulte, quels sont les événements qui vous ont marquer dans chaque étape de votre vie ?

*Enfance

*Adolescence

*Vie Adulte

*Relation avec les parents et la fratrie

*Les événements marquants de ta vie ?

Question identitaire :

*Qu'est-ce que qu'être Mahorais (se) pour toi ?

*La place de l'homme et de la femme mahoraise ?

Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Nous avons ensuite questionné les jeunes mahorais sur ce qu'ils pensaient de la jeunesse de manière générale. L'idée étant de recueillir leur regard « extérieur » sur eux-mêmes. Voici les questions que nous leur avons posées :

Questions sur la jeunesse en général :

- *Quel talent particulier ont les jeunes de Mayotte ?
- *Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?
- *Quels sont les freins pour leur réussite ?
- *Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte mahorais ?
- *Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?
- *Quels sont les choses à améliorer ?

Mayotte et ses jeunes dans l'avenir :

- Si on n'arrive pas à les canaliser
- Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, quel serait le cadre sécurisant qu'on pourrait leur offrir ?

Nous avons également soumis des questionnaires en ligne à l'attention des jeunes qui utilisent les réseaux sociaux, notamment Facebook. L'objectif étant d'étayer nos hypothèses de travail et approfondir notre réflexion dans cette thèse de doctorat.

Les jeunes étudiants de l'académie de Lyon :

<https://docs.google.com/forms/d/11O7QAJZLg7F1Yh8jV0UQdZF2w6Ru6rtXA5Qox6a7ePI/edit?chromeless=1>

Les jeunes de Mayotte en général : 70 réponses

https://docs.google.com/forms/d/1Yr0uulfHevOu5HpckziEujleiF2cgM19LfH8_DnQgh4/edit?chromeless=1

Les jeunes de Mayotte à Mayotte : 15 réponses :

<https://docs.google.com/forms/d/1aRxC-4O51hpqsovYjlymjQDopxrNjcntB4W-Vs0IzFk/edit?chromeless=1>

Entretien avec des jeunes mahorais du voyage d'études en Belgique : 14 réponses

https://docs.google.com/forms/d/1hCScD6yfeHsuE0MAx0uF_P17UxGRFa0DRzPB5F92x7M/edit?chromeless=1#responses

Enfin, vous trouverez ci-après d'autres questionnaires avec des thématiques précises. Ces questionnaires s'inscrivaient dans un travail de groupe avec les jeunes sous forme d'ateliers ou en ligne dans un groupe fermé Facebook.

Un premier questionnaire en ligne : la jeunesse mahoraise : 38 réponses obtenues.

<https://fr.surveymonkey.com/r/X2Z7GN2>

Questionnaire identitaire : 6 réponses

<https://fr.surveymonkey.com/r/8VJRRL9>

Comment les prend-t-on en charge ? : 6 réponses

<https://fr.surveymonkey.com/r/SD5Q25J>

Les bienfaits de la culture mahoraise ? : 9 réponses

<https://fr.surveymonkey.com/r/D7SMG38>

Une jeunesse étincelante : 2 réponses

<https://fr.surveymonkey.com/r/XYNPJJN>

QUATRIEME PARTIE :

DEPOUILLEMENT DES

QUESTIONNAIRES EN LIGNE ET

ANALYSE DES ENTRETIENS

I. Restitution des synthèses

Nous nous proposons de restituer la synthèse d'un questionnaire mis en ligne, principalement à destination des étudiants mahorais de l'académie de Lyon. Mais avant cela, nous allons évoquer la synthèse du premier questionnaire publié dans un groupe fermé Facebook « Entraide de jeunes mahorais ». D'autres synthèses porteront sur nos observations faites auprès des étudiants ayant participé au voyage d'études en Belgique, ensuite sur le questionnaire des jeunes qui vivent à Mayotte et en métropole et qui se sont portés volontaires pour répondre à nos questions pour mieux comprendre leur situation. Et enfin, parmi tous les jeunes interviewés, nous présenterons les cinq jeunes que nous avons retenus pour nos études de cas et auxquels nous avons soumis un entretien clinique physique ou par visio-conférence. Pour ces derniers, nous leur avons fait passer un test de personnalité et des échelles dans le but d'évaluer leur personnalité.

A. Questionnaire en ligne sur les réseaux sociaux : le groupe « Entraide de jeunes mahorais »

Dans cette étude, 79 étudiants ont répondu à notre questionnaire mis en ligne et diffusé dans le groupe fermé Facebook « Entraide de jeunes mahorais ». Le questionnaire comportait 20 questions directives et avait pour but de leur donner la possibilité de s'exprimer, d'en dire un peu plus sur eux sur leurs inquiétudes, leurs idées, leurs propositions pour un avenir meilleur pour eux. C'était aussi une tentative de faire sortir leurs émotions, une occasion de parler de leur intimité. Loin d'être un entretien psychologique, il s'agissait pour nous de les écouter se dévoiler. L'idée était surtout de leur faire parler d'eux au maximum, en toute franchise et en toute honnêteté, sans langue de bois. Ainsi les étudiants se sont exprimés largement et librement. Ils nous ont permis de mieux les connaître, d'en savoir un peu plus sur leurs rêves, leurs ambitions, leurs angoisses, leur peur de l'échec, leurs espoirs. Cela leur a aussi permis de montrer d'autres facettes de leur personnalité qu'eux-mêmes ne soupçonnaient pas. Nous avons été surprise par certaines réponses que nous avons reçues.

Notre idée de départ était modeste. C'était de repérer les difficultés des étudiants mahorais dans leurs études et pouvoir proposer des pistes de réflexions pour une amélioration de leurs conditions de vie. Ce questionnaire a été révélateur de la complexité des problématiques. Ainsi, au vu des résultats de l'enquête, notre problématique de départ devait évoluer pour parler des « Jeunes mahorais dans leurs études post-bac, peuvent-ils être plus performants et s'ouvrir aux autres et au monde ? » À partir de cette problématique, nous essayerons d'approfondir en développant les points suivants :

- ❖ Les étudiants mahorais peuvent sublimer leurs souffrances psychiques ou leur mal-être intérieur ;
- ❖ Ils peuvent devenir des jeunes adultes plus autonomes et persévérants jusqu'à la réussite de leurs projets professionnels et leur inspiration personnelle ;

Nous partons de l'hypothèse selon laquelle les étudiants mahorais ignorent leurs potentialités intellectuelles et abandonnent très vite leurs études. De même, nous supposons que la rupture brusque avec leur famille et le manque de préparation au premier départ depuis Mayotte les déstabilisent au point de développer un isolement psychique et physique. À cela s'ajouterait un manque de confiance en soi, une mauvaise estime de soi et d'une difficulté en gérer le stress au quotidien.

Ces premières hypothèses nous ont conduit à explorer la psychologie des 79 étudiants qui ont bien voulu participer à nos enquêtes et répondre à nos questions. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Où veulent-ils aller ? Que cherchent-ils ? En posant ces questions existentielles, nous espérons pouvoir sonder l'intimité du moi des étudiants mahorais ou en provenance de Mayotte.

Tout d'abord, nous retrouvons des jeunes représentatifs de tous les niveaux d'études allant du Bac+1 à Bac+ 5, parfois des étudiants de troisième cycle engagés dans la recherche. La majorité des étudiants se trouvent dans la faculté des sciences humaines et sociales, plus précisément dans les filières d'économie, de sociologie, des langues, de la gestion et du management. Ils viennent des quatre coins de la métropole. Force est de constater que beaucoup de ces étudiants sont de l'académie de Rennes, plus précisément de la région de Bretagne (les villes de Vannes et de Lorient sont les plus présentées). D'autres participants viennent de Clermont-Ferrand, de Nice et d'autres villes...

65,5% des participants estiment avoir une vie en général plutôt agréable. Ce pourcentage est en contradiction avec les dires des étudiants mahorais qui se plaignent de manière générale de leur vie au quotidien et qui dénoncent des difficultés sociales et financières récurrentes. Beaucoup de ces jeunes mettent en avant des problèmes d'ordre matériel et financier pour

cacher des problèmes plus psychologiques tels que l'isolement, la solitude, la démotivation, voire même des symptômes dépressifs telles que la tristesse profonde, la perte de plaisir, l'insomnie, la perte d'appétit, les idées noires, etc.

Pour les jeunes mahorais, la principale difficulté réside dans le refus d'accepter les contraintes de la vie étudiante, c'est-à-dire une vie rythmée par les cours qui commencent tôt pour finir tard dans la journée, par les révisions qui laissent très peu de place à l'amusement pour ceux qui veulent être studieux, par l'investissement et le travail personnel à fournir pour comprendre les cours de travaux dirigés et de cours magistraux (exemple la fréquentation des bibliothèques universitaires, la recherche des ressources bibliographiques, la lecture, les exercices de rédactions), par les difficultés certaines à trouver un stage lorsque l'on a pas de réseaux ou d'expériences professionnelles, etc.

En deuxième lieu, les jeunes mahorais évoquent le problème d'adaptation à la vie métropolitaine, notamment les conditions climatiques, le rythme social, l'environnement de vie, l'ambiance de manière générale, la société individualiste, l'éloignement géographique des villes, la complexité des modes de transports, la cherté des titres de transports, etc.

En troisième lieu, ils mettent en évidence des problématiques d'ordre psycho-affectif à savoir le dépaysement, la solitude, le manque de confiance, l'isolement. De nature timide, ils n'osent pas demander de l'aide et préfèrent se renfermer sur eux-mêmes et « se confinent » en quelque sorte dans leur mal-être profond. Ce qui les conduit dans certains cas à avoir une vision fataliste : « les choses sont telles qu'elles sont, on n'y peut rien, il faut vivre avec », disent certains. À cela s'ajoutent d'autres réalités sociales qui viennent se greffer. En effet, beaucoup confient avoir des problèmes de concentration, être en rupture avec la famille pour diverses raisons, rencontrer des difficultés d'autonomisation, de maîtrise de la langue française et de sociabilité en ce sens où ils n'arrivent pas à interagir avec les autres, les personnes extérieures à leur cercle d'amis. Ainsi, en cas de difficultés scolaires, les jeunes subissent l'échec non seulement parce qu'ils ne comprennent pas les cours mais aussi et surtout parce qu'ils n'osent pas demander de l'aide, ni à leurs camarades de fac ni auprès des dispositifs d'accompagnement scolaire existant dans et en dehors des établissements d'enseignement supérieur (le parrainage, le tutorat, le monitorat, les cours de soutien, etc.).

En dernier lieu, nous citerons le problème fréquemment rapporté par les médias locaux ou par les jeunes eux-mêmes dans les réseaux sociaux. Il s'agit des retards de bourses, il s'agit ici de la bourse nationale (CROUS³³⁵), départementale (DPSU³³⁶), ou celle accordée par les

³³⁵ Sigle de centre régional des œuvres universitaires et scolaires.

institutions comme LADOM³³⁷. Les étudiants évoquent rarement les raisons de ces retards de bourses, ils pointent le manque de transparence ou de communication avec les institutions qui octroient les aides financières, en particulier la DPSU qui dépendant du Conseil départemental de Mayotte. En effet, nombreux étudiants ne comprennent pas pourquoi ils reçoivent leurs primes d'installation que des mois après la rentrée, d'autres s'interrogent pourquoi ils reçoivent des mails leur indiquant que leur bourse sont payées et qu'en réalité ils la perçoivent des jours, voire des semaines plus tard. Pour d'autres encore, la situation est plus compliquée car ils ne reçoivent leurs aides que vers la fin de l'année scolaire... Notons que les lycéens sont le public qui s'expriment le moins sur ce sujet alors qu'ils sont les plus démunis car beaucoup ne perçoivent pas les aides de Mayotte. En effet, pour les plus chanceux, ils ne peuvent compter que sur la bourse nationale versée par trimestre, trois fois dans l'année, dans l'attente de percevoir le versement aléatoire des aides de Mayotte. Et les moins chanceux, ceux qui n'ont pas droit ni à la bourse nationale du lycée ni à la bourse de Mayotte, ils doivent vivre avec les maigres aides des services sociaux et de la solidarité familiale, bien évidemment si la famille en a les moyens.

- **Quel est le degré de satisfaction de leur parcours ?**

De manière générale, 21/78 semblent être satisfaits de leur parcours scolaire. Ils sont seulement 5/78 à se dire très satisfaits et 4/78 à ne pas être du tout satisfaits. Il faut dire que la majorité de ces étudiants dit être perdu dans leurs parcours. Certains confient s'être orientés dans une formation par défaut. Pour eux, c'était une opportunité de quitter l'île et de tenter leur vie en métropole. Il fallait faire des choix pour pouvoir obtenir le billet de LADOM et par la suite la bourse nationale du CROUS. Mais en réalité, une fois sur place, ils se rendent très vite compte que les études choisies ne leur plaisent pas et qu'ils n'ont pas du tout le niveau d'études demandé. D'où l'impression qu'ils ont, c'est-à-dire le fait « d'avoir pris la mauvaise route » !

Au final, beaucoup redoublent leur première année d'enseignement supérieur, ou se réorientent dans les meilleurs des cas dans une autre filière qui correspond au mieux à leur formation initiale au Bac, ou encore quittent les bancs de la fac. Ceux-là se divisent en deux catégories. La première catégorie regroupe les jeunes pessimistes qui se disent n'être pas faits pour les études et s'inscrivent rapidement à la Mission Locale pour bénéficier des aides de la garantie jeune ou la RSA sans chercher réellement à faire quelque chose de leur vie. D'ailleurs, les jeunes filles se mettent en couple rapidement pour devenir mères au foyer. Quant à la

³³⁶ La Direction des politiques scolaires et universitaires dont la directrice est une Docteure en Biologie Marine

³³⁷ LADOM – « Passeport mobilité, formation professionnelle. LADOM, l'Agence de l'Outre-mer pour la Mobilité, a pour mission première la qualification, la professionnalisation et l'inclusion dans l'emploi durable de ses publics au travers de parcours en mobilité. »

seconde catégorie, elle est composée de jeunes motivés qui s'inscrivent dans une dynamique de réussir leur vie en ce sens où, malgré l'échec à l'université, ils œuvrent à réaliser un nouveau projet de vie. Certains alors, font des petits boulots dans l'espoir d'avoir une stabilisation avec un CDI, d'autres s'inscrivent dans des formations professionnelles pour obtenir un diplôme reconnu par l'état (sages-femmes, auxiliaires de vie, sécurité, agents d'escorte, etc.), d'autres encore décident de passer des concours pour devenir fonctionnaires (gendarmerie, police, administration, etc.).

- **Au niveau de la santé**

67,5% des jeunes mahorais sondés estiment être en bonne santé, pourtant ils s'exposent davantage à des comportements à risque. En effet, nous dénombrons 13% de jeunes qui consomment de l'alcool, 4% qui fument du tabac et 17,3% qui ont des relations sexuelles non protégées.

Plus inquiétant encore, 62,7% des jeunes déclarent ne pas se sentir du tout concernés de ces conduites à risque sans pour autant s'en informer. Notre étude indique en effet qu'ils sont seulement 35,4% qui se sont informés sur les maladies sexuellement transmissibles et 1,3% qui s'y sont intéressés dès leur adolescence. Malgré les campagnes des autorités publiques et sanitaires, 5% des jeunes déclarent ignorer complètement les risques que peuvent engendrer ces comportements.

- **Leur temps libre**

Force est de constater que 6/79 des jeunes mahorais ne font rien de leur temps libre. 7/79 des jeunes disent regarder la télévision et très peu font des activités sportives et culturelles. Il y a une toute petite majorité des jeunes qui s'occupent en pratiquant du sport (du foot par exemple), des activités de détente (danse traditionnelle, cinéma, musées, jeux vidéo). D'autres jeunes auraient comme seule activité les réseaux sociaux, cuisiner ou dormir. Tandis qu'une petite minorité se donne du temps pour des activités plus intellectuelles telles que la révision des cours, les exercices pratiques, la lecture et la recherche documentaire pour rattraper le retard scolaire, l'écriture, le dessin, etc.

Remarquons que de plus en plus de jeunes s'intéressent au bénévolat et s'inscrivent à des associations, surtout les associations des étudiants mahorais. Cette expérience leur apporte beaucoup tant sur le plan humain qu'au niveau social : *maintenir le lien social*. Cela leur procure également un bien-être psychique, comme ils le soulignent dans les entretiens. Les associations nous apportent un peu plus de « joie et de compagnie dans notre vie », elles permettent de garder « contact avec les gens » et peuvent être « source d'inspiration ». Elles permettent également

« l'ouverture aux autres et la connaissance des parcours des autres ». Le bénévolat permet aux jeunes mahorais de s'épanouir, de renouer avec l'esprit de groupe cher à la société mahoraise. Pour certains, l'association est un repère qui leur permet de maintenir ou de raviver l'« attachement aux valeurs et à la religion », de nouer de « nouvelles relations amicales », de gagner en « maturité », de « se connaître soi en interagissant avec les autres », de travailler « la confiance en soi » en partageant des expériences avec les autres jeunes mahorais, de « vaincre la timidité » en échangeant avec les autres et surtout vaincre le sentiment de « solitude » qui est la principale raison qui poussent les jeunes à s'enfermer.

L'association est vue comme un lieu de repères, où les jeunes mahorais se sentent bien, se sentent reconnus par leurs pairs. Il y a la volonté de créer du lien, de vivre la solidarité, de compenser la rupture familiale et l'éloignement géographique. L'association apporte un cadre « contenant et sécurisant » et aide les jeunes mahorais à ne plus se sentir seuls, à s'identifier aux autres camarades qui vivent pratiquement les mêmes difficultés, à partager des moments de convivialité. En d'autres termes, le cadre associatif protège les jeunes d'une certaine manière des idées noires qu'ils peuvent développer à cause de leur « déracinement » ou de leurs difficultés à s'adapter à leur nouvel environnement social dans leurs villes d'accueil. Mais l'investissement dans une association s'avère être difficile car cela nécessite un engagement et des responsabilités. C'est un travail d'équipe, de démarches administratives et de gestion de différents problèmes. Il faut acquérir des compétences comme être porteur de projets, prendre des initiatives, savoir communiquer, proposer des choses, aider et soutenir les adhérents.

Mais la question qui nous vient à l'esprit et qui mérite d'être posée ici est la suivante : comment les jeunes mahorais peuvent-ils s'inscrire dans une logique associative pour réaliser leurs projets quand la plupart d'entre eux viennent surtout en métropole pour trouver une vie meilleure, « s'amuser » et faire de nouvelles « rencontres (autre que des Mahorais) » ? La question reste pour l'heure sans réponse...

Pour revenir à notre enquête, nous remarquons que les jeunes mahorais ne voient pas leur avenir de manière positive. La majorité d'entre eux partage une vision négative, sinon floue, si ce n'est incertaine de leur devenir. Certains ont même du mal à se projeter, ils sont profondément fatalistes. Ils se disent se sentir seuls, livrés à eux-mêmes, sans soutien de leurs parents une fois parti du foyer familial, une fois quitter l'île de Mayotte.

Malgré cela, une infime minorité continue de garder de l'espoir et tente de se doter des moyens pour atteindre leurs ambitions légitimes à force de travail, de motivation et de persévérance, comme le souligne Xavier Dolan, comédien et chanteur québécois, « Tout est

possible à celui qui rêve, ose, travaille et n'abandonne jamais par-delà les obstacles de la vie³³⁸ ». Une autre petite poignée de ces jeunes, vise la réussite et l'épanouissement professionnel ainsi que le bonheur dans la vie personnelle (faire leur mariage et avoir des enfants). Nous remarquons du potentiel chez ces jeunes, de l'envie et du désir de réussite pour mettre à profit leurs compétences professionnelles et leurs diplômes quand ils rentreront à Mayotte. Le fantasme du retour de l'enfant prodige est clairement mis en évidence. La motivation principale des jeunes réside dans les possibilités éventuelles ou hypothétiques de pouvoir servir leur île natale, contribuer au développement social et économique en apportant, eux aussi, leurs connaissances et leurs expériences acquises durant les années passées en métropole et ailleurs. Ce faisant, ils ne souhaitent (ou, en réalité, ne cherchent) qu'à rendre fière leur famille et par la même occasion la société mahoraise.

Conscients de leur réalité, de leurs difficultés sociales et des obstacles qu'ils rencontrent sur leur chemin, ces jeunes souhaitent avoir les moyens pour réussir leur projet scolaire et professionnel. Ils sont 30/75 à émettre le vœu de bénéficier d'un accompagnement personnalisé et individualisé pour réussir leurs études (tandis que 28/75 d'entre eux estiment n'avoir besoin d'aucune aide scolaire). Ils recherchent des soutiens pour franchir l'étape des premières années post-bac, revoir leur méthodologie de travail afin de gagner en autonomie, réguler leur stress et pour acquérir une meilleure confiance en soi. En effet, ces jeunes sont convaincus qu'ils peuvent pleinement réussir leurs projets s'ils bénéficient d'un accompagnement et d'un soutien psychologique. Cela leur permettra de mieux exprimer leur mal-être, de mieux s'adapter dans leur nouvel environnement social et culturel, de mieux accepter l'inconnu et faire tout ce travail sur soi pour puiser en eux toute la force et toutes les ressources nécessaires qui contribueront à leur épanouissement psychologique et à leur réussite scolaire et professionnelles. En d'autres mots, ils pourront ainsi entrer dans la résilience.

Notons par ailleurs que les jeunes ont été force de propositions pour améliorer leur prise en charge globale. Voici les principales idées qu'ils ont proposées :

1. Travailler depuis Mayotte sur leur orientation pour éviter les échecs massifs en première année.
2. Sensibiliser, interroger sur la poursuite de leurs études et accompagner dès la troisième au collège à Mayotte.
3. Les informer de la réalité de la métropole et travailler leur autonomie.
4. Accompagnement surtout en première année en leur expliquant ce qu'est la faculté et les

³³⁸ <https://www.etienneschappler.com/post/2017/07/30/r%C3%AAve-ose-travaille-et-nabandonne-jamais>

- préparer à mieux suivre leur cours.
5. Les accompagner tout au long de leur parcours et les soutenir.
 6. Les aider à l'installation par le biais des associations existantes dans les villes, créer un système de « Mentors », ou de « grand frère » qui ont réussi. Avoir des témoignages de leurs aînés sur la vie en métropole avant leur départ.
 7. Accompagnement dans les démarches administratives et prévention du décrochage scolaire après le Bac.
 8. Mieux former et sensibiliser les agents de la DPSU qui prennent en charge les étudiants mahorais. Qu'il y ait plus d'écoute, d'empathie et de professionnalisme.
 9. Avoir des modèles, des références de réussites chez les jeunes ou d'autres parcours qui les inspireront à aller de l'avant, et à les booster au mieux.
 10. Recevoir la bourse à des délais raisonnables.
 11. En faisant une prévention sur les problèmes psychiques des étudiants à savoir, l'isolement, la solitude, le sentiment d'abandon, de découragement, de détresse psychologique et la dépression de certains d'entre eux. Éviter aussi le repli sur eux-mêmes et leur permettre de s'ouvrir aux autres.
 12. En s'informant de leur situation à l'aide d'un questionnaire et les aider à avoir confiance en eux.
 13. Enfin plus de soutien de la part de leurs élus locaux.

Toutefois selon eux, ce qui causerait l'échec des étudiants serait avant tout le niveau d'études à Mayotte qui est inférieur à celui de la métropole, voire même des autres territoires des DOM-TOM. Même si beaucoup estiment avoir un bon niveau scolaire à Mayotte. Mais en se comparant à leurs camarades métropolitains ou ultra-marins, ils constatent la différence de niveau scolaires et d'acquis. La preuve en est qu'ils sont nombreux à mettre l'accent sur leurs difficultés d'expression orale et écrite en français, leurs difficultés de compréhension des cours à l'université. Ce qui leur pose réellement problème dans cette poursuite d'études dans l'enseignement supérieur. Ils citent les problèmes qu'ils rencontrent dans leurs démarches administratives, notamment pour les demandes de bourses, de logements, etc. Ces problèmes engendrent d'autres problèmes, et cela influe considérablement sur leur scolarité. Pour certains, l'échec est déjà anticipé avant même le départ puisque rien n'a été fait depuis Mayotte pour changer le « destin » !

A cela s'ajoute les problèmes de solitude, d'isolement, de démotivation et l'inadaptation surtout au niveau culturel et climatique. Quelques-uns sombreraient aussi dans l'alcoolisme et

dans la consommation des produits stupéfiants comme la drogue. D'autres disent avoir de très mauvaises influences qui le déroutent de leur projet initial, les études. Il y aurait aussi une raison beaucoup plus concrète, comme par exemple le manque de travail, d'assiduité, d'organisation avec un rythme des cours intenable pour certains d'entre eux. Sans oublier le choc culturel, les nombreuses distractions, le mal du pays ainsi qu'un certain fatalisme qui empêcherait ces étudiants d'aller jusqu'au bout de leur projet d'étude.

Il convient de souligner que selon les réponses données à ce questionnaire, beaucoup d'étudiants rencontrent des freins psychologiques à la réussite de leurs études. Les jeunes se plaignent du manque de suivi, d'écoute et d'informations depuis Mayotte pour mieux les préparer à cette nouvelle vie d'étudiante, loin de leur famille et de leur communauté.

En outre, ces jeunes souffrent également d'une mauvaise image d'eux-mêmes et un manque d'estime de soi qui est assez bas. Ils ont tendance à s'auto-dévaloriser, à se sentir moins bien que d'autres en comparaison à leurs camarades métropolitains et ultra-marins. Ils doutent de leurs capacités de réussite. Ils n'ont pas confiance en eux et souffrent de procrastination, cette tendance à remettre les choses au lendemain. Certains se décrivent comme étant « paresseux et très flemmards », surtout pour ce qui est des études. Leurs réponses révèlent aussi de la souffrance psychique derrière leur sourire de façade. Ils souffrent en réalité de dépression, de perte de plaisir, de profonde tristesse, d'agressivité, d'anxiété. Toutes ces observations nous confirment qu'il serait judicieux de mettre en place un dispositif d'accompagnement et de soutien psychologique pour aider ces jeunes en provenance de Mayotte.

En effet, 34/76 des étudiants estiment avoir une confiance en eux mais sans réelle conviction. Certains disent qu'ils ne dévoilent pas leurs souffrances ni leurs pensées négatives à leur famille et aux professionnels de la santé. Ils choisissent plutôt de s'enfermer que de demander de l'aide parce qu'ils ont peur du regard de l'autre ou des jugements. Ils préfèrent cacher leur mal-être pour se protéger et éviter que leurs familles s'inquiètent. Ce repli sur soi les isole des autres, les coupe de la société ; ils entretiennent des pensées négatives, des idées noires. Ils se sentent impuissants face à leurs souffrances, c'est comme si c'est un vide sidéral qu'ils n'arrivent pas à combler et qui engendre certainement une angoisse permanente, prémisse d'un problème psychique s'ils ne sont pas pris en charge par un professionnel qui pourra les écouter. La rupture d'avec la famille finit par rendre la souffrance « insurmontable », « intolérable » et « insupportable » ainsi que la perte de tout repère.

Sur le plan scolaire, les jeunes mahorais estiment de manière générale avoir un niveau médiocre et nettement inférieur aux jeunes de l'hexagone. Ils estiment que le retard accumulé

dans leur scolarité suivie à Mayotte est irrattrapable de telle sorte que même s'ils s'en donnent les moyens de réussir. Selon eux, ils échoueront toujours la première année d'enseignement supérieur. En effet, certains disent développer une névrose en cas de redoublement ou d'abandon d'études.

De plus, les jeunes souhaitent avoir des modèles à suivre, des personnalités connues localement, nationalement ou mondialement à qui ils peuvent s'identifier. Très peu de noms sortent du lot, des politiciens comme le charismatique ancien président du conseil général de Mayotte Younoussa Bamana ou l'actuel sénateur et 8^e vice-président du Sénat Mohamed Thani. On trouve encore les noms de Zaidou Bamna (journaliste et polémiste), d'Archimed (directeur de CEMEA) et Mahmoud Azihary (ancien directeur de la société immobilière de Mayotte et économiste de renom). Les jeunes citent encore des figures emblématiques de l'histoire contemporaine comme Nelson Mandela ou Barack Obama et sa femme Michelle Obama. D'autres citent même le prophète Muhammad comme source d'inspiration.

Pour d'autres jeunes, les personnes qui leur donnent plus envie de réussir sont loin d'être des gens connus. Ce sont plutôt des frères et des sœurs qui ont réussi dans la vie et qui donnent l'envie aux petits de faire pareil. Les parents aussi sont donnés comme modèles, en particulier la mère, garante de la stabilité psychique des étudiants. On a encore la figure de l'oncle qui remplace très souvent le père absent. Ces personnes proches motivent les étudiants à exceller dans leurs études et dans le monde professionnel pour faire plaisir et faire l'honneur de la famille. Le mot d'ordre est simple, les études et la réussite scolaire sont l'assurance d'une vie meilleure, la garantie d'un changement de classe sociale. Le jeune diplômé est considéré comme l'élite, celui qui sauvera la famille de son environnement modeste pour l'élever socialement et assurer aux membres une vie meilleure, plus confortable matériellement et financièrement parlant.

Enfin, il convient de noter que nos étudiants mahorais sont en quête d'eux-mêmes, en quête de réaliser leurs rêves, en quête surtout de cette « chose » qui les motivera à réussir. Certains trouvent la vie difficile loin de leur famille et de leur île. Ce dépaysement total est mal préparé qui les empêche de s'ouvrir complètement aux autres. Il les empêche aussi de travailler comme il le faut pour réussir leurs études et garantir cette vie meilleure tant rêvée, tant espérée. D'où cette pression qu'ils se mettent dès leur départ de Mayotte.

Nombreux sont effectivement les étudiants qui vivent avec cette pression familiale et sociale, cette pression qui engendre des souffrances non réglées, non évacuées. Ils souffriraient en silence, au point de se mettre en danger et de mettre en péril la réalisation de leur projet

d'études. C'est ainsi que les jeunes de Mayotte se découragent très vite à la moindre difficulté rencontrée et abandonnent leurs études. Pour eux, c'est la solution la plus facile mais la plus difficile à assumer psychologiquement. Ils sont pris de honte, ils se sentent coupables de ne pas avoir été allés jusqu'au bout de leur projet d'études. Ils se sentent coupable et honteux de décevoir car c'est aussi la perte d'un espoir de devenir « quelqu'un » (*mutru*) aux yeux de leur famille et dans la société mahoraise.

Ainsi, ils se sentent seuls et livrés à eux-mêmes dans cette aventure occidentale. Ils ont besoin d'être soutenus, d'être reconnus, d'être encouragés. Car les soutenir, les encourager, croire en eux, leur donnera la force de mettre à profit leurs potentialités cachées afin peut-être de réussir des exploits. Il est en effet fréquent d'entendre des récits de jeunes qui n'étaient pas destinés à faire des longues études parce qu'ils avaient obtenu un bac professionnel, d'aller jusqu'en thèse doctorale. Le parcours de notre collègue Nassabia Ali Saanda est à ce titre éloquent³³⁹ !

Force est de constater que ces jeunes se montrent très actifs dans l'amélioration de leur condition de vie en métropole. Ils adhèrent massivement aux associations et à des réseaux d'entraide d'étudiants mahorais. Ils montrent leur envie de changer positivement leur situation sociale, leur désir de sortir de l'enfermement et de l'isolement. Ils veulent s'ouvrir aux autres, s'ouvrir au monde qui les entoure.

Ces jeunes qui en veulent et qui sont plutôt dans la sublimation de leurs souffrances intérieures, existent bel et bien. Ceux-là ne quittent pas Mayotte en étant fatalistes. Ils croient en eux, en leurs capacités, en la réalisation de leur projet d'études même si celui-ci doit passer par divers chemins. Ils croient en un avenir meilleur par la réussite de leur projet scolaire et professionnel. Ils demandent juste de l'aide et de la reconnaissance par les institutions publiques et départementales.

En conclusion, nous pouvons avancer qu'avec une prise en charge globale des étudiants mahorais, avec un réel suivi individualisé et personnalisé, avec une meilleure écoute des différentes problématiques, avec un accompagnement et un soutien psychologique, les jeunes de Mayotte peuvent mettre toutes les chances de leur côté pour réussir.

Nous espérons avoir la possibilité après la soutenance de notre thèse de poursuivre nos recherches et d'approfondir cette étude en allant rencontrer physiquement les étudiants mahorais dans toutes les académies métropolitaines et à Mayotte. Ces entretiens permettront en

³³⁹ Voir introduction de la thèse de doctorat de Nassabia Ali Saanda, *La Mobilité et l'échec scolaire des étudiants mahorais en métropole*, op. cit.

l'occurrence d'évaluer leur état psychologique et émotionnel avec un objectif de créer un dispositif d'aide psychologique spécifique envers ce public. Ceci, afin de garantir une meilleure prévention des troubles psychologiques et une meilleure insertion socioprofessionnelle des étudiants mahorais.

❖ **Comment les préparer à la mobilité ?**

Comment se préparer à vivre une vie étudiante loin de Mayotte ? Cette problématique est centrale chez les jeunes mahorais. Nous avons proposé des pistes de réflexions. Chaque année, des milliers d'étudiants mahorais partent étudier dans l'hexagone. Et chaque année les associations d'étudiants mahorais s'insurgent sur la mauvaise préparation des primo-partants pour leur nouvelle vie à la Réunion ou en métropole.

D'aucuns s'exclameront en ces termes : ne prépare-t-on pas assez les futurs bacheliers à la réalité métropolitaine ? Et leurs parents, quelle idée se font-ils de la métropole ? Une chose est sûre, tout changement est difficile et fait peur. L'inconnu reste une aventure qu'il faut au préalable tenter de s'y préparer du mieux qu'on peut. Il existe maintenant à Mayotte des forums des métiers, des journées d'informations pour préparer les jeunes au premier départ (des journées ponctuées par des témoignages des anciens étudiants). Mais il nous semble légitime de se demander si cela est suffisant, si cela permettra de résoudre les problèmes rencontrés par les jeunes en métropole, ou bien réduire le taux d'échec en première année d'études d'enseignement supérieur ou encore à faire de la sensibilisation et prévention des questions du passage à l'acte suicidaire (on en dénombre six pour cette année universitaire 2019/2020).

Le choc culturel est parfois difficile à surmonter, surtout pour les primo-arrivants ou les personnes fragiles. On s'étonne encore de voir ou d'entendre aujourd'hui que les étudiants mahorais n'arrivent pas à s'adapter, à s'intégrer socialement dans leurs villes d'accueil. Qu'avons-nous fait dans le passé pour en arriver-là ? Que peut-on faire pour permettre à ce que ces jeunes s'adaptent à ce qui leur semble différent de ce qu'ils connaissent chez eux ? Comment s'adapter à une culture, à un nouvel environnement de vie qui nous semble étranger ? Quelles sont les stratégies d'adaptations qui faciliteraient une bonne intégration à la vie quotidienne en métropole ou en dehors de Mayotte ?

Ces questions sont pertinentes et elles méritent d'être posées. Car les jeunes de Mayotte vivent leur aventure occidentale en métropole comme s'ils partent dans un pays étranger. Et cela change complètement la donne. Leur mode de vie et leur codes sociaux se trouvent complètement chamboulés. Leurs propres parents sont désorientés et se font une idée tronquée

de la vie en métropole ou d'autres horizons. Certains d'entre-deux n'ont jamais voyagé dans leur vie, ils ne connaissent de la métropole, de l'Occident, que ce qu'ils voient à la télévision et dans les films. Les jeunes sont eux aussi complètement perdus à la nouveauté. Il leur faut alors trouver des informations concrètes pour mieux comprendre le mode de vie en métropole, les mentalités françaises et occidentales pour qu'ils puissent s'y adapter convenablement sans se mettre en danger ni inquiéter leurs parents ni leurs proches restés à Mayotte.

En cela, il nous a apparu nécessaire et indispensable de parler de ces situations qui développent de l'angoisse et qui sont source de mal-être. Les jeunes s'enflamment rapidement dans les réseaux sociaux, ils crient leur désespoir. Ils racontent parfois leurs souffrances, partagent des situations de panique, ne sachant pas où aller ni vers qui se diriger pour demander de l'aide et résoudre leur problème. À l'unisson, ils expriment un sentiment d'incompréhension. Ils se plaignent de ne pas être écoutés par les institutions publiques qui les représentent sur le territoire métropolitain.

Ce qu'il faut savoir ?

Il faut savoir que la vie en métropole est bien différente de celle vécue à Mayotte. Et cela, pour diverses raisons :

1. Le climat en métropole se compose en quatre saisons, à savoir l'été, l'automne, l'hiver et le printemps. L'hiver est la période de l'année où il fait froid, les températures peuvent descendre à certains endroits jusqu'à -10 degrés, voire plus que cela. À Mayotte, on en compte que deux saisons, la saison sèche (été) et la saison de pluie.
2. Le territoire métropolitain est plus étendu : contrairement à Mayotte, on ne peut faire le tour de l'hexagone en un jour. Prenons un exemple concret : il nous faudrait plus de 15h pour faire le trajet aller-simple Vannes-Marseille en bus (Flexibus), pratiquement 10h en voiture et 7h30 en TGV avec une correspondance à Paris. Seul l'avion reste le moyen le plus rapide, environ 1h30 de vol au départ de Nantes. Pour ce trajet, l'avion et le train restent coûtent les plus chers, plus de cent euros. Les étudiants peuvent s'orienter vers le covoiturage et le bus qui sont les moins chers (moins de cent euros l'aller-simple) mais le trajet est le plus long. On est très loin des standards mahorais en termes de trajets (exemple : Kani-Kéli (sud) – M'tsamboro (nord) fait pratiquement 1h30 hors période d'embouteillage) et de prix (pour le même trajet coûterait seulement une trentaine d'euros !).
3. La culture française est bien différente de celle de Mayotte à bien des égards. On mange par exemple à des heures régulières, trois fois par jour. Les journées de travail peuvent

être longues, de 8h à 18h, voire même plus selon les entreprises. La société occidentale est aussi connue pour être individualiste et matérialiste. Or, à Mayotte, la société est beaucoup plus communautaire, ou « holiste » pour reprendre la terminologie des anthropologues. Tout le monde connaît tout le monde dans son quartier et dans son village. Les journées sont beaucoup plus courtes, elles sont rythmées par le lever et le coucher du soleil. Dans certaines administrations, la journée de travail se termine à 15h30. Et les élèves terminent leurs cours un peu plus tôt. D'ailleurs, les horaires scolaires sont aménagés durant le mois de ramadan. En tenant compte, des conditions sociales des familles, nombreux élèves sautent un ou deux repas dans la journée. Le dîner étant le principal repas de la journée à Mayotte.

4. Comme toute société moderne, l'administration caractérise la société française mais c'est principalement ce qui différencie la métropole et l'île de Mayotte. Ainsi, en métropole, les démarches administratives sont nécessaires, inévitables pour prétendre bénéficier des droits : inscription à l'école, la santé, le logement, la banque, les aides sociales, les impôts, etc. Les jeunes ne sont pas habitués à entreprendre des démarches administratives pour diverses raisons. D'abord, parce que ce sont les parents qui s'en chargeaient à leur place, ensuite parce que les services administratifs se sont progressivement installés avec la décentralisation amorcée début des années 2000 et avec la départementalisation effective de l'île en 2011. Par exemple, nombreux sont les jeunes qui n'avaient pas (ou n'ont pas encore) de numéro de sécurité sociale. D'autres n'ouvrent un compte bancaire qu'à l'obtention du bac pour les besoins du dossier social étudiant (DSE) à envoyer au CROUS et de la demande de bourse complémentaire auprès de la DPSU à Mayotte. Les jeunes ont donc besoin d'être sensibilisés pour savoir ce qui leur sera demandé une fois le Bac obtenu pour anticiper les démarches administratives en ligne ou sur place. Connaître les démarches à faire, leur permettrait de saisir leurs demandes de bourse et de logement comme il se doit, finaliser leur inscription en ligne, se rapprocher des assistants sociaux en cas de besoin et de difficultés majeures, demander leur carte vitale, contracter une mutuelle, déposer leur CUM-CUMC auprès de la sécurité sociale, chercher un médecin traitant, connaître les professionnels de la santé et les centres médicaux, etc.
5. Les bacheliers métropolitains sont largement informés de la poursuite d'études dans le supérieur par diverses campagnes, journées d'information et journées portes ouvertes des établissements. À Mayotte, selon les témoignages, ces journées sont peu nombreuses, tout du moins leur communication passe mal auprès des jeunes bacheliers primo-

partants. En effet, ils sont nombreux à déclarer ne pas avoir participé à aucune journée d'information, ni sur la poursuite d'études ni la préparation au premier départ. Il serait souhaitable de revoir la communication et de multiplier ces journées pour sensibiliser les jeunes pour mieux les préparer à leur vie future étudiante.

6. La poursuite des études post-bac nécessite de s'interroger sur l'aspect financier de la scolarité, surtout pour les jeunes qui s'inscrivent au départ. Si en métropole et dans les Outre-mer, les familles se préoccupent de la viabilité du projet d'études de leurs enfants (possibilité de bénéficier ou non d'une bourse nationale, recourir aux économies familiales, contracter un prêt bancaire, etc.), les familles mahoraises sont peu nombreuses à penser aux coûts financiers de la poursuite d'études de leurs enfants. Elles s'en remettent aux bourses et aux aides nationales et/ou départementales sans pour autant s'impliquer dans les démarches administratives de leurs enfants primo-partants. Par conséquent, il est fréquent de rencontrer des jeunes mahorais qui arrivent sans argent de poche ni économies sur leur compte bancaire. Certains confient même dans les entretiens qu'ils n'ont rien reçu de leurs parents qui sont, pour la plupart, pauvres. La situation se complique lorsque les jeunes arrivent à l'aéroport de Paris sans moyens financiers pour se payer un ticket de train s'ils n'en avaient pas un acheté par LADOM, ou pour passer les premiers mois dans l'attente de recevoir sa bourse nationale et/ou ses aides complémentaires versées par la DPSU de Mayotte. Il est donc nécessaire de sensibiliser les parents et les jeunes eux-mêmes sur la nécessité de faire des économies pour se parer de toute éventuelle difficulté durant les premiers jours, semaines et mois en métropole.
7. La réussite scolaire nécessite également l'implication effective des parents. Sans pour autant idéalisé les familles métropolitaines, les parents s'investissent réellement. Ils suivent et accompagnent leurs enfants à chaque étape dans la poursuite d'études post-bac, de la phase des vœux au lycée à l'inscription dans un établissement d'enseignement supérieur, en passant par les vœux sur le Parcoursup, la constitution du dossier social étudiant, l'installation dans la résidence universitaire, etc. A défaut d'accompagner leurs enfants en métropole pour leur installation, les parents mahorais devraient s'impliquer dans le projet d'études de leurs enfants. Beaucoup ne connaissent pas les vœux formulés par leurs enfants, n'échangent pas et ne conseillent pas sur l'orientation post-bac, ne suivent pas non plus l'état d'avancement des démarches administratives... Il conviendrait de sensibiliser les parents à ce sujet et de les impliquer en tant qu'acteurs dans les campagnes de prévention et de sensibilisation auprès des jeunes primo-partants.
8. Contrairement aux étudiants métropolitains, les jeunes de Mayotte et des autres

territoires d’Outre-mer ont besoin d’être provisoirement en communauté pour passer les premiers mois d’intégration en métropole. Parce qu’ils viennent de l’Outre-mer. Parce qu’ils changent de territoire. Parce qu’ils sont primo-arrivants.... Se rapprocher des associations étudiantes semble être la meilleure des solutions. Et les institutions comme LADOM et la DPSU y gagneraient en ajoutant les coordonnées des associations sur leurs dépliants.

9. L’accueil des étudiants étrangers ou des Outre-mer préoccupent tant les institutions publiques. Chaque campus universitaire en métropole développe son propre réseau, ses propres dispositifs d’accueil. À Paris par exemple, la cité internationale universitaire regroupe plusieurs « Maisons³⁴⁰ » selon les pays d’origine pour favoriser l’accueil, les échanges, l’interaction des étudiants. Pratiquement, tous les pays, tous continents y sont présentés. On a par exemple la Maison du Brésil, la Maison de l’Inde, la Maison des étudiants canadiens, la Maison du Liban, la Maison du Japon, etc. Depuis un certain nombre d’années, le Conseil départemental de Mayotte a ouvert des postes de médiateurs sociaux académiques (Clermont-Ferrand, Bordeaux, Limoges, Lyon, Montpellier, Nancy-Metz, Nantes, Poitiers, Rennes, Toulouse) pour accueillir les primo-arrivants et faciliter leur installation dans leurs académies respectives. Pour autant, beaucoup de jeunes interviewés confient ne pas connaître ou fréquenter ces médiateurs alors qu’ils ont pour missions de les accompagner, entre autres, dans leurs démarches administratives et dans leur scolarité. Il conviendrait de revoir la communication sur ce réseau de médiateurs et de planifier des actions conjointes entre le Conseil départemental de Mayotte, le rectorat de Mayotte et LADOM pour préparer au mieux les primo-arrivants.

Quand les jeunes décident de poursuivre leurs études en dehors de Mayotte, ils s’engagent dans une belle mais fastidieuse aventure. Autant pour les jeunes eux-mêmes parce qu’ils sont en partance que pour les parents qui restent à Mayotte. Il faut reconnaître que beaucoup d’actions ont été menées dans l’île pour aider les étudiants. Mais il n’empêche de souligner que ces actions aussi nombreuses soient-elles, ne suffisent pas forcément à effacer leur détresse et leur angoisse face à la nouveauté et à l’apprentissage d’une autre culture, plus ouverte et peut-être même plus rebelle à la leur.

Cela a conduit à des anciens étudiants à la tête d’associations ou de regroupement de jeunes mahorais de proposer de nouvelles actions, parfois en complémentarité de ce que le

³⁴⁰ Cf. lien de la cité internationale universitaire de Paris : <https://www.ciup.fr/category/accueil/decouvrir/>

Conseil départemental de Mayotte via la DPSU propose. Ces présidents d'associations ne manquent pas d'imagination pour créer et innover, et incitent les jeunes à se dépasser et dépasser leurs limites pour une meilleure adaptation à leur vie étudiante. Ils se mettent au service des étudiants en cours de scolarité, et en particulier aux primo-arrivants. À chaque rentrée scolaire et durant toute l'année universitaire, ils mènent des actions de solidarité et de cohésion sociale pour faciliter tant bien que mal la vie des étudiants mahorais. Nous pouvons citer le réseau « Lahiki³⁴¹ » qui propose de l'entraide entre étudiants autour de la notion du *musada* ou *musayidiye*, cette solidarité naturelle entre les aînés et les plus jeunes, « L'étudiant Mahorais³⁴² » qui organise régulièrement des voyages découvertes en Europe, « Caribou MAORE³⁴³ » qui est très active dans les journées de sensibilisation au premier départ, la « FAMM³⁴⁴ », fédération des Associations Mahoraises de métropole, très impliquée dans l'accueil des étudiants dans les aéroports de Paris, sans oublier bien sûr toutes les associations étudiantes et culturelles qui œuvrent dans la réussite des jeunes mahorais.

Nous ne pouvons que reconnaître leur travail et le bien-être psychologique qu'elles font aux étudiants de Mayotte.

B. Questionnaire en ligne sur les réseaux sociaux : les jeunes mahorais inscrits de l'académie de Lyon

Ce questionnaire avait pour ambition de donner une vision pluridisciplinaire de la situation des étudiants mahorais de l'académie de Lyon. Ce projet a été mené par trois personnes, Nassabia Ali Saanda qui était à l'époque doctorante en sciences de l'éducation (elle a soutenu sa thèse en juillet 2019), Darouèche Hilali Bacar, médiateur social académique de Lyon et chercheur en littérature étrangère et nous même en notre qualité de doctorante et psychologue clinicienne.

Ici, nous souhaitons faire une synthèse non exhaustive de cette étude dont l'aspect éducatif a été largement étudié par Nassabia Ali Saanda dans sa thèse doctorale³⁴⁵. Nous projetons de poursuivre et d'approfondir nos réflexions dans nos travaux de recherche à venir car le sujet nous semble très pertinent mais il dépasse largement notre la problématique de cette thèse.

³⁴¹ Cf. page Facebook : <https://www.facebook.com/LahikiEtudiants/>

³⁴² Cf. site : <https://letudiantmahorais.fr>

³⁴³ Cf. page Facebook : <https://www.facebook.com/caribou.maore.9>

³⁴⁴ Cf. page Facebook : <https://www.facebook.com/famm.assos/>

³⁴⁵ Nassabia Ali Saanda, *La Mobilité et l'échec scolaire des étudiants mahorais en métropole*, op. cit.

En attendant, nous nous contenterons de donner les premiers résultats. Nous avons recueilli 54 réponses à ce questionnaire à destination des jeunes originaires de Mayotte et inscrits dans l'académie de Lyon.

Tout d'abord, notons que 66% des réponses émanent des jeunes filles, contre 34 % de jeunes hommes. Parmi ces étudiants, 36,5% sont des primo-arrivants ayant obtenu un Bac général, contre 34,6% des jeunes diplômés d'un Bac technologique. Et 11,5% des interrogés déclarent n'avoir aucun diplôme. De même, seulement 5, 8% des jeunes sont inscrits en deuxième ou troisième année de licence.

À leur arrivée en métropole, 66% des jeunes déclarent trouver leur nouvelle vie plutôt agréable, 15,1% disent qu'elle n'est plutôt pas agréable, 9,4% affirment qu'elle serait très agréable et enfin 7,5% témoignent qu'elle ne serait pas du tout agréable. Seule une toute petite poignée de jeunes mahorais semble déçue par la vie métropolitaine.

Pour ce qui est des problèmes rencontrés, 30,2% de ces jeunes parlent des démarches administratives alors que parallèlement 30,2% estiment n'avoir rencontré aucun problème. Cependant, ils sont 20,8% qui se plaignent d'un retard de la bourse nationale, 11,3% pour le manque de logement et 7,5% pour des soucis rencontrés au moment de leur inscription.

En ce qui concerne les lacunes, ils sont 82,4% qui disent rencontrer des graves difficultés scolaires contre 17,6%. Ce sont en particulier des lacunes au niveau de la méthodologie de travail (55,8%), de problème de niveau scolaire (32,6%) et de maîtrise de la langue française (11,6%).

Sur un plan plus psychologique, ce qui nous intéresse le plus, ce sont 84,4% de jeunes mahorais qui déclarent avoir confiance en eux contre 15,1%. Mais dans les moments difficiles, ils sont 34% à ressentir de la démotivation, 30,2% pris par la tristesse, 13,2% éprouvés par la nostalgie. C'est principalement leurs familles qui les aident à tenir et à surmonter les périodes difficiles, en particulier les parents, notamment la mère comme l'explique ce jeune : « Penser que je dois beaucoup à ma mère et que tout cela, je le fais pour elle, pour qu'elle soit fière de moi. Je sais que ma famille attende beaucoup de moi. J'ai envie de réussir. Je sais aussi que la majorité des étudiants mahorais ne réussissent pas leur première année, je me suis donné l'objectif de la réussir ». La mère est donc une source de motivation, à la fois interne et externe.

Quant à certains jeunes au passé difficile, ils tentent de s'accrocher autant que possible : « Je me rappelle toujours mon enfance douloureuse, et ça me donne plus de l'envie, du courage de tenir pour changer mon destin. Quelquefois, je pense au bonheur et la joie que ma mère a eu quand je lui ai annoncé que j'ai repris ma scolarité, son rire m'aide à me relever et à tenir ».

Beaucoup de jeunes disent trouver leur motivation à réussir leurs études dans l'amour qu'ils portent à leur famille. À ce sujet, nous avons recueilli de nombreuses réponses qui vont dans ce sens :

- ❖ « la famille » ;
- ❖ « les conseils de ma mère » ;
- ❖ « je me dis que les dures épreuves font parties de la vie. Tout n'est pas facile, on doit juste s'accrocher et je pense à mes parents à ce qu'ils attendent de moi » ;
- ❖ « mes parents car je veux qu'ils soient fiers de leur fille et parce que je ne veux pas les décevoir car ils ont beaucoup financé pour moi » ;
- ❖ « la situation de ma famille, je viens d'une famille pauvre dont il faut réussir. »

Durant les moments difficiles, 80,4% des jeunes demandent de l'aide et du soutien auprès de leur famille, 17,6% se tournent vers leurs amis et connaissances proches. Seulement 2% s'orientent vers un professionnel de la santé psychique. En outre, ils ne sont que quelques jeunes qui prennent conscience de leurs souffrances et souhaitent bénéficier d'un accompagnement extérieur à leur famille comme l'indique ce jeune : « la vie en France n'est pas facile mais avoir une épaule extérieure que celle de la famille, cela nous permettrait quelque part de mieux nous en sortir [...], les obstacles ne sont que des excuses pour ne pas vouloir se battre et avancer dans la vie ».

Les jeunes mahorais se disent aussi exposés à certaines conduites à risque : 18,2% d'entre eux seraient victimes de harcèlement physique ou moral dans leur vie d'étudiants, 9,1% auraient des problèmes de consommation d'alcool. Par contre, par pudeur ou par peur de répondre pour ne pas être probablement jugés, 72,7% des jeunes ont répondu « autre » sans d'autres explications pour ce qui est de l'explosion aux conduites à risque. Autre élément à préciser, nous avons remarqué que 66% des jeunes n'ont pas forcément de modèle de réussite contre 32% qui trouvent leur source d'inspiration auprès des membres de leur famille. Il faut dire que cette question a été très difficile d'y répondre parce qu'ils n'ont pas réussi à identifier des personnes connues comme modèles à suivre.

En conclusion, nous retiendrons que la majorité de ces jeunes souhaiterait une meilleure communication entre les étudiants et les institutions qui les prennent en charge sur le territoire métropolitain. Ils demandent un suivi personnalisé et individualisé, principalement dans le domaine psychologique car certains se retrouveraient sans repères.

C. Entretiens menés auprès des jeunes mahorais effectuant un voyage d'études en Belgique du 23 au 30 décembre 2018

Nous avons voulu vivre une expérience qui a été certainement très enrichissante pour les 24 étudiants mahorais et pour leurs encadrants venus des 4 coins de la métropole. Nous nous sommes mise dans la peau d'une étudiante de 18 ans primo-arrivant, fraîchement arrivée de Mayotte et qui n'aurait jamais voyagé dans sa vie. Plusieurs questions nous venaient à l'esprit : comment va se dérouler ce voyage hors du commun ? Qu'allons découvrir dans ce pays ? Comment les autres jeunes vont se comporter envers nous ? Ce sont les questions que nous allons tenter d'y répondre ci-après.

Tout d'abord, nous étions un groupe de 30 personnes, à majorité des femmes. La première impression était l'angoisse de la rencontre. Serions-nous à l'aise avec les autres ? Trouverions-nous notre place dans le groupe ? Arriverions-nous à supporter la vie en communauté ?

Cette angoisse s'est vite dissipée avec un groupe de filles bienveillantes et respectueuses de l'Autre. Nous avons toutes les personnalités, à la fois différentes et uniques. Certaines filles étaient plus timides et très réservées. D'autres aimaient prendre la parole et amuser la galerie. Cette diversité des personnalités était très intéressante à observer en tant que professionnelle et chercheuse en psychologie. Nous avons de quoi faire pour analyser autant les comportements et les gestes que les propos tenus par les jeunes mahorais. La diversité de ce groupe se retrouvait aussi dans le parcours scolaire et universitaire des participants, dans leurs rêves et leurs ambitions pour leur avenir.

Nous avons remarqué que les jeunes étaient très motivés avec des envies de conquérir le monde, de réussir et d'apporter leur contribution à leur île natale une fois leurs études terminées. Ce voyage de découverte a été une belle expérience qui les a encore donnés plus d'envie de donner le meilleur d'eux-mêmes et d'atteindre leurs objectifs.

Nous avons également été témoin de leurs peurs, de leurs angoisses nocturnes, de leurs sentiments nostalgiques d'être loin de leur famille. Nous avons été à l'écoute de certaines difficultés pour certains et nous avons pu leur parler, leur conseiller, les orienter pour la prise en charge de certaines problématiques. Le groupe était dynamique, chaleureux plein d'entrain, on ressentait cette envie de vivre ensemble, de passer de bons moments de convivialité. L'ambiance était plutôt festive, tout en musique et en chanson, pour garder de bons souvenirs.

Les encadrants offraient un espace d'échange, d'écoute et de conseils. Un cadre propice à un éveil de conscience avec les mots d'ordre : créer un réseau pouvant aider les jeunes mahorais à étudier dans des meilleures conditions grâce au regard bienveillant des aînés. Ces derniers

veulent informer les jeunes sur le comportement adéquat à développer pour réussir leurs études malgré les nombreux obstacles qu'ils peuvent rencontrer sur leur chemin...

Un de ces encadrants a partagé son expérience et évoqué les erreurs à éviter. Pour lui, le plus important dans les études, c'est que chaque jeune s'ouvre à son nouvel environnement social et scolaire. Cette ouverture d'esprit est indispensable pour aller chercher les informations utiles pour garantir la réussite dans les études et dans les éventuelles formations professionnelles.

D'ailleurs, ce voyage avait pour objectifs, entre autres, d'inculquer aux jeunes la curiosité d'aller se confronter à leurs difficultés, se rendre autonome, se donner la peine de se renseigner au maximum auprès des institutions, des associations, des autres étudiants, des professeurs et des autres professionnels pour qu'ils puissent avoir une vision claire des différentes possibilités pour atteindre leur objectif professionnel.

Motivation du voyage	Objectifs initiaux	Ce qu'à apporter ce voyage
Visiter, découvrir de nouveaux pays et faire de nouvelles rencontres	Créer des liens, en apprendre des autres, apprendre une autre culture...	Vaincre une peur de voyager (dépassement de soi). Le réseau, connaissance des expériences des uns et des autres
La connaissance de soi par les autres. Passer des moments chaleureux et lâcher prise entre jeunes. Développer des qualités humaines telles que la patience, l'écoute, l'empathie, l'entraide et la solidarité.	Être conscient de son potentiel en connaissant ces points faibles et ses points forts. Donner envie de poursuivre et réussir ses études L'ouverture d'esprit.	Une expérience de la vie en collectivité. Accepter la différence et vaincre sa peur des autres, se sociabiliser. S'ouvrir aux autres et s'épanouir. Apprendre une autre culture et devenir plus optimisme dans la vie. Création d'« une famille belge », des liens « solides » à maintenir

En conclusion, nous pouvons énumérer quelques bienfaits de ce voyage d'après ces étudiants qui y ont participé :

- ❖ Ce voyage leur a permis une ouverture d'esprit indéniable favorable pour la suite de leurs études et de leur avenir professionnel, une détermination à toutes les épreuves grâce au réseau créé.

- ❖ Ce fut l'opportunité de partager une expérience, des témoignages, de faire des rencontres, de voir des modèles de réussite.
- ❖ Cela leur a également donné envie de voyager, de parcourir le monde, d'apprendre de nouvelles langues et découvrir d'autres cultures, une envie de s'ouvrir au monde et d'envisager des études à l'étranger.
- ❖ C'était aussi l'occasion de faire de nouvelles connaissances, de tisser des liens forts, d'entreprendre un dépassement de soi pour vaincre ses peurs, sa timidité et oser dans tous les domaines de la vie.

Comme tout voyage, cette découverte de la Belgique a été une très belle expérience à vivre. Les jeunes mahorais s'ouvrent de plus en plus au monde et aux autres. Ils s'autonomisent peu à peu et deviennent beaucoup « plus mûres ». Ne dit-on pas que « le voyage forme la jeunesse ». C'est donc la meilleure école de la vie.

Autrement, ces jeunes ont répondu aux mêmes questionnaires que les étudiants de l'académie de Lyon. Nous vous proposons une synthèse. Dans ce petit groupe, nous avons une grande majorité de femmes (80% contre 20% d'hommes). Parmi eux, 28,6% sont au niveau licence, plus précisément en deuxième ou troisième année. 21,4% ont obtenu un Bac général, 14,1% un Bac technologique. Ils sont 21,4% qui déclarent n'avoir obtenu aucun diplôme. Par ailleurs, 14,3% des jeunes poursuivent leurs études en BTS.

De manière générale, 71,4% des étudiants trouvent que la vie métropolitaine est plutôt agréable, 33,3% relatent surtout des problèmes d'ordre administratifs ou des problèmes liés à l'hébergement. En troisième position, 20% des jeunes estiment ne pas avoir rencontrés de problèmes et 13,3% disent rencontrer des problèmes de bourses nationale ou départementale.

Sur le plan scolaire, 73,3% de ces jeunes estiment avoir des lacunes contre 26,7%. Pour les 81,8% parmi eux, les difficultés résident dans la méthodologie du travail et seulement 9,1% mettent en doute leur niveau scolaire.

En outre, ces jeunes se disent plutôt en bonne santé à 53,3% contre 46,7% qui s'estiment en très bonne santé. Ils sont 78,6% à avoir confiance en eux contre 21,4%. Ceux qui manqueraient de confiance de soi, expliquent leurs besoins en ces quelques mots : « Peut-être du soutien et de l'encouragement. Mais parfois, j'ai confiance en moi et parfois non. Je crois que cela dépend de mon état d'esprit du moment ». Un autre jeune intervient et explique comment il développe la confiance en soi : « j'écoute des vidéos de développement personnel. J'ai même acheté un livre : confiance illimitée, de Franck Nicolas ».

Dans les moments difficiles, ils sont 40% à ressentir de la démotivation, 20% de la nostalgie et 13,1% de la tristesse ou la solitude ou autre. Ce qui les aide à tenir, ce sont les parents, la famille, leur île, les prières pour certains ou le souvenir de leur passé à Mayotte.

Un des jeunes s'est confié à nous sur les motivations qui l'aident à tenir et à aller de l'avant malgré les difficultés : « Les encouragements de ma famille et le fait de me dire que je fais partie de l'avenir de mon île. Que tout ça, je le fais pour moi mais aussi pour le progrès de Mayotte ». A un autre de lui donner la réplique en déclarant : « Je le fais pour mes parents et le fait que je sois l'aîné chez moi ainsi que la vie difficile que mène ma famille ».

Dans ces moments difficiles, ils sont 53,3% à chercher de l'aide auprès de leurs amis et connaissances et 46,7% auprès de leurs familles. Aucun des jeunes pensent à une aide psychologique auprès des professionnels de la santé psychique.

En termes de conduite à risque, 55% des jeunes affirment avoir consommé de l'alcool, 22,2% la consommation de tabac ou autre. Et 33,3% se disent avoir été victimes d'harcèlement physique ou moral.

En ce qui concerne leurs modèles de réussite, ils sont 38,5% qui s'inspirent du parcours d'une tierce personne contre 61,5% qui estiment ne pas du tout avoir une source d'inspiration. Ces modèles de réussite sont généralement des membres de la famille ou leurs « supérieurs », c'est-à-dire ceux qui ont fait les mêmes études et qui ont validé leurs diplômes.

D. Conclusion et analyse des deux groupes de jeunes, de l'académie de Lyon et des jeunes du voyage d'étude en Belgique

De manière générale, on retrouve les mêmes réponses entre le groupe des étudiants inscrits dans l'académie de Lyon (54 interviewés) et les jeunes ayant participé au voyage de découverte en Belgique (30 interviewés). En effet, les jeunes rencontrent les mêmes difficultés scolaires, ils parlent tous des lacunes en termes de méthodologie de travail ainsi qu'un niveau scolaire jugé bas. Durant les moments difficiles, ils ressentent de la démotivation, de la nostalgie et de la tristesse et pour se sentir mieux, ils se tournent généralement vers les membres de leur famille, leurs amis ou leurs connaissances. Ils disent en majorité être plutôt en bonne santé, avoir une bonne confiance en soi. Mais malgré cela, ils s'exposent à des comportements à risque, notamment à la consommation de l'alcool et du tabac. Certains sont victimes d'harcèlement physique et moral dans leur environnement de vie. Dans leur grande majorité, ils n'ont pas de modèles de réussite à suivre, à part peut-être des membres de leur famille qui les motivent et qui les poussent à travailler plus pour réaliser leur projet scolaire et professionnel. Il apparaît

également que ces jeunes de Mayotte s'orientent très peu ou très rarement vers les professionnels de la santé en cas mal-être et de souffrances psychologiques. Ils préfèrent recourir à d'autres formes de protection et de soutien psychologique, à savoir la « communauté », le « groupe », les « membres de leur famille » ou encore leurs « semblables ».

Ces observations nous renvoient à la théorie de Didier Anzieux sur le mythe du meurtre du père et le mythe du complexe d'œdipe développé par Freud. Il nous semble que les jeunes mahorais donnent une importance particulière au collectif, à la notion de la cohésion du groupe. Pour expliquer ce besoin d'une certaine contenance par le groupe, il faudrait revenir sur les modèles archaïques et fondamentaux qui remontent aux identifications infantiles. Pour cela, Didier Anzieux écrit : « L'un et l'autre pointent l'expérience affective que l'individu ou le groupe doivent vivre et surmonter pour se constituer en sujet autonome. Le garçon devient homme en se fixant, puis en renonçant à l'amour de sa mère et en demandant et en donnant l'amour à une autre femme d'une part ; en assumant et en déposant sa haine pour le père rival, en se reconnaissant son fils et en désirant devenir père à son tour d'autre part. Un groupe devient souverain au sens où Rousseau a parlé de la souveraineté du peuple comme fondement de la loi sociale, en exorcisant le fantôme du grand monarque, en tuant l'image du chef inné, d'un homme semi-divin, possesseur des pouvoirs et dispensateur de l'ordre civil. Le meurtre du père est l'opération symbolique par laquelle des individus réunis dans un intérêt commun s'engagent par un contrat social généralement tacite à mettre en commun leurs forces, leurs compétences, leurs ressources psychiques et matérielles, à se respecter, à s'estimer. À la généalogie de type familial, il (le groupe) substitue un autre ordre de réalité, un autre attachement symbolique, qui est celui de la création sociale³⁴⁶. »

Le dynamisme du groupe serait l'identification, une sorte de processus de transformation provisoire ou permanent d'un individu en adoptant un trait de caractère ou une qualité d'une autre personne afin de former sa personnalité. Dans le cas des jeunes partis en Belgique, ils formaient un groupe fermé qui allait partager une dizaine de jours ensemble. L'objectif était de consolider les liens communautaires, fraternels en quelque sorte, pour provoquer une prise de conscience sur leur situation d'étudiants et amorcer une transformation, ou plutôt une sublimation de leurs faiblesses par la contenance du groupe à travers la combativité et les modèles de réussite donnés par ceux qui se sont imposés comme leaders. Ces jeunes

³⁴⁶François DESPLECHIN, *L'identité dans l'exil, Clinique auprès de sujets migrants, la question de l'identité dans la psychanalyse*, Thèse de doctorat, sous la direction de Monsieur Benjamin JACOBI, soutenue le 1er juin 2013. Spécialité : Psychopathologie Clinique, [en ligne] : [file:///C:/Users/Sarah/Downloads/130601_DESPLECHIN_01B0J126YX7_TH%20\(2\).pdf](file:///C:/Users/Sarah/Downloads/130601_DESPLECHIN_01B0J126YX7_TH%20(2).pdf)

recherchaient ce que la société mahoraise pouvait proposer de mieux, à savoir les valeurs communautaires résumées en un seul mot : le *musayidie*, la solidarité.

Comme le montrent les travaux de Mélanie Klein³⁴⁷ et d'Elliott Jacques³⁴⁸, dans le contexte mahorais, le groupe devient ainsi un facteur de protection et de lutte contre tout type de troubles, aussi bien sociaux que psychologiques (angoisse, anxiété, dépression, paranoïa). Aujourd'hui, ce groupe semble éclaté malgré les tentatives désespérées de certains de ses membres à créer une illusion communautaire, la société mahoraise s'étant développée et modernisée à la façon occidentale, c'est-à-dire individualiste et matérialiste. Les jeunes en particulier se cherchent désespérément une reconnaissance sociale et une réussite individuelle dans le contexte actuel : être ou devenir quelqu'un pour exister.

Par ailleurs, nous avons pu percevoir certains paradoxes dans ce groupe de jeunes mahorais partis en Belgique. La volonté d'ouverture d'esprit et l'envie de donner le meilleur de soi ont été de mise durant tout le séjour. Mais malgré cela, nous avons constaté les fragilités des jeunes, leurs doutes et surtout leur manque de confiance en soi. En même temps, dans l'organisation du groupe, on retrouvait à l'identique cette organisation propre à la société mahoraise. Les jeunes filles devaient s'occuper de la cuisine et prendre soin des jeunes hommes. Il n'y avait aucune mixité possible dans les chambres d'hôtels et autres formes d'hébergement. Les règles étaient strictes, notamment il était interdit de montrer ou d'exprimer un sentiment, une affection, ni chercher à nouer une relation plus intime avec un autre membre du groupe. Les jeunes étaient conviés à observer les leaders, à les respecter, à les obéir sans contestation possible. Ils étaient à la place du chef de famille dans une société traditionnelle, omnipotents.

Comme précisé précédemment, nous nous sommes faite passer pour une étudiante dans le groupe mais auprès des leaders nous nous sommes présentée en tant que doctorante et professionnelle de la santé psychique. Il nous a été difficile de tenir notre rôle de chercheuse et de professionnelle. Alors, nous nous sommes adaptée et avons pris la place qui nous a été permise, c'est-à-dire jouer simplement le rôle d'une étudiante pour observer le groupe. On devait dormir avec les jeunes et « se taire ». Et ne surtout pas leur divulguer notre véritable statut ni nos intentions réelles. En d'autres termes, il fallait tenir notre rôle d' « actrice ». Nous sommes restée ainsi durant tout le séjour avec les jeunes en Belgique. Cette position nous a quand même permis de vivre le voyage de l'intérieur et de l'extérieur en tant qu'observatrice-chercheuse. Nous pouvons donc vivre cette ambiance festive et familière avec le groupe tout en

³⁴⁷ Mélanie Klein, née en 1882 à Vienne et décédée en 1960 à Londres, c'est une psychologue et une psychanalyste britannique d'origine autrichienne.

³⁴⁸ Elliott Jaques, né le 18 janvier 1917 à Toronto et mort le 8 mars 2003 à Gloucester dans le Massachusetts, c'est un psychanalyste canadien. Il a créé le terme « socioanalyse » en entreprise.

ayant l'impression de revivre à certains égards l'ambition très stressante, parfois oppressante de l'organisation traditionnelle propre à la société mahoraise. En effet, l'homme investit l'extérieur et la femme, l'intérieur. La hiérarchie devait être ainsi respectée. Seuls les organisateurs avaient leurs mots à dire, les participants devaient juste s'y plier et surtout obéir. Et comme dans une famille mahoraise, nous avons bien mangé et partagé des moments de convivialité, des instants chaleureux mais nous avons également ressenti des blocages au niveau des émotions des uns et des autres. Comme si ceux qui avaient la place légitime de témoigner de leur réussite, attendaient forcément de la reconnaissance du groupe pour continuer symboliquement « à se sacrifier pour sauver les jeunes et leur île en plein développement ».

Ce qui était le plus étrange à la fin de ce séjour, c'était le refus catégorique d'une aide extérieure pour améliorer l'organisation des futurs voyages. C'était comme si, les organisateurs voulaient rester entre eux, entre hommes surtout (!), et ne souhaitaient pas voir une « étrangère », d'autant plus une femme et de surcroît une psychologue, intégrer leur cercle d'amis ou de réseaux professionnels. Dans notre contre-transfert, nous ressentions un sentiment de « rejet », voire de « barrière » érigée par les leaders de ce groupe pour maintenir à distance tout professionnel de la santé psychique de s'entretenir avec les participants. Nous avons l'impression durant notre séjour en leur compagnie que nous étions invitée pour nous rendre compte et témoigner de ce que les leaders, des jeunes diplômés se considérant comme étant l'« élite » ou la future « élite mahoraise », étaient capables de faire pour les plus jeunes de leurs camarades en cours de scolarité. Et ce, sans l'aide des institutions publiques ni des élus mahorais³⁴⁹. Ainsi, nous sommes restée invisible durant tout le séjour, se contentant de jouer le rôle qu'on nous avait assigné. Nous avons pu échanger avec les jeunes et les avons observés dans leur état de vulnérabilité et de fragilité même si en apparence, ils disaient aller bien.

Enfin de compte, ce voyage a ébranlé nos certitudes. Les jeunes mahorais expriment réellement leurs blessures les plus intimes mais à leur manière, discrète et cachée. Il faut savoir tendre l'oreille, et surtout avoir l'œil pour les observer dans leur quotidien. De ce fait, nous pouvons dire que le refus des leaders de nous accepter dans ce séjour sous condition de se faire passer pour une étudiante, a été « un mal pour un bien », pour ainsi dire. Car cela nous a permis de cerner les jeunes de Mayotte dans leur mal-être le plus profond.

Mini- synthèse de cette « immersion » avec les jeunes :

³⁴⁹ Information à relativiser car ces associations demandent toujours de l'aide financière auprès des institutions publiques.

Au moment où nous rédigeons ces lignes, à Mayotte, les violences aux abords des établissements scolaires et entre bandes rivales ont repris des plus belles dans certaines communes. L'île aux parfums semble fragilisée, elle n'a plus de contenance, elle ne fait plus groupe. Elle est dans l'incompréhension totale, elle est bouleversée par l'éclatement de la population. La rupture est bien consommée par les membres du groupe, selon nous c'est principalement ce qui favorise ou explique toutes ces formes de violences, aussi bien physiques, morales, économiques, sociales et psychologiques. Mayotte traverse depuis quelques années une crise inédite. Une crise qui développe des sentiments d'insécurité, d'angoisses permanentes. Une qui ne favorise ni l'épanouissement ni la sérénité des membres du groupe, en particulier les plus jeunes.

En conclusion, nous nous permettons de rappeler les bienfaits de ce voyage pour insister sur les impressions des participants. Ce voyage leur ont permis de s'ouvrir aux autres et de s'ouvrir au monde, un état d'esprit favorable pour la poursuite de leurs études et la réalisation de leur projet professionnel. Ils ont également acquis une détermination à toute épreuve, grâce au réseau d'amis qu'ils ont créé. Ce fut l'opportunité pour eux de partager des expériences, des témoignages et de rencontrer des anciens étudiants érigés en modèles de réussite. Ils sont nombreux à avoir envie d'effectuer un autre voyage, de réaliser leurs rêves les plus fous en parcourant le monde, d'apprendre de nouvelles langues et de connaître d'autres cultures. L'envie de s'ouvrir au monde leur permettra sûrement d'envisager des études intégrées à l'étranger dans le cadre des programmes ERASMIUS et ERASMUS PLUS. Car, comme le dit l'adage, « le voyage forme la jeunesse », les jeunes de Mayotte aspirent dorénavant à vivre de nouvelles expériences pour non seulement acquérir de nouvelles connaissances et tisser des liens mais aussi et surtout pour entreprendre un travail sur soi, en l'occurrence se dépasser et vaincre ses peurs, sa timidité pour rompre définitivement avec l'image du jeune mahorais en échec scolaire et en souffrance sous toutes ses formes.

II. Analyse des données qualitatives

Nous allons maintenant analyser les entretiens que nous avons menés tout au long de la préparation de cette thèse de doctorat. Pour rappel, nous sommes partie à la rencontre des jeunes mahorais habitants dans l'hexagone ou à Mayotte. Nous commencerons par les entretiens structurés, semi-directifs ou directifs avec un ajout des questions sur la jeunesse en général. L'objectif visé est d'avoir un regard intérieur et subjectif des jeunes sur eux-mêmes.

Qui peut mieux parler de la réalité des jeunes mahorais qu'eux-mêmes ? Qui peut mieux apporter une réponse à leurs souffrances psychologiques que « les experts » de leur propre mal-être ? Il nous semblait donc nécessaire d'interroger ces jeunes et de leur demander leurs avis. En deuxième lieu, nous aurons les entretiens directifs mais non complets. En dernier lieu, nous analyserons des tableaux récapitulatifs des questionnaires mis en ligne à destination des jeunes de Mayotte d'ici et d'ailleurs afin de mieux les comprendre. On leur donne également la possibilité de s'exprimer en mettant « des mots sur leurs maux », pour reprendre à notre compte le titre choisi par Fatima Baco pour son recueil de poèmes, *Les mots des maux*³⁵⁰. Leurs témoignages sont produits comme tels, avec les fautes d'orthographe ou de syntaxe pour traduire au mieux leur personnalité.

A. Analyse des entretiens directifs

Mme A., 19 ans

Nous allons évoquer les éléments anamnestiques. Mme A. est une jeune étudiante de deuxième année de Licence au Centre Universitaire de Mayotte. Nous l'avons rencontrée lors de notre séjour de recherche doctorale à Mayotte. Elle est petite de taille, mince, très discrète, elle sort très peu de chez elle pour honorer des rendez-vous importants ou bien pour se rendre à la faculté. Elle est issue d'une fratrie de 5 enfants, elle est la dernière.

Sur son enfance, elle nous raconte : « Je ne me rappelle pas vraiment mon enfance mais si je me base sur les quelques souvenirs que j'ai, je dirai que j'ai eu une enfance normale, heureuse et pleine de vie. Concernant les études cela a toujours été bien selon moi, c'est-à-dire élève sérieuse appliquée dans son travail etc. » En effet, cette jeune fille est bien éduquée par ces parents qui sont encore ensemble jusqu'à nos jours. Sa mère joue un rôle important dans sa vie. Elle lui a inculqué une éducation traditionnelle, c'est-à-dire dès son plus jeune âge, elle lui a

³⁵⁰ Fatima Baco, *Les mots des maux*, op. cit.

appris à accomplir les tâches ménagères, à faire à manger et à respecter son père polygame malgré ses absences régulières pour aller voir ces trois autres femmes. Son père passe une ou deux fois par semaine afin que sa femme prenne soin de lui, que ses filles lui servent à manger. Mme A. va dans les détails et nous explique que le repas du père est servi chaud sur la table à son arrivée et sa mère se doit de l'accueillir comme un prince et répondre à tous ses besoins.

Mme A. témoigne d'une adolescence qui n'aurait pas été facile mais plutôt compliquée : « J'ai une adolescence plutôt mouvementée. Plus je grandis et plus j'ai des problèmes. Surtout que pour moi l'adolescence me rappelle plus une période où j'étais malade. En revanche, concernant mes études cela a toujours été un succès et j'espère que ça le restera. »

Elle n'évoque pas une adolescence « mouvementée » pour nous parler ses périodes de crises mais plutôt pour nous faire part de ses problèmes de santé. En réalité, elle voulait rester vague pendant l'entretien car elle avait peur de se dévoiler, de parler de ses souffrances les plus intimes. Mme A. souffrait à l'époque de forts maux de tête, un mal qui la ronge depuis le début de son adolescence. La famille aurait consulté des médecins mais ces derniers n'auraient rien trouvé de grave. Aucune cause somatique n'aurait été détectée. Sa mère s'était alors tournée vers des soins traditionnels effectués par des *fundi*, ces guérisseurs qui soignent par la thérapie islamique en lisant des versets coraniques. La famille soupçonnait qu'on aurait jeté à sa fille un mauvais sort par envie ou jalousie. Ou qu'elle était hantée par un mauvais esprit. Ou bien qu'il s'agit là d'un mauvais œil. Il fallait donc consulter le *fundi* pour s'en protéger car le destin d'une personne peut en être chamboulée si rien n'ait fait. Dans la religion musulmane, le mauvais œil est connu et pris au sérieux. Il existe de nombreux *hadith* du prophète Muhammad qui l'expliquent. Selon un récit rapporté par Muslim, Ahmad et Al-Tirmidhî et d'après Ibn 'Abbâs, le prophète de l'islam a dit : « Le mauvais œil est une vérité, s'il y a une chose qui devance la prédestination, ce serait le mauvais œil. Et si on vous ordonne de laver le récepteur de l'envie, lave-le³⁵¹ ».

Ce mauvais œil est un mal venant des hommes eux-mêmes et il est fortement recommandé de s'en protéger par différents moyens avec des prières spécifiques à lire au quotidien ainsi que des rituels avec des lavages à faire. Car le prophète Muhammad aurait également dit que « beaucoup de musulmans meurent d'après la prédestination de Dieu ou à cause de l'envie³⁵² ».

D'autre part, Mme A. n'a pas voulu approfondir davantage son mal de tête, elle n'avait pas d'explication rationnelle. Elle préférerait penser que c'était sa destinée et qu'elle n'y pouvait rien, juste l'accepter et y faire face. Mme A. est très croyante, elle a été mise très tôt au *shioni*,

351 Cf. lien : <http://www.3ilmchar3i.net/article-la-verite-de-l-oeil-envieux-83225379.html>

352 Il s'agirait d'un hadîth, une communication orale du prophète Muhammad. Le hadîth est recueil qui comprend l'ensemble des traditions relatives aux actes et aux paroles du Prophète et de ses compagnons. Cf. lien suivant : <https://www.cnrtl.fr/definition/had%C3%A9th>

cette école d'enseignement traditionnel et religieux qui reçoivent les jeunes mahorais avant même d'intégrer l'école de la République. Comme elle, ses frères et sœurs ont également fréquenté cette école et font les cinq prières quotidiennes.

Mme A. se décrit comme une croyante qui pratique sa religion, une des choses qui l'aident à l'apaiser et à rester forte quels que soient les obstacles et les difficultés rencontrées dans la vie. Autrement, elle nous relate sa jeune vie d'adulte en ces mots : « Ma vie en tant qu'adulte est plus compliquée que ce que je ne le pensais, vu que c'est le moment où on essaie vraiment de tout faire pour avoir un avenir correct, on vit plus en pensant au futur qu'au présent ce qui me manque beaucoup, vu qu'étant petite je vivais que le moment présent. En ce moment je suis à fond sur mes études, je passe mon permis et j'espère l'avoir. Je cherche des stages, un petit boulot pour les vacances à gauche à droite pour avoir de l'expérience et plus me préparer au fait de travailler et avoir des responsabilités. » Pour elle, la vie d'adulte semble tout aussi « compliquée » car c'est une période où elle doit apprendre à être autonome et à prendre de nouvelles responsabilités. À 19 ans, elle reste encore une adolescente. Elle ne se voit pas « adulte » puisqu'elle vit encore avec ses parents.

Les femmes à Mayotte restent sous la responsabilité des parents jusqu'à leur mariage. Quand nous parlons de responsabilité ici, nous pensons à l'autorité patriarcale au sens que l'on peut donner au terme arabe *walî* pl. *awliyâ'*, c'est le « responsable légal » dans le cadre familial ou « personne ayant autorité sur la femme » dans la société arabo-musulmane. Ici, à Mayotte, c'est le père en tant que chef de famille même s'il est souvent absent ou inexistant dans la vie de l'enfant. Sion les grands frères, ou bien l'oncle maternel. Ce sont les personnes qui ont moralement autorité sur la femme mahoraise et peuvent donner leur accord, leur autorisation (*idini* en shimaore) à l'imam pour que le mariage religieux soit célébré.

Pour autant, cela n'empêche pas certaines jeunes filles de débiter leur vie de femmes et de préparer leur future vie d'épouse et de mère de famille. Effet, depuis leur plus jeune âge, plus précisément à l'âge de six ans, les filles mahoraises sont éduquées d'une manière à pouvoir tenir une maison et s'occuper des enfants. Ce rôle de femme est vécu avant même d'atteindre l'âge adulte. Le plus souvent, les jeunes filles jouent le rôle de femmes de façon précoce et la période de l'adolescence telle qu'elle est expliquée peut-être remise en question dans la culture mahoraise. En effet, l'adolescent marque une étape de la vie qui fait la transition entre l'enfance et l'âge adulte, cette dernière étape de la vie est censée être l'étape de l'autonomie et de l'indépendance dans tous les domaines. Le besoin des parents ne se fait plus sentir : « la période de transition entre l'enfance et l'âge adulte, qui est accompagnée par des changements physiques, psychologiques, métaboliques et hormonaux conduisant à la possibilité de procréer. » Mais nous pouvons aussi dire que, comme dans les siècles passés, l'adolescence n'est pas

réellement reconnue, l'individu passe directement de l'enfance à l'âge adulte comme ce que la culture mahoraise a voulu croire à travers ses rites de passage pour les garçons et pour les filles. Et comme Mayotte reste tiraillée entre la modernité et la tradition, entre la culture occidentale et la culture africaine, les jeunes d'hier ne sont plus les jeunes d'aujourd'hui.

La première étude effectuée sur l'adolescence portait sur les États-Unis au début du XXe siècle comme l'explique Hélène Deltombe, psychologue et psychanalyste dans son ouvrage *Les enjeux de l'adolescence* : « la crise adolescente qui était alors observée, une crise caractérisée par la mise en cause des traditions, des valeurs, de l'autorité parentale, des institutions sociales, ce qui s'est cristallisé beaucoup plus tard, dans les années soixante, sous la forme d'un slogan : tuer le père³⁵³. » Nous pouvons nous demander si Mayotte a du retard, étant donné que ses jeunes semblent vivre leur crise adolescente comme tous les adolescents et seraient en pleine remise en cause de leur culture, de leurs traditions, de la place du père, des institutions en général, voire même des mentalités ancrées de leurs aînées. Ces jeunes sont en plein bouleversement « psychique » de leur identité, de leur société et ils sont à la recherche nous semble-t-il du « juste équilibre ». Hélène Deltombe explique dans son introduction qu'aujourd'hui les adolescents ont évolué et que nous sommes entrés dans l'ère du déclin de l'autorité paternelle. Ainsi elle écrit en affirmant que : « Les adolescents se réfèrent, moins aux générations précédentes, préférant se conformer à leurs semblables, par des mécanismes d'identifications³⁵⁴. »

Ainsi ils s'identifient entre eux et, dans la situation des jeunes de Mayotte, ils s'identifient également aux jeunes métropolitains et d'ailleurs. Ils se construisent donc avec d'autres lectures du monde différent de la leur et s'ouvrent à d'autres possibilités, d'autres mentalités qui font d'eux probablement des êtres « hybrides », dont le sens premier serait la composition d'éléments de différentes natures.

Autrement, nous pouvons faire le parallèle avec Mme A. à qui on a posé une question sur son identité. Et elle y répond de cette façon : « Honnêtement je n'ai jamais vraiment réfléchi à cela, je n'ai pas de définition exacte de ce que peut être un Mahorais puisque c'est une origine comme tout autre qui a des valeurs morales, des principes, des qualités et une tradition que l'on se doit de respecter. Selon moi, cela serait un peu raciste de ma part de dire qu'être Mahorais c'est très particulier et c'est super bien par rapport à certaines origines etc. Même si je le suis mais je dirai que comme tant d'autres origines, être Mahorais c'est grandir et vivre dans un cadre et environnement spécial adapté au mode de vie de l'origine ainsi que de la religion. »

Mme A. avance qu'être Mahorais ou faisant partie de cette culture, c'est d'épouser un

³⁵³ Hélène Deltombe, *Les enjeux de l'adolescence*, Éditions Michèle, 2011, p.12

³⁵⁴ *Ibidem*.

mode de vie. C'est être aussi dans un environnement « spécial ». C'est un contexte particulier, ce sont probablement des valeurs sociétales spécifiques, un cadre de vie particulier avec ses origines multiculturelles, sa religion, ses traditions, ses us et ses coutumes uniques qui appartiennent qu'aux mahorais. À l'instar de Mme A., certains jeunes qui ont été élevés dans l'éducation traditionnelle s'imprègnent fortement de leur culture et éprouvent des difficultés à s'en détacher, même s'ils sont ouverts d'esprit et ont un certain regard « critique » sur la société mahoraise d'aujourd'hui.

Mme A. explique cela en évoquant la place de la femme dans la société mahoraise : « la place de la femme mahoraise est toujours inférieure à celle de l'homme à Mayotte mais c'est seulement pour les personnes qui se basent sur la mentalité ancienne concernant la place de la femme mahoraise. En revanche, si l'on se base sur la religion islamiste, la femme a une place très importante voir même supérieur à celle de l'homme. La femme est la vie, c'est elle qui donne naissance, qui élève une famille au plus haut, elle joue un rôle important, c'est comme le centre du monde. » C'est une belle façon de voir les choses, en même temps, elle est consciente de la réalité de son quotidien, de la place de la femme notamment dans la religion musulmane et l'idée que la société mahoraise se fait de la femme. Cette dernière reste le pivot de la famille en ce sens où elle reste toujours l'éducatrice privilégiée des enfants. À Mayotte, c'est surtout la femme, l'épouse qui gère le foyer et les enfants malgré l'évolution de la société mahoraise et l'émancipation de certaine des femmes mahoraises. Les femmes sont désormais instruites et peuvent occuper aussi des postes élevés. D'une manière objective et avec un regard extérieur, Mayotte nous donne l'impression d'une stagnation, voire d'une régression dans l'organisation sociétale et familiale. Nous avons en effet l'impression que la femme a encore plus de responsabilités que l'homme, elle doit être femme, travailler, devenir mère, rester active dans son quotidien, prendre soin des membres de sa famille et surtout de son compagnon. La place de l'homme reste quant à elle inchangée. Le sociologue Abdallah Combo affirme dans un article publié sur *Mayotte Hebdo* : « Les pères mahorais sont plutôt des géniteurs que des pères », et préconise plus qu'« un travail de sensibilisation est clairement à mener. J'ai étudié des familles mahoraises en métropole et à la Réunion, et les travailleurs sociaux là-bas, me disaient souvent qu'ils avaient l'impression que l'homme mahorais était un géniteur plus qu'un père. [...] Nous devons creuser là-dessus, faire le lien entre le géniteur et le père, celui qui donne l'identité à l'enfant, qui le protège, qui assure des besoins³⁵⁵. »

Le père de Mme A. est polygame, comme nous l'avons indiqué plus haut. Il aurait épousé plusieurs femmes et aurait environ une vingtaine d'enfants. Mme A. en a beaucoup souffert, son

³⁵⁵ Abdallah Combo Abdallah, « Famille : le grand chamboulement », *Mayotte Hebdo*, [en ligne] : <https://www.mayottehebdo.com/actualite/dossier/dossier-hommes>

père est certes présent dans sa vie mais en réalité absent puisqu'il est là de manière sporadique. Actuellement, son père est à la retraite et ce dernier est parti épouser encore une autre jeune femme, au lieu de se stabiliser avec la mère de Mme A. Il convient de noter que c'est la première femme avec qui il vit depuis plus de vingt-ans. Sa mère n'a pas voulu refaire sa vie avec un autre homme, elle a fait le choix – assumé ou subi ?! – de rester avec son mari et le père de ses enfants, bien qu'elle sache pertinemment qu'il est un « grand polygame » qui, aujourd'hui à l'âge de 60 ans, vit encore pleinement sa vie. Et pour se racheter, nous confie Mme A, son père s'est mis à faire ses cinq prières quotidiennes pour gagner sa place au Paradis dans l'autre monde.

Dans l'entretien, nous avons demandé à Mme A. de récapituler les événements marquants de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Elle nous a répondu ceci : « Les événements marquants dans ma vie sont mes réussites à chaque examen, les pertes d'un être cher, d'un proche... enfin pour le moment j'en n'ai pas vraiment, mais je pense que ça sera plus dur lorsque j'aurais fini mes études et que je ferais le travail de mes rêves, tout en m'occupant de ma famille ainsi construire ma propre famille, me marier avoir des enfants etc. ».

Nous remarquons que Mme A. est plutôt en projection de ce qui pourrait la marquer en dehors de ses réussites scolaires. Cela peut être dû à son jeune âge, 19 ans, elle n'est qu'au début de ses études qu'elle espère valider brillamment. Au niveau de sa vie personnelle, elle n'évoque pas le manque paternel, un père polygame, toujours marié à sa mère, mais souvent absent et ne s'occupant peu ou pas du tout de l'éducation de ses enfants.

Ce qui est intéressant dans le cas de Mme A., c'est qu'elle s'avère être plus discrète avec une difficulté de parler de ce qui peut lui faire mal au plus profond d'elle-même. Elle donne une impression d'être une jeune forte à l'extérieur alors qu'à l'intérieur, elle nous paraît beaucoup plus fragile et vulnérable. Mais est-ce que la société mahoraise permet réellement l'expression de soi, le dévoilement des sentiments et des émotions fortes ? Permettra-t-elle un jour à ses membres de se mettre à nu et de parler des souffrances psychologiques qui les rongent ? Il y aurait beaucoup de personnes originaires de cette île française qui ont peur du dévoilement de soi et qui se méfient beaucoup des professionnels médico-sociaux. Nous le confirmerons par les réponses de certains jeunes.

Alors comment Mme A. arrive à faire face à ses souffrances intérieures qu'elle n'exprime pas forcément. Elle nous explique : « Je me dis que de toute façon dans la vie il y a toujours des obstacles à surmonter et que ça ne sera sûrement pas la première ni la dernière fois que je vais rencontrer des difficultés dans ma vie donc autant continuer à vivre ma vie comme elle est ainsi, les problèmes vont se régler avec le temps. De plus, comme on me l'a apprise ma religion qui dit que derrière la difficulté il y a la facilité, donc il ne faut pas s'abattre par un événement et

déprimé mais il faut aller de l'avant. »

Mme A. est dans la résilience car, face à un événement difficile ou compliqué, elle y fait face pour en ressortir plus forte en restant confiante et en ne choisissant pas la plainte, la tristesse ou les pensées négatives « automatiques ». Elle continue à vivre et à s'adapter à la situation perturbante en espérant que les choses vont s'arranger.

Pour finir l'analyse de cet entretien avec Mme A., nous nous proposons de retranscrire ce qu'elle pense de la jeunesse mahoraise en générale : « ils sont créatifs et originaux mais ils ont juste besoin d'accompagnement et de soutien pour réaliser leurs projets. On peut les aider en les accompagnants tout au long de leurs parcours, en les soutenant à donner le meilleur d'eux-mêmes dans leurs différents projets. Les freins de leur réussite sont la peur d'échouer, la peur d'être seul, la peur de ne pas être à la hauteur ou même la peur d'être trop ambitieux, ce qui nous ramène à un manque de confiance en général. »

En conclusion pour Mme A., les jeunes ont certainement du potentiel à exploiter s'ils sont accompagnés convenablement et s'ils sont soutenus réellement. D'ailleurs, elle reconnaît que dans toute chose il y a des points faibles et des points forts. Elle les énumère comme suit : « Les points faibles de cette jeunesse c'est plus le manque de culture ce qui peut être changé au fil du temps puisqu'ils apprennent au fur et à mesure, il y a aussi leur manque de confiance en soi et la peur de l'échec. Et leur point fort c'est qu'ils s'adaptent facilement à n'importe quelle situation, ils sont malins, créatifs, original et surtout plein de bon sens. »

Le terme de confiance en soi revient souvent dans son discours. Nous allons passer à notre deuxième entretien avec « toujours » cet objectif de mieux comprendre ces jeunes originaires de Mayotte et de comprendre leurs mécanismes de défenses utilisés pour éviter de rester bloquer sur leurs souffrances psychiques. Examinons maintenant l'entretien de Mme B.

Mme B., 23 ans

Les éléments anamnestiques : Mme B. a 23 ans, elle vit en métropole depuis cinq ans. Elle a perdu sa mère à sa naissance et elle aurait été élevée par ses grands-parents jusqu'à aujourd'hui. Elle les considère donc comme ses parents, comme elle l'explique ici : « Tout au long de ma vie ils m'ont apporté tout leur amour ce qui m'a permis de combler l'absence et le manque de mes vrais parents. Tout en sachant que leurs enfants m'ont toujours considéré comme leur propre sœur, ce qui est aussi le cas pour moi. » D'autre part, dit-elle, suite à la mort de sa mère, son père s'est remarié et a fondé une nouvelle famille. Du côté de sa mère, elle est fille unique et du côté paternel, elle a trois demi-sœurs et un demi-frère.

Après l'obtention de son bac en 2015, elle a décidé de poursuivre ses études en France métropolitaine. Elle ajoute : « A l'époque où je passais mon bac, pour moi venir en métropole

était synonyme de liberté, de nouvelles découvertes, rencontres, voyages... N'imaginant pas toutes les épreuves que j'allais devoir affronter ici, je considérais la métropole comme étant le pays d'Eldorado. » Elle est actuellement en première année de Master où elle s'y plairait malgré les difficultés quotidiennes.

Mme B. ajoute avoir toujours vécu avec ses grands-parents et avoir toujours entretenu de bonnes relations avec eux ainsi qu'avec tous les autres membres de sa famille. Néanmoins, elle aurait été affectée par l'absence de son père durant toute son enfance : « Je pourrais aussi rajouter que son absence m'a beaucoup affecté et joué un rôle colossal dans ma vie actuellement avec mes rapports hommes (amis, connaissances, copains etc.). Cette absence de père a entraîné en moi un sentiment d'insécurité jusqu'à aujourd'hui. » Elle aurait perdu sa mère précocement et semble avoir été abandonnée par son père qui a refait sa vie et qui a laissé les grands-parents maternels s'occupaient de sa fille et devenir des substituts parentaux. Mais cette absence paternelle l'aurait beaucoup affectée jusqu'à maintenant. Cela aurait eu un impact considérable dans sa vie et aurait même développé un sentiment d'insécurité et de perte de confiance en soi, nous a-t-elle dit en aparté.

Autrement les événements les plus marquants de sa vie, c'est d'avoir su que sa mère était décédée et que la personne qui faisait figure maternelle n'était autre que sa grand-mère. Elle en était bouleversée comme elle le témoigne ici : « L'élément qui m'avait le plus marqué était le jour où on m'avait annoncé que ma vraie mère était décédée et que la femme qui prenait soin de moi et qui continue toujours à le faire n'est autre que ma grand-mère. Cela m'avait beaucoup tourmenté mais j'ai réussi à faire face grâce au soutien de mes proches. »

Elle a su se confronter à cette dure réalité et aller de l'avant malgré « ses secrets de famille » qui l'ont bouleversé. La bienveillance et l'amour de ses proches l'aurait beaucoup aidé à être résiliente et à investir sur ces études pour ne pas s'effondrer. Mais elle semble toujours aussi troublée psychologiquement parlant. Elle souffrirait toujours de l'absence de son père même si ce dernier serait plus présent mais le lien aurait du mal à se recréer véritablement.

En ce qui concerne la question identitaire, Mme B. semble être au clair avec son identité culturelle, elle se sentirait pleinement mahoraise et adhère à sa culture et à ses coutumes : « être Mahorais (e) ne se définit pas par le fait de vivre simplement sur l'île ou d'y être née. Être Mahorais c'est accepter non seulement les coutumes mahoraises mais aussi ses différentes cultures et traditions. »

Elle semble avoir une vision plutôt réaliste de la place de la femme dans la société mahoraise dont le rôle tend à évoluer à cause de son émancipation et elle s'autoriserait à prendre de plus en plus de sa place en osant occuper de plus en plus des postes plus importants : « La femme mahoraise a dans l'histoire (les chatouilleuses) et aujourd'hui encore, une place très

importante. Mais en réalité, elle est souvent représentée comme étant soumise à l'homme et au service de celui-ci (celle qui s'occupe de la maison, des tâches ménagères, de l'éducation des enfants etc.). Mais aujourd'hui, on peut constater que plusieurs éléments démontrent que malgré les traditions et coutumes, celle-ci tend à s'émanciper. En effet, elles sont de plus en plus nombreuses à être des entrepreneuses (maires, avocates, professeurs, pompiers, policières, médecins etc.). Même-si nous vivons dans une ère où l'homme a encore beaucoup du mal à céder sa place à la femme, afin qu'elle puisse participer à la vie sociétale. L'homme quant à lui a beaucoup plus de responsabilités dans la société mahoraise. Il est celui qui part au travail et qui ramène l'argent à la maison. »

Ses observations rejoignent ceux du journaliste de *Mayotte Hebdo* qui a fait un dossier spécial sur la famille mahoraise d'avant et maintenant. Il a alors demandé plusieurs professionnels de parler notamment de l'évolution de la femme et de l'homme Mahorais actuellement.

Nous pouvons citer quelques extraits de ce dossier qui nous paraissent intéressants : « La femme mahoraise d'il y a 50 ans a eu une éducation coutumière, coranique et traditionnelle. Mais, elle ne va pas à l'école de la République car on pensait que les filles allaient mal tourner en y allant³⁵⁶. », explique Moïnaecha Noera Mohamed, ancienne déléguée régionale aux droits des femmes à la préfecture de Mayotte. Nous observons que le rôle de la femme mahoraise consistait surtout à être « femmes d'intérieur, bonnes épouses et bonnes mères à la charge du foyer. Elles éduquent les enfants, elles font le ménage et la cuisine. Elles gèrent la maison, la décoration, les courses etc. » Mme H. âgée de 26 ans, est formatrice et mère d'un enfant. Elle livre également son témoignage : « Nous travaillons comme les hommes, mais l'organisation de la vie familiale ne change pas puisque les hommes estiment qu'il n'y a rien à changer. Les mères de familles d'aujourd'hui n'ont pas le choix que de continuer à fonctionner comme leurs aînées. Nous devons nous occuper de nos maris, prendre en charge notre foyer et continuer à éduquer nos enfants³⁵⁷. »

Mais les femmes s'affirment de plus en plus et ne veulent plus subir leur vie en restant des femmes soumises, ne remettant pas en cause l'organisation sociétale mahoraise. La nouvelle génération se rebelle et ose être ce qu'elle désire être, elle ose faire ce qui leur plaît pour devenir des femmes épanouies et heureuses. À ce sujet, un journaliste de *Mayotte Hebdo* écrit : « De nos jours les femmes osent non seulement s'affirmer et si elles ne sont pas heureuses, elles quittent leurs conjoints sans craintes puisqu'elles travaillent aussi et peuvent subvenir à leurs besoins. Les derniers chiffres de l'Insee vont dans ce sens et confirment l'augmentation des

³⁵⁶ Cf. *Mayotte Hebdo*, 24/02/2020 : <https://www.mayottehebdo.com/actualite/dossier/dossier-femmes#:~:text=%22Nous%20travaillons%20comme%20les%20hommes,%C3%A0%20fonctionner%20comme%20leurs%20ain%C3%A9es.>

³⁵⁷ *Ibid.*

familles monoparentales. Cependant, cela n'empêche pas les remariages. Car même si la société mahoraise s'occidentalise, une femme célibataire est toujours pointée du doigt à Mayotte selon son âge³⁵⁸.»

Mme B. est une jeune femme qui s'assume, qui souhaite vivre ses rêves malgré les aléas de la vie et les obstacles qu'elle rencontre sur son chemin. Elle nous renvoie l'image d'une battante, celle qui ne lâche rien. Et pour dépasser ses peurs, elle confie ceci : « j'essaie de les affronter du mieux que je peux. Je me dis que tout ceux-ci fait partie de l'enseignement de la vie et que je dois y faire face. Mon but est de réaliser tous mes objectifs professionnels et personnels. Pour ne pas lâcher prises, je repense à mon parcours et j'essaie de me rendre fière moi-même pour mieux avancer. » Nous retrouvons là cette même capacité de résilience que nous avons déjà aperçue plus haut, avec Mme A.

D'après Mme B., la jeunesse mahoraise a du talent au regard de sa richesse culturelle et selon elle, les jeunes veulent le développement de leur île avec ses valeurs et ses traditions. Mais elle concède, c'est la stagnation des mentalités qui freine principalement la réussite des jeunes mahorais. Le monde évolue, Mayotte aussi, mais la population garde les mêmes croyances qui empêchent l'esprit critique de se développer et le changement de se faire. Mme B. l'explique avec ses propres mots : « Le frein de cette réussite est sans aucun doute le manque de soutien. Mais aussi la mentalité qui a encore du mal à évoluer. Dans l'esprit mahorais, « le vieux » ne veut pas céder sa place « au jeune diplômé » pour faire ses preuves afin de faire mieux avancer ce petit bout de terre français ». Elle répète ce que d'autres participants ont martelé dans nos échanges. Les jeunes ont l'impression que le développement socio-économique de Mayotte se fait sans l'évolution des mentalités, ce qui créerait probablement un décalage profond qui amène à des incohérences, des paradoxes et certainement une situation inconfortable entre ce que l'on a et que l'on est. Les Mahorais évolueraient matériellement et financièrement mais ils stagnent au niveau de leur mentalité, ce qui se traduirait par la non-adaptation au monde moderne.

Mme B. partage sa réflexion en ce qui concerne les points faibles de cette jeunesse mahoraise qui aurait : « tendance à vouloir baisser les bras au moindre obstacle, le fait de ne pas aller loin dans les études (je ne généralise pas), le manque de solidarité au sein de notre communauté mais il n'empêche qu'il y ait quelques évolutions. Il nous faut ne pas se renfermer, ni s'isoler et s'ouvrir aux autres (ce que je considère aussi ne pas être mon cas). »

En conclusion, Mme B. aurait les mêmes observations que Mme A. Les jeunes manqueraient de confiance en soi malgré leurs grands potentiels en lien avec leur culture et leur attachement à leur île natale. Mais ils auraient besoin de plus de soutien et d'accompagnement

³⁵⁸ *Ibidem.*

personnalisé et très certainement d'un dispositif psychologique spécifique qui les aiderait à dépasser leurs traumatismes et les difficultés de leur vie quotidienne.

Il faut souligner aussi que les points communs entre ces deux jeunes est « la défaillance du père », une absence physique ou psychique qui les aurait perturbée dans la construction de leur personnalité. Quant à la question identitaire, elle reste secondaire, elle ne semble pas importante de premier abord, pour rester peut-être dans la fuite ou bien dans le déni ou autre. Il est mis en avant des questions d'ordre matériel ou financier et l'aspect psychologique semble banaliser. Dans la société mahoraise, l'expression des émotions reste toujours gênante.

Cela nous rappelle le film *Fenzes*³⁵⁹, joué par Denzel Washington, qui illustre parfaitement nos propos dans sa bande d'annonce, où le fils demande : « Papa pourquoi tu ne m'aimes pas ? » Il pose cette question car son père ne serait pas soutenant dans ses projets, son rêve étant de devenir un champion de baseball. Le père lui répond qu'il pourvoie à ses besoins et qu'il n'était certainement pas là pour « l'aimer » et il ajoute que tout cela n'était pas écrit sur le contrat, qu'il se devait de l'aimer ou de lui montrer son affection. Et pour aller encore plus loin, il n'était pas là pour l'aider à réaliser ses rêves surtout dans leur contexte de vie américaine de cette époque (problème de racisme envers les noirs). Cet extrait du film illustre à sa façon ce qu'est la société mahoraise aujourd'hui. Nous avons d'un côté des jeunes qui ont leurs ressources intérieures pour réussir leur vie dans tous les domaines réunis, d'un autre côté, un cadre, des conditions matérielles, culturelles, ou même institutionnelles ne favorisant pas forcément l'utilisation de leur pleine potentialité.

Mr C., 35 ans

Les éléments anamnestiques : Mr C. est âgé de 35 ans, il est cadre et homme de la vie publique. Il serait très actif dans les associations à Mayotte. Enfant, il a été élevé par son père, puis sa grand-mère paternelle. Il a vécu deux ans avec sa mère, avant de revenir habiter avec sa grand-mère pour ensuite prendre l'avion pour la métropole à l'adolescence pour y habiter chez sa tante.

Il s'est toujours senti seul. Dans ces moments de forte solitude, il rêvait de se rapprocher de sa mère pour se sentir aimé et réussir dans la vie. Mais dans sa petite enfance, il a été séparé de cette dernière pour vivre avec mon père à cause des conflits qu'il y avait entre les deux parents. Ces derniers ne remarquaient pas sa souffrance et il aurait fait de nombreuses fugues pour aller voir sa mère qui habitait à l'époque dans un autre village. Ce qui aurait eu comme conséquence selon lui, d'être un élève médiocre à l'école primaire.

³⁵⁹ Film réalisé en 2017.

Il se confie sur sa timidité malade. Cela se manifestait par exemple en étant complètement paralysé face à une fille, ou au collège où il avait une incapacité à traverser la cour du collège lors des récréations. Il avait l'impression que tous les élèves avaient les yeux portés sur lui. Il semblerait qu'il souffrait durant son enfance d'anxiété sociale. Il dit avoir un cercle fermé d'amis proches : des amis d'enfance. Et il ajoute avoir du mal à aller vers les autres et faire de nouvelles rencontres dans le passé. Revenant sur son enfance, il dit : « Je ne vivais pas vraiment de mal-être. J'étais plutôt un doux rêveur. Je me faisais des films dans ma tête ou j'avais toujours le beau rôle. Je fuyais ma cruelle réalité (absence de la mère, présence physique du père mais complètement absent émotionnellement) dans des rêves d'une meilleure condition. »

Durant son adolescence, il habitait chez sa grand-mère paternelle, ce qui le convenait mais il restait très solitaire. Ce qu'il en dit de cette époque : « C'était la période de mes émotions. Le temps des premiers amours. Je me souviens d'avoir toujours envisager de sortir avec une telle ou une telle mais sans jamais oser leur en parler. La seule et unique fille avec qui je suis sorti avec, c'est un ami qui m'a poussé vers elle alors que j'étais terrifié de lui communiquer mes émotions envers elle. Nous étions un couple très complice. J'ai ce don de créer une sorte d'alchimie avec mes partenaires. Dans mon imaginaire, je me voyais vivre heureux dans ces bourgades verdoyantes avec une femme qui m'aime. »

C'était un adolescent plutôt rêveur qui avait besoin d'aimer et d'être aimé pour échapper à sa solitude imposée. Mais son mal-être intérieur s'amplifiait et il aurait déployé toutes les stratégies pour quitter son île natale pour d'autres horizons. Il l'explique : « Je ne me voyais plus vivre à Mayotte. J'avais donc entrepris de mettre en place une stratégie pour partir. Dans un premier temps, j'avais demandé une orientation impossible à trouver à Mayotte. Face à mes piètres résultats en science, je n'ai pas été accepté dans un lycée à l'hexagone. J'ai donc dû convaincre ma mère, avec l'appui d'une de ses collègues pour quitter Mayotte. »

C'était un jeune qui semble avoir eu une enfance et une adolescence difficile. Il voulait échapper à une vie qui ne le convenait pas et dont il semblait ne pas trouver sa place. Il a passé une enfance sans sa mère, ballotté entre le père présent physiquement mais absent affectivement et sa grand-mère paternelle. Il disait ne pas se sentir bien à Mayotte et il avait besoin de quitter son environnement de vie, sa culture et ses traditions.

Il réussit à continuer ses études en métropole. Il s'est marié tôt à l'âge de 23 ans et il aurait divorcé à 27 ans en ayant eu deux enfants. Il aurait une vie amoureuse « tumultueuse » et une histoire d'amour avec une jeune fille qui a duré dix ans sans qu'il ne se marie avec elle. Or dans le contexte mahorais, c'est une chose qui serait interdite et c'est plus l'image de la femme qui en pâtissent. En effet, une femme qui discute, qui rit ou qui tient juste la main d'un garçon est très

mal vu. D'ailleurs, le contexte mahorais ne tolère pas les gestes de tendresse de couples et des gens en général, ce sont des choses qui ne se font que dans l'intimité des personnes. Dans sa jeune vie adulte, il y eut besoin de s'investir dans une relation d'amour, il en était en situation de dépendance affective. Est-ce pour compenser de ces carences affectives parentaux ? Il y aurait certainement un lien à faire.

Quand ils parlent du lien entre ses parents et les autres membres de sa famille, il exprime ceci : « Aucune complicité avec les parents. Je les aime et respecte pour ce qu'ils sont, rien de plus. J'ai de bonnes relations avec un demi-frère, mon aîné de six ans. Autrement, je m'entends bien avec mon petit frère, mon cadet de 2 ans. J'aurais aimé avoir une famille soudée. Ce n'est pas le cas ; je m'adapte. Je pense avoir épuisé toutes mes émotions quant à l'amour que je portais à ma mère. J'avais besoin d'elle plus jeune. Adulte, je sais ce qu'elle est, ce qu'est mon père, et rien de plus. Je les aime en tant que parents. Rien de plus. »

Nous remarquons, un jeune qui aurait vécu avec des carences affectives envers les deux parents. Dans la culture mahoraise, les parents sont au-dessus de tout et la famille en général reste importante quels que soient les liens qu'entretiennent les membres entre eux. Les enfants en l'occurrence ont des devoirs. Ils doivent aider et prendre en charge leurs parents jusqu'à la fin de leurs jours. Que ces derniers aient été présents ou non dans leur vie, qu'ils ont contribué ou non à leur éducation. Il est inimaginable pour un Mahorais d'envisager d'envoyer ses parents âgés dans une maison de retraite. Il en va de son salut terrestre et dans l'au-delà, et cette mentalité ne risque pas de changer avec la nouvelle génération.

Autrement, quand il se penche à la question identitaire, il stipule : « Je pense que le Mahorais de pure souche comme voudraient l'imposer certaines personnes n'existe pas. Nous sommes un peuple aux multiples origines. Nous sommes *Malagasy*, nous sommes arabes, nous sommes bantou. De ce fait, sont Mahorais ceux qui sont né ou ayant des parents de cette île. » Ainsi pour lui, Mayotte est un lieu de brassage humain où se côtoie différentes cultures et diverses origines.

Mr C. serait une personne réfléchi, qui avait repris des études pour exceller dans son domaine professionnel : « Pour exceller dans mon activité professionnelle, voire en dehors, il me fallait des outils, une méthodologie. J'ai dû reprendre mes études ».

De plus, une de ses motivations pour dépasser et donner le meilleur de lui-même est l'envie de « sauver son île natale » tel un enfant prodige qui revient, il s'est donné l'objectif de s'impliquer pleinement dans le développement du 101^{ème} département français (Mayotte) où il dit : « J'ai toujours eu une vision claire de ce que je voulais devenir. J'ai toujours voulu être utile à ma communauté, à mon entourage, à mon île et à mon pays. Je suis donc devenu fonctionnaire (même si c'est par chance). » Une chance, poursuit-il, comme s'il doutait encore

de ses capacités intellectuelles et il n'avait pas totalement confiance en lui, en ces compétences, ce qu'il est capable de faire. Il a voulu réussir, comme pour se prouver qu'il en était capable malgré son histoire de vie « compliquée ». Et son mécanisme de défense principal reste l'intellectualisation. Il lit beaucoup et s'interroge souvent sur ce qu'il observe autour de lui. Dans ces moments de doute et de père, il se réfugie dans la religion : « Mon destin est déjà dicté par Dieu. Je dois juste continuer à apprendre et à penser à l'avenir. Parler de mes lectures, soif de connaissance etc. » Il utiliserait donc plusieurs stratégies adaptatives à la dure réalité.

Pour lui encore les jeunes mahorais sont : « les générations sacrifiées. Mal formée ou pas du tout formée, elle représente un danger pour l'île. Bien formée et compétente, elle sera une chance pour nous ; notamment dans la région océan Indien ». Une vision à la fois alarmante de cette jeunesse capable aussi bien d'« émerveillement que d'effondrement » si elle n'est pas prise correctement en charge.

Au même titre que les trois premiers jeunes, Mr C. semble être une personne résiliente. Lui et ces autres jeunes ont un parcours de vie qui a été parsemé de difficultés majoritairement psycho-émotionnelles dans une société où l'expression de ses émotions n'est pas une de ses priorités. On retrouve alors des jeunes qui exploitent leur intelligence pour « devenir quelqu'un » et obtenir inconsciemment ou consciente une « reconnaissance », d'abord de la part de l'entourage familiale en l'occurrence des parents (en particulier la mère) ou, peut-être, pour « marquer » l'histoire dans la société mahoraise. Car pour eux probablement, « sauver leur île » est un peu comme « se sauver soi ».

Ils ont fait alors de leurs souffrances intérieures une « occasion » de montrer qu'il est possible de réussir dans toutes les circonstances. Que l'on ait été victime de maltraitances, de carences affectives d'un ou des deux parents, d'avoir eu une vie « instable », le choix de la résilience ou de la sublimation peut être possible pour les jeunes qui veulent s'en sortir coûte que coûte. Cette jeunesse mahoraise est pleine de possibilités, de talents particuliers certainement inexploités.

Mais il existerait aussi bien des facteurs externes et internes qui empêcherait l'accès « naturel » par exemple à un processus de sublimation ou d'autres mécanismes de défensifs positifs tels que l'altruisme, l'humour qui maquillent, certes, les souffrances du sujet et le protégeraient contre entre autres d'une violence auto ou hétéro-agressive (contre soi ou contre les autres). Les facteurs extérieurs seraient à définir précisément car la société mahoraise telle qu'elle se présente aujourd'hui semble désorganiser.

En conclusion, nous pouvons citer le psychiatre antillais Frantz Fanon, qui nous rappelle à quel point l'être humain est fragile et peut se montrer si vulnérable à l'instar de ces jeunes qui n'expriment pas toujours en mots tous leurs maux et peuvent développer en eux une agressivité

qui aurait besoin d'être entendue et apaisée dans un environnement contenant, : « Dans toute société et toute collectivité, il existe et doit exister un canal, une porte de sortie par laquelle peuvent se libérer les énergies accumulées sous forme d'agressivité³⁶⁰. »

Il nous semble que la société mahoraise qui se cherche dans un entre-deux cultures, n'aurait pas trouvé ce canal purgatoire pouvant aider ses membres à se libérer de leurs énergies négatives accumulées sous forme de frustrations et d'incompréhensions. Le résultat est sans appel, on est face à une société qui donne l'impression à l'extérieur d'être désorganisée mais qui est en réalité en perte de ses repères et de ses rites, en perte de tout qui permettait à ses membres à se réguler naturellement. Les jeunes en l'occurrence grandissent dans ce flou « artistique », et se demandent qui ils sont, ce qu'ils veulent devenir dans une société qui ne prend plus le temps de les écouter ni de prendre en considération leurs questionnements existentiels. Leur angoisse face à un « avenir incertain » et leurs inquiétudes de vivre dans un monde « instable et insécurisant », les fragilisent davantage.

Nous allons désormais présenter un entretien du jeune Mr D. un jeune qui ferait partie de ces pépites de Mayotte étant donné ses talents particuliers mais ignorés. Il est alors en proie aux doutes et se retrouverait dans une grande détresse émotionnelle difficilement contrôlable pour lui. Nous allons reprendre son histoire de vie pour tenter de le comprendre et expliquer son mal-être profond et bien réel.

Mr D., 20 ans

Les éléments anamnestiques : Mr D. est le fruit d'une union de deux personnes qui avaient été mariées auparavant et ont eu d'autres enfants en dehors du couple formé. Il est l'aîné d'une fratrie de trois enfants du côté maternel et le deuxième fils du côté de son père d'une fratrie de huit enfants. Nous avons du mal à comprendre sa situation et nous avons demandé plus d'explications.

Mr D. est né à Mayotte et a vécu son enfance à Anjouan (l'île sœur à 50 km de Mayotte), son adolescence à Mayotte et le début de son âge adulte (à 19 ans) en France métropolitaine où il y réside actuellement. Ses parents sont originaires des îles Comores. Bien qu'étant né à Mayotte, Mr D. s'est confronté à ses origines métissées. Il a eu besoin de présenter ses parents afin de nous faire comprendre son histoire : « Ma mère Mme T. est le premier enfant de mon grand-père mais le troisième enfant de ma grand-mère. Elle est née en Anjouan, elle a vécu entre Anjouan et Grande Comore, puis elle est venue à Mayotte lorsqu'elle fut grièvement blessée au genou lors d'une pratique sportive au collège. Mon père Mr P. est né à Madagascar. Il a vécu sur

³⁶⁰ Cité par Norman Ajari, *Race et violence : Frantz Fanon à l'épreuve du postcolonial*, thèse de doctorat, sous la direction de Jean-Christophe Goddard, Université de Toulouse Jean Jaurès, soutenue le 20 septembre 2014, [en ligne] : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01338946/document>

sa terre natale jusqu'à l'âge de 4 ans avant d'être emmené par sa tante en Anjouan, lui et sa sœur pour fuir un conflit Comorien-malgache. Je ne sais pas depuis combien de temps il est à Mayotte, mais il y est bien avant ma mère qui est sa seconde femme. Il prit ma mère comme femme parce que sa première femme avait du mal à lui faire une descendance. »

C'est le premier jeune qui nous parle sans détour de ses origines. Il lui a paru important de poser le cadre dès le début dans une société mahoraise qui se cherche au niveau identitaire mais qui ne se l'avoue pas. Ce qui a donné à développer deux courants de pensée. D'un côté, le courant de la « mahorité », dont le chef de file Alain-Kamal Martial, écrivain polygraphe qui se décrit comme « un génie Mahorais » et il en est fier. De l'autre côté, le courant porté par Mahamoud Azihary, figure intellectuelle aussi adulée que contestée à Mayotte. Il est l'auteur d'un ouvrage à titre très provocateur : *Mayotte en Sous-France Mensonges et manipulations d'État au service des intérêts des amis de l'Entre-Soi*. Il s'agit d'un ouvrage qui se veut thérapeutique, l'auteur revient sur son parcours de vie pour tenter d'expliquer la réalité quotidienne mahoraise et surtout mettre en lumière les pratiques douteuses de certains élus et hauts fonctionnaires d'état pour museler l'élite émergente à Mayotte.

Autrement Mr D. pose le cadre : « je suis né à Mayotte de parents étrangers ». Il s'agissait comme s'il se posait la question à lui-même : « ne suis-je pas aussi Mahorais ? » Ou le contraire, car assumer ses origines est un luxe à Mayotte. Dans les différents entretiens réalisés auprès des jeunes mahorais au parcours d'excellence (Médecin interne, Dr en pharmacie, Doctorant en Droit, entrepreneur, fonctionnaire d'état, sportif de haut niveau, dans des études d'arts et de formation de comédien les plus prisés etc.), ce sont des personnes aux origines métissées majoritairement Comorien-Mahorais, ou Malgache ou métropolitain-Mahorais, réunionnais-Mahorais et autre métissage. Il nous est alors venu à l'esprit la question suivante : « les jeunes mahorais ne sont-ils pas souvent issus de la diversité ? », mais est-ce un sujet tabou ? Parce qu'avoir des origines comoriennes peut-être aperçu « comme une forme de trahison », alors la stratégie à adopter pour se faire accepter serait de nier une partie de soi pour être accepté entièrement comme mahorais. Cela nous rappelle une anecdote où en pleine rédaction de notre thèse, un docteur mahorais et spécialiste de la littérature contemporaine cherchait à prendre contact avec l'écrivaine Fatima Baco pour son travail sur les auteurs mahorais. Nous nous sommes donc proposée de faire l'intermédiaire parce que nous connaissons l'écrivaine qui a publié un texte très sensible sur les tabous à Mayotte. Cette jeune auteure a su sublimer ses souffrances personnelles par l'écriture en publiant à compte d'éditeur son premier recueil de poèmes, *Les mots des maux*. Après quelques recherches, nous réussissons à entrer en contact avec la jeune femme, surprise de savoir qu'on la cherchait en tant qu'auteure mahoraise. Elle se dit être une parfaite « inconnue » à Mayotte, d'autant que les hommes de lettres mahorais nous

ont indiqué ceci : « Nous ne connaissons pas cette dame, nous n'avons jamais entendue parler d'elle ». Fatima Baco s'est empressée de nous avertir qu'elle n'est pas Mahoraise : « Je ne suis pas mahoraise, je ne sais plus qui je suis. J'ai grandi à Mayotte et je ne connais que cette île mais je ne sais pas si je peux me considérer comme mahoraise, les autres me renvoient à mes origines comoriennes parce que je suis née à Anjouan ». Elle se sentait mal, elle était perturbée, comme si nous avions touché un point sensible avant même de lui exposer la situation. Plus loin, elle nous explique qu'elle a, certes, publié un livre mais elle désirait rester discrète car elle n'était pas du tout prête ni à assumer son statut d'écrivain ni à parler de son livre qui dévoile des souffrances de femme. Nous avons bien sûr respecté son choix. Encore une fois, cette petite anecdote prouve que la question identitaire est un sujet « tabou », moins on en parle, mieux les gens se portent. Tout du moins, ils font semblant de mieux se porter. Leur stratégie est de cacher ses origines, ou d'être dans le déni de soi. La question identitaire fait peur, elle est tout simplement refoulée pour espérer rester tranquille.

Mais ce n'est pas le cas de Mr D. qui ose dire et parler de ses origines dès le départ. Ce jeune homme provoque en nous un fort sentiment à la fois d'empathie et de doutes sur nous-même. Son témoignage est très touchant. Mr D. est un jeune homme au physique avantageux, grand de taille, il a des traits de visage lisses, un regard poignant qui en dit long plus qu'il ne laisse apparaître. Il s'exprime beaucoup par l'écrit, sa belle plume. Nous aurions pu concentrer notre thèse sur lui puisque nous avons eu le privilège d'échanger avec lui pendant au moins un an. Il nous a donné des éléments sur ses premières années hors de son île natale. Nous avons été témoin de ses peurs, ses doutes et surtout de ses questionnements existentiels. Il se sentait différent des autres et il n'arrivait pas à comprendre d'où le venait ce sentiment « étrange ». Il n'était pas aussi à l'aise avec les jeunes de son âge mais plus avec les personnes plus âgées ou les plus jeunes. Il nous a également permis de prendre contact avec sa mère restée à Mayotte et, en tant que parent, elle se sentait « désarmée » par le choix de son fils de vouloir partir finir son lycée en métropole.

A Mayotte, Mr D. faisait partie des meilleurs élèves de son lycée, et probablement de toute l'île. Il percevait en plus de sa bourse normale, une bourse au mérite. Il faisait la fierté de ses parents, de ses frères et sœurs mais ce jeune restait torturer dans son for intérieur.

Nous vous invitons à l'exploration de ses pensées pour tenter de le comprendre. Mais qui est Mr D.? Pourquoi ce sentiment de souffrances perpétuelles qui ne semblent pas le quitter, même par le biais de l'écriture ? Dès le début, quand il évoque son enfance, il nous tient en haleine : « Mon enfance ce n'est pas la période la plus facile à raconter. Le Mr D de cette époque se terre au fond de mon esprit comme une frêle racine qui a mal servi l'arbre. J'ai appris des choses, subi quelques faits, et j'ai refoulé la plupart qui fait mes sentiments et mon

comportement d'aujourd'hui. »

Nous constatons que sa souffrance précoce est due probablement à des événements difficiles produits dans son enfance. C'est comme s'il s'apprêtait enfin à révéler au monde et à lui-même, ses non-dits, ses secrets lourds gardés précieusement au fond de lui. Il prend le temps de reconnaître l'accompagnement éducatif de sa mère qui lui aurait inculqué les valeurs humaines mais malheureusement, sans l'expression de ses émotions négatives : « Ma mère m'y a inculqué toutes les bonnes valeurs. A cette époque, elle me paraissait être la plus forte des femmes, la plus smarte des mères. Mais il y a des choses qui ont échappé à sa vigilance mais ce n'est pas comme si elle m'avait élevé de façon à ce que je vide mon sac. ».

Mr D. reprend l'histoire de sa vie du début, la blessure au genou de sa mère qui avait à l'époque 18 ans, puis ses problèmes scolaires dus, selon lui, à un système éducatif comorien corrompu. Ensuite il poursuit avec la rencontre de ses deux parents, son père voulait prendre une deuxième femme (sa mère) car la première n'arrivait pas, à ce moment-là, à lui donner des enfants. Tel un roman de fiction, Mr D. se dévoile avec sincérité, n'ayant pas peur des mots. Il dit ce qu'il pense sans retenu et sans pudeur. Peut-être par ce biais d'entretien, il s'est autorisé à parler ? Et parce qu'il avait nourri en nous une confiance qui lui permettait de mettre des mots à ses tourments. Cette phrase où il parle de sa mère sonne véritablement comme une confession consentie : « Ma mère m'a eu à l'âge de 21 ans. Elle est venue à Mayotte en 1997 pour se faire soigner une blessure au genou qu'elle s'est faite en jouant au handball. Le genre d'évènement qui arrive et qui fait passer l'arme à gauche. Sa blessure était assez grave qu'elle devait de toute urgence se faire soigner dans des meilleures conditions. »

Nous ressentons une hypersensibilité et une empathie élevée pour la femme qui lui a donné la vie et à qui il éprouverait certainement un amour maternel profond. Il semble touché par l'histoire de ses parents et comme s'il portait déjà à cette époque le fardeau de leurs soucis. D'un côté, il a l'image d'une mère battante et forte après s'être faite soigner à Mayotte, elle a poursuivi ses études ; et de l'autre côté, un père qui désirait avant tout, avoir une descendance et c'est à ce moment-là que le couple s'est formé. Il l'explique ainsi : « Accablée par cette nouvelle elle (sa mère) repartit à Mayotte là où son cœur fut épris par un homme charmeur. Mon futur père. Cet homme alla voir ma grand-mère pour demander la main de sa fille. Il a expliqué sa situation, son désir de vouloir devenir père mais son incapacité à pouvoir avec sa femme la croyant stérile. » Il dit être le fruit d'une histoire d'amour entre deux personnes qui l'on désirait fortement malgré les dures conditions de vie de cette époque. Il nous semble que c'était très important pour son père d'avoir un enfant dans ce « bout de terre française » et pour son honneur d'« homme ».

Mr D. décrit et explore l'histoire de ses parents. Nous remarquons qu'il est bien informé

des parcours de l'un ou de l'autre. Il connaîtrait même les détails les plus intimes, les épreuves dont ils ont eu à faire face, il s'est bien renseigné. Mais il ne s'agit pas là d'un roman de fiction mais bien de l'histoire de sa vie, l'histoire de ses parents, une histoire lourde, touchante qu'un petit garçon s'est approprié peut-être dans le but de mieux les comprendre ou symboliquement d'aider ses parents à porter une partie ou tout le poids « des bagages psychiques » de leur passé afin de les soulager. Que se passe-t-il dans la tête de ce jeune Mr D ? Ce besoin de revenir à l'histoire de ses parents. Aucun des jeunes rencontrés n'a pris ce temps, hormis peut-être Mme H. que nous verrons un peu plus loin.

Mr D. raconte également le parcours de son père tel un biographe : « Mon père lorsqu'il a fui Madagascar, il fut à Anjouan (Comores), l'enfant d'un autre qu'on dénigre dans sa famille propre. On négligea son éducation, le croyant bon qu'aux champs. Il passa son enfance, son adolescence à courir après le bétail, à patauger dans le potager. Une fois en maturité, il prit sa vie en main, dans des conditions quelque peu désespérées. Il fit un saut en Grande-Comore avant de se jeter dans les eaux mahoraises. »

Mr D. ne parle toujours pas de lui, il parle de ses parents, de leur histoire mais ne fait-il pas lui-même sans le savoir sa propre thérapie comme un psychologue qu'il serait en reprenant le contexte de l'environnement familial pour comprendre sa souffrance actuelle ? Sa démarche ressemblerait presque à un travail thérapeutique d'obédience psychanalytique.

Nous allons continuer à suivre Mr D., il se confie à nous dans un entretien qui se voulait de recherche et non une thérapie. Et comme chaque entretien est unique selon la personne, nous vous présentons Mr D. dans son authenticité et restons fidèle à ces mots et à sa personnalité.

Il faut savoir qu'il a vécu des choses qui le placeraient dans cet entre-deux mondes « indéfinissable » ni ici, ni là-bas, une position « inconfortable » qui caractérise son mal-être aussi bien passé qu'actuel. Il est confronté à ce choix d'être l'enfant de ses parents, en acceptant leurs origines comme une partie de soi ou être l'enfant de son île natale (Mayotte) et peut-être renoncer à certaines choses pour avoir sa place dans la société mahoraise. Un choix qui peut s'avérer compliqué pour un adolescent qui se construit sa personnalité avec une réalité qui semble dure à « comprendre » et encore mieux à l'accepter. Où se situe-t-il dans tout cela ?

Mr D. continua son récit par le souvenir de la grossesse de sa mère qui était enceinte de lui. Cette dernière lui aurait raconté en détail sa venue dans le monde et Mr D. dit mieux comprendre sa relation fusionnelle avec sa mère jusqu'à ce jour. Nous le citons : « Le récit de ma naissance est assez drôle et explique bien des choses. Comme par exemple pourquoi ma relation avec ma mère reste assez fusionnelle ».

Mr D. a été un enfant précoce dès son plus jeune âge, hypersensible, qui aurait une relation fusionnelle avec sa mère du fait notamment de l'absence récurrente de son père qui était

polygame à cette époque-là : « Dans l’histoire de mon enfance je n’ai vu que très rarement mon père. Et il n’était pas un tendre mari, malgré son grand amour pour moi. Depuis tout petit, j’arrive à ressentir les choses intensément. Les rares fois où je voyais mon père, je le sentais que je n’étais pas un fils ordinaire pour lui. »

Puis soudain, à ses deux ans, Mr D. assiste à la première rupture avec ses parents. Il alla vivre à Anjouan avec sa grand-mère maternelle pendant un an avant que sa mère le rejoigne avec sa petite sœur. Ce fut une séparation brutale pour le jeune homme alors qu’il avait développé durant ses premières années une relation dit-il fusionnelle avec sa mère. A ces trois ans, il retrouva son premier objet d’amour, sa mère, et ils vécurent dans leur île natale jusqu’à ses neuf ans. Il nous relate cette période-là : « De deux à neuf ans j’ai vécu en Anjouan, j’ai grandi en jouant avec mes cousines, mes cousins minoritaires et mes camarades de l’école coranique. Je n’ai quasiment pas été scolarisé durant cet intervalle, pour apprendre à lire ou à écrire. Ma mère se démenait pour m’apprendre ce qu’elle savait et le reste... je restais ignorant. » Puis survint ces premiers événements marquants, la mort de la sœur de sa grand-mère : « Un jour alors que j’avais six ans, j’ai trébuché, genou à terre, j’ai pensé ce n’est pas vrai ce qui est arrivé à la sœur de ma grand-mère. Un peu avant à mes cinq ans on était à la Grande-Comores, on est revenu pour l’enterrer. Et j’ai dû être touché par sa mort. Parce qu’en me relevant, je me suis dit précisément que dans la vie on naît, on trébuche, on se relève et on grandit, et je suis parti comme si je voulais m’effacer l’image de la mort. »

Ensuite, il vécut la mort de son arrière-grand-père : « Mais la réalité me rattrapa quand ce fut le tour de mon ancêtre, le père de ma grand-mère. Je me souviens que ce jour-là on m’avait montré son corps sous son linceul sur son lit de mort. Je fus comme formater. La mort n’était plus qu’une réalité, elle m’était devenue la chose la plus à craindre parce que j’ai vu après ce qu’on en fait des corps une fois qu’ils ne bougent plus. On creuse un trou et on les oublie. Au madras (école coranique) le maître en rajoutait une couche quand il nous disait qu’une fois tout le monde parti, l’âme revenait dans le corps et on se retrouvait seul abandonner, dans le noir. »

Mr D. a vécu très tôt « la mort » des certains membres de sa famille. Il en a gardé un traumatisme et a développé chez lui une peur de la mort qui serait devenue aussi une « peur de vivre » comme il l’explique : « Après la peur de la mort, vint la peur de la vie, des gens mauvais, les gens qui vous maudissent, ceux qui médisent sur vous et ceux qui vous exploitent. »

Il enchaîne son discours par les petites anecdotes qu’il aurait rencontré à cette époque-là parfois avec un ton déconcerté et avec beaucoup d’humour. Ce sont tantôt des souvenirs de son enfance pleins de douceurs, d’innocence jusqu’à la révélation du traumatisme précoce qui a chamboulé toute sa vie. Il raconte son traumatisme en détail, nous ne nous attendions pas à ce

lourd secret. En effet, nous avons aperçu une tristesse profonde chez ce jeune, une peur des autres car il s'enfermait souvent dans sa chambre et n'éprouvait pas le besoin de se faire des amis ou sortir pour une activité sociale. Il semblait être dans sa bulle, il s'y était enfermé et personne ne pouvait y entrer sans son autorisation. Il s'est autorisé après un an, à se confier sur le mal qui lui ronge après une confiance travaillée en permanence. Nous lui avons tendu la main pour l'accompagner socialement et lui proposer des orientations auprès des professionnels de la santé psychique. Il ne semblait pas être prêt à ce moment. Et pourtant ce mal-être grandissait au fil des jours.

Nous comprenons un peu mieux sa fragilité et sa vulnérabilité du petit garçon qu'il a été et qu'il le reste encore. Sa vie s'est probablement arrêtée à ce moment précis, à l'âge de 7 ans. Il raconte la scène de façon détachée mais très intense, nous sentons son « impuissance » de petit garçon et du jeune homme qu'il est devenu aujourd'hui. Il nous confie par ses mots bouleversants : « Il me baissa le pantalon et assouvi son désir à lui. Ça ne m'a jamais rendu plus fort. Au contraire en sortant de là. J'avais mal et avait du mal à marcher. J'avais peur que ma famille le découvre sinon j'allais passer un sale quart d'heure. Cet accident m'a fait me méfier de tout le monde mais n'a jamais atteint l'ouïe de mes proches. J'en ai fait des cauchemars, je pouvais revivre ce moment éveillé. Jusqu'à ce que je quitte l'île. »

Nous découvrons ce jeune, ces traumatismes, ses difficultés de vie, ses peurs, qui lui fait souvent basculer de l'autre côté de la vie où il nourrirait des idées noires, des idées bien sombre car sa souffrance est « inimaginable », elle est « intense » qu'il lui ait « incontrôlable ». Il parle de ces choses taboues dans la société comorienne et mahoraise. Ou de nombreux enfants d'ici et d'ailleurs, garçons ou filles, ont été abusés par des adultes et ont brisé leurs vies. Certains ont pu être pris en charge, d'autres comme Mr D. porte encore ses secrets en lui jusqu'à maintenant et c'est grâce à l'amour maternel, à sa belle plume, à la religion qui l'aident à tenir bon chaque jour. Ce qui ne l'empêche pas de s'effondrer, de ressentir un mal-être profond au point d'en avoir régulièrement mal à tête.

Nous continuons à écouter Mr D. qui nous raconte avec une précision incroyable ses aventures malheureuses, celui d'un enfant qui se battait pour exister, pour vivre une vie décente. Il voulait pouvoir étudier et vivre comme un enfant normal tout simplement. Sa mère prit alors la décision du retour à Mayotte et ce choix lui aurait soulagé comme il le témoigne dans ses dires : « J'étais enthousiaste à l'idée de partir, d'aller à Mayotte. Pour moi c'était un rêve ou une occasion pour enfin apprendre, à lire, à compter et à vivre sans trop sentir être le souffre douleurs des autres, mes dites amies. Ma mère me répétait que si je me sentais différent des autres c'est que je n'étais pas né en Anjouan où il faudrait qu'un jour je parte. »

Mr D. s'est toujours senti différent des autres enfants de son âge. Un autre événement

marquant de sa vie est son retour à Mayotte en *kwassa kwassa*³⁶¹, ce petit bateau de fortune. Il décrit précisément cette expérience périlleuse : « C'est dans une embarcation à fortune (kwassa-kwassa), qu'on allait partir à Mayotte. [...] Je me suis agrippé au bras de ma mère et je me suis dit que si nous montions tous sur ce petit bateau on risque la mort. La chose la plus à craindre. Ma mère essaya de me rassurer en me disant que tout allait bien se passer, qu'il n'y avait rien à craindre, il fallait juste invoquer dieu, les prières ça sauve et que beaucoup de gens le prenaient. »

Mr D. a dû prendre ce bateau comme ses deux parents étant comoriens, ils n'avaient pas encore de papiers leur permettant de prendre un visa pour pouvoir se rendre en avion ou dans un grand bateau autorisé. Ce fut un choc pour lui, il fit l'expérience d'une migration dans des conditions traumatisantes. Il se souvient là aussi en détail de ce qu'on appelle souvent « la traversée de la mort » et nous raconte : « Je lui ai demandé pourquoi on n'attend pas le grand bateau. Elle (sa mère) m'a simplement dit qu'on n'avait pas trop le choix. Avant de partir j'ai regardé ma sœur, ma mère avec mon petit frère dans les bars inconsciente de nous embarquer affronter la mer dans une barque. J'ai pensé à elle et à ma sœur et à mon petit frère, moi je savais nager, ma sœur n'en savait rien. Je ne doutais pas qu'elle savait le faire mais même si, mon frère nourrisson lui serait fardeau. Aurais-je assez de bras, de force pour les sauver tous les trois. J'ai repensé à l'homme, ce qu'il m'avait fait en me disant que ça allait me rendre plus fort. N'ayant plus de douleur, je ne l'en voulais plus, je me suis dit tout simplement : « espérons que je sois devenu plus fort ».

Ce souvenir très pénible rassemble les traumatismes de Mr D. Il revoit ces images en les évoquant, il avait besoin d'en parler. C'était un besoin de verbalisation qui datait depuis son enfance et qu'il ne s'est pas autorisé à faire. Et c'était lors de cet entretien de recherche qu'il a voulu se confier en dehors des professionnels de la santé dont il avait accès. Mais sa méfiance des autres semble être un frein pour aller se confier dans un cadre plus approprié.

Il fit le récit de son périple migratoire où il avait peur pour les siens et lui-même. Ce parcours traumatisant fait partie de son histoire lourde dont il a du mal à s'en défaire certainement sans un travail thérapeutique. Il a bien sûr les symptômes d'un stress post-traumatique de tous ces traumatismes accumulés durant son enfance. Il raconte sa peur de mourir avec les siens : « Dès le départ, il commença à pleuvoir. Quand on est arrivé pas très loin des eaux mahoraises, on a failli se renverser. Le désespoir se lisait dans le regard de chaque personne que je pouvais voir. Ma mère baissa ma tête et celle de ma sœur en nous disant de ne

³⁶¹ Les *kwassa kwassa* désignent les canots de pêche, de 7 à 10 m de long pour 1 m de large, à fond plat et équipés aujourd'hui d'un ou deux moteur(s). Ils renvoient également à ces embarcations de fortunes qui font rentrer clandestinement des migrants à Mayotte au péril de leur vie.

pas cesser d'invoquer Allah, de réciter les versets qu'on connaissait. Le capitaine tenta le tout pour le tout, il modifia son trajet et réussit à nous faire accoster sur une belle plage. »

Cette image que le jeune Mr D. décrit est frappant, cela renvoie à l'histoire de l'archipel des Comores, ces quatre îles sœurs dont le destin a séparé. Et devant l'instabilité politique, sociale et économique des trois autres îles indépendantes, des personnes comme la mère de Mr D., préfèrent prendre des risques avec leurs enfants afin de leur assurer une vie meilleure de l'autre côté de la rive, dans l'île française la plus proche d'eux.

Mr D. accosta enfin à Mayotte sains et saufs accompagné de sa mère, sa sœur et son petit frère qui était encore un nourrisson. Sa peur est devenue encore plus palpable, c'est devenu un moment traumatique où Mr D. avait peur de perdre sa mère, peur de la mort soit revenue : « J'avais trouvé une chose à craindre, encore plus fort que la mort. C'était la perte de ma mère. Je l'ai trouvé marchant toute seule, avec comme seul compagnon mon petit frère qui dormait. Je détestais les gens qui nous ont laissé sans se soucier de nous. La lune brillait mais il y avait des coins où le noir était total. J'imaginai, ma main dans celle de ma mère, voir surgir de nulle part des bêtes de l'île qui vont nous dévorer. Le moindre bruit me faisait sursauter. Il faut me comprendre, cette île a beau être mon berceau, je n'y connaissais rien. Je me suis rassuré et calmé ma colère en disant que les gens se sont précipités parce qu'ils avaient peur de ce que j'avais peur. » C'est de cette façon que Mr D. après neuf ans d'absence fit la connaissance de son île. C'est dans la peur et le cœur dévasté que le jeune découvrit l'île qui l'a fait naître.

Mr D. a dû comprendre bien des choses ce jour-là. L'histoire de Mayotte et les trois autres îles. La situation administrative de ses parents était compliquée, ils étaient des « clandestins », c'est-à-dire en situation irrégulière et devaient vivre cachés pour ne pas se faire expulser bien que leurs trois enfants soient tous nés sur un territoire français. Sa mère lui aurait expliqué leur situation et voici ce qu'il en avait retenu : « Lorsqu'on a vu le goudron de la route nationale. Ma mère daigna enfin à nous dire quelque chose : « nous voilà à Mayotte mes enfants ». J'ai pensé « on y est enfin mais à quel prix ». J'avais perdu l'enthousiasme que j'avais parce que je ne comprenais pas pourquoi être venu à Mayotte, sur une barque et pour se cacher. Ma mère m'expliqua l'état clandestin qu'on avait et la raison pour laquelle on a dû prendre une barque. Elle m'expliqua la différence qu'il y a entre Mahorais et Comorien. Elle m'expliqua qu'elle était comorienne mais pas nous, qu'elle ferait tout pour nous éviter son destin. Elle veut qu'on réussisse là où elle n'a pas pu. Je lui ai fait comprendre que mes origines sont ceux de mes parents, ce qui fait de moi un comorien. » Mr D. apprend à ce moment précis, l'insoutenable vérité. Bien qu'il soit né à Mayotte, ses parents étaient des étrangers sur cette île française et ils n'avaient pas de papiers.

Sur le territoire mahorais, Mr D. allait pouvoir être scolarisé et malgré son énorme retard,

il intégra la classe de CE1, il avait des facilités dès le départ et on lui aurait proposé de sauter de classe mais ni lui ni sa mère n'ont accepté cette proposition pédagogique. Mr D. vivait sa préadolescence et découvrait ces premiers émois amoureux. Son adolescence semblait se dérouler dans la normalité avec ses questions sur l'amour, ses choix amoureux, la découverte d'autres objets d'amour que sa mère. Il se rendit compte aussi des conditions de vie précaire de sa famille qui vivait dans un *banga* (maison fabriquée en tôle ou en terre battue) alors que ces autres camarades, comme la fille dont il était intensément tombé amoureux, habitaient dans une grande maison à plusieurs niveaux. Mais il se rassurait en se disant que sa richesse était sa famille, de plus c'était le plus intelligent de sa classe.

D'autre part, le père de Mr D., se saurait emporté car il ne voulait pas que sa deuxième femme revienne à Mayotte. Celui-ci décida de couper tout contact avec elle et son fils. Mr D. était outré et en colère du comportement de son père à l'égard de sa mère. Cette dernière aurait fait tous ces sacrifices pour permettre une meilleure vie à ses enfants. À l'éducation traditionnelle, on apprendrait aux enfants à respecter les parents quoiqu'ils fassent. Mr D. l'illustre bien dans ses propos : « On m'a toujours appris à aimer mes parents quel que soit leurs méfaits. Alors je me contentais juste de l'ignorer pendant plusieurs années. »

Mr D. continua à grandir comme il pouvait, en restant un élève très brillant, toujours premier de la classe. Il entra au collège et ce fut une belle période selon ses dires, c'était l'âge d'or : « A l'école primaire je n'ai jamais apprécié qu'on me traite d'intello, parce que je trouvais que c'était un titre honorifique immérité. Parce que j'étais vieux [...] Au collège c'était différent, j'étais toujours vieux mais j'avais le prestige d'être apprécié et par les professeurs et par les camarades jusqu'à dans l'administration. »

Il était un élève apprécié parce qu'il était doué, il ne manquait pas d'imaginations. Il a été initiateur d'un projet auprès du conseiller principal d'éducation (CPE) afin de changer l'image de son collège. Et en quatrième avec l'aide de sa professeure de SVT (Science de la Vie et de la Terre), sa classe était devenue une classe de développement durable. C'était bien-sûr une fierté pour lui. D'ailleurs il explique que c'est à ce moment où il a fait le choix d'être ce qu'il voulait être au niveau identitaire : « C'est réellement dans la classe de quatrième que je me suis pleinement considéré mahorais. Ce qui m'a donné envie de connaître de plus en plus l'île, sa faune et sa flore. » Il serait tombé amoureux de son île natale et il aurait décidé d'être lui aussi Mahorais quelles que soit les origines de ses parents. Le collège fut pour lui un très bon souvenir qui l'avait bien ressourcé jusqu'au moment où il rencontra une baisse de note au lycée car sa mère était envoyée à la Réunion pour une maladie grave. Et la conseillère d'orientation psychologue (COP) lui aurait fait comprendre qu'il serait un « zèbre », un « haut potentiel ». A

partir de là, il a commencé à se poser pleins de questions et il a fait le choix de quitter Mayotte pour continuer ses études en métropole (sa première et sa terminale). En faisant cela, il pensait prendre une bonne décision pour soulager sa mère : « J'ai quitté tout ce que j'avais de plus précieux. Il faut dire que l'envie de protéger ma mère est devenue importante et je me suis dit qu'avec une bouche en moins à nourrir, elle aurait moins de charge. J'ai convaincu mes parents de partir, en utilisant l'argument le plus banal majoritairement, de toute façon j'aurai 18 ans l'an prochain. »

Mr D. rebascula dans des questions sans fin, il a pris la décision de quitter sa famille alors qu'il avait réussi à trouver un « semblant d'équilibre » comme s'il avait besoin de prendre de la distance, de s'autonomiser pour peut-être mieux se comprendre loin de tous éléments perturbateurs ? Actuellement, il se cherche dans sa jeune vie d'adulte avec des difficultés au niveau financier. Il a toujours vécu de façon modeste mais au-delà de ses questions matérielles, nous retrouvons un jeune homme de 20 ans qui manque terriblement de confiance en lui malgré ses capacités intellectuelles et cognitives. Le test de personnalité MMPI-2-RF invoquerait des pensées désorganisées, et une grande détresse émotionnelle. Il souffrirait probablement de dépression grave qu'il aurait ignoré jusqu'à ce jour.

En ce qui concerne sa famille, il entretiendrait toujours de bonnes relations avec elle. Il a renoué les liens avec son père qui est revenu avec sa mère, il a deux femmes mais il s'occuperait désormais de ses deux familles. Au niveau administratif, à 13 ans il a dû demander la nationalité française au titre du droit de sol. Il est Français de Mayotte et il n'est pas expulsable.

A la question de qu'est-ce qu'être Mahorais, pour lui : « Cette question est restée pendant très longtemps pour moi une énigme. Être Mahorais pour un non initié, c'est vivre à Mayotte. Mais à cause de ce qui s'est passé entre ceux qui sont restés Français et ceux qui ont pris leur indépendance. Être Mahorais c'est avant tout avoir des parents qui ont choisi de rester français, qui ont eu la nationalité française etc... Et pour ceux qui sont nés de parents étrangers et qui ont la nationalité française. Sont-ils des Mahorais ? Cette question reste arbitraire. Chacun choisit ce qu'il veut être. Mayotte n'est qu'un bout de terre comme un autre. Sa spécificité reste son histoire. Comme nos ancêtres d'antan qui ont fait choix, n'est-ce pas un droit de pouvoir le faire. On n'était pas là quand l'histoire s'est faite. Peut-être qu'il y a des ascendants aujourd'hui qui auraient voulu être de Mayotte comme des ascendant à Mayotte qui aurait voulu naître ailleurs. Moi, personnellement, je me considère comme insulaire, je ne priorise pas une île sur une autre. L'alliance de mes parents m'est grande leçon. Si une guerre éclate entre Mayotte et Comores, je ne suis pas de nationalité comorienne mais je ne me battra pas contre mes congénères. Tant que le cœur n'est pas mort, l'entente est toujours possible. Si seulement les habitants de l'archipel de

Comores savaient que chaque île à sa particularité, au lieu de se chercher querelle comme à l'époque des sultans batailleurs, ils chercheraient à exploiter ce potentiel. »

Nous retiendrons être Mahorais est un choix : « chacun choisit ce qu'il veut être ». Mr D. est Mahorais et Français mais il n'oublie pas d'où il vient, les origines de ses parents. Et il ajoute même que ce métissage devrait plutôt être source de potentiels et non un prétexte de division. Il nous donne l'impression d'avoir bien mûri sur ces questionnaires identitaires et ce n'est plus un obstacle ou un frein à son épanouissement. C'est une question qui a l'air d'être réglée pour lui. Bien que d'autres traumatismes n'aient pas été travaillés, c'est un travail individuel qu'il doit faire quand il se sentira prêt. Cet entretien lui aura permis de s'autoriser à s'exprimer des choses qui font mal et de lui permettre de réfléchir à une possibilité de prise en charge médicale et psychologique.

Mr D. nous explique que ce qui l'aide à vivre finalement c'est l'amour. Son amour maternel et l'amour quand il est amoureux, cela lui donne des ailes inimaginables. Ne retrouvons pas là dans cet exemple le titre exact de notre recherche : « le choix de la sublimation contre l'effondrement psychique » ? Mr D. se sublime par l'écriture, il a un don exceptionnel et il ne se rend pas compte de ce talent si merveilleux. Mr D. a déjà reçu une distinction qui lui a valu une rencontre spéciale à l'Élysée. A-t-on encore besoin de preuves pour ce génie de l'écriture qui, comme Fatima Baco, manie la plume d'un coup de maître. Il a certainement un grand avenir dans le domaine littéraire. En attendant, il a encore un dernier combat à mener, le combat sans doute le plus dur, la bataille contre lui-même et ses démons intérieurs.

Mr D. nous fait partager sa vision sur comment la société mahoraise en l'occurrence devrait traiter ces jeunes : « Je pense que ce n'est pas une bonne chose d'embrigader la jeunesse. La première des choses à lui apprendre c'est à faire des choix et à ne pas se taire. Il faut qu'elle ose dire ce qui ne va pas. Le monde de la nouvelle génération ne sera pas exactement comme l'ancien. Il faut lui apprendre à vivre sa vie avec ses nouveautés en lui rappelant de ne pas oublier ses racines. La jeunesse ne reniera pas l'histoire des anciens comme peuvent craindre certaines personnes. »

Ainsi, il prône pour une jeunesse libre et libérée. Pour lui, permettre à un jeune de faire des choix et oser apporter un regard critique sur sa société l'aidera à s'émanciper, à s'épanouir et certainement à exploiter toutes ses ressources intérieures. La société mahoraise ne devrait-elle pas finalement faire plus confiance à ces jeunes pour qu'ils osent briller dans tous les domaines ? Le jeune Mr D. confirme nos propos : « Ils sont le soleil des îles, à condition qu'on les laisse

briller. Ils peuvent nous épater quand on sait leur faire confiance. »

Mr D. est un jeune aux multitudes potentialités encore inexploités parce que des freins psychiques l'en empêche. Et pourtant il a entamé le processus de sublimation, il fait partie de ces jeunes qui ont su montrer que malgré tous les obstacles, les difficultés quotidiennes et même les traumatismes, il est possible de transformer toute cette souffrance et d'en faire une force inimaginable. Comme nous le dit Santiago Amigorena, réalisateur et auteur, « notre bonheur est le résultat d'un malheur extrême », ou bien encore, il stipule qu'on n'écrit pas avec le bonheur, c'est avec les malheurs qu'on écrit les plus grands chef-d'œuvres comme le fait remarquer Martine Lani-Bayle³⁶² dans son étude publiée dans *Résilience, Connaissance de bases*, ouvrage collectif dirigé par Boris Cyrulnik³⁶³ et Gérard Jorland³⁶⁴ : « Retenons pour notre discussion que le traumatisme a débordé les capacités adaptatives du sujet et lui a fait subir une perte de contrôle, une expérience de mort réelle ou fantasmée. L'activité créatrice constituerait alors une tentative de maîtrise en main a posteriori, une réappropriation de la situation. Elle aurait une fonction clairement autothérapeutique, curative, exutoire, abréactive, cathartique³⁶⁵ ».

Nous allons passer à l'analyse de nos derniers entretiens directifs avant de passer aux analyses de nos entretiens non-directifs. Il s'agit d'un jeune docteur qui, malgré son parcours brillant, aurait une image négative de lui, il serait dans une autodépréciation de soi dû probablement à l'image de lui que lui renvoie son père, qui a été absent dans son éducation et qui a créé chez ce jeune, un sentiment « de vide », que sa mère a tant bien que mal dû remplir. Il nous semble avoir trouvé le même scénario dans nos études de cas, une mère présente, qui ferait de son mieux et un père absent ou peu présent qui s'investirait peu ou pas beaucoup dans l'éducation de ses enfants. Et pourtant, ces jeunes ont trouvé les stratégies pour dépasser leur mal-être et arriver à une réussite malgré tout.

Les trois derniers entretiens qui vont suivre, vont nous permettre de mieux étayer notre recherche et mieux comprendre la psychologie de ces jeunes originaires ou en provenance de Mayotte.

Mr I., 34 ans

Les éléments anamnestiques : Mr I. 34 ans est docteur. Il décrit sa relation avec sa mère comme étant fusionnelle. Il est le sixième d'une fratrie de onze enfants.

³⁶² Martine Lani-Bayle est psychologue clinicienne et professeure en Sciences de l'éducation à l'université de Nantes, où elle exerce depuis 1999.

³⁶³ Boris Cyrulnik est neuropsychiatre. Il anime des groupes de recherches sur l'attachement et la résilience.

³⁶⁴ Gérard Jorland est un philosophe et directeur d'études à l'École des Hautes études en sciences sociales.

³⁶⁵ Boris Cyrulnik et Gérard Jorland, *Résilience Connaissances de Base*, Odile Jacob, 2019, p.185

*Une enfance plutôt mouvementée :

Il décrit son enfance comme suit : « petit je partageais une chambre avec 3 de mes frères. La maison était très animée et les conflits quotidiens. Étant, le plus jeune des trois ma mère prenait souvent ma défense et je me sentais fort jusqu'au jour où je suis me battu avec mon frère aîné. A cette époque, le village tout entier participait à l'éducation des enfants, les plages et autres places du village étaient nos terrains de jeu. Les adultes n'hésitaient à reprendre, voire corriger les enfants même s'ils n'avaient pas de liens familiaux. À l'âge de 10 ans, j'ai quitté le foyer familial pour habiter avec ma grand-mère. Elle m'a beaucoup aimé, j'ai eu la chance de recevoir de l'amour maternelle deux fois. »

Ici, nous avons l'illustration de l'éducation traditionnelle où l'éducation de l'enfant était l'affaire de tous. C'est le groupe qui avait un droit de regard sur tous les enfants et même le droit de correction si les enfants étaient irrespectueux ou commettaient des actes répréhensifs au sein du village.

*Une adolescence en crise :

Il témoigne d'une adolescence perturbée. Il était le plus jeune de sa classe au collège à cette époque. C'était un bon élève mais il avait du mal à s'entendre avec les plus grands. C'est à la même époque qu'il aurait perdu sa grand-mère qui l'a élevé à un moment donné quand il quitta sa mère. Il s'est mis alors, pour oublier son chagrin, au rap et à l'écriture des chansons comme il le dit : « A 13 ans, j'ai perdu ma grand-mère et je ne suis senti seul, parfois incompris. Je me suis mis au Rap, j'écrivais des petits textes que je chantais pendant les événements culturels organisés dans le village. » Puis, il commença à s'absenter des cours et à être irrespectueux envers ses professeurs au point où sa mère était souvent convoquée au collège puis au lycée à cause de son comportement. Son père était absent selon lui, et participait peu ou pas beaucoup à son éducation. Il a ensuite cherché un autre moyen d'expression et d'évacuation de ses fortes émotions par la pratique du théâtre en plus du rap. Il continuait à négliger ses études, et avoir des comportements à risque. Il fumait également et buvait beaucoup d'alcool, nous confie-t-il.

Il était inscrit à ce moment-là en Bac S et ses résultats scolaires n'ont cessés de chuter. Ce qui l'aurait « sauvé » est une femme dont il en était éperdument amoureux : « Je rencontre alors ma future compagne. Elle a exigé que je change de comportement et que j'obtienne le BAC pour qu'elle accepte de se mettre en couple avec moi. Ce fut le déclic qui m'a permis de me concentrer un peu plus aux études. » Ce fut son déclic et son booster à ce moment-là et même durant toute sa vie jusqu'à aujourd'hui.

*Sa vie adulte à maintenant :

Il s'est mis en couple depuis ses 18 ans. Cette relation sérieuse et durable l'aurait beaucoup stabilisé émotionnellement et lui aurait permis d'arrêter de consommer de l'alcool et de fumer. Il dit avoir mûri en tant qu'homme à ses côtés comme il le raconte : « j'ai donc grandi et mûri en tant qu'homme adulte près d'elle. Cette situation m'a procuré beaucoup de stabilité, m'a permis de rapidement arrêter l'alcool et les drogues douces. J'ai ensuite été beaucoup pris par les études et plus particulièrement le doctorat. De ce fait, nous avons décidé assez tard d'avoir un enfant. Et j'ai eu mon fils un an après la fin de mes études à 30 ans. »

Mr I. aurait manqué d'une image paternelle stable. Son père le négligeait et s'est retrouvé livré à lui-même sans vraiment de repères. Il était alors difficile de se construire sans référence masculine fiable. Après ses 30 ans, à son retour à Mayotte, il aurait repris les mêmes habitudes de son adolescence avec ses amis d'enfance. Il recommença à boire et à fumer : « Il s'en suivi une incertitude, je n'avais pas encore d'emploi stable, je devais prendre une décision à quant à mon avenir professionnel. Je décidais de retourner seul à Mayotte pour enseigner et voir les opportunités qu'il y a sur place. J'ai retrouvé mes copains d'enfance et avec eux des activités favorites, l'alcool, les boîtes de nuit, les filles... S'en suivit, une séparation, la naissance de ma deuxième enfant. J'attendais un autre avec une autre femme, et après quelques mois de réflexion... »

D'homme responsable grâce à sa femme qui arrivait à le contenir, il serait devenu « irresponsable ». Il aurait voulu vivre une seconde jeunesse et s'amuser en oubliant ses responsabilités de vie d'adulte et de responsable de famille. Il a eu un enfant avec une autre femme qu'il aurait pris en charge et il s'est occupé de son fils aîné pendant un an pour dit-il « redéfinir ses priorités. »

Il aurait compris alors d'après lui, que c'est sa famille qui serait plus important. Il a voulu échapper à la compulsion de répétition de son père qui était plutôt absent dans sa vie. Il se veut beaucoup présent et soutenant envers tous ces enfants. Aujourd'hui, après trois ans passés en métropole, il se sent prêt à reprendre le cours de sa vie, à se stabiliser dans tous les niveaux et surtout s'occuper de sa femme et de ses enfants.

Un peu plus tard il explique la relation particulière qu'il a eu avec son père : « Mon père était peu présent dans notre vie au quotidien. Il a toujours travaillé dur pour qu'on ne manque de rien. Il passait son temps libre entre la pêche et l'élevage de chèvre et à s'occuper de son champ. Avec lui je partage peu de souvenirs émotionnels. Nous allions parfois à la pêche. J'essayais toujours de pêcher plus de poissons que lui. Je me rappelle qu'il prenait ma ligne ensuite me la redonnait en me disant de tirer. J'étais heureux de remonter les poissons. Ces moments furent

trop rares. Je n'ai pas fait exprès de ne pas en parler. Il reste un modèle de pragmatisme pour moi. Il n'a jamais été satisfait de ce que je fais au niveau scolaire. Pour lui ce n'est jamais suffisant. Ça a probablement contribué à développer chez moi un sentiment permanent d'imperfection et de devoir toujours faire plus. »

Il garde une image paradoxale de ce père, tantôt admiré par ses qualités et en même temps, il aurait souffert de carence affective de sa part : « Ce n'est pas facile pour moi de parler de lui. D'une part je lui en veux de ne pas avoir été là émotionnellement, et d'autre part c'est un modèle de travail, pragmatisme et pugnacité. »

*Relation avec ses parents et les frères et sœurs :

Il rétorque à propos des relations : « J'ai toujours une relation très fusionnelle avec ma mère, elle est toujours là pour moi. Quand on n'est pas au même endroit, on s'appelle tous les jours. Elle a une place centrale. Étant issu d'une famille nombreuse, j'ai des réelles relations avec deux de mes frères. Les autres frères et sœurs nous avons des relations cordiales, mais il m'arrive de ne pas être en contact avec eux pendant plusieurs mois. Cette situation est probablement due à notre enfance, ou du fait des différences d'âge, on a grandi dans des clans au sein de la famille. »

La relation avec la mère qui serait fusionnelle reste importante dans sa vie. Il explique avoir de bonnes relations avec deux frères sur les onze. Pour les autres frères et sœurs, Mr I. aurait selon lui, des relations « cordiales » sans en expliquer davantage. Nous pourrions supposer que ce sont des relations sans une réelle complicité. Nous lui avons demandé de nous en dire plus, Mr I. a fait le choix de ne pas en dire plus à ce sujet. Nous le sentons plutôt dans une certaine retenue en termes de l'expression de ses émotions et en même temps cela peut-être juste dû à un comportement pudique lié notamment à un contexte culturel, où l'on ne dévoile pas ses sentiments à une inconnue qui qu'elle soit.

*Question identitaire selon lui :

Il reste dans le rationnel, avec une définition concrète sur le sujet. Un Mahorais est celui qui aurait au moins l'un des parents qui serait de Mayotte. Tout en soulignant qu'il existerait à Mayotte des « identités multiples ». Et que tous peuvent faire partie des citoyens de la République Française. Il ne s'implique pas émotionnellement. Il ne semble pas revendiquer une appartenance plutôt qu'une autre. Et il reconnaît à priori le métissage de son île natale sans rentrer dans de longs discours sur les relations qu'entretiennent Mayotte et ses voisins les Comores, ni sur la question d'un choix : « être mahorais pour ne pas être comorien », ou être

français avec une « identité papier », etc.

Autrement, pour lui encore, la place de la femme mahoraise serait très importante dans la société mahoraise. Lui qui a été élevé par des femmes, sa mère, sa grand-mère et qui aurait été mis sur le droit chemin par sa femme : « En septembre 2003, je rencontre alors ma future compagne. Elle a exigé que je change de comportement et que j'obtienne le BAC pour qu'elle accepte de se mettre en couple avec moi. Ce fut le déclic qui m'a permis de me concentrer un peu plus aux études. » Encore une fois, une femme qui a su le motiver et lui donner envie de poursuivre de brillantes études jusqu'au doctorat. Mr I. a une image très positive de la femme, qui serait pour lui, une figure étayante et contenant. L'image de la mère le rassure, apaiserait ces angoisses internes et l'aurait même aidé à se dépasser, et à surmonter son manque du père dont il évoque très peu dans son entretien.

Nous constatons un père peu présent ou quasi absent, un jeune qui en a souffert et qui probablement en souffre encore. Un sentiment ambivalent qui existe en lui, envers ce père qui n'a pas été soutenant et qui ne serait pas satisfait de l'excellent parcours de son fils à tel point que celui-ci a développé des sentiments de frustrations et de perfectionniste. Il semble rester insatisfait et à la recherche d'une reconnaissance en particulier du père qui ne viendrait pas.

Par ailleurs, la place du père dans l'équilibre psychique de l'enfant a suscité de nombreux débats et c'est un sujet qui n'en finit pas. Dans la société mahoraise, cela reste un sujet tabou d'après nos observations. Certaines mentalités sont figées ou ancrées. Et l'éducation traditionnelle reste encore la référence, la femme, cheffe de la maison c'est aussi elle qui éduque les enfants en grande partie, le père c'est celui qui « cadre », qui « punit » sans forcément partager des activités avec ses enfants. Mais à Mayotte, les pères évoluent aussi, chacun a sa manière et selon ses valeurs individuelles et ses priorités.

Nous rejoignons la pensée du Dr Marcel Ruffo dans son livre *Chacun cherche un père* en écrivant : « je persiste à penser que, pour faire et élever un enfant, on n'a encore rien trouvé de mieux qu'un père et une mère ou, plus exactement, une personne qui exerce la fonction maternelle et une autre fonction paternelle, ces deux fonctions ne pouvant se confondre. La première apporte les soins de base, la proximité, la continuité, quelque chose qui va avoir la contenance et la spatialité ; la seconde, plus intermittente, plus à distance, apporte davantage la notion du temps. C'est dans la complémentarité de ces deux fonctions que l'enfant va puiser les repères qui lui permettront de se trouver lui-même. Insistons cependant sur le fait que, si le père a le droit de se défilier quand le quotidien est paisible, il doit toujours être là lorsque le vent se lève³⁶⁶. »

³⁶⁶ Rufo, Marcel, *Chacun cherche un père*, Le livre de poche, Paris, 2011, p.58-59.

Ainsi, le père comme la mère ont tous deux une place importante dans la vie de leurs enfants et Mr I. est en manque de l'un de ses parents, de son soutien et de son affection, qui semblent avoir un impact sur son devenir en tant qu'homme et père de famille et ainsi que dans sa façon de se percevoir (au niveau de l'estime de soi). Ce qui le rendrait plus fragile, plus vulnérable, le mettrait en proie au doute de lui-même malgré ses réussites. Tous les parents sont-ils en capacité d'être parents, ils font avec ce qu'ils sont en lien avec leur histoire, ils essaient de ne pas reproduire les défaillances de leurs propres parents mais y arrivent-ils vraiment ?

À Mayotte, il y aurait un véritable chamboulement de la notion de « famille », ils se retrouvent entre un modèle familial traditionnel et un modèle familial occidental. La famille élargie, la famille communautaire, la famille qui n'est pas perçue comme juste étant les parents et ses enfants. Pourtant, de plus en plus de jeunes parents, de jeunes couples veulent se défaire de cette grande famille pour se centrer sur eux, sur leurs besoins, leurs rêves et bien sûr leur épanouissement personnel.

*Les évènements marquants de Mr I :

Il en dénombre trois événements marquants dans sa vie, à savoir le décès de sa grand-mère, la naissance de son fils qui le surnomme « son précieux » et la rencontre de son épouse. Ce sont des moments clés qui ont un impact considérable dans sa vie. D'autre part, ce seraient sa mère et ses enfants qui l'aident à tenir bon, à aller de l'avant malgré ses doutes, ses peurs, voire même son manque de confiance en lui comme il nous le fait rappeler : « Je me dis souvent que je n'ai pas le droit de décevoir ma mère et je dois tout faire pour que mes enfants vivent dans des bonnes conditions. Ils sont aujourd'hui mes principaux moteurs de motivation. »

*Ce qu'il pense des jeunes comme lui :

Il a un regard objectif sur la situation de son île natale. Il voit une jeunesse riche de potentialités même avec ses nombreuses difficultés. Il y aurait des inégalités dans le système éducatif qui serait à améliorer pour solutionner dans un premier temps le problème d'illettrisme notamment chez les jeunes des milieux défavorisés. C'est ce que constate Mr I. dans ses observations : « Beaucoup de jeune à Mayotte, notamment dans les quartiers défavorisés ont d'énormes difficultés à lire et à écrire. Ils leur manquent des infrastructures culturelles et sportives. Malgré ces difficultés, cette jeunesse est créative, et résiliente. »

Ainsi il décrit une jeunesse créatrice et capable de résilience. Ces propos se confirment avec la plupart des jeunes que nous avons rencontrés et échangés dans le cadre de cette recherche. Mr I. pense que si les jeunes mahorais sont bien pris en charge, cela permettrait de diminuer la délinquance juvénile à Mayotte, en l'occurrence le phénomène des bandes rivales

qui se développent de plus en plus et effraie la population mahoraise. Pour lui encore, l'avenir de Mayotte ce sont ces jeunes et ce sont ces derniers qui permettront le rayonnement de Mayotte à l'échelle nationale et internationale. Et Mr I. d'ajouter une phrase juste au sujet de ces jeunes : « Il faut leurs donner la possibilité de se découvrir et de grandir en toute quiétude, et d'assurer leur sécurité y compris à l'école. » N'est-ce pas là le commencement d'une base saine et rassurante qui favoriserait une réussite à un grand nombre de ses jeunes ? Certainement que oui.

Nous allons ajouter trois études de cas qui décrivent d'autres modèles familiaux, beaucoup plus stables et favorisant pleinement la réussite des jeunes. Des modèles qui aident, nous semble-t-il, les jeunes à accéder à un processus de sublimation dès le début, à des âges précoces. Cela va nous permettre de compléter les autres entretiens des jeunes qui avaient plutôt reçu une éducation traditionnelle avec l'idée que l'enfant appartient à tout le monde et non juste aux deux parents. Ces derniers apportent des imagos parentaux qui semblent « stables et soutenant » durant le parcours de vie du jeune.

Mme Y., 33 ans

*Présentation :

Mme Y, 33 ans, Bac+5, fonctionnaire d'état.

*Enfance :

Elle dit avoir une enfance classique dit-elle. Elle a été élevée par ses deux parents dont un père fonctionnaire et une mère femme au foyer qui s'occupait de ses enfants et du bien-être globale de toute la famille à savoir les tâches ménagères, la cuisine, l'éducation des enfants avec la transmission de valeurs humaines au bon développement de sa progéniture. Elle a fréquenté l'école coranique avec sa morale, le respect des adultes, l'obéissance des parents entre autres. Son père avait un esprit ouvert sur d'autres cultures telle que la culture occidentale. Et dans leur famille, les parents leur avaient sensibilisé sur l'importance de l'école.

*Adolescence :

Durant cette période elle dit avoir fait des crises classiques qui était en lien avec son éducation stricte et son envie de liberté. On attendait d'elle des performances scolaires ainsi qu'un comportement moral irréprochable. Elle souffrait également du poids de la polygamie sur le quotidien familial. Elle a vécu en particulier un événement très marquant, qu'elle décrit étant un choc émotionnel lors du décès de sa mère, c'est pour elle un : « très fort traumatisme ». Son père l'aurait beaucoup aidé dans cette période très difficile pour elle quand elle nous dit : « présence prégnante et soutien très fort de mon père dans la vie ». Le père aurait été très

contenant et étayant pour elle. Elle a pu compter sur lui, de son affection afin de vivre son deuil et de le dépasser. À cette époque-là et encore aujourd'hui, les professionnels de la santé psychologique n'étaient pas de première intention. Les personnes faisaient avec ce qu'elles pouvaient. Contrairement à Mme H., qui a vécu une perte de façon violente et très traumatisante, Mme Y. a su compter sur son père. Mme H. n'a pas eu cette chance, elle s'est retrouvée encore plus seule et livrée à elle-même avec ses frères et sœurs.

*Vie Adulte :

Elle décrit une vie adulte épanouissante. Elle travaille avec des engagements associatifs.

*Relation avec les parents et la fratrie :

Elle décrit une relation très fusionnelle avec sa mère de son vivant. La relation avec son père semblait plus compliquée, elle l'explique en ces mots : « Relation particulière avec mon père : mélange d'affection, de tendresse et de rigidité : les maîtres mots : Se surpasser, avoir de l'ambition, être performant chaque jour. Les messages de félicitations finissaient toujours par "tu aurais pu faire davantage ""tu ne fais que commencer ton avenir... ». Un père présent mais qui lui mettait beaucoup de pression pour sa réussite. Elle n'avait pas le droit d'échouer. Elle parle de relations positives avec ses frères et ses sœurs.

*Question identitaire :

Qu'est-ce être mahoraise pour toi ?

A cette question, voici sa réponse : « Être mahorais ne se définit pas, il se vit. Pour moi, en effet, être mahorais, c'est vivre au plus profond de soi son appartenance à Mayotte, l'aimer profondément, savoir se battre pour elle et se sentir héritier de son histoire. » une définition qui est partagé par de nombreux jeunes, être Mahorais, c'est avant tout l'amour de cette île et ce qu'on est capable de faire pour elle.

La place de la femme mahoraise ? Et l'homme mahorais ?

Elle se place comme une militante qui espère une complémentarité entre l'homme et la femme vu que cette dernière malgré sa place importante notamment dans l'histoire de Mayotte, elle aurait toujours été reléguée au rôle de mère, épouse, de mère au foyer, étant obligé de prendre soin de tous les membres de sa famille. Elle ajoute qu'aujourd'hui : « même si ce combat pour parvenir à une égalité homme/femme est toujours en marche, on peut affirmer sans la moindre hésitation que la situation a largement évolué. Il convient donc de rappeler toujours à cette nécessaire complémentarité de l'homme mahorais et de la femme mahoraise pour un développement réussi de ce territoire. » Ainsi, pense-t-elle que malgré l'évolution du rôle de la

femme durant ces dernières années, on l'assimile toujours à son rôle initial quoiqu'elle fasse comme accéder à des postes de hautes responsabilités, ou une carrière en politique etc.

Les événements marquants de ta vie ?

Elle liste les événements qui ont marqué sa vie, à commencer par les plus douloureux tels que le décès de ses deux parents et de son petit frère. La mort d'une amie métropolitaine qui aurait été assassinée. Ce qui l'aurait marqué de façon positive et qui a certainement pu l'aider à rentrer dans une résilience ce sont les valeurs morales et de réussite inculquées par son père, le souvenir qu'elle a gardé de sa mère : « sa détermination pour apprendre à lire et à écrire le français afin de nous aider dans nos devoirs et leçons. Une image qui a guidé et forgé mon parcours ». Elle décrit une mère battante, inspirante qui lui aurait été un modèle, une référence tout au long de sa vie.

Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Ces ressources internes et externes qui l'aident à se dépasser et à surmonter les épreuves de sa vie sont selon elle, le soutien « indéfectibles » de ses proches, et une motivation et une volonté interne qui l'aide au quotidien à tenir bon quoiqu'il arrive comme elle l'exprime : « une volonté permanente de faire aboutir les choses et d'en faire plus chaque jour. Les difficultés m'obligent toujours à me surpasser donc à franchir les obstacles même si quelquefois j'écope des échecs. Mais comme dirait Mandela "je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends. » Ainsi, Mme Y. s'est inspirée d'autres personnalités qui ont développé en elle cette force de vie dont elle nous témoigne.

*Questions sur la jeunesse en général :

Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Pour elle, chaque jeune aurait son propre talent et qu'il faudrait surtout l'accompagner à développer ses compétences scolaires et professionnelles. Elle rapporte également s'agissant de ses observations de ces jeunes originaires de Mayotte ceci : « De plus, on peut relever que ces jeunes, sans disposer des atouts des autres départements, présentent des talents multiples : sportifs performants sans encadrement structuré, maçon, peintre, menuisier, mécanicien, agriculteur sur le tas, chanteur, danseur, musicien...Ils ont donc des potentialités que nous pourrions exploiter pour les aider à se construire. » Les jeunes posséderaient, selon Mme Y., de nombreuses potentialités qui ne seraient pas exploitées.

Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

Pour elle encore, les jeunes auraient besoin qu'on puisse croire en eux et en leurs potentiels et pour cela, il serait intéressant de développer leur confiance de soi.

Quels sont les freins pour leur réussite ?

Mme Y. ayant observé les manques de son territoire et de ce qui serait un frein à la réussite de ces jeunes. Nous allons répertoriés sa réflexion. En premier lieu, les jeunes manquent de repères, ce qui les empêcherait probablement à avoir une stabilité au niveau psychologique. Il y aurait également le problème de précarité sociale, beaucoup de jeunes vivraient dans des conditions difficiles où ils n'auraient pas accès à des logements décents, ni accès à la culture ou toute activité pouvant les aider à s'épanouir et à favoriser de la réussite scolaire ou tout autre. L'autorité parentale serait en crise en plus de l'absence de structures importantes pour l'accompagnement éducatif des jeunes.

Quels sont les choses à améliorer ?

Pour améliorer la situation des jeunes à Mayotte, il faudrait un accompagnement selon elle afin de travailler le manque de confiance en soi, qu'il puisse se projeter comme le dit Mme Y. : « dans un avenir meilleur et possible ». Elle ajoute également des éléments importants qui vont dans le sens de favoriser de la réussite chez les jeunes en liant des facteurs psychologique et socio-éducatifs, notamment la valorisation des jeunes pour montrer davantage de modèles de réussite. Et une des choses les plus importantes dont elle évoque : « de créer les conditions favorables à la constitution d'un cadre familial sécurisant pour les jeunes : autorité parentale réhabilitée, rapports école/parents positifs et complémentaires. »

Enfin pour Mme Y., les jeunes bien accompagnés, formés et encadrés, seront une bonne chose pour Mayotte et pour son développement socio-économique et psychologique.

*Conclusion :

Nous voyons que les jeunes de Mayotte sont comme tous les jeunes du monde entier. Ils ont besoin d'une bonne base, des parents aimants et soutenant, des conditions propices à leur épanouissement aussi bien personnel que professionnel. Ceci peut se faire par un travail de prévention et sensibilisation de leur santé psychologique. Il est important que les jeunes se sentent valorisés par leur famille, la société aussi, qu'on croit en eux comme le souligne Mme Y. Ainsi ce qui les permettront de se faire beaucoup plus confiance et *in fine* d'oser donner le meilleur d'eux-mêmes dans tous les domaines. La première chose que nous remarquons, ce sont des besoins psychologiques qu'il serait bon d'écouter afin que ces jeunes révèlent leurs côtés plus lumineux et s'affirment afin d'exploiter tous leurs talents.

Mr O., 30 ans

*Présentation :

Il est l'aîné d'une grande fratrie de quatre garçons et deux filles.

*Enfance :

Mr O. a vécu son enfance à Anjouan où il aurait été séparé de ces parents. Il a été élevé par sa tante et sa grande mère maternelle. Une enfance plutôt marquée par l'absence de ses parents et que Mr O. comme tout enfant de son âge a très mal vécu. Ce fut une période qui a dû être très pénible pour lui. Il aurait manqué dès ses premières années de l'amour parental bien qu'il y avait les substituts maternels avec sa tante et sa grand-mère. Il aurait alors surtout manqué de figure paternelle.

*Adolescence :

Ce fut une période plus apaisée avec les retrouvailles de sa mère et ses frères et sœurs dans une ville métropolitaine avant le retour à Mayotte. Où il aurait continué sa scolarité et a su se faire pleins d'amis. L'adolescence fut moins compliquée pour lui, il était entouré de ses parents, ses frères et sœurs et une vie sociale bien remplie que ce fut contenant et paisible nous semble-t-il.

*Vie Adulte :

Une vie adulte marquée par sa paternité précoce à 20 ans. A partir de ce moment, il aurait beaucoup mûri et saurait devenu plus responsable.

*Relation avec les parents et la fratrie :

Il décrit une mère ambitieuse, juste et aimante pour ses enfants et autoritaire. Un père qui aurait été moins présent mais complice et amical dit-il. Il aurait eu une belle harmonie familiale avec ses parents et ses frères et sœurs selon ces termes.

*Question identitaire :

Qu'est-ce être mahorais pour toi ?

Pour lui, c'est avant accepter le choix de leurs aînés qui ont décidés de rester français à contrario des autres îles de l'archipel des Comores. Ainsi, ce qui ramène à la compréhension que les Comoriens devraient accepter les choix de Mayotte afin que les quatre îles puissent vivre en harmonie loin des conflits habituels. Est-ce cette partie inacceptable de leur histoire commune qui ne permettraient pas ni aux comoriens ni aux mahorais de dépasser leur divergence et

entretenir de meilleures relations entre eux ? Une question qui revient toujours dans les débats politiques bien que les quatre îles ne s'entendent pas entre elles et ce, bien avant leur séparation. En effet, l'histoire nous apprend que chacune d'elles voulait exister par elle-même et faire reconnaître sa domination sur les autres comme nous le rappellent bien souvent les ouvrages traitant de la période des Sultans batailleurs.

La place de la femme mahoraise ?

Mr O estime la place de la femme mahoraise comme très importante à l'image de la famille antillaise. Il nous dit : « Pour moi la femme mahoraise a et aura toujours une prédominance dans l'échiquier sociétale, dans la mer de la Caraïbe on appelle cela « la femme potomitent ». La mahoraise est au cœur de la société qui s'est petit à petit construit dans l'île Mayotte. » La femme mahoraise comme le noyau central de la société mahoraise. C'est selon lui encore, la femme, étant un élément central qui solidifiait et constituait l'unité familiale.

Les événements marquants de ta vie ?

Ce qui a marqué sa vie ce sont en premier lieu sa paternité précoce, puis son installation en métropole et la rencontre de sa future femme avec qui ils fondent une vie familiale stable et satisfaisante.

Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Ce qui l'aide à surmonter ces épreuves de la vie est en particulier l'amour des siens, son niveau d'instruction et son engagement dans la vie professionnelle où il fait un métier d'aide aux gens. Voici ce qu'il en dit : « Grace à l'amour des miens, grâce à mon bagage éducatif et mon engagement professionnel en faveur des autres et une bonne hygiène de vie ».

Questions sur la jeunesse en général ?

Pour lui, les jeunes sont privilégiés et bénéficient de meilleures conditions de réussites que leurs aînés et devraient utilisés de tous leurs talents pour montrer ce dont ils sont capables. Ainsi, Mr O, pense qu'il serait bon de voir cette jeunesse comme un atout pour Mayotte. Car c'est une « chance formidable pour leur territoire ». Il souhaite rester optimiste et parier pour la jeunesse même si beaucoup dans la population mahoraise, déplorent les comportements antisociaux de certains de ces jeunes et les pensent « incontrôlables ». Les jeunes sont-ils alors capables de véhiculer une autre image que la possibilité de passage à l'acte envers la société avec un mode d'expression qui serait agressive puisqu'ils se sentent incompris, délaissés et négligés ? A-t-on à faire à des jeunes complètement « perdus », des jeunes qui cherchent

inlassablement leur place dans la société, des jeunes qui souffrent intérieurement, des jeunes qui n'auraient d'autres solutions que la violence comme expression de leur mal être.

*Conclusion :

Nous avons toujours l'impression que les jeunes ont besoin d'être écoutés et valorisés afin qu'ils sortent du cercle vicieux d'une image négative d'eux. Ils sont capables d'accomplir de belles choses si on leur donne les moyens matériels, financiers mais surtout affectifs en les accompagnements dans leur bon développement psycho-émotionnel. C'est toute la subtilité de cette recherche, nous ne révélons rien de nouveau que ce qui était évident, un enfant qui réussit est un enfant qui se sent en sécurité, aimé, choyé, valorisé qui se développe certainement avec une bonne estime de soi une bonne confiance de soi et bien évidemment une bonne dose d'affirmation de soi. Ces ingrédients réunis, la réussite est une suite logique qui se veut naturelle sauf les cas exceptionnels avec des facteurs internes propre à chaque individu que l'on ne contrôle pas.

Notre dernière jeune, aurait baigné dans un environnement familial favorable à sa réussite depuis ses premiers débuts de sa vie. Nous vous la présentons dans les lignes suivantes.

Mme M., 26 ans

*Parcours de vie :

Elle est née à Mayotte de deux parents originaires des îles des Comores. La mère est mahoraise et le père de Grand-Comores. Elle est l'aîné d'une fratrie de trois enfants, la seule fille et deux frères.

*Enfance :

Elle a vécu dans la capitale de Mayotte. Elle y a habité avec ces Grands-Parents maternels, « tous ensembles ». Elle est allée à l'école coranique et a été inscrite dans une école maternelle privée, puis l'école primaire privée. Ces deux parents travaillent. Elle a toujours été scolaire et a toujours été avec le même groupe d'amis depuis son plus jeune âge.

*Adolescence :

Elle continuait à très bien travailler pour le plus grand plaisir de ces parents. Elle grandissait dans un environnement stable et des parents lui inculquant une éducation traditionnelle et une ouverture au monde avec les voyages, les lectures, l'accès à des activités culturelles. Elle était intégrée dans un groupe d'amis aussi travailleurs qu'elle et elle se répétait

souvent : « faire aussi mieux que l'autre ». Elle allait également à l'école coranique, a appris à lire par cœur les versets coraniques et elle s'est imprégnée de la morale islamique, ce qui l'aurait aidé à mieux gérer ces problèmes existentiels durant son adolescence.

*Vie Adulte :

Elle a voulu faire médecine alors que son père la voyait faire autre chose dans les sciences humaines. Elle a passé le concours et elle a réussi. Elle est rentrée à la faculté de Médecine et elle a été à l'internat d'excellence. C'était pour elle, un cadre strict et contenant qui l'a aidé à donner le meilleur d'elle-même. Elle entame ses dernières années pour devenir officiellement médecin.

*Relation avec les parents et la fratrie :

Elle a des parents surprotecteurs, une mère présente et un père qui les poussait dans les études surtout à travailler les matières scientifiques. Elle a de bonnes relations avec ses frères.

Les événements marquants de ta vie ?

Son échec à sa première année de médecine avec une moyenne correcte. Cela l'avait choqué et elle aurait ressenti de la pression au retour de ses vacances à Mayotte. Elle avait mal vécu cette période-là, le regard et les critiques des autres : « l'excellente élève aurait finalement échoué et elle n'aurait pas réussi sa première année de médecine du premier coup ». Elle dit avoir reçu une claque à ce moment-là. Elle a alors doublé d'effort pour réussir son concours d'entrée en médecine.

Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Ce sont tous des facteurs de protection, selon elle : La religion, le soutien familial, un père poussif sur les études, des parents qui les ont bien éduqués dans un cadre contenant et étayant avec des principes et des valeurs propices à leur bon développement psycho-émotionnel. L'influence des amis sérieux et scolaires, l'aurait aidé à se maintenir au rang des meilleurs.

*Conclusion :

Ces trois jeunes ont tous réussi. Ils ont une base commune avec des parents présents pour eux et surtout soutenant qui les auraient poussés dans leurs études. D'autres parts, l'éducation traditionnelle semble être un atout qui les aurait contenus et transmis des valeurs dont le respect et un bon comportement dans la vie de tous les jours. Ils ont également bénéficié de modèles parentaux avec des valeurs de déterminations, de combativité et d'endurance qui les auraient motivés à aller aux plus hauts de leurs possibilités.

Pour approfondir nos données qualitatives, nous allons procéder à l'analyse de nos entretiens non-directifs. Le premier entretien a été compliqué à mener car il nous a été difficile à faire parler le jeune. Mais de manière générale, les entretiens sont non-directifs par rapport au cadre, les jeunes interrogés ne voulant pas se conformer à la trame choisie lors des échanges. Nous nous retrouvons donc à reproduire fidèlement la parole des jeunes, une parole qui se veut libre. En effet, les jeunes ne disent que ce qu'ils avaient envie d'évoquer en se référant au thème général (la jeunesse mahoraise) et aux stratégies déployées pour contenir leur souffrance psychique.

B. Analyse des entretiens non-directifs

Mr E., 33 ans

Les éléments anamnestiques : Mr E. a vécu à Mayotte jusqu'à l'âge de sept ans. Après sa vie aurait basculé car son père qu'il ne connaissait pas et qu'il ne l'avait jamais vu auparavant, a décidé de venir le chercher à Mayotte pour l'emmener vivre en métropole. Une décision prise sans son consentement. Il s'est retrouvé du jour au lendemain chez un père qui était comme « un étranger » pour lui. Il a quitté l'île, ainsi que sa mère, de manière brutale. Une situation qu'il n'arrive pas à expliquer aujourd'hui. Il nous dit seulement parlant de ses parents : « Ils n'ont jamais été ensemble de ce que je sais, c'était lors d'un voyage. Je ne sais pas, de ce que l'on m'a dit, il y a plusieurs versions, la vie mahoraise est très compliquée. J'ai des frères et sœurs, des fois je ne sais pas s'ils ont le même père ou la même mère. »

« La vie mahoraise est compliquée » dit-il. Sophie Blanchy-Daurel le confirme dans son livre *La vie quotidienne à Mayotte*. La sociologue évoque cette instabilité familiale avec des relations conflictuelles qui auraient pour conséquence de créer une situation anxiogène. Elle ajoute : « Quand on est parmi les premiers enfants d'un homme, ou qu'on est né d'un couple jeune, on a de fortes chances d'assister à la séparation du couple. Le plus souvent l'enfant reste auprès de sa mère, et l'image du père est alors incertaine. » En ce qui concerne Mr E., il y fut, d'après lui, le fruit d'une histoire furtive, une aventure d'une nuit comme on dit. Sa mère tomba enceinte et garda l'enfant qu'elle éleva jusqu'à ses sept ans. Le père décida un jour de réapparaître. La mère de Mr E. est d'origine malgache, à cette époque elle vivait probablement une situation de précarité sur le territoire de Mayotte. Le père ayant une situation matérielle et financière beaucoup plus avantageuse, la mère aurait consenti au départ de son enfant pour lui permettre de meilleures études et un meilleur avenir.

A Mayotte, les parents ont encore cette idée selon laquelle « l'herbe est toujours plus verte ailleurs », à la Réunion ou en métropole ! Leurs enfants se sentiront mieux là-bas, ils grandiront en parlant très bien le français et auront les meilleurs choix de vie. La mère de Mr E. semble avoir accepté le départ de son fils.

Mr E. aurait sept frères et sœurs, trois garçons et quatre filles du côté maternel. Il a dû demander à son épouse métropolitaine de l'aider. Il semble perdu dans son histoire de famille et a du mal à savoir qui est qui ? Quelle est la place de chacun ? Et quelle est sa place dans cette famille coupée en deux ? Car il a vécu sans père et après la rencontre avec ce dernier, il devra vivre cette fois-ci sans sa mère et accepter de la voir irrégulièrement.

Cet entretien fut difficile car Mr E. avait du mal à exprimer ses émotions et parler de lui : « Pour moi, rien qu'à te raconter ça, je ne pense pas que ça soit une belle expérience et je ne pense pas que ce sont des choses à...je pense être chanceux voilà ».

Ainsi, il pense qu'il a vécu des choses difficiles qui ne l'ont pas empêchées « de vivre », de fonder une famille, d'avoir une vie stable. Avec le temps, finalement, il s'en est sorti comme il nous le confie : « En tout cas parce que, ces choses-là, certains le vivent très mal par rapport à ces histoires. Mais voilà, j'ai des frères et sœurs, moi je sais que je suis fils unique mais eux je ne sais pas s'ils sont fils uniques ou pas. » Il semble vouloir parler de la possibilité de développer des symptômes dépressifs et d'avoir du mal à aller de l'avant avec une séparation imposée de sa mère biologique. Nous avons l'impression qu'il a refoulé durant toutes ses années ses souvenirs pénibles.

Le mécanisme de refoulement étant dans le vocabulaire de la psychanalyse une : « opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion. » Mr E. aurait-il alors refoulé toutes ses situations psycho-émotionnelles difficiles pour s'en protéger ? C'est bien probable.

Mr E. semble perdu sur la composition de ses frères et sœurs et il n'ose pas poser des questions car il a peur « de ce qu'on pensera de lui ». Nous avons un petit garçon abandonné par son père, puis découvre l'existence de ce dernier à l'âge de sept ans et s'est vu contraint d'aller vivre avec lui chez sa nouvelle famille. Il subit une seconde séparation avec l'autre parent avec lequel avait créé un lien d'attachement. Il s'est retrouvé dans un autre contexte de vie, avec des parents « inconnus », son père biologique et sa belle-mère « substituant la mère biologique ». Il y avait la barrière de la langue à son arrivée en métropole, c'est quand même tout un autre mode de vie. Cela l'aurait profondément affecté et il l'aurait vécu comme situation traumatisante. Il le dit à sa manière par ses propres mots : « Tout ça c'est du côté de ma mère, du côté de mon père,

je ne me pose pas cette question parce que je ne sais pas il y a des officiels, des officieux, je ne sais pas, donc voilà. Mais toutes ces choses-là, je pense que ce sont des blessures. »

Dans ses recherches, Sophie Blanchy-Daurel aurait aperçu des situations similaires au cas de Mr E. lorsqu'elle évoque la mère dans la société mahoraise et comorienne : « Ou bien, dans sa détresse matérielle, son amour maternel passe au second plan, et elle utilise la responsabilité de la famille paternelle [...] Dans d'autres cas, l'enfant est élevé par son père et surtout par la nouvelle épouse de celui-ci, *mama kambo* (marâtre), se conduisant parfois (mais pas toujours) comme telle. Chez tous les enfants petits et grands élevés par une autre femme que leur mère [...], il y a toujours un élan vers la mère biologique absente et un désir de relation avec elle qui est frappant, alors même que l'enfant pourrait, comme lorsqu'il s'agit d'un père parti, être rancunier vis-à-vis de celle qui l'a laissé, volontairement ou non ».

En effet, dans la culture mahoraise, la mère a une place particulière dans le cœur d'un enfant, et on ne l'abandonne pas quoi qu'il arrive. L'enfant revient toujours à elle. Mr E., se retrouve dans cette situation de vie, il vit loin de sa mère biologique et est élevé par sa belle-mère dont il ne gardera pas une bonne image. Face aux choix des parents sans en être avisé il dit : « Oui t'es choqué, mais t'es choqué plus tard. [...] Tu ne réfléchis pas parce que... la culture du bled, les parents ont l'autorité donc tu ne réfléchis pas. »

C'est tellement compliqué pour Mr E., il ne sait pas exprimer en mots ses émotions négatives que ce soit la tristesse, la colère ou la déception. Cela lui est très compliqué d'évoquer son histoire de vie. Décrire les sentiments lui est impossible, sinon insupportable. C'est comme s'il avait décidé de se couper de ses émotions pour ne plus souffrir et se résigner à « son tragique destin ». « Cela est comme ça et je n'y peux rien », pourrions-nous interpréter les non-dits de Mr E.. Ce dernier reste très peu loquace, voire même inaccessible sur plan émotionnel.

Pour autant, c'est le sport qui va « sauver » Mr E.. En effet, de nature, il n'était pas un bon élève, en réalité il ne s'investissait pas du tout à l'école. Il avait trouvé un autre domaine où il pouvait se dépenser, un domaine qui l'aidait à surmonter tant bien que mal ses souffrances intérieures : « J'ai eu la chance de faire du sport mais j'ai très mal vécu la situation avec ma belle-mère intérieurement. Elle ne m'a jamais considéré comme son fils, je pense qu'elle n'a pas de photos de moi, contrairement aux autres frères et sœurs, je n'ai jamais vu des photos de moi là où j'ai vécu. »

Le sport l'aurait donc aidé à s'échapper d'un environnement familial où il ne se sentait pas à l'aise. Il n'avait pas de très bonnes relations avec sa belle-mère qui était toujours absente dans tous les grands événements de sa vie tels que mariage ou la naissance de sa fille. Et il a tenté de comprendre le comportement de sa belle-mère pour peut-être lui trouver une excuse afin de ne

pas lui en vouloir. À ce propos, il nous livre ceci : « Je ne sais pas, après, je ne peux pas dire ça qu'elle ne m'a jamais accepté mais voilà, c'est un comportement très bizarre. Après il ne faut pas oublier quand même qu'elle est mariée à quelqu'un qui a fait un enfant ailleurs, donc je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête aussi. »

Mr E. a dû s'adapter à sa nouvelle vie et à sa belle-mère. Il a travaillé très tôt pour quitter la maison de son père. Il pensait le faire dès l'âge de 13 ans, mais finalement son projet s'est réalisé à 19 ans. Il quitta enfin le domicile de son père ! Et à cette époque, son père avait 60 ans et il était à la retraite. Ce dernier décida de retourner vivre à Mayotte. Il aurait dit à tout le monde (ses enfants, sa femme et à Mr E.) qu'il organisait un voyage à Mayotte prétextant qu'il construisait une belle maison là-bas, et il voulait que toute la famille l'accompagne dans ce voyage de retour « définitif ». Mr. E n'a pas voulu suivre son père et décide de rester en métropole et de vivre sous la responsabilité de sa belle-mère. Mais l'objectif visé était de s'émanciper, de prendre ses distances avec son père. Et pour avoir la paix à la maison, il donnait à sa belle-mère son salaire mensuel.

Une fois le père parti, il quitta l'appartement de sa belle-mère pour vivre sa propre vie. Il nous raconte : « Je me suis libéré d'elle, après voilà, elle a une emprise mais bon, je n'ai jamais vu de photo de moi dans sa maison. Dans cette maison, j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 16 ans mais bon, je n'ai jamais vu de photo de moi. Donc voilà, j'ai peut-être analysé qu'il n'y avait pas d'amour dans tout ça et je ne sais pas. » Il n'aurait pas fait le deuil de la belle-mère rejetante, c'est quelque chose qui le travaille encore même s'il n'aime pas parler de « ces choses » qui font mal.

De plus, au niveau scolaire, les choses ne se passaient pas bien. Il n'arrivait pas à concilier les études et l'activité professionnelle. Il décida alors de se consacrer uniquement au sport, un domaine où il excellait parfaitement. Il a fait du sport du haut niveau et il en est aujourd'hui fier. Il arrive à exprimer ses sentiments positifs : « Aujourd'hui mon parcours, j'en suis super content et je n'ai pas fait de championnat du monde ni d'Europe mais je me dis que c'est très bien comme ça. » Mr E. a su à sa manière dépasser ses blessures intérieures qui sont toujours là au fond de lui car il s'imagine ce qu'aurait été sa vie avec sa mère biologique à ses côtés. Est-ce que sa vie aurait été meilleure ou pas ? Se demande-t-il avant de se rétracter et de se dire, finalement, c'est bien comme ça. Il s'en est sorti constate-t-il modestement.

Cependant, il a toujours gardé des liens avec sa mère biologique comme il le relate : « Contrairement à des frères et sœurs, j'ai toujours gardé contact, j'ai toujours eu une relation téléphonique avec des difficultés parce qu'encore aujourd'hui, je ne parle pas le mahorais, mais j'ai toujours gardé un contact qui a fait que je l'ai revu à mes 18 ans. Je me suis payé le billet et je suis parti la voir. [...] C'était intense. »

Mr E. aurait vécu 11 ans loin de sa mère biologique mais il aurait gardé des contacts téléphoniques réguliers même s'il devait faire appel à un interprète, qui était souvent l'un de ses frères et sœurs restés là-bas.

On lui aurait fait quitter son île natale, séparé de sa mère pendant de longues années et il a été dépossédé de sa langue maternelle. Il ne parle plus du tout ni le *kibushi* ni le *shimaore*. Mr E. s'est acculturé à ses dépens. Pour survivre dans son nouvel environnement et s'y adapter, il devait renoncer à des choses « précieuses », c'est-à-dire des personnes importantes mais aussi sa langue, sa culture et même ses origines. L'adaptation pour Mr E. lui a coûté psychiquement très chère. Il a dû renoncer à une partie de lui-même et faire des sacrifices pour ne pas s'effondrer psychologiquement.

Le choix d'une résilience, d'une sublimation par le sport a constitué les armes psychiques de Mr E. Il a fait son bout de chemin sur une base familiale déstructurée, il a grandi dans une instabilité émotionnelle « évidente ». Il s'est construit quasi tout seul, le sport a beaucoup participé à faire de lui ce qu'il est aujourd'hui. Il dit cela comme s'il doit tout ça à des personnes qui ont cru en lui, en ses capacités et ses compétences, surtout des métropolitains. Il n'aurait pas été soutenu par les Mahorais, du moins les grandes personnalités mahoraises. Mais il n'hésite pas à participer à des événements qui impliquent des Mahorais via son entreprise qui est maintenant connue à l'échelle nationale, voire internationale. Mr E., n'a sûrement pas fait le deuil de ses blessures psychiques car il ressent toujours des difficultés à en parler.

Il se sent malgré heureux aujourd'hui, il a réussi à ne pas reproduire la vie instable de son père. Il a fondé sa propre famille, il vit avec une femme qui l'a rencontrée dans ses entraînements sportifs. Ils ont une vie de famille épanouie et équilibrée. Il a un métier stable et de grands projets à venir.

Mr E. est la preuve vivante que les miracles de la vie existent. Il était parti de rien, sans attachement solide depuis son enfance, menant une vie sans cadre ni affection. Il était vu dans sa famille comme « une pièce rapportée ». Toutes les choses douloureuses qu'il a enfouies en lui, il les aurait transformées en quelque chose de « sublime ». Il ne s'est pas laissé abattre et il a pris sa revanche sur la vie. Il nous donne l'impression d'être un rescapé d'un tsunami psycho-émotionnel, il a survécu là où pleins d'autres échouent ou s'effondrent, là où d'autres ont du mal à remonter la pente. Contrairement à certains, il ne se met pas à haïr la vie à l'image d'une autre patiente qui n'a pas été soutenue par ses parents dans son enfance. Aujourd'hui, elle est dans une dépression résistante dans la mesure où elle n'arrive pas à accepter l'inacceptable. Pour elle encore, les parents sont censés connaître les besoins de leurs enfants, ils sont censés les aider et trouver les mots juste pour les apaiser. Cet idéal n'existe pas pour elle, et c'est pour cette raison essentielle qu'elle en veut à la terre entière, surtout à ses parents imparfaits. Et contrairement à

Mr E., cette patiente d'une trentaine d'année qui est aussi talentueuse, n'arrive pas à transformer sa douleur en source de « créativité » et de « sublimation ». Elle est plutôt dans une flèche descendante dans le sens où elle se laisse mourir à petit feu parce qu'elle ne voit pas le sens de sa vie, qui n'est rien sans le soutien inconditionnel de ses deux parents.

Nous voici arrivée presque à la fin de cette recherche. Nous pourrions encore analyser de nombreux entretiens recueillis mais tous disent la même chose, chacun à sa manière, chacun avec ses propres mots. Mais avant de vous proposer une conclusion générale, nous allons résumer deux entretiens menés avec deux jeunes femmes qui ont eu des histoires de vies très difficiles et qui ont réussi malgré tout à sublimer toutes leurs souffrances psychiques pour ne pas sombrer et envisager le pire. Il s'agit de Mme H. 21 ans et Mme P. 27 ans.

Mme H., 21 ans et Mme P., 27 ans

Mme H. et Mme P. ont un point commun, leur histoire difficile. Toutes les deux ont eu une famille instable et déstructurée. Mme H. a 21 ans, elle a vécu une enfance très difficile. Ses deux parents se sont séparés très tôt. Elle aurait quatre frères et sœurs du côté maternel et huit du côté paternel. Elle aurait vécu l'absence de son père qui l'aurait beaucoup affecté à cette époque comme elle l'explique ici : « Et pour papa, il y avait une absence. Je ne sais pas s'il s'en veut. J'ai essayé d'en parler mais avant, comme j'étais une « enfant en colère », on va dire, on ne parlait pas. C'est plus moi qui lui faisais des reproches. Un jour, il m'a fait comprendre que seul Dieu pouvait le juger en quelque sorte. [...] Mais oui, il a été absent. Donc à mes quatre ans, ma mère est venue me récupérer et m'a emmené en France avec mes deux frères et sœurs et ma grande sœur. Puis mon père est venu qu'une seule fois », en dix ans explique-t-elle. Cette négligence du père, elle ne l'avait pas digérée jusqu'à tardivement avant sa majorité. Aujourd'hui, ils ont renoué leur relation et elle en est satisfaite.

Quant à Mme P., elle a 27 ans, elle est issue d'une fratrie de 9 enfants. Elle était passionnée de cuisine depuis toute petite. Sa mère l'encourageait dans son projet, ce qui n'était pas le cas pour son père. Elle aurait souffert du manque de soutien de ce dernier. Mme P., comme toutes les petites filles élevées dans l'éducation traditionnelle, savait dès ses neuf ans s'occuper d'une maison et faire à manger. Sa mère lui faisait pleins de compliments sur sa cuisine : « Tu as des étoiles dans la mer », « tout ce que tu touches, c'est bon ». A l'adolescence, elle se décrit comme avoir été une fille « rebelle ». Elle ne s'intéressait pas trop à l'école. Elle voulait faire de sa passion pour la cuisine un métier mais son père et les gens du village l'ont critiqué en lui faisant comprendre que c'était un métier de « bonne » et qu'elle n'allait pas être respecté dans ce domaine. Elle s'est démotivée et a réussi à passer un CAP, puis elle aurait

rencontré un homme et a eu ses deux enfants dont un qu'elle aurait eu très jeune, à l'âge de 16 ans. Elle s'est décidée à quitter Mayotte pour réaliser ses rêves et vivre de nouvelles aventures loin des critiques de son père. Elle aurait fui une ambiance familiale désagréable.

Ensuite ces deux jeunes femmes ont subi des lourds traumatismes. Pour Mme H., c'est la mort violente par suicide de sa mère. Elle le raconte en détail dans son entretien (voir annexes). Pour Mme P., en plus des violences conjugales dont elle aurait été victime, elle a vécu la mort de son petit frère qui a été assassiné à 24 ans. Ces traumatismes les ont brisés. Après avoir été longtemps maltraité par sa tante qui était leur responsable légal après le décès de leur mère, Mme H. et ses frères et sœurs ont demandé à être placés dans un foyer ou dans une famille d'accueil. C'était sa stratégie de survie pour fuir les coups physiques de cette tante « tyrannique » qui frappait tout le monde. Mme H. a aussi demandé une prise en charge psychologique pour travailler sur ses traumatismes qui la rongeaient de l'intérieur au point qu'elle a voulu mettre fin à sa vie de la même manière que sa mère. Elle a été admise à l'hôpital psychiatrique, après sa tentative de suicide. Elle s'y est sentie protégée comme elle l'explique avec ses mots : « je sentais que les gens s'occupaient de moi quelque part. On avait quelque chose à faire de ce qui se passait dans ma tête ».

Pour Mme P., après le décès de son frère préféré, elle s'est effondrée au point de ne plus rien vouloir faire, ni manger, ni dormir, ni s'occuper de ses enfants. Elle s'est complètement effondrée au point aussi de vouloir mettre fin à sa vie. Elle a aussi été admise à l'hôpital psychiatrique mais après sa sortie, elle refusa de continuer le suivi psychologique.

Et pourtant ces deux jeunes femmes ont trouvé en elles les ressources inimaginables pour sortir de leur mal-être. Mme H. s'est ressaisi à partir de la classe de première comme elle avait des facilités intellectuelles, elle était toujours première de sa classe et obtient son baccalauréat général avec la mention « très bien ». Elle avait obtenu la deuxième meilleure moyenne générale de toute l'île. Elle en était fière. Ensuite, elle a continué ses études et actuellement, elle est toujours major de sa promotion et elle aime voyager. Elle a fait auparavant un voyage humanitaire qui l'a beaucoup aidé à dépasser ses angoisses permanentes et faire le deuil de sa mère. Mais elle évoque l'importance de la religion, c'est dans les prières qu'elle trouva la force psychologique pour accepter l'inacceptable c'est-à-dire la mort de sa mère. Elle explique aussi avoir passé une nuit à lire des versets coraniques et avoir pu dissiper la tristesse qu'elle ressentait depuis des années. Mais ce qui l'aurait aussi aidé, c'est sa chaîne Youtube où elle parlait de tous les traumatismes qu'elle aurait subis et les stratégies qu'elle avait déployées pour s'en sortir. L'idée étant d'aider aussi les autres à dépasser leurs traumatismes et les encourager à emprunter la résilience. Elle finit par accepter de faire un entretien de plus d'une heure, où elle avait besoin de verbaliser non-stop, et finit par nous dire : « Aujourd'hui, je suis très contente

dans ma vie. J'ai envie de faire un super Master, je veux me lancer sur un super stage. J'ai envie de décrocher mon diplôme avec une distinction, une mention. Je suis vraiment très très ambitieuse. »

Mme P. se releva après une profonde dépression qui a duré au moins deux ans. Ce sont les mots de sa sœur qui ont fait le déclic : « Regarde-toi, tu n'es plus la grande sœur que j'ai connu à Mayotte, la femme battante, la femme courageuse que j'ai toujours connu depuis toute petite. Ce n'est pas cette femme-là devant moi, je ne veux plus voir cette femme-là, rends-moi ma grande sœur ». A ces mots, elle se ressaisit et a repris le cours de sa vie. Elle a trouvé un travail dans une association, elle a été repérée et à travailler avec de grandes personnalités dans son domaine. Et elle finit aussi en fin d'entretien par une note positive : « Je dis souvent même hier, je disais à mon beau-frère, la vie est un combat, chaque jour que tu te lèves est un combat que tu vas mener. [...] La vie est une rose, mais la rose, elle a pleins d'épines. Prends la vie comme elle vient, tu ne vas jamais t'emmerder. »

Odile Bourguignon³⁶⁷ dans un de ses articles, ajoute ceci : « Positivement, la résilience envoie une série de messages très forts. Face à un quotidien violent, dans une société incertaine d'elle-même qui banalise l'effraction, où la victimisation devient elle-même envahissante, elle affirme la liberté et le pouvoir de la volonté individuelle. Quel qu'ait été le passé, quel que soit le présent, le sujet n'est pas le jouet passif de forces inconscientes omnipotentes (dont elle ne souffle mot) ou le produit de son histoire infantile. Il est l'acteur de sa propre vie. Cette affirmation de la liberté humaine est un message d'espoir. Rien n'est joué d'avance³⁶⁸. » Ainsi ces jeunes au parcours traumatisant peuvent s'en sortir et entrer dans la résilience, ce qui est le cas dans ces exemples.

Nous arrivons à la fin de cette recherche. Ces deux jeunes filles sont la personnification de notre sujet : « la sublimation contre l'effondrement ». Il faut aussi rappeler que cette recherche serait à poursuivre pour un approfondissement. Nous ne pouvions pas traiter toutes les hypothèses possibles en lien avec les jeunes et la société mahoraise. Cependant, nous avons pu constater que les jeunes qui réussissent sont souvent des jeunes métissés, qui sont partis à un âge précoce en métropole ou ailleurs, mais nous avons vu aussi des jeunes qui n'ont jamais quitté leur île et qui font aussi de brillantes études ou autre.

C'est une recherche qui a été menée avec toutes les difficultés du monde, difficultés

³⁶⁷Psychanalyste, elle est également professeure émérite à l'Université René Descartes-Paris V. Sa thèse de doctorat a été éditée sous le titre « Mort des enfants et structures familiales ». Elle s'intéresse aussi aux rapports entre famille et troubles psychiques et au phénomène d'extinction des lignées.

³⁶⁸ Ouvrage collectif, sous la direction de Boris Cyrulnik et Philippe Duval, Psychanalyse et résilience, Odile Jacob, 2013, p.114

personnelles, difficultés matérielles et financières. Nous n'avons pas pu obtenir le soutien financier du département de Mayotte jusqu'à la soutenance, nous avons été obligées d'improviser et surtout de faire avec une force psychologique « inimaginable » ; c'est peut-être cela sublimer finalement.

C. Analyse des discours des jeunes de Mayotte

Il y a aussi dans les annexes des tableaux récapitulatifs des questionnaires administrés aux jeunes. Ce qu'il en ressort, c'est que Mayotte a des jeunes aux grandes potentialités, ils sont ambitieux, pleins de projets et de rêves à réaliser. Mais ces jeunes qui veulent réussir, Mayotte ne semble pas les voir. Elle voit plutôt les autres, ceux qui dérangent, ceux qui échouent, ceux qui ne veulent pas réussir pour de nombreuses raisons. Nous observons une société de plus en plus individualiste, qui perd ses valeurs de solidarité et d'entraide naturelle. Les Mahorais vivraient alors comme des « vrais Français », cherchant à avoir plutôt qu'à être. Mayotte devient une société de consommation, et les individus deviennent matérialistes où la jalousie et l'envie règnent. Les jeunes se disent incompris, ils se sentent abandonnés, les politiques éducatives seraient défailtantes. Ils veulent des réussites mais selon les jeunes eux-mêmes, ils ne se sentent pas soutenus alors bien qu'ils arrivent au plus haut niveau de leurs études en médecine, en pharmacie, en doctorat, n'est-ce pas des facteurs extérieurs empêchant les jeunes mahorais à donner le meilleur d'eux-mêmes, à savoir briller aussi bien collectivement qu'individuellement ?

Il est évident que les jeunes mahorais sont capables d'autant de réussite que les autres, ils disent avoir besoin d'écoute, d'accompagnement personnalisé et même de prise en charge psychologique les aidant à exprimer leur mal-être, à le travailler afin de développer leur confiance de soi et leur estime de soi. Tout cela serait possible avec un dispositif spécifique qui les aiderait sûrement à se dépasser et même à entrer naturellement dans un processus de sublimation. Nous concluons par cette hypothèse à la suite de l'analyse de tous ces entretiens : le manque du père chez certains jeunes mahorais et le surinvestissement maternel comme facteurs favorisant le dépassement de soi, soit par le choix de la sublimation ou autre mécanisme de défense positif... Réussir à tout prix pour ne pas s'effondrer, pour éviter un éventuel effondrement psychique ? C'est une hypothèse très probable à la lumière de nos observations et le résultat de nos données qualitatives.

D. Conclusion des analyses de ces entretiens et première perspective :

Cette recherche esquisse d'autres questions suite à l'analyse qualitative de nos entretiens

avec ces jeunes, notamment celle de la place du père dans la société mahoraise actuelle ou dans une société de type matriarcal en général. Quelle est la place du père dans les familles mahoraises et quels seraient les effets de son absence réelle ou supposée sur la construction identitaire des jeunes mahorais ainsi que sur leur développement psycho-émotionnel ?

Dans le matriarcat, la mère, la femme, a une autorité importante. Elle serait le pivot de l'éducation et aurait une place importante dans la société. Quelle serait, dans ce cas, la place du père dans le fragile équilibre de ces jeunes dans la société mahoraise qui évolue avec ces grands paradoxes ?

La société mahoraise fonctionne sur un mode de matrilocité où les hommes viennent habiter chez leurs femmes qui sont propriétaires de leurs maisons (la culture et la tradition les protège en cas de séparation). Mais Selon Sophie Blanchy, la matrilocité « confond la maison maternelle et la mère dans une seule entité qui est le pivot et le point stable de familles secouées par des divorces inévitables. Elle est une sorte de contre-pouvoir face à l'autorité absolue de l'homme qui entre dans la maison³⁶⁹. »

La place du père semble floue bien qu'elle soit claire au niveau culturel, car l'homme est un père de l'extérieur, qui s'occupe surtout matériellement et financièrement de sa famille. C'est la mère qui a le rôle central dans la famille, qui éduque les enfants principalement seule ou avant avec un groupe (famille élargie, avant tout le village et les adultes). La charge mentale était plus supportable, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui. La femme qui évolue au rythme des changements sociaux, mène une carrière, assume sa vie de famille et doit supporter beaucoup de dépenses en lien avec son rôle et son statut.

Le père n'étant pas obligé de l'aider, les femmes mahoraises n'ont pas le droit de se plaindre et doivent soutenir leurs hommes. Ces derniers seraient les chefs de famille quoiqu'il arrive et elles leur doivent une soumission "naturelle".

La situation qui veut que la femme soit à l'intérieur et l'homme à l'extérieur va-t-elle s'inverser actuellement que les activités des femmes sont de plus en plus hors de leur foyer ? Quelle place ou quel(s) effet (s) la mondialisation a dans la société mahoraise où un autre modèle de famille unique prend place ? La structuration de la société et la famille mahoraise va-t-elle changer, particulièrement sur le plan de la construction subjective ?

La place de la mère n'est-elle pas plus centrale dans la famille où celle du père est souvent mouvante ? Quel le devenir du statut paternel chez les hommes éduqués par des mères ?

Ce sont là autant de questions qui montrent que l'étude de la place du père est à approfondir, son lien avec un éventuel empêchement à accéder au processus de sublimation chez

³⁶⁹ Sophie, Blanchy, *La vie quotidienne à Mayotte, op. cit.*, p.83

les jeunes.

E. Éléments contre-transférentiels

Il serait intéressant d'étudier les éléments contre-transférentiels à la suite de toutes les analyses des entretiens de ces jeunes volontaires. Cette recherche nous a semblé bien plus difficile que ce l'on aurait pu le croire. En effet, nous avons été freinés par des difficultés imprévues et qui auraient pu nous décourager à plus d'un titre. Tout ceci nous renvoie aux nombreux changements que subit la société mahoraise sur tous les plans.

D'abord, nous avons grandi nous-même dans une société qui véhiculait des valeurs communautaires telles que l'entraide et la solidarité, ce qui a favorisé en nous une image positive de la société mahoraise. Cela a pu de surcroît favoriser une résilience malgré l'absence d'un père et les difficultés rencontrées tout au long de notre vie, depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte. Ainsi, nous nous sommes retrouvées dans chacun des jeunes rencontrés, interviewés. Nous avons aussi manqué de confiance en nous, étions confrontées à nos peurs et à nos doutes apparentes comme nous l'avons écrit ailleurs : « Tous ces souvenirs me rappellent aussi en quelque sorte mes plus grandes peurs, ma faiblesse devant certaines situations, je me rends compte qu'au fil des années, j'ai perdu ma spontanéité, mon désir de vaincre, mon envie de bien faire, j'ai tout simplement perdu la foi en moi, ne croyant pas à ma réussite et me résignant à mon échec³⁷⁰ ».

Il s'agit d'une jeune femme de vingt-six ans qui avait peur de rater sa vie et d'échouer ses études car on lui aurait renvoyé l'idée qu'elle n'avait pas la capacité de valider son diplôme et d'exercer le métier de ses rêves. Elle a alors perdu sa confiance en elle, elle s'est découragée jusqu'à vouloir se résigner complètement. A travers elle, nous avons donné sens à cette thèse qui évoque le parcours des jeunes mahorais qui malgré leurs fêlures, leurs blessures et traumatismes de vie, sont capables de surmonter leurs épreuves et leurs obstacles pour les transformer en quelque chose de positif comme ce que nous-mêmes, avons expérimentés.

De plus, cela nous renvoie à cette idée d'avoir choisi un sujet qui nous parle, qui nous bouleverse même dans notre intériorité, chose que nous n'avions pas prévue initialement. Nous avons voulu changer de sujet et traiter une autre thématique, mais l'objet d'étude s'est imposé toujours à nous comme une évidence. Prenant la posture objective d'un chercheur, nous avons consciemment ou inconsciemment voulu éviter de céder à l'identification, mettre une sorte de distanciation, avoir un regard beaucoup plus neutre, tout simplement se positionner comme une étrangère pour ne pas être entre le dedans et le dehors. Malheureusement, nous n'avons pas pu

³⁷⁰ Rozette Yssouf, *La solitude du cœur*, op. cit., p 160.

l'être, et cette recherche se donne donc à lire comme le fruit de tant d'années d'observations, d'analyses de notre environnement et de notre double culture. Nous sommes le résultat de ces « enfants à l'identité hybride », se sentant ni de « là-bas », ni « d'ici ». Nous appelons cela « une richesse », une force psychologique qui nous permet chaque jour, de dépasser nos limites et d'être la personne qu'on désire ardemment être sans avoir besoin de choisir entre une culture occidentale et une culture africaine.

Comme les jeunes que nous avons cités tout au long de ce travail, nous pouvons garder une note positive de notre parcours de vie en ces termes : « Je ne suis pas un cas désespéré, je suis encore récupérable, il suffit de me donner une chance de croire en moi, il vous suffit de vous donner une chance et d'être convaincu que vous avez votre utilité dans ce monde. Ce qui nous amène à dire, que notre vie à un sens quoique nous fassions, nous ne sommes jamais sur terre par hasard, on a notre domaine de prédilection, nous sommes faits pour quelqu'un ou pour quelque chose. Pourquoi continuer à discuter, nous avons mieux à faire, accomplir notre légende personnelle ³⁷¹! ». Cela nous ramène à la conclusion de ce travail : tenter de sublimer notre souffrance intérieure au même titre que les jeunes. Une sublimation qui s'est développée très tôt quand il a fallu, dès l'âge de dix ans, grandir en tant que substitut parental tout en jouant le rôle de la mère pour nos petits frères et sœurs, de psychologue pour notre mère isolée et élevant seule ses huit enfants et, accessoirement, la confidente de nos amis pour les accompagner lors de leur crise existentielle durant leur adolescence.

Aujourd'hui, nous endossons autant de rôles que dans notre plus jeune âge et l'aventure de la thèse fut très certainement fastidieuse car nous n'étions pas cantonnés à notre rôle de doctorante. Nous étions aussi une professionnelle, une intervenante, une conseillère, une mère. Ce qui nous fait dire que la tâche n'a pas été facile mais nous avons tenu bons et nous arrivons à la fin de cette recherche et pour terminer nous pouvons ajouter cette phrase qui correspond à notre état émotionnel actuel : « Soyons fortes, soyons humains, pleurons s'il faut mais réveillons-nous, demain sera un jour meilleur ».

Nous ressentons le sentiment d'avoir accompli notre propre « légende » pour ainsi dire, tout du moins sommes devenue la personne que nous espérons être malgré nos imperfections. Nous avons traversé des moments pénibles et très douloureux que nous avons transformés en quelque chose de positive et de sublimatoire. Voilà ce que nous renvoie cet écrit, un travail individuel dans lequel nous nous sommes profondément investies car le sujet était fort intéressant et parce qu'il était de notre devoir de le faire et de le mener jusqu'au bout malgré toutes les difficultés rencontrées.

³⁷¹ *Ibid.*, p.302

CONCLUSION : DISCUSSION GENERALE ET PERSPECTIVES

Nous arrivons à la fin de cette thèse consacrée aux jeunes originaires de Mayotte. Le thème proposé est *Les jeunes Mahorais : entre doute et peur, le choix de la sublimation contre l'effondrement psychique*. Nous sommes passée par plusieurs phases, nous nous sommes intéressée à un sujet initial, la délinquance juvénile à la lumière de la culture mahoraise, à la sublimation chez les jeunes dans tous les domaines. Ce travail est le fruit d'un long cheminement qui a bien mûri durant ces cinq longues années.

Nous sommes passée par des moments de doute et de peur, des moments de découragements où nous avons du mal à nous placer en tant que chercheur positionné entre le dedans et le dehors. Il a fallu travailler sur le contre-transfert, l'analyser pour mieux avancer sur notre thème. A cela s'ajoute, des difficultés d'ordre personnel et matériel qu'il a fallu surmonter. Après avoir clarifié notre sujet, il a été plus facile de le rédiger jusqu'au bout sans se défaire de ce sentiment de « frustration » jusqu'à la fin. Nous avons toujours l'impression de ne pas avoir assez approfondi notre recherche. Nous l'expliquons par les diverses questions que nous nous sommes posée au fur et à mesure de notre rédaction.

Il était question d'une étude exploratrice sur les jeunes mahorais, notre objectif premier était de les écouter, d'en apprendre un peu plus d'eux, de leur histoire de vie avec leurs éléments culturels. Dans un deuxième temps, de faire le lien avec le concept de la sublimation, où l'on se pose de façon modeste la question du choix offert à ces jeunes contre l'effondrement psychique.

Nous remarquons que les jeunes vivent parfois des histoires lourdes, avec des traumatismes précoces, ils arrivent à la résilience, cette capacité de se relever malgré tous les obstacles et les difficultés rencontrées. Ces jeunes auraient-ils alors une force psychologique qu'ils ignorent jusqu'alors ? Et quels sont les facteurs internes et externes permettant l'entrée dans le processus de sublimation ? Et qu'est-ce qui peut les freiner et les empêcher atteindre la sublimation ?

Nous avons pu répondre à nos questions à la fin de cette recherche du moins y émettre quelques hypothèses. Ce qui en ressort, est que les jeunes ont réellement du potentiel qu'ils n'exploitent pas toujours ou qu'ils ignorent souvent, laissant place au doute et à la peur.

Nous comprenons également qu'ils ont besoin d'être écoutés car ils en ont des choses à dire, à l'image de cette jeune Mme H. qui parle pendant une heure et demie sans s'arrêter. Elle a

eu besoin qu'on l'écoute, qu'on comprenne son histoire personnelle, ses émotions négatives et surtout ses traumatismes qui ont pu être banalisés la laissant dans une grande détresse émotionnelle. Elle a su puiser en elle toutes les ressources nécessaires à son élévation, à rentrer dans la résilience avec des facteurs de protections tels que la religion, les études, les voyages ou ses vidéos en tant qu'influenceuse. D'autres comme elle, mobilisent d'autres stratégies d'adaptation à la réalité et à leurs souffrances intérieures comme le sport, la cuisine ou d'autres expressions artistiques comme l'écriture.

Ces jeunes ont certainement leurs fragilités qui restent encore malgré tous les moyens déployés pour les dépasser. Ils veulent se donner une image de personnes fortes, cachant leurs vulnérabilités psychiques et leur mal-être, ce qui constitue plutôt des facteurs de risques vers des mécanismes de défense tels que le déni, la projection ou bien l'identification, voir le refoulement.

Ces jeunes se confient sur leur besoin d'être soutenus au niveau de leur famille et de la société mahoraise. Ils souhaitent être entendus, pris en considération dans une société en pleine mutation où ils se sentent perdus dans un entre-deux où ils peinent à trouver leur place.

Ils semblent qu'ils se questionnent au niveau identitaire et au niveau de l'évolution de la société traditionnelle et le reste du monde.

Enfin, il est clair que ces jeunes auraient des choses à prouver, ils revendiquent leur place, leur droit d'être et d'exister chez eux et ailleurs.

Autrement, nous avons envie de citer Amine Maalouf dans son livre « *Les Désorientés* dont on peut faire un parallèle discret avec les jeunes mahorais, dans sa décision de partir de son pays natal : « J'ai pris la décision de partir comme j'aurais pu prendre la décision de rester. Ce qui ne veut pas dire que ce soit ma faute, si faute il y a. Tout homme a le droit de partir, c'est son pays qui doit le persuader de rester_ quoiqu'en disent les politiques grandiloquents. « Ne te demande pas ce que ton pays peut faire pour toi, demande-toi ce que tu peux faire pour ton pays. [...] C'est d'abord à ton pays de tenir, envers toi, un certain nombre d'engagements. Que tu y sois considéré comme un citoyen à part entière, que tu n'y subisses ni oppression, ni discrimination, ni privations indues. »

Chez les jeunes, le retour à leur île natale après avoir réussi semble important pour eux. En effet, beaucoup d'entre eux sont dans le sacrifice au nom de leur île. Il ne leur est pas envisageable de renoncer à Mayotte même s'ils ne reçoivent pas le soutien ni l'accompagnement dont ils ont besoin. Ils portent en eux une bien lourde responsabilité où la réussite « obligatoire » resterait une des seules options pour « sauver leur île ». Mais par manque de reconnaissance de leur sacrifice ou de leur amour inconditionnel de leur île, les jeunes peuvent ressentir des

sentiments de découragement et de désespoir comme en témoignent certains. Ces jeunes ont alors bien plus de raisons de réussir que d'échouer, mais en a-t-on réellement conscience, quand l'échec de ces jeunes est plus mis en avant que leur réussite.

Dans les futures recherches, il serait intéressant de faire une étude comparative entre les jeunes qui restent à Mayotte et les jeunes vivant en métropole ou ailleurs, pour voir s'il y a des différences significatives ? Ceux qui réussissent sont ceux qui partent précocement de leur île natale ou tout jeune se donnant les moyens d'atteindre leurs objectifs et de réaliser leurs ambitions ?

Nous pourrions aussi nous intéresser aux jeunes femmes spécifiquement qui ont été scolarisées plus tardivement, comment arrivent-elles à réussir malgré les freins culturels et sociétaux ?

Enfin nous pourrions faire le parallèle avec les jeunes qui sont dans la déviance, dans les comportements antisociaux, la délinquance juvénile, de quoi souffrent-ils pour en arriver à ce mode d'expression de leurs maux ? S'agit-il principalement de sentiment d'injustice, de colère de ne pas se sentir écoutés et entendus ? Quels sont alors finalement les facteurs de protections et les facteurs de risques pouvant mener à la résilience ou à la sublimation ou tout au contraire à la destruction de soi et au passage à l'acte envers les autres ?

Pour ouvrir cette thèse de doctorat à d'autres horizons, il serait intéressant de s'interroger sur le travail de déconstruction-construction de soi pour rester dans ces mécanismes de défense de niveau supérieur et normatif. Le risque est d'avoir plus de décompensation psychique et de personnes en mal être psychique. Selon les témoignages de ces jeunes hommes et ces jeunes femmes devenus aujourd'hui adultes, il est nécessaire de faire un travail sur soi pour comprendre son histoire familiale. Mais ils se heurtent à diverses difficultés dont l'impossibilité de réaliser un arbre généalogique. Car la femme mahoraise, par essence, peut avoir connu plusieurs époux et par conséquent elle a plusieurs enfants de pères différents. Et parfois, ces pères sont inconnus et les mères refusent catégoriquement de révéler leur identité laissant ainsi l'enfant grandir avec des questions existentielles. Des questions qui nécessitent d'ouvrir la boîte de pandore et de dévoiler les secrets de famille. Mais cela aurait des conséquences, entre autres, la compulsion de répétition.

Ce qui ne se dit pas en mots agit souvent de manière inconsciente en souffrances psychiques, d'une génération à une génération. L'image du père reste instable, elle est renforcée par les histoires singulières de ces jeunes qui nous font part de toute leurs difficultés à se stabiliser, à reconstruire de manière cohérente et apaisée leur histoire de vie.

Les résultats obtenus dans nos analyses et la lecture critique des discours des jeunes rencontrés et interviewés, mettent en lumière des éléments essentiels :

- ❖ Mayotte est une société en pleine mutation où les valeurs traditionnelles disparaissent peu à peu pour laisser place à une société mahoraise moderne, beaucoup plus individualiste et matérialiste.
- ❖ La place de la mère est prépondérante, elle occupe une grande place dans l'éducation de ses enfants, une figure forte qui arrive à supplanter celle du père absent. Quelle peut être donc la sortie de l'Œdipe dans ce contexte ?
- ❖ La religion donne un cadre contenant et semble symboliser l'image du père, elle peut être un substitut paternel et ce faisant, elle a une fonction primordiale qui permettrait l'accès aux mécanismes de niveau supérieur tels que la sublimation. Mais qu'en est-il de ceux qui se disent athées, de ceux qui n'ont aucune inspiration spirituelle ? Quelles seraient leurs stratégies adaptatives à la dure réalité et au désordre d'une société dans un entre deux "indéfinissable" car floue et indéterminée ?
- ❖ Que peut fabriquer une telle société ? Des individus avec des difficultés psychiques en proie aux nombreux paradoxes et aux non-dits par loyauté ? Que faire pour arriver à tolérer l'intolérable, à supporter l'insoutenable ? Est-ce qu'à long terme la société va créer des personnes susceptibles de décompenser psychologiquement ?
- ❖ Les jeunes veulent plus d'écoute et de soutien psychologique. Pourquoi cette résistance à la chose psychologique au même moment où les institutions tendent vers une mise en place de dispositifs d'écoute et de prise en charge spécifique à la culture mahoraise ? Les professionnels de la santé psychique locaux se proposent pour mener un travail de réflexion sur la mise en place de ce genre de dispositifs mais ils ne sont pas pris en compte et parfois ils sont même rejetés par leurs compatriotes.
- ❖ Il serait judicieux de mettre en place une tribune de parole anonyme pour que ces jeunes puissent s'exprimer sur leurs problèmes psychiques ou leurs souffrances.
- ❖ Il serait souhaitable de mettre en place une école des parents, sous forme d'ateliers, de séminaires, d'universités populaires, ou créer des groupes de parole dans chaque ville et commune pour permettre le dialogue démocratique et redéfinir la question de la parentalité à Mayotte en redonnant sa place à chacun dans ce qui fait famille et groupe.

❖ Il est plus qu'urgent de chercher à approfondir cette recherche avec différents thèmes : la place du père dans une société matriarcale, la fonction maternelle dans une société matriarcale et ses effets sur le devenir des enfants, la notion du groupe et la famille dans le contexte mahorais, les mécanismes de défense utilisés par les jeunes et la population en général, le devenir de la femme et le choix d'une vie, modernité et tradition : quand le prix de la liberté et de l'insoumission rime avec l'instabilité familiale ? En nous référant aux travaux de recherche de Claire Metz sur *L'absence du père* ou bien les travaux menés par Hossain Bendahman sur la *Personnalité maghrébine et fonction paternelle au Maghreb* et sur la fonction et la transmission... Sans oublier les études très pertinentes et innovantes de Marcel Rufo, *Chacun cherche un père*, d'Yvonne Poncet-Bonissol, *La place et le rôle du père* et de Didier Dumas, *Sans père et sans parole*. La place du père reste toujours très importante dans l'équilibre de l'enfant.

D'autres sujets peuvent être explorés et permettre la mise en place d'une prise en charge psychologique adaptée à la société mahoraise. Sans oublier la question de l'identité, question récurrente mais non approfondie par les Mahorais du fait de leur histoire politique particulière. Doit-on faire de la psychologie dans un contexte social très tendu comme l'est la société mahoraise actuelle, surtout quand l'on sait que tout est entremêlé, éparpillé, dans un non-sens, quand l'incohérence et le flou sont les maîtres mots de nos réalités mahoraises ? Dans ce cas précis, comment grandir et bien se développer physiquement et psychiquement dans un tel environnement de vie ? La violence actuelle est-elle définitivement le signe d'un malaise civilisationnel, d'un mal être beaucoup plus profond que ce que les Mahorais veulent bien nous faire croire ?

Cette thèse aura probablement permis de faire l'anamnèse de ce qui fait trouble dans la société mahoraise, de mettre des mots aux maux des jeunes mahorais et d'éclaircir leur situation et leurs difficultés psychologiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABOU Sélim, *L'identité culturelle, relations interethniques et problèmes d'acculturation*, éd. Anthropos, Paris, 1981.
- ABRAHAM, K., Développement de la libido œuvres complètes, 1924.
- ABREVAYA Elda, « L'Après-coup et la crainte de l'effondrement » dans la *Revue française de psychanalyse*, N°73, 2009/5, p. 1705-1711, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2009-5-page-1705.htm>
- AHMAD, Julie, « La période de latence comme temps logique », in *Recherches en psychanalyse*, n° 13, 2012/1.
- ALI SAANDA Nassabia, *La Mobilité et l'échec scolaire des étudiants mahorais en métropole*, thèse de doctorat, sous la direction de Monsieur Laurent Cosnefroy, Université Lumière Lyon 2, soutenue le 10 juillet 2019.
- AMBRIRIKI, Hamidani-Attoumani. *Réponses à monsieur Soibahaddine Ibrahim, sénateur de Mayotte : la dignité mahoraise ou la guerre civile?*. éd. ThoT, 2010.
- ANDRÉ Jacques, « Les sublimations, finalités sans fin ? » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1475-1483, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1475.htm>
- ANDRÉ, Green, *La sublimation, le travail négatif*, éd. de Minuit, Paris, 1993.
- AUGUSTE Nsonnissa, « Pour une "crisologie" » in *Hermès, La Revue*, n°60, 2011/2, p.139-144.
- AURORE, Fleuret et JONZO Anne, « Un taux de chômage à 30%. Enquête Emploi Mayotte 2019 », INSEE, [en ligne] : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4254667>
- BACO, Fatima, *Les Mots des Maux*, éd. L'Harmatan, Paris, 2017.
- BALDACCI Jean- Louis, *L'analyse avec fin*, éd. PUF, Paris, 2016
- BALDACCI Jean-Louis, « "Dès le début"...la sublimation ? » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1405-1475, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1405.htm>
- BAYLE Gérard, Nadine VANDER ELST et Guy GIMENEZ (dir.), *Le travail psychique de la formation : entre aliénation et transformation*, éd. Dunod, Paris, 2011
- BEN-PORATH Yossef S. et TELLEGEN, Auke, *Répertoire des échelles MMPI-2-RF*, ECPA par Pearson.
- BENDAHEMA, Hossain, « Incorporations des failles paternelles ou le mal du père en héritage », in *De la place du père : entre mythe familial et idéologie institutionnelle*, éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 1997, pp. 103-113
- BENDAHEMAN et Col. (2011), *Malaise dans la transmission, crise de l'idéalité et fondation du sujet*, Editions l'Harmattan, Paris
- BENDAHEMAN, Hossain et Col., *Du pulsionnel au culturel*, éd. L'Harmattan, Paris, 2008.

- BENDAHDMAN, Hossaïn et Col., *Travail culturel de la pulsion et rapport à l'altérité*, éd. L'Harmattan, Col. Psychanalyse et Civilisations, Paris, 2000.
- BENDAHDMAN, Hossaïn, « Entre l'angoisse de la désaffiliation et l'impossible affiliation. Question en vue d'une clinique de l'interculturalité », in *Revue Le Coq-Héron*, N° 214, septembre 2013.
- BENDAHDMAN, Hossaïn, « La langue et le corps comme marqueurs identitaires. Questions en vue d'une clinique de la double culture », *Revue L'Autre: Cliniques, Cultures et Sociétés*, vol.4, n°1, 2003, pp.85-95.
- BENDAHDMAN, Hossaïn, « Parole muette du père et destin des blessures de la filiation : le mal du père en héritage », *Revue L'Autre: Cliniques, Cultures et Sociétés*, vol.5, n°1, 2003, pp.101-113.
- BENDAHDMAN, Hossaïn, *Personnalité maghrébine et fonction paternelle au Maghreb : Œdipe Maghrébin*, éd. La Pensée Universelle, Paris, 1984.
- BLANCHY-DAUREL Sophie, *La vie quotidienne à Mayotte*, éd. Paris, L'Harmattan, 2016
- BONTE, Pierre, and Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 1992
- BORIS, Cyrulnik et PHILIPPE, Duval (dir.), *Psychanalyse et Résilience*, 2006.
- Cahiers de psychologie clinique*, N°31, 2008, éd. De Boeck Supérieur, [en ligne], site Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2.htm>
- CARRÉ Philippe, *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, Magazine, décembre 2016.
- CARRER Philippe, *Ethnopsychiatrie en Bretagne, Nouvelles études*, éd. Coop Breizh, 2007, réédition 2011.
- CASSAGNAUD Josy, *Le Banga de Mayotte comme rite de passage*, éd. L'Harmattan, Paris, 2006.
- CÉLINE Marie et MOATTY, Yves, *Mayotte en 200 questions réponses*, Orphie, 2011
- CHABROL Henri, « Les mécanismes de défenses » dans la revue *Recherche en soins infirmiers*, N°82, 2005/3, p. 31-42, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-3-page-31.htm>
- CHARLES Willeford, *La Messe noire du frère Springer*, éd. Rivages, 2001.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, Janine, Karl Abraham, and Michael Balint. *Les stades de la libido : de l'enfant à l'adulte*. Tchou Éditeur, 1994.
- CHAUSSECOURTE Philippe, « Autour de la question du “contre transfert du chercheur” dans les recherches cliniques d'orientation psychanalytique en sciences de l'éducation » dans la revue *Cliopsy*, N°17, p. 107-127, [en ligne] : <https://www.revueliopsy.fr/wp-content/uploads/2017/04/RevueCliopsy17-Chaussecourte-107.pdf>
- CHRISTIAN Jeanclaude, *Dans l'ombre de l'angoisse. La peur d'être vivant*, éd. De Boeck Supérieur, 2005, p.15-16, ouvrage accessible en ligne sur Cairn.info : <https://www.cairn.info/les-ombres-de-l-angoisse--9782804147914-page-15.htm>
- CHRISTIAN, David, « La sublimation concept ou valeur? » dans *Topique. Revue freudienne* 14.34 (1985) : 61-73.
- CHRISTIAN, David, « Un aigle à deux têtes : sublimer mais à quelle fin ? », in *Revue française de psychanalyse* 62.4 (1998) : 1109-1122.
- CHRISTIAN, David, *La bisexualité psychique : essais psychanalytiques*, éd. Payot & Rivages, 1992.

- CLAUDE Le Guen. *Dictionnaire freudien*. Presses universitaires de France, 2018.
- COBLENCE, Françoise (dir.), *Les fables du visible et l'esthétique fictionnelle de Gilbert Lascault*, éd. Exhibitions Internationales, Bruxelles, 2003.
- COBLENCE, Françoise, « Sublimier, Déplacer », dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1380-1388, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1380.htm>
- COBLENCE, Françoise, *Le dandysme, obligation d'incertitude*, éd. Klincksieck, 2018.
- COBLENCE, Françoise, *Les attraits du visible*, éd. PUF, Paris, 2005
- COHEN-SCALI, Valérie, and Jean Guichard. "L'identité : perspectives développementales." *L'orientation scolaire et professionnelle* 37/3 (2008) : 321-345.
- Coran, Sourate *Al-Ahzâb* – Les Coalisés
- Coran, Sourate *Al-Jinn* – Les Djinns
- Coran, sourate *Al-Talâq* – Le divorce
- Coran, Sourate, *Al-Baqara* (2 : 229)
- CORNEAU, Guy, *Père manquant, fils manqué*, Editions de l'Homme, Montréal, Québec, 2003
- COTTRAUX Jean, M. BOUVARD et Patrick LÉGERON, *Échelles et méthodes d'évaluation des comportements*, éd. EAP, 1985.
- COURBOT Cécilia, « De l'acculturation aux processus d'acculturation, de l'anthropologie à l'histoire. Petite histoire d'un terme connoté » dans *Hypothèses* 2000/1 (3), p. 121-129.
- CYRULNIK Boris et DUVAL, Philippe, *Psychanalyse et Résilience*, éd. Odile Jacob, Paris, 2006.
- CYRULNIK Boris et ELKAIM, Mony, *Entre résilience et résonance, à l'écoute des émotions*, éd. Fabert, Paris, 2009.
- CYRULNIK, Boris et JORLAND, Gérard, *Résilience Connaissances de Base*, éd. Odile Jacob, 2019
- DE MIJOLLA MELLOR, Sophie. *Traité de la sublimation*. PUF, 2012.
- DE MIJOLLA-MELLOR, Sophie, « Idéalisation et sublimation », *Topique* 1 (2003) : 93-108.
- DE MIJOLLA-MELLOR, Sophie, *La sublimation entre sexualité et civilisation*, Que sais-je?, 2012.
- DECOURT Pierre, « Les voies de la sublimation sont-elles impénétrables ? » dans la *Revue française de psychanalyse*, vol.69, 2005/5 (Vol. 69), p. 1747-1756 : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1747.htm>
- DECOURT, Pierre. "Les voies de la sublimation sont-elles impénétrables ?" *Revue française de psychanalyse* 69.5 (2005) : 1747-1756.
- DELTOMBE, Hélène, *Les enjeux de l'adolescence*, éd. Michèle, 2011
- DESPLECHIN, François *L'identité dans l'exil, Clinique auprès de sujets migrants, la question de l'identité dans la psychanalyse*, Thèse de doctorat, sous la direction de Monsieur Benjamin JACOBI, soutenue le 1er juin 2013, [en ligne] : [file:///C:/Users/Sarah/Downloads/130601_DESPLECHIN_01B0J126YX7_TH%20\(2\).pdf](file:///C:/Users/Sarah/Downloads/130601_DESPLECHIN_01B0J126YX7_TH%20(2).pdf)
- DONNET Jean-Luc, « La voie sublimatoire et la situation analysante », dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1485-1490, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1485.htm>

- DUPRONT, Alphonse, « De l'acculturation », communication prononcée à l'occasion du *XIIe Congrès international des sciences historiques*, Vienne, 1965, p. 7.
- DUVERGER, P., « Stades du développement psychoaffectif de l'enfant », cours, [en ligne] : <http://www.pedopsychiatrie-angers.fr/cours-fichiers/Stades%20du%20developpement%20psychoaffectif%20de%20l%20enfant.pdf>
- EDMOND, Marc Lipiansky, *Psychologie de l'identité : soi et le groupe*, éd. Dunod, Paris, 1992
- ELI EKPLOAM, Kpelly Dzodzo, « Événements de vie significatifs, détresse psychologique et dépendance aux drogues », Mémoire pour l'obtention du diplôme d'études supérieures spécialisées, Université de Lomé, soutenu en 2011, [en ligne] : [https://www.memoireonline.com/10/12/6233/m_Evenements-de-vie-significatifs-detresse-psychologique-et-dependance-aux-drogues5.html#text=La%20résilience%20a%20d'abord%20été%20étudiée%20chez%20l'enfant.&text=Kl%20eisler%20\(1996\)s'intéresse.comportement%20et%20d'adaptation%20](https://www.memoireonline.com/10/12/6233/m_Evenements-de-vie-significatifs-detresse-psychologique-et-dependance-aux-drogues5.html#text=La%20résilience%20a%20d'abord%20été%20étudiée%20chez%20l'enfant.&text=Kl%20eisler%20(1996)s'intéresse.comportement%20et%20d'adaptation%20)
- ERIKSON Erik, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, éd. Flammarion, 1972, réédité en 2011.
- ERIKSON, Erik Homburger, NASS, Joseph and LOUIS-COMBET, Claude, *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, éd. Flammarion, Paris, 1972.
- FISCH Richard, WEAKLAND, John et SEGAL, Lynn, *Tactiques de changement*, éd. Seuil, Paris, 1986.
- FISCHER Gustave-Nicolas *La psychologie sociale*, éd. Seuil, Paris, 1997
- FISCHER Gustave-Nicolas *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, éd. Dunod, Paris, 1987, réédité en 2015.
- FISCHER Gustave-Nicolas, *Les blessures psychiques, La force de vivre*, éd. Odile Jacob, Paris, 2003, p.19.
- FREUD Sigmund, *La vie sexuelle*, éd. PUF, Paris, 1969
- FREUD, Anna *Le moi et les mécanismes de défense*, éd. PUF, Paris, 1949, p. 50.
- FREUD, Sigmund *Malaise dans la culture*, OC, t. XVIII, p. 267, n. 1. p 266.
- FREUD, Sigmund, and PUTNAM, J. J., *Introduction de la psychanalyse aux États-Unis, Autour de JJ Putman*, 1971.
- FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, version réimprimée en 1989, éd. Gallimard, 1905.
- FREUD, Sigmund. *Le malaise dans la culture*. Flammarion, 2019.
- G. COSLIN Pierre, *Psychologie de l'adolescent*, éd. Armand Collin, 2002
- GRENON Michel, « La notion d'acculturation entre l'anthropologie et l'historiographie » dans la revue *LEKTON*, vol. 2, N°2, Automne 1992, pp.13-42, [en ligne] : http://classiques.uqac.ca/contemporains/grenon_michel/notion_acculturation/notion_acculturation.pdf
- GUY Corneau, « Père manquant, fils manqué de la blessure à la parole », 2003.
- GUY Rosolato, « Nos sublimations » dans *Revue française de psychanalyse* 62.4 (1998) : 1193-1215.
- HALBWACHS Maurice, « Conscience individuelle et esprit collectif » dans *Les cahiers psychologie politique* [en ligne], N°21, Juillet 2012. URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2124>

- HALBWACHS, Maurice, « Conscience individuelle et esprit collectif », Juillet 2012.
- HAMDANI Ambririki, *Réponses à monsieur Soibahaddine Ibrahim, sénateur de Mayotte, la dignité mahoraise ou la guerre civile ?*, éd. Thot, Fontaine, 2010.
- HOSSAIN, Bendahman, *Personnalité magrébine et fonction paternelle au Magreb. (Œdipe magrébin)*, éd. La Pensée Universelle, Guénio, 1984.
- HUGO Victor, *Les Contemplations*, 1856, [en ligne] : <https://www.poetica.fr/poeme-63/victor-hugo-demain-des-l-aube/>
- JEAN, Piaget, « Biologie et connaissance : essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs », 1967.
- JUNG, C. G, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, [1ère traduction : Roland Cahen], éd. Gallimard, 288 p., coll." Folio Essais (1986).
- JUNG, Carl Gustave, *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Folio, 1986.
- KAËS René, CORREA, Ruiz O. DOUVILLE, Olivier et EIGUER, Alberto (dir.), *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, éd. Dunod, Paris, 2005.
- KAËS René, *Penser l'inconscient : développement de l'œuvre de Didier Anzieu*, éd. Dunod, Paris, 2011
- KAËS, René, *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, éd. Dunod, 2005.
- KAHN Laurence, *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, éd. De L'olivier, 2014
- KAHN Laurence, *Sigmund Freud*, en 3 volumes, éd. PUF, Paris, 2000
- KAHN, Laurence, « La décomposition » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1389-1395, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1389.htm>
- KAHN, Laurence, *Fiction et vérité freudiennes : entretiens avec Michel Enaudeau*, éd. Balland, 2004.
- KAUFFMAN Damien, « L'équipe en crise » dans *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, N°106, 2015/2, P.239-258.
- KELLER Jean-Curt, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humaines », dans *Revue de philosophie et de sciences humaines*, Archives des Cahiers de la recherche cahier 2 2004 : Jugement et fondement philosophique de l'action, [en ligne] : <https://journals.openedition.org/leportique/469>
- LAPLANCHE Jean et PONTALIS, Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, éd. PUF, Paris, 2016.
- LAPLANCHE, Jean, PONTALIS, J. B., and D. LAGACHE, *Vocabulaire de la psychanalyse* (5e éd.)." Paris : *Quadrige* (2007).
- LÉON Marie, « Quand tout s'effondre » dans la *Revue Gestalt*, N°38, 2010/2, p.149-162, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-gestalt-2010-2-page-149.htm>
- LIBAERT Thierry, *La Communication de Crise, Les Topos*, éd. Dunod, Paris 2001, p. 9.
- MAALOUF, Amin *Les identités meurtrières*, éd. Grasset, Paris, 1998
- MADI DALGER Tadjidine, *Mayotte : entre malaise, violence et délinquance. Mayotte va mal, Mayotte va mieux...Mais où va Mayotte ?*, Saint-Denis, Edilivre, 2012.
- MADI-ASSANI, Bibi Hadidja « Contre-transfert du chercheur. Le poids du contexte dans la clinique des mineurs isolés étrangers à Mayotte » dans la revue *L'Autre*, vol. 19, 2018/1,

- p. 112-114, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-l-autre-2018-1-page-112.htm>
- MAÏLYS Rondier, « A. Bandura. Auto-efficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle » dans *L'orientation scolaire et professionnelle* 33/3 (2004) : 475-476.
- MARSON, Pascale, *25 mots clés de la psychanalyse*, Brodard & Taupin, La Flèche (Sarthe), octobre 2005. <https://www.cgjung.net/oeuvre/dialectique.htm>
- MARSON, Pascale, *25 mots clés de la psychanalyse*, éd. Brodard & Taupin, La Flèche (Sarthe), 2005.
- MARYSE, Coté, *Les stades de développement d'Erikson et les troubles de personnalité*. Diss. Université du Québec à Trois-Rivières, 2015.
- MENÈS Martine, « L'inquiétante étrangeté » dans la Revue *Lettre de l'Enfance et de l'Adolescence*, N°56, 2004/2, p.21-24, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2004-2-page-21.htm>
- MIJOLLA-MELLOR Sophie de, « Idéalisation et sublimation » dans la Revue *Topique*, N°82, 2003/1, p. 93-108, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-topique-2003-1-page-93.htm>, Article : Sophie de Mijolla-Mellor, Idéalisation et sublimation, Dans *Topique* 2003/1 (no 82), pages 93 à 108.
- MIJOLLA-MELLOR Sophie de, *La sublimation*, éd. PUF, Paris, 2012. [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/la-sublimation--9782130606727-page-9.htm?contenu=auteurs>
- MUCCHIELLI, Alex, « La communication paradoxale » dans *Psychologie de la communication*, Paris, PUF, p.109-118, [en ligne] : <https://www.cairn.info/psychologie-de-la-communication--9782130466581-page-109.htm>
- MUNGALA, A.S. « L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs », *Ethiopia, revue socialiste de culture négro-africaine*, N°29, février 1982, [en ligne] : http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=838
- PASCAL Marson-Zyto, *25 mots clés de la psychologie et de la psychanalyse*. FeniXX, 1993.
- PERRUQUON Laëtitia, « Olivia Todisco, “Le narcissisme comme double direction : étude du troisième chapitre” », compte-rendu, [en ligne] : https://media.collegedesbernardins.fr/content/pdf/Recherche/1/Sem6/2016_04_13_SHRE_Corps-et-Ame_Sy.pdf
- PIAGET, Jean, *Biologie et connaissance : essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*, éd. Gallimard, Paris, 1970. L'ouvrage a été maintes fois réédité : en 1973 chez Gallimard, puis en 1992 chez Delachaux .
- PINHERIRO, Teresa, « Sublimation, idéalisation et post-modernité », site Psychanalyse In situ, [en ligne] : http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/b_txt_subli.html
- PUTMAN, James Jacobson, *Introduction de la psychanalyse aux États-Unis*, éd. Gallimard, Paris, 1971, p.
- RAS, Patrice, *Estime de soi, confiance en soi, amour de soi*, Jouvence, Barcelone, 2018
- RIOLO, Fernando, « Le sujet et l'objet de la sublimation », dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°69, 2005/5, p.1491-1494, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1491.htm>
- ROBESPIERRE, Maximilien. "Discours de Maximilien Robespierre sur la guerre, Prononcé à la Société des Amis de la Constitution, le 2 janvier 1792 [...]." *Ders., Œuvres de Maximilien Robespierre*, hg. v. Marc Bouloiseau ua, Bd. VIII : *Discours (3e partie)* (1791) : 74-94.

- RUFO, Marcel, *Chacun cherche un père*, Le livre de poche, Paris, 2011
- SCHMITT, Ève-Emmanuelle, *Les guérisseurs traditionnels corses : approche psychanalytique du « don de guérison » et du rituel thérapeutique*, thèse de doctorat sous la direction de Monsieur Bendahman Hossain, Université de Strasbourg, soutenue le 27-09-2019, en ligne : <http://www.theses.fr/2019STRAG037>
- SECHAUD, Evelyne et Jean Louis BALDACCI (dir.), *La sublimation*, Revue Française de Psychanalyse, éd. PUF, 2006.
- SECHAUD, Evelyne, « Perdre, Sublimier... » dans la *Revue française de psychanalyse*, vol. 69, 2005/5, p 1309-1379, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1309.htm>
- SECHAUD, Evelyne, DEBRAY, Rosine et EMMANUELLI, Michèle (dir.), *Psychologie clinique : approche psychanalytique*, éd. Dunod, Paris, 1999.
- SERGE Vallon, « Qu'est-ce qu'une famille? » dans *VST-Vie sociale et traitements* 1 (2006) : 154-161.
- SERGE Vallon, *Qu'est-ce qu'une famille ? Fonctions et représentations familiales* dans la Revue VST - Vie sociale et traitements, N°89n 2006/1, p. 154-161, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2006-1-page-154.htm>
- SERGE, Tracy, *Transfert et contre-transfert*, éd. Jouvence, 2016, p. 24.
- SYLVAIN, Tousseul, « L'affect et la raison » dans la *Revue française de la psychanalyse*, N°7, 2009/1, p.109-119, [en ligne], Cairn.info : <https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2009-1-page-109.htm>
- THIERRY, Libaert, *Communication de crise*, éd. Pearson, 2018.
- TREBERT, Christian et LESCARRET, Odette, « La gestion de l'identité et de l'estime de soi des étudiants guadeloupéens migrants en Métropole » dans *La Pensée sauvage*, Revue L'Autre, 2000/2 Vol.1, p.326
- VERT, André, *Le travail du négatif*, éd. de Minuit, 1993.
- VOUCHE Jean-Pierre, « La résilience », intervention de mai 2003, CNFPT, Délégation régionale de Bourgogne à Dijon, [en ligne] : http://jeanpierrevouche.fr/wa_files/COLLOQUE_Dijon2003Resilience.pdf
- WINNICOTT Donald W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, éd. Gallimard, Paris, 2000, p. 207.
- WIRED Kwasi, « Réflexions sur la diversité culturelle » dans *Diogène*, N°205, 2004/1, p.136-151, [en ligne] : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2004-1-page-136.htm>
- WITTEZAELE Jean-Jacques, « Communication et résolution de problèmes à l'école » dans *Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation*, Belgique, n° 2, 1997.
- YALOMLES Irvin, *Thérapie existentielle : essai*, éd. Galaade, 2008.
- YSSOUF Rozette, « La psychologie des hommes mahorais », étude en cours de réflexion et rédaction qui, nous l'espérons, trouvera des financements pour le post-doc (horizon 2021/2022).
- YSSOUF Rozette, « Poèmes du cœur », inédit, non publié.
- YSSOUF Rozette, *La solitude du cœur, franchir les obstacles de la vie et devenir soi*, éd. Menaibuc, Paris, 2015.

ANNEXES

1-Entretiens directifs et structurés

Mme A.

❖ Présentation :

Je m'appelle Mme A, j'ai 19ans. J'habite à Mayotte et je suis étudiante au centre universitaire de Mayotte à Dembéli, actuellement en deuxième année de licence Lettres Modernes.

❖ Parcours de vie :

1-Enfance :

Je ne me rappelle pas vraiment mon enfance mais si je me base sur les quelques souvenirs, je dirai que j'ai eu une enfance normale, heureuse et pleine de vie. Concernant les études cela a toujours été bien selon moi, c'est-à-dire élève sérieuse appliquée dans son travail etc.

2-Adolescence :

J'ai une adolescence plutôt mouvementée. Plus je grandis et plus j'ai des problèmes. Surtout que pour moi l'adolescence me rappelle plus à une période où j'étais malade. En revanche, concernant mes études, cela a toujours été un succès et j'espère que ça le restera.

3-Vie adulte :

Ma vie en tant qu'adulte est plus compliquée que ce que les gens peuvent penser, vu que c'est le moment où on essaie vraiment de tout faire pour avoir un avenir correct. On vit en pensant plus au futur qu'au présent, je pensais à ce qui me manquait beaucoup quand j'étais petite. À l'époque, je vivais que le moment présent. En ce moment je suis à fond dans mes études, je passe mon permis et j'espère l'avoir. Je cherche des stages, un petit boulot pour les vacances pour avoir de l'expérience, pour me préparer à l'entrée dans le monde du travail et avoir des responsabilités.

4-Relation avec les parents et la fratrie :

Je m'entends assez bien avec mes parents surtout ma mère et j'ai plutôt une bonne relation avec tout le monde, je suis très sociable et ouverte à tout le monde.

❖ Question identitaire :

1-Qu'est-ce qu'être mahorais pour toi ?

Honnêtement je n'ai jamais vraiment réfléchi à cela, je n'ai pas de définition exacte de ce que peut être un Mahorais puisque c'est une origine d'une personne, comme exemple avoir des valeurs morales, des principes, des qualités et une tradition que l'on se doit de respecter. Selon moi, cela serait un peu raciste de ma part de dire ça mais être mahorais c'est très particulier et c'est super bien par rapport à certaines origines. Même si je le suis, je dirai que, comme tant d'autres origines, être mahorais c'est grandir et vivre dans un cadre et environnement spécial adapté au mode de vie de l'origine ainsi que de la religion.

2-La place de la femme mahoraise ?

La place de la femme mahoraise est toujours inférieure à celle de l'homme à Mayotte mais c'est seulement pour les personnes qui se basent sur la mentalité ancienne. Exemple la place de la

femme mahoraise. En revanche, si l'on se base sur la religion musulmane, la femme a une place très importante voire même supérieur à celle de l'homme. La femme est la vie, c'est elle qui donne naissance, c'est elle qui élève une famille au plus haut, elle joue un rôle important, c'est comme le centre du monde.

3-Les événements marquants dans ta vie ?

Les événements marquants dans ma vie sont mes réussites à chaque examen, les pertes d'un être cher, d'un proche... enfin pour le moment j'en n'ai pas vraiment, mais je pense que ça sera plus lorsque j'aurais fini mes études et que j'aurais le travail de mes rêves, tout en m'occupant de ma famille ainsi construire ma propre famille, me marier, avoir des enfants etc.

4-Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Je me dis que de toute façon dans la vie, il y a toujours des obstacles à surmonter et que ça ne sera sûrement pas la première ni la dernière fois que je vais rencontrer des difficultés dans ma vie. Donc autant continuer à vivre sa vie comme elle est ; les problèmes vont se régler avec le temps. Du moins c'est ce que je pense. De plus, comme on me l'a appris dans la religion, « il y a toujours une issue à toute chose », donc il ne faut pas se laisser abattre par un événement et être déprimé, il faut aller de l'avant.

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier ont les jeunes de Mayotte ?

Je ne connais pas le talent de ses jeunes mais je dirai qu'ils sont créatifs, ils ont juste besoin d'accompagnement et de soutien pour réaliser leurs projets.

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

On peut les aider en les accompagnant tout au long de leur parcours, en les soutenant pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes et surtout à ne pas se décourager.

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

Les freins de leur réussite sont la peur d'échouer, d'être seul, de ne pas être à la hauteur ou même digne de leur projet ce qui nous ramène à un manque de confiance en eux-mêmes.

4-Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte mahorais ?

Concernant leur développement je ne peux rien y faire, tout dépend d'eux ! A part leur donner mon soutien et les encourager à aller jusqu'au bout. Le reste, c'est eux qui doivent le réaliser.

5-Quelles sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

Les points faibles de cette jeunesse sont premièrement le manque de culture générale, ce qui peut être changé au fil du temps puisqu'ils apprennent au fur et à mesure. Il y a aussi le manque de confiance en eux-mêmes, la peur de l'échec. Et leurs points forts sont leur force à s'adapter facilement à n'importe quelle situation, ils sont malins, créatifs, inventifs et surtout plein de bon sens.

6-Quelles sont les choses à améliorer ?

Je ne saurais dire quelles sont les choses à améliorer puisque moi-même j'en suis inconsciente, mise à part le fait de plus les accompagner.

❖ Mayotte et ses jeunes dans l'avenir :

1-Qu'est-ce qu'ils vont devenir ses jeunes si on n'arrive pas à les canaliser ?

Si l'on n'arrive pas à les canaliser, c'est sûr qu'ils vont finir comme certains, c'est-à-dire à errer dans les rues, à vagabonder partout et foutre la pagaille. Enfin ils seront violents comme beaucoup le sont en ce moment à Mayotte. Un enfant a besoin d'être accompagné, il a besoin de repères qui le mènent vers le droit chemin.

2-Qu'est-ce qu'ils vont devenir ses jeunes si on arrive à les soutenir et à les accompagner et en leur offrant un cadre sécurisant ?

Dans ce cas-là, la plupart ne pourra que réussir ainsi éviter la misère voire même le pire.

Mme B.

1. Je suis Mme B., j'ai 23 ans. Étant mahoraise, je vis en France depuis bientôt 5 ans. Après l'obtention de mon bac en 2015, j'ai décidé de poursuivre mes études en France. A l'époque où je passais mon bac, pour moi, venir en France métropolitaine était synonyme de liberté, de nouvelles découvertes, de rencontres, de voyages... je n'imaginai pas toutes les épreuves que j'allais devoir affronter ici, je considérais la métropole comme étant l'Eldorado.

Je suis actuellement en 1^{ère} année de Master dans la région bretonne.

Après la mort de ma défunte mère à ma naissance j'ai été élevée par mes grands-parents jusqu'à aujourd'hui. Je les considère comme mes vrais parents. Tout au long de ma vie ils m'ont apporté tout : l'amour qui m'a permis de combler l'absence de mes parents biologiques. Tout en sachant que leurs enfants, mes oncles et tantes, m'ont toujours considérée comme leur propre sœur, ce qui est aussi le cas pour moi. Suite à la mort de ma mère, mon père s'est remarié et a fondé une nouvelle famille. Du côté de ma mère je suis fille unique, cependant j'ai 3 demi-sœurs et 1 demi-frère.

2. J'ai donc vécu toute ma vie auprès de mes grands-parents jusqu'à mon départ pour la métropole. J'ai une bonne relation avec tous les membres de ma famille et mes relations avec mon père se sont améliorées même s'il a été absent tout au long de mon enfance. Je pourrais aussi rajouter que son absence m'a beaucoup affectée, elle a joué un rôle colossal dans ma vie. Notamment avec les hommes. Actuellement, j'ai 5 amis, des connaissances, des copains, etc. L'absence de la figure du père a entraîné en moi un sentiment d'insécurité jusqu'à aujourd'hui.

L'évènement qui m'avait le plus marqué, était le jour où on m'avait annoncé le décès de ma mère et que ce serait ma grand-mère qui allait être la femme qui s'occuperait de moi. Cela m'avait beaucoup tourmenté mais j'ai réussi à y faire face, grâce aux soutiens de mes proches.

3. En ce qui me concerne, être Mahorais (e) ne se définit pas par le fait de vivre simplement sur l'île ou d'y être née. Être Mahorais c'est accepter non seulement les coutumes mahoraises mais aussi ses différentes cultures et traditions.

4. La femme mahoraise a dans l'histoire (les chatouilleuses) et aujourd'hui encore, une place très importante. Mais en réalité, elle est souvent représentée comme étant soumise à l'homme et au service de celui-ci. C'est toujours la femme qui s'occupe de la maison, des tâches ménagères, éducations des enfants etc. Mais aujourd'hui, on peut constater que plusieurs éléments démontrent que malgré les traditions et coutumes, celle-ci tend à s'émanciper. En effet, elles sont de plus en plus nombreuses à être des entrepreneuses (politiciennes, maires, avocates, professeuses, pompiers, policières, médecins etc.). Même-si nous vivons dans une ère où l'homme a encore beaucoup du mal à céder sa place à la femme, afin qu'elle puisse participer à la vie sociétale.

L'homme quant à lui, il a beaucoup plus de responsabilités dans la société mahoraise. Il est celui qui part au travail et qui ramène l'argent à la maison.

5. Malgré les aléas de la vie ainsi que les difficultés quotidiennes, j'essaye de les affronter du mieux que je peux. Je me dis que tous ceux-ci font partie de l'enseignement de la vie et que je dois y faire face. Mon but est de réaliser tous mes objectifs professionnels et personnels. Pour ne pas

lâcher prise, je repense à mon parcours et j'essaie de me rendre fière de moi-même pour mieux avancer.

6. Je pourrais dire que le talent de la jeunesse est le fait de vouloir faire avancer son île et mettre en valeur ses traditions si riches et diversifiées. On constate une évolution positive pour cette jeunesse, il y a de plus en plus de jeunes qui sont entrepreneurs et qui font tout pour montrer à la nouvelle génération que nous Mahorais nous pouvons aussi réussir et faire évoluer notre magnifique île.

Afin de mieux les aider, il serait bénéfique de les soutenir et de les accompagner dans leur projet, financièrement parlant. Parce que oui, à Mayotte, les subventions manquent pour les porteurs de projets. Des projets, il y en a beaucoup mais c'est l'argent qui manque.

Le frein de cette réussite est sans aucun doute le manque de soutien. Mais aussi la mentalité qui a encore du mal à évoluer. Dans l'esprit mahorais, « le vieux » ne veut pas céder sa place « au jeune diplômé ». Ce dernier doit toujours faire ses preuves afin d'avoir un poste et avancer dans sa vie dans ce petit bout de terre français.

Dans le contexte mahorais, je participe à leur développement en donnant un maximum de visibilité à travers certains de mes réseaux sociaux, ou bien j'en parle autour de moi quand le projet me semble pertinent. Et quand je peux aider parfois financièrement avec par exemple les cagnottes letchis, je le fais.

❖ Les points faibles de cette jeunesse ?

- Tendance à vouloir baisser les bras au moindre obstacle ;
- Le fait de ne pas aller loin dans les études (je ne généralise pas) ;
- Le manque de solidarité au sein de notre communauté mais n'empêche il y a quelques évolutions ;
- Se renfermer, s'isoler et ne pas s'ouvrir aux autres (ce que je considère aussi être mon cas) ;

❖ Les points forts de cette jeunesse ?

- Une jeunesse qui a beaucoup d'ambition ;
- Une jeunesse qui met toujours en avant son île peu importe l'endroit où elle se trouve ;
- Une jeunesse de plus en plus entrepreneuse ;

❖ Les choses à améliorer ?

- Accompagner les étudiants psychologiquement et financièrement dans la poursuite de leurs études en métropole ;
- Faciliter leurs démarches administratives (hébergement, bourses, assurances, mutuelles, etc.) ;
- Proposer plus de formations post-bac et des formations professionnelles pour ceux ou celles qui veulent rester à Mayotte après l'obtention du BAC ;
- Suivre les jeunes isolés afin de diminuer la délinquance sur l'île ;
- Améliorer les axes de sécurité ;
- La situation des étudiants mahorais en métropole ou à la Réunion, qui reste un cas encore très isolé et qui impact fortement leur réussite scolaire ;

Mayotte est un territoire qui est doté de talents, mais voilà certains arrivent tant bien que mal à s'en sortir et d'autres non. Il serait bien de prendre conscience quand travaillant tous ensemble, les choses évolueront beaucoup plus vite.

Mr. C.

❖ Présentation

Je suis Mr C. je suis un jeune actif, travaillant à Mayotte. Je suis du genre timide et réservé, du moins dans les premiers instants de la rencontre. Une fois la peur du rejet disparu, je me détends.

❖ Parcours de vie:

1-Enfance :

J'ai été élevé par mon père, puis par ma grand-mère paternelle. J'ai vécu deux ans avec ma mère, avant de revenir habiter avec ma grand-mère avant de prendre l'avion pour Lyon, chez ma tante.

Je me suis toujours senti seul, uniquement accompagné par mes rêves : me rapprocher de ma mère; être aimé et réussir dans la vie.

Vivant avec mon père, toutes les années scolaires, je rêvais des vacances pour rejoindre ma mère (fugue). Ce qui a eu comme conséquence d'être un élève médiocre à l'école primaire.

Je me rappelle être complètement paralysé quand je me trouve face à une fille au collège. J'étais incapable de traverser la cour du collège lors des récréations. J'avais l'impression que tous les élèves avaient les yeux portés sur moi.

J'avais un cercle d'amis fermé : des amis d'enfance. J'avais beaucoup de mal à aller vers les autres et faire de nouvelles rencontres.

Je ne vivais pas vraiment de forme de mal être. J'étais plutôt un doux rêveur. Je me faisais des films dans ma tête ou j'avais toujours le beau rôle. Je fuyais ma cruelle réalité (absence mère, présence physique du père mais complètement absent émotionnellement) dans des rêves d'une meilleure condition.

2-Adolescence :

Je l'ai passé chez ma grand-mère paternelle ; plutôt convenable, mais isolée. C'était la période de mes émotions. Le temps des premiers amours. Je me souviens d'avoir toujours envisager de sortir avec une telle ou une telle mais sans jamais oser leur en parler. La seule et unique fille avec qui je suis sorti avec, c'est un ami qui m'a poussé vers elle alors que j'étais terrifié de lui communiquer mes émotions envers elle.

Au final, je pense qu'elle a au départ accepté mes avances juste par défaut. Ensuite, je pense qu'elle a fini par éprouver également des sentiments envers moi. Nous étions un couple très complice. J'ai ce don de créer une sorte d'alchimie avec mes partenaires. A cette époque, nous n'avions pas de choix quant aux programmes télévisuels. Le Tour de France sur RFO m'a fait découvrir les paysages de la France. Dans mon imaginaire, je me voyais vivre heureux dans ces bourgades verdoyantes avec une femme qui m'aime.

Je ne me voyais plus vivre à Mayotte. J'avais donc entrepris de mettre en place une stratégie pour partir. Dans un premier temps, j'avais demandé une orientation impossible à trouver à Mayotte. Face à mes piètres résultats en science, je n'ai pas été accepté dans un lycée à l'hexagone. J'ai donc dû convaincre ma mère, avec l'appui d'une de ses collègues pour quitter Mayotte.

3-Vie adulte :

Marié à 23 ans. Divorcé à 27 ans. Père de deux enfants. Célibataire, bien qu'ayant vécu avec une jeune fille durant 10 ans sans jamais l'épouser.

Ma timidité m'empêchait d'aller vers les autres, notamment les filles. J'ai passé beaucoup de temps seul, sans relations "amoureuses". Pourtant, j'ai toujours rêvé d'être aimé et d'aimer une

femme. Au mieux, une sexfriend m'aidait à assouvir mes besoins. Autrement, avec des amis, on allait voir les femmes qui voulaient contre paiement.

La première fille mahoraise qui m'avait porté un intérêt particulier, je l'ai épousé sans tarder, à sa demande. Au départ, je devais juste lui servir d'objet sexuel le temps d'un week-end. Une copine en commun a voulu lui rendre ce service en faisant appel à moi. Je me suis attaché à elle; et j'ai accepté de l'épouser suite à son insistance.

Visiblement, ma copine n'avait pas prévu que j'épouse son amie. Depuis, elle ne nous a plus jamais parlés et ce, jusqu'à maintenant. Paraît-il qu'elle m'aimait alors que je ne me suis aperçu de rien.

Après 7 ans de mariage, je lui ai causée une dépression. Elle est très claire de peau. Elle était devenue pale. J'admire son courage et sa détermination. Non seulement je la trompais ouvertement, sans me cacher, j'avais quitté le foyer après qu'elle m'avait aussi trompé avec un autre homme. Lorsque j'avais voulu revenir, elle avait refusé, bien qu'elle éprouvait toujours des sentiments envers moi. Elle était fière de sa personne, elle était toujours en colère. Je respectais sa décision, son attitude, je comprenais sa douleur.

Nous avons fini par divorcer, mais avons gardé une bonne entente jusqu'à maintenant. Nous avons fait une garde partagée pour les enfants, et tout se passe bien.

Je trompais ma femme avec une fille de 10 ans de moins que moi. Elle était lycéenne. Au départ, c'était juste un plan de cul, sans lendemain. Je me suis surpris à l'aimer plus que tout. Dès le moment où j'ai appris qu'elle était orpheline de mère.

Je me suis mis à lui apporter un soutien financier. J'achetais ses fournitures scolaires, ses vêtements, couches hygiéniques, j'assurais même ses goûter de 16 heures en sortant du lycée. C'était comme si c'était ma fille que j'élevais. Après l'obtention de son bac, je me suis rendu à Sedans pour l'installer (logement, formalités administrative telles que la sécurité sociale, vêtements chauds, ordinateurs etc...) afin qu'elle poursuive ses études supérieures en Ardennes. L'année suivante, je l'ai aidé à déménager à Bazeilles pour sa deuxième année de BTS. J'allais la voir chaque année, dans toutes les villes où elle avait été admise jusqu'à ce qu'elle termine son Master. Pour son stage de fin d'études, je l'ai accompagnée à l'île Maurice pour l'installer. Location de logement durant 6 mois.

C'était mon amie, ma complice, dans tous les aspects de la vie : sexuel, social, sportif et politique.

J'ai toujours su qu'elle me trompait également, mais je mettais ça sur le compte de la jeunesse. Je ne lui tenais pas vraiment rigueur dans la mesure où moi aussi j'avais des relations sans lendemain avec d'autres femmes.

J'ai fini par la briser, elle aussi. Après avoir mis un terme à notre relation, j'ai repris contact avec elle lorsque j'ai compris qu'elle allait se marier avec un autre. Un gars qui me connaissait d'ailleurs. Leur mariage n'a duré que 4 jours. Elle se retrouve aujourd'hui enceinte, sans vivre dans une relation traditionnelle (mari, foyer).

4-Relation avec les parents et la fratrie

Aucune complicité avec les parents. Je les aime et je les respecte pour ce qu'ils sont, rien de plus, rien de moins. J'ai par contre gardé de très bonnes relations avec un demi-frère, mon aîné de 6 ans. Autrement, je m'entends bien avec mon petit frère, mon cadet de 2 ans.

J'aurais aimé avoir une famille soudée. Ce n'est pas le cas; je m'adapte. Je pense avoir épuisé toutes mes émotions quant à l'amour que je portais à ma mère. J'avais besoin d'elle plus jeune.

Adulte, je sais ce qu'elle est, ce qu'est mon père, et rien de plus. Je les aime en tant que parents. Rien de plus.

❖ Question identitaire:

1-Qu'est-ce être mahoraise pour toi.

C'est une personne née à Mayotte ou de parents originaires de Mayotte. Je pense que le Mahorais de pure souche comme voudraient l'imposer certaines personnes n'existe pas. Nous sommes un peuple aux origines multiples. Nous sommes Malagasy, nous sommes arabes, nous sommes bantou. De ce fait, sont Mahorais ceux qui sont né ou ayant des parents de cette île.

2-La place de la femme mahoraise ?

Nous sommes une société matriarcale. La femme a une place centrale à Mayotte, notamment quant au patrimoine immobilier. Mais une tradition en perte de vitesse et vouée à disparaître si rien n'est fait. Un exemple concret, mon grand-père était chef de confrérie. Ses biens, notamment ses terres, sont revenus aux hommes de la famille. A eux de voir s'ils donnent ou pas une part à leurs sœurs. Par contre les Maisons sont revenues de droit aux femmes. La femme mahoraise ne doit pas se retrouver sans logement. Un déshonneur pour un Mahorais.

3-Les événements marquants de ta vie ?

La naissance de mon premier fils. Je n'avais rien et je devais quand-même assurer son alimentation. Cette situation a été très marquante pour moi. L'obtention de mon Bac. Je sais que je devais faire des études, même loin de mon île et seul. Personne ne croyait en moi, à part moi-même. Je ne doutais pas de mon désir de réussir cet examen.

Ma relation avec Mme X., ma copine que je n'ai jamais épousée a été enrichissante. Elle m'a permis de me découvrir sexuellement et émotionnellement. Mais cela ne m'a pas plus marqué que cela. Je ne sais pas si je pourrai dire la même chose dans quelques années.

J'ai toujours eu une vision claire de ce que je voulais devenir. J'ai toujours voulu être utile à ma communauté, à mon entourage, à mon île et à mon pays. Je suis donc devenu fonctionnaire (même si c'est par chance).

Pour exceller dans mon activité professionnelle, voire en dehors, il me fallait des outils, une méthodologie. J'ai dû reprendre mes études.

❖ Questions diverses

1-Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ? Mon destin est déjà dicté par Dieu. Je dois juste continuer à apprendre et à penser à l'avenir

Parler de vos lectures, soif de connaissance etc.

2-Questions sur la jeunesse en général ?

Une chance pour Mayotte si cette jeunesse est formée et bien éduquée

3-Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Physiquement bon naturellement et débrouillard

4-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

Pas de réponses.

5-Quels sont les freins pour leur réussite ?

L'absence de politique publique volontariste en leur faveur

6-Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte Mahorais ?

Je suis membres fondateurs d'une association qui vient en aide aux jeunes de Mamoudzou.

7-Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

Trop de générations sont sacrifiées. Mal formées ou pas du tout formées, elles représentent un danger pour l'île. Bien formées et compétentes, elles seraient une chance pour nous ; notamment dans la région océan indien

8-Quels sont les choses à améliorer ?

Les infrastructures en lien avec le développement économique ; et les infrastructures en lien avec le sport

9-Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

Une chance ou une bombe à retardement

10-Si on n'arrive pas à les canaliser ?

Une bombe qui va nous exploser dans les mains

11-Si on arrive à les soutenir et à les accompagnant, leur offrant un cadre sécurisant ?

Une chance pour nous.

Mr. D.

❖ Présentation

Je me présente Mr D., je suis l'ainé d'une fratrie de trois membres si je compte seulement l'alliance de ma mère avec mon père sinon je suis le deuxième fils de mon père d'une fratrie de huit enfants.

Je suis né à Mayotte, j'ai vécu mon enfance en Anjouan, mon adolescence à Mayotte et le début de mon âge adulte en France métropolitaine où je suis actuellement. Ma mère Mme T. est le premier enfant de mon grand-père mais le troisième enfant de ma grand-mère. Elle est née en Anjouan, elle a vécu entre Anjouan et la Grande-Comore puis elle est venue à Mayotte lorsqu'elle fut grièvement blessée au genou lors d'une pratique sportive au collège.

Mon père Mr P., né à Madagascar. Il a vécu sur sa terre natale jusqu'à l'âge de 4 ans avant d'être emmené par sa tante en Anjouan, lui et sa sœur pour fuir un conflit comoro-malgache. Je ne sais pas depuis combien de temps il est à Mayotte, mais il y est bien avant ma mère qui est sa seconde femme. Il prit ma mère comme seconde femme parce que sa première épouse avait du mal à lui faire descendance.

❖ Parcours de vie:

1-Enfance

Mon enfance ce n'est pas la période la plus facile à raconter. Le Mr D. de cette époque se terre au fond de mon esprit comme une frêle racine qui a mal servi l'arbre. J'ai appris des choses, subi quelques faits, et j'ai refoulé la plupart des sentiments, ce qui explique mon comportement aujourd'hui.

Ma mère m'a inculqué toutes les bonnes valeurs. A cette époque, elle me paraissait être la plus forte des femmes, la plus smarte des mères. Mais il y a des choses qui ont échappé à sa vigilance mais ce n'est pas comme si elle m'avait élevé de façon à ce que je vide mon sac.

Comme je l'ai précisé un peu plus haut, je suis né à Mayotte et comme mon père en bas âge je suis parti de ma terre natale pour une autre à l'âge de 2 ans. Raconter les conditions de ma naissance, ne serait pas difficile mais trop long.

De façon condensée, voici ma vie avant et après ma naissance. Ma mère m'a eu à l'âge de 21 ans. Elle est venue à Mayotte en 1997 pour se faire soigner une blessure au genou qu'elle s'est faite en jouant au handball. Le genre d'évènement qui arrive et qui fait passer l'arme à gauche. Sa blessure était assez grave et elle devait de toute urgence se faire soigner dans des meilleures conditions. Lorsqu'elle retourna chez elle pour poursuivre ses études, on lui refusa d'intégrer la classe supérieure, on lui proposa le redoublement. Redoubler son année de 4ème alors qu'elle avait déjà 18 ans. Il est vrai qu'elle a raté plusieurs fois l'examen de passage en classe la 5ème. Non pas parce qu'elle était nulle mais le système éducatif comorien est corrompu. A chaque examen, on donnait ses résultats à un élève plus âgé qu'elle ou à un élève qui avait payé l'enseignant ou le directeur de l'établissement. Accablée par cette nouvelle, elle repartit à Mayotte là où son cœur fut épris par un homme charmeur. Mon futur père. Cet homme alla voir ma grand-mère pour demander la main de sa fille. Il a expliqué sa situation, son désir de vouloir devenir père et l'incapacité de sa première femme à lui donner un enfant, il la croyait stérile.

Lorsqu'il fuit Madagascar pour Anjouan, mon père était l'enfant d'un autre qu'on dénigre dans sa famille propre. On négligea son éducation, le croyant bon qu'aux champs. Il passa son enfance, son adolescence à courir après le bétail, à patauger dans le potager. Une fois en maturité, il prit sa vie en main, dans des conditions quelque peu désespérées. Il fit un saut en Grande-Comore avant de se jeter dans les eaux mahoraises.

Son séjour dans l'île lui permit d'apprendre l'art de lier le fer mais sa main verte ne disparut pas pour autant. J'ai très peu d'éléments sur sa rencontre avec sa première femme. Ce que je sais, c'est qu'elle est originaire du même village que mon père aux Comores. Le fait que mon père voit ma mère n'était que le sort du destin pour que je puisse exister. Sa femme était loin d'être stérile.

En 1999, la première femme de mon père, accoucha d'un petit garçon, mon grand frère. Alors que moi dans le ventre de ma mère je n'étais qu'en stade embryonnaire. C'est bien des mois plus tard que je pointai mon nez.

Le récit de ma naissance est assez drôle et explique bien des choses. Comme par exemple pourquoi ma relation avec ma mère reste assez fusionnelle. Déjà dans le ventre je la taquinais. Le jour de son accouchement voici ce qui lui est arrivé. La veille, comme conscient de ce je faisais, je feignis sortir. On dépêcha le médecin, elle cria avoir perdu les eaux. Mais fausse alerte, je repris ma position fœtale comme si de rien n'était. Quelques temps après je m'engageai dans la bouche de sortie. Le médecin présent, précipita ma mère dans la salle d'accouchement. Mais, il était encore trop tôt pour moi, je ne voulais point naître un dimanche, alors je repris ma position fœtale. On annonce à mère que si l'incident se reproduit, il y aura intervention à la césarienne parce que soit elle soit moi ou nous deux risquions d'y laisser la vie. Ma mère passa la nuit, avec des douleurs incessantes, parce qu'il faut savoir que le petit Idris dans son ventre douillé, il ne pesait pas un gramme mais était plutôt gros. Et avec cet amusement de faire semblant de sortir faisait souffrir abominablement l'hôte.

Le matin du vingt-quatre janvier deux mille, à l'aube d'une nouvelle journée de douleur, ma mère poussa un grand cri, signe de désespoir, drapeau blanc au médecin signifiant « faites ce que vous avez à faire je n'en peux plus ». Elle attira tout le personnel de l'hôpital. Sentant l'angoisse et le désespoir de cette femme, pris de pitié et d'amour, personne n'ouvrira ma mère, je m'engageai sérieusement à naître.

Et c'est ainsi que le matin du vingt-quatre janvier à 6H05, je suis né. Je n'étais nullement conscient de tous ces événements, c'est ma mère qui m'a tout raconté ou des fois je l'entendais raconter l'histoire à ses amis.

Dans mon enfance, je n'ai vu que très rarement mon père. Et il n'était pas un tendre mari, malgré son grand amour pour moi. Depuis tout petit, j'arrive à ressentir les choses intensément. Les rares fois où je voyais mon père, je sentais bien que je n'étais pas un fils ordinaire pour lui.

A mes deux ans, la deuxième femme qui m'aimait le plus au monde m'emmena dans sa terre là où ma grande famille prospère. C'est ma grand-mère ! J'ai vécu un an avec elle, et je commençais déjà à ancrer des souvenirs. A mes trois ans, je me souviens de l'arrivée de ma mère à Anjouan. Fou du lait, mon premier souvenir en est un. Une grande boîte de Nido que ma mère avait apportée

de Mayotte. A son arrivée, j'ai mis du temps avant de la considérer comme ma mère. Je l'appelais comme l'appelaient les gens autour de moi. C'est ma petite sœur qui m'a habitué petit à petit à l'appeler maman.

De deux à neuf ans, j'ai vécu à Anjouan. J'ai grandi en jouant avec mes cousines, mes cousins minoritaires et mes camarades de l'école coranique. Je n'ai quasiment pas été scolarisé durant cette intervalle, pour apprendre à lire ou à écrire. Ma mère se démenait pour m'apprendre ce qu'elle savait et le reste... je restais ignorant. Un jour alors que j'avais six ans, j'ai trébuché, genou à terre, j'ai pensé ce n'est pas vrai ce qui est arrivé à la sœur de ma grand-mère. Un peu avant à mes cinq ans on était au Grande Comores, on est revenu pour l'enterrer. Et j'ai dû être touché par sa mort. Parce qu'en me relevant, je me suis dit précisément que dans la vie on naît, on trébuche, on se relève et on grandit, et je suis parti comme si je voulais m'effacer l'image de la mort.

Mais la réalité me rattrapa quand ce fut le tour de mon ancêtre, le père de ma grand-mère. Je me souviens que ce jour-là on m'avait montré son corps sous son linceul sur son lit de mort. Je fus comme formater. La mort n'était plus qu'une réalité, elle m'était devenue la chose la plus à craindre parce que j'ai vu après ce qu'on en fait des corps une fois qu'ils ne bougent plus. On creuse un trou et on les oublie. Au *madras* (école coranique) le maître en rajoutait une couche quand il nous disait qu'une fois tout le monde parti, l'âme revenait dans le corps et on se retrouvait seul abandonner, dans le noir.

Après la peur de la mort, vint la peur de la vie, des gens mauvais, les gens qui vous maudissent, ceux qui médisent sur vous et ceux qui vous exploitent. Petit je me souviens avoir été bien utilisé par mes amis pour faire des choses certes enfantines mais que je n'aurais jamais faites de mon propre chef. Je volais des pièces de monnaies à ma mère et j'en faisais profiter à tout le monde. Assez timides avec les filles, je croyais que le mariage c'était un jeu d'enfant parce qu'on s'amusait beaucoup à se marier avec mes cousines. Alors j'imaginai que les filles se mettaient toutes en rang et on choisissait celle qui nous plaisait. Mon imagination me plaisait bien parce que comme ça comme c'est les autres garçons qui ont facilement la main mise sur les filles, moi aussi j'aurai une copine. Et c'était sans compter que les filles préféraient plus les autres garçons.

Je me souviens avoir été amoureux une fois d'une femme que je croyais être de mon âge mais j'apprendrai un peu plus tard que c'était une fille qui était plus vieille que moi. Alors je l'imaginai dans ce rang de filles et je la choisissais. Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire aimer quelqu'un mais je ressentais un plaisir en sa présence.

Il m'est arrivé quelque chose qui a changé ma vision innocente de la vie sexuelle des hommes. Dans mon village, il y avait un homme connu pour être instable. Je ne sais plus trop vers quel âge mais avant mes sept ans, cet homme a abusé de mon innocence et de ma naïveté. Connue pour être muet comme une carpe. Nulle n'a jamais su jusqu'à présent. Un jour il est venu vers moi, sourire aux lèvres, il m'a proposé des billes en échange de quelque chose. J'ignorais la chose mais il est venu au moment où mes copains et moi cherchions à voir qui en aurait le plus. Je lui ai demandé il veut quoi en échange. Il m'a dit vouloir me montrer comment devenir un homme. Comme une intuition qui naissait, une voix intérieure, m'a dit de décliner son offre qui était assez alléchante pour un môme. Je lui ai dit timidement non, j'ai déjà assez de billes ou je jouerais avec toi si tu veux les miennes. Je pensais bêtement qu'il voulait me gagner. Parce que le connaissant, je ne le prenais pas au sérieux. Il a accepté. Il savait peut-être déjà qu'il m'avait dans le collimateur.

On a fait quelques parties et il a presque gagné toutes mes billes. Sur le point de pleurer, il me proposa de me les redonner en plus des siennes en échange de son offre. J'ai accepté qu'il me montre c'est comment devenir un homme, sous-entendu, pour moi devenir plus fort et pour qu'il me redonne mes billes. Il m'emmena dans une maison en construction mais abandonnée. La nature reprenait déjà ses droits, il était à l'abri des regards. Il me baissa le pantalon et assouvi son désir à lui. Ça ne m'a jamais rendu plus fort. Au contraire en sortant de là. J'avais mal et avait du mal à marcher. J'avais peur que ma famille le découvre sinon j'allais passer un sale quart d'heure. Cet accident m'a fait me méfier de tout le monde mais n'a jamais atteint l'ouïe de mes proches. J'en ai fait des cauchemars, je pouvais revivre ce moment éveillé. Jusqu'à ce que je quitte l'île.

Par une prise de conscience, et vu la façon dont j'étais curieux ma mère s'est dit qu'il vaut mieux qu'on retourne à Mayotte là où on pourrait mieux apprendre et mieux vivre. Et où mon père vivait toujours. Il venait de temps en temps en Anjouan. Seulement quand la police l'expulsait.

J'étais enthousiaste à l'idée de partir, d'aller à Mayotte. Pour moi c'était un rêve ou une occasion pour enfin apprendre, à lire, à compter et à vivre sans trop sentir être le souffre douleurs des autres, mes dits amies. Ma mère me répétait que si je me sentais différent des autres c'est que je n'étais pas né en Anjouan où il faudrait qu'un jour je parte.

C'est dans une embarcation à fortune (*kwasa kwasa*), qu'on allait partir à Mayotte. Ce fut un choc quand j'ai vu le moyen de transport qu'on allait utiliser. J'ai pris peur parce que j'ai déjà quitté Anjouan. Et pour le faire on prenait les grands bateaux à plusieurs étages où j'avais même vomi à cause de biscuits salés. Là le bateau que je voyais était une barque de pêche dans une zone de pêche. Autour de moi, des hommes, des femmes et des enfants en grand nombre. Je me suis agrippé au bras de ma mère et je me suis dit que si nous montions tous sur ce petit bateau on risque la mort. La chose la plus à craindre. Ma mère essaya de me rassurer en me disant que tout allait bien se passer, qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'il fallait juste invoquer dieu. Les prières sauvent et beaucoup de gens prenaient la barque. Elle aurait juste dû se contenter de dire de prier parce que je l'aurais fait sans broncher mais le fait de dire que beaucoup de gens prenaient la barque, cela ne m'a pas du tout rassuré. Je lui ai demandé pourquoi on n'attendait pas le grand bateau. Elle m'a simplement dit qu'on n'avait pas trop le choix. Avant de partir j'ai regardé ma sœur, ma mère avec mon petit frère dans les bras, inconsciente de nous embarquer dans ce *kwasa kwasa*, affronter la mer. J'ai pensé à elle et à ma sœur et à mon petit frère, moi je savais nager, ma sœur non ! Je ne doutais pas pour ma mère mais même si, elle savait nageait, mon frère nourrisson, lui, serait fardeau. Aurais-je assez de bras, de force pour les sauver tous les trois. J'ai repensé à l'homme, ce qu'il m'avait fait en me disant que ça allait me rendre plus fort. N'ayant plus de douleur, je ne l'en voulais plus, je me suis dit tout simplement: « espérons que je sois devenu plus fort ».

Cette nuit-là le voyage s'annonçait de mauvais augure. Dès le départ, il commença à pleuvoir. Quand on est arrivé pas très loin des eaux mahoraises, on a failli se renverser. Le désespoir se lisait dans le regard de chaque personne que je pouvais voir. Ma mère baissa ma tête et celle de ma sœur en nous disant de ne pas cesser d'invoquer Allah, de réciter les versets qu'on connaissait. Le capitaine tenta le tout pour le tout, il modifia son trajet et réussit à nous faire accoster sur une belle plage. C'était l'aube, et les gens dès qu'ils ont posé pieds sur sable se sont précipités à fuir comme poursuivi par quelqu'un ou quelque chose. Ma mère était à bout de force, elle ne pouvait pas se hâter comme les autres à cause de son genou qui n'était pas vraiment guéri et qui avait gagné en douleur parce que rester trop longtemps plié. Une connaissance avait pris la main de ma sœur et la trainer. Moi je pouvais marcher tout seul, ma mère avançait à pas lents toujours avec mon petit frère dans les bras.

Il faisait encore noir, j'étais très loin avec les autres et je ne voyais pas ma mère arrivait. Je fis demi-tour, peu importe le noir, peu importe les monstres du noir qui pouvaient me dévorer. J'avais trouvé une chose autre plus à craindre que la mort. C'était la perte de ma mère. Je l'ai trouvée marchant toute seule, avec comme seul compagnon mon petit frère qui dormait. Je détestais les gens qui nous ont laissé sans se soucier. La lune brillée mais il y avait des coins où le noir était total. J'imaginai, ma main dans celle de ma mère, voir surgir de nulle part des bêtes de l'île qui vont nous dévorer. Le moindre bruit me faisait sursauter. Il faut me comprendre, cette île a beau être mon berceau, je n'y connaissais rien. Je me suis rassuré et calmé ma colère en disant que les gens se sont précipités parce qu'ils avaient peur de ce dont j'avais peur.

Quelques minutes plus tard, on a retrouvé les autres qui étaient assis en amont d'un monticule que ma mère avait du mal à monter. Il n'y avait pas tout le monde juste des amis proches de ma mère. On a attendu, le jour s'est levé puis on a continué jusqu'à tomber sur une paysanne qui se rendait à champ. On lui a demandé s'il y avait un village pas très loin. J'ai vu dans son regard se profiler deux états. Premièrement, elle nous regarda avec dédain puis elle prit de pitié, elle nous montra un sentier qui nous a conduit dans un village pas très loin.

Lorsqu'on a vu le goudron de la route nationale, ma mère daigna enfin à nous dire quelque chose comme ça : « nous voilà à Mayotte mes enfants ». J'ai pensé « on y est enfin mais à quel prix ».

J'avais perdu l'enthousiasme que j'avais parce que je ne comprenais pas pourquoi être venu à Mayotte, sur une barque de fortune et de manière clandestine, pouvait être réjouissant. Ma mère m'expliqua le statut de clandestin qu'on avait et la raison pour laquelle on a dû prendre cette barque. Elle m'expliqua la différence qu'il y a entre Mahorais et Comoriens. Elle m'expliqua qu'elle était Comorienne mais pas nous, ses enfants, et qu'elle ferait tout pour nous éviter d'avoir son destin à elle.

Elle veut qu'on réussisse là où elle a échoué dans son pays.

Je lui ai fait comprendre que mes origines sont celles de mes parents, ce qui fait de moi un Comorien aussi. Elle n'a pas refusé l'idée mais elle m'a appris que mon père était Malgache, elle Grande-comorienne/Anjouanaise et moi Français né à Mayotte. Ce qui fait que une fois que je serais grand, je choisirai moi-même qui je veux être, mes origines, ma nationalité. Si elle a pris le risque de braver la mer, c'est pour moi. Elle ne veut plus avoir à choisir pour moi. Une fois qu'elle nous aurait assurés mes petits frères et sœurs et moi une bonne éducation et une meilleure vie, elle partirait chez elle, à Anjouan, pour finir ses jours.

On est arrivé à Mayotte en fin 2008 et à la rentrée 2009, j'étais scolarisé. Ma mère prit de panique que je sois en retard par rapport aux autres et que j'éprouve des difficultés à suivre à l'école, elle prit la décision de m'inscrire en classe de CE1 à l'âge de 9 ans. Elle croyait bien faire. Mes enseignants ayant remarqué que je pouvais intégrer une classe supérieure, ils ont voulu me faire sauter de classe. La première fois, le directeur refusa en disant que je n'avais pas trop de retard et que ce n'était pas problématique. La seconde fois, c'est ma mère qui refusa prétextant que j'étais bien là où j'étais. Sauf que, arrivé en CM1, c'est moi qui aie choisi de sauter de classe. J'ai choisi rester dans ma classe parce que j'étais tombé amoureux, je ne voulais pas être loin de cet amour. Un amour que je vivais bien seul.

2-Adolescence

Je qualifie l'adolescence pour désigner la période de mon retour à Mayotte. Mais le départ que je préfère c'est quand j'ai voulu savoir si la personne que j'aimais m'aimer aussi. Cette histoire je la qualifie de premier amour en raison de l'intensité et du pouvoir que j'avais quand j'étais amoureux. Satti c'est ainsi que je vais la prénommer, elle était la plus belle et la plus calme des filles. Depuis la CE1, je me suis amouraché à elle petit à petit jusqu'au paroxysme, la fin de l'école primaire. Avec l'âge, mon imagination n'a cessé de gagner en intensité aussi. Je m'imaginai avec elle, mari et femme, fondant une famille, toujours à son insu. Elle habite dans une belle maison orange avec plusieurs niveaux. Alors que moi je vivais dans un *banga*, une cabane en taule, avec pour seule richesse ma famille espérant des meilleurs jours et craignant qu'on nous coupe l'électricité ou simplement manquer de quoi faire à manger. Cette différenciation de vie me faisait mal mais j'étais amoureux, j'étais le plus intelligent de la classe, j'avais de quoi rivaliser avec quiconque. On était vraiment proches, amicalement parlant. Elle avait un joli sourire. Quand elle avait des difficultés à l'école, je m'empressais de lui venir en aide. Si elle aussi avait des sentiments, elle l'aurait compris mais rien ne se passait comme je l'imaginai. On vivait nos jours, moi amant, elle amie.

Quand mon père apprit notre arrivée à Mayotte, il se disputa avec ma mère et coupa les ponts avec nous. Je l'ai détesté pour ce qu'il faisait endurer à ma mère, à moi et à mes petits frères et sœurs. Ma mère m'avait expliqué que c'était la raison qui l'avait poussé à nous emmener en Anjouan pour cesser de souffrir. Fou de rage, j'avais qu'une seule envie, le haïr mais je n'y arrivais pas. On m'a toujours appris à aimer ses parents quels que soient leurs méfaits. Alors je me contentais juste de l'ignorer pendant plusieurs années.

Je m'imaginai avec Satti, j'invoquais Dieu pour que je puisse finir mes jours avec elle. Je me créais des fois des scénarii dans ma tête où je la voyais en danger et j'essayais de la sauver. Ce qui est assez plaisant, dans le rêve, c'est que j'arrive toujours à la sauver et à faire en sorte qu'elle soit mienne. J'apprenais petit à petit que les amoureux font des cadeaux à leur bien-aimée. Moi je n'avais rien à lui offrir mais peut-être que je pourrai lui écrire mais c'est ringard, je me le répétais.

La dernière année de primaire était arrivée. Après on allait tous dans une classe différente, dans un autre collège. J'avais entendu qu'au collège, on pouvait perdre la personne qu'on aime. J'avais donc décidé de lui écrire pour lui faire savoir mes sentiments, pour de bon. J'espérais qu'elle réagirait bien, de toute façon je n'avais rien à perdre.

Mais justement j'avais tout perdu, l'espoir d'être avec elle, le monde imaginaire que j'avais créé pour elle, les belles promesses que je m'étais faites si je l'épousais. Ne pas finir comme mon père par exemple. Elle ne m'avait pas refusé, mais ma lettre n'a jamais eu de réponse ! Marâtre passion, mauvais amour, j'ai pris du temps avant de reprendre mes esprits. Quand je la croisais, elle baissait le regard et moi je la regardais s'éloigner comme un fantôme.

Dans cette triste mouvance, j'avais commencé à observer les étoiles, en me demandant ce que signifie vraiment « aimer », j'avais 13ans. Ce qui m'a le plus marqué durant cette période, c'est la découverte des images qu'on pouvait faire en imaginant des étoiles ensembles. J'avais imaginé une constellation que j'ai nommé Maflèche qui pointait vers une étoile du Nord et qui s'éloignait de la maison de Satti. J'ai accepté mon destin et je me suis éloigné d'elle en ouvrant mon cœur à d'autres amours.

Et j'ai bien fait parce que peu de temps après, l'amour m'avait souri une seconde fois. C'était le début de mes années d'or au collège.

J'étais éperdument tombé amoureux d'une fille que j'appellerai ici Lamia. Bizarrement c'est la fille que j'aimais le moins dans ma classe parce qu'elle était intelligente comme moi et elle était capable de rivaliser avec moi en cours. Si je manquais de vigilance, elle pouvait même me détrôner et prendre ma première classe durement acquise depuis la classe de CE1.

Elle était très belle et brillante. Avec elle, je n'avais pas perdu du temps quand j'ai su que je l'aimais. Je lui avais tout de suite avoué mes sentiments. Forte heureusement, elle aussi, elle m'aimait bien.

Pourquoi l'âge d'or au collège ?

A l'école primaire, je n'appréciais jamais qu'on me traite d'intello. Parce que je trouvais que c'était un titre très honorifique et je ne le méritais pas. Parce que j'étais aussi « vieux » dans une classe où il y avait quasiment que des deux milles deux.

Au collège, c'était différent. J'étais toujours « vieux » mais j'avais le prestige d'être apprécié et par les professeurs et par les camarades de classe, et aussi l'administration. Tirant profit de cette appréciation, je n'ai pas manqué de temps pour faire germer des idées folles qui allaient nous entraîner dans une folle aventure. Un jour, regardant Sally Bollywood à la télé avec un ami, je lui ai dit : « Et si l'on devenait détectives dans le collège ? On changerait peut-être l'image mauvaise qu'ont de nous les aînés. »

On s'est donc rendu au bureau de la CPE et on lui a fait part de notre projet, évidemment elle ne nous a pas dit oui ni non. Elle nous a juste orienté vers quelque chose de meilleur, l'environnement. Comment dire non, tout ce que je voulais c'est faire quelque chose pour que l'image du collège change. Et ce fut le cas bien des années plus tard. J'ai passé l'année de 6^{ème} et de 5^{ème} à grossir le groupe et en 4^{ème}, avec l'aide de ma professeure de SVT qui est parti avant la concrétisation du projet. On eut une classe propre au développement durable. Dans cette classe, j'ai pu apprendre à connaître la beauté de l'île et à l'aimer. C'est réellement dans la classe de 4^{ème} que je me suis pleinement considéré Mahorais. C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de connaître davantage l'île, découvrir sa faune et sa flore. Après la 4^{ème}, la classe eut du mal à se stabiliser parce que pas assez d'élèves sérieux et en 3^{ème} on eut droit à plusieurs options. Moi je voulais continuer dans une classe latine, 3^{ème} Lat. On a tout de même trouvé le moyen de faire vivre l'option développement durable et de la façon la plus optimale, parce que c'était en interclasse. Et toutes les classes de l'établissement pouvaient venir et contribuer au projet.

Il y aurait beaucoup à dire mais l'essentiel est là. A la fin du collège j'étais un peu nostalgique de quitter ce beau monde mais il était entre de bonnes mains.

Mes relations au collège étaient telles, même en Seconde je faisais un petit saut à mon ancien établissement pour prendre des nouvelles. Et c'était toujours agréable !

Vers la fin de la Seconde, les choses se sont amplifiées et se sont corsées en même temps. J'avais du mal à trouver ma place au lycée mais j'y suis quand même parvenu en fin d'année, lorsque le lycée m'informa que j'allais représenter l'établissement à Paris, à l'Élysée, et rencontrer physiquement le Président. Le seul bémol, c'est qu'on m'a fait une révélation que j'aurais préféré ne pas le savoir. Un jour ma mère fut envoyée à La Réunion suite à la dégradation subite de son état de santé. Je ne suivais pas très bien les cours à cette période. Alors on m'envoya chez la COP, et en discutant avec elle je me sentais bien mais elle ne manqua pas à me dire qu'il se pourrait que je sois, zèbre, HP, enfant précoce. Là où j'ai buté c'est « enfant précoce », j'avais déjà 17 ans et j'avais deux ans de retard. Comment serais-je précoce alors ? Elle tenta de son mieux de m'expliquer, et à partir de ce moment-là tout a changé. Le début de mes questions existentielles. Et voilà ! voulant en savoir plus sur cette catégorie de la population, je me suis mis à me poser plusieurs questions.

J'ai quitté tout ce que j'avais de plus précieux pour venir à Paris. Il faut dire que l'envie de protéger ma mère était devenue moindre et je me disais que de toute façon, avec une bouche en moins à nourrir, elle aurait sûrement moins de charge avec elle.

J'ai donc convaincu mes parents de me laisser partir, en utilisant l'argument le plus banal en leur disant que de toute façon j'allais avoir mes 18 ans l'année d'après.

3-Vie Adulte

Je suis en quête de ma vie adulte, je suis indépendant dans bon nombre de domaines sauf dans le domaine financier. On ne m'a pas éduqué à m'émanciper financièrement. Comment aurait-on pu le faire ? Il aurait fallu une situation financière stable. Pour l'instant, pris dans un tourbillon vicieux de mal être interne, j'ai du mal à savoir si je suis adulte ou toujours adolescent.

❖ Relation avec les parents et la fratrie

Je m'entends très bien avec mes parents. Mon père est revenu à la raison. Il vit sa vie de polygame (ou bigame pour être plus précis) et il semble se comporter mieux qu'il n'a été auparavant. Et même entre demi-frères, on s'entend plutôt bien.

❖ Questions identitaires :

1-Qu'est-ce être Mahorais pour toi ?

Cette question est restée, pendant très longtemps, une énigme pour moi.

Être Mahorais pour un non initié, c'est vivre à Mayotte. Mais à cause de ce qui s'est passé entre cette île française et les trois autres ayant pris leur indépendance, être Mahorais c'est avant tout avoir des parents qui ont choisi de rester Français, qui ont eu la nationalité française, etc. Et pour ceux qui sont nés de parents étrangers et qui ont la nationalité française, sont-ils des Mahorais ? Cette question reste arbitraire.

Chacun choisit ce qu'il veut être. Mayotte n'est qu'un bout de terre comme un autre dans le monde. Sa spécificité reste son histoire. Comme nos ancêtres d'antan qui ont fait le choix, n'est-ce pas un droit de pouvoir le faire. On n'était pas là quand l'histoire s'est faite. Peut-être qu'il y a des ascendants aujourd'hui qui auraient voulu être de Mayotte comme des ascendants à Mayotte qui auraient voulu naître ailleurs. Moi, personnellement, je me considère comme insulaire, je ne priorise pas une île par rapport à une autre. L'alliance de mes parents a été pour moi une grande leçon de vie. Si une guerre éclate entre Mayotte et les Comores, je ne suis pas de nationalité comorienne mais je ne me battrais pas non plus contre mes congénères. Tant que le cœur vibre, l'entente est toujours possible entre les quatre îles. Si seulement les habitants de l'archipel de

Comores savaient que chaque île a sa particularité, ils ne chercheraient pas à se quereller comme à l'époque des Sultans batailleurs, ils chercheraient plutôt à exploiter ce potentiel.

2-La place de la femme mahoraise ?

Ceux qui connaissent l'histoire des îles de l'archipel des Comores, savent que la société de Mayotte est une société matriarcale. La femme a une plus grande influence que l'homme. Pendant que les hommes habillent l'apparence, les femmes se battent pour le bien-être de l'île. C'est un héritage culturel qui nous vient de droit de nos ancêtres, les Africains.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

- Mon envoi en Anjouan
- Mon retour à Mayotte
- Mes années au collège
- Mon premier amour
- Ma première véritable histoire d'amour
- Mes excursions dans le lagon
- La première fois où je suis allé à Paris grâce à l'envol
- L'envoi de ma mère à la Réunion cause maladive
- Mon premier rendez-vous chez le psy
- Apprendre que je suis zèbre
- Ma venue en France pour vivre

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Je pensais toujours qu'il fallait que je sois fort pour aider ma mère. Puis quand je fus amoureux, j'étais encore plus déterminé parce que je n'aurais rien pour vivre mon histoire d'amour. C'est le fait de croire en l'autre qui m'aide à me relever.

❖ Questions sur la jeunesse en général ?

Je pense que ce n'est pas une bonne chose d'embrigader la jeunesse. La première des choses à lui apprendre, c'est à faire des choix et à ne pas se taire. Il faut qu'elle ose dire ce qui ne va pas. La nouvelle génération ne sera pas exactement comme l'ancienne. Il faut lui apprendre à vivre sa vie avec ses nouveautés tout en lui rappelant de ne pas oublier ses racines. La jeunesse ne reniera pas l'histoire des anciens comme peuvent craindre certaines personnes.

❖ Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Ils sont le soleil des îles, à condition qu'on les laisse briller des milles feux. Ils peuvent nous épater quand on sait leur faire confiance.

❖ Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

N'ayant pas trouvé ce qui peut donner le meilleur de moi-même je ne crois pas être en position pour donner conseil.

❖ Quels sont les freins pour leur réussite ?

Le silence, le manque de moyen et la maîtrise. Ils ont la créativité facile mais n'ayant pas de moyen pour le faire, ils passent facilement l'arme à gauche.

❖ Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte Mahorais ?

Sur l'île, j'aimais leur faire entrer dans la biodiversité de l'île. Je trouvais ça beau, et je ne voulais qu'une chose, voir ce que je voyais. Je m'étais même engagé dans la municipalité pour pouvoir avoir plus la voix et montrer qu'il est possible même en étant jeune d'intégrer le CMJ.

❖ Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

Je n'ai pas assez de lumière pour l'instant pour pouvoir répondre à cette question. Mais elle est attachante. Il m'est arrivé de me dire que si les adultes priorisaient la jeunesse ils verraient arriver l'avenir.

❖ Quels sont les choses à améliorer ?

L'éducation, le dialogue social et les infrastructures permettant à chaque jeune de trouver sa place. Mais surtout l'île de Mayotte se fait vieille et il y a beaucoup de population, majoritairement jeune. Il serait préférable qu'une mobilité inter-île se crée permettant l'éducation de toute la jeunesse de l'archipel pour qu'elle puisse s'épanouir et chaque jeune gagnera son île là où il peut aider et vivre. Et en une pierre deux coups, Mayotte aurait une population régulée. Et dans chaque île, chacune trouvant son compte, on éviterait à la population une pauvreté riche en maux.

❖ Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

Si la situation entre les Comores et Mayotte ne change pas, je crains il y ait une radicalisation de la jeunesse, conservatrice et nationaliste. La jeunesse dans l'avenir, j'espère qu'on sera assez mûre pour ne pas répéter les erreurs de nos ancêtres. J'ai de l'espoir.

❖ Si on n'arrive pas à les canaliser ?

C'est considérer qu'elle est naturellement mauvaise et je refuse de le croire. Même corde au cou, je préfère garder espoir que le canal finira par s'élargir. S'il faut en venir aux mains pour qu'elles changent, moi je me battrais contre ceux qui jettent la faute sur les autres. Il en a toujours qui diront que c'est la faute des autres, sans jugement.

❖ Si on arrive à les soutenir et à l'accompagnant, leur offrant un cadre sécurisant ?

Alors vive l'harmonie, des terres bien prospèrent pour nos descendants. Attention je ne dis pas que Mayotte doit prendre son indépendance et devenir Comorienne pour que naisse l'entente. Loin de là. Je préfère plutôt qu'il y ait coalition entre les îles. Une sorte d'échange inter-îles permettant à chacune de trouver son compte.

Mr. E.

❖ Présentation :

Je suis Mr E., je suis âgé de 35 ans et je suis dans la vie active.

❖ Parcours de vie :

Dominé par les voyages

1-Enfance :

J'ai vécu la majeure partie de mon enfance à l'île d'Anjouan, une période marquée par l'absence de mes parents. J'ai été élevé par ma tante et ma grande mère maternelle. J'ai le souvenir d'une enfance linéaire (pas de souci éducatif, j'étais légèrement au-dessus de la moyenne sans effort particulier), néanmoins fortement marquée par l'absence de mes parents. Cette situation m'avait installée dans une fragilité relative en matière de projection, pour autant, je nourrissais plein de rêves.

2-Adolescence :

Le début de l'adolescence s'articule avec mon arrivé en métropole pour retrouver ma mère et mes autres frères et sœurs, des retrouvailles qui ont permis de restaurer la confiance en moi. J'ai effectué un parcours scolaire classique au collège et très rapidement mes parents ont pris la douloureuse décision (pour moi) de venir s'installer à Mayotte et plus particulièrement à Pamandzi dont mon père est originaire. Je poursuis ma scolarité en classe de 3eme. L'année suivante, je rentre au Lycée et je passe mon Bac 2 ans plus tard. Une très belle période remplie d'amitiés, d'aventures de toutes sortes.

3-Vie Adulte :

Plutôt apaisée. J'ai eu la chance d'avoir mon premier enfant à l'âge de 20 ans, une réalité qui a totalement réorientée ma vision du monde et plus particulièrement en matière de responsabilité. La majeure partie de mes choix de vie s'est opérée en lien avec cette situation.

❖ Relation avec les parents et la fratrie ?

Une excellente relation avec les parents, une maman ambitieuse pour ses enfants, plutôt autoritaire, cependant juste et aimante. Un papa moins présent, mais complice et amical en ce qui me concerne, il convient de rappeler que je suis l'ainé d'une grande fratrie (4 garçons et 2 filles). En ce qui concerne la fratrie et comme précisé plus haut en tant qu'ainé, je pense avoir posé les jalons d'une belle harmonie fraternelle. Je peux effectivement affirmer avec humilité que nous sommes une équipe très unie.

❖ Questions identitaires :

1-Qu'est-ce être mahorais pour toi ?

Pour moi être Mahorais, c'est avant tout se reconnaître dans le choix audacieux opéré par les aînés pour conjuguer notre vie avec la France. Une décision opérée à contresens de l'histoire et du contexte environnant aux temps des indépendances. Il convient de rappeler que ce n'était pas gagné d'avance, voire d'en rire aujourd'hui quand on voit certains comportements des personnes qui semblent à l'aise avec ce choix, alors que quelques années auparavant, elles n'auraient pas misé un kopek. Naturellement la situation est matériellement plutôt confortable

2-La place de la femme mahoraise ?

Pour moi la femme mahoraise a et aura toujours une prédominance dans l'échiquier sociétale, dans la mer des Caraïbes on appelle cela « la femme potomitent ». La mahoraise est au cœur de la société qui s'est petit à petit construit dans l'île Mayotte. Il faut oser le dire sans elle (la femme mahoraise), la société mahoraise était vouée à l'échec et notamment avec ce choix de la France. La

volatilité de l'homme mahorais avait besoin de cet élément central pour solidifier et constituer l'unité familiale.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

Le 1er contact avec ma fille ainée, mon arrivé en Métropole, l'obtention de mon Baccalauréat, mon 1er travail sérieux qui m'a permis d'envoyer ma mère à la Mecque. La rencontre avec ma compagne actuelle, sont des événements marquants dans ma vie.

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Grace à l'amour des miens, grâce à mon bagage éducatif et mon engagement professionnel en faveur des autres et une bonne hygiène de vie.

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Les jeunes mahorais sont exponentiels. Dans la construction éducative du monde occidental, la majeure partie des jeunes surpasse les obstacles pour parvenir à leurs rêves.

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

Leur donner les infrastructures (sociales, économiques et éducatives) et les équipements nécessaires à leur épanouissement (salle de sport, accès aux outils numériques).

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

L'absence criante de projet de société. Les jeunes qui ont bénéficié du choix des aînés (Bamana, Zéna Mdéré, Marcel Henry, etc...), sont les adultes d'aujourd'hui. Malheureusement leur combat s'éteint peu à peu par celles et ceux qui ont repris le flambeau. La nouvelle génération a du mal à se projeter et cette situation génère des difficultés pour la mise en œuvre d'une politique jeunesse

4-Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte mahorais ?

En contribuant dans la mise en œuvre des politiques publiques instaurées en leur faveur.

5-Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

- Points forts : leur Jeunesse, ils apprennent vite avec l'éclatement des frontières grâce aux outils numériques, beaucoup de potentiels
- Points faibles : ils n'ont pas la main sur les décisions, l'oisiveté, et les comportements déviants

6-Quels sont les choses à améliorer ?

Un sursaut intellectuel pour réaliser la chance que nous avons, avec cette jeunesse comme atout.

7-Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

La mobilité dans le monde sera sans aucun doute une solution d'épanouissement et d'apprentissage pour mieux se faire découvrir et se développer

❖ Si on n'arrive pas à les canaliser ?

Je ne souhaite pas m'engager dans une réflexion alarmiste et dramatique, bien que le territoire subisse d'ores et déjà des formes diverses de comportement déviant de la part certains jeunes. Gageons sur un sursaut d'engagement de nos acteurs politiques, institutionnels et de la société civile pour mieux éduquer cette force vive.

❖ Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, leur offrant un cadre sécurisant ?

Ce sera à coup sûr une chance formidable pour notre territoire.

Mr. I.

❖ Présentation :

Mr I., âgé de 34 ans

❖ Parcours de vie :

1-Enfance

Je suis le 6ème d'une fratrie de 11 enfants. Petit, je partageais une chambre avec 3 de mes frères. La maison était très animée et les conflits, quotidiens. Étant le plus jeune des trois enfants, ma mère prenait souvent ma défense et je me sentais fort jusqu'au jour où je suis battu avec mon frère aîné. A cette époque, le village tout entier participait à l'éducation des enfants, les plages et autres places du village étaient nos terrains de jeu. Les adultes n'hésitaient à reprendre, voire corriger les enfants même s'ils n'avaient pas de liens familiaux. À l'âge de 10 ans, j'ai quitté le foyer familial pour habiter avec ma grand-mère. Elle m'a beaucoup aimé, j'ai eu la chance de recevoir de l'amour maternelle deux fois.

2-Adolescence

Mon adolescence a été très perturbée. Au collège, j'étais un des plus jeunes de ma classe, j'avais des bonnes notes mais des difficultés avec les plus grands. A 13 ans, j'ai perdu ma grand-mère et je me suis senti seul, parfois incompris. Je me suis mis au RAP, j'écrivais des petits textes que je chantais pendant les événements culturels organisés dans le village. J'ai commencé à faire souvent l'école buissonnière au collège et à provoquer les professeurs. Ma mère a dû souvent se déplacer au collège puis au lycée à cause de mon comportement. Mon père, enseignant, était peu présent dans notre éducation. A l'âge de 16 ans, j'ai me suis mis au théâtre, en plus du rap. Je passais beaucoup de temps aux répétitions et à jouer pendant les week-end. J'y allais peu encore, je me suis mis à fumer (pas que des cigarettes !) et à consommer beaucoup d'alcool. Les résultats scolaires avaient beaucoup chuté mais je parviens quand même en classe de terminale S. En septembre 2003, je rencontre alors ma future compagne actuelle. Elle a exigé que change de comportement et que j'obtiens le BAC pour qu'elle accepte de se mettre en couple avec moi. Ce fut le déclic qui m'a permis de me concentrer un peu plus aux études.

3-Vie Adulte

Je me suis mis en couple à l'âge de 18 ans avec ma compagne, j'ai donc grandi et muri en tant qu'homme adulte près d'elle. Cette situation m'a procuré beaucoup de stabilité, elle m'a permis rapidement d'arrêter l'alcool et les drogues douces. J'ai ensuite été beaucoup pris par les études, je suis même allé jusqu'en doctorat. De ce fait, nous avons décidé assez tard d'avoir un enfant. Et j'ai eu mon fils un an après la fin de mes études à l'âge de 30 ans. S'en est suivie une incertitude, je

n'avais pas encore d'emploi stable et je devais prendre une décision à quant à mon avenir professionnel.

Je décidé de retourner seul à Mayotte pour enseigner et voir les opportunités qu'il y a sur place. J'ai retrouvé mes copains d'enfance, et avec eux j'avais repris mes anciennes activités favorites à savoir l'alcool, les boîtes de nuit, les filles... Résultat : une séparation avec ma femme, alors enceinte de ma deuxième. J'attendais également un autre enfant avec une autre femme, et après quelques mois de réflexion, j'ai choisi de repartir en France métropolitaine pour retravailler mon plan de carrière au niveau professionnel. Et repartir avec des meilleures bases au niveau personnel. Aujourd'hui, je pense que ce fut une bonne décision, j'ai rencontré d'autres personnes. Ça m'a permis de savoir quel type de vie familiale je souhaitais avoir et de me relancer au niveau professionnel. Durant cette période, je me suis occupé seul de mon fils aîné, ce qui m'a aidé à redéfinir mes priorités.

❖ Relation avec les parents et la fratrie

J'ai toujours une relation très fusionnelle avec ma mère, elle est toujours là pour moi. Quand on n'est pas au même endroit, on s'appelle tous les jours. Elle a une place centrale. Étant issu d'une famille nombreuse, j'ai des réelles relations avec deux de mes frères. Les autres frères et sœurs, nous avons des relations cordiales, mais il m'arrive de ne pas être en contact avec eux pendant plusieurs mois. Cette situation est probablement due à notre enfant, ou du fait des différence d'âge, on a grandi dans des clans au seins de la famille.

❖ Questions identitaires :

1-Qu'est-ce être mahoraise pour toi.

Pour moi, l'identité mahoraise s'acquiert par le sang. On est donc Mahorais car, au moins un de nos parents, l'est. Il y a donc des identités multiples parmi les habitants de Mayotte. Ce qui n'empêche pas d'être tous citoyens de la république française.

2-La place de la femme mahoraise ?

Ma vie a été façonnée par des femmes mahoraise forte et autonome, ma mère, ma grand-mère et ma compagne. Pour moi, la femme mahoraise est essentielle à l'équilibre de notre société. Elle est le socle de la vie familiale. Cependant, je regrette qu'elle a très peu de place dans la vie publique et politique, même si c'est en train de changer.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

- Le décès de ma grand-mère
- La naissance de mon fils (mon précieux)
- La rencontre de mon épouse

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Je me dis souvent que je n'ai pas le droit de décevoir ma mère et je dois tout faire pour que mes enfants vivent dans des bonnes conditions. Ils sont aujourd'hui mes principaux moteurs de motivation.

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Il n'y a pas talent en particulier, je pense que tout est possible pour les jeunes de Mayotte.

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

Il faut leur donner la possibilité de se découvrir et de grandir en toute quiétude, et d'assurer leur sécurité, y compris à l'école.

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

Ce qui manquent, ce sont les infrastructures pour s'exprimer sportivement, culturellement et intellectuellement.

4-Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte mahorais ?

J'ai enseigné un temps au collège, dans un quartier défavorisé de Mamoudzou et je participe quand je suis sur place à des cours de soutien scolaire.

5-Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

Beaucoup de jeunes à Mayotte, notamment dans les quartiers défavorisés ont d'énormes difficultés à lire et à écrire. Ils leur manquent des infrastructures culturelles et sportives. Malgré ses difficultés, la jeunesse est créative et résiliente.

6-Quels sont les choses à améliorer ?

Il faudrait plus de moyen dans l'éducation des plus jeunes dès la maternelle.

7-Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

- Si on n'arrive pas à les canaliser ?
Il faudrait investir massivement sur l'augmentation des forces de sécurité et l'agrandissement du centre pénitencier. On le voit déjà aujourd'hui, les bandes de jeunes qui n'ont que la violence pour s'exprimer.
- Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, leur offrant un cadre sécurisant ?
Le potentiel de développement de Mayotte est très important, et il y a besoin d'avoir une jeunesse qualifiée pour contribuer et rayonnement de Mayotte dans cette région.

Mme M.

❖ Présentation

Mme M., âgée de 26 ans et je Dr interne en médecine

❖ Parcours de vie:

Elle est née à Mayotte de deux parents originaires des îles de l'archipel des Comores. La mère est Mahoraise et le père de la Grand-Comore. Elle est l'aîné d'une fratrie de trois, la seule fille et deux frères.

1-Enfance :

Elle a vécu dans la capitale de Mayotte. Elle y a habité avec ses grands-parents maternels, tous ensemble. Elle est allée à l'école coranique, elle a été inscrite dans une école maternelle privée, puis l'école primaire privée. Ces deux parents travaillent. Elle a toujours été scolaire et a toujours été avec le même groupe d'amis depuis son plus jeune âge.

2-Adolescence :

Elle continuait à très bien travailler pour le plus grand plaisir de ses parents. Elle grandissait dans un environnement stable et ses parents lui inculquaient une éducation traditionnelle et une ouverture au monde avec les voyages, les lectures, l'accès à des activités culturelles. Elle était intégrée dans un groupe d'amis aussi travailleurs qu'elle et elle se répétait souvent : « faire aussi mieux que l'autre ». Elle allait également à l'école coranique, elle a appris à lire par cœur les versets coraniques et elle s'est imprégnée de la morale islamique. Ce qui l'aurait aidé à mieux gérer ces problèmes existentiels durant son adolescence.

3-Vie Adulte :

Elle a voulu faire médecine alors que son père la voyait plutôt faire autre chose (du droit). Elle a passé le concours des armées et elle a réussi. Elle est rentrée à la faculté de Médecine tout en bénéficiant de l'internat militaire. C'est ce cadre strict et contenant qui l'a vraiment aidé à donner le meilleur d'elle-même.

En troisième année d'internat militaire, elle a voulu se défaire de l'armée. Elle ne se projetait plus dans une carrière militaire car l'aspect militaire ne lui plaisait plus et ayant reçu une bourse militaire, elle devra tout rembourser. En sixième année, en juin 2018, elle a choisi de se spécialiser en pédiatrie. Elle fait actuellement son internat et espère un poste dans cette ville avant d'envisager un retour à Mayotte. Il lui resterait quatre années à faire avant de finaliser sa spécialité.

❖ Relation avec les parents et la fratrie

Des parents surprotecteurs, une mère présente et un père qui la poussait dans les études, surtout à travailler les matières scientifiques. Elle a de bonnes relations avec ses petits frères.

❖ Les événements marquants dans sa vie ?

Son échec à sa première année de médecine avec 13 de moyenne générale. Cela l'avait choqué, elle ressentait de la pression durant ses vacances à Mayotte. Elle avait mal vécu cet échec, surtout le regard des autres, les critiques de son entourage : « l'excellente élève aurait finalement échoué et elle n'aurait pas réussi sa première année de médecine du premier coup ». Elle dit avoir reçu une claque à ce moment-là. Elle a alors doublé d'effort pour réussir son concours d'entrée en médecine.

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

La religion, le soutien familial, un père poussif sur les études, des parents bienveillants, encadrants et contenant. Les parents lui ont inculqué les bons principes et les bonnes valeurs propices à son bon développement psycho-émotionnel. L'influence des amis sérieux l'aurait aidée à se maintenir au rang des meilleurs durant toute sa scolarité.

Mme N.

❖ Présentation

Mlle N. est doctorante en pharmacie, elle a 26 ans.

1-Enfance :

Elle a grandi à Mayotte jusqu'à l'âge de 18 ans. Elle est issue d'une fratrie de 3 enfants, elle est la deuxième. Son frère aîné travaille à Mayotte, sa petite sœur de 23 ans est en formation. Ses parents travaillent, sa mère est Aide-soignante et son père, instituteur. Les parents les poussaient beaucoup dans les études. Le père aimait beaucoup les matières scientifiques. Au collège, elle ne savait pas quelle orientation prendre. Au début, elle est hôtesse de l'air. Elle aimait les maths comme son père et son frère aîné. Et la médecine était un rêve d'enfance.

2-Adolescence:

Elle a eu son Bac avec mention Bien. Puis elle a fait son PACES, elle ne l'a pas eu la première fois. Elle a redoublé, elle n'a pas été prise en médecine avec une moyenne de 13 sur 20. Elle avait peur du jugement des autres et d'être critiquée, dit-elle : « la petite intellectuelle n'a pas validé son année ». Elle voulait faire médecine car elle avait été sensibilisée très tôt par la mauvaise santé de ses tantes du côté paternel. Celles-ci étaient toutes diabètes et faisaient des injections d'insuline. Elle voulait donc être dans la santé pour comprendre leur maladie et en même temps répondre à ses propres inquiétudes : « est-ce qu'elle l'aura également ? »

3-Adulte:

Elle a refait son PACES et l'a réussi, elle est partie en pharmacie (elle avait pile le classement qu'il fallait pour être prise). Elle a fait sa deuxième et troisième année. Elle n'a pas regretté son choix d'étude, elle a continué sa formation par choix et par conviction, et non par défaut comme la plus part des étudiants. La quatrième est beaucoup plus difficile, les cours sont plus difficiles. Elle a choisi sa spécialité. Après ses stages, elle a préféré travailler dans une pharmacie en ville car elle aime le contact avec les personnes.

Elle a redoublé sa quatrième année car elle n'avait pas pu valider le second semestre. Elle en était très affectée et elle a décidé de travailler en même temps pour compenser. Elle n'a pas voulu demander la bourse de DPSU à cette époque car c'était trop de paperasse. Puis elle fait la connaissance du médiateur de Lyon qui l'a encouragée à faire sa demande de bourse et malgré le retard et au vu de ses études considérées comme faisant partie des filières d'excellence et utiles pour Mayotte, elle finit par obtenir les aides de Mayotte.

Elle a travaillé en pharmacie de ville en remplacement et elle a beaucoup apprécié cette expérience. Elle est en 6ème, elle prépare sa thèse pour pouvoir finaliser sa formation de docteur en pharmacie.

❖ Les éléments marquants:

Toute petite, elle avait une relation fusionnelle avec son père polygame. Mais après la séparation d'avec sa mère, elle s'est éloignée de lui pour se rapprocher plus de cette dernière. Elle a vu sa mère beaucoup souffrir à cause de la polygamie et de son père. Malgré le divorce, le père a toujours voulu être proche de ses enfants.

Ses parents se sont séparés lorsqu'elle était au collège, ils se disputaient souvent avant leur séparation définitive, un passé qu'elle a envie d'oublier. Un papa toujours présent, elle restait en contact régulier avec lui et se téléphonait souvent. Il les déposait au lycée, et restait en lien avec eux malgré sa polygamie.

Elle déclare avoir encore des relations très complice avec son père, elle le considère comme un pote. Ils rigolent beaucoup ensemble. Elle garde une image du père très positive.

Son père serait également diabète. Toute une fratrie diabétique de type 2. Elle explique les raisons à cause d'une mauvaise alimentation (très sucrée) et sédentarité.

A cela s'ajoute un chagrin d'amour qui l'aurait attristé. Elle n'a pas eu d'idées noires mais elle a développé de l'anxiété « un peu stressée et ne sait pas pourquoi », confie-t-elle. Elle dit peut-être avoir eu pas des craintes de ne pas réussir, de ne pas bien faire. Elle travaille en pharmacie, il y aurait de la pression, il y a beaucoup de travail, douleur d'estomac, stress+++, elle serait perfectionniste.

Mme V.

❖ Présentation :

Mme V., âgée de 25 ans, actuellement en stage professionnel pour travailler dans le milieu social.

❖ Parcours de vie :

1-Enfance :

Elle se décrit comme étant très timide, très réservée et elle ne parlait que très peu. Elle a commencé à être sociable en CM2 lors de l'amélioration de ses notes, elle a dû s'adapter car elle était enfant timide (harcelé puis elle a su intégrer un groupe, pour devenir extravertie mais solitaire). Elle a redoublé sa classe de CE2. Elle ne savait ni lire ni compter en CE2 puis une fois qu'elle a su se prendre en main, elle intégra une classe Européenne.

Elle a été harcelée du fait qu'elle ne savait pas lire, le cousin la rabaissait en lui disant : « tu vas redoubler, tu es nulle ». C'était selon elle comme un sort qui lui envoyait, elle lui en a beaucoup voulu à cause de son comportement et de ses propos « blessants » et « rabaissants ».

Il y a une institutrice qui lui a appris à lire et cela a eu un impact très important dans sa vie, deux personnes qui l'ont aidé. Enfin, elle savait lire, et pouvait d'ores et déjà rattraper son retard.

En ce qui concerne, sa famille proche, son père est toujours en couple avec mère. Ses parents ont toujours voulu cette stabilité. Mais ils n'exprimaient pas leur amour pour leurs enfants. Le père a toujours été présent.

C'est une famille modeste qui passait ses week-ends en campagne et dormait là-bas. Les parents étaient très présents, ils ont instauré un cadre « contenant ».

Elle est issue d'une fratrie de 11 enfants, elle est la huitième. Il y avait un cadrage.

Au début, comme elle ne savait pas lire, c'était l'extrême, elle avait toujours des mauvaises notes à l'école puis elle a su être brillante, et elle était même une concurrente sérieuse pour un de ses frères.

Elle a reçu une éducation traditionnelle : l'école coranique, une éducation religieuse, un cadre instauré par les parents. La vision de la femme traditionnelle qui fait le ménage, qui s'occupe de la maison et qui part à la campagne. Elle a appris très tôt à être autonome et à pouvoir se débrouiller par le biais de l'agriculture en sachant cultiver et planter des fruits et des légumes. Il n'y avait pas l'éducation artistique. On lui a appris à cultiver, à planter des légumes, à pallier les difficultés de la vie avec les moyens qu'on pouvait avoir.

Dans son éducation, il y aurait des choses qu'elle aurait fait autrement comme par exemple exprimer de l'affection envers les enfants. Pour les cris et les coups, pour les punitions des enfants, elle aurait eu recours à d'autres approches. L'incapacité pour les parents à exprimer par des mots leur affection envers leurs enfants aurait développé chez elle un manque d'affection, surtout après le décès de son père. Elle n'a pas su verbaliser les choses. Et cela a eu des conséquences dans sa vie, dans son parcours. Il y a eu des moments dans sa vie où elle voyait son père dans ses rêves, elle lui en voulait. Elle décrit un rêve où elle se voit raccrocher le téléphone après avoir parlé avec son père. Elle doute aussi beaucoup de son amour, elle a fait le choix de rompre avec l'éducation de sa mère c'est-à-dire le besoin de l'approbation de ses parents et de rompre sur certains points de

sa culture car, consciemment ou inconsciemment, cela lui procurerait de l'angoisse et des peurs, se confie-t-elle.

2-Adolescence:

Elle dit avoir mené une double vie en faisant « énormément de bêtises », elle a eu besoin de s'affirmer et de manière générale, elle serait devenue adulte de manière anticipée. Elle décrit sa double vie durant l'adolescence et les personnes qui ont eu impact important sur elle.

A 14/15 ans, elle quitta son groupe d'amis d'origine. Elle dit être devenue plutôt solitaire avec un groupe d'amis plutôt restreint. Et elle a essayé de se concentrer sur ses études et pour l'obtention de son brevet.

Au lycée, en Seconde, elle faisait souvent l'école buissonnière. En première, elle a eu beaucoup plus d'absences et elle s'est mise à fréquenter des hommes plus âgés qu'elle. Sa relation avec sa mère était tendue, elle s'habillait comme elle le voulait à la française même si à la maison elle se pliait aux règles et s'habillait convenablement pour sa mère. Mais elle témoigne également qu'elle imitait des signatures et fabulait également.

Au troisième trimestre, en terminale, elle se disait que si elle voulait avoir le bac, il fallait qu'elle réagisse. Et elle a commencé à aller en cours et à redoubler d'efforts. Puis, il fit la rencontre d'un homme qu'on nommera ici Mr. X. Il était bien plus âgé qu'elle (12 ans d'écart), celui-ci a réussi à l'encadrer. Elle s'est mise avec cet homme, il lui renvoyait en quelque sorte l'image du père, de l'oncle, ou encore du grand frère. Il l'aidait à réviser ses cours, à préparer le Bac S. Elle a repris ses bonnes attitudes du collège. Elle a développé une dépendance affective envers cet homme, ce qui a eu des conséquences dans sa vie. Elle aurait passé une adolescence difficile avec des périodes d'accalmie.

Elle a son explication : une mère hors Mayotte, une grande sœur qui a pris le relais en jouant le rôle de la mère, c'était compliqué. Elle aurait amaigri et aurait eu un début d'anorexie : « ma sœur nous a fait tellement la misère... ». Sa sœur était particulière, selon elle. Il y avait beaucoup de tension entre elles jusqu'à ce qu'elle parte de chez elle. A 19 ans, elle est partie pour une première année de licence, cela ne lui a pas plu. Et comme elle a développé sa dépendance affective avec Mr X, elle s'est retrouvée isolée, elle n'était pas en manque de sa famille (Il n'y a pas eu de liens solides entre eux mais elle avait besoin de Mr X). Elle a réussi à se faire des amis, à intégrer une association mais cela ne remplaçait pas le lien qu'elle avait avec Mr X. Elle a décidé de se réorienter. Et de choisir une autre filière. Sa vie, elle l'aurait conditionné en fonction de lui, son discours était sa réussite scolaire (il avait 30 ans à l'époque et elle, 18 ans). Elle a choisi une formation courte, elle se décrit comme avoir été naïve à cette époque. Elle aurait été plus mature, elle aurait fait les choses autrement.

Mr X était une personne qui l'accompagnait à faire ses propres choix, selon ses valeurs. Elle garde toujours contact avec lui.

Autrement, elle a fait le choix de poursuivre ses études, une licence et elle a voulu partir à l'étranger et a décidé de faire un contrat de 18 mois et poursuivre son Master. Cela a toute sa place, pour mieux rebondir. Elle a très mal vécu sa licence, et elle a eu besoin de faire une pause dans ses études.

D'autre part, elle a toujours eu des règles douloureuses. Elle avait durant son année Terminale, elle a appelé car elle avait très mal. Elle a arrêté de prendre tout médicament et elle avait plus mal (elle se demande si ce n'était en lien avec des angoisses plus profondes lié à sa psychologie). Les douleurs sont revenues durant la licence, elle a fait les démarches pour établir un diagnostic, c'est l'endométriose... Elle s'est rapprochée de Mr X. Elle a retrouvé cette complicité d'avant, cela se passait bien.

Ensuite, à un moment donné, elle a mis un terme à leur relation. Puis elle aurait rencontré une autre personne mais elle avait toujours le manque de Mr X, le seul homme qui la comprenait. Il reste toujours présente dans sa vie. C'est très difficile pour elle de couper complètement le lien avec lui, il reste toujours disponible et présent pour elle. Cet amour l'empêcherait de se construire

et de bâtir quelque chose avec quelqu'un d'autre. Elle a mis une barrière dans sa vie amoureuse mais elle gère mieux le domaine professionnel et familial.

❖ Qu'est-ce être mahoraise pour toi.

Elle est rentrée à Mayotte car elle a voulu retrouver son identité, elle ne sait pas qui elle est. Elle essaie de travailler toute seule avec des outils. Durant sa licence, elle s'est posée beaucoup de questions sur ce qu'elle est, son identité, et cela lui aurait mis en difficulté. D'après elle, on disait que : « La petite bwéni (demoiselle) nonchalante, s'en fout de tout ». Sa mère se considère comme une Mahoraise, une travailleuse et une bosseuse, elle ne s'arrête pas sur les apparences, la méchanceté des gens. Elle essaie de pallier les difficultés. La femme mahoraise fait partie intégrante de l'identité mahoraise, spéciale et unique avec de belles valeurs humaines. Selon elle, les Mahorais seraient des personnes « je m'enfoutistes »...

❖ La place de la femme mahoraise ?

Une société matriarcale, la femme est au centre. Elle a une place spéciale, elle se la donne, se l'approprie, elles font toutes ensemble. Comme dans toute société, il y a des hommes en particulier machistes et aux comportements indécents...

A Mayotte, la famille serait matriarcale: la mère qui a le rôle dominant. Le père devait passer la mère pour engueuler ses enfants.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

C'est son redoublement en CE2, sa rencontre avec Mr X., son départ pour la métropole, son diagnostic pour ses problèmes de santé, le premier job et le décès de son père.

Après le décès de son père, elle ne voulait pas avoir d'enfant, entre le fait de ne pas choisir de donner la vie ou que la nature nous l'impose, c'est différent et très compliqué à vivre.

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Elle ne se pose pas de questions, elle s'explique : « J'ai des choses à faire, je le fais. Aujourd'hui, un j'ai objectif et je travaille pour l'atteindre. Je fais de ces contraintes une force, je vais reprendre mes études en 2021, profiter de ces difficultés et en faire une force. S'accrocher à la vie professionnelle ».

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier des jeunes de Mayotte ?

La jeunesse serait pessimiste : les jeunes n'auraient pas de talents et serait des experts en manipulation. Selon elle, elle y en a quand même qui ont cette envie de pallier les difficultés qu'ils rencontrent. Exemple : un jeune qui a été détruit par sa mère, par ses amis, mais il a gardé son âme d'enfance, et sa bienveillance ainsi que sa gentillesse. Les jeunes sont bienveillants entre eux, quand ils le veulent !

Pour les jeunes issus de l'immigration et de parents sans-papiers, , ils ne lâchent pas l'affaire malgré les difficultés administratives. Ils font toutes les démarches pour poursuivre leurs projets mais ils n'arrivent pas souvent à obtenir des papiers français. Ils arrivent à trouver des alternatives.

On retrouverait selon ces observations de catégories de jeunes : ceux qui, dès leur jeune âge, ne s'investissent pas du tout malgré toutes les opportunités. Et Ceux qui, malgré des parcours plus chaotiques, vont jusqu'au bout avec pugnacité...Ils s'expriment souvent dans le domaine artistique, ils ont cette fibre créatrice et imaginative.

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

Elle ne sait pas, elle cherche à trouver des solutions individuelles selon le profil dans son travail... elle pense qu'il faut les accompagner mais pas faire à leur place. Comment les aider s'ils ne veulent pas être aidés ? ou Ils ont besoin absolument de partir de Mayotte. Les jeunes auraient, selon elle, besoin qu'on soit toujours derrière eux et qu'on les maternelle tout en jouant le rôle des parents.

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

Les jeunes manqueraient de motivation, ils n'auraient pas envie d'apprendre. Il y aurait beaucoup d'amusement qui prend beaucoup de place, et ils souffrent de carence institutionnelle (pas dispositif conséquent). Ils ont aussi besoin d'infrastructures qui pourraient les accueillir.

4-Quels sont les choses à améliorer ?

Toutes la partie administrative et l'accompagnement aussi bien social que psychologique, un jeune oisif par emprunter une voie délictuelle.

5-Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

Clairement, s'il y a l'accompagnement qu'il faut derrière. Il y a des jeunes qui continuent à venir et à être motivés malgré les abandons. On pourrait avoir une belle brochette de professionnels. Il faut donc un bon accompagnement. Les jeunes sont complètement démunis... « On peut arriver à les canaliser » ! Au début, il y a des aversions puis ils arrivent à changer et à devenir sérieux, cela dépend de l'intervention et de l'accompagnement. »

6-Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, leur offrant un cadre sécurisant ?

C'est ce qu'il faut pour avoir de belles réussites. Exemple du jeune détruit par sa mère, il arrive à mieux parler, à s'intégrer dans un groupe et les autres ne se moqueraient plus de lui. Il parle beaucoup mieux. Il arrive à s'épanouir tout seul, et c'est plaisant de le voir comme ça !

Mme X.

❖ Présentation

Jeune femme mahoraise, elle est sociologue de formation et mère de trois enfants. Elle est directrice dans sa profession.

1-Enfance

- Classique: élevée par papa et maman..
- Père .fonctionnaire /mère sans activité professionnelle
- Fréquentation école coranique
- Importance famille et village
- Éducation moins fermée car père ouvert à d'autres cultures
- Importance de l'école

2-Adolescence

- Des petites crises classiques dues à un désir de liberté en réaction à une éducation très stricte (performances scolaires, morale quotidienne.)

- Poids de la polygamie sur le quotidien familial
- Décès de ma mère/choc émotionnel très fort-traumatisme /présence prénante et soutien très fort de mon père dans ma vie.

3-Vie Adulte

- Activité professionnelle à Mayotte après une formation universitaire
- Mariée et mère de famille
- Engagement associatif et courte expérience engagement politique (candidate aux élections cantonales)

❖ Relation avec les parents et la fratrie :

1-Relation fusionnelle avec ma mère

Relation particulière avec mon père : mélange d'affection, de tendresse et de rigidité

Les maîtres mots : se surpasser, avoir de l'ambition, être performant chaque jour.

Les messages de félicitations finissaient toujours par « tu aurais pu faire davantage », « tu ne fais que commencer ton avenir... »

2-Relations positives avec les frères et sœurs.

Pas de réponses

❖ Question identitaire :

1-Qu'est-ce être mahoraise pour toi.

Être mahorais ne se définit pas, il se vit. Pour moi, en effet, être Mahorais, c'est vivre au plus profond de soi son appartenance à Mayotte, l'aimer profondément, savoir se battre pour elle et se sentir héritier de son histoire.

2-La place de la femme mahoraise ? Et l'homme mahorais ?

Je suis convaincue que la construction de Mayotte ne peut se faire qu'avec l'ensemble des hommes et des femmes qui la composent. La femme mahoraise a joué un rôle historique important mais sa participation effective au développement socio-économique et politique du territoire, est très récente et a été le fruit d'un long combat.

En effet, n'ayant pas eu accès à l'instruction au même titre que les hommes, la femme mahoraise a longtemps été marginalisée et renvoyée très souvent à son statut de femme-épouse-mère.

Aujourd'hui, même si ce combat pour parvenir à une égalité homme/femme est toujours en marche, on peut affirmer sans la moindre hésitation que la situation a largement évolué. Il convient donc de rappeler toujours à cette nécessaire complémentarité de l'homme mahorais et de la femme mahoraise pour un développement réussi de ce territoire.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

- En négatif :
 - le décès de mes parents et de mon petit frère
 - la mort atroce d'une jeune amie métropolitaine, je me suis totalement investie sur la problématique du viol et des violences faites aux femmes.
 - un plongeon dans l'univers de la maltraitance d'enfants à Mayotte

- En positif
 - les valeurs morales et de réussite qui me sont inculquées par mon père
 - le souvenir que j'ai gardé de ma mère : sa détermination pour apprendre à lire et à écrire le français afin de nous aider dans nos devoirs et leçons. Une image qui a guidé et forgé mon parcours
 - mon mariage
 - avoir donné la vie à mes enfants
 - les joies et réussite des miens

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

- Le soutien indéfectible de mes proches
- Une volonté permanente de faire aboutir les choses et d'en faire plus chaque jour. Les difficultés m'obligent toujours à me surpasser donc à franchir les obstacles même si quelquefois j'écope des échecs. Mais comme dirait Mandela "je ne perds jamais, soit je gagne, soit j'apprends »

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Question difficile à répondre car la jeunesse de Mayotte est plurielle. Chaque jeune est différent et possède son propre talent. Mais, pour tenter d'apporter une réponse approximative à la question, je dirai que quand on creuse bien, les jeunes de ce territoire sont en demande d'accompagnement, de prise en charge et d'apprentissage.

De plus on peut relever que ces jeunes, sans disposer des atouts des autres départements, présentent des talents multiples : sportifs performants sans encadrement structuré, maçons, peintres, menuisiers, mécaniciens, agriculteurs sur le tas, chanteurs, danseurs, musiciens... Ils ont donc des potentialités que nous pourrions exploiter pour les aider à se construire.

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

En développant leur capital confiance, en leur ouvrant le champ des possibles et en leur disant que nous croyons aussi en eux.

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

- Absence de repères pour beaucoup de jeunes
- État de précarité de beaucoup de familles et donc de beaucoup de jeunes.
- Des conditions de vie dans les familles très souvent délabrées qui ne concourent donc pas à la réussite sociale, scolaire et professionnelle de beaucoup de jeunes.

4-Autorité parentale en crise

- Insuffisance des politiques publiques déclinées sur le territoire :
 - extension partielle des dispositifs de droit commun,
 - absence de structures importantes pour l'accompagnement éducatif des jeunes,
- Inexistence des MJC dans toutes les communes. Celles qui existent sont vides de tout contenu de nature à participer à la construction et à l'épanouissement des jeunes
- Les collectivités territoriales et locales ne se sont pas véritablement emparées de cette préoccupation.
- Pas suffisamment d'ambition en la matière

5-Comment peut-on t'aider à exceller personnellement ?

Je n'ai pas de réponse particulière à apporter à cette question parce que l'important pour moi n'est pas d'exceller à proprement dit, mais d'agir avec efficacité en lien et en partenariat avec les autres pour que les politiques publiques contribuent à réduire les maux de notre société.

6-Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

Réponses dans les autres questions posées et répondues.

7-Quels sont les choses à améliorer ?

D'abord, il faut :

- donner des repères et une boussole aux jeunes
- donner envie aux jeunes de réussir et leur redonner confiance en eux. Il est impératif qu'ils croient en eux et qu'ils arrivent à se projeter dans un avenir meilleur et possible

Pour y arriver, les acteurs locaux se doivent :

- redéfinir autrement les politiques publiques qu'ils mettent en place en inscrivant au centre des programmes les jeunes et en construisant avec eux pour eux.
- communiquer davantage sur les situations de réussite des jeunes pour les valoriser et créer de l'émulation chez les autres jeunes
- mettre l'accent sur l'accompagnement de la réussite éducative au sens large du terme afin d'éviter les situations de rupture et d'échec scolaire
- créer les conditions favorables à la constitution d'un cadre familial sécurisant pour les jeunes : autorité parentale réhabilitée, rapports école/parents positifs et complémentaires

❖ Mayotte et ses jeunes dans l'avenir ?

Les jeunes sont l'avenir de Mayotte. A nous de faire en sorte que cet avenir soit radieux et poser donc en toute urgence un cadre propice à cette construction positive.

- Si on n'arrive pas à les canaliser ?

Je reste toujours optimiste. En cas d'incapacité à faire face à la situation actuelle, les conséquences pourraient s'avérer désastreuses, d'où l'urgence d'agir pour garantir un avenir plutôt prometteur de nos jeunes.

- Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, leur offrant un cadre sécurisant ?

Avec une jeunesse bien formée et accompagnée, Mayotte de demain sera entre de bonnes mains.

2-Les entretiens non-structurés

Mr. B.

- Psy- Donc, c'est un entretien pour essayer de comprendre ton parcours de vie, donc ça peut être ton histoire de vie depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte avec des événements marquants, en commençant par le début de ce que tu te souviens depuis l'enfance.

- Psy : Raconte-moi ton enfance.
- Mr B- J'ai vécu à Mayotte jusqu'à l'âge de 7 ans, je suis arrivé en France à l'âge de 7 ans au mois d'avril 1988, un mois avant d'avoir 8 ans. Je suis arrivé parce que mon père m'a reconnu...
- Psy : D'accord mais pourquoi toi ? Tu avais tes frères et sœurs ?
- Mr B- Non, je n'ai pas de frères et sœurs, je suis fils unique de mon père et de ma mère.
- Psy : D'accord, et ils n'étaient plus ensemble alors à cette époque-là ?
- Mr B- Il n'ont jamais été ensemble de ce que je sais, c'était lors d'un voyage. Je ne sais pas, de ce que l'on m'a dit, il y a plusieurs versions, la vie mahoraise est très compliquée. J'ai des frères et sœurs, des fois je ne sais pas s'ils ont le même père ou la même mère.
- Psy : D'accord.
- Mr B - Je ne leur pose pas la question, qui est qui ? Qui est frère et sœur ? Moi en tout cas je suis fils unique qui a le même père et la même mère, je ne pose pas la question à certains mais je devine en fait. Je ne connais même pas les noms de certains pour te dire.
- Psy : D'accord.
- Mr B - Pour moi, rien qu'à te raconter ça, je ne pense que ça soit une belle expérience et je ne pense pas que ce sont des choses à...je pense être un chanceux voilà.
- Psy : D'accord, par rapport au fait d'être partie de Mayotte ? Tu es chanceux ?
- Mr B - En tout parce que, ces choses-là, certains le vivent très mal par rapport à ces histoires. Mais voilà moi j'ai des frères et sœurs, moi je sais que je suis fils unique mais eux je ne sais pas s'ils sont fils uniques ou pas.
- Psy : D'accord, et du coup tu sais combien ils sont du côté de ta mère et combien ils sont du côté de ton père ?
- Mr B - Du côté de mon père je ne sais pas combien on est mais du côté de ma mère je sais. Il faut que je compte-là : , 6. On est 6, on est 6 apparemment.
- Psy : 6 ?
- Mr B- On est 7, il y a 3 garçons pour 4 filles.
- Psy : D'accord.
- Mr B- Tout ça c'est du côté de ma mère, du côté de mon père, ne me pose pas cette question parce que je sais pas il y a des officiels, des officieux, je sais pas, donc voilà.
- Mais toutes ces choses-là, je pense que ce sont des blessures.
- Psy : Donc voilà, tu es parti de Mayotte à 7 ans en étant un enfant. ?
- Mr B - Je suis arrivé chez une personne, on m'a dit que c'était ma maman et de l'appeler maman, j'avais 7 ans donc je n'ai pas eu le choix etc.
- Psy : Et c'était ta belle-mère?

- Mr B - Ma belle-mère oui donc la femme de mon père avec qui il était marié civilement. Avec ma mère ils n'ont jamais été mariés. Avec ma mère c'était juste un voyage. En tout cas il était déjà marié civilement en France.
- Psy : Avec une mahoraise ?
- Mr B- Non avec une malgache. Mon père s'est marié qu'avec des malgaches et comoriennes. Attention, tout ça c'est ce que je sais par rapport aux belles-mères que je connais. Mais s'il y a des enfants cachés je ne connais pas. Ma mère est malgache.
- Psy : D'accord, ok donc du jour au lendemain, il t'a reconnu tardivement du coup.
- Mr B - Oui, entre 5 ans et 7 ans, peut-être, la fois où je l'ai vu c'était un mois après mon arrivée en France mais je suis incapable de dire quand je l'ai vu, est-ce que j'avais 4 ans ou 5 ans je ne sais pas. J'ai le souvenir de l'avoir vu une fois à Mayotte et après il était parti. Voilà.
- Psy : Et cela a pu te choquer ? Un coup t'avais une maman et d'un coup tu te retrouves qu'avec ton père biologique.
- Mr B - Oui t'es choqué, mais t'es choqué plus tard.
- Psy : Plus tard, mais sur le coup, tu as trouvé ça comment ? Les sensations que tu as ?
- Mr B - Tu ne réfléchis pas parce que...la culture du bled, les parents ont l'autorité donc tu réfléchies pas.
- Psy : D'accord.
- Mr B - Je ne sais pas si c'est le bon mot ou pas mais voilà la culture fait qu'ils ont l'autorité et voilà c'est tout j'ai suivi.
- Psy : D'accord, et ça s'est passé comment après depuis tes 7 ans, 8 ans ?
- Mr B - Moi j'ai eu la chance de faire du sport mais j'ai très mal vécu la situation avec ma belle-mère intérieurement. Elle ne m'a jamais considéré comme son fils, je pense qu'elle n'a pas de photos de moi, contrairement aux autres frères et sœurs je n'ai jamais vu de photos de moi ou j'ai vécu.
- Psy : D'accord.
- Mr B - Je me suis marié, elle n'est pas venue, et j'ai fait un mariage civil au pays à Mayotte, que ce soit l'un ou l'autre elle ne s'est jamais déplacée comme d'autres personnes qui se sont déplacées. J'ai une fille elle ne l'a jamais vu.
- Psy : D'accord.
- Mr B -Je ne sais pas, après je ne peux pas dire ça qu'elle ne m'a jamais accepté mais voilà c'est un comportement très bizarre. Après il ne faut pas oublier quand même qu'elle est mariée à quelqu'un qui fait un enfant donc je ne sais pas ce qui se passe dans sa tête aussi. Qui fait un enfant, même si elle aussi elle a eu des enfants pendant qu'elle était mariée, donc voilà ce sont des situations très complexes.
- Psy : D'accord, tu as vécu ton enfance tant bien que mal avec du sport du coup.
- Mr B - Oui, donc je suis parti très tôt, j'ai voulu partir à 13 ans mais je suis parti à 16 ans de ce milieu.

- Psy : D'accord, de là ou tu habitais avec ta belle-mère et ton père ?
- Mme B- Exactement, partir m'a beaucoup aidé et soigné. Sachant que je suis parti mais j'avais toujours une pression. Petite anecdote, j'ai travaillé très tôt et j'avais un compte bancaire et c'était elle qui le gérait, donc en fait je travaillais mais je donnais de l'argent. J'ai fait ça jusqu'à 19 ans. Donc il y avait une pression et cette pression elle a dû partir vers 19 ans 20 ans.
- Psy : D'accord, et le père disait quoi dans tout ça?
- Mme B- Il est retourné à Mayotte quand j'avais 16 ans. Mon père en 1996, quand j'avais 16 ans, il est à la retraite il a 60 ans, il dit à tout le monde qu'on va partir vivre à Mayotte, qu'il a construit une belle maison et ma belle-mère lui a dit non moi je ne te suis pas. Et j'ai eu de la chance qu'elle soit là parce que je me suis dit qu'elle va me garder et donc du coup je suis resté.
- Psy : Mais de 8 ans à 16 ans, comment était la vie avec ton père ?
- Mr B - mon père était commando, c'était l'armée, si sa méthode lui parce que je me dis qu'il fallait gérer beaucoup d'enfants, il avait ses enfants, nous, Et d'autres enfants des cousins et des cousines des amis des amis donc voilà c'est à la maison démarrer.
- Psy : D'accord et avec les autres enfants tu t'entendais bien avec eux ?
- Mr B - Très bien, on se respecte, moi personnellement je les aime je ne veux pas d'embrouilles avec eux parce qu'il n'y a pas de mot pour te dire ce qu'ils représentent tous pour moi donc voilà je les considère comme mes frères et sœurs. Même si ce sont des demi-frères on peut ne pas être d'accord sur certaines choses mais je ne vais jamais chercher à ce qu'on s'engueule-j' évite les engueulades avec eux.
- Psy : D'accord et ils venaient dans les grands événements quand tu les invitais ?
- Mr B - Non malheureusement non, mais de quoi tu parles quel événement ?
- Psy : Mariage, etc. ?
- Mr B - Certains oui, certains viennent.
- Psy : D'accord.
- Mr B - Après encore une fois je reviens sur cette belle-mère qui a une emprise psychologique sur beaucoup de ses enfants, ce qu'il n'a pas sur moi. Cette emprise sur moi, elle l'a eu jusqu'à mes 19 ans.
- Psy : Après tes 19 ans, qu'est-ce qui s'est passé ?
- Mr B- Je me suis libéré d'elle, après voilà elle a une emprise mais bon je n'ai jamais vu de photo de moi dans sa maison. Dans cette maison j'y ai vécu jusqu'à l'âge de 16 ans mais bon je n'ai jamais vu de photo de moi, Donc voilà j'ai peut-être analysé qu'il n'y avait pas d'amour dans tout ça et je ne sais pas.
- Psy : Il y avait de la maltraitance?
- Mr B - Non pas du tout.
- Psy : D'accord et au niveau scolaire c'est le sport qui t'a sauvé ?

- Mr B - Oui ben moi au niveau scolaire j'ai fait une école professionnelle compta secrétariat c'était les premiers sport-études à l'époque, et je suis parti en secrétariat professionnel tout simplement parce qu'il y avait du sport et j'avais du mal à faire les deux par rapport aux problèmes familiaux, le karaté me faisait du bien mais l'école j'ai toujours eu des problèmes de concentration.
- Psy : Donc tu t'es beaucoup investi dans le karaté ?
- Mr B - Ouais ouais. Le karaté et le travail parce que j'ai commencé à travailler très jeunes.
- Psy : Dans quoi ?
- Mr B- Je faisais ce qu'on appelle les marchés, très jeune.
- Psy : Dès 16 ans ? Quel âge ?
- Mr B- J'ai commencé à travailler entre 10 et 13 ans. Oui mais bon voilà enfin je ne sais pas si on peut appeler ça de l'entrepreneuriat mais bon j'étais débrouillard.
- Psy : D'accord. Et en même temps ça te permettait d'échapper à la maison à l'ambiance et tout ça ?
- Mr B - exactement c'est ça, mon premier appartement pour info c'était ma voisine. Mon premier départ je suis parti habiter chez le voisin. Le voisin avait 6 pièces, Nous on avait une 4 pièce, Et ils vivaient à deux et moi je leur ai dit pouvez-vous me louer une chambre à 16 ans et j'ai loué une chambre.
- Psy : d'accord et on ne t'a pas fait la réflexion pourquoi tu pars de l'autre côté ?
- Mr B - Non ça libère de la place et en plus je donne de l'argent encore.
- Psy : il y avait beaucoup de gens dans l'appartement de ta belle-mère ?
- Mr B - Oui il y avait du monde.
- Psy : Tu te souviens du nombre à peu près ?
- Mr B- C'était incalculable.
- Psy : incalculable ? Donc les quatre pièces ne te suffisaient pas tu partageais ta chambre ?
- Mr B - Il y avait ce qu'on appelle la chambre des filles et la chambre des garçons.
- Psy : D'accord, tout le monde était rassemblé.
- Mr B - Les garçons c'était d'un côté, les filles de l'autre, et le salon il y avait du monde aussi.
- Psy : Donc tu as grandi avec plein de gens tout le temps comme si c'était un Mayotte.
- Mme B - toutes les races possibles. Enfin il y avait qu'une seule race mais tu m'as compris, toutes les origines possibles.
- Psy : D'accord, donc tu as vécu comme ça jusqu'à 16 ans et après qu'est-ce qui s'est passé ?
- Mr B - Bah j'ai pris une colocation chez le voisin et voilà.

- Psy : Et là c'était mieux du coup ?
- Mme B - Mon premier appartement je l'ai eu en 2001 à mes 21 ans je n'étais pas en collocation.
- Psy : Donc après la tu as continué à faire du sport ?
- Mr B- Oui toujours, et à multiplier les activités les travaux.
- Psy : Tu n'avais pas un métier spécial que tu avais envie de faire ?
- Mr B - Oui, donner des cours de karaté.
- Psy : D'accord, être professeur de karaté t'intéressait ?
- Mr B- J'ai donné des cours de karaté, j'ai commencé à donner des cours à mes 17 ans.
- Psy : D'accord mais du coup le karaté, c'est qui qui t'a orienté vers le karaté ?
- Mr B - c'était ce qu'il y avait en bas de la maison, après voilà j'étais plutôt martial donc voilà en bas de la maison il y avait autre chose il y avait du foot, il y avait du basket mais c'était plutôt la bagarre.
- Psy : Mais du coup tu es parti très loin avec le karaté ?
- Mr B - Oui, j'en ai fait pendant plus de 20 ans.
- Psy : Plus de 20 ans, donc ce n'est pas rien, tu t'es éclaté dedans c'était une passion.
- Mr B - Oui il y avait la passion, il y avait peut-être aussi ce que tu disais tout à l'heure, l'évasion.
- Psy : L'évasion, mais après tu pouvais juste le faire en termes de loisirs mais tu es quand même allé en championnat.
- Mr B - Au début c'était un loisir et après tu fais des rencontres etc.
- Psy : Du coup après on a on t'a repéré quand on a vu que tu avais du talent dedans ?
- Mr B - Je ne sais pas si ça existe un karatéka qui se fait repérer, tu fais des résultats tu fais des compétitions et après tu évolues dans les clubs etc. J'ai évolué dans les plus grands clubs voilà.
- Psy : Dans les plus grands clubs, et du coup tu faisais des compétitions.
- Mr B- Oui.
- Psy : Et ça donnait des bons résultats ?
- Mr B- Oui.
- Psy : Et toi tu étais content de ce pas encore là, de pouvoir arriver à ça ?
- Mr B- aujourd'hui oui je suis très content franchement, comme tout jeune qui commence une discipline tu as des règles, au début c'est du loisir après tu as des objectifs tu veux être champion de France champion du monde etc. Aujourd'hui mon parcours j'en suis super content et je n'ai pas fait champion du monde je n'ai pas fait champion d'Europe mais je me dis c'est très bien comme ça.

- Psy : T'es allé jusqu'au championnat d'Europe ?
- Mr B - Ouais, mais je me dis c'est très bien comme ça parce que peut-être que les choses se seraient déroulées autrement. C'est comme dire est-ce que si j'avais eu ma mère biologique pendant toute mon enfance, j'aurais été comment aujourd'hui je ne sais pas. Et le fait que je ne l'ai pas eu je suis ainsi, le fait de pas avoir été champion du monde etc. je suis ainsi. Donc voilà aujourd'hui je peux dire heureusement je n'ai pas été champion du monde.
- Psy : D'accord et parlant de mère biologique est-ce que pendant toutes ces années ou tu as vécu sans elle.
- Mr B - Contrairement à des frères et sœurs j'ai toujours gardé contact, j'ai toujours eu une relation téléphonique avec des difficultés parce qu'encore aujourd'hui je ne parle pas le mahorais, mais j'ai toujours gardé un contact qui m'a fait que je l'ai revu à mes 18 ans. Je me suis payé le billet et je suis parti la voir.
- Psy : D'accord, et ça a été comment la première rencontre après des années ?
- Mr B- C'était comme si on ne s'était jamais quitté.
- Psy : C'était intense.
- Mr B - Oui voilà, il n'y a pas de gestes, parce qu'on a chacun un peu de pudeur mais intérieurement voilà etc.
- Psy : Elle a pleuré ?
- Mr B- Je ne m'en rappelle plus mais je pense que oui moi en tout cas oui.
- Psy : Et pendant tout ce temps-là il te manquait quand même ta mère biologique ?
- Mr B- Je pense que oui, je n'ai plus ce souvenir-là mais je pense que oui. De toute façon dès qu'on garde le contact c'est qu'il y a un manque.
- Psy : La belle-mère, elle était un peu spéciale aussi.
- Mr B- Ouais.
- Psy : D'accord, et après il y a eu des événements marquants dans ta vie, mariage etc.
- Mr B- Oui des rencontres.
- Psy : Des rencontres importantes ?
- Mr B- Oui, pour moi, toutes les rencontres ont été importante pour se construire.
- Psy : Il y en a qui t'ont marqué plus que d'autres ?
- Mr B- Oui je pense.
- Psy : D'accord, et donc là au jour d'aujourd'hui quelles sont tes objectifs, qu'est-ce que tu espères après ce parcours que tu as eu ?
- Mr B- Des objectifs, je ne sais pas, être heureux.
- Psy : Être heureux, comme le petit prince.

- Mr B- Être heureux et vivre de sa passion.
- Psy : Et en ce moment c'est quoi ta passion ?
- Mr B- C'est mon entreprise. Après j'ai une âme d'entrepreneur.
- Psy : Depuis petit en fait ? Depuis tes 10 ans, 13 ans, tu avais déjà ça dans le sang.
- Mr B- En fait, j'aime cette expression qu'une personne m'avait dite, c'est « tout est prétexte à » tout ce que tu fais t'amène à quelque chose. C'est un entraîneur qui m'avait dit que le sport est un prétexte.
- Psy : Un prétexte à quoi ?
- Mr B - À avancer. Moi j'ai rencontré ma femme au sport.
- Psy : Elle faisait du karaté ?
- Mr B - Oui, donc le sport m'a fait rencontrer mon meilleur ami, mes frères de confiance, j'ai des gens envers qui j'ai plus de confiance qu'en ma famille.
- Psy : Et puis de partager une passion.
- Mr B- Oui, il n'y a pas de mot.
- Psy : Et avec du recul qu'est-ce que tu penses de ton île natale, sa jeunesse, quel regard tu as?
- Mr B- C'est une méthode qui perpétue, emmener les enfants chez les cousins etc. Je pense qu'elle n'est pas bonne du tout. Moi aujourd'hui si tu me dis « je peux prendre un neveu un cousin ? » je te dirai non, je n'ai pas le temps. En fait les familles n'ont pas le temps, ils ont leurs problèmes, et on leur case des problèmes mais ils ne savent pas dire non. Moi aujourd'hui je dis non ne serait-ce qu'on me dise « ramène un colis » je dis non. Du coup je suis très méchant, on dit que je suis un méchant. Et non, en fait voilà tu me déranges dans mon fonctionnement. Et demain de me caser avec un neveu ou un cousin dont je n'attendrai rien, mais voilà je pense que cette méthode, il faut revoir tout ça. C'est que tout le monde pense que ça fonctionne ainsi parce que j'ai le souvenir lors de mon voyage présidentiel, le préfet qui dit. « monsieur qu'on a aidé, qui est aujourd'hui là, a réussi sa vie parce qu'on l'a aidé » et j'ai dû le reprendre devant François Hollande en lui disant « monsieur non, ce n'est pas ça l'histoire, mon père m'a reconnu mon père a fait ce que je suis devenu voilà. Mais je n'ai pas été envoyé par la voie scolaire etc. Je ne fais pas parti de ce cursus-là.
- Psy : C'est à dire que la voie naturelle c'est..
- Mr B- Les 2 je pense qu'elles ne sont pas bonnes, parce que les étudiants décident d'aller en métropole, attention ils ont raison c'est leur vie mais des fois ils décident d'y aller parce que « ah j'ai un oncle j'ai un cousin etc. Et je vais avoir son aide aux cas ou » Mais ils ont déjà leurs problèmes ils ne sont pas là pour etc.
- Psy : Mais les étudiants qui partent avec la bourse nationale et départementale c'est qu'ils y vont et puis ils ont leur logement même s'ils ont de la famille mais ils peuvent être dans des cités universitaires.
- Mr B- Venir en France, ils ne sont pas préparés.
- Psy : Et là tu racontes encore des jeunes comme ça qui viennent ici sans être préparés ?

- Mr B- . ils sont pas préparés aujourd'hui, tu pars de Mayotte tu arrives en métropole
- Psy : C'est 2 mondes à part.
- Mr B- C'est 2 mondes à part, c'est une autre planète. Moi je suis dans une région aujourd'hui où il y a une forte unité mahoraise que je ne côtoie pas du tout, la première personne que j'ai rencontré de Mayotte m'a dit « tu pourras m'accompagner tu pourras m'aider » La première personne que j'ai rencontré, dans un parc. Donc elle a des problèmes et elle a été envoyée, c'est un étudiant à la base. Et quand je le rencontre il était avec sa bouteille d'alcool donc il avait besoin d'aide. Je lui ai dit qu'on ne se connaît pas j'ai une femme j'ai un enfant donc voilà je m'occupe déjà de ça. Et puis ils restent eux.
- Psy : Et aujourd'hui si tu regardes bien, si tu fais ton bilan d'aujourd'hui, tu te dis, j'ai réussi sans les Mahorais c'est un peu ça, c'est que tu t'en es sorti tout seul.
- Mr B- De toute façon c'est sûr et certain, Ce n'est pas Mayotte qui m'a aidé c'est sûr et certain. Voilà je peux le dire, je suis invité à deux événements le 1er février et le 15 février, ainsi qu'à Mayotte en me contacte on m'invite donc je vois qu'il y a de l'évolution, on me reconnaît mais avant je devais être intéressant pour eux.
- Psy : Ils ne te considéraient pas comme un Mahorais ?
- Mr B- Je ne sais pas mais en tout cas si je dois faire un bilan question de reconnaissance Mahoraise, j'ai toujours été reconnu par des Mzungu. Voilà c'était les Mzungu qui me reconnaissaient, et là depuis 2019, ce sont des Mahorais qui me contactent pour travailler avec moi.
- Psy : Par rapport à l'entreprise ?
- Mr B- Par rapport à peut-être à la visibilité que j'ai mais avant c'était les Mzungu qui « vous êtes Mahorais vous êtes représentant Mahorais » donc voilà etc..
- Psy : Mais toi tu te considères quoi ?
- Mr B- Moi je suis mahorais, et encore je suis Mahorais je suis français.
- Psy : Et tu es parrain d'une association encore ? Tu es encore parrain ?
- Mr B - je n'ai plus beaucoup de nouvelles mais oui je suis parrain.
- Psy : Et toi par rapport à Mayotte tu as envie de t'investir dans quelque chose de social ou pas forcément ?
- Mr B- C'est vraiment compliqué, c'est très long. Quand je te parle de contacte on m'a contacté récemment, on m'a fait des mails mais je n'ai pas de nouvelles. Ce sont des sociétés qui veulent travailler avec nous donc on répond mais bon voilà.
- Psy : Et le nom, tu as choisi toi-même le nom de ta société ? La marque l'idée tout ça c'était toi ?
- Mr B- Oui c'est mon nom, la société c'est mon nom, Mais j'aime bien dire que je n'ai pas choisi ma couleur je n'ai pas choisi mon nom.
- Psy : D'accord. Et c'est le nom de famille de ton père du coup ?
- Mr B- Oui c'est ça et puis pour la petite île qu'est Mayotte, le nom qu'ils présentent ce qu'ils veulent parce que j'ai jamais compris la traduction.

- Psy : La traduction du nom de famille ?
- Mr B- Oui du nom de famille.
- Psy : Soussou ?
- Mr B- Ce serait fort de ma part de 33 : 50 (problème de compréhension)
- Psy : Après, en Mahorais ça veut dire ça mais ça n'a aucune signification en.. etc.
- Mr B - On est d'accord.
- Psy : Voilà on est d'accord. Est-ce que ça choque tant que ça du coup ? Les Mahorais quand ils entendent ça, ça les choque ?
- Mr B - Oui certains, récemment il y a eu un reportage, le dernier reportage qui était fabuleux et génial parce qu'on a eu des bons retours. Sur les forums ça a critiqué. Mais il sait ce que ça veut dire ? J'ai envie de te répondre toi qui pose la question « mais t'es qui toi ? » Tu vois ce que je veux dire ? Il y a des personnes qui posent la question, mais il sait ce que ça veut dire mais vous êtes qui vous en fait pour me poser la question, tu vois ce que je veux dire ? Moi je sais qui je suis mais vous vous êtes qui vous ? Tu vois ce que je veux dire j'ai envie de dire ça à ces gens-là. Vous êtes qui en fait ? Est-ce que vous existez déjà ? Je suis face à un député, Un Mahorais, il m'avait dit qu'il savait ce que ça veut dire je lui ai dit moi je sais, mais je peux vous faire un petit cours d'histoire député que vous êtes, je lui ai fait un petit cours d'histoire et tout le monde et son équipe avait rigolé. et je lui dis maintenant, je vous enverrai une facture Monsieur. Il s'est retrouvé comme un con, il me dit « Je connais bien votre père » je lui ai dit « oui Mais moi je ne vous connais pas » Vous connaissez mon père vous me connaissez moi mais moi je ne vous connais pas.
- Psy : D'accord.
- Mr B- On passait au travail de mon père, faire des vœux je ne sais pas quoi bref.
- Psy : D'accord.
- Mr B- Les souvenirs que j'ai, voilà.
- Psy : D'accord. Même quand il était en métropole il allait quand même à Mayotte ?
- Mr B- Tous les 2 ans ou 4 ans si mes souvenirs sont bons. Et puis des gens de Mayotte qui étaient dans la politique venaient à Mayotte.
- Psy : D'accord. Et puis lui il a continué à travailler dans ça ou il a fait autre chose ?
- Mr B- Mon père était éboueur. En fait il était marin à la base et je ne sais pas ce qui s'est passé il s'est retrouvé éboueur quand il est arrivé à Paris.
- Psy : D'accord. Et puis toi tu as cet esprit entrepreneuriat et quelque part c'est une revanche contre la vie en fait.
- Mr B- Exactement, tout est question de revanche pour moi en tout cas.
- Psy : D'où vient cette force-là d'aller le plus loin que possible ? Ça te vient d'où ?
- Mr B- Se dire que tout est possible.

- Psy : Tout est possible ?
- Mr B- exactement.
- Psy- On peut partir de rien, être rien, ne pas avoir d'identité fixe réellement, être coupé de sa mère biologique etc.
- Mr B- En fait, tout ça ce sont des forces.
- Psy : Tu en as fait des forces, parce que ce sont des choses qui peuvent détruire une personne et lui couper les ailes.
- Mr B- Je pense avoir eu de la chance, parce que, aujourd'hui je me dis que j'aurais pu abandonner, sincèrement. J'aurais pu ou j'aurais dû, je ne sais pas.
- Psy- Oui il y avait ça aussi avec tout ce que tu as pu vivre, on te prend d'un seul coup tu te retrouves dans un endroit un pays comme tu dis le choc culturel entre Mayotte et..
- Mr B- Mais c'est pour ça qu'aujourd'hui pourquoi je dis que je suis chanceux. Si je devais faire ça à mon enfant je ne le ferais pas.
- Psy : Tu as survécu mais tu sais que..
- Mr B- Ce n'est pas bon, ce n'est pas bon.
- Psy : C'est traumatisant en fait.
- Mr B- C'est traumatisant. Ma femme me connaît par cœur je pense et il y a des blessures qui je pense sortent de là, il y a des choses qui sortent de là et qu'on ne pourra jamais guérir.
- Psy : T'as jamais voulu en parler avec un professionnel pour pouvoir évacuer du moins ?
- Mr B- oui, j'ai essayé une fois. Je me suis confié à une personne. Il faudrait que j'aille voir un jour.
- Psy : Oui ça pourrait être pas mal, on dirait que ce que tu as réussi à faire c'est embaumer des blessures, c'est comme si le fond, il y a pleins de cassures, c'est brisé tu vois le truc et tout ça mais tu as réussi à sublimer toutes ces souffrances intérieures là en quelque chose de fort en fait tu as réussi à faire de toi un homme digne, responsable qui est stabilisé parce que t'as pas répété ton histoire en fait. Beaucoup de gens répètent leur histoire. Et toi tu as réussi à fonder une famille stable, à avoir quelque chose de stable dans l'instabilité que tu as vécu c'est juste une force inimaginable en fait.
- Mr B- C'est bizarre parce que, ce que tu dis c'est que personne n'aurait parié sur mon couple, même un sénateur l'a dit. Oui il a dit c'est bizarre, en fait dans notre culture mahoraise, apparemment y'a ça, en fait quelqu'un m'a dit « mais comment tu fais ? Parce que le Mahorais normal ne fait pas ça en fait » Comme tu dis je fais tout ce que..
- Psy : Tout ce que tu n'as pas eu en fait, tu ré pares les erreurs de tes aînés, des adultes, cette stabilité ces conditions de vie familiales favorables à un épanouissement personnel et compagnie, tu ne l'as pas eu et tu te l'aies donné par toi-même.
- Mr B- Mais bizarrement je l'ai quand même au fond de moi ce truc, 42 : 00 (Problème de compréhension il n'articule pas je ne comprends rien à ce qu'il raconte.)

- Psy : Tranché dans le sens où quand tu décides de quelque chose tu peux être radical ?
- Mr B- Ouais c'est, si tu me blesses.
- Psy : C'est fini en fait. Tu ne pardonnes pas.
- Mr B- Je te mets de côté-là, je ne t'oublie pas.
- Psy : D'accord, et tu ne pardonnes pas ?
- Mr B- Je pense que je pardonne mais dans mon pardon j'ai appris aussi.
- Psy : D'accord, j'ai l'impression, c'est juste une impression qu'il y a du vide chez toi mais que t'as su remplir avec tes propres ressources internes en fait. Tu as un pouvoir psychique que beaucoup n'auraient pas eu en fait, donc c'est juste admirable. Et ces blessures là comme tu dis elles y sont et peut-être que c'est traumatisant ce que tu as vécu et on n'oublie pas forcément et mais toi tu continues à aller de l'avant et à être quelqu'un de résilient tu as su faire de tes faiblesses une force en fait. Avec rien tu as su bâtir quelque chose en fait. Ça c'est juste miraculeux...
- Mr B- Mais tu vois, si j'ai un mot quand même à dire, conseil que je donne c'est qu'il faut toujours avoir un Mentor dans tout. En fait moi j'ai un mentor dans l'entrepreneuriat, dans le sport, j'ai des gens en fait.
- Psy : C'est quelqu'un qui t'aide, qui te conseille.
- Mr B- Exactement. ma femme est aussi un élément important de ma vie.
- Psy : C'est des gens comme ça qui t'aident à te faire dépasser tes limites en fait.
- Mr B- Oui en fait c'est ça.
- Psy : dans tous les domaines, que ce soit affectif, professionnel.
- Mr B- Je connais une personne qui est décédé récemment, cette personne m'avait dit « tu me paieras quand t'auras de l'argent » Ça fait 11 jours que je suis entrepreneur et ma femme peut te dire combien de personnes ont essayé d'entrer dans le projet, et ont vu qu'il n'y avait pas d'argent et ils sont partis. Et cette personne dès le début elle m'a dit « je ne veux rien, seulement quand tu auras de l'argent » En gros c'est quand tu seras millionnaire. Et aujourd'hui cette personne est partie, je ne l'ai jamais payé, il avait une entreprise, je ne l'ai jamais payé. Tu imagines ? Et là tu te dis « C'est un monsieur en fait ».
- Psy : Oui c'est un monsieur avec un grand cœur.
- Mr Bé - Toujours une gentillesse, tout ce que tu as pu voir au niveau médias c'est lui en gros. J'ai fait une table ronde j'ai fait les magazines Adidas via son agence de presse. En fait il restait dans l'ombre car il n'aime pas être mis en lumière. J'ai fait une soirée, je lui demande de monter sur scène, il m'a dit non et d'envoyer son neveu. Des gens comme ça, ça n'existe pas parce que les gens aiment toujours dire « c'est moi, c'est grâce à moi ». Tu vois comme le projet il avait « c'est nous ». Et les gens qui se permettent de dire « c'est grâce à moi » je lui dis mais t'es qui pour dire ça. Ça me détruit les gens comme ça.
- Psy : Et ta famille, et ton père quand il te voit réussir comme ça, il arrive à te dire qu'il est fière de toi ?
- Mr B- Non pas de reconnaissance au sein de ma famille, il n'y en a pas réellement.. Non. Il y a mes frères et sœurs. Je dirais que mes frères et sœurs de Mayotte du côté de ma mère seront prêts

à mourir pour moi. Je ne sais pas pourquoi ils sont comme ça avec moi, peut-être parce qu'ils ne m'ont pas connu mais quand je les appelle et qu'on se parle au téléphone il y a toujours de la bienveillance, des je t'aime, des trucs comme ça. Ce que les autres ne diront pas même si je n'ai pas de problème avec eux, je ne sais pas comment te dire. Y'a un truc c'est que les gens pensent. Une personne m'a dit un jour « toi tu n'as pas besoin d'aide parce que tu es fort » j'ai besoin d'aide comme tout le monde, de messages, de soutiens. Je suis comme tout le monde, j'ai un cœur, on a besoin d'amour.

- Psy : D'amour et de soutien.
- Mr B- Exactement.
- Psy : C'est vrai qu'à Mayotte ils ne savent pas forcément le faire.
- Mr B- Je dirais plus en France, parce que mes frères et sœurs Mahorais savent le faire et le dire.
- Psy : À Mayotte, les frères et sœurs sont plus soutenant que ceux qui ont été élevés ici.
- Mr B- Voilà.
- Psy : Ok ok bon bin j'ai ce qu'il faut. Tu veux rajouter 2 ou 3 choses ?
- Mr B- Non.
- Psy : Je te remercie pour ta participation.

Mme H.

- Psy : Nous allons commencer cet entretien de recherche. Il s'agit de revenir sur votre parcours de vie avec les événements importants de l'enfance à l'adolescence. Est-ce que c'est clair ? On commence par le début, parle-moi de toi, dis-moi ce que tu as envie de me dire, concernant ton enfance, ton adolescence et ta vie actuelle. Je ne sais pas si tu as eu l'occasion de voir des professionnels de la santé psychique ?
- Mlle H : OUI, J'ai déjà vu des psychologues et des psychiatres auparavant.
-
- Mlle H, Présentation : Si je peux me présenter, je dirais même en quelques mots : je m'appelle H, j'ai 21 ans, je suis née à Mayotte mais j'ai grandi la moitié de ma vie en France et l'autre moitié à Mayotte. Je suis en Bac+3 en école de commerce, je fais un Bachelor en Tourisme, Management de tourisme. J'ai fait un an de prépa littéraire avant d'intégrer cette école de commerce parce que n'étais pas sûr de savoir ce que je voulais faire. J'adore voyager, j'adore cuisiner mais c'est très paradoxal parce que je suis très flémarde. Je suis très proche de ma famille. J'ai perdu ma mère lorsque j'avais 11 ans du coup à partir de là, je mets dans ma description de moi-même parce qu'aujourd'hui ça me définit mais j'ai été dans une dépression nerveuse très profonde pendant presque dix ans, il y a quelques mois encore. Je pense que globalement c'est ce qui me correspond. Je suis une personne qui n'est pas timide, je vais très vite vers les gens. Malheureusement avec les gens de mon âge, je ne sais pas pourquoi, j'ai un peu du mal, mais les gens plus petits ou plus âgés que moi, je n'ai aucune difficulté. Je suis très avenante, prenante et bavarde.
- Psy : Des gens plus petits ? Plus âgés ?
- Mme H. : C'est très bizarre, les gens de mon âge, c'est très difficile, j'ai 21 ans, les gens de 20, 21 ans et tout j'ai dû mal, les gens de mon âge, donc des jeunes on va dire, j'ai du mal à trouver

ma place, j'ai dû mal par exemple quand des amis m'invitent dans les soirées, très souvent, je refuse. Non pas parce que je n'ai pas envie de les voir mais plus parce que j'ai peur de ne pas être à ma place, pas trouvé quoi dire. Mais lorsque je me retrouve avec des enfants par exemples ou même des adolescents plus petits que moi ou lorsque je suis avec des adultes par exemple qui ont dix ans de plus que moi, voir 20 ans, 40 ans peu importe, je suis très très à l'aise. Je ne sais pas, je suis comme ça. Et des gens qui ont mon âge, j'ai des grandes difficultés à créer des liens mais avec des enfants ou de personnes plus âgées, je suis vraiment très très à l'aise. Même avec les professeurs, ce sont des amis de longues dates alors que ce sont juste mes professeurs.

- Psy : Ok d'accord. Et en termes de frères et sœurs ?
- Mme H. : Du côté de ma mère, on est 4, (une sœur avec qui on n'a pas grandi et deux petits frères), du côté du père, on est 5 et 3 petits frères aussi, donc du côté de mon père, j'ai plus 8 frères et sœurs. Du côté de mon père, toutes mes sœurs ont la même mère, tous les frères ont également la même mère. C'est qu'avec mon grand frère et mon petit frère qu'on a la même mère et le même père. De tous les frères et sœurs que cela soit du côté paternel ou maternel, je n'ai que mon grand frère et mon petit frère avec qui on partage les mêmes parents. Avec ma grande sœur, on n'a pas le même père et tout le reste on n'a pas la même mère. Et je suis l'aîné des filles du côté de mon père.
- Psy : Ok. Et quel genre de relation entretiennes-tu avec tes frères et sœurs ?
- Mme H. : Personnellement comme je suis assez fusionnelle avec mon père aujourd'hui, il me pousse beaucoup à leur parler, à être comme une grande sœur pour eux. Mais j'ai aussi ce frein où je n'arrive pas à créer ce lien. Pourtant je sais qu'ils m'aiment et qu'ils m'adorent. Voilà, ils veulent tout le temps me parler et tout mais moi je ne trouve jamais ma place, je ne sais pas quoi leur dire. Je ne sais pas si c'est parce qu'on n'a pas grandi ensemble parce que je garde de rancœur. Parce que quand je vivais avec eux, juste ma mère, mon père était vraiment absent pendant des mois et des mois. Cela ne m'a jamais manqué et quand je compare et quand je vois les autres, je me dis : « en fait, j'aurai dû avoir ça plutôt, j'aurai dû avoir cette relation avec mon un peu plus tôt ». Je ne sais pas, peut-être que je garde une rancœur et du coup cela me freine et je n'arrive pas à créer ce lien. Ben pour compenser le faite que je n'arrive pas à avoir cette place de grande-sœur, je leur offre des cadeaux et peut-être que c'est comme ça que je joue mon petit rôle. Mais je n'ose pas par exemple les réprimander sur quelque chose ou autre, je n'arrive pas, je n'ose pas. J'ai une espèce de distance avec eux que je n'ai pas avec mes frères. Parce qu'avec mes frères, au contraire, je n'en ai pas de distance, alors qu'avec eux, j'en ai parlé à mon père il y a quelques temps, il m'a encouragé à faire des efforts parce qu'eux ils m'adorent. Mais moi, je n'y arrive pas, je ne sais pas pourquoi. Et je compense par les cadeaux. (...). Quand je peux, je leur offre des cadeaux, là j'attends mon salaire pour leur en acheter, c'est ma manière d'être grande-sœur. Et un jour peut-être le dialogue se fera quand ils seront plus grands ou plus mûres. Peut-être on pourra avoir un dialogue. On pourra chacun dire ce qu'on a dans nos cœurs. Tous mes petits frères, le plus grand a 8 ans, puis ils descendent en escaliers, le dernier a 3 ans, ma petite a 8 ans également, la plus grande a 20 ans, 19,17, 16 et 6, 8 ans. Mais honnêtement, je ne connais pas réellement tous leurs âges. Mais je connais tous leurs noms. (...). Mais ils sont encore tous petits. Pour le moment, je leurs offre des cadeaux, je les mets dans ma poche et puis comme ça, il ne va pas m'oublier.
- Psy : Et pour le papa, il y avait une absence. Je ne sais pas s'il s'en veut. J'ai essayé d'en parler mais avant, comme j'étais une enfant « en colère » on va dire, on ne parlait pas. C'est plus moi qui lui faisais des reproches. Un jour il m'a fait comprendre que seul Dieu pouvait le juger en quelques sortes. C'était sa manière de montrer qu'il s'en veut mais il ne voulait pas qu'il en parle. Mais oui, il a été très absent. Donc à mes 4 ans ma mère est venu me récupérer et m'a emmené en France avec mes deux frères et ma grande sœur. Puis mon père, il venu une seule fois, je ne sais pas on a vécu 9, 10 ans, mon père est venu une seule fois. C'était au bout de 4 ans qu'on était en France, plutôt au bout de 2 ans qu'on était venu en France, qu'il est venu une fois, il est resté un mois, c'était bien, ça fait même parti des meilleurs souvenirs de toute ma vie. Mais après c'est comme si, j'étais anesthésiée. Il ne nous appelait jamais ou soit ma mère l'appeler ou c'est lui qui appelait mais bon pour moi, il était comme un oncle, c'était vraiment pas mon père, genre, je n'avais pas cette relation et pourtant quand j'étais toute petite, j'avais vécu avec lui

pendant quelques temps, on était vraiment fusionnels depuis que j'étais bébé mais quand je suis partie en métropole, vivre avec ma mère et mon père n'était plus présent et que même au téléphone des fois pendant des mois, on ne pouvait pas l'entendre, des fois un enfant peut tomber malade, des fois tu as des trucs qui t'arrivent. Moi j'étais super bavarde, j'aimais tout le temps parler avec mes parents et tout, surtout ma mère et au final il n'était jamais là. Alors pendant tout ce temps, je l'avais oublié. Il y a d'autres choses plus graves qui se sont passées. Et quand on est retourné à Mayotte, là par contre, on vivait avec une tante qui nous faisait mal et tout, et on est parti en famille d'accueil. Là il essayait de nous récupérer mais nous on le rejetait en fait. On le rejetait avec mes frères puis voilà. Je pense que c'était surtout parce qu'on lui en voulait. On disait que voilà, il avait fait beaucoup de mal à notre mère parce qu'elle s'est battue toute seule, tout, et puis aujourd'hui, lui, je ne sais pas, c'était compliqué mais il n'a jamais été là réellement puis il payait une pension alimentaire et puis voilà. Parce que pour beaucoup d'hommes, je pense que c'est assez alors que je pense que la pension nous à la limite, je ne préfère pas l'avoir et plutôt voir mon père. (...). Mais aujourd'hui, on a vraiment une relation où on est fusionnel, je lui ai acheté un téléphone et puis, je ne sais pas qui lui a créé Facebook mais maintenant il est dessus. Et pourtant il n'est jamais allé à l'école. Il a appris tout seul, il a son téléphone tactile mais aujourd'hui on est assez fusionnel et puis on peut parler de beaucoup de choses. Cela ne m'a pas surpris, mais on peut parler même de la sexualité. On peut même parler des sujets qui sont tabous. La dernière fois je lui ai demandé si je te disais que j'étais enceinte, là qu'est-ce que tu me dirais, je ne suis pas enceinte et ce n'est pas dans mes plans, c'était juste pour le tester pour voir ce qu'il allait me dire. Cela a bien confirmé que le fait voilà, il m'a dit que jamais il n'allait me rejeter, il ne me souhaite pas ça mais qu'il ne va jamais rejeter et puis et tout. Il aimerait bien que je sois mariée et tout. On peut parler de beaucoup de choses. (...). Aujourd'hui on s'est comme Pardonné, d'ailleurs, le jour où il m'a dit que Dieu seul peut le juger, je me suis rendue à l'évidence que voilà, j'étais en train de perdre mon père, j'avais déjà perdu ma mère. Je ne voulais pas perdre mon temps à faire des reproches à mon père alors lui aussi, je peux lui perdre à tout moment. Je me suis dit bon, je ne veux pas que Dieu lui fasse du mal. Et Dieu seul peut le juger réellement, je ne peux pas perdre mon temps sur ça. Je veux profiter de mon père le peu d'années que j'ai avec lui peut-être qu'il pourra m'enseigner des choses que j'enseignerai aussi à mes enfants, effectivement c'est le cas. Je l'ai un peu pardonné mais je garde toujours quand je vois qu'il fait certaines choses, cela me rappelle le favoritisme qu'il a fait. Parce que mes petites sœurs par exemple, elles ont grandi avec leur mère et leurs pères, elles ont eu tout ce qu'elles voulaient, ça me rappelle ça des fois.

- Psy : Vous avez su avoir une grande capacité de pardon ?
- Mme H. : En fait, je pense que j'ai vécu des choses qui étaient tellement grave que j'avais un énormément manque d'amour dans ma vie et je me suis dit, aujourd'hui mon père est là, il veut me donner de l'amour, pourquoi pas ! Puis, moi j'étais en famille d'accueil et puis après ben voilà, on le rejetait et tout et on lui disait non, on ne va jamais vivre avec toi. Et un jour il est venu (...). On était dehors avec mes petits frères, là au moins il y avait un dialogue parce qu'avant il y avait plus de dialogue, c'était juste limite des insultes. Là du coup, il y avait du dialogue, il me disait : « oui les garçons je vous dit tout de suite, je suis venue pour récupérer ma fille H, je veux qu'elle vienne avec moi, vous les garçons, vous faites comme vous voulez, vous pouvez rester si vous voulez ». Sois c'est quelqu'un qui a su nous analyser et qui a compris que dans la bande, c'était moi qui décidais un peu et du coup il s'est dit je vais prendre la cheffe en tout cas, je vais essayer de cibler la cheffe et les autres vont suivre. C'est vrai que c'était moi qui décidais un peu (...) ou il a compris qu'on voulait de la personnalisation. Il disait souvent : « Moi je veux mes enfants » et dans ma tête je me demandais mais était ces enfants. Parce que tu ne nous as jamais vraiment considéré et le faite qu'il m'a nommé moi, il a vraiment montré en faite qu'il voulait que je vienne. C'est ce jour qu'on a pris la décision parce qu'on s'est senti concernés alors qu'avant on se demandait mais qu'est-ce qu'il voulait, tu as déjà tes enfants. Je pense qu'avant, il nous confondait. (...). Cela nous a tellement touché que ce jour-là, on a décidé de repartir avec lui. (..). Il y a eu des moments quand mon père me disait quelques choses je lui faisais des reproches, jusqu'à pleurer et faire des caprices comme un bébé de quatre ans. Un jour il m'a dit : « Ma chérie écoutes, ce qui est passé et passé, et même on a beau en reparlé, ça ne va jamais changer et aujourd'hui, il faut qu'on avance, on a peut-être quelques années devant nous

qu'on avance et qu'on vive et Dieu seul sait, ce qu'Il va me faire. Je me suis dit, s'il se rend compte qu'il y a un Dieu et qu'il a mal agit, c'est déjà ça. (...) Mais mon père, personnellement c'est quelqu'un de très « je m'enfoutisme » et je ne connais personne très « je m'enfoutisme » que ça. (...). Il prend les choses à la légère et son je m'enfoutisme il le fait même pour sa famille. Il sait qu'il a une femme asthmatique avec 4 enfants en métropole et tu ne l'appelles même pas, c'est du « je m'enfoutisme ». Je ne sais pas, il fait trop confiance au destin. Des fois, il faut faire des actions aussi. (...).

- Psy : Revenons à nos « moutons », l'enfance comment ça s'est passé ?
- Mme H. : comme je t'ai dit, je suis née à Mayotte. Quand je suis née la famille de mon père lui ont dit : « Oui, il faut que tu te maries avec une femme vierge ». Ma mère ne vivait plus avec mon père et là mon père a pris une seconde femme. A ma naissance et quelques mois après ma naissance, une année après, il y a ma demi-sœur est née. Ma mère travaillait beaucoup quand j'étais petite, je ne connaissais pas exactement quel était son métier, je pense qu'elle faisait le ménage et travaillait chez un indien. Elle travaillait du matin au soir. Souvent, on ne la voyait pas, c'était ma grande sœur qui dans les 6, 7 ans qui s'occupait de nous. Et aussi souvent, on nous laissait chez notre grand-mère, on nous laissait souvent là-bas que ma grand-mère, je l'appelais aussi maman. J'ai vécu à Mayotte jusqu'à mes quatre ans. Ma mère quand elle a vu que la vie était trop difficile est tout à Mayotte, elle s'est dit qu'elle allait partir en France, que peut-être là-bas elle aura un meilleur avenir pour ses enfants. Elle est partie en premier lieu avec mon petit frère. A peine un an et demi, voire deux ans, ensuite, elle a pris ma sœur. Et moi et mon grand-frère on est parti vivre avec mon père, c'est à ce moment-là, je vivais avec lui et mes grands-parents surtout. Mon père était avec sa femme, je vivais avec mes grands-parents, puis un an après que ma mère soit partie, elle m'a récupéré aussi. On vivait chez ma tante, je pense qu'on va revenir sur elle au cours de la discussion. C'était comme la meilleure de ma mère. On sait bien si on regarde la famille à Mayotte, les familles c'est compliqué, en fait c'est la cousine de ma grand-mère et puisqu'ils ont un décalage de génération, c'était la meilleure de ma mère. Elle nous a hébergé quand on est arrivé. C'est là que je vais les premières violences, en toutes les violences, on va dire les violences psychologiques parce que comme si : « akom réma matso », je ne sais pas si tu comprends ce que je te dis ?
- Psy : oui le mauvais œil.
- Mme H. : Oui voilà, akom réma matso parce qu'elle avait pleins d'enfants et elle n'en avait qu'un. Et du coup, elle lui faisait des choses comme ça : « Toi, on te donne beaucoup de CAF parce que tu as beaucoup d'enfants ou bien tes enfants, ils cassent tout, ils mangent tout. En tout cas des choses qui font mal pour une maman. Je me rappelle une fois, je devais avoir dans les 6 ans ou même pas, elle avait tellement poussé à bout ma mère que ma mère est partie, il était pratiquement 22 h, ma mère est partie dehors avec ses quatre enfants, on s'est retrouvé à la rue en fait et on était parti chez une cousine à moi avec qui on a aussi un décalage de génération et du coup elle a l'âge d'être ma tante et donc elle nous a hébergé pour cette nuit-là. Mais on s'était retrouvé à la rue à B en 2002 avec ma mère à cause justement de tous ces reproches que la meilleure amie de ma mère lui faisait. Puis au final ma mère s'est dit : « je vais essayer de m'en sortir seule et puis elle a trouvé un logement (...), j'étais en moyenne section à ce moment-là, on a vécu pendant six mois, elle faisait pleins de formations encore une fois. Elle travaillait beaucoup donc ma sœur, elle restait beaucoup avec nous. Elle aussi allait à l'école mais c'est elle qui s'occupait beaucoup de nous. Ma mère sortait avec un gars à ce moment-là, elle est divorcée avec mon père, elle sortait avec quelqu'un qui lui aussi nous aidait un peu puis au final, elle a trouvé un travail dans la ville d'à côté où elle s'occupait de personnes âgées et tout ça. On a déménagé et elle était asthmatique très grave, donc elle pouvait faire un travail qu'à mi-temps, elle ne peut pas travailler à temps pleins. Quand on venait de s'installer dans la nouvelle vie, je ne sais pas si c'est son traitement, ou le froid ou sa maladie, mais elle était hospitalisée pratiquement toutes les deux semaines. En maternelle, en Grande-section, souvent, elle faisait des malaises, de grosses crises d'asthme, elle était hospitalisée et moi j'étais toute petite avec mon petit frère, lui, 3, 4 ans et moi je devais avoir 6 ans comme ça, c'était notre nounou H, on allait souvent chez elle en fait. Quand ma mère partait se faire hospitaliser, on restait chez la nounou, on dormait là-bas, elle nous emmenait à l'école et tout. Donc, j'ai une enfance qui a été

beaucoup marquée par la maladie de ma mère parce que des fois, je lui donnais les médicaments et elle refusait, elle disait qu'elle en avait marre et tout mais c'était quand-même une battante parce que tous les matins, elle se réveillait, elle allait travaillait pour ses enfants. Elle ne se reposait pas que la CAF en disant car elle voulait rentrer à Mayotte, construire une maison. Et puis, j'ai toujours été une bonne élève à l'école, j'ai toujours été très volontaire et ce truc que je n'arrive pas à m'entendre avec tout le monde s'est fait en Primaire car j'étais la seule noire. Puis, je ne sais pas, je me sentais un peu rejeter. Je n'en ai jamais vraiment souffert car les gens avaient un peu peur de moi parce quand on m'embêtait trop, je m'étais une petite claque. Je me suis toujours sentie dans mon coin et je restais toujours dans mon coin. Puis mes sœurs et frères ont toujours été mes meilleurs amis. Quand je vivais avec ma mère c'était beaucoup ça et après elle a rencontré un autre homme qui lui était blanc et ils ont finis par se marier mais malheureusement sa famille était contre le fait, qu'elle se marie avec un blanc et chrétien, je ne sais pas si tu sais ce que sait mais les « charif » sont très importants et ma grand-mère c'est une charif, c'est comme si on avait souillé son nom. C'était très difficile parce que ma mère en a souffert parce que longtemps, elle ne s'était sentie soutenue ni par son ex-mari, ni par son premier mari aussi, celui qui est le père de ma grande-sœur, sa famille aussi, puis ma tante ou sa meilleure amie qui est ma tante (on va l'appeler ainsi) qui était très toxique, moi je pense jusqu'aujourd'hui que c'est une « perverse narcissique » et elle faisait énormément souffrir ma mère, elle avait une emprise que ça soit sur ma mère ou sur tout qui est tel que c'était incroyable. Au final quand ma mère est partie à Mayotte en 2009, il y a eu des conflits à cause du faite qu'elle voulait se marier avec un blanc puis il y a eu pleins de malentendus, il y a eu de la violence et quand elle est rentrée en France, je me rappelle, c'était quelques jours avant son décès, elle est revenue de Mayotte et là on était hébergée chez ma tante à B, ma mère elle nous dit : « Moi mes enfants, écoutez-moi, moi je sais que je vais mourir, je sens que je vais mourir et tout, donc voilà il faut que vous soyez comme ça. C'est comme si elle nous faisait ses adieux en fait, en nous disant, moi, je veux mourir, je le sais et je le sens vraiment que je vais mourir et tout et il faut que vous vous comportiez bien. Et elle disait à ma grande-sœur de bien s'occuper de ses petits frères et sœurs comme tu t'en es toujours bien occupé. Je regardais mes frères, est-ce qu'il la croit, il y a que moi qui pleurait, je lui disais comment tu pouvais dire des choses comme ça, « ne dis pas ça, tu ne vas pas mourir et tout ». Puis il a pris ces bijoux et elle les a partagés, elle a dit ça. Mais vraiment, elle nous disait ces adieux. Donc voilà après, ça sera trop long de tout te raconter mais au final, il y a eu un souci encore et c'est ma tante qui a tout crée. « Ouri akohona haba rissimoufoyira », comme si on avait besoin d'elle, elle nous hébergeait et tout et ma mère est partie chez son mari parce qu'elle s'était mariée avec le blanc un peu en cachette « navalé », si je te parle en shimaoré « akomoulagua », pour aller lui faire ses adieux. Ma mère, elle disait à ma tante : « je vais partir, je vais voir J et tout et je vais y aller avec mes enfants ». Et ma tatie lui a dit : « non non, laisse-moi tes enfants ne t'inquiètent pas, je vais m'en occuper, va en week-ends, tout va bien se passer et tout, moi je vais bien m'occuper de tes enfants, tout ça ». Ma mère lui a dit : « tu es sûr ? Tu es vraiment gentille, mais tu es sûr, je peux les emmener ». Et ma tatie lui a dit : « ne t'inquiète pas, tout va bien se passer ». Ma tatie en partant au travail, elle a dit à ma mère : « fais à manger avant de partir ». Ma mère, elle a fait à manger mais malheureusement, il n'y avait pas trop de sel sauf que ça arrive, nous on a élevé « amba des enfants woitasawouwoiha », amba, on ne va pas manger ça et qu'importe la nourriture, ça allait être manger. Et ma tante a fait un scandale, elle cherchait juste un petit truc pour révéler son démon en fait. Elle a fait un scandale et puis elle disait, dès que ma mère ne répondait pas au téléphone alors que dans le train, il n'y a pas de réseau, elle disait voilà ma mère ne répondait pas au téléphone et parce qu'elle allait voir son mari. En fait, c'était juste de la jalousie parce qu'elle déjà, personne ne voulait se marier avec elle, c'était simplement de la jalousie en fait. Et du coup, elle a harcelé ma mère pendant tous les week-ends et quand ma mère, elle est revenue, elle a encore commencé à se disputer avec elle et pourtant c'est quelque chose de banal, c'est que du sel et effectivement dans le train, il n'y a pas de réseau. Et ma mère était vraiment dans une dépression à ce moment-là parce qu'elle disait : « vous tous, vous m'en voulez, moi j'étais, ma grande sœur dans la cuisine, elle disait à ma tatie : « vous tous, vous m'en voulez, vous tous, vous me voulez du mal... ». Ma mère essayait de vider son sac, elle disait : « ma famille m'a fait et toi en plus tu continues ». Ma tatie essayait de l'accabler et lui faisait des reproches et pourtant il n'y avait pas vraiment de quoi faire un scandale. Puis un moment ma mère a dit : «Bora ndrè

nadzouwoulé », elle a dit : « mieux vaut que j'aïlle me suicider et tout parce que voilà, vous me voulez tous du mal, vous voulez tous me tuer ». Et moi j'étais assise sur la chaise dans la cuisine. Ma mère a déjà fait des tentatives des suicides, du moins elle nous a déjà menacé de le faire. Dès qu'elle était dépassée par la situation, je l'ai toujours rattrapé : « maman arrête, on va faire quoi, arrête », je la tenais pour l'en empêcher. A ce moment-là, j'étais clouée sur ma chaise parce ma tante me faisait peur, elle nous a beaucoup, traumatisé, frappé, elle nous a fait beaucoup de mal quand on était petits, et moi comme j'étais là au final, elle me tétanisait, du coup, j'ai eu tellement peur que je n'ai pas bougé de ma chaise mais en même temps, j'ai compris que c'était le jour à ma mère mais quand ma mère, elle a dit : « mieux vaut que j'aïlle me suicider, elle s'est levé, elle a couru vers le salon, il y avait mes deux frères et mon cousin qui regardaient la télé et elle a ouvert le balcon, les portes du balcon et mon petit frère a essayé de la retenir, elle a fait un geste comme « si recul, je vais te frapper » et elle a sauté par le balcon en fait et c'est comme ça qu'elle est décédée.

- Psy : Elle s'est suicidée ?
- Mme H. : Elle a sauté de deux étages, moi quand j'ai entendu mon frère criait, c'est un cri que je ne vais jamais oublier, rien d'en parler, tellement ça me fait mal. C'était vraiment un cri intense, c'est sorti du fond de son cœur, c'est juste un cri de vérité qu'elle n'est plus là, elle a disparu devant nos yeux. Et puis moi, quand j'ai entendu ce cri. J'ai compris direct, je n'ai même pas cherché à aller au salon, ce qui s'est passé ou quoi, j'ai directement ouvert la porte, je ne voyais plus rien autour de moi, j'ai couru en bas, j'ai attrapé sa main, j'étais en train de lui dire : « maman, maman, il faut que tu meures et tous, tu vois les gens vont être heureux à Mayotte. Maman il ne faut pas que tu meures, restes avec nous, nous, on va faire quoi sans toi ». Et en fait, j'ai été vraiment, comme si je n'étais plus moi, puis après, j'ai pris sa main, j'ai commencé à lire le coran. Quand je commence à lire le coran et tout, je vois qu'elle est en train de bouger et elle essaie de parler mais je comprends ce qu'elle me dit (...), il y avait du monde autour, en plus, c'était en plein mois de Ramadan. Et ma mère, elle commence à dire quelque chose mais je ne comprends pas ce qu'elle dit. On me dit : « non ne la touche pas et tout, moi je n'arrivais même pas à parler à parler français, je leur disais : « ounou mayaguou, laissez-moi tranquille et je n'arrivais vraiment pas à parler français et au final, les gens ont réussi à me prendre, je ne sais même ce qui s'est passé, on est remonté en haut et les pompiers ils sont arrivés, les gendarmes qui étaient sur le balcon et tout et les gens essaient de s'occuper d'elle. Voilà, elle était asthmatique mais elle ne pouvait pas s'en sortir. Et cette manipulatrice commence à nous dire : « ne dites pas à la police qu'on est en train de se disputer, ne vous inquiétez pas, elle va bien s'en sortir et à ce moment-là comme j'étais dit j'étais quelqu'un d'autres. J'avais même plus peur d'elle, je lui ai dit « non, je sais que ma mère va mourir, ce n'est pas la peine d'essayer de me mentir, elle va mourir, je préfère qu'elle meure, que vivre avec ma mère qui aura gâché sa vie et vivre sur un fauteuil roulant et tout ça, mieux vaut qu'elle meure parce qu'elle souffre trop dans ce monde. » Et à ce moment, c'étaient les vérités de mon cœur qui sortait, et un moment, j'entends les défibrillateurs, les sons du défibrillateur et moi j'ai compris là c'est bon, elle est en train de mourir. J'ai couru dans ma chambre et on avait interdiction d'aller sur le balcon (...), j'ai vu, elle avait déjà le drap blanc sur elle et là je me dis « tijii ni dzioula wojawou », pourquoi pas se tuer aussi, ça ne sert à rien. A ce moment-là, j'ai vraiment ressenti comme si la moitié de mon corps était mort (...), il y a quelque chose qui est parti en fait. Et la Samu nous ont dit, moi je savais déjà. Je regardais, j'étais choquée. Et ma sœur, elle pleurait et tout. Je lui ai posé une question bête « pourquoi tu pleures » et elle m'a dit en plus que c'était son anniversaire. C'est vraiment tragique parce qu'aujourd'hui quand cette date arrive, c'est la date d'anniversaire de ma sœur, c'est aussi la date du décès de ma mère. Et du coup voilà, pour garder une note positive, j'ai réussi à faire mon deuil, au bout de dix ans. C'est très difficile parce que ma tante nous a tellement manipulé qu'on la détestait, mes frères et moi, on l'a détesté mais pas que pour ça mais de tout ce qu'elle nous a fait subir depuis qu'on était petit et la justice l'a nommé comme tiers-digne de confiance. Donc on était placé chez elle en fait. Puis il y avait une enquête pour voir si on pouvait habiter avec notre père mais il avait une toute petite maison. On n'avait personne et puis ma tante nous avait manipulait à un point, elle disait que c'était la faute de la famille si ma mère c'était suicidée alors que c'était elle. Elle nous avait tellement manipulé et qu'eux ils ont rendu tellement triste ma mère qu'elle s'est suicidée. Après notre tante, elle nous a vraiment

beaucoup beaucoup maltraité, beaucoup de maltraitance physique qu'aujourd'hui beaucoup de races au niveau de mon corps, mes jambes, mes cuisses, épaules, mes bras j'ai beaucoup de traces. On dirait un esclave, le dos d'un esclave mon petit frère, il a été frappé, tellement il y eu de la violence, les cicatrices. Il y a eu tellement de la maltraitance que je n'arrive pas à croire jusqu'à aujourd'hui, ce que l'on a vécu en fait. Cette femme, je pense vraiment, que c'est un pervers narcissique. Si tu veux, même hier, j'ai rêvé qu'il y avait un enfant qui était frappé et je prenais sa défense et je disais amanayahé, bassi c'est bon. Je me suis interposée, c'était un cauchemar, je me suis réveillée. Je voyais que c'était ma tante qui me frappait oui elle me disait que j'étais mal « habihé tsi pindri nayi » parce qu'on me voyait mes jambes et tout. En me réveillant, j'étais énervée et tout. Déjà c'est mon corps, c'est mon corps qui décide comment j'ai envie de me vêtir (...). Cela m'a tellement énervé que cela m'a rappelé que ma tante avait fait un attouchement sexuel (en regardant si j'étais toujours vierge). Je vais faire une vidéo et je vais parler des attouchements sexuels que j'ai eu et du viol que j'ai vécu au Canada. Cela m'a rappelé en fait que certaines à Mayotte banalise des choses qui ne sont pas banal pour un enfant. Après on est retourné à Mayotte avec ma Tantes et tout (...). Au collège je sortais avec un garçon. (...) C'était un amoureux, une personne que tu aimes parler, pas faire du sexe, c'était comme mon meilleur ami. On s'aimait bien, il y avait vraiment une complicité. (...). Ma tante m'a frappé devant mes sœurs, elle m'a emmené dans la chambre et elle m'a dit d'enlever ma culote pour vérifier si j'étais vierge. C'est un attouchement sexuel clairement, c'est une agression. Ce jour-là où j'ai vu qu'elle entré dans mon intimité à ce point, j'ai dit à mes frères, il faut qu'on parte en famille d'accueil. Elle est folle, c'est trop. On va finir par mourir. Aujourd'hui elle me fait ça, qu'est ce qu'elle peut me faire d'autres et du coup pendant longtemps je me suis battue pour que mes frères partent en famille d'accueil, mon frère était tellement petit, il avait 9 ans et lui pensait que tout ce que ma tante faisait, c'était pour son bien. Il pensait qu'elle jouait un rôle de mère. Ce n'est pas une mère, c'est un bourreau. Ce qu'elle voulait c'est notre mort clairement. Ce qu'il y avait trop trop de violence dans l'enfance. Et ce n'était juste pas juste. Je ne me rappelle pas être corrigé parce que je le méritais vraiment. Elle m'accusait de vol, qu'importe, elle me traitait de menteuse, de manipulatrice, que plus tard, je serai une prostituée. Ce sont vraiment des choses horribles parce qu'elle voyait que je réfléchissais vite et bien. Elle voyait que tôt ou tard j'arriverai à sortir de cette situation et je sortirais mes frères et sœurs de là. Puis au final, un jour où mon petit frère s'est fait beaucoup frapper pour rien, j'en ai profité pour dire « tu vois qu'elle est méchante, tu vois ce qu'elle fait, il faut qu'on parte et tout », c'était de la manipulation, mais c'était de la bonne manipulation car c'était le seul moyen de sortir de cette situation. Quand mon frère a vu que c'était trop, on a dit à notre éducateur spécialisé qu'on veut partir en famille d'accueil. Mais on avait peur de notre tante que je lui ai dit de ne pas dire c'est parce qu'on est frappé mais parce qu'on a en marre, qu'on veut s'éloigner de la famille. On a dit ça lundi et mardi, jeudi on est venu me récupérer. On nous a envoyé en famille d'accueil. Mais c'est très très compliqué. Il y a tellement de choses à dire que ...

- Psy : Pause. Je reviens, on fait une petite pause.
- Je suis là.
- Mme H. : Comme tu pouvais le voir, j'ai vécu une histoire tellement horrible. Tous les jours, c'était une nouvelle histoire.
- Psy : Tu as été suivi pour tout cela ?
- Mme H. : Ben Oui, parce que quand j'ai perdu ma mère, la juge des enfants faisait beaucoup d'enquête psychologique. Très souvent, on avait des enquêtes avec les psychologues et tout, ça durait par exemple 4 mois et ça s'arrêtait. Mais moi, j'ai évoqué le vœu comme quoi je veux vraiment avoir un psychologue qui parlait. Parce que quand j'avais des rendez-vous avec les psychologues avec la juge, j'avais tellement besoin de parler, c'était juste pour raconter ma vie, ça me faisait du bien. Le juge m'avait accordé une psychologue que la justice payait d'elle-même et ma tatie, tellement c'était quelqu'un de mauvais, cela la dérangeait de m'emmenner à mes rendez-vous. Donc, elle faisait culpabiliser tout le temps, ou des fois, elle disait que toi tu vas finir par me mettre en prison, en essayant de me culpabiliser. Il ne fallait pas que je ne dise pas ce qu'elle nous faisait. Moi cela me faisait du bien de parler avec une psychologue. (...). Elle voyait que j'étais en train de glisser vers la dépression, je lui disais que je faisais de plus en plus

de cauchemar. Un jour, j'ai fini par lui dire que j'avais envie de mourir. Des idées noires, que moi, je voulais retrouver ma mère et tout, je commençais à dire des choses comme ça. Elle m'a orienté vers un psychiatre qui pouvait me prescrire des médicaments, je lui disais que j'avais beaucoup d'angoisses, dans mon ventre très souvent, ça faisait souvent pleins de papillons, c'était de la peur et ça c'était du faite que ma tante me maltraitait énormément. Puis à l'école, je me bagarrais, j'étais insolente, j'étais assez violente et tout. Puis j'ai eu des traitements comme Atarax, Xanax mais un jour, j'ai essayé de me suicider à l'école, j'ai essayé de sauter du deuxième étage comme ma mère l'avait fait et à ce moment-là, on a dû m'hospitaliser. Et ma tante qui me faisait..., je ne sais pas si vous avez vu la vidéo sur ce sujet, ma tante me faisait tellement culpabiliser du faite que j'avais fait cette tentative, en tout cas elle devait assumer de venir à l'hôpital et s'occuper de moi en quelques sortes. Et pourtant c'est normal de jouer ce rôle quand tu es tiers-digne de confiance. Et elle cela l'a dérangé en fait juste de devoir s'occuper de moi. J'avais été hospitalisé et puis un moment, elle commençait à me harceler et dit au Docteur que tu veux sortir et tout ça et pourtant moi, je me sentais bien à l'hôpital. Je me sentais que les gens s'occupaient de moi quelque part. On avait quelques choses à faire de ce qui se passait dans la tête. Un jour le Docteur m'a dit, je suis restée quatre jours, « là on pense à vous transférer dans l'hôpital psychiatrique, j'ai eu peur, je pensais qu'ils allaient me faire des trucs d'ouf, que ça allait être comme les fous et tous et pourtant, je pense que c'était ce qui était adapté pour moi à ce moment-là. Je perdais même la mémoire, je ne servais à rien, j'étais anxieuse, je dormais mal, je devenais paranoïaque, j'étais trop sur la défensive, je ne mangeais pas. J'avais énormément maigri. J'avais des troubles de l'attention jusqu'aujourd'hui, j'ai des troubles de l'attention. Je me rends compte parce que si je ne regarde pas une personne dans les yeux surtout en cours, je n'arrive pas du tout à me concentrer, il y a pleins de choses qui passent dans ma tête ou je fais des crises d'angoisses comme ça. Alors voilà, ma tante m'en a un peu voulu et tout mais j'ai été suivi psychologiquement. Et aussi par un psychiatre quand j'étais plus petite. J'ai eu des traitements médicaux mais que j'ai arrêté quand je suis arrivée à Mayotte. Quand je suis arrivée à Mayotte, j'ai plus revu de psychiatre, j'ai plus revu de psychologue. Mais quand je suis retournée en France, que j'ai vécu une rupture amoureuse, j'en ai tellement souffert. Déjà que c'était la première qu'un homme rompait avec moi et c'est la première fois où je me suis sentie autant rejetée et l'abandon c'est quelque chose limite, ça me donne envie de me suicider. J'allais plus en stage, j'avais plus envie de travailler, plus envie de vivre, je ne dormirai plus. Donc j'étais allée voir une psychologue, j'ai vraiment senti que c'était du voyeurisme de sa part. Cette personne-là, je n'ai pas senti qu'elle m'a aidé, je n'ai pas prolongé les séances avec elle.

- Psy : ok d'accord, et c'était au retour pour continuer les études supérieures ?
- Mme H. : oui il y a trois ans. J'étais en première année de fac, à peu près à cette période-là oui.
- Psy : Et depuis plus de prise en charge psychologique ?
- Mme H. : Depuis, je ne suis plus allée voir une psychologue, j'ai vu un hypnotiseur l'année dernière à peu près, c'était aussi une catastrophe on va dire, mais c'était aussi pour me soigner. C'était aussi une sorte de thérapie, au final, ça a réveillé en moi des choses que je n'ai jamais vu. Donc j'ai eu assez peur, je ne suis plus retournée non plus. Mais ma chaîne Youtube pour moi ça vraiment été ma thérapie, ce qui m'a vraiment aidé, c'est de parler à des inconnus, leur raconter ma vie et mes souffrances. Et le fait que des inconnus même s'ils ne sont pas professionnels et se rendent compte qu'il y avait quelque chose qui n'était pas juste, quelque chose qui n'était pas normal, cela me fait énormément du bien et j'arrive à passer le cap. Ma chaîne Youtube m'a beaucoup aidé dans ma thérapie de sortir de cette dépression.
- Psy : Cela a été libératrice pour vous alors, c'est votre manière de pouvoir évacuer ce qui fait mal à l'intérieur. Tu as été ta propre thérapeute par ce biais-là.
- Mme H. : Exactement, même si aujourd'hui, je ne le fais pour gagner de l'argent, je fais un travail à côté si jamais ça me rapporte des sous, c'est bien mais je le fais surtout parce que j'avais pleins de choses que j'avais enterré mais des choses très mauvaises qui donnent de mauvais fruits et des mauvaises herbes et j'arrive à déterrer tout ça et à l'envoyer à la poubelle en fait. Aujourd'hui, je me sens, par exemple le deuil, ça j'ai réussi à le faire grâce à LA RELIGION parce c'est sur un événement majeur dans ma vie. Quand j'avais 16 ans comme ça, j'étais tout le

temps sur la défensive, ce qui a été pour moi, un choc, c'est quand j'ai eu ma moyenne de troisième trimestre en second, c'était vers neuf et pourtant je n'ai jamais la moyenne en dessous de 10, au contraire j'ai toujours été parmi les meilleurs, je me suis rendu compte que si je continue comme ça, je vais gâcher quelque chose. J'ai toujours eu des facilités à l'école, je me suis dit que je vais gâcher quelque chose. Mais à la maison, je n'étais plus en famille d'accueil, je vivais avec la sœur de ma mère, elle était gentille avec moi mais son mari mais malheureusement, elle se laissait faire, son mari c'était quelqu'un d'assez toxique, le cliché de l'homme Mahorais qui a plusieurs femmes, qu'il croit qu'il est plus intelligent que tout le monde. Mais vraiment, nos personnalités, moi j'étais volcanique, ça n'allait pas du tout ensemble. Il essayait de me mettre des règles, par exemple, je n'ai pas le droit de sortir voir même mon père et pourtant, depuis que j'ai perdu ma mère, je m'auto élevais on va dire. Je n'ai jamais de barrière, jamais réellement peur de faire quelque chose, même aujourd'hui, je dis à mon père « papa, je pars au Ghana » etc., je n'ai pas pris l'habitude de demander des autorisations. Je n'ai pas l'habitude de l'autorité parentale. Mon oncle, il n'arrivait pas à comprendre ça, que je n'étais pas prête à avoir une autorité aussi brutale. Très souvent il y avait des insultes de sa part, très souvent encore, je me sentais dévalorisée. Je n'essayais plus de me suicider mais je me tuais à petits feux, je ne dormais plus, je ne mangeais plus. Je devenais de plus en plus associable, je restais dans ma chambre et ma souffrance était telle qu'à un moment donné, je vomissais en fait. En commençant à jouer sur mon téléphone, j'ai commencé à lire des articles, des hadiths, du Coran, c'est comme-ci Dieu m'a tendu la main parce que j'étais vraiment en train de mourir et j'ai les réponses à toutes mes questions. J'ai eu les réponses à toutes mes questions parce que le faite que j'ai grandi en France, je ne suis pas aller au Chioni (l'école coranique), donc il y a beaucoup de choses que je ne connais pas, beaucoup de choses dont je me sentais perdue. Je me disais ma mère, elle est morte, ma mère elle est où ? Je pensais que c'était son corps et que son corps allait pourrir, c'est difficile pour un enfant de comprendre ça en fait, qu'effectivement n'est plus. Quand j'ai compris que c'est le nafssiki (âme) qui est important et que là, elle est quelque part, qu'elle soit au paradis ou en enfer, en tout cas quelque doit on va se revoir quel que soit l'endroit, elles vont se retrouver. J'ai eu toutes les réponses que ça soit ce qui arrive quand tu vas mourir, ce qui arrive quand tu meurs, ce qui arrive à ton âme. J'ai eu mes réponses concernant ma tante, parfois j'étais hyper triste de ce que ma tante m'a fait, une fois ma mère est venue me voir dans mon sommeil, je pense que c'est un vrai rêve. Elle est venue me voir dans le sommeil en me disant : « Il ne faut pas que tu ne sois triste et tout », elle était tellement belle, elle était éclatante, bien habillé, tellement belle, et « maman bassi tu n'as plus ton asthme », on se parlait, en shimaoré, elle m'a dit « non, Dieu a enlevé mon asthme et tout, Dieu a enlevé ma maladie, et puis elle a dit, « tu vois ma fille, il faut plus que tu sois triste, regarde cette maison, c'est là où j'habite, tu vois cette maison, c'est là où je bois l'eau ou je lave mes habits, tu vois, tu vois ma fille... ». En fait ce rêve-là, jusqu'à aujourd'hui, c'est une des choses qui fait que j'avance, que même quand je suis au fond du trou, je me dis que ma mère est fière de moi et là où elle est, elle est bien. Et donc le faite d'être tombée dans la religion, j'avais dans les 16 ans comme ça, j'ai eu tellement de réponses parce que je me disais comment savoir si ma mère, elle est bien là où elle est. C'était ça qui me faisait peur car quand elle était en vie, je me disais que j'avais du pouvoir. Et quand on se rencontre qu'aucun être humain n'a du pouvoir, seul Dieu a du pouvoir, c'est difficile parce qu'on reçoit une claque. Je me disais que j'avais du pouvoir parce que c'est moi qui lui donnais ses médicaments et si je ne lui donne pas ces médicaments, il y a du mal qui va lui arriver. C'est en fait, je ne pouvais rien faire. Il y a que Dieu vraiment qui s'occupait d'elle. Que Dieu qui a fait qu'on a pu vivre jusque-là. (...). C'est ce qu'attendais, j'attendais des signes de l'univers, j'attendais des signes de Dieu, des signes qu'il y a quelqu'un qui m'attend. Comment ça se passe, et qu'est-ce qui se passe ? Comme P.ar exemple, pendant le ramadan, il y a les portes de l'enfer qui sont fermés ou que quand tu as un enfant qui fait des prières pour toi, peut changer les choses. Cela m'a donné de l'espoir, cela m'a donné l'espoir de la vie. Même l'amour qui manquait dans ma vie, Dieu m'a donné...(...). Avec la religion, j'ai eu énormément de réponses, et j'ai commencé à m'en sortir. Et au final quand je suis arrivée en première parce qu'en seconde mon bulletin de notes était très mauvais, quand je suis arrivée en première, j'étais première toute l'année. En terminal, premier trimestre, 3ème de la classe, deuxième trimestre, j'étais deuxième de la classe, troisième trimestre, j'étais première de la classe. Au résultat du bac, j'ai une superbe moyenne, j'ai eu BAC mention Très Bien,

deuxième meilleur résultat de l'île. En c'est vraiment grâce à la religion, c'était pour moi un tremplin parce que j'ai pu rentrer dans la vie. Je voulais quitter la vie mais à ce moment-là, je me suis dit, il y a encore de l'espoir. (...), on va tous mourir, chacun porte son fardeau, c'est un tremplin tellement que j'ai envie tout le temps d'être la meilleure. Même aujourd'hui, j'ai tout le temps envie d'être la meilleure. La première année, j'étais première de la promotion, ma moyenne jusqu'ici a toujours été 16. J'essaie toujours d'être la meilleure. Quand je vois quelque chose à l'école, je me donne les moyens. Mais c'est vraiment à ce moment-là de ma vie que j'ai puis rebondir et même si voilà on fait tous des erreurs, je sais que dans mon cœur, il y a quelque chose, il y a vraiment une pierre précieuse qui est ancrée quelque part, même si c'est tout noir, il y a toujours cette pierre précieuse qui va scintiller. J'aurai toujours de l'espoir qu'importe la situation, peu importe la dépression dans laquelle je suis, il y 'aura toujours cette pierre précieuse parce que c'est Dieu qui l'a mis.

- Psy ; ok. Quelle force psychologique, c'est magnifique ce discours !
- Mme H. : (...). Si nous les jeunes on peut avoir des tribunes où l'on peut s'échanger, cela ferait tellement du bien parce qu'il y a des jeunes à Mayotte malheureusement, ils n'ont pas confiance en eux. Et ça je l'ai vu, même les adultes en fait, dans l'avion, ou autre j'aime bien observer les gens et les mahorais, on voit bien qu'il y en a beaucoup qui n'ont pas confiance en eux. Parce que quand on a tout le temps peur qu'on nous juge manatrini parce qu'on n'a pas une Réelle identité fixe, on n'a pas un truc où on arrive à se dire, moi je suis comme ça, on est toujours dans le mouvement et on n'a pas quelque chose de fixe. Dans mon éducation, mon évolution, j'ai toujours été dans ce mouvement, je n'ai pas de racine quelques part où je peux dire que j'appartiens à quelques choses. Mayotte à chaque fois on nous questionne, est-ce qu'on est français, est-ce qu'on est comorien, est-ce qu'on est ça, est-ce qu'on est ceci, est-ce qu'on est une société matrilineaire, est-ce qu'on est une société matriarcale. Tout le temps des questions qui reviennent à chaque fois. Et donc même les adultes à Mayotte n'ont pas confiance en eux ça on le voit et moi je me dis si on pouvait avoir une tribune de parole où l'on peut changer, où on peut se dire, « tu es capable ». (...). Depuis que je fais mes vidéos, il y en a pleins qui me disent, moi j'ai envie de faire une école etc. Mayotte, on ne nous dit pas que tu es capable. Depuis que j'étais petite, ça j'ai oublié de t'en parler mais déjà dans mon entourage, mes taties, ma maman, elles m'ont toujours dit « ah ma fille, elle est maligne, intelligente, elle est belle », on me fait pleins de compliments et surtout à l'école alors quand depuis tout petit on te fait des compliments, ce qui n'était pas le cas pour mes frères par exemple, en tout cas mon grand frère, tu n'as pas la même force. Parce que moi je sais plus qu'on me disait tout le temps ah elle est capable, elle va réussir, elle va faire ça, elle va faire ça... Je me suis toujours dit que je ne vais pas me mettre de barrière, je peux le faire, je peux le faire. Mais mon grand-frère, j'ai vu que lui, on ne l'a jamais encouragé comme ça, cela était plus difficile pour lui parce qu'il s'est toujours senti jugé. Et quand les gens ne les jugeaient pas, il s'auto-jugeait, il s'auto-censurait et il se bloquait lui-même malheureusement dans son évolution. Et pourtant, il est très très intelligent, très capable mais il pense que parce que à un moment les gens lui ont jugé et lui ont dit : « tu es bête, tu es bête ». Il a fini par mettre ça dans sa tête. A Mayotte, en nous répétant tout le temps, qu'on est une académie faible, en nous répétant tout le temps que les classe sont surchargée, en fait tout le temps, on nous rappelle, les choses négatives de chez nous et au final, on commence à se dire qu'on est faible. Moi, je suis arrivée en prépa littéraire, c'était à Bordeaux, pour aller en préparer, il faut avoir un très très bon niveau et très bon dossier, cela voulait dire que je méritais ma place. Et pourtant, je me sentais plus faible que les autres alors qu'il y avait aucune raison. Dans les résultats même, je voyais que j'avais des meilleures notes que certains et pourtant rohonyaguo je me disais, je viens de Mayotte, c'est une académie faible et tout ça et pourtant il n'y a aucune raison, on est aussi capable que les autres.
- Psy : Et aujourd'hui alors, où tu en es avec tout ça ?
- Mme H. : Aujourd'hui, je suis dans le positive. Ou en tout cas j'essaie de rester dans le positive. Et ce qui m'a vraiment aidé, c'était mon voyage au Ghana. J'ai fait une mission humanitaire et citoyenneté dans un orphelinat, d'abord dans une école privée que j'ai fini par démissionner parce que j'étais victime d'harcèlement sexuel par un collègue. Au final, je suis partie dans un orphelinat où je suis restée un mois et demi. Et avec les enfants, on faisait beaucoup d'activité de

développement personnel, on faisait beaucoup de sport ensemble, et puis un jour ils m'ont emmené dans leur dortoir pour voir comment ils vivaient et tout (...). J'ai vu les matelas, très abîmés, cela m'a tellement bouleversé. Et j'ai dit à ma meilleure amie, qu'il faut qu'on fasse quelque chose pour ces enfants. On a fait une levée de fond (...). Au final, on a réussi à rassembler près de 800 euros. C'était beaucoup d'argent. Avec les enfants, on leur a demandé, qu'est-ce que vous voulez faire ? Quelles activités ? On a emmené un coiffeur à domicile, la piscine, musée, shopping et tout, ... Le fait de voir ses enfants qu'on a abandonné par leurs parents soit par qu'ils arrivaient à s'en occuper ou parce qu'ils avaient des maladies quand ils étaient petits, les voir comment ils étaient heureux. Quand tu leur demandes ce qu'ils veulent faire plus tard, il y en a qui disent « moi je veux journaliste, ça, médecin, pilote ». Quand j'ai vu à quel point, ils étaient rêveurs et positifs, je me suis dit, certes tu as perdu ta maman. Aujourd'hui, tu as la certitude qu'elle va bien là où elle est, certes tu as été maltraité pendant longtemps mais aujourd'hui c'est plus le cas. (...). Quand j'ai vu ces enfants qui étaient heureux dans un pays où il y a les riches d'un côté et les pauvres d'un autre côté et ils sont nés dans un quartier pauvre, ils ont déjà ça sur eux. Ils ont vécu des choses bien plus difficile et à un âge plus petit que moi. Je suis française, j'ai a chance de voyager comme je veux. Le passeport qu'on a c'est une chance inouïe, je suis française, la chance d'être soignée presque gratuitement, une scolarité gratuite, ce sont des études de qualité (...). Rien que pour ces enfants-là, tu te dois d'être positives, tu te dois d'être heureux. Parce que toi tu as la chance de faire ce qu'eux ne le feront jamais. Aujourd'hui, je suis dans un état positif. Certes la dépression est quelque chose de très négative, un monstre qui essaie de me tirer vers le bas et à chaque fois qu'il aura l'occasion, il va essayer mais grâce à toutes les bonnes choses qui me sont arrivées et le sourire de ces enfants-là, je me dois d'être positive. Aujourd'hui, je suis très très contente dans ma vie. J'ai envie de faire un super Master, je veux me lancer sur un super stage. J'ai envie de décrocher mon diplôme avec une distinction, une mention, je suis vraiment très très ambitieuse, j'ai des projets d'entrepreneuriat. Elle a des idées et elle envie d'en parler, il faut une solidarité à Mayotte, il faut renouer avec nos valeurs. J'ai envie de relever tous les défis (...). J'ai toujours été quelqu'un de volontaire, jamais eu peur de travailler en même temps que mes études (...).

- Psy : C'est un parcours exceptionnel, une battante.
- Mme H. : Comme ma mère, mais moi, je ne m'effondrerai pas. Si tout cela n'était pas arrivé, je ne serai pas ce que je suis. C'est la vie ! (...), je n'étais pas dit, mais quand j'étais au Canada, j'ai rencontré un garçon qui a abusé de moi, mais c'est surtout le fait d'avoir l'impression d'être seule. La dépression me faisait croire que j'étais seul, personne ne m'aimait et tout. Et Dieu m'inspire, m'insuffle, j'ai fait mes ablutions, tu prends ton coran et tu vas lire, j'ai lu, j'ai lu, j'ai lu, et après j'ai fermé le Coran. Et j'ai Manguou, stp, enlève cette tristesse de mon cœur, je pleurerai, il y a que toi qui peut m'aider, enlève cette souffrance de mon cœur, ça m'écrase. J'ai senti vraiment comme si un poids est sorti de mon cœur, depuis ce jour, où j'ai fait cette prière, j'ai plus eu de tristesse. C'est-à-dire toute la tristesse que ma mère me manque est partie. (...). Aujourd'hui, j'ai plus cette tristesse qui va arriver d'un coup, je veux pleurer, ou quoi, j'ai plus ça. Dieu m'a aidé et il a exaucé pleins d'autres prières. Dieu sait lui qui nous a emmené sur terre, si on veut quelque chose, il faut lui demander. Le jour où j'ai demandé à Dieu ma tristesse qui m'écrasait (...), il y a de l'espoir. Si je n'avais pas vécu tout, je ne serais pas la battante que je suis, la femme que je suis.
- Psy : Tu as fait de ta dépression, une force, tu es une personne résilience, bravo pour ça. Merci pour cet entretien très enrichissante, qui est touchant. Merci.

Mme P.

- Psy : Bonjour, j'aurais aimé dans le cadre de mes recherches sur les jeunes de Mayotte, je recueille des entretiens pour mieux leur comportement et surtout comprendre comment ils arrivent à réussir malgré leurs difficultés et les obstacles dans leur vie. Ainsi, ayant eu connaissance de votre projet sur Mayotte, j'aurais aimé vous connaître un peu plus, connaître

votre histoire de vie de l'enfance à maintenant avec les événements marquants. Je suis toute à votre écoute.

- Mme P. : D'accord, pour commencer, oui j'ai mon projet qui me tient vraiment à cœur sur Mayotte. Et je pense que j'ai assez de bagages en moi. Il est temps que je rentre dans mon île natale, montrer ce que je sais faire, créer des emplois, donner la chance aux autres.
- Psy : Vous vous êtes formés comment? Avec un CAP de cuisine, BEP?
- Mme P. : Non j'ai fait mon Cap de cuisine à Mayotte, je l'ai pas eu parce qu'à l'époque il y avait beaucoup de moqueries.
- Psy : Quelles moqueries?
- Mme P. : Personnellement, mon père ne me voyait pas en formation de cuisine, il me voyait plus sur la voie générale. Je ne me voyais pas dedans.
- Psy : Par rapport à quoi?
- Mme P. : j'avais des bonnes notes, surtout en français mais je ne voyais pas m'engager, aller en seconde générale, aller vers une voie générale, c'était pas dans ma tête.;
- Psy : Vous vouliez faire quoi?
- Mme P. : Moi à la base, je voulais ouvrir un restaurant avec une cuisine d'ici et d'ailleurs.
- Psy : Depuis toute petite, vous aviez ce rêve?
- Mme P. : Oui, j'adore la cuisine depuis toute petite.
- Psy : D'où vient cette passion ? Vous pouvez m'en dire plus ?
- Mme P. : J'ai une famille assez particulière. On était 9 au départ. J'étais la fille, j'étais au milieu. Il y avait 3 grands frères avant moi, deux garçons et après mes trois petites sœurs. Donc depuis toute petite, ma maman m'a appris à cuisiner. Elle avait une espèce de connexion en elle, avec tout ce qu'elle faisait, j'ai appris là, sa passion, il y avait une espèce de connexion qui était est là qui faisait que j'étais attirée par la cuisine. De plus, je faisais quelques choses, plus elle m'encourageait, elle me disait : « tu as des étoiles dans la mer », « tout ce que tu touches c'est bon ». Elle me soutenait. En plus, elle voyageait beaucoup à l'époque, c'était une grande commerçante. J'ai commencé là. Quand elle n'était pas là, c'est moi qui m'occupais de la maison et de la cuisine. Elle avait la certitude que j'allais m'en sortir au niveau de la cuisine et des tâches ménagères. Elle partait, elle me laissait avec mes sœurs et puis voilà.
- Psy : Vous aviez quel âge à cette époque-là ?
- Mme P. : J'ai commencé à cuisiner à l'âge de 9 ans, ma passion vraiment pour la cuisine a commencé vers 12, 13 ans. J'avais une cousine qui faisait des cadeaux, des cakes, et elle avait un cake qu'elle faisait, et on sentait vraiment le gout du beurre. Cela m'a tellement attiré que c'est là où ma passion, pour les gâteaux, a commencé. Donc j'arrivais à mélanger la cuisine, à créer des trucs salés, des trucs sucrés, j'arrivais à mixer. Ma maman, elle m'encourageait, elle me disait : « Tu as quelques choses en toi comme une étoile quand tu fais la cuisine, quand tu fais des gâteaux, tu es investis dedans. Tu as ce petit truc-là qui fait que, donc je t'encourage à aller le faire même plus loin.
- Psy : Alors que le père n'avait pas le même discours ?
- Mme P. : Oui mon père n'était pas soutenant pour ce qui est professionnel, il n'aimait pas ça du tout. Parce qu'à l'époque les gens et lui disaient, celle qui avait le bac, on l'encourageait. Il y avait une manifestation dans le village pour dire tel enfant de tel a eu le bac, et tout le monde parlait de lui, cela rendait fière le village. Mais moi ce n'était pas moi, je ne voulais pas me voiler la face. Je ne voulais pas aller au bac parce que je veux me mentir à moi-même. Je ne voulais pas me voiler la face en allant vers un bac. Ma maman m'a dit : « suis ton instincts ». C'était les années 2000. Moi à cette période, je voulais me directement avec quelqu'un. J'étais une fille la rebelle et tout. J'avais 16 ans, ma mère disait : « elle est trop jeune pour la faire marier » mais mon père voyait comme je ne voulais pas passer le bac, faire des études que j'étais

un danger pour mes sœurs. Vu que j'étais rebelle, j'avais une grande gueule, que je n'étais pas un bon exemple pour mes sœurs. Mon père voulait se débarrasser de « l'élément perturbateur », c'est-à-dire moi. Et à partir de là, cela m'a laissé des traces, cela m'a laissé un goût amer, cela m'a démotivé. Suite à ça, j'ai commencé à voir des garçons, à parler avec des mecs et puis j'ai mon ainé après j'ai commencé à travailler dans la restauration et j'ai laissé les études. Après j'ai laissé mon gamin à Mayotte et je suis venue en métropole pour continuer mes études. Et j'ai fait mon CAP, mon BEP puis j'ai rencontré un homme ici, j'ai refait ma vie et j'ai eu mes deux autres enfants (ma fille et mon garçon). Et puis là, j'ai travaillé dans une association de tout ce qui est produit Bio et puis j'ai commencé à cuisiner. J'avais mon ex qui m'encourageait à faire la cuisine comme il était un grand mangeur, il me disait ça c'est bon, ça ce n'est pas bon et vu que j'avais des produits Bio gratuit, je me basais dessus et je faisais beaucoup de choses. Et petit à petit, ça a commencé là, et puis un jour, j'ai essayé de faire le cake au beurre que ma cousine m'avait appris et puis là, j'ai mis avec une crème citron, là ce jour, je ne l'oublierai jamais, c'est là où ma passion de la pâtisserie s'est dévoilée là. J'ai fait des formations en pâtisserie. Après j'ai tenté de faire un chocolatier, j'ai travaillé avec un chef étoilé qui m'a dit que j'avais du talent. Et qu'il souhait que je travaille avec eux pour faire les chocolatiers. Mais malheureusement, apparemment, je ne peux plus faire des formations, parce que j'ai trop perdu au niveau de la région, donc j'ai arrêté là et aujourd'hui j'ai mon chef étoilé qui me suit bien. Il est toujours là avec son équipage, il m'encourage et il m'a dit que le jour où je m'installerai à Mayotte, il viendra. Donc il compte sur moi d'aller au bout de mon projet. Je suis très motivé quand je pense à mon petit frère, le défunt qui a toujours été là, qui m'a encouragé, qui me disait : « un bon jour tu vas percer, je serai là avec toi, je serai toujours là avec toi, là où je suis, je suis là avec toi ». Il est décédé malheureusement.

- Psy : Vous avez perdu un petit frère ? Vous vous sentez prête à m'en parler ?
- Mme P. : Oui, j'ai un petit frère mort à 24 ans, il a été tué ici en métropole. On avait un projet en commun, lui en tant que comptable, souvent il me disait : « ne perds de rien, n'aie pas peur, pour devenir quelqu'un, il faut être ridicule, sois toujours toi-même, toujours la tête haute, continue ta route, ne regarde jamais en arrière. Tu vas tout déchirer, je compte sur toi ». Aujourd'hui, il n'est plus là mais les paroles me donnent le courage et la niaque d'aller le plus loin possible.
- Psy : C'est très touchant ton histoire, ton parcours.
- Mme P. : Comme je dis souvent aux gens ma vie est une histoire « fantastique ». Mais aujourd'hui, j'ai mes enfants qui me soutiennent, mon nouveau compagnon également. On est soudé tous les 5. J'ai ma maman qui me soutient. Hier j'ai vu qu'il y a une de mes deux sœurs qui m'ont soutenu, le journal de Mayotte qui a parlé de moi, ma sœur, s'est réveillé et l'a publié sur sa stories de Facebook, les gens autour me soutiennent.
-
- Psy : le premier enfant, vous avez pu le récupérer ?
- Mme P. : oui, je l'ai récupéré à 3 ans, il est avec moi, il a 14 ans aujourd'hui. Et il est fier de sa maman, je lui ai parlé qu'il y a eu un article sur Moi à Mayotte et ils ont dévoilé mon talent. Il m'a fait pleins de câlins, il y a de quoi être fière avec tout le parcours que j'ai traversé.
- Psy : Vous vous êtes battus pour être là ou vous êtes, pour être à votre place et le meilleur est à venir encore. Car ce n'est que le début de votre belle aventure. Cela me rappelle l'histoire d'un jeune Mahorais qui avait un don dès le début, de peindre magnifiquement mais il n'était pas soutenu et était victime de moqueries de par sa famille ou tout le village.
- Mme P. : Oui c'est ce que je ne comprends pas, on est moqué au lieu de nous encourager. C'est ce dont j'ai dû mal à comprendre c'est que nous les Mahorais en l'occurrence la famille, ne serait pas soutenant. Mais le monde avance, j'espère que ça va changer. Je pensais être la seule à avoir vécu ça mais cela me rassure, je ne suis pas la seule à être passer par là.
- Psy : Non vous êtes loin d'être la seule. D'ailleurs cette recherche nous permettra de donner la parole à des jeunes comme vous qui subliment leurs souffrances par vos talents particuliers, vos ténacités car beaucoup de jeunes me disent manquer de modèles de référence.

- Mme P. : A Mayotte, les parents et la société pensent que pour réussir il faut absolument obtenir le bac, on dirait que c'est la « porte du paradis ». Il faut arrêter. Comme je dis à mes gamins, je ne vais pas t'inciter à aller sur la voie générale comme mon père a voulu le faire, quoique tu veuilles faire, je vais te soutenir. J'ai montré ce dont je sais faire pour m'améliorer, pour être soutenu pas mais forcément pour gagner beaucoup d'argent et beaucoup pensent que je fais tout ça pour m'enrichir. J'aimerais réussir mais j'ai surtout besoin de la communauté, de la solidarité et leur soutien. J'ai aperçu beaucoup d'associations mahoraises en métropole mais nous on n'avance pas, ils sont égoïstes. On est tellement égoïstes, ils vivent dans les années passées, on est au 21 -ème siècles, il faut avancer, et rester soudé. Nous avons besoin de faire avancer notre île, aujourd'hui parmi les départements français, il y a surtout Mayotte qui n'évolue pas. Pourquoi ? Parce que nous les Mahorais, on est égoïste, on a tous pour aller de l'avant, avec des moyens, ressources humaines, de l'argent comme tous les autres départements mais nous n'arrivons pas à exploiter nos compétences, nos savoir-faire. Donc c'est vraiment malheureux. Et sur les réseaux, je demande aux personnes originaires de Mayotte de s'abonner, je reçois des messages de type : « si tu crois que je vais m'abandonner pour que ça soit toi qui gagne l'argent, tu rêves ». Je ne pense pas qu'à gagner de l'argent, je souhaiterais aussi créer des emplois pour moi et pour les autres. En cela je remercie le ciel. Mais il faut qu'on arrête de penser comme cela, il faut qu'on soit solidaire pour faire avancer notre île. Nos ancêtres se sont tellement battus, c'est à nous de prendre le relais.
- Psy : Ok d'accord, Vous restez ici jusqu'à quand ?
- Mme P. : je souhaite rentrer là-bas d'ici cet été pour mettre en place mon projet. Je suis ici au moins jusqu'en août. Je vais devoir partir, je dois m'occuper des enfants. J'espère que j'ai pu répondre à vos attentes.
- Psy : j'avais encore de deux ou trois questions à vous poser, on peut le faire selon vos disponibilités pour approfondir vos propos. Et je vous remercie de votre participation.
-
- Entretien N°2 avec Mme P.
- Psy : Nous étions restées à cette idée de manque de soutien des Mahorais ?
- Mme P. : Pour le moment même ma famille ne voit pas ma valeur ni mon utilité. Cela sera plus tard peut-être. Je généralise, c'est tous les Mahorais qui fonctionnent comme ça. (...). Je souhaiterais souligner que les mentalités mahoraises changent. Le pire c'est que de mon côté, je lis beaucoup d'articles et je vois notre culture, notre cuisine s'envolent ailleurs. Les Mouzougous (l'homme blanc), il s'approprie de la sauce bocamelle ce n'est pas français etc... par exemple, c'est mexicain. Mes collègues font des chips bananes, ils prennent tout ce qui est piment, mangue, ils font des mélanges de cuisine, africaine et asiatiques. Pour l'instant la cuisine mahoraise, je n'ai pas vu, je ne vais pas mentir dessus. (...) Ils se lassent de leurs cultures à eux, ils cherchent ce qui pourrait leur rapporter « gros ». Les Mahorais n'arrivent pas à comprendre, à visualiser, à regarder ce qui est bien pour eux mais on est tellement focalisé que cette personne-là, elle va réussir, il faut que je lui mette des bâtons sur les roues pour l'empêcher d'aller plus loin que moi, il faut que lui aussi galère colle moi. Il faut arrêter cette mentalité. (...). Il faut qu'on trouve une solution pour qu'on puisse avancer ensemble, pour qu'on puisse oublier la rancœur et la haine qui va nous emmener nulle part, il faut qu'on apprenne à vivre dans une communauté parce que pour nous les Mahorais, on ne sait pas encore ça. Pour moi, il faut trouver le cœur du problème, qui est de « vivre et de communiquer dans la société ».
- Psy : Les Mahorais rejetteraient tous ce qui ne leur plaisent pas ?
- Mme P. : Oui, quelqu'un qui chante, c'est mal vu même s'il a une belle voix, idem pour une personne qui écrit ou danse. Et moi, on m'a critiqué également. Je chantais, j'ai découvert ma voix avec les chants traditionnels à Mayotte (Débaa) que j'ai arrêté de chanter. Maintenant je chante chez moi. Ma fille de 9 ans chante super bien aussi, elle a une voix extraordinaire, on me dit pourquoi je ne l'inscris pas au concours the Voice.

- Aujourd'hui, j'ai commencé à montrer ce que je sais faire, en vidéo et en photo pour le groupe dans les réseaux sociaux où je suis avec mes sœurs et belles sœurs, ma belle-sœur directement, elle critique. Vous connaissez Jeannine Issouf qui fait du saut, elle vient du même visage que moi, ma fille fait comme elle, j'ai filmé et envoyé à mon groupe fermé pour la famille, il y a qu'une seule qui m'a encouragé, les autres, ce n'est que des critiques. J'ai dit : « A quoi bon de partager, tu crois que ce sont des bons moments, tu vas avoir du soutien de la famille qui va t'encourager avec tes enfants mais au final, ce sont les critiques. La première chose à faire, ce sont les critiques. Même si c'est par jalousie, c'est dommage car moi je serai contente que les autres réussissent. Moi si j'arrive à faire partie de l'histoire, ça sera une bonne chose, je souhaite à tout le monde à réussir. Je suis prête à encourager les jeunes qui ont du talent. J'ai envie que mon pays avance, qu'un jour Mayotte sort de ce cercle vicieux, qu'un jour qu'on parle plus de Mayotte que c'est une île qui parle que de Migrants. Je voudrais qu'on parle de Mayotte qu'elle a réussi, qu'elle a exploité sa richesse, des trucs positifs que j'ai envie d'entendre de Mayotte. Et non que des trucs négatifs, pas que des faits divers ou des scandales, j'ai plus envie d'entendre ça de Mayotte. Je voudrais entendre que Mayotte avance, qu'elle porte son nom de l'île aux parfums mais aujourd'hui, c'est plus des odeurs pourris qui sortent de Mayotte. (...) J'ai déjà essayé des concours en pâtisserie mais quand on est passionné mais qu'on pratique, on ne peut pas y participer, j'aurai bien aimé. (...). J'avais un moment de ma vie où je commençais à souffrir de l'intérieur. J'ai pensé à dormir pour ne jamais me réveiller pour oublier toutes ces souffrances. Je suis passée aussi par ces idées noires.
- Psy : J'aurai aimé que tu m'en parles de ces moments difficiles pour toi ?
- Mme P. : C'était la descente, j'ai connu des jours meilleurs. J'étais enfermée de tout le monde. Mon mari m'avait posé un ultimatum en me disant que ta famille c'est moi et les enfants. J'ai mis de côté le reste de ma famille. Ma famille me « pourrissait la vie », lui aussi, j'en pouvais plus, je voulais couper de tout le monde. Je ne comprenais pas pourquoi, il me faisait ça. Je me suis enfermée. (...). C'était la descente aux enfers, ils partaient au boulot, j'étais enceinte. Il rentrait du boulot, il se défoulait sur moi, il avait une emprise sur moi, il me violait en me forçant à avoir des rapports avec lui, c'était dur. Tous les soucis se sont accumulés, j'ai eu mon deuxième frère qui est venu me retrouver, on a commencé à se parler et là, il décède, par la suite, mon frère aîné qui s'est fait incarcérer (...). Puis après, on essayait de s'en sortir et là, mon petit frère su jour au lendemain, on apprend qu'il s'est fait assassiner. Le ciel est tombé sur nous, quand le malheur frappe, tout s'effondre. Je n'arrivais plus à dormir, je souffrais, c'était dur tous ces soucis, je n'en pouvais plus. Tu te poses la question si je dois encore rester dans ce monde, ça fait mal (...), mes enfants je les envoyais chez la nounou, je ne foutais rien de ma vie, je n'avais envie de rien faire. Mon frère qui était là, qui me soutenait, je me demandais mais à qui je vais me confier, qui allait m'encourager, me soutenir, qui sera là avec moi, que je vais confier mes secrets les plus intimes, les plus douloureux, c'est qui va me reconforter, je n'avais personne autour de moi. J'étais toute seule avec mon ex-mari, lui il me soutenait (...). Mais ma belle-famille qui était si soudée avec moi quand tous les malheurs sont tombés sur moi, tout le monde m'a retourné le dos. Je me suis retrouvée encore toute seule. Les enfants, je ne m'en occupais pas, je les envoyais chez la nounou. Je demandais juste à sauter de la maison, à chercher des traces sur le mur pour nettoyer. A cette période-là, c'était ma vie. Et un bon jour, j'allais chez le médecin, j'ai demandé des somnifères parce que je ne dormais pas et puis là, la décadence à commencer. A partir de là, dès que je voyais que je réfléchissais, j'en prenais. Puis j'en ai trop pris, que j'en ai fait une overdose et c'est mon fils aîné qui m'a trouvé. Il a eu les bons gestes, il a appelé la SAMU, il a appelé les pompiers, il a fait ce qu'il a fallu. Et à partir de là, j'étais gardée en observation pendant trois jours. Et puis là, on a appelé ma maman, on a appelé mon père et on m'a dit qu'il fallait que j'aie un psy. Et ça allait pas du tout de 2013 à 2015. Je n'ai pas vu de psy, j'ai juste dit que je voulais voir mes parents. Je voulais vraiment constater que réellement mon petit frère était décédé et qu'il était parti de ce bas-monde. J'avais pleins de questions dans ma tête mais je n'avais pas de réponses. C'était une énigme dans ma tête, j'étais dans un labyrinthe, je me suis enfermée dans un labyrinthe. Et c'était à moi seule, de m'en sortir de là mais moi je ne voulais pas. Mais à un moment donné, j'ai eu le déclic, ma sœur a su trouvé les bons mots, elle m'a dit : « Regarde-toi, tu n'es plus la grande sœur que j'ai connu à Mayotte, la femme battante, la femme courageuse que j'ai toujours connu depuis toute petite. Ce n'est pas

cette femme-là devant moi, je ne veux plus voir cette femme-là, rends-moi ma grande sœur. Elle a trouvé les mots exacts qui a fait un déclic chez moi et le lendemain, je me suis réveillée, je me suis battue. Pendant les deux, j'ai juste fait mon permis et je suis rentrais chez moi. Mais le jour où ma sœur m'a parlé cela a fait un déclic, j'ai commencé à me rebooster, à chercher du boulot. J'ai commencé à me lancer et puis là j'ai trouvé un travail dans une association et puis j'ai expliqué mon projet, j'ai approché mon directeur, il m'a appuyé. Et il m'a dit : « tu sais ce qui me touche dans ton histoire c'est le fait que ton frère t'a donné des conseils justes avant qu'il se décède, prends tes conseils là pour tes atouts, sois ambitieuse et va le plus loin possible. A partir de là, je n'ai rien lâché, j'ai travaillé. Depuis 2016, je n'ai pas glandé, j'ai eu mon CAP haut la main. J'essaie plus de freiner. A un moment donné j'ai fait des économies. Je peux économiser comme je veux, mais tant que je ne réagis pas, rien ne se fera.

-
- Psy : Vous avez su trouver en vous ce qui t'a permis de dépasser de tes souffrances...Ce ne pas rien. Bravo pour ça. Et sans prise en charge psychologique, cela relève même du miracle.
- Mme P. : je dis souvent même hier, je le disais à mon beau-frère, la vie est un combat, chaque jour que tu te lèves est un combat que tu vas mener. Je lui ai dit cette phrase qui je vais te dire : la vie est une rose, mais la rose elle a pleins d'épines. Prends la vie comme elle vient, tu ne vas jamais t'emmerder. Si tu arrives à mettre cette phrase-là dans ta tête, tu verras tu auras des difficultés, je n'ai pas dit que tu en auras pas, mais comme je te dis la vie c'est un combat, bats-toi pour y arriver, si tu ne te bats pas, tu ne vas pas y arriver. Et comme on dit avec le vieux dicton : « aide-moi et le ciel t'aidera », si tu ne t'aides pas, ce n'est pas le ciel qui va t'aider.
- (...). Moi mon père se battait pour la polygamie, c'est mon père, il le restera, c'est « un coureur de jupon maladif », il couche à droite et à gauche, aujourd'hui comme je lui ai dit, tu as fait ta vie, tu as fait ta life, tu trompais les femmes, tu traitais les femmes comme si c'était des « canettes de bières », aujourd'hui, c'est moi ta fille qui en paie les frais quoi, donc c'est pas mes sœurs. Je ne souhaite pas ce qui m'est arrivé que mes sœurs le vivent mais une femme qui change un homme une fois, deux fois, c'est dégelasse, limite toi-même à un moment donné de ta vie, tu te dégoûtes et tu te dis, pourquoi ça, pourquoi ça arrive à moi, pourquoi je n'arrive pas à garder un mec qui restera fidèle avec moi, mais c'est tout le temps des mecs qui vont te faire « chier », profiter de toi tout au long de ta vie mais laisse tomber quoi. Mon père la première fois qu'il a su trouver les mots qui m'a un peu réchauffer le cœur, c'est en 2018 quand j'étais à Mayotte, au mariage de ma sœur, j'ai fait des salades, hamburger et pizza, il a goûté la salade et il a dit : « parmi vous mes filles, il y a que votre sœur qui avait le temps de cuisine de votre mère, c'est elle qui a les doigts de votre maman, qui a la bonté de cuisine de votre maman, il y a qu'elle qui a su la prendre. Cela m'a réchauffé le cœur mais quelques secondes après, il a tout cassé, il m'a dit, aujourd'hui tu as ton CAP, tu as ça et ça mais je te conseille de venir ici, chercher du boulot, ouvrir une pâtisserie ou avoir une entreprise, ce n'est pas fait pour toi. Je lui ai dit, j'ai déjà fait mon examen, j'ai été à la chambre de commerce, si on m'a donné l'acte, j'ai payé quand-même 400 euros de mes poches et si on m'a donné le titre pour ouvrir la boîte c'est que je suis apte, je l'ai aussi cassé et là il m'a dit, « ah ça je ne t'ai pas au courant », parce que tu ne t'intéresses pas à moi. Il y a que les deux autres qui ont eu le Bac, ce sont eux ta fierté. Mais moi qui a un CAP, je suis apte. On ne dirait pas que je suis ta fille légitime quoi, tu es là à chaque fois, tu me dénigres, tu me casses, ce jour, j'ai vidé mon sac, et puis je lui ai dit si tu n'as pas confiance en moi, moi je vais te montrer de quoi je suis capable ma boîte avec ton aide ou sans ton aide, je vais l'ouvrir. Un bon jour, tu me diras, ma fille, je suis fière de toi, c'est tout ce que je demande. Je le demande à notre seigneur qui nous guide dans le droit chemin, dans ce projet de réussir inchaallah, c'est tout ce que je demande.
- Bon écoutez, on a beaucoup parlé, merci d'avoir été à mon écoute et puis je vais vous laisser car il y a des enfants à s'en occuper, ils réclament leur maman. On reste en contact, merci d'avoir su avoir la curiosité de venir jusqu'à moi. Au début, je me méfiais et puis mon gamin m'a dit : « peut-être c'est quelqu'un qui s'intéresse vraiment à toi maman », vas-y élargis et puis voilà, j'ai dit ok, il n'y a pas de soucis, je vous ai écrit et puis voilà. En tout cas merci.

3-Les entretiens non-sélectionnés mais cités dans la recherche.

Mme S.

Je suis Mme S. J'ai 21 ans et je vis actuellement en France depuis 5 années. Je suis la 3^e d'une fratrie de 4 enfants, une sœur et 2 frères. Nous sommes une famille recomposée (moi et mon petit frère sommes nés d'un père différent). De ce fait, j'ai eu une enfance difficile en raison de ma relation avec ma grande sœur et mon grand frère. La séparation de notre mère avec leur père a été difficile pour eux, très jeune, et j'en récoltais les conséquences. Les projections tournées vers moi, j'ai dû me rendre invisible dans le foyer afin de ne pas récolter l'attention et l'affection de mes parents, chose qui paraissaient absents envers eux. Depuis, je me suis toujours senti désintéressée non seulement par mes parents mais aussi par tout le monde.

J'ai dû donc grandir avec ce mal-être jusqu'à présent. A ce jour je manque de confiance et d'estime de soi. J'ai également une sorte de phobie sociale de peur d'être rabaisée ou jugée. Aussi je travaille beaucoup sur cela mais les résultats subissent un effet de yoyo. Je fais aussi le maximum pour cacher cela derrière une personnalité souriante, amicale, sans en connaître la raison.

Par ailleurs, ayant un parcours scolaire plutôt assez exemplaire, mes études me permettaient de combler mon besoin de reconnaissance, jusqu'à être victime d'anxiété et de stress récurrent. Cela ne m'empêche tout de même pas aller de l'avant à me fixer des objectifs et à essayer de les atteindre

Les évènements marquants de ma vie sont en outre mes voyages et mes réussites principalement scolaire (bac, permis, admission en école d'ingénieur, ...)

Pour aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes, j'observe le parcours des personnes inspirantes notamment sur Youtube et j'observe aussi mon parcours, d'où je suis partie pour en arriver à aujourd'hui. Les personnes de ma communauté restent cependant une source de motivation plus pesante.

Mon talent particulier serait ma persévérance. J'ai le goût de la compétition et du challenge.

Pour m'aider à donner le meilleur de moi-même et prétendre à des parcours d'excellence, je pense qu'il y'a l'encouragement et un accompagnement individuel dont je ressens de plus en plus le besoin mais dont je ne sais pas à qui me tourner. Les personnes proches à qui j'en parle néglige le mal-être et le déséquilibre émotionnel que je vis actuellement.

Mon plus grand frein dont je suis en train de me battre malheureusement est mon manque de confiance en soi et d'estime que j'ai perdu durant mes études et ma vie ici en Métropole.

Mme Z.

❖ Présentation

Mme Z., âgée de 30 ans

❖ Parcours de vie

1-Enfance

Une jeune fille hyper active, passionnée par mise en scène, le sport. Je me rappelle que j'aimais bien m'enregistrer et je voulais être animatrice ou journaliste. Ils ne comprenaient pas à cette époque je puisse être active et libre, je n'aimais pas qu'on me dise ce que je devais faire.

2-Adolescence

J'ai toujours active, j'aimais le sport même si ça déplaçait, les anniversaires sont mal vus, on te prend pour une blanche, la fille pas de cordes, fille star, on allait à l'école coranique. Toujours fonctionné comme ça. J'ai fait mon bac en étant comme ça. Juste avant de passer mon bac, j'ai été miss. J'ai fait des choses qu'il fallait, beaucoup de pression pour moi et les parents. J'ai fait ce que je voulais faire.

Élue à un concours de beauté, j'ai découvert le côté sombre et attirant des êtres humains, j'ai été enrichi psychologiquement à travers les humains que j'ai côtoyés, à travers cette expérience de pouvoir voyager...Revenue à Mayotte avec un la tête remplie, la pression avait baissé. J'ai eu raison de ne pas avoir céder à la pression.

J'ai rencontré l'homme de ma vie. Une personne qui est tombé amoureux de ma soif de liberté et d'honnêteté... Et de ma générosité, mon côté naturel, ma détermination...

On a fondé une famille. A travers toutes mes expériences, etc., j'ai acquis des valeurs. J'ai vu qu'il y j'ai vu que nos jeunes garçons étaient là, ils ne faisaient rien, qu'ils pouvaient acquérir des savoir être, des savoirs faire, qu'ils puissent grandir psychologiquement.

J'ai voulu aider ces jeunes garçons à ma manière et mettre en avant toutes les valeurs acquises, de pouvoir apprendre et transmettre des valeurs tels que le respect, l'acceptation de soi..., utile pour les garçons ici. Je me suis ouverte au national et à l'international. Ces jeunes garçons ne rêvent pas et ne se sont pas protégés. Et ils font ce qu'ils font aujourd'hui, ils terrorisent les gens...On ne s'occupe pas assez d'eux.

3-Vie Adulte

Une vie épanouissante, épouse, mère de famille et entrepreneuse.

Je ne regrette rien de ce que je fais.

❖ Relation avec les parents et la fratrie

Très bonne relation avec ma mère. Père biologique décédé. Et mon beau-père, au début c'était plus compliqué quand j'étais rebelle mais après il m'a soutenue.

Mère très soutenant et sœurs aussi. Les frères et sœurs sont géniaux, le chouchou de la maison, avoir bousculé les mœurs. Un mari qui booste...

Je suis arrivée à une phase de liberté et de paix autour de moi avec ma famille.

❖ Questions identitaires :

1-Qu'est-ce être mahoraise pour toi ?

C'est un état d'esprit, rien à voir avec être natif de Mayotte, c'est partager les valeurs, la culture, partager toutes les valeurs d'une mahoraise.

Être mahoraise ce n'est pas avoir la tenue traditionnelle, c'est dans sa tête être sûr qu'on aime l'île, qu'on se sent imbibé de l'énergie mahoraise, être prête à défendre le pays, c'est ça être mahoraise pour moi.

2-La place de la femme mahoraise ?

Il y a encore beaucoup qui donne encore beaucoup de place aux hommes qu'à elle-même malgré l'évolution, malgré qu'elle travaille.

Elles sont au centre, elles ont une vie, un avenir, leur propre centre d'intérêt, c'est en se focalisant sur leur propre centre de vie qu'elles pourront être et s'épanouir et certainement pas en donnant une large place, 99% de leur place aux hommes mahorais.

❖ Les événements marquants de ta vie ?

- Les gens qui faisaient pression sur moi
- Élection au concours de beauté
- Rencontre avec mon mari
- Présidente d'une association pour aider les jeunes

❖ Comment arrives-tu à aller de l'avant malgré les obstacles de la vie et les difficultés quotidiennes ?

Les ragots, il y en aura toujours à faire. La famille est là, soutenir. Des projets à mettre en place et ne pas tenir en compte des ragots.

Les difficultés : les mauvaises rencontres, les rencontres qui ne sont pas bien intentionnés ça nous fait reculer, on fait marche arrière, mais le fait d'avoir confiance en soi, d'aimer ce que l'on fait, d'être ambitieuse, prenne toujours le dessus face aux personnes qui veulent nous paralyser.

❖ Questions sur la jeunesse en général :

1-Quel talent particulier aux les jeunes de Mayotte ?

Une intelligence kinesthésique, très bricoleur, et artistique, tous les métiers artistiques (chant, danse...) et tout ce qui est électronique....

2-Comment peut-on les aider à donner le meilleur d'eux-mêmes ?

D'abord, les écouter, leur donner leur place dans la société, et à partir du moment où ils nous diront, moi je sais faire, pouvoir y répondre, pouvoir les écouter et répondre à leurs attentes. Qui peut les écouter ? La famille, l'état, les politiques, tout ce qu'il y a autour qui peut les aider

3-Quels sont les freins pour leur réussite ?

Qu'on ne les écoute pas, que les politiciens pensent plus à eux qu'aux jeunes et leurs motivations à eux. Qu'ils ne soient pas écoutés, pas soutenus par leur famille, pas motivés.

4-Comment participes-tu à leur développement ? Dans le contexte Mahorais ?

Les accueillir auprès de moi, de les motiver, orienter et les aider.

5-Quels sont les points faibles et les points forts de cette jeunesse ?

- Faibles :
 - un peu trop pris dans la société de consommation,
 - pas formé,
 - pas trop avisé,
 - pas trop formé,
 - très influencé, influençable, naïfs,
 - pas de visibilité sur l'avenir.
- Forts :
 - s'il décide de faire quelque chose tous en même temps, c'est-à-dire s'unir, et sont tous motivés à faire quelque chose, une société mahoraise qui fonctionne correctement, et bien je suis sûr qu'ils sont capables de faire.

❖ Mayotte et ses jeunes dans l'avenir:

1-Si on n'arrive pas à les canaliser ?

Si on arrive pas à les canaliser, cela sera pire que ce qu'il y a aujourd'hui, les jeunes vont sombrer dans la drogue, vont sombrer dans l'alcoolisme, vont sombrer dans le gouffre que nous-mêmes sommes en train de créer pour eux, créer ce que ça va créer, une explosion, des agressions partout, la violence au quotidien, tout risque de s'enliser si tout le monde, les autorités, les parents, les jeunes eux-mêmes, les psychologues comme toi, qui sont là pour les écouter, si chacun ne met pas la main à la patte, les suites de Mayotte, tout le monde les connaît.

2-Si on arrive à les soutenir et à les accompagner, leur offrant un cadre sécurisant ?

Si on les arrive à faire quelque chose, à les écouter par les parents, écouter par les autorités, par les professionnels comme toi, écouté par tout le monde pour les orienter le plus rapidement possible, du moins les valoriser sur ce qu'ils savent faire, on serait dans une société qui roulerait qui fonctionnerait correctement et motivés pour leur avenir.

Je te remercie grandement de cet entretien authentique et riche.

4-Tableau récapitulatif des entretiens Groupe 1

Description brève	Que pensez-vous de votre parcours de vie ?	Quelles qualités et quels défauts ?
J'ai 23 ans. 2 sœurs, 4 frères. En Master I actuellement.	Correct. Avec des hauts et des bas.	Ambitieuse. Quand j'ai un projet en tête, je ne le perds pas de vu. Mon gros défaut est que je ne suis pas assez sociable.
Je suis une femme, j'ai 24 ans. J'ai 4 sœurs et 2 frères (même père et mère). Je ne connais pas tous mes demi-frères et sœurs du côté de mon père. J'ai une licence 3.	J'ai grandi dans une famille nombreuse de ce fait, je me suis toujours sentie comme "le vilain petit canard". J'ai longtemps été mise de côté par mes sœurs aînées (2 grandes sœurs). Aujourd'hui, je des très bons rapports avec eux. J'ai le sentiment de ne pas avoir changé au fils des années, je trouve que je suis resté la même que là moi du lycée. C'est surtout un mal être physique car mentalement je me trouve moins timide et plus éloquente.	J'ai grandi en ayant des complexes tant physiquement qu'intellectuellement. Je manque de confiance en moi, et à mes capacités. Je fais des choix que je regrette beaucoup par la suite ; comme les choix de mes études, etc. J'ai du mal à aller au bout de mes rêves, mais j'y travaille encore et encore. Sinon, je suis une personne organisée, calme (je prends beaucoup sur moi, et je me mets que très très rarement en colère). Je sais être à l'écoute, et j'ai tendance à faire passer les besoins des autres avant les miennes. Je rêve d'une vie toute autre que la mienne, mais comme c'est impossible, alors, je rêve d'une nouvelle moi, en mieux. J'aimerais perdre du poids, et ne plus ressemblé à une femme boudins qui aurait 3 enfants, car c'est souvent ce que les gens qui ne me connaissent pas me demande. "Combien d'enfants avez- vous"? Je rêve d'avoir mon permis, et d'être indépendante. Je l'ai déjà été durant 4 ans de ma vie, et je trouve que je n'ai pas su en profiter.
J'ai 20ans et j'ai trois Sœurs et quatre frères. Actuellement en BTS.	Je pense que j'ai plutôt bien réussi mon parcours.	Je suis une personne souriante, aimable et ouverte d'esprit mais je suis hypersensible mais aussi très colérique. Je rêve de faire le tour du monde
J'ai 20 ans, j'ai 3 frères et 2 sœurs. J'ai obtenu un DUT.	Pour l'instant je trouve que je ne m'en sors pas trop mal.	Je suis quelqu'un d'assez ouverte d'esprit, qui aime partir à la découverte de l'inconnu, très agréable à vivre, joyeuse et surtout j'ai extrêmement confiance en moi. Mes principaux défauts sont le jugement sans connaître, la flemmardise et le manque d'implication dans certaines choses.
J'ai 23 ans avec 4 sœurs et 1 frère, je suis actuellement en master 2.	Je suis fière de mon parcours, j'ai toujours su persévérer malgré les difficultés et échecs et aujourd'hui je suis heureuse d'en être arrivé là	Je suis une personne ambitieuse, sérieuse, sociable, persévérante, gentille, patiente mais aussi sensible et parfois naïve.
18 ans 3 frères et 3 sœurs Diplômé du Bac S.	Pas mal !	Patient, engager, très drôle, sociable, timide, sportif, égoïste, solitaire, calme, attentif, intelligent, prétentieux, insociable, fêtard. Réussir ma vie, avoir une famille, faire le tour du monde, rencontrer du monde.

<p>11 frères et sœurs, 1ere année licence.</p>	<p>Je suis assez fière de moi sur certains points. Moins fière sur d'autres.</p>	<p>Je ne sais pas, je dirais que j'ai la tête sur les épaules (une capacité de me détacher des gens assez facilement, mais mon plus gros défaut, je pense que c'est ma dépendance affective.</p>
<p>Je ne sais pas quoi dire pour le parcours vie.</p>	<p>Je suis fière de mon parcours. Il n'est pas facile à suivre mais on tient bon.</p>	<p>Je suis une personne réservée, qui sait ce qu'elle veut et essaie de tout faire pour l'obtenir.</p>
<p>J'ai 21 ans, j'ai 2 frères et 1 sœur, j'ai fait un bac L et je suis actuellement en 3ème année.</p>	<p>J'ai un parcours plutôt mouvementé avec des épreuves difficiles mais c'est devenu une habitude. Je suis quand même très heureuse dans ma vie.</p>	<p>Je suis une personne patiente, à l'écoute, responsable et loyale. Mais je suis aussi très réservé, je suis aussi très méfiante.</p>
<p>J'ai 22 ans. J'ai une grande sœur 3 grands frères je suis la petite dernière. J'ai aussi 2 demi-sœurs et 4 demi-frères. J'ai été élevé par ma tante depuis mes 2 ans suite au décès de ma mère.</p>	<p>Je pense que ma vie a toujours eu un goût d'inachevé. Cela est difficile car j'ai toujours le sentiment d'être en retard dans certains objectifs par rapport aux autres. Aujourd'hui je me sens lié par des engagements avec les liens que j'ai tissés avec les gens que j'aime. Car j'ai toujours estimé qu'ils étaient plus fragiles que moi pour affronter certaines épreuves de la vie. C'est pourquoi leur bien-être a toujours été beaucoup plus important que réussir certains objectifs personnels de ma vie.</p>	<p>Je suis une personne empathique et sensible, je suis éthique, je n'ai pas de difficulté pour prendre le leadership et j'aime aider les gens. Comme défauts, je dirais que je suis des fois un peu réservée de peur de blesser quelqu'un mais quand on apprend à me connaître je deviens bavarde et j'ai du mal à me concentrer.</p>
<p>Je suis un homme de 35 ans. Marié, père d'une petite fille de 3 ans. J'ai un frère et une sœur de même mère et même père Je suis dans la vie active en tant qu'entrepreneur. J'ai dû à plusieurs reprises lâcher mes études pour travailler afin d'aider ma mère et la suppléer dans son rôle de chef de famille monoparentale.</p>	<p>Je pense que c'était les montagnes russes.</p>	<p>Je ne peux pas me décrire en Termes de qualités et de défauts, rêves ou autres. Car j'ai abouti à une conception de la vie qui ne rejoint pas une description des individus basée sur ces critères. Certains défauts peuvent être des qualités selon l'usage qui en est fait, et certaines qualités peuvent être des défauts selon les circonstances. Les rêves... J'en avais. Mon principal rêve était de rendre ma mère heureuse. Ses rêves étaient les miens. Car elle aussi voulait nous voir réussir et être heureux.</p>

<p>J'ai 23 ans, j'ai 5 sœurs et 1 frère. Je suis en Médecine.</p>	<p>J'ai quitté le cocon familial jeune pour l'hexagone. Ce n'était pas facile l'adaptation mais je m'en suis bien en sortie. Je n'ai pas eu un parcours des plus faciles en études supérieur mais j'ai tenu bon, bien sûr j'ai connu l'échec mais je n'ai jamais abandonné mes objectifs. La Paces étant l'une des années les plus difficiles de ma scolarité à cause de la pression du concours mais je l'ai surmonté. Ça m'a rendu plus forte.</p>	<p>Ma plus grande qualité je dirais que c'est la persévérance et à contrario je suis « je m'enfoutiste » à outrance, mon plus gros défaut du coup... mes rêves sont liés à ce que j'ai vécu je dirais. je suis humaniste, mon rêve c'est que tous les être humain soit reconnu en tant que tel qu'on soit tous traités de la même manière qu'on soit un homme ou femme, riche, pauvre, grand, petit noir, blanc, Mahorais ou comorien</p>
<p>26 ans, 2 frères et sœurs, Je suis dans la vie active.</p>	<p>J'en suis satisfaite.</p>	<p>Alors mes qualités : à l'écoute, ambitieuse, indépendante. Concernant mes défauts : un peu réservée, je ne m'affirme pas assez (pas un manque de confiance en moi car je connais mes capacités) ... Ces deux défauts sont liés.</p>
<p>J'ai 27ans j'ai 4 frères est sœur, j'ai arrêté mes études avant d'avoir le bac, après quelques mois de travail, j'ai monté ma première entreprise.</p>	<p>Bien. ça progresse</p>	<p>Les multiples bouleversements m'ont appris que dans la vie rien n'est acquis. Comme le signal sinusoïdal d'un électrocardiogramme. Des hauts. Des bas. Des hauts. Des bas. La vie est un voyage avec des escales plus ou moins agréables jusqu'à ce que l'on arrive à la destination finale. Je vie au jour le jour sans me dire qu'un bonheur durera éternellement ou qu'un malheur est définitif. Il faut avancer. Chaque étape de ma vie a un sens. Je ne suis pas un adhérent du hasard. Je passe mon temps à trouver le sens de chaque expérience c'est pourquoi je trouve toujours une issue. Ce sens est profond, et son utilité arrive un jour à point nommé. Certains me décrivent comme un sage, me taquinent en me traitant de philosophe ou professeur. D'autres pensent plutôt que je suis un être inactif, négligent, lâche, pas sérieux au vu de mes réactions et comportements face à des situations. Je peux avoir différentes réactions face aux gens. Ce qui donne des avis différents me concernant. Cet état de fait est dû à ce que les personnes dégagent à mon égard. Je suis bon avec ceux qui sont corrects avec moi, et réagis autrement envers les autres selon leur comportement à mon égard. Je suis multiple car c'est le propre de l'homme que de s'adapter. Je suis un miroir...</p>
<p>19 ans, 3 frères et 4 sœurs, bac S puis licence actuellement licence 2.</p>	<p>Mon parcours de vie a été très enrichissant même si je suis tout jeune</p>	<p>Qualité : rationnel et défaut : pas sociable, rêve : faire du bien aux gens.</p>

Relations avec les parents et les autres membres de la famille.	Pensez-vous avoir manqué de quelque chose dans votre vie ? Si oui, pouvez-vous nous l'expliquer ?
Une très bonne relation. Très complice.	Non.
<p>Avec mes parents, nos relations sont très formelles. Avec mon père, on fait que ce passé le bonjour chaque matin (Salam = paix sur toi / wanleykoum salam = que la paix soit sur vous). Mon père en générale m'adresse la parole uniquement quand il s'agit de son compte bancaire (je fais les virements pour lui, je vérifie s'il a reçu sa paie). Je suis la seule à connaître ces identifiants. Sinon, en règle générale, je ne lui demande rien, et je ne lui raconte rien. Sauf quand j'ai obtenu mon Bac, ma licence, et mon code. Il reste mon père, je ne peux pas l'exclure totalement de ma vie.</p> <p>Avec ma mère, c'est différent. On se parle, on discute, mais je ne lui raconte pas tout, je reste générale. Je ne me suis donc jamais confié à mes parents. Je ne leur parle jamais de choses intime.</p> <p>Avec mes sœurs, on a eu de très mauvais rapports au début, elles m'ont toujours mise de côté, mais aujourd'hui on s'entend mieux qu'avant.</p> <p>Et pour finir mes frères, ben, ce sont les petits frères, franchement, il y a aucun souci de ce côté-là.</p> <p>Je ne connais pas tous mes demi-frères et sœurs, mais en règle générale, je reste courtois avec ceux que je connaisse ; c'est le maximum que je peux faire.</p>	Oui, j'ai manqué de beaucoup de chose dans ma vie. Pour commencer de l'amour, du soutien, de l'intérêt. Je me suis toujours sentie mis à l'écart par ma famille.
J'entretiens une excellente relation avec mes parents, ils m'appellent tous les jours sans exception. D'ailleurs quand je parle au téléphone avec ma mère ou l'une de ma tante les gens autour pensent que je parle à une copine parce que ce sont vraiment des relations fusionnelles. Concernant les autres membres, on s'entend relativement bien.	Je ne pense pas avoir manqué quelque chose dans ma vie.
Je m'entends super bien avec tout le monde que ça soit mes parents ou les membres de ma famille.	Oui, et je dirai l'amour de mes parents étant plus jeune.
Très proches des membres de ma famille parents et sœurs	Non
Très lier entre nous	Je pense avoir eu le nécessaire.
Mon père est mort, donc pas de relation. Quoique, je subis cette disparition depuis 7 ans, ce qui fait que j'ai de la colère envers lui.	Oui, je ne sais pas quoi. Mais il y a un vide que je vais essayer de comprendre. Justement je vais tenter de prendre rdv avec un thérapeute.
Ma mère je ne sais pas sincèrement. On a une relation sans conflit mais sans plus.	Oui, de l'amour d'une maman pour sa fille. J'ai toujours rêvé avoir une complicité avec. J'y' ai renoncé récemment vu que je considère que maintenant c'est trop tard par rapport à mon âge.

<p>Mais j'avais une relation très particulière avec ma grande sœur, avant qu'elle se marie.</p>	<p>J'aurais aimé vivre avec ma mère biologique. J'entretiens une bonne relation avec ma mère actuelle mais il m'a fallu du temps pour créer une bonne ambiance avec elle. J'aurais aimé avoir une très bonne relation avec ma mère actuelle.</p>
<p>Sinon le reste de la famille une relation normale sans plus.</p>	
<p>Mon père est le meilleur papa du monde. N'ayant pas grandi avec ma mère, la relation est difficile car pas de complicité. Mes relations avec mes beaux-parents (côté mère et père) ce n'est pas la joie. Sinon avec mes frères et sœurs côté papa, ça va. Ma sœur côté maternelle c'est un peu compliqué. Sinon les autres membres tout se passe bien pour l'instant.</p>	<p>Oui, j'ai manqué d'une personne capable de m'orienter et me conseiller dans mes études supérieures. Car pour mes études c'était carrément se jeter dans l'inconnu avec juste des définitions sur les termes d'une filière, mais pas une réelle connaissance de l'issue du cursus, les professions rattachées à la filière, ni des matières fondamentales du parcours. Les personnes que j'ai croisé pour m'orienter ont souvent été pour la plupart de mauvaise foi. J'ai fait un parcours sans faute dans ma scolarité jusqu'au Baccalauréat. Ce qui était rare à Mayotte à cette période.</p>
<p>Comme je l'ai précisé au début j'ai été élevé par ma tante que j'appelle maman. J'entretiens une bonne relation avec elle entre mère et fille. Je n'ai pas vécu avec mon père donc j'ai une bonne relation avec lui mais il n'y a pas de signe affectif (câlin, bisous, des mots d'amour) il n'y a pas cette relation entre père et fille. Mais j'aurais aimé que ça soit autrement. Je sens une tensions dans ma famille mais je suis celle qui va vers les autres pour garder toujours un contact.</p>	<p>Oui, j'ai manqué d'affection à cause du décès de ma mère et de la maltraitance qui a suivie.</p>
<p>Dans ma famille, je suis vu comme un être "différent". Normalement ils ont une définition précise et presque commune me concernant. On entretient des relations d'entraide. Je remarque qu'ils ne cherchent pas souvent à savoir ce qui se passe dans ma vie. Mais me font souvent des propositions. Dans ma famille je suis vu comme celui qui n'a pas de problème. Je me plains rarement. Je le fais pour les enfants mais pas pour les adultes. J'estime que chacun sait ce qu'il fait et est en mesure d'en assumer les conséquences. Nous nous aimons chacun à notre manière je pense.</p>	<p>Non . Je suis reconnaissante pour ce que j'ai eu</p>
<p>Nous sommes très proches, je dirais même fusionnés avec ma mamie et mon père. Nous sommes très soudés surtout entre frères et sœurs.</p>	<p>Je n'ai manqué de rien.</p>
<p>Bonne relation avec tous les membres de ma famille</p>	<p>Peut-être que c'est cliché. ~Je voudrais avoir plus d'amour paternel dans mon enfance dans ma mémoire. Mais ça va.</p>
<p>J'ai une très bonne relation avec tous les membres de ma famille on est orphelins de père du coup on est comme soudé</p>	<p>Non</p>
<p>Parents : bien Autres membres de la famille : certains moins de contact (c'est dommage), bien</p>	<p>Oui un peu, mais je me contente de ce que j'ai.</p>

Comment percevez-vous le monde actuel? Qu'avez-vous envie de changer?	Quels sont vos besoins? Où de quoi avez-vous besoin pour être heureux?
Nous sommes dans un monde de consommation ou la société de consommation envahit tout l'environnement dans lequel évolue chaque individu. S'imposer des bonnes manières et changer notre rapport au bonheur.	Besoin de mes proches.
La façon dont les plus hauts placés (présidents, membres des institutions nationales etc..) dirigent leur pays et ferment les yeux sur la misère, les crimes de guerre qui se produisent.	"Pour être heureux, il en faut peu pour être heureux"
Un monde avec beaucoup d'inégalité. Si je dois changer quelques choses ça serait la répartition des biens et des chances, permettre à chacun d'avoir accès à une meilleure condition de vie et les moyens de vivre sereinement	J'ai constamment besoin d'affection et besoin du soutien de ma famille et mes proches.
Inégalitaire, chère.. Diminuer les inégalités.	De ma famille
Rien	
Le monde actuel me fait un peu peur. Surtout le futur qui nous attend avec tous ces changements. Ce que j'ai envie de changer ? Je dirai nos habitudes de vies	J'ai besoin de réaliser mon projet professionnel et de fonder ma famille
Le monde se détériore chaque jour. Je pense qu'il faut se baser sur l'éducation c'est très important. Surtout l'éducation basée sur la religion(l'islam)	Besoin de temps. Je serais heureux d'avoir une nouvelle paire de basket, des nouveaux produits high-techs.
Le Monde actuel est la conséquence des choix que nous faisons. Il n'est pas tombé du ciel. Il est reflet de l'évolution des hommes et de leurs choix. Je pense que le monde est devenu plus pesant car il y a trop de choses et d'informations. On est devenus des machines à engranger des informations. La technologie nous oblige à maîtriser ces informations. L'administration également privée et publique. Pour tenir le choc, beaucoup de personnes se "droguent". Ce que j'entends par drogue est une échappatoire par l'esprit de toutes sortes. Ce qui entraîne des cas psychiatriques virulents et violents, confus. Le surplus d'informations entraîne les dérives et l'égarément. On le voit dans les médias, les attentats, attaques gratuites et autres faits d'agressions, de violences. Pour ma part, changer n'est pas le mot. Mais évoluer. Lorsque nous grandissons, nous changeons, nous évoluons. Il faudrait apprendre, par de nouvelles doctrines ou déjà existantes, à savoir restaurer le calme à l'intérieur des individus. Car ils évoluent dans un monde qu'ils ne comprennent plus. Un nouveau monde. Leur ignorance entraîne des réactions et des mouvements de toutes sortes. Car ils savent qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond mais ne savent pas quelle est la solution. Ils vivent donc dans la peur du lendemain.	De donner du sens à chaque chose que je fais, de me satisfaire par moi-même.
Je suis frustrée et inquiète vis à vis de ce monde et du tournant que ça prend. A vrai dire, ça m'angoisse parce qu'on est face à pas mal de challenge et menaces : dérèglement climatique, racisme, Islamophobie, guerre, système de piston à Mayotte, clivages sociaux, chômage, endettement etc. J'ai peur de ne pas trouver ma place dans ce monde qui change.	J'ai besoin d'être entouré. Je me suis rendue compte de cela avec mes études. Le contact humain est très important pour s'épanouir dans ce qu'on fait. Après il y'a aussi faire de l'activité physique cela me rend heureuse aussi mais c'est un besoin secondaire pour le moment.
L' industrialisation a énormément impacté (détruit) notre environnement. Donc si je devais changer quelque chose, ça	J'ai besoin d'avoir une bonne foi, rester sur la bonne voie. Entretenir une bonne relation avec mes frères et

<p>serait que chacun d'entre nous prenne ses responsabilités pour sauvegarder notre environnement (sainement). Quand je vois tous les déchets plastiques retrouvés dans la mer ça m'horripile. Je ne parle même pas de l'état de notre île (des déchets partout jusqu'au mont choungui).</p>	<p>sœurs (demi-frère et demi-sœur y compris)</p>
<p>Dans toute l'histoire de l'humanité on n'a jamais été aussi proche que maintenant grâce au numérique, on se parle alors que peut-être on est à 10000km l'un de l'autre c'est incroyable nous pouvons devenir des amis alors qu'on est à dix mille lieux... On peut tous s'entraider et chacun y gagnerai</p>	<p>Mes besoins sont d'ordre matériel et financier car c'est ce qui fait tourner ce monde. Même si je pense que je pourrais m'en passer selon le lieu que j'aurais choisi pour faire ma vie. Je ne pense pas qu'il puisse avoir une quelconque satisfaction car chaque jour survient un besoin créé ou naturel. Mais mon rêve reste être dans un univers où je pourrais me nourrir de livres dans un environnement propice. J'ai toujours eu une soif de connaissances et de découvertes qui ne s'est jamais tarie. Cette soif n'est pas comprise et acceptée autour de moi... Du point de vue physiologique, j'aime m'alimenter de fruits. Je ne mange de la viande et du riz que par nécessité. C'est une orientation alimentaire qui m'est venue au fil des années. J'écoute beaucoup les réactions de mon corps. C'est pourquoi je sais ce qui lui est nécessaire et bénéfique. Pour moi une société idéale ou un monde idéal ça serait que chaque personne soit utilisée selon ses points forts. Ce que d'autres appellent dons, et qui sont les domaines où un individu est le plus à l'aise pour s'exprimer sont des atouts que tous possèdent.</p>
<p>Inégalité : ~1000 personnes possèdent la moitié de la richesse du globe pollution envie de changer : régler le problème écologique</p>	<p>J'ai besoin d'amour, d'attention, de calme, de Dieu, de sécurité.</p>
	<p>J'ai juste besoin de soleil pour l'être. Plus sérieusement, pour être heureuse il me suffit de passer des bons moments avec mes proches , voyager.</p>
	<p>Je dirais le sourire des gens qui m'entourent me rend heureux</p>
	<p>besoins : amour pour l'instant j'ai le nécessaire : ça va.</p>
<p>Quels sont vos rêves? Quels sont les moyens que vous avez pour les réaliser?</p>	<p>De quoi un jeune de Mayotte aurait besoin pour être heureux et réussir sa vie?</p>
<p>Faire le tour du monde et faire un job que j'aime. Il suffit de travailler dur .</p>	<p>Une motivation.</p>
<p>J'aimerais être de nouveau indépendante, prendre mon envol, vivre ma vie comme je la conçois, mais pour cela, il me faut mon permis. Quitte à être chez ma mère, sans aucune responsabilité ni facture à payer, autant investir mon peu de salaire dans mon permis. Mon permis est donc le commencement de mon rêve.</p>	<p>De moins de restriction, et plus de confiance, de liberté et d'égalité entre homme et femmes. Je m'explique, du point de vue de mes parents, et de mes tantes, une jeune femme se doit de rester chez ses parents jusqu'à ce qu'elle se marie. En gros, elle doit passer toute sa vie sous le contrôle de ses parents et après le mariage être sur le contrôle de son mari. J'exagère légèrement sur mes propos. Et aussi, une femme doit s'atteler aux tâches ménagères.</p>
<p>Faire des voyages du côté du pacifique (Indonésie, Inde, Tahiti) mais aussi dans des îles tropicales. Pour l'instant je n'ai pas les moyens pour les réaliser.</p>	<p>Chaque individu a sa propre personnalité. À nous même de trouver le moyen de réussir et réussir sa vie.</p>

Réaliser mon projet professionnel et aider mes parents. Pour y parvenir je me donne les moyens de réussir mon master et je comité travailler à Mayotte dès l'année prochaine pour être proches de mes parents	Se rendre où il veut surtout à l'�cole sans qu'il ne se fasse agresser, pouvoir faire du sport sans prendre un bain de poussiere.
Faire le tour du monde, visiter des villes, voir des plages. Pas grand-chose pour le moment.	Besoin de croire en ces capacités et de soutien familial, amical etc.
Avoir un emploi prochainement et voyager et surtout parler une langue étrangère	D'aide, de famille/amis, d'être suivi.
�tre utile à la société, devenir médecin, être pratiquante niveau religion, gagner de l'argent, faire plaisir à ma famille. J'essaie de me fixer des objectifs par période et de faire un bilan à la fin.	De curiosité
J'aimerais beaucoup voyager. Il faut que je travaille pour avoir les moyens de voyager.	D'objectifs, de projets, de détermination, de motivation, de confiance en soi.
Mon rêve serait un monde en bonne santé. Physique et psychique. Les moyens pour le réaliser ? Montrer la voie et l'exemple.	C'est un peu compliqué parce qu'on n'a pas tous les mêmes besoins mais je dirai vivre dans une bonne ambiance familiale et amicale.
Je souhaite trouver un bon travail qui me rende heureuse. Pour ça je fais des études en �cole de commerce pour acquirir de l'expérience et de la crédibilité. Mon autre rêve était d'être en paix, me sentir en paix et pour ça je me suis éloigné des personnes toxiques et j'essaie de ne pas avoir de comportement toxique	Un jeune pour être heureux à Mayotte, aurait besoin de "se retrouver ". De savoir ce qu'il est et où il va. En lui fixant des objectifs de vie. En lui démontrant que son parcours même bien quelque part. Mais plus que tout le jeune a besoin d'évoluer dans un environnement SAIN. On aura alors toute l'amplitude de ses capacités et du potentiel qu'il pourrait apporter pour son �le, sa famille, là où il aura choisi de faire sa vie.
Participer au développement de mon �le (dans mon domaine)	D'un travail, de quoi vivre (bonne nourriture etc.) et sécurité.
Mon rêve et de pourvoir élevé l'esprit des gens qui m'entourent et pour ça il faut De la volonté et un peu d'huile de coude	S' entourer de bonnes personnes encourageantes au quotidien ou s'inscrire dans des structures qui le soutiennent et qui lui donnent les moyens nécessaires pour réussir .
Trouvez un bon travail, fonder une bonne famille, aider les gens. moyens que vous avez pour les réaliser : développement personnelle, science, études, bon entourage.	Comme toute personne je pense d'être valorisée d'être accompagnée dans ce qu'il voudrait être et Non pas de ce que le regard des gens voudrait qu'il soit
	bon/bonne famille, éducation, santé, sécurité, environnement

5-Les Résultats de l'analyse du test MMPI

Échelles de validité	Échelles Globales (H-O)	Échelles Cliniques Restructurées (RC)	Échelles Somatiques/Cognitives (SP)
CNS : Réponses inexploitable - Vrin-r : Réponses Variables Incohérentes. - Trin-r : Réponses Systématiques Incohérentes - F-r : Réponses Rares - Fp-r : Réponses Rares- Psychopathologie -Fs : Réponses Somatiques Rares -FBS-r : Validité des Symptômes Rapportés -RBS : Réponses Biaisées -L-r : Vertus Peu Fréquentes -K-r : Validité d'Adaptation	-EID : Dysfonctionnement internalisé/Émotionnel -THD : Dysfonctionnement de la Pensée -BXD : Dysfonctionnement Externalisé/Comportemental	-RCd : Découragement -RC1 : Plaintes Somatiques -RC2 : Faibles Émotions Positives -RC3 : Cynisme -RC4 : Comportement Antisocial -RC6 : Idées de Persécution -RC7 : Émotions Négatives Dysfonctionnelles RC8 : Expériences Bizarres RC9 Activation Hypomaniaque	MLS : Malaise GIC : Plaintes Gastro-intestinales HPC : Maux de Tête NUC : Plaintes Neurologiques COG : Plaintes Cognitives

Échelles d'internalisation (SP)	Échelles d'Externalisation (SP)	Échelle Interpersonnelles (SP)	Échelles d'Intérêts	PSY-5
-SUI : Idées Suicidaires HLP : Impuissance/Désespoir -SFD : Doute de Soi -NFC Inefficacité STW : Stress/Inquiétude -ANY : Anxiété -ANP : Propension à la Colère BRF : Peurs Inhibitrices du Comportement MSF : Multiples Peurs Spécifiques	-KCP : Problèmes de Comportement à l'Adolescence -SUB : Abus de Substances -AGG : Agressivité -ACT : Activation	-FML : Problèmes Familiaux IPP : Passivité interpersonnelle SAV : Évitement Social SHY : Timidité DSF : Désaffiliation	AES : Intérêts Esthétique-Littéraire MEC : Intérêts Mécanique-Physique	AGGR-r : Agressivité-Révisée PSYC-r : Psychoticisme-Révisée -DISC-r : Désinhibition-Révisée NEIGE-r : Émotions Négatives/Névrosisme-Révisée -INTR-r Introversion/Émotions Positives Faibles-Révisée

1.Mme B

Vrin-r 42 réponses cohérente

Trin-r 55 test peut être interprété

F-r 57 rien indiqué une surévaluation

Fpr 52 idem
 Fs 63 idm
 Fbsr 82 surévaluation ou réponses incohérentes ou problèmes médicaux importants...
 Rbs 59 pas de surévaluation
 Lr 46 rien n'indique la sous-évaluation
 Kr 40 idem
 Eid 70 les réponses du sujet indiquent une grande détresse émotionnelle.
 Thd 62 pas de dysfonctionnement de la pensée (de façon notable)
 BxD 48 pas de dysfonctionnement externalisé
 Rcd 76 le sujet rapporte :
 -un sentiment de tristesse et d'être malheureux
 -une insatisfaction en ce qui concerne sa vie actuelle
 Rc1 65 rapporte de multiples plaintes somatiques qui peuvent inclure des maux de tête, des symptômes neurologiques et gastro-intestinaux.
 Rc2 70 le sujet rapporte :
 Un manque d'expérience émotionnelle positives
 Une anhédonie importante
 Un manque d'intérêt
 Rc3 44 pas de cynisme
 Rc4 52 pas de comportement antisocial
 Rc6 70 pas d'idées de persécutions
 Rc7 68 rapporte plusieurs expériences émotionnelles négatives y compris l'anxiété, la colère et la peur.
 Rc8 61 pas d'expérience bizarre
 Rc9 42 pas d'hypomaniaque
 MLS 67 rapporte avoir une mauvaise santé et se sentir faible ou fatiguée.
 Gic 59 pas de plaintes gastro-intestinales.
 Hpc 62 pas de maux de tête inquiétants
 Nuc 64 pas de plaintes neurologiques
 Goc 77 à rapporte un panel de difficultés cognitives
 Sui 65 rapporte des antécédents d'idées suicidaires et où de tentatives de suicide.
 Hlp 74 rapporte qu'il se sent désespérée et pessimiste.
 Sfd 75 rapporte un manque de confiance et un sentiment d'inutilité
 Nfc 63 pas de sentiment réel d'inefficacité.
 Stw 46 pas de stress ou Inquiétudes pathologique.
 Axy 71 rapporte se sentir anxieux
 Anp 51 pas de propension à la colère
 Brf 81 rapporte des peurs multiples qui limitent significativement les activités normales à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.
 Msf 82 rapporte des peurs spécifiques comme la peur du sang, du feu, etc.
 Jsp 49 Pas de problème de comportements à l'adolescence.
 Sub 40 Pas d'abus de substances
 Agg 61 Pas d'agressivité inquiétante
 Act 46 pas de période maniaque
 Fml 46 pas de problèmes familiaux graves
 Ipp 64 pas de passivité interpersonnelle
 Sav 62 pas d'évitement social
 Shy 63 pas de timidité pathologique
 Dsf 43 pas de problème relationnel grave. N'est pas asocial.
 Aes 34 ne rapporte aucun intérêt pour des activités ou les occupations de nature esthétique ou littéraire par exemple l'écriture, musique ou théâtre.
 Mec 43 pas d'intérêt notable pour la mécanique ou activité physique.

Aggr-r 41 pas d'agressivité
 Psyc-r 61 pas de personnalité psychotique
 Disc-r 44 pas de de problème de comportement.

Nege-r 60 pas d'émotions négatives inquiétantes.

Intr-r 60 émotions positives existantes

Conclusion : Nous pouvons penser à une personnalité dépressive et anxieuse avec des symptômes de phobie sociale également. Il y eut des tentatives des suicides auparavant, Mme. B ne nous en a pas parler. Ni des idées suicidaires qui la traverse de temps à autre. Nous n'avons rien pour confirmer ces idées noires. Il nous semble que la jeune souffrirait beaucoup de l'absence de son père.

2.Mr C :

Vrin-r 58b les réponses sont données de manière cohérente.

Trin-r 51 pas de réponse systématique

F-r 49 rien n'indique une surévaluation

Fpr 47 idem

Fs 58 idem

Fbs r 46 idem

Rbs 52 idem

Lr 54 rien n'indique la sous-évaluation.

Kr 54 idem

Eid 49 pas de dysfonctionnement internalisé

THD 60 pas de dysfonctionnement de la pensée.

BxD 59 pas de dysfonctionnement externalisé

Rcd 53 pas de découragement

Rc1 52 pas de plaintes somatiques

Rc2 38 le sujet rapporte :

-un niveau élevé de bien être psychologique

-un large panel d'expérience émotionnelle positives. Se sent confiant et énergétique.

Rc3 53 rien de cynique

Rc4 58 pas de comportement antisocial.

Rc6 60 pas d'idée de persécution

Rc7 62 pas d'émotion négative dysfonctionnelle.

Rc8 61 pas d'expérience bizarre

Rc9 51 pas d'activation hypo maniaques

Mls 37 rapporte un sentiment de bien-être physique.

Gic 44 pas de plaintes gastro intestinale

Hpc 51 pas de maux de tête

Nuc 60 pas de plainte neurologique

Cog 49 pas de plaintes cognitives

Sui 46 pas d'idée suicidaires

Hlp 47 pas de sentiments de désespoir ou d'impuissance.

Sfd 49 pas de doute de soi

Nfc 57 pas de sentiments d'inefficacité

Stw 50 pas de stress ou inquiétude

Axy 54 pas d'anxiété

Anp 51 pas de propension à la colère

Brf 55 pas de peurs inhibitrices du comportement.

Msf 51 de multiples peurs spécifiques.

Jcp 62 pas de problème de comportement à l'adolescence.

Sub 66 pas d'abus de substances

Agg 43 pas d'agressivité

Act 64 énergie normale

Fml 56 pas de problème familial notable

Ipp 46 pas de passivité interpersonnelle

Sav 53 pas d'évitement social

Shy 63 pas de timidité anormale

Dsf 43 pas de désaffiliation

Aes 34 ne rapporte aucun intérêt pour les activités ou les occupations de nature esthétique ou littéraire
exemple écriture, musique ou théâtre

Mec 43 pas d'intérêt réel pour la mécanique ou les activités physiques.

Aggr r 47 pas d'agressivité

Psyc r 56 pas de symptômes psychotiques

Disc r 62 comportement normal

Nege-r 50 pas d'émotions négatives

Intr r 46 pas introverti normal.

Une réponse critique dans le fait de prendre plaisir à fumer des joints.

Dysfonctionnement de la pensée et du comportement

Dysfonctionnement somatique cognitif

Dysfonctionnement émotionnel.

Conclusion : Mr C nous semble stable, pas de symptômes graves, au contraire, il arrive à ressentir et à vivre des sentiments positives. Cependant, le test révèle peut-être des choses que Mr C ne nous aurait pas dévoilées de ses ressentis, ces sentiments réels par pudeur ou par peur d'être démasqué au niveau « émotionnel » ? En le reliant à son entretien, le lien aux parents notamment au père est inexistant. Il nous dit s'être construit tout seul, ils n'auraient pas des « imagos parentaux » stables et stabilisés dans ses contenus psychiques. Il utilise le mécanisme de la fuite, de l'intellectualisation ou même la sublimation en osant faire ce dont il veut. Cacherait-il une personnalité dépressive et anxieuse ? Il y aurait aussi une instabilité au niveau de sa vie amoureuse avec des antécédents de dépendance affective qu'il ne l'explique pas.

3.M. D

Eid 74 les réponses du sujet indique une grande détresse émotionnelle

THD 78 les réponses du sujet indiquent un dysfonctionnement important de la pensée.

BxD 59 le sujet a peu de probabilité de passer à l'acte.

Rcd 84 souffrance émotionnelle importante, sentiment d'être débordé.

Il se sent extrêmement malheureux, triste et insatisfait de sa vie.

Rc1 75 : rapporte de multiples plaintes somatiques qui peuvent inclure des maux de tête, des symptômes neurologiques...

Rc2 58 Émotions Positives existantes

Rc3 50 pas de tendance à être cynique

Rc4 55 pas de comportement antisocial

Rc6 76 pas d'idée de persécution (inférieur à 80 : Non significatif).

Rc7 77 rapporte plusieurs expériences émotionnelles négatifs y compris l'anxiété, la colère et la peur.

Rc8 82 rapporte un grand nombre de pensée et perception inhabituelle.

-Les expériences bizarres peuvent inclure des hallucinations auditives et/ou visuelles ainsi que des délires non-persécutifs tels que la diffusion ou la lecture de la pensée (si RC8 supérieur à 80). Dans l'entretien et nos observations nous n'avons repéré ces symptômes.

-Cela pourrait éventuellement nécessiter d'une hospitalisation ou d'un traitement (si RC8 supérieur à 75). Probablement mais le jeune arrive à cacher et bien vivre avec ses symptômes, il semble faire de la résistance psychique pour le moment.

-L'appréhension de la réalité peut être significativement affectée (si RC8 supérieur à 80). Il ne nous semble pas avoir repéré cela chez lui.

-Présente des difficultés majeures du fonctionnement des relations de travail et des relations interpersonnelles (si RC8 supérieur à 80). Il a en effet des problèmes relationnels dû plutôt à sa manière de voir le monde et il a été diagnostiqué comme étant une personne ayant une intelligence très supérieure à la moyenne.

Rc9 61 Pas d'activation hypomaniaque. Etant inférieur à 65.

Mls 67 rapporte avoir une mauvaise santé et se sentir faible ou fatiguée.

Gic 59 pas de plaintes gastro

Hpc 82 rapporte des douleurs diffuses de la tête et du cou, des maux de tête récurrents et qui apparaissent lors de contrariété. Il a indiqué souffrir de forts maux de tête souvent, l'emmenant à s'enfermer dans sa chambre au noir. Il a été en arrêt plus de dix jours à cause de ces douleurs et un malaise fait au lycée (l'année de sa classe de première).

Nuc 69 rapporte des plaintes neurologiques vagues.
 Cog 77 rapporte un panel diffus de difficultés cognitives.
 Sui 88 rapporte des antécédents d'idées suicidaires et /ou de tentatives de suicide.
 Hlp 64 Pas de sentiment d'impuissance et de désespoir bien qu'il soit juste à la limite du chiffre (65).
 Sfd 75 rapporte un manque de confiance et un sentiment d'inutilité.
 Nfc 75 le sujet rapporte :
 -être passif, indécis et inefficace
 -croire qu'il est incapable de faire face aux difficultés courantes.
 Stw 73 rapporte un niveau de stress ou d'inquiétude supérieur à la moyenne.
 Axy 71 rapporte se sentir anxieux.
 Anp 54 pas de propension à la colère
 Brf 55 pas de peurs inhibitrices du comportement.
 Msf 43 rapporte un nombre de peurs spécifiques inférieure à la moyenne.
 Jcp 49 pas de problème de comportement à l'adolescence
 Sub 52 pas d'abus de substances
 Agg 61 rapporte un comportement agressif inférieur à la moyenne.
 Act 56 rapporte un niveau d'énergie et d'activation inférieur à la moyenne.
 Fml 64 rapporte un environnement familial passé et actuel relativement sans conflits.
 Ipp 50 pas de passivité interpersonnelle
 Sav 62 pas d'évitement social significatif
 Shy 63 rapporte une faible ou aucune anxiété sociale.
 Dsf 63 pas de timidité
 Aes 70 rapporte un intérêt supérieur à la moyenne pour les activités ou les occupations de nature esthétique ou littéraire par exemple l'écriture, musique, théâtre.
 Mec 53 ne s'intéresse pas forcément aux activités ou aux occupations de nature mécanique ou physique...
 Aggr-r 47 pas d'agressivité
 Psyc-r 82 :
 - pensées et perceptions inhabituelles
 -se sent étranger aux autres
 -A une pensée non-réaliste
 -Présente une expérience défailante de la réalité.
 Disc-r 52 Pas de problème de désinhibition.
 Nege-r 78 rapporte beaucoup d'expérience émotionnelle négatives.
 Intr-r 54 rapporte se sentir plein d'énergie et avoir beaucoup d'expérience émotionnelle positives.
 Il y aurait des réponses critiques demandant une prise en charge immédiate.
 -Des dysfonctionnements somatiques et cognitif. -Des dysfonctionnements émotionnels. -
 Dysfonctionnement de la pensée -Dysfonctionnement du comportement
 Conclusion : On trouve des symptômes dépressifs avec des idées suicidaires, des pensées bizarres, un mal-être profond dû probablement à son passé traumatisant, on peut supposer un syndrome de stress post-traumatique (à cause de son entretien) et des difficultés autres dû à sa différence au niveau intellectuel et cognitif (limite haut-potentiel).

4.Mme B

Vrin-r 42 réponses cohérente
 Trin-r 55 test peut être interprété
 F-r 57 rien indiqué une surévaluation
 Fpr 52 idem
 Fs 63 idm
 Fbsr 82 surévaluation ou réponses incohérentes ou problèmes médicaux importants...
 Rbs 59 pas de surévaluation
 Lr 46 rien n'indique la sous-évaluation
 Kr 40 idem
 Eid 70 les réponses du sujet indiquent une grande détresse émotionnelle.
 Thd 62 pas de dysfonctionnement de la pensée.

BxD 48 pas de dysfonctionnement externalisé
Rcd 76 le sujet rapporte :
-un sentiment de tristesse et d'être malheureux
-une insatisfaction en ce qui concerne sa vie actuelle
Rc1 65 rapporte de multiples plaintes somatiques qui peuvent inclure des maux de tête, des symptômes neurologiques et gastro-intestinaux.
Rc2 70 le sujet rapporte :
Un manque d'expérience émotionnelle positives
Une anhédonie importante
Un manque d'intérêt
Rc3 44 pas de cynisme
Rc4 52 pas de comportements antisociaux
Rc6 70 pas d'idées de persécutions
Rc7 68 rapporte plusieurs expériences émotionnelles négatives y compris l'anxiété, la colère et la peur.
Rc8 61 pas d'expérience bizarre
Rc9 42 pas d'hypomaniaque

MLS 67 rapporte avoir une mauvaise santé et se sentir faible ou fatiguée.
Gic 59 pas de plaintes gastro-intestinales.
Hpc 62 pas de maux de tête inquiétants
Nuc 64 pas de plaintes neurologiques
Goc 77 à rapporte un panel de difficultés cognitives
Sui 65 rapporte des antécédents d'idées suicidaires et où de tentatives de suicide.
Hlp 74 rapporte qu'il se sent désespérée et pessimiste.
Sfd 75 rapporte un manque de confiance et un sentiment d'inutilité
Nfc 63 pas de sentiment réel d'inefficacité.
Stw 46 pas de stress ou Inquiétudes pathologique.
Axy 71 rapporte se sentir anxieux
Anp 51 pas de propension à la colère
Brf 81 rapporte des peurs multiples qui limitent significativement les activités normales à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.
Msf 82 rapporte des peurs spécifiques comme la peur du sang, du feu,...
Jsp 49 Pas de problème de comportements à l'adolescence.
Sub 40 Pas d'abus de substances
Agg 61 Pas d'agressivité inquiétante
Act 46 pas de période maniaque
Fml 46 pas de problèmes familiaux graves
Ipp 64 pas de passivité interpersonnelle
Sav 62 pas d'évitement social
Shy 63 pas de timidité pathologique
Dsf 43 pas de problème relationnel grave. N'est pas asocial.
Aes 34 ne rapporte aucun intérêt pour des activités ou les occupations de nature esthétique ou littéraire par exemple l'écriture, musique ou théâtre.
Mec 43 pas d'intérêt notable pour la mécanique ou activité physique.

Aggr-r 41 pas d'agressivité
Psyc-r 61 pas de personnalité psychotique
Disc-r 44 pas de de problème de comportement, arrive à se contrôler.
Nege-r 60 pas d'émotions négatives inquiétantes.
Intr-r 60 émotions positives existantes

Conclusion : Nous remarquons une personnalité dépressive et anxieuse et même phobique. Elle pourrait également souffrir de problème d'estime et de manque de confiance de soi-même. On y voit également des idées suicidaires ou des antécédents de tentative de suicide que la personne n'a pas échangé lors de notre entretien de recherche clinique. Ici, il y aurait aussi le manque maternel. La personne nous explique

en avoir manqué et cela aurait créé une certaine fragilité en elle dont celle de ne pas croire ni en elle ni en ses capacités à réussir sa vie (malgré son niveau élevé dans ces études).

5.Mme H. :

Vrin-r 82 le protocole ne peut pas être interprété
Trin r 69 f le protocole peut être interprété
F r 88 réponses incohérentes, psychopathologie sévère, grande détresse émotionnelle, sur évaluation
Fpr 110 réponses incohérentes, sur évaluation
Fs 105 réponses incohérentes, sur évaluation de plaintes somatique
Fbs-r 71 rien n'indique des réponses biaisées.
Rbs 89 réponse incohérente, dysfonctionnement émotionnel, surévaluation des plaintes mnésique.
Lr 67 réponses incohérentes avec les possibles raisons : éducation traditionnelle ou sur évaluation (« Une éventuelle sous-évaluation est indiquée par la personne qui se présente sous un jour favorable en niant plusieurs défauts mineurs et certaines imperfections que reconnaissent la plupart des gens³⁷²). »
Kr 6 Rien indique la sous-évaluation, le protocole peut être interprété.
Eid 60 Pas de dysfonctionnement internalisé au niveau émotionnel
Thd 76 dysfonctionnement important de la pensée
Bxd 59 pas de dysfonctionnement Externalisé au niveau comportemental
Rcd 54 pas de découragement
Rc1 67 multiples plaintes somatique dont maux de têtes.
Rc2 89 est pessimiste, socialement introverti, socialement désengagé, manque d'énergie, présente des symptômes végétatifs de la dépression.
Rc3 50 pas de faibles émotions positives.
Rc4 63 pas de comportements anti-sociaux.
Rc6 83 Elle aurait des pensées paranoïaques délirants ? (si RC6 supérieur à 80).
Ou, elle est suspicieuse envers les autres et se sent étranger aux autres.
A difficultés interpersonnelles découlant de son attitude suspicieuse.
Manque d'acuité intellectuelle (il ne nous semble pas su tout correspondre à la personne).
-Tient les autres pour responsables de ses difficultés.
Rc7 55 N'a pas d'émotions négatives dysfonctionnelles
Rc8 66 rapporte plusieurs pensées et processus perceptifs inhabituels.
Rc9 44 pas d'activation hypomaniaque
MLS 67 rapporte une mauvaise santé et se sentir faible ou fatiguée.
Gic 83 rapporte un certain nombre de plaintes gastros intestinales.
Hpc 62 pas de maux de tête récurrents.
Nuc 60 pas de plaintes neurologiques
Cog 67 rapporte un panel diffus de difficultés cognitives.
Sui 73 rapporte des antécédents d'idées suicidaires ou TS
Hlp 74 rapporte qu'elle se sent désespérée et pessimiste.
Sfd 54 pas de doute de soi
Nfc 69 le sujet rapporte :
Être passif, indécis et inefficace
Croire qu'elle est incapable de faire face aux difficultés courantes.
Stw 46 pas d'inquiétude avérée
Axy 42 pas d'anxiété avérée
Ano 38 pas de propension à la colère
Brf 71 rapporte des peurs multiples qui limitent significativement les activités normales à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.
Msf 55 pas de peurs spécifiques
Jsp 55 pas de problème de comportement à l'adolescence
Sub 79 rapporte un abus de substances passé et présent.
Agg 49 pas d'agressivité avérée

³⁷² Yossef S.Ben-Porath et Auke tellegen, Répertoire des échelles MMPI-2-RF, ECPA par Pearson, p.18

Act 37 rapporte in niveau d'énergie et d'activation inférieur à la moyenne.
Fml 73 rapporte des relations familiales conflictuelles et une absence de soutien de la part des membres de la famille.
Ipp 77 rapporte ne pas être affirmé
Sav 62 pas forcément d'évitement sociale
Shy 63 pas de timidité avérée.
Dsf 78 rapporte ne pas aimer les gens et ne pas aimer être près d'eux.
Aes 58 pas d'intérêt à la littérature
Mec 73 rapporte un intérêt supérieur pour les activités ou les occupations de nature mécanique ou physique (réparer et construire des choses, activité d'extérieur, sport)
Aggr r 34 rapporte être passif et soumis dans les relations interpersonnelles.
Psyc r 74 pensées et perception inhabituel, se sent étranger aux autres, à une pensée non réaliste. Présente une expérience défailante de la réalité.
Disc r 66 rapporte plusieurs manifestations de comportements désinhibé.
Nege-r 50 Émotions négatives normales.
Inter r 82 manque d'expérience positive, évitement des situations sociales
Conclusion : On y voit un diagnostic « État-limite » avec autant de symptômes névrotiques que psychotique. Nous pouvons aussi émettre l'hypothèse d'une existence d'un stress-post-traumatique. Il y aurait selon ce test des problèmes d'addictions non évoqués par la personne en entretien. Ce test révèle aussi son manque d'affirmation de soi qu'elle ne dévoile pas en entretien tout au contraire, nous remarquons une facette d'elle plus forte, plus résiliente qui est arrivée à dépasser des traumatismes précoces « lourds et très douloureux ». La personne masquerait ses véritablement émotions et se donnerait une image d'elle qu'elle n'est pas pour cacher ses souffrances psychologiques et sa très grande détresse émotionnelle à son entourage ? Si elle ne s'effondre pas, elle semble sublimer en l'occurrence ici dans ces études et ces autres activités qui semblent lui procurer de l'épanouissement personnelle. Elle reste néanmoins très fragile et vulnérable même si elle ne parle de ses ressources qui l'aide à tenir (la religion, les voyages, les personnes qui la suivent sur internet). Elle nous dit presque être sa propre thérapeute avec tout ce qu'elle a mis en place pour rester debout et ne pas effondrer.

6-Questionnaires utilisés

Questionnaires pour les primo-arrivants de l'académie de Lyon (2016-2017)

Dans le cadre d'une étude de recherche sur les conditions de réussite scolaire des primo-arrivants de l'année 2016-2017, nous vous prions de bien vouloir répondre à ce questionnaire et de le remettre au médiateur de Lyon avant le 31 mai 2017. Ce questionnaire est nominatif mais toutes les informations données resteront confidentielles.

1. Votre nom et prénom

2. Votre date de naissance

3. Vous êtes un (e) :

Mark only one oval.

Femme

Homme

4. Votre diplôme obtenu en juillet 2016 :

Mark only one oval.

Bac Général

Bac Technologique

Bac Professionnel

BTS

2 ou 3e année Licence

CAP

Aucun diplôme

5. Précisez la spécialité du diplôme :

6. Avez-vous obtenu votre diplôme avec mention ?

Mark only one oval.

Oui

Non

7. Précisez la mention :

8. Comment avez-vous préparé votre orientation et votre poursuite d'études ?

Mark only one oval.

- Avec un professeur
- Avec un conseiller d'information et d'orientation
- Avec la famille, les amis, les connaissances
- Sur Internet
- Autres

9. Avez-vous participé à la journée d'information et de préparation du 1er départ ?

Mark only one oval.

- Oui
- Non

10. Si, non. Pourquoi ?

11. Avant votre départ, vous vous êtes renseigné sur votre académie d'accueil ?

Mark only one oval.

- Auprès de votre établissement
- Auprès du Vice-rectorat
- Auprès de la DPSU
- Auprès de LADOM
- Auprès de votre famille, amis, connaissances, etc.
- Sur Internet
- Aucune recherche effectuée

12. Avant votre départ, avez-vous pris contact avec le médiateur de votre académie d'accueil ?

Mark only one oval.

- Oui
- Non

13. Si, non. Pourquoi ?

14. Comment s'est déroulée votre arrivée à l'aéroport de Paris ?

Mark only one oval.

- Accueilli par la famille
- Accueilli et orienté par un agent de la Délégation de Mayotte à Paris
- Orienté par un agent de l'aéroport
- Aidé par les autres voyageurs

15. Comment s'est déroulée votre arrivée à la Gare TGV de Lyon ?

Mark only one oval.

- Accueilli par la famille, les amis, les connaissances
- Accueilli et orienté par le médiateur de Lyon
- Aidé par les autres voyageurs
- Autre

16. Pourquoi avoir fait le choix de l'académie de Lyon ?

Mark only one oval.

- La qualité de la formation
- La réputation des établissements d'enseignement supérieur
- Le rapprochement familial ou amical

17. De manière générale, comment trouvez-vous la vie métropolitaine :

Mark only one oval.

- Très agréable
- Plutôt agréable
- Plutôt pas agréable
- Pas du tout agréable
- Other: _____

18. Avez-vous rencontré des problèmes au niveau de :

Mark only one oval.

- L'hébergement
- L'inscription scolaire / universitaire
- La bourse nationale (Crous ou DSDEN du Rhône)
- Des démarches administratives (CAF, Sécurité sociale, Mutuelle, Banque, etc.)
- Aucun problème rencontré

19. Avez-vous pris contact avec le médiateur de Lyon pour solutionner votre problème ?

Mark only one oval.

- Oui
- Non

20. **Si, oui. Le problème a-t-il été solutionné ?**

Mark only one oval.

- Oui
 Non

21. **Si, non. Précisez les raisons ?**

22. **Vous vous êtes inscrit :**

Mark only one oval.

- A l'université
 Dans un lycée

23. **Quel diplôme préparez-vous ?**

Mark only one oval.

- BAC
 BTS
 Classe Prépa
 LICENCE
 MASTER

24. **Précisez la filière :**

25. **Pourquoi avoir choisi particulièrement cette formation ?**

Mark only one oval.

- Projet personnel et professionnel
 Formation par défaut
 Autre

26. **Quels sont vos points forts pour réussir cette formation ?**

27. **Quelles ont été (ou quelles sont) les difficultés rencontrées depuis la rentrée 2016-2017 ?**

28. **Pensez-vous avoir des lacunes ?**

Mark only one oval.

- Oui
 Non

29. **Si, oui. Précisez lesquelles ?**

Mark only one oval.

- Maîtrise de la langue française
 Niveau scolaire
 Méthodologie de travail
 Autre

30. **Comment faire pour vous améliorer ?**

31. **Fréquentez-vous les bibliothèques ?**

Mark only one oval.

- Oui
 Non

32. **Si, oui. Combien de fois ?**

Mark only one oval.

- Une fois ou plus par semaine
 Une fois ou plus par mois
 Jamais

33. **Vous lisez :**

Mark only one oval.

- des références bibliographiques obligatoires
 des romans, de la poésie, des pièces de théâtre, de la bande dessinée, etc. (pour le plaisir)
 rien du tout

34. Travaillez-vous en groupe ?

Mark only one oval.

- Oui
 Non

35. De manière générale, vous vous estimez en :

Mark only one oval.

- Très bonne santé
 Plutôt en bonne santé
 Plutôt en mauvaise santé

36. Avez-vous confiance en vous ?

Mark only one oval.

- Oui
 Non

37. Si, non. Qu'est-ce qui pourrait vous aider à avoir confiance en vous ?

38. Dans les moments difficiles, vous ressentez de :

Mark only one oval.

- La tristesse
 La nostalgie
 La solitude
 La démotivation
 Autre

39. Qu'est-ce qui vous aide à tenir et aller de l'avant ?

40. Durant ces moments-là, vous cherchez de l'aide :

Mark only one oval.

- Auprès de votre famille
 Auprès de vos amis et connaissances
 Auprès d'un professionnel

41. **Fréquentez-vous des collègues de classe ?**

Mark only one oval.

- Oui
 Non

42. **Êtes-vous dans une association ?**

Mark only one oval.

- Oui
 Non

43. **Si, oui. Précisez le nom de l'association et dites-nous ce qu'elle vous apporte.**

44. **Si, non. Que faites-vous de vos temps libres ?**

Mark only one oval.

- Activité sportive (foot, etc.)
 Activité culturelle (musée, concert, etc.)
 Loisirs (lecture, musique, cinéma, etc.)
 Autre

45. **Avez-vous déjà été exposé à ces conduites à risques ?**

Tick all that apply.

- Consommation d'alcool
 Consommation de tabac
 Conduite sous l'emprise d'alcool ou drogues
 Harcèlement physique ou moral
 Autre

46. **Quel bilan général feriez-vous de votre première année d'études en métropole ?**

47. **Comment envisagez-vous l'avenir (tant au niveau scolaire que professionnel) ?**

48. **Avez-vous des modèles de réussite scolaire ou professionnelle que vous souhaitez suivre ?**

Mark only one oval.

Oui

Non

49. **Si, oui. Lesquels ?**

50. **Seriez-vous d'accord de participer à un entretien physique ?**

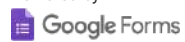
Mark only one oval.

Oui

Non

51. **Avez-vous des idées à soumettre? Des Commentaires à faire pour améliorer l'accompagnement et le suivi des primo-arrivants dans l'académie de Lyon ?**

Powered by



Questionnaire pour les étudiants Mahorais
Mail : ry.pel2010@gmail.com

Tu es étudiant ? Tu es jeune ?
Exprime-toi !
Complète ce questionnaire !

Etudiants, Exprime toi



Ce questionnaire est anonyme, exprime toi librement !

Merci de prendre quelques minutes pour compléter ce questionnaire

Avant le 25/02/2017

Identité

Tu es :

- Un garçon
- Une fille

Quel est ton âge?

Dans quelle ville habites-tu?.....

Vie actuelle

Actuellement dans quelle situation es-tu?

- Je suis étudiant (e)
- Je suis apprenti (e)
- Je suis en formation professionnelle (alternance)
- Je suis à la recherche d'un emploi
- J'exerce une activité
- Autres

D'une manière générale, la vie pour toi est:

- Très agréable
- Plutôt agréable
- Plutôt pas agréable
- Pas du tout agréable

Personnellement es-tu satisfait ou insatisfait

- | | Insatisfait | Satisfait |
|---|--------------------------|--------------------------|
| ❖ De ton établissement scolaire ou de ta formation. | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| ❖ De tes loisirs. | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| ❖ Des équipements sportifs qui existent dans ta ville. | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| ❖ Des activités culturelles qui sont proposées dans ta ville. | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| ❖ De ta participation à la vie de ta ville. | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

Quelles sont tes difficultés actuelles dans tes études ?

.....

.....

.....

.....

Es-tu satisfait de ton parcours scolaire ? De ton orientation ? Si tel n'est pas le cas, comment peux-tu améliorer les choses ?

.....

.....

.....

Santé



Tu t'estimes en :

- Très bonne santé
- Plutôt en bonne santé
- Plutôt en mauvaise santé

As-tu déjà été exposé à ces conduites à risques?

- Consommation d'alcool
- Consommation de tabac
- Relations sexuelles non protégées
- Conduite sous l'emprise d'alcool ou de drogues
- Si oui, à quelle occasion?-----

Penses-tu être bien informé sur ces conduites à risques et les différentes maladies sexuellement transmissibles ?

- Oui
- Non

Temps libre

Que fais-tu pendant ton temps libre ?

- Etudier
- Faire du sport
- Faire des activités artistiques (musique, théâtre, danse etc.)
- Faire des activités manuelles (bricolage, jardinage, couture, cuisine)
- Regarder la télévision
- Autre, précise ?



Pratiques-tu une activité sportive et/ou culturelle ?

- Oui
- Non

Si oui, lesquelles? Précise ?.....

Et où les pratiques-tu ?

- Dans une association
- A l'école
- Dans un club
- Autre, précise ?



As-tu un ordinateur ?

- Oui
- Non

As-tu la possibilité de te connecter à Internet?

- Oui
- No

Tes attentes

Comment vois-tu ton avenir ?

.....
.....
.....
.....
.....
.....

As-tu confiance en toi ? SI OUI OU NON, pourquoi ?

.....
.....
.....

Que penses-tu du niveau scolaire des étudiants Mahorais ?

.....
.....
.....
.....

A quel personnage Mahorais aimerais-tu ressembler ?

.....
.....
.....

As-tu des modèles de réussites Mahorais que tu voudrais suivre ? Si oui le ou lesquelles ?

.....
.....

SUGGESTIONS

As-tu des idées à nous proposer, des commentaires à nous faire ?

.....
.....

Mieux vous connaître

Je vous propose ce questionnaire dans un objet humble: mieux vous connaître pour mieux vous accompagner à l'aide d'un dispositif spécifique adressé aux jeunes mahorais. Nous sommes des chercheurs en sciences humaines dans le domaine de la psychologie. Votre bien-être psychique nous intéresse ainsi que votre réussite. Merci d'avance pour les réponses que vous allez apporter à ce questionnaire pour mieux vous comprendre et pour mieux vous accompagner dans un futur proche.

Décrivez-vous brièvement ? (Prénom pour ceux qui veulent, âge, événement marquant...)?

Votre réponse

Que pensez-vous de votre parcours de vie?

Votre réponse

Quels sont vos rêves ?

Votre réponse

En général quels sont vos talents ? Ce que vous aimez faire? Vos passions ?

Votre réponse

Comment souhaiteriez vous mettre en avant vos talents ?

Votre réponse

 Demande d'accès en écriture

Quels sont vos blocages ?

- Anxiété générale
- Timidité
- Besoin de contrôle
- Manque de confiance
- Manque d'estime de soi (capacité à s'aimer et voir ses qualités, s'auto-valorisé, être indulgent envers soi-même, être son meilleur ami)
- Peur panique avec ou sans crise
- Procrastination (remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui)
- Manque d'initiatives
- Besoin des autres
- Besoin d'accompagnement
- Tristesse/pas de plaisir aux choses/manque de volonté
- Peur d'être ridicule, du regard des autres
- Peur de l'échec, de ne pas y arriver malgré le travail
- Vision de l'avenir sombre quoiqu'il arrive, quoique vous fassiez
- Solitude et /ou isolement
- Phobie spécifique
- Traumatisme ancien ou récent

[Demande d'accès en écriture](#)

Comment sublimentez-vous vos souffrances intérieures ?

- Les études, formation, travail ?
- Le sport
- La religion qui vous aide et vous apaise en donnant un sens à votre et le courage de tenir bon
- L'amour de vos proches, d'un ami etc
- L'écriture
- L'art (théâtre, musique, chanson)
- Des projets humanitaires
- Aider les autres
- Autre :

Vos stratégies de réussite ? Quels sont vos moyens pour atteindre vos objectifs ?

Votre réponse

Avez-vous des choses à ajouter ? Lesquels ?

Votre réponse

A ce questionnaire, il vous sera proposé un entretien clinique, seriez-vous d'accord d'y participer ? Si oui, laissez-nous vos coordonnées ou juste votre mail?

Votre réponse



 Demande d'accès en écriture

Possibilité d'entretien physique avec un déplacement via les associations mahoraise de la Métropole. Est-ce que cela vous conviendrait plus ?

Votre réponse

Envoyer

N'envoyez jamais de mots de passe via Google Forms.

Ce contenu n'est ni rédigé, ni cautionné par Google. [Signaler un cas d'utilisation abusive](#) - [Conditions d'utilisation](#) - [Règles de confidentialité](#)

Google Forms



 Demande d'accès en écriture

Questionnaires pour les étudiants en voyage d'étude Belgique et autres étudiants de Mayotte 2019

Ce questionnaire est nominatif mais toutes les informations données resteront confidentielles.

Votre nom et prénom

Votre réponse

Votre date de naissance

Votre réponse

Vous êtes un (e) :

Femme

Homme



Demande d'accès en écriture

Quel est votre dernier diplôme ?

- Bac Général
- Bac Technologique
- Bac Professionnel
- BTS
- 2 ou 3e année Licence
- CAP
- Aucun diplôme

Précisez la spécialité du diplôme :

Votre réponse

Avez-vous obtenu votre diplôme avec mention ?

- Oui
- Non

Précisez la mention :

Votre réponse



 Demande d'accès en écriture

Comment avez-vous préparé votre orientation et votre poursuite d'études ?

- Avec un professeur
- Avec un conseiller d'information et d'orientation
- Avec la famille, les amis, les connaissances
- Sur Internet
- Autres

Avez-vous participé à la journée d'information et de préparation du 1er départ ?

- Oui
- Non

Si, non. Pourquoi ?

Votre réponse

Avant votre départ, vous vous êtes renseigné sur votre académie d'accueil ?

- Auprès de votre établissement
- Auprès du Vice-rectorat
- Auprès de la DPSU
- Auprès de LADOM
- Auprès de votre famille, amis, connaissances, etc.
- Sur Internet
- Aucune recherche effectuée

 Demande d'accès en écriture

Avant votre départ, avez-vous pris contact avec le médiateur de votre académie d'accueil ?

- Oui
- Non

Si, non. Pourquoi ?

Votre réponse

Comment s'est déroulée votre arrivée à l'aéroport de Paris ?

- Accueilli par la famille
- Accueilli et orienté par un agent de la Délégation de Mayotte à Paris
- Orienté par un agent de l'aéroport
- Aidé par les autres voyageurs

Comment s'est déroulée votre arrivée à la Gare de destination ?

- Accueilli par la famille, les amis, les connaissances
- Accueilli et orienté par le médiateur de Lyon
- Aidé par les autres voyageurs
- Autre



 Demande d'accès en écriture

Pourquoi avoir fait le choix de l'académie actuelle?

- La qualité de la formation
- La réputation des établissements d'enseignement supérieur
- Le rapprochement familial ou amical

De manière générale, comment trouvez-vous la vie métropolitaine :

- Très agréable
- Plutôt agréable
- Plutôt pas agréable
- Pas du tout agréable
- Autre : _____

Avez-vous rencontré des problèmes au niveau de :

- L'hébergement
- L'inscription scolaire / universitaire
- La bourse nationale (Crous ou DSDEN du Rhône)
- Des démarches administratives (CAF, Sécurité sociale, Mutuelle, Banque, etc.)
- Aucun problème rencontré

Avez-vous pris contact avec le médiateur académique pour solutionner votre problème ?

- Oui
- Non

 Demande d'accès en écriture

Si, oui. Le problème a-t-il été solutionné ?

- Oui
- Non

Si, non. Précisez les raisons ?

Votre réponse

Vous vous êtes inscrit :

- A l'université
- Dans un lycée

Quel diplôme préparez-vous ?

- BAC
- BTS
- Classe Prépa
- LICENCE
- MASTER

Précisez la filière :

Votre réponse



 Demande d'accès en écriture

Pourquoi avoir choisi particulièrement cette formation ?

- Projet personnel et professionnel
- Formation par défaut
- Autre

Quels sont vos points forts pour réussir cette formation ?

Votre réponse

Quelles ont été (ou quelles sont) les difficultés rencontrées depuis la rentrée 2018-2019 ?

Votre réponse

Pensez-vous avoir des lacunes ?

- Oui
- Non

Si, oui. Précisez lesquelles ?

- Maîtrise de la langue française
- Niveau scolaire
- Méthodologie de travail
- Autre

 Demande d'accès en écriture

Comment faire pour vous améliorer ?

Votre réponse

Fréquentez-vous les bibliothèques ?

- Oui
- Non

Si, oui. Combien de fois ?

- Une fois ou plus par semaine
- Une fois ou plus par mois
- Jamais

Vous lisez :

- des références bibliographiques obligatoires
- des romans, de la poésie, des pièces de théâtre, de la bande dessinée, etc. (pour le plaisir)
- rien du tout

Travaillez-vous en groupe ?

- Oui
- Non



 Demande d'accès en écriture

De manière générale, vous vous estimez en :

- Très bonne santé
- Plutôt en bonne santé
- Plutôt en mauvaise santé

Avez-vous confiance en vous ?

- Oui
- Non

Si, non. Qu'est-ce qui pourrait vous aider à avoir confiance en vous ?

Votre réponse

Dans les moments difficiles, vous ressentez de :

- La tristesse
- La nostalgie
- La solitude
- La démotivation
- Autre

Qu'est-ce qui vous aide à tenir et aller de l'avant ?

Votre réponse

 Demande d'accès en écriture

Durant ces moments-là, vous cherchez de l'aide :

- Auprès de votre famille
- Auprès de vos amis et connaissances
- Auprès d'un professionnel

Fréquentez-vous des collègues de classe ?

- Oui
- Non

Êtes-vous dans une association ?

- Oui
- Non

Si, oui. Précisez le nom de l'association et dites-nous ce qu'elle vous apporte.

Votre réponse

Si, non. Que faites-vous de vos temps libres ?

- Activité sportive (foot, etc.)
- Activité culturelle (musée, concert, etc.)
- Loisirs (lecture, musique, cinéma, etc.)
- Autre

 Demande d'accès en écriture



Avez-vous déjà été exposé à ces conduites à risques ?

- Consommation d'alcool
- Consommation de tabac
- Conduite sous l'emprise d'alcool ou drogues
- Harcèlement physique ou moral
- Autre

Êtes-vous heureux (se) dans vos études actuelles ? Et dans votre vie en général ?

Votre réponse

Comment envisagez-vous l'avenir (tant au niveau scolaire que professionnel) ?

Votre réponse

Avez-vous des modèles de réussite scolaire ou professionnelle que vous souhaitez suivre ?

- Oui
- Non

Si, oui. Lesquels ?

Votre réponse



 Demande d'accès en écriture

Seriez-vous d'accord de participer à un entretien physique ?

- Oui
- Non

Avez-vous des idées à soumettre? Des Commentaires à faire pour améliorer l'accompagnement et le suivi des primo-arrivants ?

Votre réponse

Envoyer

N'envoyez jamais de mots de passe via Google Forms.

Ce contenu n'est ni rédigé, ni cautionné par Google. [Signaler un cas d'utilisation abusive](#) - [Conditions d'utilisation](#) - [Règles de confidentialité](#)

Google Forms



 Demande d'accès en écriture

la jeunesse mahorais

Les jeunes originaires de Mayotte

1. Décrivez-vous brièvement ? Prénom si vous voulez , âge, parcours scolaire et événement marquant dans votre vie personnelle...(Anonymat restera totalement garantie)

//

2. Quels sont vos rêves?

//

3. Quels seraient vos manques?

- Confiance en soi (croire en vos qualités, vos savoir-faire et êtres, vos compétences)
- Méthodologie de travail
- Culture générale
- Positif quoiqu'il arrive
- Estime de soi (être indulgent envers vous, croire en vous, vous)

0 sur 8 ont obtenu une réponse

estimez malgré tout,
être votre meilleur ami)

- Affirmation de soi
(savoir dire non,
exprimer une demande
claire, répondre à une
critique...)
- Organisation
- Autre (veuillez préciser)

4. Quels sont vos points forts ?

- Capacité d'adaptation en permanence
- Amour de soi et amour des autres
- ouverture d'esprit
- Déterminé
- Qualités relationnelles
- Persévérance
- L'humour
- Réfléchi
- la joie de vivre
- Autre (veuillez préciser)

5. Vos points faibles?

- Anxiété ingérable
- Sentiment de tristesse

0 sur 8 ont obtenu une réponse

- Procrastination (remettre à demain ce que vous pouvez aujourd'hui)
- Cherche la perfection
- Timide
- Ne pas oser dire et oser faire
- Difficultés à prendre des initiatives
- Ne pas se sentir capable de faire les choses
- Paresseux
- Autre (veuillez préciser)

6. Comment vous sublimer vos souffrances intérieures?

- Les études
- l'écriture
- le sport
- la religion
- l'art
- les projets à mettre en place (dans le social ou autre)
- le théâtre
- Autre (veuillez préciser)

7. Vos blocages?

- Tristesse

0 sur 8 ont obtenu une réponse

- moyens matériels et financiers
- isolement
- manque de soutien familial et autre
- difficultés de prendre des décisions
- difficultés de faire des choix
- dépendance affectives (besoin des autres)
- sentiment d'échec
- angoisses permanentes
- sentiment de frustration
- difficultés à l'écrit et à l'oral
- manque de travail
- besoin de solidarité
- Autre (veuillez préciser)

8. En conclusion: vos projets à court terme et moyen terme?

Terminé

0 sur 8 ont obtenu une réponse

29/07/2020

la jeunesse mahorais Survey

Optimisé par



[Créez un sondage](#) en quelques clics !

Politique de confidentialité et politique relative aux cookies

0 sur 8 ont obtenu une réponse

<https://fr.surveymonkey.com/r/X2Z7GN2>

5/5

Qui sommes-nous ? Questions identitaires ?

* 1. Être jeune c'est quoi ?

/

* 2. Être jeune de Mayotte c'est quoi ? Des difficultés particulières ?

/

* 3. Comment définiriez-vous : "être mahorais"?

/

* 4. Quel regard avez- vous sur la jeunesse mahoraise ? Quelles sont ces forces et ces faiblesses ?

/

* 5. De quoi ont-ils besoin les jeunes pour s'épanouir et réussir leur vie ?

/

* 7. Quelles sont les raisons de l'échec des jeunes de Mayotte ?

⚡

! Cette question exige une réponse.

* 8. Comment canaliser la jeunesse mahoraise ? Propositions, suggestions, des idées ?

⚡

! Cette question exige une réponse.

* 9. Formulez trois vœux pour cette jeunesse à l'aube de la nouvelle année ? Qu'aimeriez-vous voir changer, évoluer etc ?

⚡

10. Autre ? Paroles libres pour celles et ceux qui veulent s'exprimer ?

⚡

Terminé

Comment prend-t-on en charge la jeunesse mahoraise ?

* 1. Les jeunes à Mayotte sont soutenus par leur famille ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 2. Les jeunes à Mayotte sont soutenus par les associations existantes ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 3. Les élus accompagnent au mieux les jeunes mahorais ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 4. Nous avons des modèles de réussite pour les jeunes mahorais ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 5. Il y a beaucoup de jeunes mahorais qui réussissent mais on les voit pas ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 6. Les jeunes mahorais manquent de confiance en eux ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 7. Les jeunes savent demander de l'aide pour leur réussite ?

- Oui
- Non
- Ils ont peur ?
- Ils n'ont pas besoin ?
- Ils préfèrent se débrouiller seuls
- Personne ne peut leur aider
- Il compte que sur Dieu
- Autre (veuillez spécifier)

* 8. La plus part des jeunes mahorais ont des parents qui les soutiennent et les encourage ?

- Oui
- Non
- Que la mère qui arrive à soutenir ses enfants
- Que le père qui le ferait
- Père absent
- Besoin de l'aide de personnes
- Parents ne savent pas m'aider
- Je préfère échouer que de demander de l'aide

- Il n'y plus de solidarité dans la société et la famille
- Autre (veuillez spécifier)

* 9. Les jeunes sont motivés et veulent réussir ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

* 10. Les jeunes ont besoin d'un accompagnement psychologique spécifique répondant à leur besoin ? Où ils seront écouter et prendront confiance en eux.

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

Les bienfaits de la culture mahoraise ?

* 1. Que représente pour vous la culture mahoraise ?

- Une culture riche
- Une culture inférieure à la culture française
- Il y a des bons côtés et de mauvais côtés
- La meilleure parce c'est la notre
- Une préférence pour les cultures occidentales
- Autre (veuillez spécifier)

* 2. Quels sont les choses que vous appréciez dans la culture mahoraise ? Et la culture française ?

//

3. Pensez-vous qu'aujourd'hui il soit nécessaire de choisir sa culture ? Culture mahoraise ou française ou les 2?

4. Comment définiriez vous le mot acculturation ?

Est-ce que vous vous sentez acculturer ?

Donnez des exemples concrets si c'est le cas.

//

5. Qu'est ce qui différencie fortement la culture mahoraise et la culture française ?

//

6. Qu'est ce qui peut vous faire basculer complètement d'une culture à une autre ? Et vous oblige à renoncer complètement à votre culture d'origine ?

//

7. Dans la culture mahoraise, quelles sont les choses qui se contoduisent et que vous ne comprenez pas ?

8. Pensez-vous que la culture occidentale ou française est meilleure que votre propre culture ?

9. Avez vous vous besoin d'être reconnu et accepté par votre communauté de vos origines pour vous sentir plus heureux ?

4

10. Qu'est ce qui vous manque pour vous épanouir et avoir plus confiance en vous ?

Une jeunesse étincelante !

1. Présentation (âge et sexe et si vous voulez plus d'échange ou les résultats du questionnaire, un mail) ? Comment tu peux te décrire ?

2. Quels sont les événements marquants de ta vie depuis ton enfance à aujourd'hui ?

3. Quelles relations tu entretiens avec tes parents ? Ou que tu avais si ils ne sont plus là ? Des souvenirs précis ?

4. Combien de frères et sœurs as tu ?
Quels sont vos relations ? Des souvenirs précis ?

5. Quelles relations as-tu avec d'autres membres de ta famille et tes amis ? Quelle place tu donnes à la communauté mahoraise ? C'est un repère où que tu sois ?

6. Que penses-tu de la jeunesse mahoraise ? Qu'est-ce qui te motive à réussir personnellement ?

7. Quels sont les freins qui empêchent selon toi, les jeunes de Mayotte de réussir, de briller etc ?

8. Les mahorais en général sont solidaires ? Les jeunes entre eux sont-ils solidaires ?

9. Selon toi, il y a plus de jeunes qui réussissent ou qui peuvent réussir ? Ou non ?

- Oui
- Non
- Autre (veuillez spécifier)

10. As tu des modèles de réussite que tu connais parmi les jeunes ?

- Oui
- Non
- Autre Qui sont ils ?

Préparation à un entretien individuel

Dans le cadre d'une recherche portant sur la psychopathologie de la jeunesse mahoraise, je vous prie de trouver ci-dessous, un questionnaire adressé à des jeunes de Mayotte afin de mieux les comprendre.

C'est une préparation à un entretien individuel à visée de recherche clinique en formation de psychologie.

Je vous remercie d'avance pour vos réponses.

***Obligatoire**

Adresse e-mail *

Votre adresse e-mail

Est-ce que vous pourriez vous présenter brièvement? (âge, nombre de frères et sœurs, parcours de vie scolaire etc.)

Votre réponse

Que pensez-vous de votre parcours de vie?

Votre réponse

Comment pourriez-vous vous décrire? (Qualités et défauts, rêves ou autre)

Votre réponse



Demande d'accès en écriture

Quelle relation entretenez-vous avec vos parents? Et les autres membres de la famille?

Votre réponse

Pensez-vous avoir manquer de quelque chose dans votre vie? Si oui, pouvez-vous nous l'expliquer?

Votre réponse

Comment percevez-vous le monde actuel? Qu'avez-vous envie de changer?

Votre réponse

Quels sont vos besoins? Où de quoi avez-vous besoin pour être heureux?

Votre réponse

Quels sont vos rêves? Quels sont les moyens que vous avez pour les réaliser?

Votre réponse

De quoi un jeune de Mayotte aurait besoin pour être heureux et réussir sa vie?

Votre réponse



Demande d'accès en écriture

Accepteriez-vous un entretien de recherche en ligne ? De 30 min au minimum.

Votre réponse

Remarques et suggestions?

Votre réponse

Envoyer

N'envoyez jamais de mots de passe via Google Forms.

Ce contenu n'est ni rédigé, ni cautionné par Google. [Signaler un cas d'utilisation abusive](#) - [Conditions d'utilisation](#) - [Règles de confidentialité](#)

Google Forms



 Demande d'accès en écriture

Résumé :

Cette recherche en psychologie clinique porte sur les jeunes de Mayotte dans l'objectif de mieux les connaître, de mieux les comprendre dans leur fonctionnement psychologique au regard de leur contexte socioculturel. Elle est issue d'une observation clinique faite à Mayotte d'abord en tant que psychologue clinicienne puis doctorante en psychologie auprès des associations œuvrant pour la jeunesse et à l'hôpital de Mamoudzou.

Mayotte est l'île française de l'archipel des Comores, devenue le 101ème département français en 2011 sous la présidence de Nicolas Sarkozy. Elle fait partie de ces territoires français d'Outre-mer où la confrontation de la tradition et de la modernité ainsi que les questions de perte de repères et de crise identitaire sont encore d'actualité.

Dans cette thèse, nous nous sommes intéressée à la santé mentale de la jeunesse mahoraise et avons tenté de comprendre l'organisation du fonctionnement sociétal de l'île ainsi que les facteurs qui favorisent la sublimation chez les jeunes. En effet, ces jeunes sont nombreux à s'interroger dans une société mahoraise où le dévoilement de soi reste tabou et les émotions, plus précisément les difficultés psychiques sont étouffées. Il n'est pas coutume de parler de ce qui ne va pas, de ce qui fait mal, des violences que l'on subit, ni de leur impact psychologique. Ces maux passés sous silence sont parfois et souvent banalisés et créent des souffrances psychiques inimaginables.

Dans ce contexte particulier, on s'est demandé comment les jeunes mahorais s'organisent pour surmonter leurs difficultés et leurs souffrances psychologiques. Et cela nous a conduit à soulever plusieurs questions. Quels sont les mécanismes de défense qu'ils emploient pour appréhender leur réalité insoutenable ? Quelles sont les stratégies qu'ils utilisent pour s'adapter à leur réalité ? Quels sont les moyens qu'ils déploient pour éviter un effondrement psychique ?

Pour tenter de répondre à toutes ces questions, nous avons mené des enquêtes auprès des jeunes âgés de 18 à 35 ans, rencontrés en entretiens cliniques, à qui nous avons soumis des questionnaires en ligne, des échelles d'évaluation psychologique et d'un test de personnalité (MMPI-2-RF) et ce, afin de recueillir le maximum d'informations. Les jeunes mahorais ont été nombreux à participer à nos enquêtes, autant des étudiants que de jeunes diplômés et salariés. Nous avons sélectionné dix jeunes, hommes et femmes, pour illustrer nos études de cas.

Les résultats de cette recherche doctorale nous renseignent beaucoup sur le fonctionnement de la société mahoraise d'aujourd'hui et surtout sur la santé mentale de ses jeunes. On y apprend par exemple que la matrilinearité fait la spécificité de Mayotte et le rôle que joue la femme, en particulier la mère, dans l'éducation de ses enfants est très important dans le processus de développement psychique de ces derniers. En effet, la mère contribue à la stabilité émotionnelle et psychique des jeunes rencontrés et ayant participé à cette recherche. Cette observation soulève inéluctablement la question de la place et du rôle du père dans la vie des jeunes mahorais. Elle interroge également les effets de cette absence de la figure paternelle et ses répercussions sur la construction identitaire des jeunes mahorais.

Tirillés entre tradition et modernité, souffrant de perte de repères identitaires et culturels, certains jeunes mahorais arrivent quand même à se sublimer tandis que d'autres s'effondrent et développent des troubles psychiatriques qui peuvent, dans des cas extrêmes, conduire au passage à l'acte.

Cette thèse se propose de réfléchir et d'analyser les processus qui conduisent à des parcours si différents.

Mots clés : *Jeunes de Mayotte, sublimation, culture, paradoxe, acculturation, crise identitaire, résilience, effondrement psychique, mécanismes de défense, transculturalité, le groupe, modernité et tradition.*

Summary :

This research in clinical psychology focuses on the young people of Mayotte with the aim of getting to know them better, to better understand their psychological functioning in relation to their socio-cultural context. It is the result of a clinical observation made in Mayotte, first as a clinical psychologist and then as a doctoral student in psychology at youth associations and at the Mamoudzou hospital.

Mayotte is the French island of the Comoros archipelago, which became the 101st French department in 2011 under the presidency of Nicolas Sarkozy. It is one of those French overseas territories where the confrontation between tradition and modernity as well as the issues of loss of reference points and identity crisis are still topical.

In this thesis, we looked at the mental health of the youth of Mahoras and tried to understand the organization of the island's societal functioning as well as the factors that promote sublimation among young people. Indeed, these young people are many to question themselves in a Mahoran society where self-unveiling remains taboo and emotions, more precisely psychic difficulties are stifled. It is not customary to talk about what is wrong, what hurts, about the violence that one undergoes, nor about its psychological impact. These evils passed under silence are sometimes and often trivialized and create unimaginable psychic sufferings.

In this particular context, the question has been raised as to how young Mahorais organise themselves to overcome their psychological difficulties and suffering. And this has led us to raise several questions. What defence mechanisms do they use to deal with their unbearable reality? What strategies do they use to adapt to their reality? What means do they deploy to avoid psychological collapse?

In an attempt to answer all these questions, we conducted surveys among young people aged 18 to 35 years, interviewed in clinical interviews, to whom we submitted online questionnaires, psychological evaluation scales and a personality test (MMPI-2-RF) in order to gather as much information as possible. A large number of young Mahorais participated in our surveys, both students and young graduates and employees. We selected ten young men and women to illustrate our case studies.

The results of this doctoral research tell us a lot about how Mahoran society functions today and especially about the mental health of its young people. We learn, for example, that matrilineality is a specific feature of Mayotte and the role played by women, especially mothers, in the education of their children is very important in the process of their psychological development. Indeed, the mother contributes to the emotional and psychological stability of the young people met and who participated in this research. This observation inevitably raises the question of the place and role of the father in the lives of young Mahorais. It also questions the effects of this absence of the paternal figure and its repercussions on the construction of identity of young Mahorais.

Torn between tradition and modernity, suffering from a loss of identity and cultural references, some young Mahorais still manage to sublimate themselves, while others collapse and develop psychiatric disorders which can, in extreme cases, lead to the act of acting.

This thesis proposes to reflect on and analyse the processes that lead to such different paths.

Keywords : *Youth of Mayotte, sublimation, culture, paradox, acculturation, identity crisis, resilience, collapse, defense mechanisms, transculturality, group, modernity and tradition.*